
3 1761 04568839 7











A

COLLECTION

D'OUVRAGES ORIENTAUX

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

SE VEND A PARIS

CHEZ ADOLPHE LABITTE, LIBRAIRE,

RUE DE LILLE, N° 4;

A LONDRES

CHEZ WILLIAMS AND NORGATE,

14, HENRIETTA STREET (COVENT-GARDEN).

PRIX : 7 fr. 50 c.

B

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

COLLECTION D'OUVRAGES ORIENTAUX.

Ali ibn al-Husain, al-Mas'ūdī

MAÇOUDI.

LES PRAIRIES D'OR.

TEXTE ET TRADUCTION

PAR

C. BARBIER DE MEYNARD.

TOME SIXIÈME.



PARIS.

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCEAUX

À L'IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXI.

AVERTISSEMENT.

Ce volume renferme la suite de l'histoire musulmane depuis la chute des Omeyyades jusqu'à la mort du sixième Khalife Abbasside Mohammed Emin : il comprend donc une période de quatre-vingts ans environ. On y trouvera, comme dans les volumes précédents et peut-être à un plus haut degré, ce mélange de qualités et de défauts qui caractérise la manière de Maçoudi. Quelques portions d'une époque si digne d'intérêt y sont étudiées avec une exactitude, avec une recherche de détails qui nous donnent l'idée de ce que devaient être les deux grandes Chroniques auxquelles il ne se lasse pas de renvoyer le lecteur. Parfois aussi il reprend sa course vagabonde à travers les sentiers fleuris de la poésie, cueille une historiette au passage, s'égare à travers les buissons de la controverse religieuse ou philosophique, et semble ne rentrer qu'à regret dans la route frayée par ses devanciers.

Ainsi, d'une part, il n'omet rien de ce qui peut expliquer la chute des Omeyyades : leur existence dissolue, leur fatale ignorance des choses et des hommes, la confiance aveugle qu'ils accordèrent à leurs vizirs; toutes ces causes et d'autres encore, si elles ne sont point déduites méthodiquement et selon les exigences

d'une philosophie de l'histoire qu'on chercherait en vain chez les Orientaux, ressortent du moins avec évidence des faits que l'auteur met à dessein en relief. Il est telle de ces causes, par exemple l'influence des satires politiques et la haine qu'elles sèment parmi les tribus arabes, qui semble avoir échappé non-seulement à l'auteur relativement judicieux des *Prolégomènes*, mais même aux savants européens qui ont soumis à un examen plus appronfondi les évolutions de la société musulmane.

D'autre part, les faits et gestes des premiers princes de la maison d'Abbas, y compris le règne féerique de Haroun er-Réchid, sont à peine ébauchés d'une main négligente et fatiguée. Si, dans le chapitre consacré à Mansour, l'historien arabe raconte avec une exactitude suffisante les intrigues et la fin tragique d'Abou Moslim; s'il revient avec complaisance sur les menées révolutionnaires de la postérité d'Ali, pour laquelle il professe, avec tous les savants de son temps, une prédilection mal déguisée; bientôt après, emporté par un nouveau caprice de son érudition déréglée, il résume presque tout le règne de Mehdi dans le récit des amours d'un poëte et dans une farce de tréteau dont la vieille cité de Hirah est le théâtre.

Avouons-le en passant, Maçoudi, trop savant pour être spirituel, n'a pas la main heureuse dans le choix de ses racontars humoristiques. Sa gaieté est lourde et quelque peu malséante, son sourire grimaçant comme celui d'un antiquaire en bonne fortune. Il lui arrive rarement de divertir ses lecteurs sans offenser leur imagination ou blesser leur délicatesse, témoin l'incroyable dissertation qu'on a pu remarquer dans la description

de l'Inde (tome I, page 390), et qui sera dépassée, dans le tome VII, par certaine anecdote dont la traduction met d'avance notre esprit à la torture. S'il veut décrire l'amour, il en demandera la peinture à une assemblée de dialecticiens réunis par le grave Yahya le Barmécide, pour disserter en *baralipton* sur le mystère le plus délicat et le plus impénétrable du cœur humain (voir ci-après, page 368). Heureusement le dernier chapitre du volume nous dédommage de ces déceptions : les soixante pages consacrées au siége de Bagdad et à l'agonie du prince, plus vicieux que méchant, qui avait nom Emin, sont un des morceaux les plus attrayants de tout l'ouvrage. Ce qui ajoute à la valeur de ce récit mouvementé, c'est qu'il est, en grande partie, emprunté à une épopée contemporaine, à un journal du siége versifié, et non sans talent, par un poëte aveugle, un certain Ali, fils d'Abou Taleb, qui paraît avoir eu en partage la foi ardente et la résignation de son illustre homonyme.

Des quatre manuscrits que nous avons à notre disposition pour établir le texte, un seul, celui qui a été copié à Dehli (lettre *D*), reproduit ce passage dans tous ses détails et avec les citations poétiques qui lui donnent un caractère particulier d'authenticité; les autres copies se contentent d'un résumé sec et écourté. Il en est de même de la longue conférence sur la nature de l'amour, dont nous parlions plus haut : tandis que la copie *D* rend fidèlement les discours attribués aux treize orateurs, les autres exemplaires résument ainsi la discussion : « Ensuite le cinquième orateur, puis le sixième, etc. parlèrent à leur tour; dans cette discussion, qui dura longtemps, des pensées analogues furent exprimées en

termes différents : ce qui précède indique suffisamment la nature de leurs discours. »

A l'exception de *D*, les copies sont tellement remplies de lacunes et d'omissions dans toute la seconde moitié des *Prairies*, qu'on ne peut y méconnaître une deuxième rédaction abrégée de parti pris et à une époque assez reculée. Entre la narration qui porte l'empreinte du travail précipité de Maçoudi, par cela même qu'elle est prolixe et désordonnée, et l'arrangement plus régulier, plus sobre, mais infiniment moins complet qu'un ancien éditeur a cru devoir substituer au texte original, nous n'avions pas le droit d'hésiter : la copie de l'Inde, malgré ses incorrections et ses incertitudes de lecture, est devenue la base de notre texte et le sera jusqu'à la fin.

Les premières pages du présent volume étaient à peine composées lorsque nous avons reçu l'édition des *Prairies d'or* imprimée en Égypte (Boulac, 2 volumes in-4°, 1867; nous la désignons par la lettre *K* dans les variantes). On connaît les services que l'imprimerie égyptienne rend à nos travaux en publiant, avec un zèle qui ne se ralentit pas, les ouvrages les plus estimés de la littérature musulmane. Si l'on compare ses productions récentes à celles qu'elle faisait paraître il y a une trentaine d'années, on ne peut nier que de grands progrès n'y aient été accomplis. Des copies en plus grand nombre sont réunies par l'éditeur, qui est habituellement un des Cheïkhs les plus érudits de la mosquée El-Azhar; les épreuves sont revues avec soin; des notes marginales cherchent à élucider les obscurités du texte; les divisions principales de l'ouvrage sont indiquées plus clairement; enfin des tables, à défaut d'index, ter-

minent utilement chaque volume. Mais nous ne surprendrons personne en ajoutant que les éditions des ouvrages de lexicographie et de grammaire sont de beaucoup supérieures à celles des historiens et des polygraphes qui ont paru jusqu'à ce jour. Les textes hérissés de noms propres, de dates, de descriptions géographiques, comme ceux de Maçoudi, d'Ibn Khaldoun et de Makrizi, exigent chez l'éditeur certaines qualités critiques et une curiosité d'esprit qui s'acclimateront difficilement en Orient. Le *Kamous*, les abrégés de Soyouti sont d'un bien faible secours pour vaincre des difficultés de ce genre. En outre, Mohammed Sabbag, le Cheïkh Hourini et leurs laborieux collaborateurs ont une tendance contre laquelle on ne saurait trop se mettre en garde, celle d'arranger à leur guise un passage défiguré par les copistes, et de substituer leurs propres conjectures à la pensée de l'auteur quand ils ne peuvent la pénétrer. Ces interpolations téméraires sont innombrables dans la récente édition de l'Histoire universelle d'Ibn Khaldoun, dans les Biographies d'Ibn Khallican, aussi bien que dans le texte de notre auteur. Nous pouvons donc affirmer sans vanité que notre édition ne fera pas double emploi avec celle de Boulac, laquelle ne reproduit, d'ailleurs, que la rédaction abrégée, et souvent apocryphe, des exemplaires de provenance égyptienne.

L'appel que, dès les volumes précédents, nous adressions au public savant dans l'intérêt de notre travail, n'est pas resté sans écho. L'éminent historien des Khalifes, M. Weil, venant en aide à notre insuffisance, a bien voulu consacrer un numéro entier des *Annales littéraires* de Heidelberg (1870, n° 1) à l'examen du

tome V; nous avons appris du même coup que le volume précédent avait été l'objet d'une critique non moins minutieuse de la part du même savant, et nous regrettons de n'avoir pu nous procurer le cahier qui la renferme. Quels que soient l'âpreté des appréciations de M. Weil et le sentiment qui les a inspirées, nous aurions mauvaise grâce de lui appliquer le dicton ancien :

Homine imperito nunquam quidquam injustius.

Certes, personne n'est plus autorisé que l'historien du Khalifat à juger une publication où l'histoire musulmane occupe la première place; aussi sommes-nous heureux de constater que tout ce qui, dans notre travail, concerne les faits historiques, les localités et les dates, a trouvé grâce devant les sévérités de l'orientaliste allemand; c'était l'essentiel. Les vers en si grand nombre qui entrecoupent la narration sont le point de mire de sa critique : c'est, en effet, le côté périlleux de notre tâche, et il y aurait, de notre part, plus que de la présomption à croire que nous en avons surmonté tous les obstacles. Qui peut se flatter de rendre avec une exactitude parfaite un vers cité isolément, sans relation avec le contexte et trop souvent méconnaisable sous la plume du copiste? Assurément ce n'est pas au traducteur de Ibn Hischam qu'il est nécessaire de rappeler ces circonstances atténuantes : il sait de longue date et par une expérience chèrement achetée, combien la solution de ces énigmes coûte d'efforts infructueux et quel champ elle ouvre aux conjectures les plus téméraires. Mais pourquoi nous faire un procès de tendance? Pourquoi nous accuser de nous contenter du premier sens

venu? Nous ne livrons rien au hasard et nos erreurs ne peuvent être, sans injustice, attribuées à des recherches imparfaites, non plus qu'à une confiance aveugle dans nos forces.

Quelques-unes des observations de M. Weil dénotent une lecture trop rapide, s'il ne faut les attribuer à la connaissance insuffisante de notre langue. En voici un exemple : Page 371, nous traduisions conformément au texte : « Dès que Abd el-Mélik fut expiré, Wélid l'enseve-lit, puis il monta en chaire. » Là dessus M. Weil nous fait cette singulière objection : « Le mot *sadjahou* ne signifie pas inhumer, mais couvrir d'un drap, comme c'est l'usage pour les morts; d'ailleurs, il n'est pas vraisemblable que Wélid ait fait enterrer son père aussitôt après son décès, ni qu'il l'ait enterré lui-même. » Dans un autre passage, ce n'est plus au dictionnaire français, mais au dictionnaire arabe que nous devons renvoyer l'habile orientaliste. Page 238, Maçoudi raconte que lorsque le Khalife Abd el-Mélik se fut emparé de la personne d'Amr ben Saïd, son ambitieux rival, il lui passa un carcan autour du cou avant de l'envoyer au supplice; Amr le supplia alors en ces termes : « Je t'adjure, au nom de Dieu, de ne pas m'exposer en public, le carcan au cou, etc. » M. Weil traduit au contraire : « Je t'adjure de m'exposer en public, etc. » Telle est sans contredit l'intention secrète du prisonnier, mais il se garde bien de l'avouer et le texte ne le dit pas davantage : l'Arabe astucieux espère obtenir de son ennemi le droit de paraître au milieu du peuple, comptant y trouver des partisans, et pour cela, il demande le contraire de ce qu'il désire. C'est ce qui donne plus d'à-propos à la réplique du Khalife : « Encore une ruse,

mais je suis plus rusé que toi. » La forme *nachada in* est ordinairement négative et signifie : « conjurer de ne pas faire ; » les exemples en sont extrêmement nombreux. Que notre contradicteur veuille bien consulter le récit correspondant d'Ibn el-Athîr, IV, 24, et un autre passage encore plus significatif du même auteur (I, 167), où la sœur de Pharaon, s'adressant à Moïse et Aaron, leur dit : « Je vous supplie *de ne pas* aller chez Firoun, car il vous ferait mourir (*anchidoukouma in tedheba*, etc.). »

Néanmoins, nous devons reconnaître que plusieurs observations de M. Weil sont fondées, surtout lorsqu'il ne cherche pas à remplacer notre essai d'interprétation par une hypothèse plus hasardée et en contradiction avec les leçons des meilleures copies ; la liste de nos corrections prouve que nous avons tenu compte de ses remarques, et nous le remercions de nous les avoir adressées. Quant à lui reprocher de n'avoir vu que nos erreurs, sans signaler ce qu'il peut y avoir de bon et d'utile dans notre travail, c'est à quoi nous ne songeons pas. Tels ont été de tout temps les procédés de la critique allemande, aussi bien chez elle que dans ses rapports avec les publications étrangères. Aujourd'hui moins que jamais, nous ne devons attendre d'elle plus d'impartialité dans ses jugements, ni plus d'aménité dans la façon de les exprimer.

Le vœu que nous formions dans la préface du tome V, de pouvoir donner sans interruption la suite de ce travail, a été cruellement démenti. Les douloureuses épreuves qui ont mis en question jusqu'à l'existence de notre chère patrie ne pouvaient manquer d'en suspendre la vie scientifique. Mais notre foi dans un avenir meilleur n'en est pas ébranlée ; nous reprenons donc

courageusement notre tâche avec la ferme espérance qu'elle pourra être terminée dans le cours de trois années.

Le concours de l'Imprimerie nationale ne nous a point manqué jusqu'ici, et en maintes circonstances, nous avons été heureux de le reconnaître; aujourd'hui, il nous est plus assuré que jamais. En plaçant un savant de premier ordre, M. Hauréau, à la tête de ce grand établissement, l'État ne pouvait confier à de plus dignes mains les intérêts de la science qui doivent marcher de pair avec ceux des services publics. Nous devons aussi associer dans nos remercîments M. le chef des travaux et notre confrère, M. J. Derenbourg, dont la sollicitude et les conseils ne nous ont jamais fait défaut.



كتاب
مروج الذهب ومعادن الجوهر

الباب الحادى والمائة

ذكر ايام الوليد بن يزيد بن عبد الملك

وبويع الوليد بن يزيد فى اليوم الذى توفى فيه هشام وهو يوم
الاربعاء لستّ خلون من شهر ربيع الآخر سنة خمس وعشرين
ومائة ثم قتل بالبخراء[1] يوم الخميس لليلتين بقيتا من جمادى
الآخرة سنة ستّ وعشرين ومائة فكانت ولايته سنة وشهرين

LIVRE DES PRAIRIES D'OR

ET DES MINES DE PIERRES PRÉCIEUSES.

CHAPITRE CI.

RÈGNE DE WÉLID, FILS DE YÉZID, FILS D'ABD EL-MÉLIK (WÉLID II).

Wélid, fils de Yézid, fut proclamé le jour même de la mort de Hicham, le mercredi 6 du mois de Rébi II, 125 de l'hégire. Il fut tué à Bakhrâ, le jeudi 28 de Djoumada II, 126, après un règne d'une année, deux mois et vingt-deux jours; il était âgé de quarante ans. Il fut enterré dans l'en-

واثنين وعشرين يومًا وقُتل وهو ابن اربعين سنة والموضع الذى قُتل فيه فيه دُفن وهى قرية من قرى دمشق تعرف بالبخرآء على ما ذكرنا وقد اتينا على خبر مقتله فى كتابنا الاوسط

ذكر لمع من اخباره وسيره

ظهر فى ايام الوليد بن يزيد يحيى بن زيد بن علىّ بن الحسين ابن علىّ بن ابى طالب رضى الله عنهم بالجوزجان من بلاد خراسان منكرًا للظلم وما عمّ الناس من الجور فسيّر اليه نصر بن سيّار سلم بن احوز المازنى[1] فقُتل يحيى فى المعركة بقرية يقال لها ارعونة ودفن هنالك وقبره مشهور مزور الى هذه الغاية وليحيى وقائع كثيرة وقُتل فى المعركة بسهم اصابه فى صدغه

droit même où il périt; c'était un village des environs de Damas, nommé *Bakhra*, comme nous venons de le dire. Les détails relatifs à sa mort se trouvent dans notre Histoire Moyenne.

PRINCIPAUX TRAITS DE SON HISTOIRE ET DE SA VIE.

Sous le règne de Wélid II éclata la revolte de Yahia, fils de Zeïd, fils d'Ali, fils d'El-Huçein, fils d'Ali, fils d'Abou Talib, dans le Djouzdjân, province qui dépend du Khoraçân. Yahia s'était insurgé contre la tyrannie et les cruautés dont le peuple etait victime. Il fut combattu par Salm, fils d'Ahwaz le Mazénite, général delégue par Nasr ben Sayyar (gouverneur du Khoraçân), et perit dans une bataille livrée près d'un village nommé *Arwana*. Il y fut enterré et l'on y visite encore son tombeau. Yahia, apres de nombreuses aventures, mourut dans ce combat, atteint d'une flèche au-

فولّى اصحابه عنه واجتز راسه فحُمِل الى الوليد وصلب جسده
بالجوزجان فلم يزل مصلوبًا الى ان خرج ابو مسلم صاحب
الدولة العباسية فقتل ابو مسلم سلم بن احوز وانزل جثة
يحيى فصلى عليها فى جماعة اصحابه ودفنت هنالك واظهر اهل
خراسان النياحة على يحيى بن زيد سبعة ايام فى سائر اعمالها
فى حال امنهم على انفسهم من سلطان بنى امية ولم يولد فى
تلك السنة بخراسان مولود الّا وسمى بيحيى او بزيد لما دخل
اهل خراسان من الجزع والحزن عليهم وكان ظهور يحيى فى آخر
سنة خمس وعشرين وقيل فى اول سنة ستّ وعشرين ومائة وقد
اتينا على اخباره وما كان من حروبه فى الكتاب الاوسط وفى غيره

dessous de l'oreille; tous ses partisans l'avaient abandonné. Sa tête fut coupée et envoyée à Wélid II; le reste de son corps fut attaché au gibet, dans le Djouzdjân, et il y demeura jusqu'à l'époque où Abou Moslim se révolta en faveur de la dynastie des Abbassides. Ce général, après avoir tué Salm, fils d'Ahwaz, fit descendre du gibet le corps de Yahia, récita les prières mortuaires, entouré de plusieurs de ses compagnons, et le fit inhumer en cet endroit. Les Khoraçaniens, lorsqu'ils n'eurent plus à redouter le despotisme des Omeyades, célébrèrent le martyre de Yahia par un deuil public de sept jours, dans toute l'étendue de leur province. La douleur et les regrets que cet événement suscita dans le Khoraçân furent tels, que tous les enfants nés cette année-là (celle de la mort de Yahia) reçurent le nom de *Yahia* ou de *Zeïd*. La manifestation de Yahia eut lieu à la fin de l'année 125, ou dans les premiers mois de l'année suivante. Les détails que nous avons donnés sur son histoire et ses expéditions, dans le Livre Moyen et nos autres ouvrages,

مما سلف من كتبنا فأغنى ذلك عن اعادته وكان يحيى يوم
قتل يكثر من التمثل بشعر الخنساء [1]

نهين النفوس وهون النفو س يوم الكريهة اوفى لها

وكان الوليد بن يزيد صاحب شراب ولهو وطرب وسماع للغناء
وهو اوّل من حمل المغنين اليه من البلدان وجالس الملهين
واظهر الشرب والملاهي والعزف وفي ايامه كان ابن سريج [1] المغنى
ومعبد والغريض وابن عائشة وابن محرز وطويس ودحمان
وغلبت شهوة الغناء في ايامه على الخاصّ والعامّ واتخذ القيان
وكان متهتكًا ماجنًا خليعًا وطرب الوليد لليلتين خلتا من
ملكه وأرق فانشا يقول

nous dispensent d'y revenir ici. Le jour où il fut tué, Yahia répétait souvent ce vers de Khansa :

Nous méprisons la vie, et ce dédain de la vie est ce qui convient le mieux aux âmes, le jour du péril.

Wélid II aimait le vin et le plaisir. Passionné pour la musique et les concerts de chant, il fut le premier qui fit venir des musiciens de tous les pays, s'entoura de virtuoses, et se livra publiquement à l'orgie, au plaisir de la musique et des symphonies. Ce fut le temps d'Ibn Soreidj *le chanteur*, de Mabed, de Gharid, d'Ibn Aïchah, d'Ibn Mouhriz, de Towaïs et de Dahman; le goût du chant se répandit partout, dans le peuple comme parmi les grands; les esclaves musiciennes devinrent en vogue. Wélid II était dissolu, cynique dans son langage et perdu de mœurs. Deux jours après son avènement, dans une orgie nocturne, il chantait ces vers :

طال ليلى وبتّ أُسقى السلافه   وأتانى مبشّرى بالرصافه [1]
وأتانى ببردة وقضيب   وأتانى بخاتم للخلافه

ومن مجونه قوله عند وفاة هشام وقد أتاه البشير بذلك وسلّم
عليه بالخلافة فقال [1]

انّى سمعتُ خليلى   نحو الرصافة رنّه
اقبلت اسحب ذيلى   اقول ما حالهنّه
اذا بنات هشام   يندبن والدهنّه
يدعون ويلاً وعولاً   والويل حلّ بهنّه
انا المخنّث حقّاً   ان لم انيكنّهنّه

وقيل للوليد ما بقى من لذّتك قال محادثة الاخوان فى الليالى

Je passais en buvant les longues heures de la nuit, quand un heureux messager m'est arrivé, à Rossafah :

Il m'apportait le manteau et le bâton (insignes du pouvoir); il m'apportait le sceau du khalifat.

Le cynisme de son esprit se révèle dans les vers suivants qu'il composa à la mort de Hicham, lorsqu'un messager vint lui en donner la nouvelle et le saluer du titre de Khalife :

La voix de mes amies qui se lamentent du côté de Rossafah a frappé mon oreille;

Je m'avance en laissant traîner mes vêtements, et je m'informe de ce qui leur arrive.

Ce sont les filles de Hicham qui pleurent leur père;

Elles crient : « O douleur, ô désespoir! » car le malheur est sur elles.

Mais, sur ma foi, qu'on m'appelle impuissant, si je ne possède pas leurs faveurs!

Comme on lui demandait si quelque plaisir avait encore de l'attrait pour lui : « Oui, répondit-il, une causerie intime

القمر على الكثبان العفر وبلغ الوليد عن شُراعة بن زيدبود
حسن عشرة وحلاوة مجالسة فبعث فى احضاره فلما ادخل
اليه قال انى لم ابعث اليك لاسألك عن كتاب ولا سنّة قال
ولست من اهلها قال انما اسألك عن القهوة قال سَل ما بدا
لك يا امير المؤمنين قال ما تقول فى الشراب قال عن ايّه تسأل
قال ما تقول فى الماء قال يشاركنى فيه البغل والحمار قال فنبيذ
الزبيب قال خمار واذى قال فنبيذ التمر قال ضراط كلّه قال فالخمر
قال شقيقة روحى والبغة نفسى قال فما تقول فى السماع قال يبعث
مع التأنى الى ذكر الاشجان ويجلو النُهَى عن مواقع الاحزان
ويؤنس الخلىّ الوحيد ويسرّ العاشق الغريب ويبرد غليل القلوب

par un beau clair de lune, sur une colline de sable fin. » Apprenant que Choraah, fils de Zeidboud, était un homme d'un commerce agréable et de charmantes relations, il le fit venir en sa présence, et l'accueillit en disant : « Ce n'est pas pour t'interroger sur le Koran, ni sur la tradition, que je t'ai appelé auprès de moi. — Je ne suis pas de ceux qui les possèdent, répondit Choraah. — C'est le vin, reprit Welid, qui sera le sujet de mes questions. — Prince des Croyants, interrogez-moi à votre gré. — Quel est ton avis sur les boissons? — De laquelle voulez-vous parler? — Que dis-tu de l'eau? — Le mulet et l'âne en boivent aussi. — Et le vin (*nebid*) de raisins secs? — C'est la torpeur et le malaise. — Le vin de dattes? — Rien que des vents. — Et le vin. — Ah! c'est la moitié de moi-même, le compagnon inséparable de ma vie! — Que penses-tu de la musique? — — Elle exprime avec douceur les douleurs de l'âme; elle soustrait l'esprit aux effets de la tristesse. Elle charme la solitude et l'abandon; elle rend la joie à l'amant délaissé, et rafraîchit les cœurs brûlés par la passion. Elle efface de l'ima-

ويثير من خواطر الضمائر خطرة ليست من الملاهى لغيره يسرع
ترقيها فى اجزآء الجسد فيهيّج النفس ويقوى الحسّ قال فاىّ
المجالس احبّ اليك قال ما رأيت فيه السمآء من غير ان ينالنى
اذى قال ما تقول فى الطعام قال ليس لصاحب شراب اختيار ما
وجده اكله فاتخذه نديمًا ومن مليح قوله فى الشراب

وصفرآء فى الكاس كالزعفران   سناها لنا البحر من عسقلان
تريك القذاة وعرض الانآ   ء سترٌ لها دون مسّ البنان
لها حبب كلما صفّقت   تراها كلمعة برق يمان

ومن مجونه ايضًا فى شرابه قوله لساقيه

اسقنى يا يزيد بالقرقاره   قد طربنا وحنّت الزمّاره

gination toute pensée étrangère à ses doux accords; elle se glisse et pénètre dans tous les membres; elle émeut l'âme et accroît la sensibilité. — Quel lieu préfères-tu pour tes réunions? — Celui d'où je puis voir le ciel, sans en redouter les intempéries. — Que dis-tu des plaisirs de la table? — Un buveur n'a pas de préférences : il mange ce qu'il trouve. » Wélid en fit son compagnon de plaisir. Voici encore quelques jolis vers de ce prince sur le vin :

Cette liqueur, jaune dans la coupe, comme le safran, la mer nous l'apporte d'Askalon.

Le fin tissu des verres et des carafes ressemble à un voile transparent qui la protége contre l'atteinte des doigts.

Les bulles qui pétillent sur ses bords brillent comme l'éclair dans le ciel de Yémen.

Et parmi ses poésies bachiques et licencieuses, ces vers adressés à l'échanson :

Verse, Yézid, au doux murmure des voix, tandis que d'harmonieux instruments nous ravissent.

اسقـنى اسقـنى فان ذنوبى   قد احاطت فما لها كفّاره

واخبرنا ابو خليفة الفضل بن الحباب الجمحى القاضى عن محمد ابن سلام الجمحى قال حدثنى رجل من شيوخ اهل الشام عن ابيه قال كنت صاحب ستر الوليد بن يـزيـد فرأيت ابن عائشة المغنى عنده وقد قال له غنى فغنّاه

انى رأيـت صـبـيحـة الـنحـر   حورًا تـفـكّ عـزيمـة الصبر

مثـل الكـواكـب فى مطالعها   عـنـد العشآء اطفن بالبدر

وخرجت ابغى الاجر محتسبًا   فرجعـت مـوقـورًا من الـوزر

فقال له الوليد احسنت والله يا اميرى بحق عبد شمس اعد فاعاد فقال احسنت والله بحق امية اعد فاعاد فجعل يتخطى

Verse, verse encore; mes péchés montent toujours et rien ne peut les expier!

Le fait suivant m'a été raconté par Abou Khalifah Fadl, fils de Houbab Djomahi *le juge*, d'après Mohammed, fils de Sellam Djomahi, à qui il avait été transmis par un *Cheikh* syrien, auquel son propre père l'avait raconté en ces termes : « En ma qualité de préposé au rideau, à la cour de Welid II, j'entendis, un jour, Ibn Aichah *le musicien* chanter ces vers sur l'invitation du prince :

Dès l'aurore de la fête des sacrifices, j'ai rencontré des *houris* dont les yeux brisent les résolutions les plus fermes;

Telles les étoiles, se levant à l'horizon du soir, entourent dans sa marche la lune brillante.

J'étais parti comptant sur un ample profit de pardons, et je reviens plié sous le poids de mes iniquités!

— « En vérité, c'est a merveille, ô mon prince, s'écria Welid, foi d'Abd Chems, recommence! » — Après une seconde audition, il le complimenta de nouveau et le pria, au

من اب الى أب ويأمره بالاعادة حتى بلغ نفسه فقال اعد بحياتى
فاعاد فقام الى ابن عائشة فاكبّ عليه ولم يبق عضوًا من
اعضآئه الا قبّله واهوى الى ايره يقبّله فجعل ابن عائشة يضم
ذكره بين فخذيه فقال الوليد والله لا زلت حتى اقبله فابرأه
فقبّل رأسه وقال واطرباه واطرباه ونزع ثيابه والقاها على ابن
عائشه وبقى مجردًا الى ان جآؤه بثياب غيرها ودعا له بالف
دينار فدفعت اليه وحمله على بغلة له وقال اركبها على بساطى
وانصرف فقد تركتنى على احر من جمر الغضا قال المسعودى
وقد كان ابن عائشة غنّى بهذا الشعر يزيد بن عبد الملك
اباه فاطربه وقيل انه الحد وكفر فى طربه وقال فيما قال لساقيه

nom d'Omeyah, de redire son chant, passant ainsi du père au fils, à chaque nouvelle audition, jusqu'à ce que, arrivant à lui-même, il s'écriât : « Sur ma vie, recommence encore ! » Le chant terminé, le prince se leva et, s'agenouillant devant Ibn Aïchah, il couvrit de baisers tous les membres de son corps. Arrivé près des parties secrètes, il y portait ses lèvres, lorsque le chanteur fit un croisement de jambes pour se dérober à ses caresses; mais le prince ayant juré qu'il ne céderait pas, Ibn Aïchah se découvrit et Wélid se donna satisfaction, en répétant : « Ô bonheur, ô délices ! » Puis il se dépouilla de ses vêtements, les jeta au musicien et demeura entièrement nu, jusqu'à ce qu'on lui eût apporté d'autres effets. Enfin il lui fit compter mille dinars et lui offrit sa mule, en ajoutant : « Monte sur ma propre selle et éloigne-toi; mais tu laisses en moi un feu plus ardent que les charbons du *gada* (espèce de tamarix). »

Ibn Aïchah ayant fait entendre autrefois le même chant à Yézid II, père de Wélid, ce prince en fut ravi; on ajoute même que, son extase le rendant impie, il dit entre autres

اسقنا بالسماء الرابعة فكان الوليد بن يزيد قد ورث الطرب
فى هذا الشعر عن ابيه والشعر لرجل من قريش والغناء لابن
سريج وقيل لمالك على حسب ما فى كتاب الاغانى من خلاف فى
ذلك مما ذكره اسحق بن ابرهيم الموصلى فى كتابه فى الاغانى
وابرهيم بن المهدى المعروف بابن شَكلة فى كتابه فى الاغانى
ايضا وغيرهما ممن صنف فى هذا المعنى والوليد يدعى خليع
بنى مروان وقرأ ذات يوم وَٱسْتَفْتَحُوا وَخَابَ كُلُّ جَبَّارٍ عَنِيدٍ،
مِنْ وَرَآئِهِ جَهَنَّمُ وَيُسْقَى مِنْ مَآءٍ صَدِيدٍ، فدعا بالمصحف فنصبه
غرضا للنشاب واقبل يرميه وهو يقول[1]

أتوعد كل جبّار عنيد   فها انا ذاك جبّار عنيد

choses à son échanson : « Par le quatrième ciel (la sphère du soleil, cf. t. I, p. 186), verse-nous à boire! » Wélid aurait donc hérité de l'enthousiasme paternel pour cette poésie. Les paroles sont d'un Arabe de Koreich; la musique est attribuée à Ibn Soreidj, ou à Malik, selon les différentes versions citées par le *Kitab el-Agani*; Ishak, fils d'Ibrahim Mossouli, en a fait mention dans ce livre, dont il est l'auteur; elles se trouvent aussi dans le *Livre des Chansons* composé par Ibrahim, fils de Mehdi, connu sous le surnom d'*Ibn Chaklah*, et dans d'autres ouvrages sur le même sujet.

Wélid II a été surnommé *le scélérat* de la famille de Merwan. Récitant, un jour, ce verset : « Ils (les prophètes) implorèrent le secours de Dieu; tout homme orgueilleux et rebelle est déçu dans son attente. — L'enfer est derrière lui, et il sera abreuvé d'eau bouillante » (*Koran*, XIV, 8 et 9) : il se fit apporter le livre saint, le plaça devant lui comme un but et se mit à le percer de flèches, en chantant :

Tu menaces l'homme orgueilleux et rebelle; eh bien, cet homme orgueilleux, ce rebelle, c'est moi!

اذا ما جئت ربّك يوم حشر فقل يا ربّ خرّقنى الوليد

وذكر محمد بن يزيد المبرّد النحوى ان الوليد الحد فى شعر له ذكر فيه النبى صلعم وان الوحى لم ياته من ربّه [1] ومن ذلك الشعر

تلعّب بالخلافة هاشمىّ بلا وحى اتاه ولا كتاب

فقل لله يمنعنى طعامى وقل لله يمنعنى شرابى

فلم يمهل بعد قوله هذا الا اياماً حتى قتل وام الوليد بن يزيد ام الحجاج بنت محمد بن يوسف الثقفية ويكنى ابا العباس

وقد كان حمل اليه جفنة من البلور وقيل من الحجر المعروف بالجمست وقد ذهب جماعة من الفلاسفة ان من شرب فيه

Quand tu comparaîtras devant ton maître, au jour de la résurrection, dis lui : « Seigneur, c'est Wélid qui m'a mis en lambeau! »

Au rapport du grammairien Mohammed, fils de Yézid el-Mobarred, Wélid II a abjuré l'islam dans une pièce de vers où, parlant du Prophète, il nie que Dieu se soit révélé à lui. Voici un fragment de cette poésie :

Un descendant de Hachem nous leurre de son titre de *Khalife* (vicaire), sans avoir reçu ni révélation, ni livre.

Accuse-le devant Dieu en disant : Il me défend de manger! Accuse-le en disant : Il me défend de boire!

Son arrêt ne se fit pas attendre; quelques jours après avoir prononcé ces paroles, il fut tué.

La mère de Wélid II était Oumm-Haddjadj, fille de Mohammed, fils de Youçouf, de la tribu de Takif; le surnom de Wélid était *Abou'l-Abbas*.

On avait apporté à ce prince un vase de cristal de roche, ou, selon d'autres, de la pierre nommée améthyste (*djemest*), dans laquelle, s'il faut en croire certains philosophes, on

الخمر لا يسكر وذكرنا خاصية ذلك فى كتاب القضايا والتجارب وان من وضع تحت رأسه منه قطعةً او كان فص خاتمه منه لم ير الا رؤيا حسنة فامر الوليد فملئت خمرًا وطلع القمر وهو يشرب وندماؤه معه فقال اين القمر الليلة فقال بعضهم فى البرج الفلانى قال آخر منهم بل هو فى الجفنة وقد كان القمر يتبين فى شعاع ذلك الجوهر وصورته فى ذلك الشراب فقال له الوليد والله ما عدّوتَ ما فى نفسى وطرب طربًا شديدا وقال لاصطبحن هفت هفته[1] وهذا الكلام فارسى تفسيره لاصطبحن سبعة اسابيع فدخل عليه بعض حجابه فقال يا امير المؤمنين ان بالباب جمعا من وفود العرب وغيرهم من قريش والخلافة تجلّ عن هذه المنزلة

peut boire du vin, sans jamais s'enivrer. J'ai parlé de cette propriété dans mon livre *Des jugements et des expériences*, en ajoutant qu'un morceau de la même pierre, placé sous le chevet, ou monté en chaton de bague, ne procure que des songes agréables. Wélid fit remplir de vin le vase en question; la pleine lune parut à l'horizon pendant qu'il buvait avec ses familiers. — « Quelle est la position de la lune, cette nuit? » demanda le prince. Quelqu'un lui répondit qu'elle etait dans tel signe du zodiaque. — « Non, reprit un autre convive, elle est dans ce vase. » En effet, la lune scintillait dans les facettes de la pierre précieuse et son image se reflétait dans le vin. « Vraiment, s'écria Wélid, tu as bien su exprimer ma pensée; » et dans un accès de joie, il ajouta : « Je veux boire durant *heft hefte!* » C'est un mot persan qui signifie sept semaines. — Survint un chambellan, qui lui dit : « Prince des Croyants, les abords du palais sont remplis de délégués des Arabes et d'autres représentants de Koreich. La dignité du khalifat réprouve la situation où vous êtes et s'écarte d'un pareil état. » Le prince ordonna qu'on versât à

وتبعد عن هذه الحالة فقال اسقوه فابى فوضع فى فمه قمع وجعلوا
يسقونه حتى خرّ ما يعقل سكرًا   وقد كان ابوه اراد ان يعهد
اليه فلاستصغاره لسنّه عهد الى اخيه هشام ثم الى الوليد
من بعده وكان الوليد مغرًى بالخيل وحبّها وجمعها واقامة الحلبة
وكان السندى فرسه جواد زمانه وكان يساق به فى أيام هشام
وكان يقصر عن فرس هشام المعروف بالزائد وربما ضامّه وربما
جآء مصليًّا وهذه مراتب السوابق من الخيل فاوّلها السابق
ثم المصلّى وذلك ان رأسه عند صلآء السابق ثم الثالث ثم
الرابع وكذلك الى التاسع والعاشر السُكَّيت مشدّد وما جآء
بعد ذلك لم يعتد به والفِسْكِل الذى يجىء فى الحلبة آخر

boire à son chambellan, et, comme il s'y refusait, il lui fit introduire dans la bouche un tuyau par lequel on l'abreuva de vin, jusqu'à ce qu'il tombât ivre-mort.

Son père (Yézid II) avait eu l'intention de le nommer son héritier, mais, eu égard à son jeune âge, il désigna son frère Hicham, et après lui Wélid. — Amateur passionné de chevaux, Wélid se plaisait à les réunir et à donner des courses. Son cheval, nommé *Sindi,* était le meilleur de son temps; cependant, dans les courses qui eurent lieu sous le règne de Hicham, il fut battu par le cheval de ce dernier, qu'on nommait *Zaïd;* quelquefois il arrivait égal; d'autres fois *mousalli.* Il y a en effet plusieurs termes pour désigner le rang d'arrivée des vainqueurs : le premier est dit *sabik* (qui précède); le second est *mousalli,* ce qui signifie que sa tête arrive au garrot (*salâ*) du premier; puis viennent le troisième, le quatrième, etc. jusqu'au neuvième. Quant au dixième, il est nommé *soukkeït* (avec un *techdid;* « le silencieux »). Les chevaux qui viennent ensuite ne comptent plus; cependant le dernier de tous les coureurs engagés est appelé *fiskil* (re-

للخيل واجرى الوليد للخيل بالرصافة وانام للحلبة وهي يومئذ الف قارح ووقف بها ينتظر الزائد ومعه سعيد بن عمرو بن سعيد بن العاصي وكان له فيها جواد يسمى المصباح فلما طلعت للخيل قال الوليد [1]

خيلي وربّ الكعبة المحرمه سبقن افراس الرجال اللومه
كما سبقناهم وحزنا المكرمه كذاك كنا في الدهور القدمه
اهل العُلَى والرتب المعظمه

فاقبل فرس للوليد يقال له الوضّاح امام للخيل فلما دنا صرع فارسه واقبل المصباح فرس سعيد يتلوه وعليه فارسه وهو فيما يرى سعيد يعد سابقًا فقال سعيد والوليد يسمع

tardataire). C'est à Rossafah que Welid donna une course qui ne comptait pas moins de mille chevaux (*karih*, chevaux de quatre à cinq ans). Tandis qu'il attendait le retour de *Zaïd*, voyant à ses côtés Saïd, fils d'Amr, fils de Saïd, fils d'Assy, qui avait aussi parmi les coureurs engagés un cheval nommé *Misbah* « le flambeau, » il lui récita ces vers au moment du départ :

Nos chevaux, par le maître de la Kaaba vénérée, dépassent ceux des hommes de basse origine,

Comme nous les dépassons nous-mêmes et arrivons seuls à la gloire. Ainsi, depuis les âges reculés, nous avons été en possession des grandeurs et des plus hautes dignités.

Un cheval nommé *Waddah* (éblouissant de blancheur) appartenant à Welid, tenait la tête et il approchait du but, quand son cavalier fut désarçonné; *Misbah*, le cheval de Saïd, le suivait de près avec son cavalier; déjà Saïd, comptant sur la victoire, fredonnait aux oreilles de Wélid :

نحن سبقنا اليوم خيل اللومه   وضرب الله علينا المكرمه
كذاك كنا فى الدهور القدمه   اهل العُلَى والرتب المعظمه

فضحك الوليد لما سمعه وخشى ان يسبق فرس سعيد فركض فرسه حتى ساوى الوضّاح فقذف بنفسه عليه ودخل سابقًا فكان الوليد اوّل من فعل ذلك وسنّه فى الحلبة ثم تلاه فى الفعل كذلك المهدى فى ايام المنصور والهادى فى ايام المهدى ثم عرضت على الوليد الخيل فى الحلبة الثانية فمرّ به فرس لسعيد فقال لا نسابقك يا ابا عنبسة وانت القائل

نحن سبقنا اليوم خيل اللومه

فقال سعيد ليس هكذا قلت يا امير المؤمنين وانما قلت

Nous avons battu aujourd'hui les chevaux des gens de basse origine : c'est à nous que Dieu a dévolu la gloire.

Ainsi, depuis les âges reculés, nous avons été en possession des grandeurs et des plus hautes dignités.

Ces paroles firent sourire Wélid; mais craignant de laisser la victoire à Sâïd, il mit son cheval au galop, atteignit *Waddah*, s'élança sur la selle vide et arriva premier. C'est lui qui établit ce précédent et lui donna force de loi dans les courses; son exemple fut suivi, plus tard, par Mehdi, sous le règne de Mansour, et par Hadi, sous le règne de Mehdi. Wélid passant en revue les chevaux engagés dans la seconde course, et remarquant un cheval qui appartenait à Sâïd, dit à celui-ci : « Père d'Anbaçah, nous nous garderons de te disputer la victoire, depuis que tu as dit :

Nous avons battu aujourd'hui les chevaux des gens de basse origine.

— « Non vraiment, Prince des Croyants, s'écria Sâïd, ce ne sont pas mes paroles : j'ai dit seulement :

نحن سبقنا اليوم خيلاً لومه [1]

فضحك الوليد وضمّه الى نفسه وقال لا عدمت قريش اخًا مثلك وللوليد بن يزيد اخبار حسان فى جمعه الخيول فى الحلبة وانما اجتمع له يوم الحلبة الف قارح وجمع بين الفرس المعروف بالزائد والفرس المعروف بالسندى وكانا قد برزا فى الجرى على خيول زمانها وقد ذكر ذلك جماعة من الاخباريين واصحاب التواريخ مثل ابن عُفَير والاصمعى وابى عبيدة وجعفر بن سليمان وقد اتينا على الغرر من اخباره فى اخبار الخيل واخبار الحلبات وخبر الفرس المعروف بالزائد والسندى واشقر مروان وغير ذلك من اخبار من سلف من الامويين ومن تأخر فى كتابنا المترجم بالاوسط وانما الغرض من هذا الكتاب ايراد

[1] Nous avons battu aujourd'hui des chevaux de basse origine.

Wélid sourit et l'embrassa en ajoutant : « Puisse Koreïch conserver un frère tel que toi! » On rapporte de curieuses anecdotes sur les courses données par Wélid II; ainsi, il réunissait mille chevaux de quatre à cinq ans dans l'arène, et faisait lutter ensemble deux coureurs célèbres, *Zaid* et *Sindi*, qui avaient battu tous les chevaux de leur temps. C'est ce que racontent plusieurs chroniqueurs et historiens, tels que Ibn Ofaïr, Asmâyi, Abou Obeidah et Djâfar, fils de Suleïman. Nous avons donné dans le Livre Moyen des détails intéressants sur le goût de ce prince pour les chevaux, sur les courses, sur *Zaid*, *Sindi* et *Achkar*, le cheval favori de Merwân, ainsi que sur d'autres faits relatifs aux Omeyades, à diverses époques. Mais ici nous devons nous borner à présenter le résumé de leur histoire, les généralités concernant leur règne et leur biographie. Nous avons réuni ailleurs les notions les plus nécessaires à connaître sur la nature du

جوامع تاريخهم ولمع من اخبارهم وسيرهم وكذلك اتينا على
ذكر ما يستحب من معرفة خلق الخيل وصفاتها وسائر اعضائها
وعيوبها وخلقها والشاب منها والهرم ووصف الوانها ودوائرها
وما يستحسن من ذلك ومقادير اعمارها ومنتهى بقائها وتنازع
الناس فى اعداد هذه الدوائر المحمودة منها والمذمومة ومن
رأى انها ثمانى عشرة واقلّ من ذلك واكثر على حسب ما ادرك
من طرق العادات بها والتجارب ووصف السوابق من الخيل
وغير ذلك مما تكلم الناس فيه من شأنها ومعرفتها فيما سلف
من كتبنا وفى ايام الوليد بن يزيد كانت وفاة ابى جعفر
محمد بن علىّ بن الحسين بن علىّ بن ابى طالب رضى الله عنهم
وقد تنوزع فى ذلك فمن الناس من رأى ان وفاته كانت فى ايام

cheval, ses qualités, ses membres, ses défauts, sa conformation; sur les jeunes chevaux et les vieux; sur la couleur de leur robe et la forme de leurs *daïrèh* (touffes de poil sur le poitrail), telles qu'on les recherche; sur la durée ordinaire de leur vie et l'âge extrême où ils peuvent parvenir; sur les différentes opinions relatives au nombre de ces *daïrèh,* dont les unes passent pour une beauté, et les autres pour un défaut, et qui, selon quelques connaisseurs, sont au nombre de dix-huit, selon d'autres, au-dessous ou au-dessus de ce chiffre, d'après ce que l'habitude et l'expérience ont démontré; enfin sur les chevaux arrivés premiers dans les courses. En un mot, tout ce qui a été dit touchant la description de la race chevaline, et tout ce qui peut la faire connaître se trouve dans nos écrits précédents.

Sous le règne de Wélid II, mourut Abou Djâfar Mohammed, fils d'Ali, fils de Huçeïn, fils d'Ali, fils d'Abou Talib. Cependant la date de sa mort n'est pas certaine : quelques-

هشام وذلك سنة سبع عشرة ومائة ومنهم من رأى انه مات
فى ايام يزيد بن عبد الملك وهو ابن سبع وخمسين سنة
بالمدينة ودفن بالبقيع مع ابيه علىّ بن الحسين وغيره من سلفه
مما سنورد ذكرهم فى ما يرد من هذا الكتاب ان شآء اللّه تعالى ،

الباب الثانى بعد المائة

ذكر ايام يزيد وابرهيم ابنى الوليد بن عبد الملك بن مروان

ووثب يزيد بن الوليد بدمشق ليلة الجمعة لسبع بقين من
جمادى الآخرة فبايعه الناس بعد قتل الوليد بن يزيد وتوفى
يزيد بن الوليد بدمشق يوم الاحد هلال ذى الحجة سنة

uns la reportent au règne de Hicham, à l'an 117 de l'hégire; d'autres le font mourir sous le règne de Yézid II, à l'âge de cinquante-sept ans. Il mourut à Médine et fut enterré dans le cimetière de *Bakî*, auprès de son père Ali, fils de Huçeïn, et auprès d'autres de ses ancêtres. Avec l'aide de Dieu, nous reviendrons plus loin sur leur histoire.

CHAPITRE CII.

RÈGNE DE YÉZID ET D'IBRAHIM, TOUS DEUX FILS DE WÉLID BEN ABD EL-MÉLIK BEN MERWAN.

Yézid, fils de Wélid (Yézid III), assaillit la ville de Damas, le vendredi, septième jour avant la fin du mois Djemadi II, et il y reçut le serment du peuple, après le meurtre de Wélid II. Il mourut à Damas, le dimanche, jour de la nouvelle lune de Dou'l-hiddjeh, 126 de l'hégire; la durée de son règne, depuis le meurtre de Wélid II, jusqu'à sa propre

ست وعشرين ومائة فكانت ولايته من مقتل الوليد بن يزيد
الى ان مات خمسة اشهر وليلتين وقد كان ابرهيم بن الوليد
اخوه قام بالامر من بعده فبايعه الناس بدمشق اربعة اشهر
وقيل شهرين ثم خُلِع وكانت ايامه عجيبة الشأن من كثرة
الهرج والاختلاط واختلاف الكلمة وسقوط الهيبة وفيه يقول
بعض شعرآء ذلك العصر

نبايع ابرهيم فى كلّ جمعة   الا انّ امرًا انت واليه ضائع

ودفن يزيد بن الوليد بدمشق بين باب الجابية وباب الصغير
وهو ابن سبع وثلاثين سنة ويقال ست واربعين سنة على
الخلاف فى ذلك

ذكر لمع مما كان فى ايامهما

كان يزيد بن الوليد احول وكان يلقب بيزيد الناقص ولم يكن

mort, fut de cinq mois et deux jours. — Son frère Ibrahim, fils de Wélid, lui succéda et reçut le serment de la population de Damas; il fut destitué au bout de quatre mois, ou, selon d'autres, après deux mois seulement. Son règne forme une curieuse période de troubles incessants, de désordres, de discordes et d'affaiblissement de l'autorité. Un poëte de cette époque a dit, en parlant d'Ibrahim :

Nous prêtons serment à Ibrahim, tous les vendredis. C'en est fait du pouvoir, quand un homme tel que toi en est investi.

Yézid III a été enterré à Damas entre la porte de Djabyeh (du réservoir) et la porte Es-Saghir (la petite porte); il était âgé de trente-sept ou de quarante-six ans : les avis sont partagés sur ce point.

PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DU RÈGNE DE CES DEUX PRINCES.

Yézid III était louche; il avait reçu le sobriquet de *Nakis*

ناقصًا فى جسمه ولا عقله وانما نقص بعض الجند من ارزاقهم
فقالوا يزيد الناقص وكان يذهب الى قول المعتزلة وما تذهب
اليه فى الاصول الخمسة من التوحيد والعدل والوعد والوعيد
والاسمآء والاحكام وهو القول بالمنزلة بين المنزلتين والامر
بالمعروف والنهى عن المنكر وتفسير قولهم فيما ذهبوا اليه من
الباب الاوّل وهو باب التوحيد وهو ما اجتمعت عليه المعتزلة
من البصريين والبغداديين وغيرهم وان كانوا فى غير ذلك من
فروعهم متباينين من ان الله عز وجل لا كالاشيآء وانه ليس
بجسم ولا عرض ولا عنصر ولا جزء ولا جوهر بل هو الخالق
للجسم والعرض وما ذكرناه من الجزء والجوهر وان شيئًا من الحواس

(l'imparfait), non pas à cause d'une infirmité physique ou intellectuelle, mais parce qu'il diminua (*nakaça*) la solde de certaines troupes des frontières, ce qui lui valut le surnom de *Yézid en-nakis*. Il suivait les croyances des Moutazélites et leurs opinions relativement aux cinq dogmes, à savoir : l'unité (de Dieu), le libre arbitre, les promesses et menaces, les noms et jugements, c'est-à-dire la définition que donne cette secte de l'*état mixte* (voir plus loin, p. 22); enfin l'obligation de faire le bien et d'empêcher le mal. Voici l'explication de la croyance des Moutazélites sur le premier de leurs dogmes, celui de l'*unité*, croyance adoptée par tous les adhérents de la secte, aussi bien à Basrah qu'à Bagdad, et ailleurs, malgré les divergences qui les séparent sur les questions subsidiaires. « Dieu, disent-ils, n'est pas comme les choses; il n'est ni un corps, ni une qualité (accident), ni un élément, ni une monade, ni une substance; mais, au contraire, le créateur des corps, des qualités, de la monade, de la substance dont nous parlons. Il échappe à toute perception des sens, aussi bien dans ce monde que dans

لا يدركه فى الدنيا ولا فى الآخرة وانه لا يحصره المكان ولا
تحويه الاقطار بل هو الذى لم يزل ولا زمان ولا مكان ولا نهاية
ولا حدّ وانه الخالق للاشيآء المبتدع لها لا من شىء وانه القديم
وان ما سواه محدث ثم القول بالعدل وهو الاصل الثانى ان
الله لا يحبّ الفساد ولا يخلق افعال العباد بل يفعلون ما أُمِروا
به ويجتنبوا ما نُهوا عنه بالقدرة التى جعلها الله لهم وركبها
فيهم وانه لا يأمر الّا بما اراد ولم ينهِ الا عما كره وانه ولىّ كل
حسنة امر بها برىء من كل سيئة نهى عنها لم يكلفهم ما لا
يطيقونه ولا اراد منهم ما لا يقدرون عليه وان احدًا لا يقدر
على قبض ولا بسط الا بقدرة الله التى اعطاهم اياها وهو المالك

l'autre. Il n'est ni limité dans l'espace, ni borné par une étendue quelconque; mais éternel, indépendant du temps et de l'espace, sans fin et sans limites; c'est lui qui crée toutes choses et qui les produit du néant. Lui seul existe de toute éternité; tout ce qui n'est pas lui existe dans le temps. » Leur second dogme est celui du libre arbitre. « Dieu, disent-ils, n'aime pas le mal; il n'est pas l'auteur des actions humaines; les hommes pratiquent le bien qui leur est ordonné, ils évitent le mal qu'il leur est défendu de faire, à l'aide d'un pouvoir que Dieu leur a accordé et qu'il a incarné en eux. Il n'ordonne que ce qui lui plaît; il ne défend que ce qui lui est odieux. Toute œuvre bonne émane de lui; mais il n'est pour rien dans les mauvaises actions défendues par lui. Il n'impose pas à ses adorateurs un fardeau au-dessus de leurs forces, et ne leur demande que ce qu'ils peuvent donner. La faculté de faire ou de ne pas faire n'existe chez eux qu'en vertu de cette puissance que Dieu leur a communiquée, qu'il possède exclusivement, qu'il anéantit ou qu'il maintient selon sa volonté. Il aurait, s'il l'eût voulu, contraint

لها دونهم يفنيها اذا شآء ويبقيها اذا شآء ولو شآء لجبر الخلق على طاعته ومنعهم اضطرارًا عن معصيته ولكان على ذلك قادرًا غير انه لا يفعل اذ كان فى ذلك دفع للمحنة وازالة للبلوى ثم القول بالوعد والوعيد وهو الاصل الثالث فهو ان الله لا يغفر لمرتكب للكبائر الا بالتوبة وانه لصادق فى وعده ووعيده لا مبدّل لكلماته ثم القول بالمنزلة بين المنزلتين وهو الاصل الرابع فهو ان الفاسق المرتكب للكبائر ليس بمؤمن ولا كافر بل يسمى فاسقا على حسب ما ورد التوفيق بتسميته واجمع اهل الصلاة على فسوقه قال المسعودى ولهذا الباب سميت المعتزلة وهو الاعتزال وهو الموصوف بالاسمآء والاحكام مع ما تقدم من الوعيد فى الفاسق من الخلود فى النار[1] ثم القول بوجوب

l'homme à lui obéir; il l'aurait préservé *nécessairement* de tout acte de désobéissance; il pouvait le faire, et s'il ne l'a pas voulu, c'est afin de ne pas supprimer les épreuves et les tentations auxquelles l'homme est assujetti. » Passant au troisième dogme, celui des récompenses et châtiments, ils soutiennent que Dieu ne pardonne le péché mortel que grâce à une conversion sincère; qu'il est véridique dans ses promesses et ses menaces, immuable dans ses paroles. En ce qui concerne l'*état mixte*, qui est la quatrième de leurs croyances fondamentales, ils disent que le prévaricateur, coupable de péché mortel, n'est ni croyant, ni infidèle, mais simplement *prévaricateur*, selon l'acception acceptée de tous, et lorsque la communauté des fidèles s'accorde à dire qu'il a prévariqué. C'est ce point particulier de leurs croyances qui a donné naissance au nom des Moutazélites, du mot *'itizal*, mot qui désigne celui qui est défini ainsi par les noms et les jugements, et sous le coup de la menace de damnation éternelle, prononcée contre le prévaricateur. La doctrine sur la

الامر بالمعروف والنهى عن المنكر وهو الاصل الخامس فهو على سائر المؤمنين واجب على حسب استطاعتهم فى ذلك بالسيف فما دونه وان كان كالجهاد لا فرق بين مجاهدة الكافر والفاسق فهذا ما اجتمعت عليه المعتزلة ومن اعتقد ما ذكرنا من هذه الاصول الخمسة كان معتزليًّا فان اعتقد الاكثر او الاقلّ لم يستحق اسم الاعتزال فلا يستحقه الا باعتقاد هذه الاصول الخمسة وقد تنوزع فيما عدا ذلك من فروعهم وقد اتينا على سائر قولهم فى اصولهم وفروعهم واقاويلهم واقاويل غيرهم من فرق الامة من الخوارج والمرجئة والرافضة والزيدية والحشوية وغيرهم فى كتابنا فى المقالات فى اصول الديانات وافردنا كتابنا المترجم بكتاب الابانة اجتبيناه لانفسنا من ذلك وذكرنا فيه

nécessité de faire le bien et d'empêcher le mal forme leur cinquième dogme : elle est obligatoire pour tous les croyants et peut leur être imposée par le sabre, ou tout autre moyen coercitif; elle constitue donc une obligation aussi rigoureuse que le *djihad* (guerre sainte), puisqu'il n'y a aucune différence entre la guerre contre l'infidèle et celle contre le prévaricateur. Telles sont les croyances professées unanimement par les Moutazélites; quiconque les accepte toutes les cinq mérite ce nom; c'est cette adhésion absolue aux cinq dogmes, et non pas une acceptation partielle, plus ou moins étendue, qui vaut à ses sectateurs le nom de *Moutazélites*. Mais on est loin d'être d'accord sur les questions dérivées de ces dogmes. Nous avons exposé l'ensemble de leurs doctrines sur les dogmes et les développements de leur croyance, leurs théories et celles des autres sectes nées de l'islam, comme les Kharédjites, les Merdjites, les Rafédites, les Zeïdites, les Éclectiques, etc. dans notre livre intitulé : *Discours sur les principes des religions*. Enfin, dans un ouvrage

الفرق بين المعتزلة واهل الامامة وما بان به كلّ فريق منهم عن الآخر اذ كانت المعتزلة وغيرها من الطوائف تذهب الى ان الامامة اختيار من الامّة وذلك ان الله عزّ وجلّ لم ينص على رجل بعينه ولا رسوله صلى الله عليه وسلم ولا اجتمع المسلمون عندهم على رجل بعينه وان اختيار ذلك مفوّض الى الامة يختارون رجلاً منهم ينفذ احكامه فيهم سوى كان قرشيًا او غيره من اهل ملّة الاسلام ومن اهل العدالة والايمان ولم يراعوا فى ذلك النسبَ ولا غيره وهذا واجب على اهل كلّ عصر ان يفعلوا ذلك والذى ذهب الى ان الامامة قد تجوز فى قريش وغيرهم من الناس هو قول المعتزلة باسرها وجماعة من

spécial qui a pour titre : *l'Exposition*, où nous avons fait un choix de ces doctrines pour notre propre usage, nous signalons les différences qui séparent les Moutazélites des Imamites, et les points sur lesquels chacun de ces groupes est en désaccord. En effet, les Moutazélites et d'autres écoles soutiennent que la qualité d'*imam* s'obtient par le libre suffrage de la nation : « Dieu et son apôtre, disent-ils, n'ont pas désigné un imam spécial, et les musulmans n'ont pas réuni leurs suffrages sur un homme expressément désigné : mais le choix en est confié à la nation. Celle-ci a seule le droit de choisir parmi ses membres son propre mandataire, auquel elle délègue le pouvoir exécutif, sans s'inquiéter s'il appartient à la tribu de Koreich, ou à toute autre famille de la communauté musulmane; pourvu qu'il possède la moralité et la foi, ils ne tiennent compte ni de son origine, ni d'aucune autre considération. Cette règle de conduite, selon eux, est rigoureusement imposée à la nation, à toutes les époques de sa vie. » Ainsi l'opinion d'après laquelle l'*imamat* peut appartenir à toute famille, aussi bien qu'à

الزيدية مثل الحسن بن صالح بن يحيى[1] ومن قال بقوله على
حسب ما قدمنا من ذكرهم فيما سلف من هذا الكتاب فى
اخبار هشام ويوافق على هذا القول جميع الخوارج من الاباضيّة
وغيرها الّا النجدات من فرق الخوارج فزعموا ان الامامة غير
واجب نصبها ووافقهم على هذا القول اناس من المعتزلة ممن
تقدم وتأخر الا انهم قالوا ان عدلت الامة ولم يكن فيها فاسق
لم يحتج الى امام وذهب من قال بهذا القول الى دلائل ذكروها
منها قول عمر بن الخطاب رضه لو ان سالمًا حىّ ما داخلتنى فيه
الظنون وذلك حين فوّض الامر الى اهل الشورى قالوا وسالم
مولى امرأة من الانصار فلو لم يعلم عمر ان الامامة جائزة فى

celle de Koreïch, est professée par les Moutazélites, sans exception, et par quelques docteurs de la secte zeïdite, comme Haçan, fils de Salih, fils de Yahya, et ses disciples. Nous en avons déjà parlé dans les pages précédentes, au règne de Hicham (voir t. V, p. 474). Cette même doctrine est adoptée par toutes les sectes kharédjites, telles que les Ibadites, etc. à l'exception des Nedjdites, lesquels prétendent que l'*imamat* n'est pas une institution nécessaire. Quelques Moutazélites anciens et modernes, se ralliant à cette opinion, ajoutent cependant que la nation ne peut se passer d'un *imam*, que si elle est composée de justes, et si elle ne renferme pas un seul prévaricateur. Au nombre des arguments à l'appui de leur thèse, ils citent cette parole du Khalife Omar, fils de Khattab : « Si Salim vivait encore, je n'aurais pas eu le moindre doute (sur son élection), » paroles qu'il prononça en remettant le pouvoir aux *membres de la délibération*. Salim, disent ces sectaires, était simplement un *mawla* (affranchi ou client) d'une femme des *Ansar;* or, si Omar n'avait pas su que l'*imam* peut être choisi parmi

سائر المؤمنين لم يطلق هذا القول ولم يتأسف على موت سالم مولى ابى حذيفة قالوا قد صحّ بذلك عن النبى صلى الله عليه وسلم اخبار كثيرة منها قوله اسمعوا واطيعوا ولو لعبد اجدع وقد قال الله عزّ وجلّ إِنَّ أَكْرَمَكُمْ عِنْدَ ٱللّٰهِ أَتْقَاكُم وذهب ابو حنيفة واكثر المرجئة واكثر الزيدية من الجارودية وغيرها وسائر فرق الشيعة والرافضة والراوندية الى ان الامامة لا تجوز الا فى قريش فقط لقول النبى صلعم الامامة فى قريش وقول عليه الصلاة والسلام قدّموا قريشًا ولا تقدّموها ولما احتج به المهاجرون على الانصار يوم سقيفة بنى ساعدة من ان الامامة فى قريش لانّهم اذا ولّوا عدلوا ولرجوع كثير من الانصار الى ذلك

tous les croyants, sans distinction, il ne se fût pas exprimé en ces termes et n'eût pas déploré la mort de Salim, c'est-à-dire d'un *mawla* d'Abou Hodaïfah. D'ailleurs, ce principe est confirmé par plusieurs traditions émanées du Prophète, celle-ci, par exemple : « Soyez obéissants et soumis à votre chef, fût-ce même à un esclave estropié; » et par la parole divine : « Le plus digne d'entre vous, aux yeux de Dieu, est celui qui l'adore avec le plus grand respect » (*Koran*, XLIX, 13). Au contraire, Abou Hanifah, la majorité des Merdjites et des Zeïdites, tels que les Djaroudites, etc. enfin, toutes les sectes chiites, comme les Rafédites et les Ravendites, affirment que l'imamat ne peut appartenir à aucune famille autre que celle de Koreïch, en vertu de cette parole du Prophète : « L'imamat est établi dans Koreïch, » et de cette autre sentence : « Mettez Koreïch à votre tête, mais ne vous placez jamais au-dessus de Koreïch. » Ils rappellent l'argument invoqué, le jour de la délibération, en la *sakifah* (banc ombragé) des Benou Saïdah, par les *Mohadjir* contre les *Ansar* : « L'imamat est réservé aux Koreïchites, parce qu'ils

وما انفرد به اهل الامامة هو ان الامامة لا تكون الّا نصّا من الله ورسوله على عين الامام واسمه واشتهاره كذلك فى سائر الاعصار لا تخلو الناس من حجة الله فيهم ظاهرًا او باطنًا على حسب استعماله التقية والخوف على نفسه واستدلّوا بالنصّ على الامامة بدلائل كثيرة من العقول وجوامع من النصوص فى وجوبها وفى النصّ عليهم وفى عصمتهم من ذلك قوله عز وجل واخباره عن ابرهيم إِنِّي جَاعِلُكَ لِلنَّاسِ إِمَامًا ومسئلة ابرهيم[1] بقوله وَمِنْ ذُرِّيَّتِي واجابة الله عزّ وجلّ له بانه لَا يَنَالُ عَهْدِي الظَّالِمِينَ قالوا ففيما تلونا دلائل على ان الامامة نصّ من الله ولو كان نصبها للناس ما لمسئلة ابرهيم ربه وجهًا وكان الله قد

administrent selon la justice, » argument auquel plusieurs *Ansar* se rallièrent. Ce qui distingue les Imamites des autres sectes, c'est qu'ils professent que l'*imamat* émane d'une désignation textuelle de Dieu et de son apôtre sur la personne même de l'imam et sur son nom; qu'ainsi désigné, il est connu dans la suite des siècles; que la *preuve de Dieu,* à cet égard, ne fait jamais défaut aux hommes, soit ostensiblement, soit en secret, si l'imam est réduit à employer le *taqyeh* (restriction mentale), quand sa vie est en danger. Pour prouver que l'imamat émane d'une désignation spéciale, ils invoquent toutes sortes de preuves empruntées à la raison; ils citent tous les textes qui démontrent la nécessité de l'imam, qui s'appliquent à sa personne et à son impeccabilité. Tel est le verset où Dieu, parlant d'Abraham, dit : « Je te placerai sur mon peuple comme *imam,* » et la question d'Abraham : « Et (choisiras-tu aussi un imam) parmi ma postérité? » suivie de la réponse de Dieu : « Les méchants n'obtiendront pas mon alliance. » (*Koran,* II, 118).

La lecture de ce passage démontre, au dire des Imamites,

اعلمه انه اختاره وقوله لَا يَنَالُ عَهْدِى ٱلظَّالِمِينَ دليل على ان
عهده يناله من ليس بظالم ووصف هولاء الامام فقالوا نعت
الامام فى نفسه ان يكون معصومًا من الذنوب لانه ان لم يكن
معصومًا لم يؤمن ان يدخل فيما يدخل فيه غيره من الذنوب
فيحتاج ان يقام عليه الحدّ كما يقيمه هو على غيره فيحتاج الامام
الى امام الى غير نهاية ولم يؤمن عليه ايضًا ان يكون فى الباطن
فاسقًا فاجرًا كافرا وان يكون اعلم الخليقة لانه ان لم يكن عالمًا
لم يؤمن عليه ان ينقلب شرائع الله واحكامه فيقطع من يجب
عليه الحدّ ويحدّ من يجب عليه القطع ويضع الاحكام فى غير
المواضع التى وضعها الله وان يكون اشجع الخلق لانهم يرجعون

que l'*imamat* est de droit divin; car, si c'était une institution humaine, la question adressée par Abraham, lorsque Dieu lui apprend qu'il l'a élu, n'aurait plus de raison d'être. La suite des paroles divines : « Les méchants n'obtiendront pas mon alliance, » prouve que l'homme juste est seul compris dans le pacte fait avec Dieu. Aussi ils exigent de l'imam les qualités suivantes : l'imam doit posséder en lui-même l'impeccabilité, car, s'il n'avait pas reçu ce privilége, il serait exposé à pécher comme les autres hommes, et serait passible d'un châtiment, aussi bien que ceux contre lesquels il le prononce; il faudrait donc un autre imam pour le condamner; celui-ci, à son tour, aurait besoin d'un nouvel imam, et ainsi de suite à l'infini. En outre, il serait à craindre que l'imam, dans son for intérieur, devînt prévaricateur, coupable, infidèle. Il faut que l'imam soit le plus savant de tous les hommes; car, s'il ne l'est pas, il est exposé à renverser la loi de Dieu et ses institutions, à infliger le châtiment du glaive à celui qui mérite la peine du bâton, et réciproquement; en un mot, à appliquer la loi contraire-

اليه فى الحرب فان جبن وهرب يكن قد باء بغضب الله وان
يكون اسخى الخلق لانه خازن المسلمين واميهنم فان لم يكن
سخيًا تاقت نفسه الى اموالهم وشرهت الى ما فى ايديهم وفى
ذلك الوعيد الشديد بالنار وذكروا خصالا كثيرة ينال بها
اعلى درجات الفضل لا يشاركه فيها احد وان ذلك كلّه وجد
فى علىّ بن ابى طالب وولده رضى الله عنهم فى السبق الى
الايمان والهجرة والقرابة والحكم بالعدل والجهاد فى سبيل الله
والورع والزهد وان الله قد اخبر عن بواطنهم وموافقتها
لظواهرهم بقوله عزّ وجلّ ووصفه لهم فيما صنعوه من الاطعام
للمسكين واليتيم والاسير وان ذلك لوجهه تعالى خالصًا[1] واخبر

ment à la volonté expresse de Dieu. L'imam doit être le plus brave des hommes, parce qu'il est le point de mire et le centre (des guerriers), pendant la bataille, et qu'en montrant sa lâcheté, en fuyant, il s'expose à la colère de Dieu. Il doit être supérieur aux hommes par sa générosité, puisqu'il n'est que le trésorier, le dépositaire des musulmans; que, sans cette qualité, il convoiterait leur fortune et envierait ce qu'ils possèdent, crime dont le châtiment est la damnation éternelle. Ils énumèrent ainsi les vertus nombreuses qui conduisent au plus haut degré de perfection, et dans lesquelles l'imam ne peut être égalé. Or tous ces mérites, ils les trouvent chez Ali, fils d'Abou Talib, et chez ses enfants, comme leur antériorité dans l'islam et dans la participation à l'hégire, la parenté du Prophète, la justice de leur gouvernement, les guerres qu'ils soutinrent pour la cause sacrée de Dieu, leur vie pure et austère. « Dieu lui-même, disent-ils, a constaté, par sa parole divine, la conformité de leur conduite avec les sentiments de leur cœur; il a signalé la libéralité avec laquelle ils ont nourri le pauvre,

عن امرهم فى المنقلب وحسن الموئل فى المحشر ثم اخباره عزّ
وجلّ عمّا اذهب عنهم من الرجس وفعل بهم من التطهير
وغير ذلك مما اوردوه دلائل لما قالوه وان عليًّا نص على ابنه
الحسن ثم الحسين والحسين على علىّ بن الحسين وكذلك من بعده
الى صاحب الوقت الثانى عشر على حسب ما ذكرنا وسمينا فى
غير هذا الموضع من هذا الكتاب ولاهل الامامة من فرق
الشيعة فى هذا الوقت وهو سنة اثنتين وثلاثين وثلاثمائة كلام
كثير فى الغيبة واستعمال التقية وما يذكرونه من ابواب الائمة
والاوصيا لا يسعنا ايراده فى هذا الكتاب اذ كان كتاب خبر
وانما تغلغل بنا الكلام الى ايراد لمع من هذه المذاهب والآراء

l'orphelin, le prisonnier, uniquement pour être agréables à Dieu (*Koran*, LXXVI, 8 et 9). Il a révélé leurs destinées futures et la belle récompense qui leur est réservée, au jour du jugement. » Ils citent les paroles de Dieu déclarant qu'il les a purifiés de toute souillure et qu'il les a sanctifiés : c'est sur ces preuves et d'autres du même genre qu'ils appuient leur argumentation. Enfin, ils croient qu'Ali a désigné (pour son héritier) son fils Haçan, et après lui, Huçeïn; que Huçeïn a désigné son fils Ali, et que cette transmission s'est accomplie jusqu'au douzième (imam), qui est le *maître du siècle*, dénomination sur laquelle nous nous sommes expliqué dans d'autres passages de ce livre. Les Imamites qui, actuellement, en 332 de l'hegire, appartiennent aux différentes écoles chiites, dissertent longuement sur ce qu'ils appellent l'invisibilité (*gaibet*), sur l'emploi de la restriction mentale (*taqyeh*), sur les classes des *imams* et des *waçis*, détails qu'un livre consacré à l'histoire, comme est le nôtre, ne comporte pas. L'enchaînement du récit nous a seul con-

وكذلك ما عليه غير اهل الامامة من اصحاب الدور والسيرورة [1]
وما يراعونه من الظهور وقد اتينا على جميع ذلك فى ما سلف
من كتبنا وما وصفنا فيها من الاقاويل فى الظاهر والباطن
والسائر والدائر والواقف [2] وغير ذلك من امورهم واسرارهم

قال المسعودى وكان خروج يزيد بن الوليد بدمشق مع من
شايعه من المعتزلة وغيرهم من اهل داريّا والمزّة من غوطة
دمشق على الوليد بن يزيد لما ظهر من فسقه وشمل الناس من
جوره فكان من خبر مقتل الوليد ما قد ذكرناه فيما سلف
من كتبنا مفصلًا وذكرناه فى هذا الكتاب مجملًا وكان يزيد بن

duit à parler sommairement de ces sectaires, de leurs opinions, comme de celles que professent des sectes autres que les Imamites, telles que les partisans du *Tournoîment* et de la *Marche*, qui sont tous dans l'attente (du *Mehdi*). D'ailleurs nous avons traité de tout cela dans nos ouvrages précédents, où se trouvent exposées leurs théories sur (le monde) extérieur et intérieur, sur le principe de mouvement, de rotation et de stabilité, et sur d'autres pratiques non moins mystérieuses.

Yézid, fils de Wélid (Yézid III), se révolta donc à Damas avec les Moutazélites et d'autres partisans qui habitaient Dareyya et Mizzeh, dans la campagne de Damas. L'impiété manifeste de Wélid II, sa cruauté, qui s'exerçait sur tous ses sujets, furent la cause de cette révolte. Les faits relatifs au meurtre de Wélid sont racontés en détail dans nos ouvrages précédents, et résumés dans ce livre (voir ci-dessus, p. 11). Yézid III est le premier souverain né d'une esclave qui arriva au pouvoir : sa mère, nommée *Chafirend* (peut-être *Chah-firzend*, « fille de roi »), était la fille de Firouz,

الوليد اوّل من ولى هذا الامر وامّه امّ ولد وكانت امه شافرند بنت فيروز ابن كسرى[1] وهو الذى يقول فى ذلك

انا ابن كسرى وابى مروان   وقيصر جدّى وجدّى خاقان

وكان يكنى بابى خالد وام اخيه ابرهيم امّ ولد ايضًا تدعى بديرة[2] والمعتزلة تفضل فى الديانة يزيد على عمر بن عبد العزيز لما ذكرناه من الديانة وفى سنة سبع وعشرين ومائة اقبل مروان بن محمد من الجزيرة فدخل دمشق وخرج ابرهيم ابن الوليد هاربًا من دمشق ثم ظفر به مروان فقتله وصلبه وقتل من مالأه ووالاه وقتل عبد العزيز بن الحجاج ويزيد بن خالد القسرى وبدأ امر بنى امية يؤول الى ضعف وذكر

fils de Cosroes. Yézid fait lui-même allusion à cette origine dans le vers suivant :

Je suis fils de Kisra et mon père est Merwan ;
Mon aïeul fut César, mon aïeul fut Khakan.

Son nom patronymique était *Abou Khalid*. Quant à Ibrahim, son frère, il était fils, lui aussi, d'une esclave nommée *Deïreh*. Les Moutazélites préfèrent, sous le point de vue religieux, Yézid III à Omar, fils d'Abd el-Aziz, à cause des doctrines que nous avons exposées précédemment.

En l'année 127 de l'hégire, Merwan, fils de Mohammed (Merwan II), sortit de la Mésopotamie et envahit Damas, dont il chassa Ibrahim, fils de Wélid. Il s'empara plus tard de ce prince, le tua et fit pendre son corps au gibet; il massacra ses partisans et ses alliés, et tua Abd el-Aziz, fils de Haddjadj, avec Yézid, fils de Khalid le Kasrite. Une ruine prochaine menaçait la dynastie des Omeyyades.

Yahçoubi rapporte le fait qui suit, d'après Khalil, fils d'I-

اليحصبى عن الخليل بن ابرهيم السبيعى قال سمعت ابن الجُمَحى
يقول قال لى العلا ابن بنت ذى الكلاع انه كان موانسًا لسليمان
ابن هشام بن عبد الملك لا يكاد يفارقه وكان امر المسوّدة
بخراسان والمشرق قد بان ودنا من الجبل وقرب من العراق
واشتدّ ارجاف الناس ونطق العدوّ بما احبّ فى بنى امية
واوليآئهم قال العلا فانى لمع سليمان وهو يشرب حذآء رصافة
ابيه وذلك فى آخر ايام يزيد الناقص وعنده حكم الوادى
وهو يغنيه بشعر العرجى

ان الحبيب تروّحت اجماله   اصلاً فدمعك دائم اسباله
افنى الحياة فقد بكيت بعولة   لو كان ينفع باكيا اعواله

brahim Sabiyi, auquel il fut transmis par Ibn el-Djoumahi, qui le tenait de la bouche d'Ala, fils d'une fille de Dou'l-Kilâ (l'Himyarite). Cet Ala était le confident de Suleïman, fils de Hicham, fils d'Abd el-Mélik, et ne le quittait presque jamais; c'était à l'époque où le parti des *Noirs* (partisans des Abbassides), surgissant dans le Khoraçân et les contrées orientales, s'étendait vers le Djébal (Médie) et se rapprochait de l'Irak. De toutes parts s'élevaient des clameurs séditieuses : les ennemis des Omeyyades et des soutiens de cette famille s'exprimaient librement sur leur compte. « Je me trouvais, un jour, raconte Ala, avec Suleïman : c'était vers la fin du règne de Yézid l'*Imparfait*. Suleïman, assis à table, en face de la chaussée construite par son père (*Roçafat-Hicham*), buvait en écoutant Hakem el-Wadi chanter la poésie suivante d'El-Ardji :

La caravane matinale a emporté tous les bagages de ton ami et tes larmes ne cessent de couler.

C'en est fait de ta vie : tu déplores ton malheur; mais les larmes ont-elles pu jamais conjurer l'adversité?

يا حبّذا تلك الحمول وحبّذا   شخص هناك وحبّذا امثاله[1]

فاجاد بما شآء فشرب سليمان بالرطل وشربنا معه حتى توسدنا ايدينا فلم انتبه الا بتحريك سليمان اياى فقمت اليه مسرعًا فقلت له ما شأن الامير فقال لى على رسلك رائت كانى فى مسجد دمشق وكانّ رجلا فى يده خنجر وعليه تاج ارى بصيص ما فيه من الجواهر وهو رافع صوته بهذه الابيات

أبنى امية قد دنا تشتيتكم   وذهاب ملككم وان لا يرجع
وينال صفوته عدوّ ظالم   للمحسنين اليه ثمّتَ يفجع
بعد الممات بكلّ ذكر صالح   يا ويله من قبح ما قد يصنع

فقلت بل لا يكون ذلك وعجبت من حفظه ولم يكن من اصحاب

Hélas! que j'aimais cette caravane, et cette personne qui vivait ici, et tous ceux qui lui ressemblaient!...

« Le musicien déployait ainsi son talent, tandis que Suleïman vidait une coupe d'un *ritl*, en notre compagnie. Enfin nous nous endormîmes accoudés sur nos bras. Soudain je me réveillai en me sentant tirer par Suleïman. Je me levai en toute hâte : « Que désire le Prince? lui demandai-je. — Attends, me répondit-il. Je rêvais que j'étais dans la mosquée de Damas. Tout à coup, un homme m'apparaît, un poignard à la main, et la tête ornée d'une couronne, dont je vois encore étinceler les joyaux. Il me récite ces vers d'une voix éclatante :

Enfants d'Omeyyah, l'heure approche où vous serez dispersés, où votre royauté s'évanouira sans retour.

Les douceurs du pouvoir appartiendront à un ennemi cruel envers ses propres bienfaiteurs, et qui s'indignera,

Après leur mort, du souvenir de leurs belles actions. L'infâme! Que ses œuvres seront horribles!

« — Cela n'arrivera jamais, » dis-je au prince, tout en

ذلك فوجم ساعةً ثم قال يا حميرى بعيد ما يأتى به الزمان قريب
قال فما اجتمعنا على شراب بعد ذلك ودخلت سنة اثنتين
وثلاثين ومائة وكان من امر المسوّدة ومروان بن محمد الجعدى
ما كان وذكر المنقرى قال سُئِل بعض شيوخ بنى امية ومحصّليها
عقيب زوال الملك عنهم الى بنى العباس ما كان سبب زوال
ملككم قال انّا شغلنا بلذّاتنا عن تفقد ما كان تفقده يلزمنا
فظلمنا رعيتنا فيئسوا من انصافنا وتمنّوا الراحة منا وتحومل
على اهل خراجنا فخلّوا عنا وخربت ضياعنا فخلّت بيوت
اموالنا ووثقنا بوزرآئنا فآثروا مرافقهم على منافعنا وامضوا امورًا
دوننا اخفوا علمها عنا وتأخر عطآء جندنا فزالت طاعتهم لنا

m'étonnant de la fidélité de sa mémoire, car il n'était pas coutumier du fait. Il demeura quelque temps silencieux et plongé dans ses réflexions, puis il me dit : « Himyarite, ce qui semble éloigné est bientôt réalisé par la destinée. » Ce fut notre dernier festin.

Dès le début de l'année 132, la lutte entre les *Noirs* et Merwan, fils de Mohammed Djâdi, s'accomplissait. Au rapport de Minkari, un des cheikhs de la famille d'Omeyyah et de leurs receveurs d'impôt, peu de temps après que leur pouvoir eut passé aux mains des Abbassides, étant interrogé sur les causes de la chute de sa famille, répondit en ces termes : « Nous donnions au plaisir le temps qu'il eût été de notre devoir de consacrer aux affaires. Nos sujets, tyrannisés par nous et désespérant d'obtenir justice, souhaitèrent d'être délivrés de nous; les contribuables, accablés d'impôts, s'éloignèrent de notre parti; nos domaines devinrent incultes et nos finances s'épuisèrent. Nous avions confiance en nos ministres : ils sacrifièrent nos intérêts à leurs propres avantages et conduisirent les affaires sans notre participa-

واستدعاهم عُداتنا فتظافروا معهم على حربنا وطلبنا اعداؤنا فعجزنا عنهم لقلّة انصارنا وكان استتار الاخبار عنا من اوكد اسباب زوال ملكنا والله ولى التوفيق[1]،

الباب الثالث بعد المائة

ذكر السبب فى العصبية بين اليمانية والنزارية

ذكر ابو الحسن علىّ بن محمد بن سليمان النوفلى قال حدثنى ابى قال لما قال الكميت بن زيد الاسدى من اسد مضر ابن نزار الهاشميات قدم البصرة فاتى الفرزدق فقال يا ابا فراس انا ابن

tion et à notre insu. L'armée, dont la solde était toujours en retard, cessa de nous obéir; cédant aux suggestions de nos ennemis, elle les aida à nous vaincre; enfin, le petit nombre de nos alliés nous laissa sans défense contre les attaques de nos adversaires. Mais l'ignorance où nous étions des événements fut une des causes principales de la chute de notre empire. » Dieu est le maître de la protection!

CHAPITRE CIII.

DES CAUSES DE LA RIVALITÉ QUI S'ÉLEVA ENTRE LES TRIBUS DU YÉMEN ET CELLES DE NIZAR.

Voici ce que rapporte Abou'l-Haçan Ali, fils de Mohammed, fils de Suleïman Nawfeli, d'après son père : Lorsque Komeït, fils de Zeïd Açedi (de la branche d'Açed, dans la tribu de Modar ben Nizar), eut récité ses poésies intitulées *les Hachémiennes*, il se rendit chez Farazdak, à Basrah, et lui dit : « Père de Firas, je suis le fils de ton frère : » puis, sur l'invitation que lui adressa le poète, il lui donna la preuve de leur parenté.

اخيك قال ومن انت فانتسب له فقال صدقت فما حاجتك قال نفث على لسانى وانت شيخ مضر وشاعرها واحببت ان اعرض عليك ما قلت فان كان حسنًا امرتنى باذاعته وان كان غير ذلك امرتنى بستره وسترته علىّ فقال يا ابن اخ احسب شعرك على قدر عقلك فهات ما قلت راشدًا فانشده

طربت وما شوقًا الى البيض اطرب ولا لعبًا منّى وذو الشيب يلعب

قال بلى فالعب فقال

ولم يلهنى دار ولا رسم منزل ولم يتطرّبنى بنان مُخَضّب

قال فما يطربك اذًا قال

— Tu as dit vrai, dit Farazdak, eh bien, que désires-tu? — Le souffle de l'inspiration a passé sur mes lèvres, répliqua Komeït; or tu es le cheïkh et le poëte de Modar, je veux te soumettre les vers que j'ai composés. S'ils sont bons, tu me permettras de les publier; dans le cas contraire, et si tu m'ordonnes de les céler, ils resteront cachés en moi-même. — Fils de mon frère, lui répondit Farazdak, je suppose que tes vers sont à la hauteur de ton intelligence; voyons donc le fruit de ton heureuse inspiration. » Komeït commença ainsi :

Je chante, mais ce n'est pas l'amour des belles jeunes filles qui m'inspire, ce n'est pas une illusion à laquelle un vieillard cède facilement.

FARAZDAK.

C'est vrai, mais garde cette illusion.

KOMEÏT.

Je ne subis pas le charme du séjour (d'une belle) ni des vestiges de sa demeure; une main teinte de safran n'excite pas mon émotion.

FARAZDAK.

Quel est donc le sujet qui t'inspire?

ولا انا ممن يزجر الطير همّه   أصاح غرابٌ او تعرّض ثعلب

قال فما انت ويحك والى من تسمو فقال

وما السانحات البارحات عشيةً   أمرّ سليم القرن ام مرّ اعضب

قال اما هذا فقد احسنت فيه فقال

ولكن الى اهل الفضائل والنهى   وخير بنى حوّآء والخير يُطّلَب

قال من هم ويحك قال

الى النفر البيض الذين بحبّهم   الى الله فيما نابنى اتقرّب

قال ارحنى ويحك من هؤلآء قال

KOMEÏT.

Je ne suis point de ceux dont l'âme se trouble au vol d'un oiseau, au cri d'un corbeau, au passage d'un renard. . . . .

FARAZDAK.

Qui es-tu alors, et vers qui se dirigent tes aspirations?

KOMEÏT.

Qu'importe si les gazelles se présentent le soir, tournées à droite ou à gauche; si la corne du bélier qui passe est intacte ou brisée?

FARAZDAK.

Pour cela, tu as bien raison.

KOMEÏT.

Non, je chante les maîtres des grandes actions et de la sagesse, les plus généreux enfants d'Ève, car on recherche ce qui est bon.

FARAZDAK.

Qui sont-ils, je t'en supplie?

KOMEÏT.

Je chante ces glorieux héros, et je me fais, auprès de Dieu, un mérite de les aimer, dans toutes les vicissitudes de ma destinée.

FARAZDAK.

Fais-moi la grâce de me les nommer.

بنى هاشم رهط النبىّ فاننى   بهم ولهم ارضى مرارًا واغضب

قال لله درّك يا بنىّ اصبت واحسنت اذ عدلت عن الزعانف والاوباش اذًا لا يصرد سهمك ولا يكذب قولك ثم مرّ فيها فقال له اظهر ثم اظهر وكِد الاعداء فانت والله اشعر من مضى واشعر من بقى فحينئذ قدم المدينة فاتى ابا جعفر محمد بن على ابن الحسين بن على رضى الله عنهم فاذن له ليلاً وانشده فلما بلغ من الميمية قوله

وقتيل بالطفّ غودر منهم   بين غوغاء امّة وطغام

بكى ابو جعفر ثم قال يا كميت لو كان عندنا مال لاعطيناك ولكن

Komeït.

Les enfants de Hachem, les descendants du Prophète, car c'est avec eux et pour eux que mon cœur se réjouit, ou s'irrite.

« Mon cher enfant, lui dit alors Farazdak, que Dieu te récompense ! Tu as bien et noblement parlé, en t'éloignant des hommes vils et méprisables. Aussi tes flèches ne peuvent manquer le but, tes paroles ne seront point démenties. » Et lorsque le poëte eut terminé, Farazdak ajouta : « Publie tes vers, publie-les sans relâche et déjoue nos ennemis. Tu es le premier poëte parmi les anciens, le premier parmi les modernes ! » Komeït se rendit ensuite à Médine, chez Abou Djâfar Mohammed, fils d'Ali, fils de Huçeïn, fils d'Ali (que Dieu les agrée !). Il fut admis de nuit, et lui récita ses poésies. Parvenu à ce passage de son poëme de la lettre *mîm* (rimé en *m*) :

Et parmi eux, celui (Huçeïn) qui fut égorgé à Taff, trompé par la canaille et la lie du peuple.....

Abou Djâfar pleura et lui dit : « Komeït, si nous étions riches, nous t'aurions récompensé. Reçois du moins ces pa-

لك ما قال رسول الله صلّعم لحسان بن ثابت لا زلت مؤيّدًا
بروح القدس ما ذببت عنا اهل البيت فخرج من عنده فأتى
عبد الله بن الحسن بن علىّ فانشده فقال يا ابا المستهلّ ان لى
ضيعة قد اعطيت فيها اربعة الاف دينار وهذا كتابها وقد
اشهدت لك بذلك شهودًا وناوله اياه فقال بأبى انت وامّى انى
كنت اقول الشعر فى غيركم اريد بذلك الدنيا والمال ولا والله
ما قلت فيكم شيئًا الّا لله وما كنت لآخذ على شىء جعلته
لله مالاً ولا ثمنًا فالحّ عبد الله عليه وابى من اعفائه فاخذ
الكميت الكتاب ومضى فمكث اياما ثم جآء الى عبد الله فقال
بأبى انت وامّى يا ابن رسول الله ان لى حاجة قال وما هى وكل

roles que l'apôtre de Dieu adressait à Haçân ben Tabit : Que l'esprit saint (Gabriel) ne cesse pas de te protéger, tant que tu prendras la défense de notre famille! » Le poete le quitta pour aller réciter ses vers à Abd Allah, fils de Haçan, fils d'Ali, qui lui dit : « Père de Moustahill, je possède un domaine que j'ai payé quatre mille dinars, en voici le titre de propriété, passé en ton nom par-devant témoins: » et il le lui présenta. Le poete repondit : « Ô toi qui m'es plus cher que mon père et ma mère, lorsque mes vers s'adressaient à d'autres, je recherchais, il est vrai, les honneurs et la fortune. Mais, je le jure, il n'est pas un seul de ces vers inspirés par vous qui ne soit composé en vue de plaire à Dieu : je ne puis donc, pour une œuvre dont Dieu seul est le mobile, accepter ni argent, ni récompense. » Cependant, comme Abd Allah insistait et refusait de reprendre son cadeau, Komeït prit le titre de propriete et se retira. Quelques jours apres, il revint et lui dit : « Ô toi pour qui je donnerais mon père et ma mère! fils de l'apôtre de Dieu, j'ai une demande à t'adresser. — Quelle est-elle? demanda Abd Allah,

حاجة لك مقضية قال كائنة ما كانت قال نعم قال هذا الكتاب
تقبله وترتجع الضيعة ووضع الكتاب بين يديه فقبله عبد الله
ونهض عبد الله بن معاوية بن عبد الله بن جعفر بن ابى
طالب فاخذ ثوبًا جلدًا فدفعه الى اربعة من غلمانه ثم جعل
يدخل دور بنى هاشم ويقول يا بنى هاشم هذا الكميت قال
فيكم الشعر حين صمت الناس عن فضلكم وعرّض دمه لبنى
امية فاثيبوه بما قدرتم فيطرح الرجل فى الثوب ما قدر عليه
من دنانير ودراهم واعلم النسآء بذلك فكانت المرأة تبعث ما
امكنها حتى انها لتخلع الحلّى عن جسدها فاجتمع من الدنانير
والدراهم ما قيمته مائة الف درهم فجآء بها الى الكميت وقال يا

je n'ai rien à te refuser. — Quoi que ce soit? dit le poëte. — Oui. — Voici donc ton acte de donation, daigne l'accepter et reprendre ton domaine; » puis il laissa le titre entre les mains de son hôte, qui dut le garder. Alors Abd Allah, fils de Moàwiah, fils d'Abd Allah, fils de Djâfar, fils d'Abou Talib, prit un morceau d'étoffe d'un tissu solide, en chargea quatre de ses valets, et se présenta dans les demeures des Hachémites en disant : « Enfants de Hachem, voici que Komeït vous a chantés dans ses vers; alors que personne n'osait affirmer votre supériorité, il a exposé sa vie à la colère des Omeyyades : c'est à vous de le récompenser comme vous le pourrez. » Chacun mit dans le drap toutes les pièces d'or et d'argent dont il pouvait disposer. Les femmes, dès qu'elles furent averties, offrirent tout ce qu'elles pouvaient donner; elles allèrent même jusqu'à se dépouiller de leurs bijoux. La somme, en pièces d'or et d'argent, se montait à cent mille dirhems; Abd Allah la porta chez Komeït et lui dit : « Père de Moustahill, je te présente l'obole du pauvre; car nous sommes au pouvoir de nos ennemis.

ابا المستهلّ اتيناك بجهد المقلّ ونحن فى دولة عدوّنا وقد
جمعنا لك هذا المال وفيه حلى النسآء كما ترى فاستعن به على
دهرك فقال بأبى انت وامّى قد اكثرتم واطنبتم وما اردت بمدحى
اياكم الا الله ورسوله ولم اك لآخذ على ذلك ثمنًا من الدنيا
فاردده الى اهله فجهد به عبد الله ان يقبله بكلّ حيلة
فابى فقال امّا اذ ابيت ان تقبل فانى رأيت ان تقول شيئًا
تغضب به بين الناس لعل فتنة تحدث فيخرج من بين
اصابعها بعض ما تحبّ فابتدأ الكميت وقال قصيدته التى يذكر
فيها مناقب قومه من مضر بن نزار بن معدّ وربيعة بن نزار
واياد وانمار ابنى نزار ويكثر فيها من تفضيلهم ويطنب فى

Voici l'argent que nous avons pu recueillir; il y a aussi des bijoux de femme, comme tu le vois; ce sera pour subvenir à tes besoins. » Komeït répondit: « Ô toi, qui m'es plus cher que mon père et ma mère! votre libéralité est excessive et sans limite. En vous glorifiant, je n'ai cherché qu'à plaire à Dieu et à son apôtre : je ne veux accepter, en retour, aucun salaire en ce monde. Rends cet argent à qui il appartient. » Abd Allah le conjura de le recevoir; mais tous ses expédients ne purent vaincre les refus du poëte : « Puisque tu ne veux rien accepter, lui dit-il enfin, je suis d'avis que tu composes quelque chose de nature à allumer la colère des Arabes les uns contre les autres. Les discordes qui en resulteront sans doute peuvent produire à l'improviste un événement d'accord avec tes sympathies. » Komeït se mit à l'œuvre, et composa la *Kaçideh* dans laquelle il célèbre le mérite de sa propre famille, celle de Modar, fils de Nizar ben Maadd; dans ces vers il exalte Rebyâh ben Nizar, Yiad et Anmar, fils de Nizar; il place bien haut leur supériorité, il s'étend avec complaisance sur leurs vertus et les met au-dessus de la

وصفهم وانهم افضل من قحطان فغضب بها بين اليمانية والنزارية وهي قصيدته فيما ذكرناه التى اوّلها

الا حييتِ عنّا يا مدينا وهل ناس تقول مسلّمينا

الى ان انتهى الى قوله تصريحًا وتعريضًا باليمن فيما كان من امر الحبشة وغيرهم فيها وهو قوله

لنا قمر السمآء وكل نجم تشير اليه ايدى المهتدينا
وجدتُ الله اذ سمّى نزارًا واسكنهم بمكّة قاطنينا
لنا جعل المكارم خالصات وللناس القفا ولنا الجبينا
وما ضربت هجائن من نزار فوالج من فحول الاعجمينا
وما حملوا الحمير على عتاق مطهّرة فيلفوا مبلغينا

tribu de Kahtan. C'est par ce moyen qu'il jeta l'irritation entre les familles du Yémen et celles de Nizar. La poésie dont nous parlons commence par ce vers :

Quoi, tu rougirais de nous, ô Madina? Est-ce que les hommes disent dans leurs salutations? etc.....

Jusqu'au passage où, parlant sans détour, il attaque les Yéménites, en rappelant l'invasion des Abyssins et d'autres conquérants dans le Yémen. Voici ses propres paroles :

A nous la lune qui brille au ciel, à nous toute étoile vers laquelle se tend la main de ceux qui conduisent dans la bonne voie.

Je sais que Dieu, lorsqu'il nomma Nizar, lorsqu'il lui a donné la Mecque pour résidence,

Nous a fait don des vertus les plus pures : il a placé les autres hommes en arrière, et nous a accordé la première place.

Les chamelles de Nizar ne sont point saillies par de lourds étalons venus de l'étranger.

Les ânes ne saillissent pas nos juments de pur sang et n'en diminuent point la valeur.

وما وُجِدَت بنات بنى نزار   حلائل اسودين واحمرينا

وقد نقض دعبل بن علىّ الخزاعى هذه القصيدة على الكميت وغيرها وذكر مناقب اليمن وفضائلها من ملوكها وغيرها وصرّح وعرّض بغيرهم كما فعل الكميت وذلك فى قصيدته التى اوّلها

افيقى من ملامك يا ظعينا   كفاك اللوم مرّ الاربعينا

ألم تحزنك احداث الليالى   يشيّبن الذوائب والقرونا

احيى الغرّ من سَرَوات قومى   لقد حييتِ عنّا يا مدينا

فان يك آل اسرائل منكم   وكنتم بالاعاجم فاخرينا

فلا تنسَ الخنازير اللواتى   مسخن مع القرود الخاسئنا

بأيلة والخليج لهم رسوم   وآثار قَدِمْنَ وما محينا

On ne trouve point chez les filles des Benou Nizar des épouses pour des hommes de couleur noire ou rouge.

(Plus tard) Dìbil, fils d'Ali le Khozàïte, répondant à cette *Kaçideh* de Komeït et à d'autres pièces de ce genre, fit le panégyrique du Yémen, chanta la gloire de ses rois, etc. Il attaqua les autres familles avec la même franchise et la même verve que Komeït, dans la *Kaçideh* qui débute ainsi :

Trêve de reproches, ô noble dame : mes quarante ans passés te fournissent un sujet de blâme suffisant.

N'es-tu point affligée de ces désastres du sort qui font blanchir nos boucles de cheveux et rident nos fronts?

De quoi rougiraient les plus nobles parmi l'élite de notre famille? « mais tu rougis de nous, ô Madina? » (Allusion au vers de la page 43.)

Si la race d'Israël est la vôtre, si des barbares sont votre orgueil,

N'oublie pas l'histoire des porcs métamorphosés en singes ignobles.

A Eïlah et dans le détroit, leur souvenir subsiste encore, et leurs vestiges n'ont pas été effacés par le temps. (Allusion à *Koran*, II, 61.)

وما طلب الكميت طلاب وتر   ولكنّا لنصرتنا هجينا
لقد علمت نزار ان قومى   الى نصر النبوّة فاخرينا [1]

وهى طويلة ونمى قول الكميت فى النزارية واليمانية وافتخرت نزار على اليمن وافتخرت اليمن على نزار وادلى كل فريق بما له من المناقب وتحزبت الناس وثارت العصبية فى البدو والحضر فنتج بذلك امر مروان بن محمد الجعدى وتعصبه لقومه من نزار على اليمن وانحراف اليمن عنه الى الدعوة العباسية وتغلغل الامر الى انتقال الدولة عن بنى امية الى بنى هاشم ثم ما تلا ذلك من قصّة معن بن زائدة باليمن وقتله اهلها تعصبًا لقومه من ربيعة وغيرها من نزار وقطعه الحلف الذى كان بين اليمن وربيعة

Ce que veut Komeït, c'est d'exciter la haine, tandis que notre alliance révèle notre noblesse :

Nizar le sait, ma famille se glorifie de l'assistance qu'elle prêta à la prophétie.

Cette pièce est très-longue. Lorsque les vers de Komeït se répandirent parmi les Nizarites et les Yéménites, les descendants de Nizar se placèrent au-dessus des Yéménites, et ceux-ci, au-dessus de Nizar; les deux tribus rivales se targuèrent de leurs propres mérites; elles se divisèrent, et l'esprit de corps pénétra chez les nomades, comme dans les villes. Cette rivalité eut pour conséquences l'apparition de Merwan, fils de Mohammed le Djâdite; son attachement fanatique à sa famille issue de Nizar, contre les Yéménites, qui se détachèrent de son parti, au profit de la propagande abbasside; et enfin l'enchaînement de circonstances qui fit passer le pouvoir des fils d'Omeyyah aux fils de Hachem. Plus tard, cette rivalité provoqua l'invasion du Yémen par Maan, fils de Zaïdah, qui, dans son fanatisme de Rébyite

فى القديم وفعل عقبة بن سالم بعمان والبحرين وقتله عبد القيس وغيرهم من ربيعة وسائر نزار ممن بارض البحرين وعمان كيادًا لمعن وتعصبًا من عقبة بن سالم لقومه من قحطان وغير ذلك مما تقدم وتأخر مما كان بين نزار وقحطان،

الباب الرابع بعد المائة

ذكر ايام مروان بن محمد بن مروان بن الحكم وهو الجعدى

وبويع مروان بن محمد بن مروان بدمشق يوم الاثنين لاربع عشرة ليلة خلت من صفر سنة سبع وعشرين ومائة وقيل انه دعا الى نفسه بمدينة حرّان من ديار مضر وبويع له بها وامّه

pour toutes les familles de Nizar, massacra les habitants et rompit l'ancienne alliance qui unissait le Yémen à Rébyâh. Elle fit naître aussi les représailles sanglantes exercées par Okbah, fils de Salim, dans l'Omân et le Bahreïn, contre les Abd el-Kaïs et d'autres tribus de Rébyâh et de Nizar établies dans ces contrées; Okbah, obéissant ainsi à sa haine contre Maân et à son attachement pour la famille de Kahtan, qui était la sienne. En un mot, tous ces événements et d'autres encore d'une date plus ou moins ancienne, furent le résultat de la rivalité qui éclata entre Nizar et Kahtan.

CHAPITRE CIV.

REGNE DE MERWAN, FILS DE MOHAMMED, FILS DE MERWAN, FILS DE HAKEM, C'EST-À-DIRE MERWAN LE DJÂDITE (MERWAN II).

Il fut proclamé à Damas, le lundi 14 de Safer, 127 de l'hégire; ou, d'après une autre version, il s'arrogea l'autorité à Harrân, dans le Diar-Modar, et reçut le serment d'inves-

امّ ولد يقال لها ريّا وقيل طروبة[1] كانت لمصعب بن الزبير فصارت بعد مقتله لمحمد بن مروان ابيه وكان مروان يكنى ابا عبد الملك واجتمع اهل الشام على بيعته الّا سليمان بن هشام بن عبد الملك وغيره من بنى امية فكانت ايامه منذ بويع بمدينة دمشق من ارض الشام الى مقتله خمس سنين وعشرة ايام وقيل خمس سنين وثلاثة اشهر وكان مقتله فى اوّل سنة اثنتين وثلاثين ومائة ومنهم من رأى ان ذلك كان فى المحرّم ومنهم من رأى انه كان فى صفر وقيل غير ذلك مما تنازع فيه اصحاب التواريخ والسير على حسب تنازعهم فى مقدار ملكه فمنهم من ذهب الى ان مدّته خمس سنين وثلاثة اشهر ومنهم من قال خمسًا وشهرين وعشرة ايام ومن قال منهم خمسًا وعشرة ايام

titure dans cette ville. Sa mère était une esclave nommée *Reyya* ou *Taroubah;* elle avait appartenu d'abord à Moçâb ben Zobeïr; après le meurtre de celui-ci, elle passa au pouvoir de Mohammed ben Merwan, père de Merwan II. Le nom patronymique de Merwan II était *Abou Abd el-Mélik.* Les Syriens reconnurent tous son autorité, à l'exception de Suleïman, fils de Hicham, fils d'Abd el-Mélik et de quelques autres Omeyyades. Depuis la prestation de serment, à Damas, jusqu'à sa mort, Merwan régna cinq ans et dix jours, ou, selon d'autres, cinq ans et trois mois. Il fut tué au commencement de l'année 132 de l'hégire, au mois de Moharrem, d'après les uns, de Safer selon les autres, ou à une autre date; car les historiens et les biographes diffèrent sur ce point, en raison de la durée qu'ils donnent à son règne. Les uns l'évaluent à cinq ans et trois mois; d'autres à cinq ans, deux mois et dix jours; d'autres à cinq ans et dix jours. Merwan périt à Bouçir, village du Fayoum, dans la Haute Égypte. On n'est pas plus d'accord sur son âge que sur

وكان مقتله ببوصير قرية من قرى الفيوم من صعيد مصر وقد
تنوزع فى مقدار سنه كتنازعهم فى مقدار ملكه فمنهم من زعم
انه قتل وهو ابن سبعين سنة ومنهم من قال تسع وستين
ومنهم من قال ثمان وخمسين وانما نذكر هذا الخلاف من قولهم
لئلا يظن ظان انا قد اغفلنا ما ذكروه او تركنا شيئًا مما
وصفوه مما اليه قصدنا فى كتابنا هذا وان كنا قد اتينا على
مبسوط ما قيل فى ذلك فى كتابينا اخبار الزمان والاوسط[1]
وسنورد فيما يرد من هذا الكتاب جملاً من كيفية مقتله واخباره
وجوامع من سيره وحروبه وما كان من امر الدولتين فى ذلك
الوقت من الماضية وهى الاموية والمستقبلة فى ذلك الزمان وهى
العباسية مع افرادنا بابًا نذكر فيه جوامع تاريخ ملك الامويين
وهو الباب المترجم بذكر مقدار المدة من الزمان وما ملكت فيه

la durée de son règne : les uns prétendent qu'il fut tué à l'âge de soixante et dix ans, d'autres à soixante-neuf ans, d'autres à cinquante-huit ans. Nous citons ces divergences afin que le lecteur ne puisse supposer que nous avons négligé ces détails, ou bien omis quelques-uns des faits qui font l'objet de cet ouvrage; quant aux développements, on les trouvera dans nos Annales historiques et dans le Livre Moyen. Plus loin, nous résumerons les circonstances du meurtre de Merwan, son histoire, les faits principaux de sa vie et de ses campagnes, l'historique de la lutte entre les deux dynasties, celle du passé, c'est-à-dire les Omeyyades, et celle de l'avenir, les Abbassides. En outre, nous allons consacrer un chapitre special au resume chronologique de la dynastie omeyyade, sous le titre de *Evaluation chronologique des années pendant lesquelles régnèrent les Omeyyades.* Puis viendront les faits principaux concernant la dynastie abbasside, l'his-

بنو امية من الاعوام ثم نعقب ذلك بجمع من اخبار الدولة العباسية واخبار ابى مسلم وخلافة ابى العباس السفّاح ومن تلا عصره من خلفاء بنى العباس الى سنة اثنتين وثلاثين وثلثمائة من خلافة ابى اسحاق المتّقى لله ابرهيم بن المقتدر بالله ان شآء الله تعالى والله ولى التوفيق ،

الباب الخامس بعد المائة

ذكر مقدار المدة من الزمان وما ملكت فيه بنو امية من الاعوام

كان جميع ملك بنى امية الى ان بويع ابو العباس السفّاح الف شهر كاملة لا تزيد ولا تنقص لانهم ملكوا تسعين سنة واحد

toire d'Abou Moslim, le règne d'Abou'l-Abbas Saffah et des Khalifes de la maison d'Abbas qui se succédèrent, jusqu'à l'année 332 sous le règne d'Abou Ishak Mouttaki-lillah Ibrahim, fils de Mouktadir-billah. Plaise à Dieu, le dispensateur des secours, de seconder notre entreprise!

CHAPITRE CV.

ÉVALUATION CHRONOLOGIQUE DES ANNÉES PENDANT LESQUELLES RÉGNÈRENT LES OMEYYADES.

La durée totale de la domination des Omeyyades, jusqu'à la proclamation d'Abou'l-Abbas Saffah, est de mille mois complets, ni plus ni moins : en réalité, ils régnèrent pen-

عشر شهرا وثلاثة عشر يومًا قال المسعودى والناس متباينون
فى تواريخ ايامهم والمعوّل عليه ما نورده وهو الصحيح عند اهل
البحث ومن عنى باخبار هذا العالم وهو ان معاوية بن ابى
سفيان ملك عشرين سنة ويزيد بن معاوية ثلاث سنين
وثمانية اشهر واربعة عشر يومًا ومعاوية بن يزيد شهرًا
واحدى عشر يومًا ومروان بن الحكم ثمانية اشهر وخمسة ايام
وعبد الملك بن مروان احدى وعشرين سنة وشهرًا وعشرين
يومًا والوليد بن عبد الملك تسع سنين وثمانية اشهر ويومين
وسليمان بن عبد الملك سنتين وستة اشهر وخمسة عشر
يومًا وعمر بن عبد العزيز رضه سنتين وخمسة اشهر وخمسة
ايام ويزيد بن عبد الملك اربع سنين وثلاثة عشر يومًا وهشام
ابن عبد الملك تسع عشرة سنة وتسعة اشهر وتسعة ايام

dant quatre-vingt-dix ans, onze mois et treize jours (pour l'explication, voir ci-contre). Un grand désaccord règne sur les dates de cette dynastie. Les chiffres que nous allons donner méritent toute confiance, et sont reconnus exacts par les savants et par tous ceux qui ont fait de l'histoire profane une étude particulière.

Moâwiah I régna 20 ans. — Yézid I, 3 ans, 8 mois, 14 jours. — Moâwiah II, 1 mois, 11 jours. — Merwan I, 8 mois, 5 jours. — Abd el-Mélik, 21 ans, 1 mois, 20 jours. — Welid I, 9 ans, 8 mois, 2 jours. — Suleïman, 2 ans, 6 mois, 15 jours. — Omar ben Abd el-Aziz, 2 ans, 5 mois, 5 jours. — Yézid II, 4 ans et 13 jours. — Hicham, 19 ans, 9 mois, 9 jours. — Wélid II, 1 an et 3 mois. — Yézid III, 2 mois et 10 jours.

Nous supprimons ici la période d'Ibrahim, fils de Wélid I,

والوليد بن يزيد بن عبد الملك سنة وثلاثة اشهر ويزيد
ابن الوليد بن عبد الملك شهرين وعشرة ايام واسقطنا ايام
ابرهيم بن الوليد بن عبد الملك كاسقاطنا ايام ابرهيم بن
المهدى ان يعدّ فى الخلفآ العباسيين ومروان بن محمد بن
مروان خمس سنين وشهرين وعشرة ايام الى ان بويع السفّاح
فذلك تسعون سنة واحد عشر شهرًا وثلاثة عشر يومًا[1]
يضاف الى ذلك الثمانية اشهر التى كان مروان يقاتل فيها بنى
العباس الى ان قتل فيصير ملكهم احدى وتسعين سنة وسبعة[2]
اشهر وثلاثة عشر يومًا يوضع من ذلك ايام الحسن بن على وهى
خمسة اشهر وعشرة ايام وتوضع ايام عبد الله بن الزبير الى
الوقت الذى قتل فيه وهى سبع سنين وعشرة اشهر وثلاثة ايام
فيصير الباقى بعد ذلك ثلاثًا وثمانين سنة واربعة اشهر يكون

par la même raison que nous supprimons celle d'Ibrahim, fils de Mehdi, de la suite des Khalifes Abbassides. — Merwan II régna 5 ans, 2 mois et 10 jours, jusqu'au jour où Saffah fut proclamé. Le total est quatre-vingt-dix ans, onze mois, treize jours. En ajoutant les huit mois pendant lesquels Merwan II combattit les Abbassides, jusqu'à ce qu'il pérît, nous avons, pour la durée des Omeyyades, quatre-vingt-onze ans, sept mois, treize jours. Défalquons de ce chiffre la période de Haçan, fils d'Ali, soit cinq mois et dix jours; en second lieu, la période d'Abd Allah, fils de Zobeïr, jusqu'à sa mort, soit sept ans, dix mois et trois jours, il nous reste quatre-vingt-trois ans et quatre mois, ou, en d'autres termes, un total de mille mois.

Il y a des gens qui expliquent le passage du livre de Dieu, « La nuit de *Kadr* vaut plus que mille mois, » par la

ذلك الف شهر سوآء[1] وقد ذكر قوم ان تأويل قوله عزّ وجلّ
لَيْلَةُ ٱلْقَدْرِ خَيْرٌ مِنْ أَلْفِ شَهْرٍ ما ذكرناه من ايامهم وقد
روى عن ابن عباس انه قال واللّه ليملكن بنو العباس ضعف ما
ملكته بنو امية باليوم يومين وبالشهر شهرين وبالسنة سنتين
وبالخليفة خليفتين قال المسعودى فملك بنو العباس فى سنة
اثنتين وثلاثين ومائة وانقضى ملك بنى امية فلبنى العباس
مذ ملكوا الى هذا الوقت وهو سنة اثنتين وثلاثين وثلثمائة
مائتا سنة وذلك ان ابا العباس السفّاح بويع له بالخلافة فى
ربيع الآخر من سنة اثنتين وثلاثين ومائة وانتهينا فى تصنيفنا
من هذا الكتاب الى هذا الموضع فى شهر ربيع الاول من سنة اثنتين
وثلاثين وثلاثمائة من خلافة ابى اسحق المتّقى للّه واللّه اعلم بما
يكون من امرهم فيما يأتى به الزمان المستقبل بعد هذا الوقت

durée de la dynastie Omeyyade, telle que nous l'avons calculée. Une tradition fait dire à Abd Allah, fils d'Abbas : « En vérité, les enfants d'Abbas posséderont le double de la royauté des Omeyyades; c'est-à-dire un nombre double de jours, de mois, d'années et de Khalifes. » Ce fut en 132 de l'hégire qu'eut lieu l'avénement de la dynastie des Abbassides, après la chute des Omeyyades : il y a donc, en la présente année 332 de l'hégire, deux cents ans que la maison d'Abbas est au pouvoir; car Abou'l-Abbas Saffah fut proclamé Khalife au mois de Rébi II, 132, et nous écrivons ce chapitre de notre livre en Rébi I, 332, sous le règne d'Abou Ishak Mouttakilillah. Dieu seul connaît les destinées réservées à cette famille pendant les jours qui vont suivre. Nous avons pu, grâce à Dieu, donner dans nos Annales historiques et notre Histoire Moyenne les faits principaux de leur histoire, les particularités de

من الايام وقد اتينا بحمد الله فيما سلف من كتابينا اخبار الزمان والاوسط على الغرر من اخبارهم والنوادر من اسمائهم والطرائف مما كان فى ايامهم وعهودهم ووصاياهم ومكاتباتهم واخبار الحوادث والخوارج فى ايامهم والازارقة والاباضية وغيرهم ومن ظهر من الطالبيين طالبًا بحقّ وآمرًا بمعروف وناهيًا عن منكر فقُتِل فى ايامهم وكذلك لمن تلاهم من بنى العباس الى خلافة المتّقى لله من سنتنا هذه وهى سنة اثنتين وثلثين وثلاثمائة وما ذكرنا فى هذا الباب من جوامع التاريخ فقد يخالف ما تقدم بسطه باليوم والعشرة والشهر عند ذكرنا لدولة كلّ واحد منهم وايامه وهذا هو المعوّل عليه من تاريخ سنيهم والمحصّل من مدتهم والله اعلم ٠

leurs noms, les détails les plus curieux sur leur règne, leurs traités et testaments, leur correspondance, l'historique des innovations religieuses et des sectes hérétiques, comme les Azrakites, les Ibadites, etc. qui surgirent sous leur règne, l'insurrection des descendants d'Ali revendiquant le droit, prescrivant le bien et défendant le mal; nous avons nommé ceux de ces prétendants qui périrent; enfin, nous avons donné les mêmes détails, pour les différentes époques de cette dynastie, jusqu'au règne du Khalife actuel Mouttaki-lillah, en 332 de l'hégire. — Le résumé chronologique présenté dans ce chapitre contredit, par le nombre des jours, des décades ou des mois, les chiffres cités précédemment dans l'histoire spéciale de chacun de ces princes : mais l'évaluation de leurs années, telle qu'elle est calculée ici, mérite toute confiance et offre le résumé exact de leur chronologie. Dieu sait mieux la vérité!

الباب السادس بعد المائة

ذكر الدولة العباسية ولمع من اخبار مروان ومقتله وجوامع من حروبه وسيره

قد قدمنا فى الكتاب الاوسط ما ذكرته الراوندية وهم شيعة ولد العباس بن عبد المطّلب من اهل خراسان وغيرهم ان رسول الله صلّعم قبض وان احقّ الناس بالامامة بعده العباس ابن عبد المطلب لانه عمّه ووارثه وعصبته لقول الله عزّ وجلّ وَأُولُو ٱلْأَرْحَامِ بَعْضُهُمْ أَوْلَى بِبَعْضٍ فِى كِتَابِ ٱللَّهِ وان الناس اغتصبوه حقّه وظلموه امره الى ان ردّه الله اليهم وتبرأوا من ابى بكر وعمر رضى الله عنهما واجازوا بيعة علىّ بن ابى طالب

CHAPITRE CVI.

LA DYNASTIE DES ABBASSIDES. — APERÇU DE L'HISTOIRE DE MERWAN ; SA MORT ; RÉSUMÉ DE SES CAMPAGNES ET DE SA VIE.

Nous avons déjà mentionné dans le Livre Moyen l'opinion soutenue par les Rawendites, c'est-à-dire les partisans de la maison d'Abbas, fils d'Abd Mottalib, dans le Khoraçân, et dans d'autres contrées, à savoir qu'après la mort du Prophète, l'homme le plus digne du titre d'*Imam* était ce même Abbas, en sa qualité d'oncle et d'héritier collatéral, et en vertu de cette parole de Dieu : « Ceux que des liens de parenté unissent sont héritiers les uns des autres, selon le livre divin » (*Koran*, VIII, 76). Abbas, disent-ils, fut spolié de ses droits et traité avec injustice, jusqu'à ce que Dieu leur en eût à eux-mêmes confié la défense. Ils rejettent Abou Bekr

رضه باجازة ابن عباس له وذلك حين قال يا ابن اخ هلمّ الىّ
ابايعك فلا يختلف عليك اثنان ولقول داود بن علىّ على منبر
الكوفة يوم بويع لابى العباس يا اهل الكوفة لم يقم فيكم امام
بعد رسول الله صلّعم الا علىّ بن ابى طالب وهذا القائم فيكم
يعنى ابا العباس السفّاح وقد صنف هؤلآء كتبًا فى هذا المعنى
الذى ادّعوه هى متداولة فى ايدى اهلها ومنتحليها منها
كتاب صنّفه عمرو بن بحر الجاحظ وهو المترجم بكتاب امامة ولد
العباس يحتج فيه لهذا المذهب ويذكر فعل ابى بكر فى فدك
وغيرها وقصته مع فاطمة رضى الله عنها ومطالبتها بارثها من
ابيها صلّعم واستشهادها ببعلها وابنيها وامّ ايمن وما جرى
بينها وبين ابى بكر من المخاطبة وما كثر بينهم من المنازعة

et Omar, mais ils acceptent la nomination d'Ali, fils d'Abou Talib, puisqu'elle fut reconnue par le fils d'Abbas, lorsqu'il lui adressa ces paroles : « Fils de mon frère, viens recevoir mon serment, afin que tu n'aies point deux adversaires. » Ils invoquent aussi les paroles de Dawoud ben Ali, dans la chaire de Koufah, le jour où fut proclamé Abou'l-Abbas (Saffah) : « Peuple de Koufah, vous n'avez pas eu d'Imams depuis le Prophète, si ce n'est Ali, fils d'Abou Talib, et celui qui est aujourd'hui à votre tête, » c'est-à-dire Saffah. Ces sectaires ont composé, pour soutenir leurs prétentions, des traités qui sont répandus parmi eux et chez leurs adhérents ; de ce nombre est un livre écrit par Amr, fils de Bahr el-Djahiz, et intitulé : *Traité de l'imamat dans la maison d'Abbas.* L'auteur y produit les arguments favorables à la doctrine en question ; il rappelle la décision d'Abou Bekr au sujet de Fedek et d'autres propriétés ; ses démêlés avec Fatimah (que Dieu l'agrée !), lorsqu'elle réclama l'héritage de son père, en invoquant comme témoins son époux (Ali), ses deux fils et

وما قالت وما قيل لها عن ابيها عمّ انه قال نحن معاشر الانبياء
لا نرث ولا نورث وما احتجت به من قوله عزّ وجلّ وَوَرِثَ
سُلَيْمَانُ دَاوُدَ ان النبوّة لا تورث ولم يبق الا التوارث وغير ذلك
من الخطاب ولم يصنف الجاحظ هذا الكتاب ولا استقصى فيه
الحجج للراوندية وهم شيعة ولد العباس لانه لم يكن مذهبه ولا
كان يعتقده لكن فعل ذلك تماجنًا وتطربًا وقد صنّف كتابًا
استقصى فيه الحجج عند نفسه وايّده بالبراهين وعضده بالادلّة
فيما تصوّره من عقله ترجمه بكتاب العثمانية يحلّ فيه عند نفسه
فضائل علىّ رضه ومناقبه ويحتجّ فيه لغيره طلبًا لاماتة الحق
ومضادّة لاهله وَٱللّٰهُ مُتِمُّ نُورِهِ وَلَوْ كَرِهَ ٱلْكَافِرُونَ ثم لم يرض

Oumm-Eïmen (affranchie de Mahomet); les discussions nombreuses et les contestations qu'elle soutint contre Abou Bekr; ses arguments; la réponse de ses adversaires, tirée de ce propos de Mahomet son père : « Nous autres prophètes, nous n'héritons pas et nous ne laissons pas d'héritage; » à quoi Fatimah opposa cette parole de Dieu : « Suleïman hérita de David » (*Koran*, XXVII, 16); ce qui exclut seulement la transmission héréditaire de la prophétie et laisse intact l'héritage (temporel). Djahiz cite encore toute la suite de la contestation. Mais en composant ce traité, avec toutes les preuves à l'appui, il n'a pas voulu défendre les Rawendites, qui sont partisans de la postérité d'Abbas, puisque cette secte n'était pas la sienne et qu'il n'en partageait pas les croyances; cet ouvrage est donc une parodie impudente, une sorte de plaisanterie de la part de Djahiz. Il a écrit un autre livre où il développe tout ce qui lui paraissait être des arguments; il le corrobore des preuves et le fortifie de toutes les inductions que son esprit lui fournissait; c'est le livre intitulé : *Traité de l'Otmanisme*. Il y réfute à sa manière la

بهذا الكتاب المترجم بالعثمانية حتى اعقبه بتصنيف كتاب
آخر فى امامة المروانية واقوال شيعتهم ورأيته مترجمًا بكتاب
امامة امير المؤمنين معاوية بن ابى سفيان فى الانتصار له من علىّ
ابن ابى طالب رضه وشيعته الرافضة يذكر فيه رجال المروانية
ويؤيّد فيه امامة بنى اميّة وغيرهم ثم صنّف كتابًا آخر ترجمه
بكتاب مسائل العثمانية يذكر فيه ما فاته ذكره ونقضه عند
نفسه من فضائل امير المؤمنين علىّ ومناقبه فيما ذكرنا وقد
نقضت عليه ما ذكرنا من كتبه ككتاب العثمانية وغيره فقد
نقضتها جماعة من متكلمى الشيعة كابى عيسى الورّاق والحسن
ابن موسى النخى وغيرهما من الشيعة ممن ذكر ذلك فى كتبه فى

supériorité et les mérites d'Ali, et argumente en faveur d'un autre personnage, cherchant ainsi à étouffer le droit et à combattre ceux qui le possèdent : « Dieu répandra toute sa lumière, en dépit des mécréants » (*Koran*, LXI, 8). Mais, ce livre de l'*Otmanisme* ne l'ayant point satisfait, il le fit suivre d'une autre composition sur l'imamat des Merwanites et les opinions de leurs adhérents. J'ai vu cet ouvrage; il a pour titre : « Livre de l'imamat du Prince des Croyants Moàwiah, fils d'Abou Sofian, pour servir à sa défense contre Ali, fils d'Abou Talib et ses sectateurs hérétiques; » l'auteur y passe en revue les principaux membres de la famille de Merwan, et revendique pour les fils d'Omeyyah et d'autres personnages, la qualité d'Imam. Il écrivit ensuite un livre nommé *Traité des questions otmanites,* dans lequel il répara ses propres omissions et compléta sa prétendue réfutation de la supériorité et des mérites du Prince des Croyants Ali. Les écrits de Djahiz, dont nous parlons ici, comme le Traité de l'Otmanisme, etc. ont été réfutés par des théologiens chiites, entre autres par Abou Yça *le libraire*, par Haçan, fils de

الامامة مجتمعا ومفترقا وقد نقض على الجاحظ ابطال كتاب
العثمانية رجل من شيوخ المعتزلة البغداديين ورؤسائهم واهل
الزهد والديانة منهم ممن يذهب الى تفضيل علىّ والقول بامامة
المفضول وهو ابو جعفر محمد بن عبد الله الاسكافى وكانت وفاته
سنة اربعين ومائتين وفيها مات احمد بن حنبل وسنذكر
وفاة الجاحظ فيما يرد من هذا الكتاب ووفاة غيره من المعتزلة
وان كنا قد اتينا على ذلك فيما سلف من كتبنا والذى ذهب
اليه من تأخر من الراوندية وانتقل وتحير عن جملة الكيسانية
القائلين بامامة محمد بن الحنفية وهم الجريانية [1] اصحاب ابى مسلم
عبد الرحمن بن محمد صاحب الدعوة العباسية وكان يلقب
بجريان ان محمد بن الحنفية هو الامام بعد علىّ بن ابى طالب

Mouça Nakhâyi et quelques autres écrivains de cette secte, qui ont discuté ces questions, en résumé ou en détail, dans des traités sur l'*imamat*. Le livre de Djahiz sur l'Otmanisme a été également combattu par un des cheikhs et des principaux Moutazélites de Bagdad, homme austère et religieux qui s'était déclaré pour la supériorité d'Ali et la doctrine de l'*imamat du préféré*; je veux parler d'Abou Djafar Mohammed ben Abd Allah Eskafi, mort en 240, en même temps que Ahmed ben Hanbal. Nous mentionnerons plus tard la mort de Djahiz et celle de quelques Moutazélites, bien que ces détails se trouvent dans nos ouvrages précédents. Les Rawendites modernes, héritiers de la tradition et de l'interprétation des Keïsanites, qui proclament l'imamat de Mohammed, fils de la Hanéfite, ont été nommés *Djerianites*, parce qu'ils avaient pour chef Abou Moslim Abd er-Rahman ben Mohammed, « le missionnaire des Abbassides, » lequel avait reçu le sobriquet de *Djerian*. D'après cette secte, Mohammed, fils de la Hanéfite, est le véritable Imam, après Ali, fils d'Abou

وان محمّدًا اوصى الى ابنه ابى هاشم وان ابا هاشم اوصى الى علىّ
ابن عبد الله بن العباس بن عبد المطلب وان علىّ بن عبد
الله اوصى الى ابنه محمد بن علىّ وان محمّدًا اوصى الى ابنه ابرهيم
الامام المقتول بحرّان وان ابرهيم اوصى الى اخيه ابى العباس
ابن عبد الله بن الحارثية وقد تنوزع فى امر ابى مسلم فمن
الناس من رأى انه كان من العرب ومنهم من رأى انه كان عبدًا
فأُعتِق وكان من اهل البُرس والجامعين من قرية يقال لها خرطبنة
واليها تضاف الثياب البُرسية المعروفة بالخرطينية وذلك من
اعمال الكوفة وسوادها وكان قهرمانًا لادريس بن ابرهيم العجلى
ثم آل امره ونمت به الاقدار الى ان اتصل بمحمد بن علىّ ثم
بابرهيم بن محمد الامام فانفذه ابرهيم الى خراسان وامر اهل

Talib; il a légué cette qualité à son fils Abou Hachem; celui-ci à Ali, fils d'Abd Allah, fils d'Abbas, fils d'Abd Mottalib; Ali à Mohammed son fils; ce dernier à son fils Ibrahim l'*Imam,* tué à Harràn; Ibrahim, enfin, à son frère Abou'l-Abbas, fils d'Abd Allah, fils de la Harétide.

L'origine d'Abou Moslim donne matière à contestation : les uns le disent arabe, les autres en font un esclave qui fut ensuite affranchi. Selon eux, il était originaire d'un village nommé *Khartinah,* dans le canton de Bours et Djamiàïn (les deux mosquées), où se fabriquent les étoffes dites *boursyeh,* particulièrement connues sous le nom de *khartinyeh ;* ce canton est une dépendance de Koufah et du Sawad. D'abord simple intendant d'Edris ben Ibrahim l'Idjélite, son rôle s'accrut et ses destinées grandirent, jusqu'à ce qu'il s'attachât au parti de Mohammed ben Ali, et, plus tard, à celui d'Ibrahim ben Mohammed, l'*Imam.* Ibrahim l'envoya dans le Khoraçàn, auprès de ses prosélytes, en leur recommandant de lui obéir et de se soumettre à ses ordres et à tout ce qu'il

الدعوة باطاعته والانقياد الى امره ورأيه فقوى امره وظهر
سلطانه واظهر السواد وصار زينة فى اللباس والاعلام والبنود وكان
اوّل من سوّد من اهل خراسان بنيسابور لذلك اسيد بن عبد
الله ثم نمى ذلك فى اكثر من المدن والكور بخراسان وقوى امر
ابى مسلم وضعف امر نصر بن سيّار صاحب مروان بن محمد
الجعدى على بلاد خراسان وكانت له مع ابى مسلم حروب اكثر
فيها ابو مسلم الحيل والمكائد من تفريقه بين اليمانية والنزارية
بخراسان وغير ذلك مما احتال به على عدوّه وقد كان لنصر
ابن سيّار حروب كثيرة مع الكرمانى الى ان قُتل اتينا على ذكرها
فى كتابينا اخبار الزمان والاوسط وذكرنا بدؤ اخبار الكرمانى
جُدَيع بن علىّ وما كان بينه وبين سلم بن احوز صاحب نصر

deciderait. Une fois sa cause affermie et son autorité reconnue, Abou Moslim arbora la couleur noire comme signe distinctif dans le costume, sur les drapeaux et les bannières. Le premier, parmi les habitants du Khoraçân, à Neïcapour, qui adopta cette couleur, fut Oçeïd, fils d'Abd Allah; son exemple se propagea bientôt dans la plupart des villes et des districts du Khoraçân. Tandis que la cause d'Abou Moslim allait se fortifiant, celle de Nasr ben Seyyar, gouverneur du Khoraçân, au nom de Merwan le Djâdite, s'affaiblissait. Dans sa campagne contre Nasr, Abou Moslim multiplia les ruses et les stratagèmes; il jeta la division entre les Yéménites et les Nizarites établis dans le Khoraçân, et il eut recours encore à d'autres expédients pour vaincre ses ennemis. Le récit de la lutte que Nasr soutint contre Kermâni, qu'il finit par tuer, se trouve dans les Annales historiques et l'Histoire Moyenne. Nous y racontons l'histoire de Djodayi ben Ali Kermâni, depuis son origine; la guerre qui éclata entre ce général et Salm, fils d'Ahwaz, partisan de Nasr ben Seyyar; le rôle

ابن سيّار وما كان من امر خالد بن برمك وقحطبة بن شبيب وغيرهما من الدعاة المقيمين بخراسان للدعوة العباسية كسليمان بن كثير وابى داود خالد بن ابرهيم ونظرآئهما وما كان من شعارهم عند اظهار الدعوة ونداآئهم عند الحروب محمد يا منصور والسبب الذى له ومن اجله اظهروا استعمال السواد دون سائر الالوان وطالت مكاتبة نصر بن سيّار الى مروان واعلامه بما هو فيه واظهار امر العباسية وتزايدها فى كل وقت فكان فيما كتب به اليه اعلامه بحال ابى مسلم وحال من معه وانه كشف عن امره وبحث عن حاله فوجده يدعو الى ابرهيم بن محمد بن علىّ بن عبد الله بن العباس وضمّن كتابه ابياتًا من الشعر وهى[1]

joué dans ces événements par Khalid, fils de Barmek, par Kahtabah, fils de Chébib, et d'autres missionnaires qui résidaient dans le Khoraçân, pour y répandre la propagande Abbasside, tels que Suleïman, fils de Kétir, Abou Dawoud Khalid, fils d'Ibrahim, etc. Nous y mentionnons les signes de ralliement adoptés par eux pour la manifestation de leur mission; leur cri de guerre : « *Mohammed! Ô Mansour!* » et enfin les raisons qui leur firent choisir le noir de préférence à toute autre couleur.

Nasr ben Seyyar, dans une longue suite de dépêches adressées à Merwan, lui faisait connaître sa situation, la naissance de la cause Abbasside et les progrès qu'elle accomplissait chaque jour. Il l'informait également de ce qui concernait Abou Moslim et ses partisans : ses recherches, l'enquête qu'il avait faite sur cet homme, lui avaient révélé en lui un missionnaire d'Ibrahim, fils de Mohammed, fils d'Ali, fils d'Abd Allah, fils d'El-Abbas. A sa dépêche Nasr avait joint les vers qui suivent :

ارى خلل الرماد وميض جمر ويوشك ان يكون له ضرام

فان النار بالعودين تذكى وان الحرب اولها الكلام

فان لم تطفئوها تجر حربًا مشمّرة يشيب له الغلام

اقول من التعجب ليت شعرى أيقاظ اميّة ام نيام

فان يك قومنا اضحوا نيامًا فقل قوموا فقد حان القيام

ففرّى عن رحالك ثم قولى على الاسلام والعرب السلام

فلما ورد الكتاب على مروان وجده مشتغلاً بحروب الخوارج بالجزيرة وغيرها وما كان من خبره فى حروبه مع الضحّاك بن قيس الحرورى حتى قتله مروان بعد وقائع كثيرة بين كفر توثى ورأس العين وكان الضحّاك خرج من بلاد شهرزور ونصب

Je vois la faible lueur des charbons sous la cendre : ils ne tarderont pas à s'enflammer.

La flamme jaillit du frottement de deux morceaux de bois : le germe de la guerre est dans les paroles.

Si vous ne les étouffez, elles produiront une collision soudaine qui fera blanchir (de terreur) la tête des enfants.

Dans mon étonnement je m'écrie : Puissé-je savoir si les Omeyyades sont éveillés ou s'ils dorment !

Si les nôtres sont encore plongés dans le sommeil du matin, criez leur : Debout, voici le moment de l'action !

Femme, fuis loin de ta demeure, et adresse un dernier adieu à l'islam et aux Arabes.

Cette lettre trouva Merwan absorbé par ses guerres contre les Kharedjites, dans la Mésopotamie et d'autres contrées : il avait alors à lutter contre Dahhak, fils de Kaïs le Harourite, qu'il finit par tuer, après plusieurs combats, entre Kefer-Touta et Ras el-Aïn. Dahhak s'était insurgé dans le pays de Chehrezour : quand il fut tué, les Kharedjites placèrent à leur tête El Khabiri : ce chef périt aussi et fut remplacé par

الخوارج بعد قتل الضحّاك عليها الخبيرى[1] فلما قُتل الخبيرى ولّت الخوارج عليها ابا الذلفا شيبان الشيبانى وما كان من حروب مروان مع نعيم بن ثابت الجذامى وكان خرج عليه ببلاد طبريّة والاردن من بلاد الشام حتى قتله مروان وذلك فى سنة ثمان وعشرين ومائة فلم يدر مروان كيف يصنع فى امر نصر بن سيّار وخراسان وانجاده لما هو فيه من الحروب والفتن فكتب اليه مروان مجيبًا عن كتابه ان الشاهد يرى ما لا يراه الغائب فاحسم الثؤلول[2] قبلك فلما ورد الكتاب على نصر قال لخواصّ اصحابه اما صاحبكم فقد اعلمكم الّا نصر عنده واقام مروان اكثر ايامه لا يدنو من النسآء الى ان قُتِل وتراآءت له جارية من جواريه فقال لها واللّه لا دنوت منك ولا حللت لك عقدة

Abou'd-Dalfa Cheïban le Cheïbanite. Mentionnons aussi la guerre entre Merwan et Noaïm, fils de Tabit le Djoudamite, qui, après s'être révolté contre Merwan, dans le pays de Tibériade et le Jourdain, en Syrie, fut tué par lui, en 128 de l'hégire. Ainsi Merwan, au milieu de toutes ces guerres, de toutes ces séditions, ne savait quelle conduite tenir à l'égard de Nasr ben Seyyar et du Khoraçân, ni comment porter remède à ces maux. Il se borna à répondre en ces termes à la lettre de Nasr : « Celui qui est présent voit ce que ne voit pas l'absent. Extirpe la verrue qui te gêne. » En recevant cette réponse, Nasr dit à ses intimes : « En vérité, votre maître vous fait savoir qu'il est hors d'état de remporter la victoire. »

Pendant presque toute sa vie et jusqu'au jour où il périt, Merwan s'abstint de la société des femmes. Il dit, un jour, à l'une de ses esclaves qui se présentait devant lui : « Non, par Dieu, je ne m'approcherai pas de toi, et je ne dénouerai pas un seul œillet de ta robe, pendant que Nasr ben Seyyar

وخراسان ترجف وتضرم بنصر بن سيّار وابو مجرم قد اخذ
منه بالمخنق وكان مع ما هو فيه يديم قرأة سير الملوك واخبارها
فى حروبها من الفرس وغيرها من ملوك الامم وعذله بعض
اوليآئه ممن كان يأنس اليه فى ترك النسآء والطيب وغير ذلك
من اللذّات فقال له مروان يمنعنى منهنّ ما منع امير المؤمنين
عبد الملك فقال له الرجل وما ذاك يا امير المؤمنين قال حمل
صاحب افريقية اليه جاريةً ذات بهآء وكمال تامّة المحاسن
شهية للتامل فلما وقفت بين يديه تأمل حسنها وبيده كتاب
ورد من الحجاج وهو بدير الجماجم مواقفًا لابن الاشعث فرمى
بالكتاب عن يده وقال لها انتِ والله منية النفس فقالت الجارية

est aux prises avec le Khoraçan agité, incendié par la révolte, et que *Abou Moudjrim* (« le père du criminel, » au lieu de *Abou Mouslim*) le tient serré à la gorge. » Cependant, au milieu de tous ces périls, Merwan poursuivait la lecture de la chronique des rois perses et étrangers; il étudiait leur histoire et leurs campagnes. Un de ses amis qu'il traitait avec familiarité, lui reprochant son dédain pour les femmes, les parfums et les voluptés de ce genre, Merwan lui fit cette réponse : « Ce qui m'éloigne d'elles en éloignait aussi le Prince des Croyants, Abd el-Melik. — Prince, lui demanda le courtisan, quel est donc cet obstacle? » Merwan reprit : « Le gouverneur de l'Afrique avait envoyé à Abd el-Mélik une esclave d'une beauté accomplie, riche de toutes les perfections et dont la vue inspirait les désirs. Quand elle fut en sa présence, il se mit à contempler cette belle personne; il tenait à la main une lettre de Haddjadj, campé alors à Deir el-Djamadjim, en face d'Ibn el-Achât (voir t. V, p. 304). Il laissa tomber cette dépêche, en disant à l'esclave : « En vérité, ta beauté est idéale! — Prince, répondit

ما يمنعك يا امير المؤمنين اذ كنتُ بهذا الوصف فقال يمنعنى والله منك بيت قاله الاخطل

قوم اذا حاربوا شدّوا مآزرهم   دون النسآء ولو باتت باطهار

أألتذّ بالعيش وابن الاشعث مصاف لابى محمد وقد هلكت فيه زعمآء العرب لاها الله اذًا ثم امر بصيانتها فلما قتل ابن الاشعث كانت اوّل جارية خلا بها   فلما يئس نصر بن سيّار من انجاد مروان كتب الى يزيد بن عمر بن هبيرة الفزارى عامل مروان على العراق ليستمده ويسأله النصرة على عدوّه وضمّن كتابه ابياتًا من الشعر وهى

ابلغ يزيد وخير القول اصدقه   وقد تبينت ان لا خير فى الكذب

cette femme, quel motif peut encore vous retenir, si je suis telle que vous le dites? — Par Dieu, s'écria Abd el-Mélik, ce vers d'El-Akhtal :

Une troupe (de guerriers) qui, pendant la guerre, serrent les attaches de leur manteau contre les séductions des femmes, même lorsqu'elles se présentent après la purification.

« Eh quoi! je m'adonnerais au plaisir, quand Ibn el-Achât se prépare à attaquer le père de Mohammed (Haddjadj)? quand les plus vaillants guerriers de l'Arabie ont déjà perdu la vie? Que Dieu m'en préserve! » Mais il fit veiller sur cette jeune fille, et, après la mort d'Ibn el-Achât, ce fut la première de ses esclaves qu'il appela dans son intimité.

Nasr ben Seyyar, ne comptant plus sur l'assistance de Merwan, écrivit à Yézid, fils d'Omar ben Hobeïrah le Fezarite, gouverneur de l'Irak au nom de ce prince, en lui demandant des secours et sa coopération contre l'ennemi. Il inséra les vers que voici, dans sa lettre :

Apprends à Yézid (les meilleures paroles sont les plus sincères, et je sais que le mensonge ne vaut rien);

بانّ ارض خراسان رايت بها　　بيضًا لو افرخ قد حدثن بالعجب

فراخ عامين الا انها كبرت　　لما يطرن وقد سربلن بالزغب

فان يطرن ولم يحتل لهن بها　　يلهبن نيران حرب ايّما لهب

فلم يجبه يزيد بن عمر عن كتابه وتشاغل يدفع فتن العراق ودخلت خوارج اليمن مكّة والمدينة وعليهم ابو حمزة المختار ابن عوف الازدى وبلج بن عقبة الازدى وهما فيمن معهما يدعون الى عبد الله بن يحيى الكندى[1] وكان قد سمّى نفسه بطالب الحقّ وخوطب بأمير المؤمنين وكان اباضى المذهب من رأى الخوارج وذلك فى سنة تسع وعشرين ومائة وفى سنة ثلاثين ومائة جهز مروان بن محمد جيشًا مع عبد الملك بن محمد ابن عَطيّة السعدى فلقى الخوارج بوادى القُرى فقُتِل بلج وسار

Apprends-lui que j'ai vu dans le Khoraçân des œufs qui, s'ils viennent à éclore, produiront un prodige :

Des poussins de deux jours qui sont déjà grands : ils ne volent pas encore, mais leurs membres se revêtent de plumes.

S'ils prennent leur essor; si l'on ne parvient pas à les réprimer, ils allumeront l'incendie de la guerre, et quel incendie !

Yezid, fils d'Omar, laissa cette lettre sans réponse, occupé qu'il était à réprimer la révolte de l'Irak. — Les Kharédjites du Yémen envahirent la Mecque et Médine, conduits par Abou Hamzah Moukhtar, fils d'Awf l'Azdite, et par Baldj, fils d'Okbah l'Azdite. Ces deux chefs prêchaient la cause d'Abd Allah, fils de Yahia le Kindite, qui se donnait le surnom de *Talib el-hakk* (qui cherche la vérité); en chaire, on le proclamait *Prince des Croyants*. Il appartenait à la secte Kharédjite nommée *Ibadite*. Ceci se passait en l'année 129. L'année suivante, Merwan mit sur pied une armée dont il donna le commandement à Abd el-Mélik, fils de Mohammed ben Atyyah le Saadite. Les Kharédjites furent attaqués à

ابو حمزة فى بقيتهم الى مكّة فلحقه عبد الملك فكانت بينهم
وقعة قُتل فيها ابو حمزة واكثر من كان معه من الخوارج [1]
وسار عبد الملك فى جيش مروان من اهل الشام يريد اليمن
وخرج عبد الله بن يحيى الكندى الخارق من صنعا فالتقوا
بناحية الطائف وارض جُرش فكانت بينهم حرب عظيمة قتل
فيها عبد الله بن يحيى واكثر من كان معه من الاباضية ولحق
بقية الخوارج ببلاد حضرموت واكثرها اباضية الى هذا الوقت
وهو سنة اثنتين وثلاثين وثلثمائة ولا فرق بينهم وبين من
بعمان من الخوارج فى هذا المذهب وسار عبد الملك فى جيش
مروان فنزل صنعا وذلك فى سنة ثلاثين ومائة وقد كان سليمان
ابن هشام بن عبد الملك اتصل بالخوارج بالجزيرة خوفًا من

Wadi'l-Kora, et Baldj périt dans cette bataille. Abou Hamzah conduisit les débris de son armée à la Mecque; mais Abd el-Mélik l'atteignit et lui livra une seconde bataille, dans laquelle Abou Hamzah fut tué avec le plus grand nombre de ses coreligionnaires. Ensuite Abd el-Mélik fit marcher les troupes syriennes de Merwan contre le Yémen; Abd Allah ben Yahia le Kindite sortit de Sanaa, et les deux partis se rencontrèrent dans le district de Taïf, sur le territoire de Djorch. Ce fut une terrible bataille qui coûta la vie à Abd Allah et à la plupart des Ibadites qu'il commandait. Le reste des hérétiques se réfugia dans le Hadramaut, dont la population est encore presque toute Ibadite, actuellement, en 332 de l'hégire; elle ne diffère pas, en fait de croyances, des Kharédjites de l'Omân. Abd el-Mélik, continuant sa marche avec les troupes de Merwan, campa dans Sanaa (130 de l'hégire). D'autre part, Suleïman, fils de Hicham ben Abd el-Mélik, redoutant le ressentiment de Merwan, s'était joint aux Kharédjites de la Mésopotamie, pendant qu'Abd Allah,

مروان واحتوى عبد الله بن معاوية بن عبد الله بن جعفر
على بلاد اصطخر وغيرها من ارض فارس الى ان دفع عنها وصار
الى خراسان فقبض عليه ابو مسلم وقد ذكرنا من يقول بامامته
وينقاد الى دعوته فى كتابنا فى المقالات فى اصول الديانات فى باب
تفرق الشيعة ومذاهبهم وقوى امر ابى مسلم وغلب على اكثر
خراسان وضعف امر نصر بن سيّار من عدم النجدة فخرج عن
خراسان حتى اتى الرى وخرج عنها فنزل ساوة بين بلاد همذان
والرى فمات بها كمدا وقد كان نصر بن سيّار لما صار بين الرى
وخراسان كتب الى مروان كتابًا يذكر فيه خروجه عن
خراسان وانّ هذا الامر الذى ازعجه سينمو حتى يملأ البلاد
وضمّن ذلك ابياتًا من الشعر وهى

fils de Moàwiah, fils d'Abd Allah, fils de Djâfar, s'emparait d'Istakhr (Persépolis) et d'autres parties du territoire persan. Chassé ensuite de ce pays, Abd Allah se rendit dans le Khoraçân où il tomba au pouvoir d'Abou Moslim. Il existe une secte qui le reconnaît pour *Imam* et se soumet à ses lois; nous en avons parlé dans notre livre intitulé : *Discours sur les principes des religions*, dans le chapitre relatif aux ramifications des Chiites, et à leurs croyances. Abou Moslim, dont le parti se fortifiait, conquit la majeure portion du Khoraçan, tandis que son adversaire Nasr ben Seyyar, épuisé par le manque de secours, sortait de ce pays pour se rendre à Rey, et de là à Sawah, ville située entre Hamadân et Rey, où il mourut de chagrin. Ce même Nasr, se trouvant sur la route du Khoraçân à Rey, avait écrit à Merwan pour l'informer qu'il venait de quitter le Khoraçân, et lui apprendre que le parti sous lequel il succombait, finirait par faire la conquête de l'empire. Sa lettre renfermait les quelques vers que voici :

انّا وما نِـكـتمُ من امـــرنا كالـثـور اذ اقـرب للـنـاخـع
او كالّـتى يحسبهـا اهـلـهـا عـذرآء بـكـرا وهى فى الـتـاسع
كالـثـوب اذ انـهج فيه الـبلى اعيى على ذى الحيلة الصانع
كـنّـا نـرقّـعـها فـقـد مزقت واتـسـع الخـرق على الـراقـع

فلم يستتم مروان قرأة هذا الكـتـاب حتى مثل اصحابه بين يـديـه ممن كان قد وكل بالطرق رسولاً من خراسان لابى مسلم الى ابرهيم بن محمد الامام يخبره فيه خبره وما آل اليه امره فلما تأمل مروان كتاب ابى مسلم قال للرسول لا ترع كم دفع لك صاحبك قال كذا وكذا قال فهذه عشرة الاف درهم لك وانما دفع اليك شيـًا يسيرًا وامض بهذا الكتاب الى ابرهيم ولا تعلمه

Nous sommes, dans la situation où vous nous avez jetés, comme le taureau qui marche vers le sacrificateur,

Ou comme la chamelle que son maître croit vierge et âgée de trois à six ans, alors qu'elle est dans sa neuvième année.

Quand une étoffe est usée jusqu'à la trame, elle déjoue les efforts de l'ouvrier le plus habile;

Ainsi nous avons essayé de réparer notre désastre, et le trou s'agrandissait sous nos doigts.

Merwan n'avait pas achevé la lecture de cette lettre, lorsque quelques-uns de ses officiers, préposés à la garde des routes, lui amenèrent un courrier qu'Abou Moslim avait envoyé du Khoraçân à l'*Imam* Ibrahim, fils de Mohammed pour l'informer de sa situation et de la tournure que prenaient les affaires. Merwān, après avoir pris connaissance de la dépêche d'Abou Moslim, dit au messager : « Rassure-toi et dis-moi combien t'a donné ton maître. — Telle somme, répondit le messager. — Eh bien! voici 10,000 dirhems pour toi, car en vérité, il ne t'avait que médiocrement payé. Maintenant, porte cette lettre à Ibrahim, ne lui

بشىء مما جرى وخذ جوابه فائتنى به ففعل الرسول ذلك
فتأمل مروان جواب ابرهيم الى ابى مسلم بخطّه يأمره فيه بالجدّ
والاجتهاد والحيلة على عدوّه وغير ذلك من امره ونهيه
فاحتبس مروان الرسول وكتب الى الوليد بن معاوية بن عبد
الملك وهو على دمشق يأمره ان يكتب الى عامل البلقآء فيسير
الى القرية المعروفة بالكرار والحُميمة ليأخذ ابرهيم بن محمد فيشدّه
وثاقاً ويبعث به اليه فى خيل كثيفة فوجّه الوليد الى عامل
البلقآء فاتى ابرهيم وهو جالس فى مسجد القرية فأُخذ وهو
يلتفت وحُمل الى الوليد فحمله الى مروان فحبسه فى السجن
بحرّان وقد كان جرى بين ابرهيم ومروان خطب طويل حين
مثل بين يديه واغلظ له ابرهيم [1] وانكر كلما ذكره له مروان

révèle rien de ce qui vient de se passer, prends sa réponse et apporte-la-moi. » Cet homme obéit. Merwan lut la réponse qu'Ibrahim avait écrite de sa main pour engager Abou Moslim à redoubler de zèle et d'efforts, afin de tromper leurs ennemis, et dans laquelle il lui donnait différents ordres. Merwan fit garder à vue le courrier; puis il envoya à Wélid, fils de Moàwiah, fils d'Abd el-Mélik, son lieutenant à Damas, l'ordre d'écrire au gouverneur de Balkà qu'il se rendît dans le bourg nommé *Kerar et Homaïmah*, afin d'y arrêter Ibrahim, et qu'il le lui envoyât garrotté et sous bonne escorte. Cet agent, au reçu du message de Wélid, surprit Ibrahim assis dans la mosquée de ce bourg, se saisit de lui, tandis qu'il se tournait et l'envoya à Wélid; ce dernier le livra à Merwan, qui fit emprisonner sa capture à Harràn. Une longue discussion s'éleva entre les deux adversaires, lorsque Ibrahim parut en présence de Merwan; il répondit à ce prince en termes véhéments, et nia d'avoir eu aucun rapport avec Abou Moslim, comme il l'en accusait. « Fourbe que tu es, lui

من امرابى مسلم فقال له مروان يا منافق أليس هذا كتابك
الى ابى مسلم جوابًا عن كتابه اليك واخرج اليه الرسول وقال
أتعرف هذا فلما رأى ذلك ابرهيم امسك وعلم انه أُتِيَ من مأمنه
واشتدّ امرابى مسلم وكان فى الحبس مع ابرهيم جماعة من بنى
هاشم وبنى امية منهم عبد الله بن عمر بن عبد العزيز بن
مروان والعباس بن الوليد بن عبد الملك بن مروان وكان
مروان قد خافهما على نفسه وخشى ان يخرجا عليه ومن بنى
هاشم عيسى بن علىّ وعبد الله بن علىّ وعيسى بن موسى فذكر
ابو عبيدة الثعلبى وكان معهم فى الحبس انه هجم عليهم فى
الحبس وذلك بحرّان جماعة من موالى مروان من العجم وغيرهم
فدخلوا البيت الذى كان فيه ابرهيم والعباس وعبد الله

dit Merwan, n'est-ce point là ta réponse à la lettre qu'Abou Moslim t'a écrite?» et, faisant comparaître le messager, il ajouta : «Connais-tu cet homme?» A son aspect, Ibrahim garda le silence et comprit qu'il était perdu. Cependant le parti d'Abou Moslim ne cessait de se fortifier. On avait emprisonné avec Ibrahim plusieurs Hachémites et Omeyyades; parmi ces derniers, Abd Allah, fils d'Omar, fils d'Abd el-Aziz, fils de Merwan, et Abbas, fils de Wélid, fils d'Abd el-Mélik ben Merwan; car ils inspiraient tous deux des inquiétudes à Merwan, qui craignait une tentative d'insurrection de leur part. Parmi les Hachémites prisonniers se trouvaient Yça, fils d'Ali, Abd Allah, fils d'Ali, et Yça, fils de Mouça. Un de leurs compagnons de captivité, Abou Obeïdah le Tâlébite, raconte qu'une troupe d'affranchis persans et d'autres soldats de Merwan envahirent la prison où ils étaient enfermés, à Harrân; ils pénétrèrent dans le cachot où était Ibrahim avec Abbas et Abd Allah; ils y demeurèrent quelque temps,

فاقاموا عندهم ساعةً ثم خرجوا وأُغلق باب البيت فلما اصبحنا
دخلنا عليهم فوجدناهم قد اتى عليهم ومعهم غلامان
صغيران من خدمهم كالموتى فلما رأونا أنسوا فسألناهم الخبر
فقالا اما العباس وعبد الله فجعل على وجوهما مخادّ وقعد فوقهما
فاضطربا ثم بردا واما ابرهيم فانهم جعلوا رأسه فى جراب كان
معهم فيه نورة مسحوقة فاضطرب ساعةً ثم خمد وكان فى
الكتاب الذى قرأه مروان من ابرهيم الى ابى مسلم ابيات من
الرجز بعد خطب طويل منها

دونك امر قد بدت اشراطه   ان السبيل واضحٌ صراطه
لم يبق الّا السيف واختراطه

puis ils sortirent en cadenassant la porte. « Le lendemain (ajoute le narrateur), nous pénétrâmes dans le cachot de nos compagnons de captivité et nous vîmes qu'ils avaient été victimes d'une agression. Deux jeunes pages gisaient à demi morts à leurs côtés; ils nous virent, nous reconnurent et répondirent ainsi à nos questions : « On a jeté un coussin sur Abbas et Abd Allah et l'on s'est assis dessus; ils sont morts après quelques convulsions. Quant à Ibrahim, ils lui ont passé la tête dans un sac plein de chaux vive pilée, dont ils s'étaient munis; il s'est agité un moment, puis est demeuré immobile. »

Dans la réponse qu'Ibrahim adressait à Abou Moslim et que lut Merwan, les vers suivants, du mètre *redjez*, venaient après de longs détails :

Saisis l'occasion dont les symptômes se montrent : un chemin s'ouvre droit devant toi.

Il ne te reste plus qu'une chose, le glaive : tire-le hors du fourreau.

وقد ذكر فى كيفية قتل ابرهيم الامام من الوجوه غير ما ذكرنا قد اتينا على جميع ما قيل فى ذلك فى الكتاب الاوسط وكذلك ما كان من قحطبة وابن هبيرة على الفرات وغرق قحطبة فيه ودخول ابنه الحسن الكوفة وسار مروان حتى نزل على الزاب الصغير وعقد عليه الجسر واتاه عبد الله بن علىّ فى عساكر اهل خراسان وقوادهم وذلك لليلتين خلتا من جمادى الآخرة من سنة اثنتين وثلاثين ومائة فالتقى مروان وعبد الله بن علىّ وقد كردس مروان خيله كراديس الفًا والفين فكانت على مروان فانهزم وقتل وغرق من اصحابه خلق عظيم فكان فيمن غرق فى الزاب من بنى امية ذلك اليوم ثلاث مائة رجل دون من غرق من سائر الناس وكان فيمن غرق فى ذلك اليوم من بنى امية

Il court plusieurs autres versions sur le meurtre d'Ibrahim l'*Imam ;* nous les avons données toutes dans notre Livre Moyen, où nous racontons aussi la rencontre qui eut lieu entre Kahtabah et Ibn Hobeïrah, sur les bords de l'Euphrate, la mort de Kahtabah dans les eaux de ce fleuve, et l'entrée à Koufah de son fils Haçan. — Merwan se trouvant campé sur le petit Zab, où il avait fait jeter un pont, Abd Allah, fils d'Ali, vint l'y attaquer avec les troupes et les généraux du Khoraçân (2 du mois Djemadi II, 132). La bataille s'engagea : Merwan avait partagé sa cavalerie en escadrons de mille et de deux mille hommes ; il fut battu et mis en fuite. Un grand nombre de ses soldats fut massacré, ou se noya. Trois cents Omeyyades périrent, ce jour-là, dans les eaux du Zab, sans compter les autres victimes; parmi les Omeyyades noyés dans cette affaire se trouvait Ibrahim, fils de Wélid, fils d'Abd el-Mélik; il était surnommé le *Prince déchu* et frère de Yézid l'*Imparfait* (Yézid III).

ابرهيم بن الوليد بن عبد الملك المخلوع وهو اخو يزيد الناقص وقيل فى رواية اخرى ان مروان كان قد قتل ابرهيم بن الوليد قبل هذا الوقت وصلبه وكانت هزيمة مروان من الزاب فى يوم السبت لاحدى عشرة ليلة خلت من جمادى الآخرة فى سنة اثنتين وثلاثين ومائة ومضى مروان فى هزيمته حتى اتى الموصل فمنعه اهلها من الدخول اليها واظهروا السواد لما رأوه من تولية الامر عنه واتى حرّان وكانت داره وكان مقامه بها وكان اهل حرّان حين ازيل لعن امير المؤمنين علىّ بن ابى طالب رضه عن المنابر فى يوم الجمعة امتنعوا من ازالته وقالوا لا صلاة الّا بلعن ابى تراب واقاموا على ذلك سُنّةً حتى كان من امر المشرق ما كان وظهور المسوّدة وامتنع مروان من ذلك

Selon une relation différente, Merwan aurait tué Ibrahim, fils de Wélid, et attaché son corps au gibet, avant sa propre défaite sur le Zab, laquelle aurait eu lieu le samedi 11 de Djemadi II, 132 de l'hégire.

Merwan arriva, dans sa fuite, jusqu'à Moçoul; mais les habitants lui en refusèrent l'entrée, et, voyant sa fâcheuse situation, ils arborèrent la couleur noire (des Abbassides). Il se rendit alors à Harrân, où était le palais dans lequel il résidait ordinairement. La population de cette ville, à l'époque où les malédictions contre Ali, fils d'Abou Talib, furent supprimées de la prière publique du vendredi (cf. tome V, p. 419), avait refusé de se soumettre à cette mesure, sous prétexte qu'il n'y avait pas de prière valable sans la malédiction prononcée contre le nom d'*Abou Tourab* (Ali); ils persistèrent donc dans cette pratique, jusqu'aux événements d'Orient et à l'apparition des *Noirs*. Cependant Merwan se garda de les imiter, à cause de la réprobation

لانحراف الناس عنهم وخرج مروان فى اهله وسائر بنى امية
عن حرّان وعبر الفرات ونزل عبد الله بن علىّ على باب حرّان
فهدم قصر مروان وقد كان انفق عليه عشرة الاف الف درهم
واحتوى على خزائن مروان وامواله وسار مروان فى من معه من
خواصّه وعياله حتى انتهى الى نهر ابى فطرس من بلاد
فلسطين والاردن فنزل عليه وسار عبد الله بن علىّ حتى نزل
دمشق فحاصرها وفيها يومئذ الوليد بن معاوية بن عبد الملك
فى خمسين الف مقاتل فوقعت بينهم العصبية فى فضل اليمن على
نزار ونزار على اليمن فاخذ الوليد بن معاوية بن عبد الملك
وعبد الجبّار بن يزيد بن عبد الملك فحملهما الى ابى العباس
السفّاح فقتلهما وصلبهما بالحيرة وقتل عبد الله بن علىّ

générale dont les Harrâniens étaient l'objet. A peine Merwan, accompagné de sa famille et des Omeyyades, avait-il quitté Harrân et traversé l'Euphrate, qu'Abd Allah, fils d'Ali, se présenta devant les portes de cette ville; il brûla le château, qui avait coûté dix millions de dirhems à Merwan, et fit main basse sur le trésor et les propriétés de ce prince. Merwan, suivi de sa garde particulière et de sa famille, arriva sur les bords de la rivière *Abou Fotros*, en Palestine, dans les environs du Jourdain, et s'y arrêta. Cependant Abd Allah, fils d'Ali, vint assiéger Damas occupé alors par Wélid, fils de Moâwiah, fils d'Abd el-Mélik, avec 50,000 combattants. Le fanatisme de parti qui divisait les Yéménites et les Nizarites, se disputant la prééminence, se réveilla. Wélid, fils de Moâwiah et Abd el-Djebbar, fils de Yézid II, furent pris et envoyés à Saffah, qui les fit tuer et attacher au gibet, à Hirah. Abd Allah ben Ali, après avoir inondé de sang la ville de Damas, tandis que Merwan arri-

بدمشق خلقًا كثيرا ولحق مروان بمصر ونزل عبد الله بن علىّ
على نهر ابى فطرس فقتل من بنى امية هناك بضعًا وثمانين
رجلاً وذلك فى يوم الاربعآ للنصف من ذى القعدة سنة اثنتين
وثلاثين ومائة وقتل بالبلقآء سليمان بن يزيد بن عبد الملك
وحُمل رأسه الى عبد الله بن علىّ ورحل صالح بن علىّ فى طلب
مروان ومعه ابو عون عبد الملك بن يزيد وعامر بن اسمعيل
المذحجى فلحقوه بمصر وقد نزل بوصير فبايتوه وهجموا على
عسكره وضربوا بالطبول وكبروا ونادوا يا لثارات ابرهيم فظنّ من
بعساكر مروان ان قد احاط بهم سائر المسوّدة فقتل مروان
وقد اختلف فى كيفية قتله فى المعركة فى تلك الليلة وكان
قتله ليلة الاحد لثلاث بقين من ذى الحجة سنة اثنتين وثلاثين
ومائة ولما قتل عامر بن اسمعيل مروان واراد الكنيسة التى فيها

vait en Égypte, vint camper sur la rivière Abou Fotros, où il fit égorger plus de quatre-vingts Omeyyades, le mercredi 15 du mois de Dou'l-Kâdeh, 132 de l'hégire. Suleïman, autre fils de Yézid II, fut tué à Balkâ, et sa tête fut envoyée à Abd Allah, fils d'Ali. Salih, fils d'Ali, se mit alors à la poursuite de Merwan; il était accompagné d'Abou Awn Abd el-Mélik, fils de Yézid, et d'Amir, fils d'Ismaïl Madhedji. Ils le rejoignirent en Égypte, à Bouçir, où il était campé, et surprirent sa troupe, pendant la nuit, au son des timbales, du *tekbir*, et aux cris de : *Vengeons Ibrahim!* Le camp de Merwan se crut enveloppé par toutes les troupes *noires* (abbassides), et ce prince fut tué. Il y a différentes versions sur la façon dont il périt dans le combat de cette nuit (lundi 27 Dou'l-hiddjeh 132). Son meurtrier Amir, fils d'Ismaïl, allait pénétrer dans l'église où les filles et les femmes de Merwan s'étaient réfugiées, lorsqu'un eunuque de ce prince

بنات مروان ونسآؤه اذا بخادم لمروان شاهر السيف يحاول
الدخول عليهن فاخذوه وسألوه عن امره فقال امرنى مروان
اذا هو قُتِل ان اضرب رقاب بناته ونسآئه فلا تقتلونى فانكم
والله ان قتلتمونى ليفقدنّ ميراث رسول الله صلى الله عليه
وسلم قالوا له انظر ما تقول قال ان كذبت فاقتلونى هلمّوا فاتبعونى
ففعلوا فاخرجهم من القرية الى موضع رمل فقال اكشفوا هاهنا
فكشفوا فاذا البرد والقضيب ومخصر قد دفنها مروان لئلا يصل
الى بنى هاشم فوجّه بها عامر بن اسمعيل الى عبد الله بن على
فوجّه بها عبد الله بن علىّ الى ابى العباس السفّاح فتداولت
ذلك خلفآء بنى العباس الى ايام المقتدر فيقال ان البرد كان
عليه يوم مقتله ولست ادرى أكلّ ذلك باقٍ مع المتّقى لله الى

se montra un sabre à la main, cherchant à en défendre l'accès. On le prit et on l'interrogea; il répondit : « Merwan m'a ordonné, s'il était tué, de couper la tête à ses femmes et à ses filles. Épargnez-moi, car si vous me tuez, c'en est fait de l'héritage de l'apôtre de Dieu. » Et comme on lui recommandait de faire bien attention à ses paroles, il ajouta : « Si je mens, faites-moi mourir. Venez, suivez-moi! » On y consentit : il conduisit ses gardiens hors du village, dans un endroit sablonneux et leur dit : « Cherchez ici. » Ils fouillèrent le terrain et découvrirent le manteau rayé, la baguette du Prophète et un bâton qu'il tenait en prêchant; Merwan les y avait fait enterrer, pour les dérober aux recherches des Hachémites. Ces reliques, envoyées par Amir à Abd Allah ben Ali, et par celui-ci à Abou'l-Abbas Saffah, passèrent dans la succession des Khalifes abbassides, jusqu'à Mouktadir, qui portait, dit-on, le manteau rayé, le jour où il fut assassiné. J'ignore si elles sont toutes encore

هذا الوقت وهو سنة اثنتين وثلاثين وثلثمائة فى بزوله الرقة
ام قد ضيع ذلك ثم وجّه عامر ببنات مروان وجواريه والاسارى
الى صالح بن علىّ فلما دخلن عليه تكلمت ابنة مروان الكبرى
فقالت يا عمّ امير المؤمنين حفظ الله لك من امرك ما يحبّ لك
حفظه واسعدك فى الامور كلها بخواصّ نعمه وعمّك بالعافية فى
الدنيا والآخرة نحن بناتك وبنات اخيك وابن عمّك فليسعنا
من عفوكم ما وسعكم من جورنا قال اذًا لا نستبقى منكم رجلاً
ولا امرأةً الم يقتل ابوك بالامس ابن اخى ابرهيم الامام فى
محبسه بحرّان الم يقتل هشام بن عبد الملك زيد بن علىّ بن
الحسين بن علىّ وصلبه فى كناسة الكوفة وقتل امرأة زيد بالحيرة
على يدى يوسف بن عمر الثقفى الم يقتل الوليد بن يزيد يحيى

aujourd'hui, 332 de l'hégire, en la possession de Mouttaki-lillah, dans sa résidence de Rakkah, ou bien si elles n'existent plus.

Amir conduisit ensuite les filles de Merwan, ses esclaves et ses prisonniers, chez Salih, fils d'Ali. Quand elles se présentèrent devant lui, l'aînée de ces filles lui dit : « Oncle du Prince des Croyants, que Dieu te protége au gré de sa sainte volonté, qu'il te favorise, en toutes circonstances, de ses grâces spéciales, qu'il t'accorde le salut en ce monde et dans l'autre! Nous sommes tes filles, les filles de ton frère et de ton cousin. Soyez aussi généreux pour nous que nous avons été sévères à votre égard. — Non, répondit Salih, nous ne laisserons la vie ni à un seul homme, ni à une seule femme d'entre vous. Ton père n'a-t-il pas, hier, tué mon neveu Ibrahim l'*Imam*, dans sa prison de Harràn? Hicham n'a-t-il pas tué Zeïd, fils d'Ali, fils de Huçeïn, fils d'Ali, et attaché son corps au gibet, dans la voirie de Koufah? La femme de Zeid n'a-t-elle point péri, à Hirah, par les mains de Youçouf ben Omar le Takéfite?

ابن زيد وصلبه بخراسان الم يقتل عبيد الله بن زياد الداعى
مسلم بن عقيل بن ابى طالب بالكوفة الم يقتل يزيد بن معاوية
الحسين بن علىّ على يدى عمر بن سعد مع من قتل بين يديه
من اهل بيته الم يخرج بحرم رسول الله صلعم سبايا حتى ورد
بهم على يزيد بن معاوية وقبل مقدمتهم بعث اليه براس
الحسين بن علىّ قد ثقب دماغه على راس رمح يطاف به كور الشام
ومدائنها حتى قدموا به على يزيد بدمشق كانما بعث اليه
براس رجل من اهل الشرك ثم اوقف حرم رسول الله صلعم
موقف السبى يتصفحن جنود اهل الشام الجفاة الطغام ويطلبون
منه ان يهب لهم حرم رسول الله صلعم استخفافاً بحقه
وجراءةً على الله عزّ وجلّ وكفرًا لنعمه فما الذى استبقيتم منا

Wélid, fils de Yézid, n'a-t-il pas fait égorger et pendre au gibet, dans le Khoraçân, Yahia, fils de Zeïd? Obeïd Allah, fils de Ziad, n'a-t-il pas tué, à Koufah, le missionnaire Moslim, fils d'Okaïl, fils d'Abou Talib? Et Yézid, fils de Moâwiah, n'a-t-il pas chargé Omar, fils de Saad, de massacrer Huçeïn, fils d'Ali, avec tous les membres de sa famille, qui moururent sous ses yeux? N'est-ce pas ce même Omar qui conduisit le harem de l'apôtre, comme un troupeau d'esclaves, devant Yézid? N'est-ce pas lui qui, avant l'arrivée de ces prisonniers, fit parvenir à Yézid la tête de Huçeïn, après l'avoir promenée, fichée au bout d'une lance, à travers les districts et les villes de Syrie? N'a-t-elle pas été jetée devant Yézid, à Damas, comme on eût pu le faire de la tête d'un mécréant? Et le harem du Prophète n'a-t-il pas été, lui aussi, placé, comme un lot d'esclaves à vendre, devant les troupes de Syrie, devant ces soldats vils et grossiers qui demandaient à leur chef de leur distribuer ce harem de l'apôtre, au mépris de ses droits, en insultant Dieu et mé-

اهل البيت او عدلتم فيه علينا قالت يا عمّ امير المؤمنين
وليسعنا عفوكم اذًا قال اما العفو فيكم فنعم قد وسعكم فان
احببت زوجتك من الفضل بن صالح بن علىّ وزوجت اختك
من اخيه عبد الله بن صالح فقالت يا عمّ امير المؤمنين وایّ
اوان عرس هذا بل تلحقنا بحرّان قال فانا افعل ذلك بكنّ ان
شآء الله فالحقن بحرّان فعلت اصواتهن عند دخولهن بالبكاء
على مروان وشققن جيوبهن واعولن بالصياح والنحيب حتى
ارتج العسكر بالبكاء منهن على مروان وكان ملك مروان الى ان
بويع ابو العباس السفّاح خمس سنين وشهرين وعشرة ايام على
حسب ما قدمنا ذكره فيما سلف من هذا الكتاب من التنازع

connaissant ses bienfaits? Lequel de nous, membres de la famille du Prophète, avez-vous épargné? Quand vous êtes-vous montrés justes à notre égard? — Oncle du Prince des Croyants, répliqua la fille de Merwan, le pardon est maintenant entre vos mains. — Le pardon! reprit Salih, soit, il vous est accordé. Veux-tu que je te fasse épouser mon fils Fadl ben Salih ben Ali, que je donne pour mari à ta sœur Abd Allah, frère de Fadl? — Oncle du Prince des Croyants, répondit-elle, est-ce le moment de célébrer des mariages? Faisnous plutôt conduire à Harrân. — Je ferai cela pour vous, avec la permission de Dieu, » dit Salih, et il les envoya dans cette ville. Elles y entrèrent en déplorant à grands cris la mort de Merwan, et, déchirant leurs vêtements, elles excitèrent l'émotion des troupes par leurs lamentations et leurs gémissements funèbres.

Le règne de Merwan, jusqu'à la nomination d'Abou'l-Abbas Saffah, avait duré cinq ans, deux mois et dix jours, en tenant compte des différentes évaluations de cette période, comme nous l'avons dit précédemment. Il s'écoula

فى مدّة ايامه وبعد ان بويع ابو العباس الى ان قتل ببوصير ثمانية اشهر فكانت مدّة ايامه الى ان قتل خمس سنين وعشرة اشهر وعشرة ايام وقد قدّمنا ما تنازعوا فيه من مقدار سنه وغير ذلك من اخباره وقد اتينا على مبسوط اخباره فيما سلف من كتبنا وكان كاتبه عبد الحميد بن يحيى بن سعد صاحب الرسائل والبلاغات وهو اوّل من اطال الرسائل واستعمل التحميدات فى فصول الكتب فاستعمل الناس ذلك بعده

وذكر ان مروان قال لكاتبه عبد الحميد حين ايقن بزوال ملكه قد احتجت ان تصير مع عدوّى وتظهر الغدر بى فان اعجابهم بادبك وحاجتهم الى كتابتك تدعوهم الى حسن الظنّ بك فان استطعت ان تنفعنى فى حياتى والّا لم تعجز عن

huit mois, entre la proclamation de Saffah et le meurtre de Merwan, à Bouçir; ce qui fait, pour la durée totale de son règne et jusqu'à sa mort, cinq ans, dix mois et dix jours. Nous avons parlé déjà des différentes versions relatives à son âge et à son histoire; quant aux détails, ils se trouvent dans nos autres ouvrages.

Merwan avait pour secrétaire Abd el-Hamid, fils de Yahia, fils de Saad, le célèbre auteur des épîtres et des morceaux d'éloquence, le premier qui développa les épîtres et introduisit des phrases élogieuses dans ses lettres, usage qui s'est répandu après lui. On raconte que Merwan, pressentant la chute prochaine de sa royauté, dit à ce secrétaire: « Il est utile pour moi que tu résides auprès de mes ennemis et que tu paraisses m'avoir trahi. Leur admiration pour ton mérite littéraire, le besoin qu'ils ont d'un rédacteur tel que toi les engageront à t'accorder leur confiance. Tu pourras peut-être me rendre service, même de mon vivant, ou, tout au moins, il ne te sera pas impossible de protéger l'hon-

حفظ حرمى بعد وفاتى فقال له عبد الحميد ان الذى اشرت به علىّ انفع الامرين لك واقبحهما بى وما عندى الا الصبر حتى يفتح الله عزّ وجلّ او اقتل معك ثم قال [1]

اسرّ وفآءً ثم اظهر غدرة ‌ ‌ فمن لى بعذر يوسع الناس ظاهره

وقد اتينا على خبر ابى الورد ومقتله وخبر بشر بن عبد الله الواحدى ومقتله فى كتابنا الاوسط فاغنى ذلك عن ذكره وذكر اسمعيل بن عبد الله القشيرى قال دعانى مروان وقد وافى من الهزيمة الى حرّان فقال يا ابا هاشم وما كان يكنينى قبلها قد ترى ما جآء من الامر وانت الموثوق به ولا مخبأ لعطر بعد عروس [2] فما الرأى فقلت يا امير المؤمنين على ما اجمعت قال على ان ارتحل بموالىّ ومن يتبعنى من الناس حتى

neur de mon harem après ma mort. » Abd el-Hamid répondit : « Ce que vous me proposez renferme l'alternative la plus avantageuse pour vous, et la plus infâme pour moi. Il ne me reste qu'à prendre patience, jusqu'à ce que Dieu nous délivre ou que je meure avec vous, » et il ajouta :

Il faudrait cacher ma fidélité et avoir l'apparence d'un traître! Mais qui me disculperait d'une perfidie manifeste pour tout le monde?

L'histoire et le meurtre d'Abou'l-Werd et de Bichr ben Abd Allah le Wahidite se trouvent dans notre Livre Moyen, ce qui nous dispense d'en parler ici. — Ismaïl, fils d'Abd Allah le Kochaïrite, raconte ceci : « Merwan étant, dans sa fuite, arrivé à Harrân, me fit appeler et me dit : « Père de Hachem (il ne m'avait jamais donné jusque-là mon surnom patronymique), tu connais la situation ; tu es un homme sûr, et « le parfum ne se dissimule plus après la noce » (proverbe), dis-moi donc ce que tu me conseilles de faire. — Prince des Croyants, lui répondis-je, quel est votre projet? — J'ai résolu, continua Merwan, de partir avec mes *maulas* et

اقطع الدرب واميل الى مدينة من مدن الروم فانزلها واكاتب
صاحب الروم واستوثق منه فقد فعل ذلك جماعة من ملوك
الاعاجم وليس هذا عارًا بالملوك فلا يزال يأتينى من اصحابى
الخائف والهارب والطامع فيكثر من معى ولا ازال على ذلك حتى
يكشف الله امرى وينصرنى على عدوّى فلما رأيت ما اجمع عليه
وكان الرأى ورأيت اثاره فى قومى من قحطان وبلاه عندهم قلت
اعيذك بالله يا امير المؤمنين من هذا الرأى ان تحكم آل الشرك
فى بناتك وحرمك وهم الروم ولا وفاء لهم ولا تدرى ما تأتى به
الايام وانت ان حدث عليك حادث بارض النصرانية ولا يحدث
عليك الّا خير ضاع من بعدك ولكن اقطع الفرات ثم استنفر
اهل الشام جندًا جندًا فانك فى كنف وعزّة ولك فى كلّ جند

ceux qui voudront me suivre, de passer la frontière et de me diriger vers quelque ville grecque. Là, j'écrirai au souverain de Roum et je m'assurerai sa protection; plusieurs rois de Perse ont agi ainsi; une démarche de ce genre n'est donc pas déshonorante pour un prince. Les fugitifs, tous ceux que la crainte ou l'ambition conduiront chez moi, grossiront le nombre de mes partisans, et j'attendrai que Dieu éclaire ma situation et m'aide à vaincre mes ennemis. » Lorsque j'eus connaissance de ce plan, et il était sage, je vis quelles conséquences, quelles suites fâcheuses il aurait pour la tribu de Kahtan, à laquelle j'appartenais : « Prince des Croyants, m'écriai-je, que Dieu vous détourne d'un tel dessein! Eh quoi! vous laisseriez vos filles, votre harem à la merci des infidèles, à des gens sans foi, comme les Grecs? Vous ignorez ce que la fortune vous réserve : si quelque accident funeste vous arrivait en pays chrétien, et je souhaite que vous n'y trouviez rien que d'heureux, ceux que vous laisserez après vous sont perdus. Non, traversez l'Eu-

صنائع يسيرون معك حتى تأتى مصر فانها اكثر ارض الله مالاً وخيلاً ورجالاً ثم الشام امامك وافريقية خلفك فان رأيت ما تحبّ انصرفت الى الشام وان كانت الاخرى مضيت الى افريقية قال صدقت واستخير الله عزّ وجلّ فقطع الفرات والله ما قطعه معه من قيس الا رجلان ابن حمزة [1] السلمى وكان اخاه من الرضاعة والكوثر بن الاسود الغنوى ولم ينفع مروان تعصبه مع النزارية شيئًا بل غدروا به وخذلوه فلما اجتاز ببلاد قنسرين وخناصرة اوقعت تنوخ القاطنة بقنسرين بساقته ووثب به اهل حمص وسار الى دمشق فوثب به الحرث بن عبد الرحمن الحرشى ثم سار الى الاردن فوثب به هاشم بن عمرو التميمى [2]

phrate, cherchez des alliés en Syrie, dans chacune des garnisons de la frontière, vous y trouverez appui et respect; vous avez dans toutes ces garnisons des soldats dévoués qui vous suivront jusqu'en Égypte : vous serez là dans une des contrées du monde les plus riches, les mieux pourvues en cavalerie et en hommes. Vous aurez devant vous la Syrie, derrière vous l'Afrique : si le succès répond à vos espérances, il vous est facile de rentrer en Syrie; dans le cas contraire, vous gagnez l'Afrique. — Tu dis vrai, répliqua Merwan, j'implore l'aide du Dieu puissant et glorieux! » Et il traversa l'Euphrate n'ayant, en vérité, avec lui que deux Arabes de la tribu de Kaïs : Ibn Hamzah Selemi, son frère de lait, et Kawtar, fils d'Aswad Ganawi. Ainsi, l'attachement patriotique de Merwan pour la famille de Nizar ne lui fut d'aucun secours; loin de là, ce prince fut trompé et trahi par elle. Quand il traversa le pays de Kinnasrîn (Chalcis) et Khounasirah, les Tonoukhites résidant à Kinnasrîn tombèrent sur les derrières de son armée. Hims (Émèse) s'insurgea à son approche; à Damas, il eut à lutter contre Harit, fils d'Abd

والمذحجيون جميعًا ثم مرّ بفلسطين فوثب به الحكم بن صنعان ابن روح بن زنباع لما رأوا من ادبار الامر عنه وعلم مروان ان اسمعيل بن عبد الله القشيرى قد غشّه فى الرأى ولم يمحضه النصيحة وانه فرط فى مشورته اياه اذ شاور رجلاً من قحطان موتورًا متعصبًا من قومه على اضدادهم من نزار وان الرأى كان الذى همّ بفعله من قطع الدرب ونزول بعض حصون الروم ومكاتبته ملكها الى ان يرتأى فى امره وقد ذكر المدائنى والعتبى وغيرهما ان مروان حين نزل على الزاب جرّد من رجاله ممن اختاره من سائر جيشه من اهل الشام والجزيرة وغيرهم مائة الف فارس على مائة الف قارح فلما كان يوم الوقعة واشرف

er-Rahman Harachi; dans le district du Jourdain, à la fois contre Hachem, fils d'Amr le Kaïsite et les Arabes de Madhedj; dans la Palestine, contre Hakem, fils de Sanaàn, fils de Rouh, fils de Zinbà, adversaires que sa mauvaise fortune lui suscitait. Merwan comprit alors qu'Ismâïl, fils d'Abd Allah le Kochaïrite, lui avait suggéré un conseil perfide, au lieu de prendre ses intérêts; que c'était une faute d'avoir associé à ses délibérations un membre de la famille de Kahtan, un homme impatient de vengeance et que sa parenté rendait acharné contre les Nizarites, ses adversaires; enfin, que le projet vraiment sage était celui dont il méditait lui-même l'exécution, c'est-à-dire de passer la frontière militaire, de s'établir dans une des places grecques et d'entrer en correspondance avec le roi du Roum, en attendant de pouvoir aviser à ses affaires.

Au rapport de Medaïni, d'Otbi et d'autres historiens, Merwan, en venant camper sur le Zab, équipa cent mille cavaliers tous bien montés, choisis parmi les troupes que la Syrie, la Mésopotamie et d'autres provinces lui avaient

عبد الله بن علىّ فى المسوّدة وفى اوائلهم البنود السود يحملها الرجال على الجمال البخت وقد جعلت اقتابها من خشب الصفصاف والغرب فقال مروان لِمَن قرب منه اما ترون رماحهم كانها النخل غلظًا اما ترون الى اعلامهم فوق هذه الابل كانها قطع من الغمام سود فبينما هو كذلك اذ طارت من افرجة هناك قطعة من الغرابيب سود فاجتمعت على اوّل رايات عبد الله بن علىّ واتصل سوادها بسواد تلك الرايات والبنود ومروان ينظر فتطير من ذلك وقال اما ترون السواد قد اتصل بالسواد وكان الغرابيب كالسحب سوادًا ثم نظر الى اصحابه المختارين وقد استعشروا الجزع والفزع والفشل فقال انها لعدّة وما تنفع العدّة اذ انقضت المدّة ولمروان على الزاب اخبار غير هذه

fournies. Le jour de la bataille, lorsque Abd Allah, fils d'Ali, se montra à la tête des *Noirs*, lorsque sur le front de l'armée se déployèrent les bannières noires que portaient des cavaliers montés sur des chameaux bactriens, dont la selle était en bois de saule ou de *garb*, Merwan dit alors à son entourage : « Voyez-vous leurs lances qui se dressent serrées comme un bois de palmiers? Voyez-vous, sur ces chameaux, leurs bannières qui s'avancent semblables à d'épais nuages noirs? » Il parlait encore, lorsqu'une volée de corbeaux sortit d'un fourré et se ramassa autour du premier drapeau d'Abd Allah, mêlant la noirceur de leur plumage à celle des bannières et des étendards. Merwan remarqua cette circonstance et en tira un présage fâcheux : « Voyez-vous, dit-il, le noir se mêler au noir? » En effet, ces corbeaux ressemblaient à de sombres nuées; et, s'apercevant que les troupes qu'il avait choisies donnaient des signes d'inquiétude, d'anxiété et de faiblesse, il ajouta : « Voilà une grande foule,

قد اتينا على ذكرها فى كتابينا اخبار الزمان والاوسط فاغنى
ذلك عن اعادة ذكرها والله ولىّ التوفيق

الباب السابع بعد المائة

ذكر خلافة ابى العباس عبد الله بن محمد السفّاح

وبويع ابو العباس السفّاح وهو عبد الله بن محمد بن علىّ بن
عبد الله بن عباس بن عبد المطّلب ليلة الجمعة لثلاث عشرة
ليلة خلت من شهر ربيع الآخر من سنة اثنتين وثلاثين ومائة
وقيل انه بويع يوم الاربعاء لاحدى عشرة ليلة خلت من
شهر ربيع الآخر سنة اثنتين وثلاثين ومائة وقيل فى النصف

mais que peut le nombre contre l'accomplissement de la destinée? »

Les autres faits relatifs à Merwan, pendant la bataille du Zab, se trouvent dans nos Annales historiques et notre Livre Moyen; nous n'avons donc pas à y revenir ici. — Dieu est le dispensateur du secours!

CHAPITRE CVIII.

KHALIFAT D'ABOU'L-ABBAS ABD ALLAH, FILS DE MOHAMMED, SAFFAH.

Abou'l-Abbas Saffah (Abd Allah, fils de Mohammed, fils d'Ali, fils d'Abd Allah, fils d'Abbas, fils d'Abd Mottalib) fut proclamé, le vendredi 13 du mois de Rébî II, 132 de l'hégire, ou, selon d'autres, le mercredi 11 de Rébî II, ou bien encore, le 15 de Djemadi II de la même année. Sa

من جمادى الآخرة من هذه السنة وامّه ريطة بنت عبيد الله
ابن عبد الله بن عبد المدان الحارثية وركب الى المسجد الجامع
فى يوم الجمعة فخطب على المنبر قائمًا وكانت بنو اميّة تخطب
قعودًا فضجّ الناس وقالوا احييت السُنّة يا ابن عمّ رسول الله
وكانت خلافته اربع سنين وتسعة اشهر وعشرين يومًا ومات
بالانبار فى مدينته التى ابتناها وذلك فى يوم الاحد لاثنتى
عشرة ليلة خلت من ذى الحجة سنة ستّ وثلاثين ومائة وهو
ابن ثلاث وثلاثين سنة وقيل ابن تسع وعشرين سنة وكانت
امّه تحت عبد الملك بن مروان فكان له منها الحجّاج بن عبد
الملك فلما توفى عبد الملك تزوجها محمد بن علىّ بن عبد الله
ابن العباس فولدت منه عبد الله بن محمد السفّاح وعبيد
الله وداود وميمونة ،

mère se nommait Raïtah, fille d'Obeïd Allah, fils d'Abd Allah, fils d'Abd el-Medan, la *Harétide*. Le vendredi suivant, il se rendit en cortége à la grande mosquée, et prêcha debout dans la chaire, contrairement à l'usage des Omeyyades, qui prêchaient assis; aussi le peuple l'acclama en disant : « Cousin de l'apôtre de Dieu, tu as ressuscité la sainte coutume! » Après un règne de quatre ans, neuf mois et vingt jours, il mourut à Anbar, dans la ville qu'il avait fondée. Sa mort eut lieu le lundi 12 de Dou'l-hiddjeh, 136; il était âgé ou de trente-trois ou de vingt-neuf ans. Sa mère avait épousé (en premières noces) Abd el-Mélik, fils de Merwan, à qui elle donna un fils nommé Haddjadj; à la mort de son premier mari, elle épousa Mohammed, fils d'Ali, fils d'Abd Allah, fils d'Abbas, dont elle eut Abd Allah Saffah, Obeïd Allah, Dawoud et Maimounah.

ذكر جمل من اخباره وسيره ولمع مما كان فى ايامه

ولما حبس ابرهيم الامام بحرّان وعلم ان لا نجاة له من مروان اثبت وصيته وجعلها الى اخيه ابى العباس عبد الله بن محمد واوصاه بالقيام بالدولة والجدّ والحركة وان لا يكون له بعده بالحميمة لبث ولا عرجة حتى يتوجّه الى الكوفة فان هذا الامر صائر اليه لا محالة وانه بذلك أتتهم الرواية واظهره على امر الدعاة بخراسان والنقباء ورسم له فى ذلك رسمًا اوصاه ان يعمل عليه ولا يتعدّاه ودفع الوصية بجميع ذلك الى سابق الخوارزمى مولاه وامره ان حدث به حدث من مروان فى ليل او نهار ان

RÉSUMÉ DE SON HISTOIRE ET DE SES EXPÉDITIONS; PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE SON RÈGNE.

Ibrahim l'*Imam*, prisonnier dans Harrân et convaincu qu'il ne pourrait plus se soustraire au ressentiment de Merwan, fit son testament en faveur de son frère Abou'l-Abbas Abd Allah (Saffah). Par cet acte, il l'engageait à fonder la dynastie; il lui recommandait d'agir avec énergie et promptitude, de ne pas rester un moment de plus à Homeïmah, mais d'aller sans retard à Koufah. Le pouvoir, lui disait-il, devait infailliblement lui appartenir; une tradition certaine lui en donnait l'assurance. Il lui révélait l'œuvre accomplie, dans le Khoraçân, par les missionnaires et les *nakib* (mandataires); il lui traçait la ligne de conduite à suivre à cet égard et lui recommandait de ne pas s'en écarter. Il confia cet acte, avec toutes les instructions qu'il renfermait, à Sabik le Kharezmien, son affranchi : ce dernier avait l'ordre, si son maître était victime, la nuit ou le jour, d'une agression de la part de Merwan, de se rendre en toute

يجدّ السير الى الحميمة حتى يدفع وصيته الى اخيه ابى العباس
فلما قضى ابرهيم نحبه اسرع سابق فى السير حتى اتى الحميمة
فدفع الوصية الى ابى العباس ونعاه اليه فأمره ابو العباس
بستر خبر الوصية وان ينعاه فقط ثم اظهر ابو العباس من اهل
بيته على امره ودعا الى موازرته ومكانفته اخاه ابا جعفر عبد
الله بن محمد وعيسى بن موسى بن محمد بن اخيه وعبد الله
ابن علىّ عمّه وتوجه ابو العباس الى الكوفة مسرعًا وهؤلاء معه فى
غيرهم ممن خف من اهل بيته فلقيتهم اعرابية على بعض مياه
العرب فى طريقهم الى الكوفة وقد تقدم ابو العباس واخوه ابو
جعفر وعمّه عبد الله بن علىّ فيمن كان معهم الى المآء فقالت
الاعرابية تالله ما رأيت وجوها مثل هذه من بين خليفة

hâte à Homeïmah, et de remettre le testament à Abou'l-Abbas. Après le meurtre d'Ibrahim, Sabik courut immédiatement à Homeïmah, donna à Abou'l-Abbas le testament de son frère et lui annonça qu'Ibrahim avait cessé de vivre. Abou'l-Abbas lui prescrivit de ne pas dire un mot de cet écrit, et de se contenter de faire connaître la mort d'Ibrahim. Ensuite, il mit quelques-uns de ses parents au courant de ses projets, en leur demandant aide et coopération; c'étaient Abou Djâfar Abd Allah (Mançour), son frère; Yça ben Mouça ben Mohammed, son neveu; Abd Allah ben Ali, son oncle; puis il fit route rapidement vers Koufah, accompagné de ces personnages et de quelques autres membres de sa famille, en petit nombre. Une femme arabe (du désert) rencontra les voyageurs près d'un puits, sur la route qui les conduisait à Koufah. Lorsque Abou'l-Abbas, son frère Abou Djâfar et Abd Allah, son oncle, s'approchèrent du puits avec leur escorte, cette femme s'écria : « Par Dieu, je n'ai jamais vu d'hommes de cette mine! Il y a là un Khalife, un se-

وخليفة وخارج فقال لها ابو جعفر المنصور كيف قلتِ يا امة الله قالت والله لَيليها هذا واشارت الى السفّاح ولتخلفنّه انت وليخرجنّ عليك هذا واشارت الى عبد الله بن علىّ فلما انتهوا الى دومة الجندل لقيهم داود بن علىّ وموسى بن داود ابنه وهما منصرفان عن العراق الى الحميمة من ارض الشَراة فسأله داود عن مسيره فاخبره بسببه واعلمه بحركة اهل خراسان لهم مع ابى مسلم وانه يريد الوثوب بالكوفة فقال له داود يا ابا العباس تثب بالكوفة ومروان شيخ بنى اميّة وزعيمهم فى اهل الشام والجزيرة مطلّ على اهل العراق وابن هبيرة شيخ العرب فى حلبة العرب بالعراق فقال له ابو العباس يا عمّاه من احبّ الحياة ذلّ وتمثل بقول الاعشى

cond Khalife, et un Kharédjite. — Servante de Dieu, lui demanda Mançour, que veux-tu dire? — En vérité, reprit-elle, cet homme régnera, » et elle désigna Saffah; « toi tu lui succéderas, et voici celui qui se révoltera contre toi; » elle montra Abd Allah ben Ali. En arrivant à Dawmat-el-Djandal, ils rencontrèrent Dawoud ben Ali et son fils Mouça partis de l'Irak pour se rendre à Homeïmah, dans le pays de Charat. Dawoud lui demanda quel était le but de son voyage; Saffah lui en révéla les motifs, il lui apprit que le Khoraçân s'était soulevé en leur faveur avec Abou Moslim, et enfin qu'il voulait assaillir Koufah. — « Abou'l-Abbas, lui dit alors Dawoud, tu songes à t'emparer de Koufah, tandis que Merwan, cheïkh et prince des Omeyyades, au milieu des populations de Syrie et de Mésopotamie, menace celles de l'Irak; lorsque Ibn Hobeïrah, le cheïkh des Arabes, commande à toutes les tentes arabes de l'Irak! — Cher oncle, lui répliqua Saffah, qui aime la vie, végète; » et il prononça ce vers d'El-Acha :

فما ميتة ان متّها غير عاجز   بعارٍ اذا ما غالب النفس غولها

فالتفت داود الى ابنه موسى فقال يا بنيَّ صدق ابن عمّك ارجع بنا معه نحيى اعزّا او نموت كراما فعطفا ركابهما معه وسار ابو العباس حتى دخل الكوفة وكان ابو سلمة حفص بن سليمان حين بلغه خبر مقتل ابرهيم الامام اضمر الرجوع عما كان عليه من الدعوة العباسية الى آل ابى طالب وقدم ابو العباس الكوفة فيمن ذكرنا من اهل بيته سرًّا والمسوّدة مع ابى سلمة بالكوفة فانزلهم جميعًا دارًا للوليد بن سعد فى بنى أوْد حىّ من اليمن وقد ذكرنا مناقب اود وفضائلها فيما سلف من هذا الكتاب فى اخبار الحجّاج وبرآءتهم من علىّ والطاهرين من ولده ولم ارَ الى هذا الوقت وهو سنة

Non, la mort, si je la subis sans faiblesse, n'est pas une honte, alors que l'existence est en péril.

Dawoud, se retournant vers son fils Mouça, lui dit : « Mon enfant, ton cousin a raison ; retournons avec lui, et à nous la vie avec la puissance, ou une mort glorieuse ! » puis tournant bride, ils le suivirent. Saffah continua sa route et entra dans Koufah. Or, Abou Salamah Hafs, fils de Suleiman qui était du parti de Saffah, ayant appris la mort d'Ibrahim l'*Imam*, couvait le projet d'abandonner la propagande abbasside, pour se vouer à la famille d'Abou Talib. Abou'l-Abbas étant donc arrivé secrètement à Koufah, avec ceux de ses parents que nous venons de nommer, Abou Salamah, chef du parti *noir* dans cette ville, fit descendre tous ces étrangers ensemble chez Wélid, fils de Saad, dans le quartier des Benou Awd, tribu yémenite. Plus haut, dans le chapitre consacré à l'histoire de Haddjadj, nous avons cité les qualités et les mérites de cette tribu et son éloignement d'Ali et de sa postérité sainte. (Cf. t. V, p. 331 et suiv.) Jusqu'à ce jour, en 332 de l'hégire, dans toutes les contrées

اثنتين وثلاثين وثلاث مائة فيما درتُ من الارض وتغربتُ من الممالك رجلاً من اود الا وجدته اذا استبطنت ما عنده ناصبيًا متواليًا لآل مروان وحزبهم واخفى ابو سلمة امر ابى العباس ومن معه ووكل بهم وكيلاً وكان قدوم ابى العباس الكوفة فى صفر من سنة اثنتين وثلاثين ومائة وفيها جرى البريد بالكتب لولد العباس وقد كان ابو سلمة لما قُتِل ابرهيم الامام خاف انتقاض الامر وفساده عليه فبعث بمحمد بن عبد الرحمن بن اسلم وكان اسلم مولى رسول الله صلّعم وكتب معه كتابين على نسخة واحدة الى ابى عبد الله جعفر بن محمد بن علىّ بن الحسين ابن علىّ بن ابى طالب والى ابى محمد عبد الله بن الحسن بن

que j'ai parcourues, dans tous les pays que j'ai visités, je n'ai jamais vu un homme de cette tribu que je n'aie trouvé, en sondant ses sentiments secrets, *Naçibite* (ennemi des Alides) et partisan de la race de Merwan et de sa cause. Abou Salamah se tut sur l'arrivée d'Abou'l-Abbas avec sa suite, et les mit sous la surveillance d'un de ses officiers. Abou'l-Abbas était entré dans Koufah, au mois de Safer 132 de l'hégire, et, durant cette même année, la poste commença à porter des lettres adressées aux enfants d'Abbas.

Abou Salamah, depuis le meurtre d'Ibrahim l'*Imam*, redoutait la ruine du parti qu'il avait embrassé et ses funestes conséquences pour lui-même; il confia donc une mission (secrète) à Mohammed, fils d'Abd er-Rahman, fils d'Aslam (Aslam avait été affranchi du Prophète). Il écrivit deux lettres de la même teneur, l'une à Abou Abd Allah Djâfar, fils de Mohammed, fils d'Ali, fils de Huçeïn, fils d'Ali, fils d'Abou Talib, l'autre à Abou Mohammed Abd Allah, fils de Haçan, fils de Huçeïn, fils d'Ali, fils d'Abou Talib (que Dieu les agrée!), les invitant l'un et l'autre à venir le trouver

الحسين بن علىّ بن ابى طالب رضى الله عنهم اجمعين يدعو كلّ
واحد منهما الى الشخوص اليه ليصرف الدعوة اليه ويأخذ
بيعة اهل خراسان له وقال للرسول العجل العجل ولا تكوننّ
كوافد داع[1] فقدم محمد بن عبد الرحمن المدينة على ابى عبد
الله جعفر بن محمد فلقيه ليلًا فلما وصل اليه اعلمه انه رسول
ابى سلمة ودفع اليه الكتاب فقال له ابو عبد الله وما انا وابو
سلمة ابو سلمة شيعة لغيرى قال له انى رسول فتقرأ كتابه وتجيبه
بما رأيت فدعا ابو عبد الله بسراج ثم اخذ كتاب ابى سلمة
فوضعه على السراج حتى احترق وقال للرسول عرّف صاحبك
بما رأيت ثم انشا يقول متمثلاً بقول الكميت بن زيد

ايا موقدا نارًا لغيرك ضوءها ويا حاطبًا فى غير حبلك تحطب

pour être le but de sa propagande et recevoir le serment des Khoraçâniens. Il recommanda à ce messager de se hâter et de ne pas se donner l'apparence de l'envoyé d'un missionnaire. Mohammed se rendit à Médine, chez Abou Abd Allah Djâfar, où il arriva de nuit, se fit connaître pour un messager d'Abou Salamah et lui remit la lettre. Abou Abd Allah lui dit : « Qu'ai-je de commun avec Abou Salamah, puisqu'il est le partisan d'un autre? — Je ne suis qu'un envoyé, répondit cet homme, lisez cette lettre et répondez comme vous le jugerez convenable. » Abou Abd Allah fit apporter un flambeau, prit la lettre d'Abou Salamah, la tint au-dessus du flambeau, jusqu'à ce qu'elle fût consumée, et, s'adressant au messager : « Informe ton maître, lui dit-il, de ce que tu as vu; » puis, il prononça ce vers de Komeit, fils de Zeïd :

O toi qui allumes le feu, il flambera pour un autre; ô bûcheron qui abats du bois, il n'entrera pas dans ta charge!

فخرج الرسول من عنده فاتى عبد الله بن الحسن فدفع اليه
الكتاب فقبله وقرأه وابتهج به فلما كان من غد ذلك اليوم الذى
وصل اليه فيه الكتاب ركب عبد الله حمارًا حتى اتى منزل ابى
عبد الله جعفر بن محمد الصادق فلما راءه ابو عبد الله اكبر
مجيئه وكان ابو عبد الله اسنّ من عبد الله فقال له يا ابا محمد
امر ما اتى بك قال نعم هو اجلّ من ان يوصف فقال وما هو يا
ابا محمد قال هذا كتاب ابى سلمة يدعونى الى ما اقبله وقد
قدمت عليه شيعتنا من اهل خراسان فقال له ابو عبد الله
يا ابا محمد ومتى كان اهل خراسان شيعة لك أانت بعثت ابا
مسلم الى خراسان أانت امرته بلبس السواد وهاؤلآء الذين
قدموا العراق أانت كنت سبب قدومهم او وجهت فيهم وهل

Le courrier le quitta pour aller chez Abd Allah, fils de Haçan, auquel il remit la lettre. Celui-ci l'accepta, en fit la lecture et manifesta sa satisfaction. Le lendemain du jour où il avait reçu ce message, Abd Allah monta sur un âne et se rendit au logis d'Abou Abd Allah Djâfar, fils de Mohammed Sadik, lequel, en le voyant, parut fort surpris de sa visite. Abou Abd Allah était plus âgé qu'Abd Allah : « Père de Mohammed, demanda-t-il à ce dernier, c'est sans doute une affaire grave qui t'amène ? — Plus sérieuse qu'on ne saurait le dire. — Quelle est-elle? reprit Abou Abd Allah. — Voici une lettre par laquelle Abou Salamah m'appelle à l'œuvre qu'il a entreprise; déjà nos partisans sont venus du Khoraçân et se réunissent chez lui. » Abou Abd Allah lui répondit : « Père de Mohammed, depuis quand le peuple du Khoraçân a-t-il embrassé ta cause ? Est-ce toi qui as envoyé Abou Moslim dans le Khoraçân ? Est-ce toi qui lui as ordonné de se vêtir de noir? Ces étrangers venus dans l'Irak, est-ce pour toi qu'ils se sont réunis? Les as-tu convoqués? Con-

تعرف منهم احدًا فنازعه عبد الله بن الحسن الكلام الى ان
قال انما يريد القوم ابنى محمدًا لانه مهدىّ هذه الامّة فقال له
ابو عبد الله جعفر والله ما هو بمهدىّ هذه الامة ولئن شهر
سيفه ليقتلنّ فنازعه عبد الله القول حتى قال له والله ما يمنعك
من ذلك الّا الحسد فقال ابو عبد الله والله ما هذا الّا نصح منى
لك ولقد كتب الىّ ابو سلمة بمثل ما كتب به اليك فلم يجد
رسوله عندى ما وجد عندك ولقد احرقت كتابه قبل ان
اقرأه فانصرف عبد الله من عند جعفر مغضبًا ولم ينصرف
رسول ابى سلمة اليه الى ان بويع للسفّاح بالخلافة وذلك ان ابا
حميد الطوسى دخل ذات يوم من العسكر الى الكوفة فلقى سابقًا
الخوارزمى فى سوق الكنّاسين[1] فسأله عن ابرهيم الامام فقال قتله

nais-tu même un seul d'entre eux? » Abd Allah entama alors une discussion et il finit par dire : « Ce qu'on veut, c'est la nomination de Mohammed mon fils, parce qu'il est le *Mehdi* de cette nation. — Ton fils le *Mehdi* de ce peuple! s'écria Abou Abd Allah; mais sitôt qu'il tirera son sabre hors du fourreau, il périra! » De là, nouvelle discussion, où Abd Allah s'emporta jusqu'à dire : « En vérité, ton opposition n'a qu'un mobile, c'est la jalousie! — Dieu sait que je ne veux que ton bien, répliqua Abou Abd Allah, sache donc qu'Abou Salamah m'avait écrit dans les mêmes termes qu'à toi; seulement son messager n'a pas reçu de moi un aussi bon accueil : j'ai brûlé sa lettre sans la lire. » Abd Allah s'éloigna mécontent de chez Djâfar; d'ailleurs, il ne reçut plus la visite du messager d'Abou Salamah, jusqu'à ce que Saffah fût reconnu Khalife. Voici l'explication de ces faits.

Abou Homeid de Tous, quittant, un jour, le camp, vint à Koufah et rencontra Sabik le Kharezmien, dans le marché des balayeurs. Il lui demanda des nouvelles d'Ibrahim l'*Imam*,

مروان فى الحبس وكان مروان يومئذ بحرّان فقال ابو حميد فالى
من الوصية قال الى اخيه ابى العباس قال واين هو قال معك فى
الكوفة هو واخوه وجماعة من عمومته واهل بيته قال مذ متى هم
هاهنا قال منذ شهرين قال فتمضى بنا اليهم قال غدًا بينى
وبينك الموعد فى هذا الموضع واراد سابق ان يستأذن ابا
العباس فى ذلك فانصرف الى ابى العبّاس فاخبره فلامه اذ لم
يأت به معه اليهم ومضى ابو حميد فاخبر جماعة من قوّاد اهل
خراسان فى عسكر ابى سلمة بذلك منهم ابو الجهم[1] وموسى
ابن كعب وكان زعيمهم وغدا سابق الى الموضع فلقى ابا حميد
فمضيا حتى دخلا على ابى العباس ومن معه فقال ايّكم الامام

et apprit qu'il avait été tué dans sa prison, par ordre de Merwan, qui se trouvait alors à Harrân. « Quel est l'héritier de l'imamat? demanda Abou Homeïd. — Son frère Abou'l-Abbas, répondit Sabik. — Où est-il? — Auprès de toi, ici, à Koufah, avec son frère, ses oncles et quelques autres parents. — Depuis quand sont-ils ici? demanda Abou Homeïd. — Depuis deux mois. — Veux-tu me conduire chez eux aujourd'hui? » — Sabik lui donna rendez-vous au même endroit pour le lendemain matin, désirant auparavant obtenir l'autorisation d'Abou'l-Abbas. — Quand il alla raconter à celui-ci ce qui venait de se passer, Abou'l-Abbas lui reprocha de ne pas lui avoir amené Abou Homeïd sur-le-champ. De son côté, Abou Homeïd se hâta d'apprendre la nouvelle à quelques généraux du Khoraçân, qui se trouvaient dans le camp d'Abou Salamah, entre autres à Abou'l-Djehm et à Mouça ben Kaab, le plus puissant de tous. Sabik vint le lendemain au lieu indiqué; il y trouva Abou Homeïd et ils se rendirent ensemble dans la demeure où Abou'l-Abbas se cachait avec les siens. « Qui de vous est l'*Imam*? » demanda Abou Homeïd. Dawoud,

فاشار داود بن علىّ الى ابى العباس وقال هذا خليفتكم فاكبّ على اطرافه فقبّلها وسلّم عليه بالخلافة وابو سلمة لم يعلم بذلك واتاه وجوه القوّاد فبايعوه وعلم ابو سلمة بذلك فبايعه ودخل الجيش الكوفة فى احسن زىّ وضربوا له مصافًا وقُدّمت الخيول فركب ابو العباس ومن معه حتى اتوا قصر الامارة وذلك فى يوم الجمعة لاثنتى عشرة ليلة خلت من ربيع الآخر من سنة اثنتين وثلاثين ومائة وقد قدّمنا فيما سلف من هذا الكتاب تنازع الناس فى اىّ شهر بويع له من هذه السنة ثم دخل المسجد الجامع من دار الامارة فحمد الله واثنى عليه وذكر تعظيم الربّ ومنّته وفضل النبى صلعم ومن قاد الولاية والوراثة حتى انتهت اليه ووعد الناس خيرًا ثم سكت فتكلم عمّه داود بن

fils d'Ali, lui désigna Abou'l-Abbas, en disant : « Voici votre Khalife. » Le général se prosterna aux pieds de ce dernier, les baisa et le salua du titre de Khalife, avant même qu'Abou Salamah en fût informé. Les principaux chefs de l'armée arrivèrent alors et prêtèrent serment. Abou Salamah, dès qu'il sut la nouvelle, se hâta de prononcer le sien. Ensuite l'armée entra en grande tenue dans la ville et se forma en lignes. On fit prendre les devants aux cavaliers; Abou'l-Abbas monta à cheval avec sa suite, et le cortége entra dans le château du Gouvernement, le vendredi 12 de Rébî II, 132 de l'hégire. Nous avons signalé plus haut (voyez p. 87) la différence d'opinions concernant le mois où Abou'l-Abbas fut proclamé. Après cela, il se rendit à la grande mosquée, sise dans l'enceinte du château; là, il loua et remercia Dieu, exalta la gloire du Seigneur et ses bienfaits, puis les mérites du Prophète et de ceux qui avaient transmis le pouvoir et l'héritage (du Prophète) jusqu'à lui-même; enfin il fit de bonnes promesses au peuple et cessa de parler. Son oncle

علىّ وهو على المنبر دون ابى العباس فقال انه والله ما كان بينكم
وبين رسول الله صلّعم خليفة الّا علىّ عليه السلام وامير
المؤمنين هذا الذى خلفى ثم نزلا وخرج ابو العباس الى عسكر
ابى سلمة فنزل فى حجرته واستخلف على الكوفة وارضها عمّه داود
ابن علىّ وبعث بعمّه عبد الله بن علىّ الى ابى عون عبد الملك
ابن يزيد فسارا معًا الى مروان فكان من امرهم ما قدّمنا ذكره
من التقائهم على الزاب وهزيمة مروان بن محمد واتصل بابى
العباس السفّاح ما كان من عامر بن اسمعيل وقتله لمروان
ببوصير وقيل ان ابن عمّ لعامر يقال له نافع بن عبد الملك
كان قتله فى تلك الليلة فى المعركة وهو لا يعرفه وان عامرًا لما
احتزّ رأس مروان واحتوى على عسكره دخل الى الكنيسة التى

Dawoud ben Ali, qui se tenait dans la chaire au-dessous de lui, prit alors la parole en ces termes : « En vérité, entre cette époque et celle du Prophète, vous n'avez eu d'autres Khalifes qu'Ali (sur qui soit le salut!) et le Prince des Croyants qui est derrière moi. » Ils descendirent de la chaire et Abou'l-Abbas se rendit au camp, dans la demeure même d'Abou Salamah. Il chargea son oncle Dawoud ben Ali de gouverner en son nom la ville et le pays de Koufah. Son autre oncle Abd Allah ben Ali reçut l'ordre de se joindre à Abou Awn Abd el-Mélik ben Yézid, et ils marchèrent ensemble contre Merwan. Nous avons raconté déjà comment les deux partis se rencontrèrent sur le Zab, et la défaite de Merwan. Abou'l-Abbas apprit bientôt que son rival avait été tué, à Bouçir, de la main d'Amir, fils d'Ismâïl. D'autres prétendent que Merwan fut tué dans ce combat nocturne par un cousin d'Amir, nommé Nafi, fils d'Abd el-Mélik, qui le frappa sans le connaître. Amir, dit-on, après avoir coupé la tête de Merwan et s'être emparé de son camp, pénétra dans l'église où

كان فيها مروان فقعد على فرشه واكل من طعامه فخرجت اليه ابنة مروان الكبرى تعرف بامّ مروان وكانت اسنّهن فقالت يا عامر ان دهرًا انزل مروان عن فرشه حتى اقعدك عليها فاكلت من طعامه واحتويت على امره وحكمت فى مملكته لقادر ان يغيّر ما بك من نعمة وبلغ السفّاح فعله وكلامها فاغتاظ من ذلك وكتب اليه ويلك أما كان لك فى ادب الله عزّ وجلّ ما يزجرك عن ان تأكل من طعام مروان وتقعد على فرشه ومهاده وتتمكن من وساده اما والله لو لا ان امير المؤمنين تأوّل ما فعلت على غير اعتقاد منك لذلك ولا شهوة لمسّك من غضبه والم ادبه ما يكون لك زاجرا ولغيرك واعظًا فاذا اتاك كتاب امير المؤمنين فتقرّب الى الله تعالى بصدقة تطفىء بها غضبه

Merwan s'était installé, s'assit sur son siége et mangea le repas préparé pour son ennemi. Une fille de celui-ci, l'aînée de ses enfants, nommée *Oumm-Merwan*, se présenta devant Amir et lui dit : « Le destin qui a précipité Merwan de son siége pour t'y asseoir, qui t'a permis de manger à sa table, de t'emparer de ses biens et de disposer de son royaume, ce même destin peut aussi bien t'enlever les faveurs qu'il t'accorde. » Abou'l-Abbas sut la conduite d'Amir et le langage tenu par cette femme; il en fut irrité et écrivit à Amir : « Malheureux, le respect dû au Dieu tout-puissant ne devait-il pas t'interdire de manger le repas de Merwan, de t'asseoir sur son siége, sur ses tapis, de t'appuyer sur ses coussins? En vérité, si l'Émir des Croyants ne préférait croire que tu as agi ainsi par ignorance et sans céder à la vanité, certes sa colère saurait t'infliger une leçon terrible, qui serait, à la fois, un châtiment pour toi et un exemple pour les autres. Dès que tu recevras la lettre du Prince des Croyants, fais amende honorable devant le Dieu très-haut; éteins son cour-

وصلاة تظهر بها الاستكانة وصُم ثلاثة ايام ومر جميع اصحابك
بمثل صيامك ولما أُتِيَ ابو العباس برأس مروان ووضع بين يديه
سجد فاطال السجود ثم رفع رأسه فقال الحمد لله الذى لم
يبق ثارى قبلك ولا قبل رهطك الحمد لله الذى اظفرنى بك
واظهرنى عليك ثم قال ما ابالى متى طرقنى الموت قد قتلت
بالحسين وبنى ابيه من امية مائتين واحرقت شلو هشام بابن
عمّى زيد بن علىّ وقتلت مروان باخى ابرهيم وتمثل

لو يشربون دمى لم يروَ شاربهم ولا دماؤهمُ للغيظ ترويني

ثم حوّل وجهه الى القبلة فاطال السجود ثم جلس وقد اسفرّ
وجهه وتمثل بقول العباس بن عبد المطلب من ابيات له

roux par des aumônes et des prières qui manifesteront ton humilité : jeûne pendant trois jours et ordonne à tes compagnons d'armes de jeûner avec toi. »

Abou'l-Abbas, lorsque la tête de Merwan fut apportée et posée devant lui, s'agenouilla et demeura prosterné longtemps; puis, levant les yeux au ciel, il dit : « Louange à Dieu, qui n'a pas laissé ma vengeance inassouvie devant toi ni devant ta race! Louange à Dieu, qui m'a donné la victoire et m'a protégé contre toi! » Et il ajouta : « Que m'importe maintenant quand viendra la mort? J'ai vengé Huçeïn et la postérité de son père (Ali) dans le sang de deux cents Omeyyades, j'ai vengé mon cousin Zeïd, fils d'Ali, en brûlant le cadavre de Hicham, et le meurtre de Merwan a expié celui d'Ibrahim mon frère. » Ensuite, il prononça ce vers :

S'ils avaient bu mon sang, ils ne se seraient pas désaltérés : tout leur sang ne peut non plus apaiser ma colère !

Et se tournant vers la Mecque, il resta prosterné longtemps; puis il s'assit et, la pâleur au front, il prononça ces vers dont l'auteur est Abbas, fils d'Abd Mouttalib :

ابى قومنا ان ينصفونا فانصفت قواطع فى ايماننا تقطر الدما
تورثن من اشياخ صدق تقرّبوا بهن الى يوم الوغا فتقدّما
اذا خالطت هام الرجال تركنها كبيض نعام فى الوغا متحطّما

وقالت الشعرآء فى امر مروان فاكثرت وذكر ابو الخطّاب عن ابى جعدة بن هبيرة المخزومى وكان احد وزرآء مروان وسُمّاره وقد كان لما ظهر امر ابى العباس انضاف الى جملته وصار فى عدد اصحابه وخواصّه الذين اتخذهم انه كان فى ذلك اليوم حاضرًا بمجلس ابى العباس ورأس مروان بين يديه وهو يومئذ بالحُمَيمة [1] وان ابا العباس التفت الى اصحابه وقال ايّكم يعرف هذا قال ابو جعدة قلت انا اعرفه هذا رأس ابى عبد الملك مروان بن

Notre tribu nous a refusé justice; mais ces sabres dégouttant le sang, que tiennent nos mains, nous ont fait justice.

Ils sont l'héritage de cheïkhs d'une valeur éprouvée, qui les brandissaient en marchant au combat, où ils étaient au premier rang.

Lorsque ces sabres mêlent les têtes humaines sur le champ de bataille, ils les laissent semblables à des œufs d'autruche, brisés en morceaux.

La défaite de Merwan fut chantée à l'envi par les poetes. — Abou'l-Khattab tient ce qui suit d'Abou Djàdah, fils de Hobeirah Makhzoumi. Cet Abou Djàdah fut un des ministres et des confidents de Merwan; mais, lorsque la fortune se déclara pour Abou'l-Abbas (Saffah), il se joignit à son parti et figura parmi les officiers et les compagnons que le prince s'était choisis. Il se trouvait dans la salle de réception, ce jour-là, lorsque la tête de Merwan fut exposée devant Abou'l-Abbas, qui résidait alors à Homeimah. Le prince se tourna vers le groupe de ses courtisans et demanda : « Qui de vous connaît cet homme? » Abou Djàdah ajoute : « Je pris la parole et dis : « Moi, Sire; c'est la tête d'Abou Abd el-Mélik Merwan, fils de Mohammed, de celui qui, hier encore, était

محمد خليفتنا بالامس رضى الله عنه فحدقت الىّ الشيعة
فاخذتنى بابصارها فقال لى ابو العباس فى اىّ سنة كان مولده
قلت سنة ست وسبعين فقام وقد تغير لونه غضبًا علىّ وتفرق
الناس من المجلس وانصرفتُ وانا نادم على ما كان منى وتكلم
الناس فى ذلك وتحدثوا به فقلت هذه والله زلّة لا تستقال
ولا تنساها القوم ابدًا فاتيت منزلى فلم ازل باقى يومى اعهد
واوصى فلما كان الليل اغتسلت وتهيأت للصلاة وكان ابو العباس
اذا همّ بامر بعث فيه ليلاً فلم ازل ساهرًا حتى اصبحت فلما
اصبحت ركبت بغلتى واستعرضت بقلبى لمن اقصد فى امرى
فلم اجد احدًا اولى من سليمان بن خالد مولى بنى زهرة

notre Khalife (que Dieu l'agrée!). » Aussitôt tout le parti du prince se tourna vers moi et me défia du regard. — « Et en quelle année était-il né? me demanda Abou'l-Abbas. — En l'année 76, » répondis-je. Le prince se leva alors, pâle de colère, et l'assemblée se sépara; je m'éloignai aussi, en me repentant de mon imprudence. Cette scène fut bientôt divulguée et devint l'objet de toutes sortes de commentaires. « Mon Dieu, me disais-je, voilà une faute qui ne se pardonnera pas et dont le souvenir ne s'effacera jamais. » De retour chez moi, je consacrai le reste de la journée à prendre mes dispositions dernières et à faire mon testament. La nuit venue, je fis mes ablutions et me disposai à réciter la prière; car, lorsque le prince méditait quelque projet, c'était pendant la nuit qu'il envoyait ceux qu'il chargeait de l'exécution. Je veillai donc jusqu'au matin; quand le jour fut venu, je montai sur ma mule et cherchai dans ma pensée à qui je pourrais m'adresser dans la situation où j'étais. Je ne trouvai personne de plus apte à me servir que Suleïman, fils de Khalid, *mawla* des Benou Zohrah; attaché au

وكانت له من ابى العباس منزلة عظيمة وكان من شيعة القوم
فاتيته فقلت أذكرنى امير المؤمنين البارحة قال نعم جرى ذكرك
فقال هو ابن اختنا وقد وفى لصاحبه ونحن ان اوليناه خيرًا
كان لنا اشكر فشكرت ذلك له وجزيته خيرًا ودعوت له
وانصرفت فلم ازل آتى ابا العباس على ما كنت عليه لا ارى الّا
خيرًا ونمى الكلام الذى كان فى مجلس ابى العباس حين أُتِىَ
برأس مروان فبلغ ابا جعفر وعبد الله بن علىّ فكتب عبد الله
ابن علىّ الى ابى العباس يعلمه بما بلغه من كلامى وانه ليس هذا
يحتمل وكتب ابو جعفر يخبر بما بلغه من ذلك وهو يقول هو
ابن اختنا ونحن اولى باصطناعه واتخاذ المعروف عنده وبلغنى

parti de ce prince, il occupait une place élevée auprès de lui. J'allai donc le trouver et lui dis : « Est-ce que le Prince des Croyants a parlé de moi, hier? — Oui, me répondit-il; il a été question de toi, et le Prince s'est exprimé en ces termes : « Abou Djàdah est le fils de notre sœur. Puisqu'il est fidèle à la mémoire de son (ancien) maître, si nous lui accordons notre faveur, il se montrera plus reconnaissant encore envers nous. » Je remerciai mon interlocuteur et lui témoignai ma reconnaissance; puis je le quittai, en lui exprimant tous mes vœux. Je continuai donc de me présenter chez Abou'l-Abbas, comme j'en avais l'habitude, et je ne reçus de lui que de bons traitements. Cependant les propos que j'avais tenus dans le salon du Prince, quand on apporta la tête de Merwan, s'étaient ébruités, et ils parvinrent aux oreilles d'Abou Djâfar et d'Abd Allah, enfants d'Ali. Abd Allah dénonça, dans une lettre à Abou'l-Abbas, ce qu'il avait appris de mes discours, en ajoutant que c'était chose qui ne se pouvait pardonner. Au contraire, Abou Djâfar, après lui avoir fait part de ses informations, écrivait au Prince :

ما كان منهما فامسكت وضرب الدهر ضربانه فانى ذات يوم عند
ابى العباس بعد حين وقد تزايدت حالى عنده واحظانى
فنهض الناس ونهضت فقال لى ابو العباس على رسلك يا ابن
هبيرة فجلست ونهض ليدخل فقمت لقيامه فقال اجلس فرفع
الستر وثبتُّ فى مجلسى فاقام مليًّا ثم رفع الستر فخرج فى ثوبَىْ
وشى ردآء وجبّة فما رأيت أحسن منه ولا مما عليه قط فلما رفع
الستر نهضت فقال اجلس فجلست فقال يا ابن هبيرة انى ذاكر
لك امرًا فلا يخرجنّ من رأسك الى احد من الناس ثم قال قد
علمت ما جعلنا من هذا الامر وولاية العهد لمن قتل مروان

« Cet homme est le fils de notre sœur; il est plus digne de nous de lui faire du bien et de le traiter avec bonté. » Les termes de ces deux lettres me furent répétés. Je gardai le silence; mais plus tard, longtemps après tant de vicissitudes du sort, je me trouvais, un jour, à la cour d'Abou'l-Abbas, où mon crédit n'avait fait qu'augmenter et ma faveur que s'accroître; comme je me disposais à partir avec toute l'assistance, Abou'l-Abbas me dit : « Attends un peu, fils de Hobeïrah. » Je m'assis; bientôt il se leva pour entrer (dans le harem); je me levai en même temps que lui; mais il m'invita à demeurer, leva le rideau (et s'éloigna). Je restai assis à ma place et l'attendis quelque temps. Enfin le rideau se leva de nouveau et le Prince se montra vêtu d'un manteau et d'une tunique en soie de couleur (*wecha*) magnifiques; je ne l'avais jamais vu si beau ni si richement mis. Au moment où le rideau fut tiré, je me levai. Abou'l-Abbas m'invita de rechef à m'asseoir; j'obéis. « Fils de Hobeïrah, me dit-il alors, je vais t'entretenir d'une affaire que tes lèvres ne doivent divulguer à personne; » et il continua ainsi : « Tu le sais, nous avons promis le pouvoir et le titre d'héritier

وعبد الله بن علىّ عمّى هو الذى قتله لان ذلك كان بجيشه
واصحابه واخى ابو جعفر مع فضله وعلمه وسنّه وايثاره لامر الله
كيف يسوغ اخراجه عنه قال واطال فى مدح ابى جعفر فقلت
اصلح الله امير المؤمنين لا اشير عليك ولكنى احدثك حديثًا
تعتبره قال هاته قلت كنا مع مسلمة بن عبد الملك عام الخليج
بالقسطنطينية اذ ورد عليه كتاب عمر بن عبد العزيز بنعى
سليمان ومصير الامر اليه فبعث الىّ فدخلت عليه فرمى بالكتاب
الىّ فقرأته ثم اندفع يبكى فقلت اصلح الله الامير لا تبكِ على
اخيك ولكن ابكِ على خروج الخلافة من ولد ابيك الى ولد عمّك
فبكى حتى اخضلت لحيته قال فلما فرغتُ من حديثى قال ابو

presomptif à celui qui tuerait Merwan. Notre oncle Abd Allah ben Ali a pu le faire périr, avec l'aide de son armée et de ses généraux. Mais Abou Djàfar, mon frère, puis-je, malgré sa supériorité, sa science, son age, son dévouement à la cause de Dieu, puis-je l'écarter du trône? » Quand il eut fait longtemps l'éloge d'Abou Djàfar, je lui répondis : « Prince, que Dieu vous protége! je n'ai pas de conseils à vous donner, mais laissez-moi vous raconter un fait qui porte en lui-même son enseignement. — Parle, » me dit-il. Je continuai ainsi : « J'étais avec Maslemah, fils d'Abd el-Mélik, l'année du blocus de Constantinople, lorsqu'arriva une lettre d'Omar, fils d'Abd el-Aziz, annonçant la mort de Suleïman et sa propre nomination au pouvoir. Maslemah me fit appeler; j'accourus; il me tendit cette dépêche et je la lus. Maslemah fondit en larmes : « Prince, lui dis-je, que Dieu vous protége! Ce n'est pas votre frère qu'il faut pleurer, mais le trône qui vient de passer des enfants de votre père aux enfants de votre oncle. » Il répandit des larmes si abondantes que sa barbe en fut toute mouillée. »

العباس حسبك قد فهمت عنك ثم قال اذا شئت فنهضت فما
مضيت غير بعيد حتى قال لى يا ابن هبيرة فالتفتُّ راجعـًا
فقال لى امض اما انك قد كافأت هذا وادركت بثارك من هذا
فما ادرى من اىّ الامرين اعجب أمن فطنته ام من ذكره لما كان
وابو جعدة بن هبيرة هذا هو من ولد جعفر بن هبيرة
المخزومى من فاختة امّ هانىء بنت ابى طالب وعلىّ وجعفر وعقيل
اخواله وقد قدّمنا خبره فيما سلف من هذا الكتاب قال
المسعودى ووجدت فى اخبار المدائنى عن محمد بن الاسود قال
بينما عبد الله بن علىّ يساير اخاه داود بن علىّ ومعهما عبد
الله بن الحسن بن الحسن فقال داود لعبد الله لِمَ لا تأمر ابنيك

Mon récit terminé, Abou'l-Abbas me répondit : « N'en dis pas davantage, je t'ai compris; maintenant tu peux sortir. » Je me levai, et à peine avais-je fait quelques pas, qu'il me rappela; je me retournai et rebroussai chemin. « Va, me dit-il, tu as assez satisfait ta reconnaissance envers l'un (Abou Djâfar), et ta vengeance contre l'autre (Abd Allah ben Ali). » Je sortis, ne sachant ce que je devais admirer le plus, de sa pénétration ou du souvenir qu'il avait conservé du passé. » — Cet Abou Djâdah était un des enfants de Djâfar ben Hobeïrah le Makhzoumite, dont la mère était Fakhitah, mère de Hani et fille d'Abou Talib; il avait donc pour cousins Ali, Djâfar et Okaïl. Nous en avons parlé dans un des précédents chapitres de ce livre (cf. t. IV, p. 291).

J'ai trouvé dans la Chronique de Médaïni l'anecdote qui suit, empruntée à Mohammed, fils d'Aswad. Tandis qu'Abd Allah, fils d'Ali, accompagnait son frère Dawoud et qu'Abd Allah, fils de Haçan, fils de Haçan, se trouvait avec eux, Dawoud dit à ce dernier : « Pourquoi n'as-tu pas ordonné à tes deux fils de se montrer? — Patience, répondit-il, le

بالظهور فقال عبد الله هيهات لم يآن لهما بعد فالتفت اليه
عبد الله بن علىّ فقال كانك تحسب ان ابنيك هما قاتلا مروان
فقال ان ذلك كذلك قال عبد الله هيهات وتمثل

سيكفيك المقالة مستميت خفيف اللحم من اولاد حام

انا والله قاتله وقيل لعبد الله بن علىّ ان عبد الله بن عمر بن
عبد العزيز يذكر انه قرأ فى بعض الكتب انه يقتل مروان عين
ابن عين بن عين وقد امل ان يكون هو فقال عبد الله بن
علىّ انا والله ذلك ولى عليه فضل ثلاثة اعين انا عبد الله بن
علىّ بن عبد الله بن عباس بن عبد المطلب بن هاشم وهو
عمرو بن عبد مناف فلما صاف مروان عبد الله بن علىّ اقبل

moment n'est pas encore venu pour eux. » Abd Allah, fils d'Ali, se tournant alors de son côté : « Tu parais croire, lui dit il, que Merwan a été tué par tes deux fils. — Le fait est exact. — Doucement, » reprit Abd Allah, fils d'Ali; et il cita ce vers, sous forme d'allusion :

Tu trouveras, pour te répondre, un homme qui méprise la mort, un guerrier au corps maigre, parmi les enfants de Cham.

« Par Dieu, le seul meurtrier de Merwan, c'est moi! » — On disait à ce même Abd Allah, fils d'Ali : « Abd Allah, fils d'Omar, fils d'Abd el-Aziz, prétend avoir lu quelque part que Merwan serait tué par celui dont le nom, les noms de son père et de son grand-père commencent par la lettre *aïn*, et il espère qu'il s'agit de lui-même. — « Cet homme, c'est moi! s'écria Abd Allah, fils d'Ali; je l'emporte sur lui de trois lettres, puisque je suis Abd Allah, fils d'Ali, fils d'Abd Allah, fils d'Abbas, fils d'Abd Mouttalib ben Hachem, dont le vrai nom était Amr, fils d'Abd Menaf. — Lorsque les deux armées, celle de Merwan et celle d'Abd Allah ben

مروان على رجل الى جنبه فقال مَن الرجل الذى كان يخاصم
عندك عبد الله بن معاوية بن عبد الله بن جعفر الفتى
الحديد البصر الحسن الوجه فقلت[1] يرزق الله عزّ وجلّ البيان
من يشآء قال انه لهُوَ قلت نعم قال من ولد العباس بن عبد
المطلب هو قلت اجل فقال مروان انا لله وانا اليه راجعون
ويحك انى ظننت ان الذى يحاربنى من ولد ابى طالب وهذا
الرجل من ولد العباس واسمه عبد الله أتدرى لمَ صيّرت
الامر بعدى لابنى عبيد الله بعد عبد الله ومحمد اكبر من
عبد الله قلت لمَ قال لانا خُبرنا ان الامر صائر بعدى الى عبد
الله وعبيد الله فنظرت فاذا عبيد الله اقرب الى عبد الله من

Ali, étaient en face l'une de l'autre, Merwan dit à quelqu'un qui se trouvait près de lui : « Quel était celui qui discutait, en ta présence, contre Abd Allah, fils de Moâwiah, fils d'Abd Allah, fils de Djâfar, cet homme au regard perçant et au charmant visage? (Le narrateur ajoute) : « Dieu le tout-puissant, répondis-je, donne l'éloquence à qui lui plaît. — C'est ce même homme (Abd Allah ben Ali)? demanda Merwan. — Lui-même. — De la postérité d'Abbas ben Abd Mouttalib? — Certainement. » Merwan s'écria : « Nous sommes à Dieu et nous retournons à lui! Hélas! je pensais avoir pour adversaire un descendant d'Abou Talib, et c'est un des fils d'Abbas que j'ai contre moi, un Abd Allah! Comprends-tu, maintenant, pourquoi j'ai désigné comme héritier présomptif mon fils Obeïd Allah, après Abd Allah, au détriment de Mohammed son frère aîné? — Je l'ignore, répondis-je. — C'est, reprit Merwan, parce qu'une tradition nous annonçait que le trône passerait après moi à Abd Allah et à Obeïd Allah; or Obeïd Allah étant plus rapproché, par son nom,

محمد فولّيته دونه قال وبعث مروان بعد ان حدث صاحبه بهذا الحديث الى عبد الله بن علىّ فى خفية ان الامر يا ابن عمّ صائر اليك فاتق الله فى الحرم قال فبعث اليه عبد الله ان الحقّ لنا فى دمك والحقّ علينا فى حرمك وذكر مصعب الزبيرى عن ابيه قال كانت امّ سلمة بنت يعقوب بن سلمة بن عبد الله ابن الوليد بن المغيرة المخزومى عند عبد العزيز بن الوليد بن عبد الملك فهلك عنها ثم كانت عند هشام فهلك عنها فبينما هى ذات يوم جالسة اذ مرّ بها ابو العباس السفّاح وكان جميلاً وسيمًا فسألت عنه فنسب لها فارسلت اليه مولاة لها تعرض عليه ان يتزوجها وقالت قولى له هذه سبع مائة دينار اوجه

d'Abd Allah, que son frère Mohammed, je l'ai désigné de préférence à ce dernier. » Après avoir communiqué cette tradition à son confident, Merwan fit dire en secret à Abd Allah ben Ali : « Cousin, le pouvoir va t'appartenir. Que la crainte de Dieu te fasse respecter mon harem! » A quoi Abd Allah répondit par le message suivant : « Nous avons droit à ta vie, nous te devons le respect de ton harem. »

Voici ce que raconte Moçâb le Zobeïrite, sur le témoignage de son père. Oumm-Salamah, fille de Yâkoub (fils de Salamah, fils d'Abd Allah, fils de Welid, fils de Mogaïrah le Makhzoumite), avait été mariée à Abd el-Aziz, fils de Wélid Ier. Devenue veuve, elle épousa Hicham, qui mourut avant elle. Un jour, étant assise dans sa demeure, elle vit passer Abou'l Abbas Saffah, qui était beau et d'un extérieur séduisant. Elle demanda qui il était, et quand elle sut à quelle famille il appartenait, elle lui envoya une de ses affranchies, pour lui proposer sa main et une somme de sept cents dinars; car elle avait de grands biens, des bijoux et un nombreux domestique. Lorsque la messagère lui eut fait part

بها البلك وكان معها مال عظيم وجوهر وحشم فاتته المولاة تعرض عليه ذلك فقال انا مملق لا مال عندى فدفعت اليه المال فانعم لها واقبل الى اخيها فسأله التزويج فزوّجه اياها فاصدقها خمس مائة دينار واهدى مائتى دينار ودخل عليها من ليلته واذ هى على منصّة فصعد اليها فاذا كلّ عضو منها مكلّل بالجوهر فلم يصل اليها فدعت بعض جواريها فنزلت وغيّرت لبستها ولبست ثيابًا مصبّغة وفرشت لها فراشًا على الارض دون الذى كانت عليه فلم يقدر يصل اليها فقالت لا يضرّك هذا كذلك الرجال كان يصيبهم مثل ما اصابك فلم يزل بها حتى وصل اليها من ليلته وحظيت عنده وحلف

des propositions de sa maîtresse : « Je suis pauvre, répondit Saffah; je ne possède aucune fortune. » L'affranchie lui remit l'argent, et Saffah accepta les propositions. Elle avait un frère; il se présenta chez lui et lui demanda la main de sa sœur. Celui-ci lui accorda son consentement et il y joignit une dot de cinq cents dinars et un don de deux cents autres dinars. En entrant chez sa femme, le soir du mariage, Saffah la trouva couchée sur un lit magnifiquement orné, et en gravit les marches; mais elle était tellement surchargée de parures et de bijoux que son abord était inaccessible. Appelant alors une de ses esclaves, elle descendit du lit de parade, changea de toilette, se vêtit d'un costume en étoffe coloriée et fit préparer un lit par terre, au-dessous de celui qu'elle occupait d'abord. Saffah échoua encore. « Que cela ne t'inquiète pas, lui dit-elle; mes premiers maris ont éprouvé les mêmes difficultés que toi. » Enfin, après maints efforts, il put consommer le mariage, cette nuit-là. Elle sut si bien se faire aimer, qu'il lui jura de ne jamais épouser une autre femme et de ne pas la quitter. Elle lui donna un fils,

الا يتزوّج عليها ولا يتسرّى فولدت منه محمدا وربطة وغلبت
عليه غلبةً شديدةً ما كان يقطع امرًا الّا بمشورتها وبتأمرها
حتى افضت الخلافة اليه فلم يكن يدنو الى النسآء غيرها لا الى
حرّة ولا الى امة ووفّاها بما حلف ان لا يغيرها فلما كان ذات
يوم من خلافته خلا به خالد بن صفوان فقال يا امير المؤمنين
انى فكرت فى امرك وسعة ملكك وقد ملكت نفسك امرأة واحدة
واقتصرت عليها فان مرضت مرضت معها وان غابت غبت
وحرمت نفسك التلذذ باستطراف الجوارى ومعرفة اخبار
حالاتهن والتمتع بما تشتهى منهن فان منهن يا امير المؤمنين
الطويلة الغيدآء وان منهن الغضه البيضآء والعتيقة الادمآء
والرقيقة السمرآء والبربريه العجزآء من مولدات المدينة تفتن

Mohammed, et une fille nommée *Raïtah*. L'ascendant qu'elle avait pris sur son mari était si grand, qu'il ne décidait de rien, sans ses conseils ni même sans son ordre. Parvenu au khalifat, il ne connut jamais d'autre femme, soit libre, soit esclave, et tint fidèlement la promesse qu'il lui avait faite de ne pas lui donner de rivale. Un jour, pendant son règne, il se trouvait en tête à tête avec Khalid, fils de Safwan : « Prince des Croyants, lui dit celui-ci, je réfléchis souvent à une chose : vous, monarque puissant, maître d'un vaste empire, vous vous contentez d'une seule femme ; à cela se bornent vos désirs. Si elle tombe malade, vous tombez malade ; si elle part, vous partez. Vous renoncez volontairement au plaisir d'avoir de nouvelles esclaves, de connaître toutes leurs petites histoires, de satisfaire avec elles tous vos caprices. Et pourtant, Sire, il y a la fille grande et souple, la fillette à la peau blanche, la femme mûre au teint coloré, la brunette piquante, la berberine aux formes rebondies. Si toutes ces jolies Médinoises de sang mêlé ont

بمحادثتها وتلتذ بخلوتها واين امير المؤمنين من بنات الاحرار
وما عندهن وحسن الحديث معهن ولو رأيت يا امير المؤمنين
الطويلة البيضاء والسمرآء اللعساء والصفرآء الججزاء والمولدات
من البصريات والكوفيات ذوات الالسن العذبة والقدود المهفهفة
والاوساط المخصرة والاصداغ المزرفنة والعيون المكحلة والثدى
المحققة وحسن زيهن وزينتهن وشكلهن لرأيت شيأ حسنًا وجعل
خالد يجيد فى الوصف ويكثر فى الاطناب بحلاوة لفظه
وجودة وصفه فلما فرغ من كلامه قال له ابو العباس ويحك يا
خالد ما صكّ والله مسامعى قط كلام احسن مما سمعته منك
فاعد علىّ كلامك فقد وقع منى موقعًا فاعاد عليه خالد كلامه
احسن مما ابتدأه ثم انصرف وبقى ابو العباس مفكرًا فيما سمع

un langage aussi séduisant, si leur tête à tête est aussi voluptueux, que dire, Prince des Croyants, des filles de bonne naissance, de leur beauté, du charme de leur conversation? Ah! Prince! si vous aviez vu la femme grande au visage éblouissant, la brune au teint cuivré, la jaune aux puissants contours! Et ces jolies métisses de Basrah et de Koufah, dont le ramage est si doux! Quelle taille fine! Quelles hanches minces! Des cheveux arrondis en boucles, des paupières teintées de *keuhl,* une gorge faite au tour! Quelle riche toilette, quelles gracieuses allures! Assurément vous auriez eu là un charmant spectacle. » Et Khalid poursuivit ainsi sa description, qu'il embellit d'une foule d'autres détails, grâce à son langage séduisant et à son talent de coloriste. Quand il eut achevé, Abou'l-Abbas lui dit : « Mon cher Khalid, vraiment des paroles aussi douces n'avaient pas encore frappé mon oreille; fais-les moi entendre une seconde fois, car elles m'ont vivement impressionné. » Khalid recommença sa description, qu'il rendit plus belle encore que la

منه فدخل عليه امّ سلمة امرأته فلما رآته مفكرًا مغمومًا
قالت انى لانكرك يا امير المؤمنين فهل حدث امر تكرهه
او اتاك خبر فارتعت له قال لم يكن من ذلك شيء قالت فما
قصّتك فجعل ينزوى عنها فلم تزل به حتى اخبرها بمقالة خالد
له قالت فما قلت لابن الفاعلة قال سبحان الله ينصحنى وتشتمينه
فخرجت من عنده مغضبة وارسلت الى خالد جماعة من
النجارية ومعهم الكرتيمات[1] وامرتهم الا يتركوا منه عضوًا
صحيحًا قال خالد فانصرفت الى منزلى وانا على السرور بما رأيت
من امير المؤمنين واعجابه بما القيته اليه ولم اشك ان صلته
ستأتينى فلم البث حتى صار الىّ اولئك النجارية وانا قاعد على

première fois; puis il s'éloigna, laissant le prince sous le charme de ses paroles. Survient Oumm-Salamah ; elle trouve son mari pensif, préoccupé : « Prince des Croyants, lui dit-elle, je ne vous reconnais pas. Vous serait-il arrivé quelque accident fâcheux? Auriez-vous reçu quelque nouvelle de nature à vous attrister? — Rien de tout cela, répond Saffah. — Que s'est-il donc passé? » insiste Oumm-Salamah. Le Prince se tient à l'écart ; mais elle fait tant et si bien qu'il finit par lui répéter la conversation de Khalid. — « Et qu'avez-vous répondu à ce fils de prostituée? — Dieu tout-puissant, s'écrie le Prince, il me donnait de sages conseils, et vous l'injuriez! » Elle s'éloigne furieuse et envoie sur-le-champ chez Khalid une troupe de charpentiers armés de leur longue scie, en leur ordonnant de ne pas lui laisser un membre intact. Laissons parler Khalid : « Je rentrai chez moi tout joyeux de l'émotion manifestée par le Khalife et du succès de mes discours : nul doute qu'une riche récompense ne me soit envoyée de sa part. J'étais assis sur le seuil de ma

باب دارى فلما رأيتهم قد اقبلوا نحوى ايقنت بالجائزة والصلة
حتى وقفوا علىّ فسألوا عنى فقلت ها انا ذا خالد فسبق الىّ
بعضهم بهراوة كانت معه فلما اهوى الىّ وثبت فدخلت منزلى
واغلقت الباب علىّ واستترت ومكثت اياماً على تلك الحال لا اخرج
من منزلى ووقع فى خلدى انى اوتيت من قبل ام سلمة وطلبنى
ابو العباس طلباً شديداً فلم اشعر ذات يوم الّا بقوم قد هجموا
علىّ وقالوا اجب امير المؤمنين فايقنت بالموت فركبت وليس لى
لحم ولا دم فلم اصل الى الدار حتى استقبلنى عدّة رُسل
فدخلت عليه فالفيته خالياً فسكت بعض السكون[1] فسلمت
فاومأ الىّ بالجلوس فنظرت فاذا خلف ظهرى باب عليه ستور

porte, lorsque je vis arriver ces charpentiers : ils s'avancent de mon côté. Me voilà persuadé que les honneurs et la fortune m'arrivent. Ils s'arrêtent devant moi et me demandent qui je suis; je me nomme; aussitôt l'un d'eux, armé d'un gros bâton, se précipite sur moi. Je saute dans ma demeure, je referme la porte sur moi et cours me cacher. Je demeurai ainsi, pendant plusieurs jours sans oser sortir de ma retraite, car je soupçonnais que l'agression avait été inspirée par Oumm-Salamah. Cependant le Khalife avait prescrit de me chercher rigoureusement; un beau jour, je me vis assailli par une troupe d'hommes, qui me dirent d'aller parler au Prince des Croyants. Je me croyais perdu et je montai à cheval, n'ayant plus *ni chair ni sang*. Avant d'entrer au palais, je rencontrai encore d'autres messagers à mon adresse. Je fus introduit chez le Prince, que je trouvai seul. Il demeura silencieux, pendant quelques instants. Je le saluai; il me fit signe de m'asseoir. Je remarquai derrière moi une porte, fermée par une portière baissée, et derrière cette

قد ارخيت وحركة خلفها فقال لى يا خالد لم ارك منذ ثلاث
قلت كنت عليلاً يا امير المؤمنين قال ويحك انك كنت وصفت
لى فى آخر دخلة من امر النسآء والجوارى ما لم يخرق مسامعى
قط كلام احسن منه فاعده علىّ قال قلت نعم يا امير المؤمنين
اعلمتك ان العرب اشتقت اسم الضرّة من الضرّ وان احدهم لم
يكن عنده من النسآء اكثر من واحدة الا كان فى الجهد قال
ويحك لم يكن هذا فى الحديث قلت بلى والله يا امير المؤمنين
واخبرتك ان الثلاث من النسآء كأثافى القدر يغلى عليهن قال
ابو العباس برئت من قرابتى من رسول الله صلعم ان كنت
سمعت هذا منك فى حديثك قال واخبرتك ان الاربعة من
النسآء شرّ مجموع لصاحبهن يشيبنه ويهرمنه ويسقمنه قال ويلك

porte, quelque chose qui bougeait. « Khalid, me dit Saffah, pourquoi ne t'ai-je pas vu pendant ces trois jours? — Prince des Croyants, répondis-je, j'étais malade. — Mon cher, reprit-il, tu m'as fait, lors de ta dernière visite, une description de femmes et d'esclaves, telle que je n'ai rien entendu d'aussi beau; je te prie de la recommencer. — En effet, Sire, je vous ai dit que les Arabes font dériver le mot *darrah* (seconde femme) de *darr* (calamité), et que celui d'entre eux qui a plus d'une femme en éprouve de cruels tourments. — Traître, s'écria Saffah, tu n'as pas dit un mot de cela! — Si, vraiment, Prince des Croyants, et j'ai ajouté que l'homme qui a épousé trois femmes est comme la chaudière qui bout sur son trépied. » Abou'l-Abbas (Saffah) répliqua : « Je répudie ma parenté avec le Prophète, s'il est vrai que tu m'aies fait entendre ce langage! » Je continuai : « Je vous disais aussi que, pour un homme, quatre femmes sont le résumé de tous les maux, qu'elles le rendent vieux, décrépit, impotent. — Non, par Dieu, jamais, avant ce

والله ما سمعت هذا الكلام منك ولا من غيرك قبل هذا الوقت قال خالد بلى والله قال ويلك وتكذبنى قال وتريد ان تقتلنى يا امير المؤمنين قال مرّ فى حديثك قال واخبرتك ان ابكار الجوارى رجال ولكن لا خصى لهن قال خالد فسمعت الضحك من ورآء الستر قلت نعم واخبرتك ايضًا ان بنى مخزوم ريحانة قريش وان عندك ريحانة من الرياحين وانت تطمع بعينك الى حرائر النسآء وغيرهن من الامآء قال خالد وقيل لى من ورآء الستر صدقت والله يا عمّاه وبررت بهذا حدثت امير المؤمنين ولكنه غيّر وبدّل ونطق عن لسانك فقال لى[1] ابو العباس ما لك قاتلك الله واخزاك وفعل بك وفعل قال

moment, je n'avais entendu de semblables paroles, de toi ni d'un autre. — Par Dieu, je l'affirme. — Malheureux! exclama le Khalife, tu me donnes un démenti! — Et vous, Prince des Croyants, vous voulez me perdre! — Continue, » fit-il. Je repris : « Je vous disais enfin que les jeunes filles esclaves sont des hommes. . . , il ne leur manque que peu de chose. » En cet instant, un éclat de rire retentit de l'autre côté du rideau; je continuai ainsi : « Oui, Sire, et j'ajoutais aussi que la famille de Makhzoum est la fleur de Koreïch, et que vous possédez la fleur des fleurs, ce qui ne vous empêche pas de convoiter du regard femmes libres et esclaves. » Alors une voix, sortant du rideau, fit entendre ces paroles : « Tu dis vrai, mon ami; tu as fait ton devoir en parlant ainsi au Prince des Croyants. C'est lui qui a changé, dénaturé tes discours et qui t'a prêté ce langage. » Abou'l-Abbas me dit : « Eh bien! que t'en semble? Que Dieu te haïsse, qu'il t'humilie et t'inflige tous ses châtiments! » Je quittai le Khalife et m'éloignai, certain que j'é-

فتركته وخرجت وقد ايقنت بالحياة فما شعرت الا برسل
امّ سلمة قد صاروا الىّ ومعهم عشرة الاف درهم وتخت وبرذون
وغلام ولم يكن احد من الخلفآء يحبّ مسامرة الرجال مثل
ابى العباس السفّاح وكان كثيرًا ما يقول انما العجب ممن يترك
ان يزداد علمًا ويختار ان يزداد جهلاً فقال له ابو بكر الهذلى
ما تأويل هذا الكلام يا امير المؤمنين قال يترك مجالسة مثلك
ومثل اصحابك ويدخل الى امرأة وجارية فلا يزال يسمع سخفًا
ويرى نقصًا فقال له الهذلى لذلك فضلكم الله على العالمين
وجعل منكم خاتم النبيين ودخل عليه ابو بجيلة الشاعر
فسلّم عليه وانتسب له وقال عبدك يا امير المؤمنين وشاعرك

tais sauvé. En effet, presque aussitôt les gens de la princesse vinrent m'apporter de sa part dix mille dirhems, un meuble garni d'étoffes, un cheval de prix et un jeune esclave. »

Aucun Khalife ne se plut, autant qu'Abou'l-Abbas Saffah, à converser avec les hommes de mérite; il disait souvent : « Je m'étonne qu'on puisse négliger l'occasion de s'instruire et préférer l'occasion d'augmenter son ignorance. » Abou Bekr Hodeli lui demandant l'explication de ces paroles, il ajouta : « C'est-à-dire, qu'on abandonne ta société et celle de tes pareils pour rechercher celle d'une femme ou d'une esclave, chez qui l'on n'entend que des sottises, où l'on ne voit que des imperfections. — C'est parce que vous avez cette qualité, répliqua Hodeli, que Dieu vous a donné l'empire du monde et a placé dans votre famille le sceau de la prophétie (Mahomet). »

Le poëte Abou Bedjilah vint, un jour, chez Saffah; après l'avoir salué et lui avoir fait connaître sa généalogie, il lui dit : « Prince des Croyants, votre esclave, votre poëte vous demande la permission de vous reciter ses vers. — Que Dieu

أفتأذن لى فى انشادك فقال له لعنك الله ألست القائل فى مسلمة ابن عبد الملك بن مروان

أمَسْلمَ انّى يا ابن كلّ خليفة ويا فارس الهيجا ويا جبل الارض
شكرتك ان الشكر حبل من التقى وما كلّ من اوليته نعمةً يقضى
واحييت لى ذكرى وما كان خاملاً ولكنّ بعض الذكر انبه من بعض

قال فانا يا امير المؤمنين الذى اقول

لما رأينا استمسكت يداكا كنّا اناسًا نرهب الاملاكا
ونركب الاعجاز والاوراكا من كلّ شىء ما خلا الاشراكا
فكلّ ما قد قلت فى سواكا زورٌ وقد كفّر هذا ذاكا
انّا انتظرنا قبلها اباكا ثم انتظرنا بعدها اخاكا

te maudisse! répondit le Khalife. N'as-tu pas célébré Maslemah, fils d'Abd el-Mélik, fils de Merwan, en ces termes :

Maslemah, ô fils des Khalifes, héros sur le champ de bataille, orgueil du monde,
Je te remercie, car la reconnaissance est un des liens de la piété, et tous ceux à qui tu as fait du bien n'ont pas su le reconnaître.
Tu as ranimé ma gloire, non qu'elle se fût obscurcie, mais il y a des éloges plus glorieux que tous les autres.

« Prince des Croyants, répliqua le poëte, je suis l'auteur de ces vers :

Quand nous avons vu ta main tenir fortement (le pouvoir), nous étions de ceux qui évitent les maîtres :
Aucune chose au monde n'était capable de nous arrêter, excepté le crime d'infidélité.
Tout ce que j'ai pu dire à d'autres que toi est mensonge et ces paroles renient toutes celles que j'ai pu prononcer.
Avant (ces derniers événements), nous attendions ton père; puis nous avons attendu ton frère;

ثم انتظرناك لها اياكا فكنت انت للرجآء ذاكا

قال فرضى عنه ووصله واجازه وكان ابو العباس اذا حضر طعامه ابسط ما يكون وجهًا فكان ابرهيم بن مخرمة الكندى اذا اراد ان يسئله حاجةً اخّرها حتى يحضر طعامه ثم يسئله فقال له يومًا يا ابرهيم ما دعاك ان تشغلنى عن طعامى بحوايجك قال يدعونى الى ذلك التماس النجح لما اسئل فقال ابو العباس انك لحقيق بالسودد لحسن هذه الفطنة وكان اذا تعادى رجلان من اصحاب السفّاح وبطانته لم يسمع من احدهما فى الآخر شيـًا ولم يقبله وان كان القائل عنده عدلاً فى شهادته واذا اصطلح الرجلان لم يقبل شهادة واحد منهما لصاحبه

Tu as été ensuite l'objet de notre espérance, et te voici accordé à nos désirs.

Le Khalife fut désarmé; il lui donna un présent et le titre de poëte de la cour.

Saffah ne se montrait jamais d'aussi bonne humeur qu'à l'heure des repas; aussi Ibrahim, fils de Makhramah le Kindite, s'il avait quelque demande à lui adresser, attendait-il ce moment pour solliciter. Le Khalife lui dit un jour : « Ibrahim, quel motif te porte à interrompre mon repas avec tes requêtes? » Le courtisan répondit : « C'est parce que j'espère qu'elles seront alors exaucées. — Avec cette belle pénétration, tu ferais un excellent souverain, » répliqua Saffah. — Un différend venait-il à s'élever entre deux de ses courtisans ou de ses confidents les plus intimes, le Khalife se refusait à entendre et encore plus à accueillir tout ce que l'un pouvait dire au sujet de l'autre, quelle que fût d'ailleurs la véracité de son interlocuteur. Même après leur réconciliation, il n'admettait pas le témoignage de l'un pour ou contre son collègue : « Un ressentiment ancien, disait-il,

ولا عليه ويقول ان الضغينة القديمة تولد العداوة المحضة وتحمل
على اظهار المسالمة وتحتها الافعى التى اذا استمكنت لم تبق
وكان فى اوّل ايامه يظهر لندمآئه ثم احتجب عنهم وذلك
لسنة خلت من ملكه لامر قد ذكرناه فيما سلف من كتبنا
وكان قعوده من ورآء الستارة على حسب ما ذكرناه فيما سلف
من هذا الكتاب فى سيرة اردشير بن بابك وايامه وكان يطرب
من ورآء الستارة على حسب ما ذكرنا ويصيح بالمطرب له من
المغنيين احسنت والله اعد هذا الصوت وكان لا ينصرف
عنه احد من ندمائه ولا من مطربيه الّا بصلة من مال
او كسوة ويقول لا يكون سرورنا معجلاً ومكافاة من سرّنا واطربنا

engendre l'inimitié la plus cruelle ; il cherche à se dissimuler sous les apparences de la réconciliation; mais il dépose dans le cœur une haine *vipérine* qui tue, lorsqu'elle y a pris racine. »

Au début de son règne, il se montrait à ses courtisans; mais au bout d'une année, après une certaine affaire dont nous avons parlé dans nos autres ouvrages, il se déroba à leurs regards et demeura assis *derrière le rideau*, se conformant à l'usage que nous avons mentionné dans le chapitre consacré à la biographie d'Ardéchir, fils de Babek, et à l'histoire de son règne. (Voyez t. II, p. 158.) C'est là, comme nous le racontions, qu'il assistait aux concerts de la cour. et, si quelqu'un de ses chanteurs le charmait, il lui criait de derrière le rideau : « Par Dieu, c'est à merveille, redis ton morceau! » — Jamais aucun de ses courtisans et de ses artistes ne le quittait sans avoir obtenu ou une somme d'argent ou un riche vêtement : « Nous avons reçu, disait le Khalife, notre plaisir argent comptant; il n'est pas permis de différer le payement de celui qui nous a procuré cette

مؤجلاً وقد سبقه الى هذا الفعل ملك من ملوك الفرس وهو بهرام جور وحضره ابو بكر الهذلى ذات يوم والسفّاح مقبل عليه يحادثه بحديث لانوشروان فى بعض حروبه بالمشرق مع بعض ملوك الامم فعصفت الريح فاذرت ترابًا وقطعًا من الاجرّ من اعلى السطح الى المجلس فجزع من حضر المجلس لوقعها وارتاع له والهذلى شاخص نحو ابى العباس لم يتغير كما تغير غيره فقال له ابو العباس لله درّك يا ابا بكر لم ارَ كاليوم أما راعك ما راعنا ولا احسست بما ورد علينا فقال يا امير المؤمنين ما جعل الله من له قلبين فى جوفه وانما للمرء قلب واحد فلما غمره السرور بمحادثة امير المؤمنين لم يكن فيه لحادث مجال وان الله عزّ وجلّ اذا افرد بكرامته احدًا واحبّ ان يبقى له

satisfaction. » En cela encore, il avait été devancé par un roi de l'ancienne Perse, par Behram Gour.

Abou Bekr Hodeli se trouvait, un jour, auprès de Saffah, qui, tourné vers lui, faisait le récit d'une expédition entreprise par Anouchirwan, dans l'Orient, contre un roi étranger. Tout à coup une rafale de vent fit tomber du toit, dans le salon, de la terre et des morceaux de tuiles, dont la chute fit tressaillir et alarma tous les assistants. Seul Hodeli, immobile devant le Khalife, ne partageait pas l'émotion générale. « Cher Abou Bekr, lui dit Saffah, que Dieu te récompense! Je n'ai rien vu d'aussi surprenant. N'as-tu donc pas eu peur comme nous? N'as-tu pas été frappé, comme nous, de cet accident? — Prince des Croyants, répondit-il, Dieu n'a pas mis deux cœurs dans une même poitrine; l'homme n'a qu'un seul cœur, et, lorsqu'il déborde de joie en écoutant la conversation de son souverain, aucun accident n'a de prise sur lui. Si Dieu accorde à quelqu'un une faveur spéciale et s'il veut en perpétuer le souvenir, il la place sur

ذكرها جعل تلك الكرامة على لسان نبيه[1] محمد صلعم او خليفته
وهذه كرامة خصصت بها فال اليها ذهنى وشغل بها فكرى
فلو انقلبت الخضرآء على الغبرآء ما احسست بها ولا اوجمت لها
الّا بما يلزمنى فى نفسى لامير المؤمنين اعزّه الله فقال السفّاح
لئن بقيت لك لارفعن منك صعبًا لا تطيف به السباع ولا
يحط عليه العقبان وقد قدّمنا فيما سلف من هذا الكتاب
وصية عبد الملك للشعبى فى فضل الانصات للملوك وقد حكى
عن عبد الله بن عياش المنتوف انه قال لم تتقرب العامّة الى
الملوك بمثل الطاعة ولا العبيد بمثل الخدمة ولا البطانة بمثل
حسن الاستماع وقد حكى عن روح بن زنباع الجذامى انه

les lèvres de son prophète Mohammed ou de son Khalife. La grâce dont je viens d'être privilégié avait exercé une telle attraction sur mon esprit et si complétement absorbé ma pensée, que, si le firmament était tombé sur la terre, je ne l'aurais pas remarqué, ou du moins je n'aurais éprouvé d'autre inquiétude que celle que doit m'inspirer la conservation du Prince des Croyants (que Dieu le glorifie!). » Saffah le remercia en ces termes : « Je souhaite de vivre assez longtemps pour te faire une position si élevée que les lions ne pourront rôder, ni les aigles tournoyer à l'entour. » — Nous avons, dans un chapitre précédent, cité le conseil donné par Abd el-Mélik à Châbi sur le mérite de savoir bien écouter un roi (t. V, p. 312). On prête les paroles suivantes à Abd Allah, fils de Ayyach, surnommé *Mentouf* (qui s'épile la barbe) : « Rien ne peut être plus agréable aux rois que l'obéissance chez leurs sujets, de fidèles services chez leurs esclaves et une attention religieuse de la part de leurs confidents. »

On attribue aussi à Rouh, fils de Zinbâ le Djoudamite,

كان يقول اذا اردت ان يمكنك الملك من اذنه مكّن اذنك من الاصغآء الى حديثه ولا يُعتَب الرجل عندى اذا كان يصغى الى حديثى ولا يقدح ما قيل فيه فى قلبى لما تقدم له من حسن الاستماع عندى وقد حكى عن معاوية انه كان يقول يغلب الملك حتى يُركب لشئين بالحلم عند سَوْرته والاصغآء الى حديثه ووجدت فى كتب سير الملوك من الاعاجم ان شيرويه ابن ابرويز بينا هو فى بعض منتزهاته بارض العراق وكان لا يسائره احد من الناس مبتدئًا واهل المراتب العالية خلف ظهره على مراتبهم فان التفت يمينًا دنا منه صاحب الجيش وان التفت شمالاً دنا منه الموبذان فامر من دنا منهما باحضار من اراد مسامرته فالتفت فى مسيره هذا يمينًا فدنا منه صاحب

la sentence qui suit : « Qui veut avoir l'oreille du roi, doit aussi prêter une oreille attentive à ses discours. Pour moi, je ne sais plus adresser de reproches à celui qui m'écoute avec soin : toutes les accusations portées contre lui glissent sur mon cœur, tant je suis flatté de l'attention qu'il m'a accordée. » La tradition cite enfin ces paroles de Moâwiah : « Un souverain peut être dominé jusqu'à l'assujettissement par deux choses : la douceur opposée à ses transports, l'attention prêtée à ses discours. »

Voici une anecdote que j'ai trouvée dans les Vies des rois étrangers. Chirweïh, fils de Perviz, était venu dans un de ses parcs de plaisance situés en Irak. Or l'étiquette ne permettait à aucune personne de marcher de front avec le roi; tous les grands dignitaires se rangeaient derrière lui, d'après l'ordre hiérarchique. Si le roi se tournait à droite, le chef de l'armée se rapprochait de lui; s'il se tournait à gauche, c'était le *Grand môbed;* il ordonnait alors à celui de ces deux fonctionnaires qui s'était approché de faire avancer la per-

الجيش فقال اين بندار بن خرشيد [1] فاحضر وسايره فقال
له شيرويه أفكرتُ فى حديث جدّنا اردشير بن بابك حين
واقع ملك الخزر فحدّثنى به ان كنت تحفظه وكان بندار قد
سمع هذا الحديث من انوشروان وعرف المكيدة وكيف كان
اردشير اوقعها بملك الخزر فاستعجم عليه بندار واوهمه انه كان لا
يعرفه فحدّثه شيرويه بالحديث فاصغى اليه الرجل بجوارحه
كلها وكان مسيرهم على شاطئ نهر فترك الرجل لاقباله على
حديثه النظر الى موطئ حافر دابّته فزلّت احدى قوائمها
فمالت بالرجل الى النهر فوقع فى المآء ونفرت الدابّة فابتدرها
حاشية الملك وغلمانه فازالوها عن الرجل وجذبوه فحملوه

sonne avec laquelle le roi désirait s'entretenir. Chirweïh, se tournant à droite, pendant cette excursion, il demanda au général, qui, sur ce mouvement, s'était approché de lui, où était Bendar, fils de Khourchid. Ce courtisan fut appelé et se plaça à côté du roi : « Je pensais, lui dit ce dernier, à l'histoire de mon aïeul Ardéchir, fils de Babek, lors de son expédition contre le roi des Khazars. Raconte-la moi, si tu en as conservé le souvenir. » Or Bendar tenait ce récit d'Anouchirvan lui-même; il savait parfaitement le stratagème imaginé par ce roi et dans lequel le chef des Khazars succomba; cependant il feignit l'ignorance et laissa le roi supposer qu'il ne connaissait pas ces détails. Chirweïh se mit à les lui raconter et le courtisan l'écoutait de tout son être. On côtoyait alors les bords d'un canal : tout entier au récit, Bendar négligea de surveiller les pas de sa monture; un des sabots de devant glissa, la bête roula dans l'eau avec son cavalier et se laissa emporter. Aussitôt la suite du roi et ses *goulams* vinrent porter secours; on dégagea le cavalier, on l'attira et il fut transporté à force de bras jusque sur le

على ايديهم حتى اخرجوه فاغتمّ الملك لذلك ونزل عن دابّته
وبسط له هنالك حتى تغدّى فى موضعه ودعا بثياب من خاصّ
كسوته فأُلبِسَ على بندار واكل معه وقال له غفلت عن النظر
الى موطئ حافر دابّتك فقال ايها الملك ان الله اذا انعم على
عبده نعمةً قابلها بمحنة وعارضها ببليّة وعلى قدر النعم تكون
المحن وان الله انعم علىّ بنعمتين عظيمتين هما اقبال الملك
علىّ بوجهه دون هذا السواد الاعظم وهذه الفائدة وتدبير
هذه الحرب التى حدّثت بها عن اردشير حتى انى لو دخلت
الى حيث تطلع الشمس او تغرب فيه لكنت راجعًا [1] فلما اجتمعت
نعمتان جليلتان فى وقت واحد قابلتهما هذه النقمة ولو لا

bord. Le roi, impressionné par cet accident, descendit de cheval; on planta les tentes en cet endroit même pour y préparer le déjeuner. Il fit apporter des vêtements de sa propre garde-robe, en revêtit Bendar et le fit asseoir à sa table. « Tu avais donc négligé, lui dit-il, de regarder où ton cheval mettait le pied? — Sire, répondit le courtisan, Dieu, s'il accorde à l'homme quelque faveur, lui oppose une disgrâce et met à la traverse une infortune. Les malheurs sont en proportion des événements heureux. Or Dieu m'avait favorisé de deux grâces précieuses : d'une part, l'honneur que m'a fait le Roi de se tourner vers moi, oubliant ces splendides campagnes; de l'autre, le profit que j'ai tiré des plans stratégiques d'Ardéchir, d'après qui le Roi daignait me les retracer. Aussi, fussé-je parvenu aux confins du levant ou du couchant, j'aurais poursuivi ma route. Mais deux faveurs aussi glorieuses ne peuvent se réunir en un même temps, sans qu'une représaille se mette à l'encontre. Sans les cavaliers du Roi et l'heureuse influence de son aïeul, j'étais à deux doigts de la mort. Mais quand même je serais mort

اساورة الملك ويمن جدّه لكنت بعرض هلكة وعلى ذلك فلو غرقت
حتى ذهبت عن جديد الارض لكان قد ابقى لى الملك ذكرًا
مخلّدًا ما بقى الظلام والضياء والجنوب والصبا فسُرّ الملك بذلك
وقال ما ظننتك بهذا المقدار الذى انت فيه فحشا فاه جوهرًا
ودرًّا رائقًا ثمينًا واستبطنه حتى غلب على أكثر امره وانما
ذكرنا هذا الخبر من أخبار من سلف من ملوك الفرس ليعلم
ان ابا بكر الهذلى لم يبتدئ بحال لم يسبقه اليها غيره
ويتقدمه بها سواه واحسن المواقع من الملوك الاستماع منها
والاخذ عنها وقد كانت حكمآء اليونانيين تقول ان الواجب
على من اقبل عليه الملك او ذو رياسة بحديث ان يصرف قلبه

dans le fleuve, quand même j'aurais disparu de la face du monde, le Roi m'aurait assuré une gloire perpétuelle, aussi durable que la lumière et les ténèbres, que le vent du sud et l'aquilon. » Ce langage charma le roi : « J'ignorais toute la valeur qui est en toi, » lui dit-il. Il lui fit emplir la bouche de pierres précieuses, de perles fines du plus grand prix, et lui accorda désormais une telle confiance qu'il finit par subir son ascendant dans presque toutes ses affaires. — Nous n'avons cité ce trait de l'histoire des anciens rois de Perse que pour montrer qu'Abou Bekr Hodeli ne fut pas le premier à agir ainsi, mais qu'il eut des prédécesseurs et des devanciers.

Ainsi, une des plus grandes satisfactions qu'on puisse donner à un roi, c'est d'écouter ses récits et d'en tirer profit. Comme l'ont dit les sages de la Grèce : « C'est un devoir pour celui auquel un roi ou un grand personnage font une narration, de l'écouter de tout son cœur. Lors même que le sujet lui serait connu, il doit paraître l'entendre pour la première fois et se montrer heureux de l'utilité qu'il peut

كله الى ذلك وان كان يعرف الحديث الذى يسمعه من الملك
كانه لم يسمعه قط ويظهر السرور بالفائدة من الملك والاستبشار
بحديثه فان فى ذلك امرين احدهما ما يظهر من حسن ادبه
فانه يوفى الملك حقه بحسن الاستماع لحديثه والاستغراب له
منه كانه لم يعرفه واظهار السرور بالاستفادة [1] فالنفس الى
فوائد الملوك والحديث عنهم اشهى واقرب منها الى فوائد
السوقة وما اشبهها وقد ذكر جماعة من الاخباريين كابن دأب
وغيره نحو هذا المعنى عن معاوية بن ابى سفيان ويزيد بن
شجرة الرهاوى وهو ان ابن شجرة كان يسائر ذات يوم معاوية
وكان به آنسًا والى حديثه بائعا ومعاوية مقبل عليه يحدثه
عن جزعان [1] يوم كان لبنى مخزوم وغيرهم من قريش كان فيه

en tirer, autant que flatté d'écouter la parole royale. Il trouve à cela deux avantages : le premier est de montrer sa bonne éducation, car il remplit son devoir envers le roi en l'écoutant avec attention et en admirant un récit qu'il est censé ne pas connaître; le second est de manifester le plaisir avec lequel il s'instruit. L'homme est naturellement enclin à profiter de la société et de la conversation des rois plus volontiers que de celle des gens de bazar et des classes inférieures. »

Plusieurs historiens, entre autres Ibn Dab, rapportent une aventure presque semblable qui se passa entre Moâwiah, fils d'Abou Sofian, et Yezid, fils de Chedjreh Rahawi. Ce Yezid accompagnait, un jour, Moâwiah, dont il était traité avec faveur et dont il recherchait l'entretien. Le prince lui racontait en route la journée de *Djazân*, où les Benou Makhzoum et d'autres familles de Koreich remportèrent la victoire, à la suite d'une grande bataille, qui fut très meurtrière; elle eut lieu avant l'islam ou seulement, dit-on,

حرب عظيمة فنى فيها خلق من الناس وذلك قبل الاسلام وقيل
ان ذلك كان قبل الهجرة وكانت فيه لابى سفيان مكرمة وسابقة
فى الرياسة وهو انه لما اشرف الفريقين جميعًا على نشز من الارض
ثمّ صاح بالفريقين واشار بمكّة[1] فانصرف الفريقان جميعًا انقيادًا
لامره وكان معاوية معجبًا بهذا الحديث فبينما هو يحدّث به
ويزيد بن شجرة مقبل عليه وقد استخفتهما لذّة المحدث
والمستمع اذ صك جبين يزيد بن شجرة حجر عابر فادماه فجعلت
الدما تسيل على وجهه ولحيته وثوبه وهو غير متغير عما كان
عليه من الاستماع فقال معاوية لله انت يا ابن شجرة اما ترى
ما نزل بك قال وما ذاك يا امير المؤمنين قال هذا دم يسيل على
ثوبك فقال اعتق ما املك ان لم يكن حديث امير المؤمنين

avant l'hégire. Abou Sofian s'y était signalé par une action généreuse, et son autorité y avait prévalu : en effet, montant sur une colline d'où il dominait les deux partis, il les interpella, en leur montrant la Mecque; aussitôt les combattants se séparèrent d'un commun accord, se soumettant ainsi à sa suprématie. Moâwiah aimait à citer cette histoire; pendant qu'il la racontait à Yézid ben Chedjreh fort attentif, et qu'ils se laissaient aller au plaisir, l'un de narrer, l'autre d'écouter, une pierre vint par hasard frapper Yézid au front et le blessa. Le sang coulait sur son visage, sa barbe et ses vêtements, et lui cependant gardait son immobilité d'auditeur. « Pour l'amour de Dieu, ô fils de Chedjreh, lui dit Moâwiah, ne vois-tu pas ce qui t'arrive? — Quoi donc, Prince des Croyants? — Ce sang qui coule sur ton vêtement? — Que je renonce à tout ce que je possède, répliqua Yézid, s'il n'est pas vrai que la parole du Prince des Croyants me charmait jusqu'à absorber ma pensée et enve-

الهانى حتى غمر فكرى وغطّى على قلبى فما شعرت بشىء مما حدث
حتى نبّهنى عليه امير المؤمنين فقال معاوية لقد ظلمك من
جعلك فى الف من العطآء واخرجك عن عطآء ابنآء
المهاجرين والجماهير ممن حضر معنا بصفّين ثم امر له وهو فى
مسيره بخمس مائة الف درهم وزاده فى عطائه الفًا من الدراهم
وجعله بين جلده وثوبه وقد قال بعض اهل المعرفة والادب
ممن صنّف الكتب فى هذا المعنى وغيره مما حكيناه عن معاوية
وابن شجره لئن كان ابن شجره خدع معاوية فى هذا او مكر به
ومعاوية ممن لا يخادع فما مثله الّا كما قال الاوّل

من ينك العير ينك نيّاكًا[1]

lopper mon cœur. Je n'avais rien senti de tout cela avant que le Prince m'en eût averti. » Moâwiah reprit : « On a commis une injustice envers toi, en te donnant une pension de mille (dirhems) et en te privant de celle à laquelle ont droit les fils des *émigrés* et des auxiliaires qui combattirent avec moi à Siffin. » Et aussitôt, sur la route même, il lui fit compter cinq cent mille dirhems, augmenta de mille dirhems sa pension et en fit son ami le plus intime (*littéral.* il le plaça entre sa peau et sa tunique). Un homme instruit, un moraliste, auteur d'ouvrages sur le sujet qui nous occupe et sur d'autres thèses de ce genre, fait les réflexions suivantes à propos de cette aventure de Moâwiah et d'Ibn Chedjreh : « Si le fils de Chedjreh donna le change à Moâwiah, en cette circonstance, s'il le trompa, et ce prince n'était pas de ceux qui se laissent duper, on peut lui appliquer ce proverbe ancien :

[1] Qui futuit asinum silvestrem, sæpe futuentem futuit (se dit de qui combat avec plus fort que soi).

ولئن كان بلغ من بلادة ابن شجرة وقلّة حسّه ما وصف به
نفسه ما كان جديرًا بخمسمائة الف درهم صلةً وزيادة الف فى
عطائه وما اظنّ ذلك خفيًّا عن معاوية   قال المسعودى وقد
قالت الحكمآء فى ذلك واكثرت وامرت بحسن الاستماع والصمت
واطنبت فقالوا لا تحسن المحادثة الّا بحسن الفهم وقالوا تعلّم
حسن الاستماع كما تتعلم حسن الكلام وحسن الاستماع هو
اشهى الى المحدِّث حتى ينقضى حديثه ومن ادب الحديث
وموجباته ان لا يقتضب اقتضابًا ولا يهجم عليه وان يتوصل
الى اجرائه بما يشاكله وان يستنسب له ما يحسن ان يجرى فى
غرضه حتى يكون بعض المفاوضة متعلقًا ببعض على حسب ما
قالوا فى المثل ان الحديث ذو شجون يريدون بذلك تشعبه

« Si, au contraire, Ibn Chedjreh était aussi lourdaud et obtus de sens qu'il se plaisait à le dire, il méritait bien peu la récompense de cinq cent mille dirhems et l'augmentation de sa pension. Moâwiah, je le pense aussi, n'aurait pas ignoré tout cela. »

Les moralistes ont développé à l'envi cette thèse, en insistant sur la nécessité de savoir écouter et se taire. Ils disent : « Un récit n'est bon, que s'il est bien compris. — Apprends à bien écouter, comme tu apprends à bien parler ; un auditoire recueilli est ce que désire surtout le narrateur, pour arriver au terme de son discours. Il est de règle et d'absolue nécessité qu'il ne soit pas interrompu, qu'on ne lui coupe pas la parole, qu'il puisse se développer à son aise, qu'il se dirige par la route de son choix vers le but qu'il poursuit, de sorte qu'un sujet en amène un autre, comme le dit le proverbe : *Le discours est un arbre touffu,* ce qui signifie que le discours part d'un tronc commun pour se développer et s'épanouir en tous sens. Le vrai bonheur c'est

ونفرغه عن اصل واحد الى وجوه من المعانى كثيرة اذ كان
العيش كلّه فى الجلس الممتع وقال رجل والله ما املّ الحديث
فقال السامع انما يملّ العتيق لا الحديث وقد اكثرت
الشعرآء من الاغراق فى هذا المعنى ومن ذلك قول علىّ بن
العباس الرومى[1]

وسئمت كلّ مآربى   فكانّ اطيبها خبيث
الّا الحديث فانّه   مثل اسمه ابدًا حديث

واحسن ما قيل فى هذا المعنى قول ابرهيم بن العباس

ان الزمان وما ترين بمفرقى   صَرَفَ الغوايةَ فانصرفت كريما
وعجزت الّا من لقآء محدّث   حَسَنِ الحديث يزيدنى تعليما

وقد ذكر بعض المحدثين من اهل الادب ان من الادب عدم

de causer avec un ami intelligent. Quelqu'un disait : « Grand Dieu, que la nouvelle (*hadis*) est chose ennuyeuse ! » On lui répondit : « C'est la vieillesse qui ennuie et non la *nouvelle* » (jeu de mots sur le double sens de *hadis*). Ce sujet a été également traité à fond par les poëtes. Voici des vers d'Ali, fils d'Abbas le Roumi, sur la même question :

Tout ce qui flattait mes désirs m'inspire du dégoût ; les plaisirs les plus doux me semblent vides.

La parole seule me charme, car elle est, comme son nom, toujours jeune (*hadis*).

Personne n'a mieux exprimé la même pensée qu'Ibrahim, fils d'Abbas :

Le temps et les rides que tu vois sur mon front ont emporté mes illusions ; je me suis noblement retiré.

Tout m'est à charge aujourd'hui, excepté la société d'un narrateur dont l'éloquente parole ajoute à mon savoir.

Un écrivain, à la fois traditionniste et moraliste, dit qu'une

اطالة الحديث من النديم وان احلى لحديثه واحسن لموقعه ان يجتنب منه الاحاديث الطوال ذات المعانى المغلغلة والالفاظ الحشوية التى افتن باقتصاصها سمار المجلس وتتعلق بها النفوس وتحتسى على اواخرها الكؤوس[1] فان ذلك بمجالس القصاص اشبه منه بمجالس الخواصّ وقد ذكر هذا المعنى فاجاد فيه عبد الله بن المعتزّ ووصف ذلك من اوصاف اصحاب الشراب على المعاقرة فقال[2]

بين اقداحهم حديث قصير هُوَ سِحْرٌ وما سواه كلام
وكأنّ السقاة بين الندامى آلفات على سطور قيام

وهذه طريقة من ذهب فى هذا المعنى الى استماع الملح وكان اوّل من وقع عليه اسم الوزارة فى دولة بنى العباس ابو سلمة

des règles de la politesse exige que le convive n'allonge pas son récit, qui aura plus de charmes et produira plus d'effet s'il évite les développements, les digressions et le remplissage, faits pour captiver l'oreille des convives, enchaîner leur cœur et servir d'accompagnement aux coupes qui circulent. Sinon, ce récit devient plus digne de la place publique que des réunions de choix. Abd Allah, fils de Moutazz, exprime ingénieusement la même opinion et exige cette qualité des convives que le plaisir rassemble :

Une courte causerie circule au milieu des verres, mais cette causerie est un enchantement, le reste n'est que vaines paroles.

Et les échansons! debout au milieu des convives, ils s'élèvent comme des *élifs* (lettre ا) au-dessus des lignes.

Telles sont, en un mot, les règles à suivre dans une conversation piquante et ingénieuse.

Le premier personnage qui reçut le titre de *Vizir*, sous la dynastie d'Abbas, fut Abou Salamah Hafs, fils de Suleïman,

حفص بن سليمان الخلّال الهمدانى مولى السبيع وكان فى نفس
ابى العباس عليه ما ذكرناه من رومه زوال الامر[1] عنهم الى
غيرهم فكتب ابو مسلم الى السفّاح يشير عليه بقتله ويقول له
قد احلّ الله لك يا امير المؤمنين دمه لانه قد نكث وغيّر
وبدّل فقال السفّاح ما كنت لافتتح دولتى بقتل رجل من
شيعتى لا سيما مثل ابى سلمة وهو صاحب هذه الدعوة وقد
عرّض نفسه وبذل مهجته وانفق ماله وناصح امامه وجاهد
عدوّه فكلّمه ابو جعفر اخوه وداود بن علىّ عمّه فى ذلك وقد
كان ابو مسلم كتب اليهما يسئلهما ان يشيرا على السفّاح بقتله
فقال ابو العباس ما كنت لافسد كثير احسانه وعظيم بلائه

surnommé *Khallal*, il était de la tribu de Hamdan, et *mawla* de la famille de Sabi. Le Khalife Abou'l-Abbas (Saffah) ne pouvait pardonner à ce ministre d'avoir songé à détourner la couronne au profit d'une autre famille (celle des Alides). Abou Moslim s'exprimait ainsi dans une lettre où il engageait le Khalife à se défaire de son vizir : « Prince des Croyants, Dieu vous permet de répandre le sang de cet homme, puisqu'il a violé et parjuré son serment et changé de parti. » Mais Saffah lui répondit : « Je ne veux pas inaugurer mon règne par le meurtre d'un de mes partisans et surtout d'un homme tel qu'Abou Salamah, qui, propagateur zélé de notre cause, a exposé sa vie, joué son existence et dépensé sa fortune pour servir son *Imam* et combattre ses ennemis. » Abou Djàfar, frère du Khalife et Dawoud ben Ali, son oncle, eurent des conférences avec lui. Abou Moslim leur ayant écrit pour les prier de conseiller à Saffah cette exécution. Le Khalife leur fit la même réponse : « Je ne sacrifierai pas, leur dit-il, tout le bien qu'il nous a fait, les

وصالح ايامه بزلّة كانت منه وهى خطرة من خطرات الشيطان
وغفلة من غفلات الانسان فقالا له فينبغى يا امير المؤمنين ان
تحترس منه فانّا لا نأمنه عليك فقال كلا فانى لآمنه فى ليلى
ونهارى وسرّى وجهرى ووحدتى وجماعتى فلما اتصل هذا
القول من ابى العباس بابى مسلم اكبره واعظمه وخاف من
ناحية ابى سلمة ان يقصده بالمكروه فوجّه جماعة من ثقات
اصحابه فى اعمال الحيلة فى قتل ابى سلمة وقد كان ابو العباس
يأنس بابى سلمة ويسمر عنده وكان ابو سلمة فكهًا ممتعًا اديبًا
عالمًا بالسياسة والتدبير فيقال ان ابا سلمة انصرف ليلةً من
عند السفّاح فى مدينته بالانبار وليس معه احد فوثب عليه

épreuves qu'il a supportées et tout un passé de dévouement, pour une faute légère qu'il faut attribuer aux suggestions de Satan et à la fragilité humaine. — Prince des Croyants, répliquèrent ces deux conseillers, il importe de vous tenir sur vos gardes : nous ne répondons pas de ce qu'il peut entreprendre contre vous. — Et moi je réponds de lui, s'écria Saffah, la nuit aussi bien que le jour, en secret et publiquement, seul et devant tout le monde ! » Ces paroles transmises à Abou Moslim lui déplurent et l'impressionnèrent. Craignant de la part d'Abou Salamah une tentative criminelle contre sa personne, il envoya quelques-uns de ses affidés avec la mission d'employer la ruse pour le délivrer du vizir. Le Khalife aimait la société d'Abou Salamah et l'associait aux causeries du soir; car ce ministre était homme d'esprit, ingénieux, lettré, fort au courant de la politique et du gouvernement. Ce fut, dit-on, un soir, en sortant sans escorte de chez le Khalife, alors dans sa ville d'Anbar, qu'il fut assailli par les agents d'Abou Moslim et égorgé. Cependant le

اصحاب ابى مسلم فقتلوه فلما اتصل خبره بالسفاح انشأ يقول[1]

الى النار فليذهب ومن كان مثله   على اىّ شىء فاتنا منه نأسف

وكان ابو مسلم يقال له امين آل محمد وابو سلمة حفص بن
سليمان يدعى وزير آل محمد فلما قُتل غيلةً على ما ذكرنا قال فى
ذلك الشاعر من ابيات

ان المساءة قد تسرّ وربّما   كان السرور بما كرهتَ جديرا
ان الوزير وزير آل محمد   اودى فمن يشناك كان وزيرا

وقد اتينا على خبر مقتله وكيفية امره فى الكتاب الاوسط وكان
السفاح[2] يعجبه المحادثة ومفاخرات العرب من نزار واليمن
والمذاكرة بذلك ولخالد بن صفوان ولغيره من قحطان اخبار

Khalife, quand il fut instruit de l'événement, prononça ce vers :

Au feu éternel lui et ses pareils ! Qu'y a-t-il dans sa conduite à notre égard qui puisse nous laisser des regrets ?

Abou Moslim avait été surnommé l'*Homme de confiance*, et Abou Salamah, le *Vizir* de la famille de Mahomet. Lorsque ce ministre périt dans le guet-apens dont nous venons de parler, un poète fit les vers suivants :

Le crime inspire quelquefois de la joie, et souvent on devrait se réjouir de ce qui inspire de la répugnance.

Le *vizir*, le ministre de la famille de Mahomet, vient de périr, et tu fais ton vizir de celui qui te hait !

Tous les détails relatifs au meurtre et à l'histoire d'Abou Salamah se trouvent dans notre Histoire Moyenne.

Saffah aimait la causerie ; il se plaisait au récit des compétitions de gloire entre les Arabes de Nizar et ceux du Yémen. Les faits intéressants concernant Khalid, fils de Saf-

حسان ومفاخرات ومنادمات ومسامرات مع السفّاح قد اتينا
على مبسوطها وما اخترناه من غررها فى كتابينا اخبار الزمان
والاوسط فاغنى ذلك عن ذكرها فمما ذكر من اخباره واستفاض
من اسماره هو ما ذكره البهلول بن العباس عن الهيثم بن
عدى الطائىّ عن يزيد الرقاشى قال كان السفّاح يعجبه مسامرة
الرجال وانى سمرت عنده ذات ليلة فقال يا يزيد اخبرنى
باطرب حديث سمعته قلت يا امير المؤمنين وان كان فى بنى
هاشم قال ذاك اعجب الىّ قلت يا امير المؤمنين نزل رجل من
تُنوخ بحىٍّ من بنى عامر بن صعصعة فجعل لا يحط شيئًا من
متاعه الا ويتمثل بهذا البيت

wan et d'autres descendants de Kahtan, leurs rivalités de famille, leurs entretiens dans les réunions du soir chez Saffah se trouvent cités en détail, ou du moins nous en avons choisi les traits principaux dans les Annales Historiques et l'Histoire Moyenne; nous n'avons donc pas à y revenir ici. Mais au nombre de ces anecdotes et de ces récits de la veillée, il en est un qui s'est propagé. Il a été transmis à Behloul, fils d'Abbas, par Heïtem, fils d'Adi le Tayite, à qui Yézid Rakkachi le raconta dans les termes suivants. Saffah aimait à causer, le soir, entre hommes. Un soir que j'étais présent à l'un de ces entretiens, il me dit : « Yézid, raconte-moi l'histoire la plus amusante que tu aies recueillie. — Prince des Croyants, lui répondis-je, et si elle touche aux fils de Hachem? — Elle ne m'en sera que plus agréable, répondit Saffah. — Je commençai ainsi : « Prince des Croyants, un Arabe de Tonoukh était descendu dans une tribu issue des Amir, fils de Sàsaah, et tout en défaisant et mettant en ordre son bagage il répétait ce vers :

لعمرك ما تُبلَى سرابيل عامر   من اللؤم ما دامت عليها جلودها

فخرجت اليه جارية من الحىّ فحادثته وآنسته وسألته حتى آنس بها ثم قالت ممن انت مُتّعتُ بك قال رجل من بنى تميم قالت أتعرف الذى يقول

تميم بطُرْق اللؤم اهدى من القطا   ولو سلكت سُبل المكارم ضلّتِ

ولو انّ برغوثا على ظهر قملة   يكرّ على جمعَىْ تميم لولّتِ

ذبحنا فسمّينا فتمّ ذبيحنا   وما ذبحت يوما تميم فسمّتِ

ارى الليل يجلوه النهار ولا ارى   عظام المخازى عن تميم تجلّتِ [1]

قال لا والله ما انا من تميم قالت فممن انت قال رجل من عِجل قالت أتعرف الذى يقول

Je le jure sur ta vie, les caleçons des Amir seront immondes, aussi longtemps que ces gens-là conserveront leur peau.

Une jeune fille de la tribu sort de sa tente, cause avec lui d'un ton familier, l'interroge, et, une fois la connaissance faite, elle lui demande : De quelle famille es-tu, mon ami? — Des Benou Témim, répond l'Arabe. — La jeune fille : Sais-tu qui a dit :

Les Témim connaissent mieux le chemin de la honte que l'oiseau *Kata* (celui de la citerne), mais qu'ils suivent les routes de la gloire, ils s'égarent.

Si une puce chevauchant sur un pou attaque deux troupes de Témim, les voilà en déroute.

Nous sacrifions en prononçant le nom de Dieu, et notre sacrifice est complet; mais les Témim n'ont jamais rien immolé en prononçant ce nom.

Je vois le jour dissiper les ténèbres; mais ce que je n'ai jamais vu dissiper, ce sont les grandes lâchetés de Témim.

L'Arabe : Non, par Dieu, je ne suis pas de Témim. — La jeune fille : Qui es-tu donc? — L'Arabe : Je suis de la tribu de Idjl. — La jeune fille : Sais-tu qui a dit :

اری الناس يُعطون الجزيل وانما   عطاء بنی عجل ثلاث واربعُ
اذا مات عجلیٌّ بارض فانما   يشق له منها ذراع واصبعُ

قال لا والله ما انا من عجل قالت فمن انت قال رجل من بنى يشكر قالت أتعرف الذی يقول

اذا يشكریٌّ مسّ ثوبك ثوبه   فلا تذكرنّ الله حتى تُطهّرا

قال لا والله ما انا من يشكر قالت فمن انت قال رجل من بنى عبد القيس قالت أتعرف الذى يقول(1)

رأيت عبد القيس لاقت ذُلّا   اذا اصابوا بصلًا وخَلّا
ومالحًا مُعتّقا قد طُلّا   باتوا يسلّون النساء سلّا
سلّ النبيط القصب المُبتلّا

Je vois distribuer partout de riches donatives, et celles des Benou Idjl ne sont que de trois ou quatre dirhems !

Qu'un Idjlite meure en quelque lieu que ce soit, on lui creuse une fosse d'une coudée et d'un pouce.

L'Arabe : Non vraiment, je ne suis pas de Idjl. — La jeune fille : Qui es-tu donc? — L'Arabe : Je suis des Benou Yachkor. — La jeune fille : Connais-tu celui qui a dit :

Si le vêtement d'un Yachkorite vient à frôler le tien, aie soin de ne pas prier Dieu avant de te purifier.

L'Arabe : Non, je ne suis pas de Yachkor. — La jeune fille : Qui donc es-tu? — L'Arabe : Je suis des Benou Abd el-Kaïs. — La jeune fille : Sais-tu qui a dit :

J'ai vu les Abd el-Kaïs tomber dans la misère ; (heureux) s'ils trouvent un oignon, du vinaigre, une vieille saumure putréfiée.

Le soir, ils dégainent devant leurs femmes, comme des Nabatéens qui arrachent des roseaux humides.

قال والله ما انا من عبد القيس قالت فمن انت قال رجل من باهلة قالت أتعرف الذى يقول

اذا ازدحم الكرام على المعالى	تنحى الباهلى عن الزحام
ولو كان الخليفة باهليًا	لقصر عن مناواه الكرام
وعِرضُ الباهلى ولو توقى	عليه مثل منديل الطعام

قال لا والله ما انا من باهلة قالت فمن انت قال رجل من بنى فزاره قالت أتعرف الذى يقول[1]

لا تأمنن فزاريا خلوتَ به	على قلوصك واكتبها بأسيار
لا تأمنن فزاريا على حُمر	بعد الذى امتل اير العير فى النار
قومٌ اذا نزل الاضياف ساحتهم	قالوا لأمّهم بولى على النار

L'Arabe : Non, je ne suis pas d'Abd el-Kaïs. — La jeune fille : Alors, qui es-tu ? — L'Arabe : Je suis des Bahilah. — La jeune fille : Sais-tu qui a dit :

Lorsque les braves courent en foule à la gloire, le Bahilite s'écarte de la foule.

Le Khalife, s'il était Bahilite, ne pourrait rivaliser avec les hommes de cœur.

L'honneur d'un Bahilite a beau être gardé, il est toujours (souillé) comme un linge de table.

L'Arabe : Je ne suis pas de Bahilah. — La jeune fille : D'où es-tu donc ? — L'Arabe : Je suis des Benou Fezarah. — La jeune fille : Sais-tu qui a dit :

Si tu es seul avec un Fezarite, prends garde à ta jeune chamelle; attache-la solidement à tes courroies.

Méfie-toi du Fezarite pour ton âne, depuis que l'un deux a fait rôtir un membre d'âne sur la braise.

Quand un hôte descend dans le territoire de leur tribu, ils crient à leur mère : Pisse sur le feu (pour ne pas offrir l'hospitalité) !

قال لا والله ما انا من فزارة قالت فمن انت قال رجل من ثقيف قالت أتعرف الذى يقول

اضلّ الناسبون ابا ثقيف(1) فليس لهم اب الّا الضلال
فان نُسبت او انتسبت ثقيف الى احدٍ فذاك هو المحال
خنازير الحشوش فقتّلوها فان دماءها لكُمُ حلال

قال لا والله ما انا من ثقيف قالت فمن انت قال رجل من بنى عبس قالت أتعرف الذى يقول

اذا عبسيّة ولدت غلامًا فبشّرها بلؤم مستفاد

قال لا والله ما انا من عبس قالت فمن انت قال رجل من ثعلبة قالت أتعرف الذى يقول

L'Arabe : Je ne suis pas Fezarite. — La jeune fille : Qui donc es-tu? — L'Arabe : Je suis de la tribu de Takif. — La jeune fille : Connais-tu celui qui a dit :

Le père des Takif met les généalogues en déroute : cette tribu n'a d'autre père que le mensonge.

Qu'on cherche pour elle un ancêtre, ou qu'elle le cherche elle-même, c'est une œuvre impossible.

Ces porcs de latrines, tuez-les; vous avez le droit de répandre leur sang.

L'Arabe : Je ne suis pas de Takif. — La jeune fille : D'où es-tu donc? — L'Arabe : Des Benou Abs. — La jeune fille : Sais-tu qui a dit :

Si une femme Absite met au monde un garçon, annonce-lui une honte bien acquise.

L'Arabe : Je ne suis pas des Benou Abs. — La jeune fille : Qui es-tu donc? — L'Arabe : Je suis des Tàlebah. — La jeune fille : Sais-tu qui a dit :

فثعلبة بن قيس شرّ قوم والأمهم واعدرهم بجار

قال لا والله ما انا من ثعلبة قالت فمن انت قال رجل من غنى قالت أتعرف الذى يقول

اذا غنوية ولدت غلامًا فبشّرها بخيّاط مجيد

قال لا والله ما انا من غنى قالت فمن انت قال رجل من بنى مُرّة قالت أتعرف الذى يقول

اذا مُرّية خضبت يداها فزوّجها ولا تأمن زناها

قال لا والله ما انا من بنى مرّة قالت فمن انت قال رجل من بنى ضبّة قالت أتعرف الذى يقول

لقد زرقت عيناك يا ابن مكعبر كما كلّ ضبّيّ من اللؤم ازرق

Tâlebah, fils de Kaïs, la pire des tribus, la plus infâme, la plus perfide envers ses voisins!

L'Arabe : Je ne suis pas de Tâlebah. — La jeune fille : D'où es-tu? — L'Arabe : De la tribu de Gani. — La jeune fille : Connais-tu celui qui a dit :

Quand une Ganawite accouche d'un garçon, annonce lui un excellent tailleur.

L'Arabe : Non vraiment, je ne suis pas de Gani. — La jeune fille : Qui es-tu, alors? — L'Arabe : Un des Benou Mourrah. — La jeune fille : Sais-tu qui a dit :

Dès qu'une fille Mourrite teint ses doigts (de *henné*, c'est-à-dire dès qu'elle est nubile), marie la et gare à l'adultère!

L'Arabe : Non, par Dieu, je ne suis pas des Benou Mourrah. — La jeune fille : Qui donc es tu? — L'Arabe : Un des Benou Dabbah. — La jeune fille : Sais tu qui a dit :

Tu as les yeux bleus, ô fils de Mokabir (fils du bourreau), comme les Dabbites ont le visage livide de honte.

قال لا واللّه ما انا من بنى ضبّة قالت فمن انت قال رجل من بجيلة قالت أتعرف الذى يقول

سألنا عن بجيلة حيث حلّت   لنخبر اين قرّ بها القرار
فما تدرى بجيلة حين تدعى   أقحطان ابوها ام نزار
فقد وقعت بجيلة بين بين   وقد خلعت كما خلع العذار

قال لا واللّه ما انا من بجيلة قالت فمن انت قال رجل من الازد قالت أتعرف الذى يقول

اذا ازديّة ولدت غلامًا   فبشّرها بملّاح مجيد

قال لا واللّه ما انا من الازد قالت فمن انت ويحك ما تستحى قل الحقّ قال رجل من خزاعة قالت أتعرف الذى يقول (1)

L'Arabe : Par Dieu, je ne suis pas Dabbite. — La jeune fille : D'où es-tu ? — L'Arabe : De la tribu de Badjilah. — La jeune fille : Sais-tu qui a dit :

Nous questionnons les Badjilah dans tous leurs campements, pour savoir où est leur véritable patrie.

Mais quand on les invite à répondre, ils ne savent si Kahtan est leur père, ou bien Nizar.

Aussi les Bedjilah vaguent çà et là reniés partout, comme ils ont renié l'honneur.

L'Arabe : Non certes, je ne suis pas de Badjilah. — La jeune fille : D'où es-tu donc ? — L'Arabe : De la tribu de Azd. — La jeune fille : Sais-tu qui a dit :

La femme Azdite met-elle au monde un garçon, annonce-lui un vaillant matelot.

L'Arabe : Non, je ne suis pas de Azd. — La jeune fille : D'où es-tu, alors ? N'as-tu pas de honte (de mentir) ? Dis enfin la vérité. — L'Arabe : Je suis des Khozaah. — La jeune fille : Sais-tu qui a dit :

اذا افتخرت خزاعة فى قديم   وجدنا فخرها شرب الخمور
وباعت كعبة الرحمن جهرًا   بزق بئس مفتخر الفخور

قال لا والله ما انا من خزاعة قالت فمن انت قال رجل من سُلَيم قالت أتعرف الذى يقول

وما لسُلَيمٍ شتّت الله امرها   تنيك بايديها وتَعْيَى ايورها

قال لا والله ما انا من سليم قالت فمن انت قال رجل من بنى لقيط قالت أتعرف الذى يقول

لعمرك ما البحار ولا الفيافى   باوسع من فقاح بنى لقيط
لقيط شرّ من ركب المطايا   وانذل من يدبّ على البسيط
الا لعن الاله بنى لقيط   بقايا سبية من قوم لوط

Khozaah se targue de sa vieille noblesse; mais nous savons que sa gloire était de boire du vin.

Cette tribu a vendu publiquement le temple du Dieu de miséricorde pour une outre de vin. Honte à qui n'a d'autre gloire que des cruches!

L'Arabe : Non vraiment je ne suis pas de Khozaah. — La jeune fille : Qui es-tu donc? — L'Arabe : Je suis de Soleïm. — La jeune fille : Connais-tu celui qui a dit :

Oh! les Soleïm (puisse Dieu les disperser!); leurs doigts seuls connaissent l'amour, et leur corps languit dans l'impuissance.

L'Arabe : Par Dieu, je ne suis pas de Soleïm. — La jeune fille : D'où es-tu donc? — L'Arabe : Des Benou Lakit. — La jeune fille : Connais-tu celui qui a dit :

Je le jure, les mers et les déserts sont moins larges que les *podex* des Benou Lakit.

Lakit! les plus infâmes parmi ceux qui montent à cheval, les plus vils parmi ceux qui foulent le sol.

Que Dieu maudisse les Benou Lakit, ces esclaves, ces derniers débris de la race de Lot!

قال لا واللّه ما انا من لقيط قالت فمن انت قال رجل من كندة قالت أتعرف الذى يقول[1]

اذا ما افتخر الكندى ذو البهجة والطُرّة
فبالنسج وبالخُفّ وبالسدل وبالحُفرة

قال لا واللّه ما انا من كندة قالت فمن انت قال رجل من خثعم قالت أتعرف الذى يقول

وخثعم لو صفرتَ بها صفيرًا لطارت فى البلاد مع الجراد

قال لا واللّه ما انا من خثعم قالت فمن انت قال رجل من طىّء قالت أتعرف الذى يقول[2]

وما طىّء الّا نبيط تجمعت فقالت طيانا كلْمة فاستمرّتِ
ولو انّ حرقوصًا يمدّ جناحه على جبلَىْ طىّء اذًا لاستظلّتِ

L'Arabe : Non, je ne suis pas de Lakit. — La jeune fille : Alors, d'où es-tu ? — L'Arabe : De Kindah. — La jeune fille : Sais-tu qui a dit :

Si le Kindite, ce mignon à la chevelure bouclée, se glorifie,
C'est d'un tissu, d'une bottine, d'un manteau ou d'une parure.

L'Arabe : Non vraiment, je ne suis pas Kindite. — La jeune fille : Qui es-tu donc? — L'Arabe : Je suis des Khotâm. — La jeune fille : Connais-tu celui qui a dit :

Réunis les Khotâmites d'un coup de sifflet, et ils se répandent dans la contrée en compagnie des sauterelles.

L'Arabe : Par Dieu, je ne suis pas de Khotâm. — La jeune fille : D'où es-tu donc? — L'Arabe : De la tribu de Tayi. — La jeune fille : Sais-tu qui a dit :

Les Tayites ne sont que des Nabatéens rassemblés ; ils ont dit *tayana* et ce mot s'est répandu.
Qu'un moustique étende ses ailes sur les deux montagnes de Tayi, cette tribu pourra s'y mettre à l'ombre.

قال لا والله ما انا من طيّء قالت فمن انت قال رجل من مُزَينة قالت أتعرف الذى يقول

وهل مزينة الا من قبيلة   لا يرتجى كَرَمٌ منها ولا دين

قال لا والله ما انا من مزينة قالت فمن انت قال رجل من النخع قالت أتعرف الذى يقول

اذا النخع اللئام غدوا جميعًا   تأذى الناس من وفر الزحام
وما تسموا الى مجد كريم   وما هم فى الصميم من الكرام

قال لا والله ما انا من النخع قالت فمن انت قال رجل من أَوْد قالت أتعرف الذى يقول

اذا نزلت بأَوْد فى ديارهم   فاعلم بانك منهم لست بالناجى

L'Arabe : Par Dieu, je ne suis pas Tayite. — La jeune fille : Alors, d'où es-tu ? — L'Arabe : Des Mozaïnah. — La jeune fille : Connais-tu celui qui a dit :

Les Mozaïnites ne sont-ils pas d'une tribu dont on n'espère ni générosité, ni foi?

L'Arabe : Non, je ne suis pas de Mozaïnah. — La jeune fille : D'où es-tu donc? — L'Arabe : De la tribu de Nakhâ. — La jeune fille : Sais-tu qui a dit :

Lorsque les Nakhâ, cette infime tribu, se réunissent un matin, on souffre au milieu d'une telle cohue.

Ils ne prétendent pas à la gloire que donne une noble action et ne comptent pas parmi l'élite des hommes généreux.

L'Arabe : Certainement, je ne suis pas de Nakhâ. — La jeune fille : Alors, d'où es-tu? — L'Arabe : Des Benou Awd. — La jeune fille : Connais-tu celui qui a dit :

Si tu descends sur le territoire des Awd, sache bien que tu n'as pas à espérer de salut.

لا تركننّ الى كهل ولا حدث   فليس فى القوم الّا كلّ عفّاجِ

قال لا واللّه ما انا من اود قالت فممن انت قال رجل من لخم
قالت أتعرف الذى يقول

اذا ما انتمى قوم لفخر قديمهم   تباعد فخر الجود عن لخمَ اجمعا

قال لا واللّه ما انا من لخم قالت فممن انت قال رجل من جُذام
قالت أتعرف الذى يقول

اذا كاس المدام أُدِير يومًا   لمكرمة تنحّى عن جُذام

قال لا واللّه وما انا من جذام قالت فممن انت ويلك ما تستحى
من كثرة الكذب قال انا رجل من تُنوخ وهو الحقّ قالت أتعرف
الذى يقول (1)

Méfie-toi, chez eux, du vieillard, comme du jeune homme, car dans cette tribu il n'y a que des brigands.

L'Arabe : Je ne suis pas de Awd. — La jeune fille : Alors, d'où es-tu ? — L'Arabe : Des Lakhm. — La jeune fille : Sais-tu qui a dit :

Si une tribu se glorifie de son passé, la gloire de la générosité s'enfuit loin de tous les fils de Lakhm.

L'Arabe : En vérité, je ne suis pas de Lakhm. — La jeune fille : D'où es-tu donc? — L'Arabe : Des Djodam. — La jeune fille : Sais-tu qui a dit :

Lorsque la coupe de vin circule, invitant à une action généreuse, elle n'est pas présentée aux Benou Djodam.

L'Arabe : Par Dieu, non, je ne suis pas de Djodam. — La jeune fille : D'où es-tu donc, malheureux? N'as-tu pas honte de tous ces mensonges? — L'Arabe : Je suis des Tonoukh, c'est bien la vérité. — La jeune fille : Sais-tu qui a dit :

اذا تنوخ قطعت منهلاً　　فى طلب الغارات والثار
آبت بخزى من الله العُلىَ　　وشهرة فى الاهل والجار

قال لا والله ما انا من تنوخ قالت ثكلتك امّك فممن انت قال انا رجل من حمير قالت أتعرف الذى يقول

نبئت حمير تهجونى فقلت لهم　　ما كنت احسبهم كانوا ولا خلقوا
لانّ حمير قوم لا نِصابَ لهم　　كالعود بالقاع لا مآء ولا ورقُ
لا يكثرون وان طالت حياتهم　　ولو يبول عليهم ثعلب غرقوا

قال لا والله ما انا من حمير قالت فممن انت قال رجل من يُحابر[1] قالت أتعرف الذى يقول

ولو صرّ صرار بارض يُحابر　　لماتوا واضحوا فى التراب رميما

Si les Tonoukh capturent un abreuvoir sur la route de leurs razzias et de leurs vengeances,

Ils rapportent l'ignominie aux yeux du Dieu très-haut, et la honte pour leur famille et leurs clients.

L'Arabe : Mais vraiment, je ne suis pas de Tonoukh. — La jeune fille : Que ta mère pleure ta mort! D'où es-tu donc? — L'Arabe : De la tribu de Himiar. — La jeune fille : Connais-tu celui qui a dit :

On m'annonçait que la tribu de Himiar me critique. J'ai répondu : « Je ne les croyais pas vivants ni parmi les créatures de ce monde.

Car Himiar est un peuple sans racine, semblable au morceau de bois qui gît dans la plaine, privé de sève et de feuillage.

Si longue que soit leur existence, ils ne se multiplient pas. Qu'un renard pisse sur eux, c'en est assez pour les noyer. »

L'Arabe : Non, par Dieu, je ne suis pas de Himiar. — La jeune fille : D'où es-tu donc? — L'Arabe : Des Youhabir. — La jeune fille : Sais-tu qui a dit :

Si un grillon siffle dans le pays des Youhabir, les voilà tous morts et pourrissant par terre

قال لا والله ما انا من يحابر قالت فمن انت قال رجل من قشير قالت أتعرف الذى يقول

بنى قُشَير قتلتُ سيّدكم　　فاليوم لا فدية ولا قَوَدُ

قال لا والله ما انا من قشير قالت فمن انت قال رجل من بنى اميّة قالت أتعرف الذى يقول

وَهَى من أُميّة بنيانها　　فهان على الله فقدانها
وكانت امية فيما مضى　　جرىّ على الله سلطانها
فلاآل حرب اطاعوا الرسول　　ولم يتّق الله مروانها

قال لا والله ما انا من بنى امية قالت فمن انت قال رجل من بنى هاشم قالت أتعرف الذى يقول

L'Arabe : Je ne suis pas de Youhabir. —.La jeune fille : Qui es-tu donc? — L'Arabe : Je suis des Kochaïr. — La jeune fille : Sais-tu qui a dit :

Benou Kochaïr, j'ai tué votre chef; je ne vous dois aujourd'hui ni rançon, ni talion.

L'Arabe : Certainement, je ne suis pas de Kochaïr. — La jeune fille : Alors, d'où es-tu? — L'Arabe : De la famille d'Omeyyah. — La jeune fille : Sais-tu qui a dit :

L'édifice des Omeyyah s'est écroulé : leur ruine a été indifférente à Dieu.
Les Omeyyah ont autrefois abusé de leur pouvoir contre Dieu même.
La race de Harb a désobéi au Prophète, et son Merwan n'a pas craint l'Éternel.

L'Arabe : Par Dieu, je ne suis pas d'Omeyyah. — La jeune fille : De quelle tribu es-tu donc? — L'Arabe : Des Benou Hachem. — La jeune fille : Connais-tu celui qui a dit :

بنى هاشم عودوا الى نَخَلاتكم   فقد صار هذا التمر صاعًا بدرهم
فان قلتُمُ رهط النّبى محمد   فانّ النصارى رهط عيسى بن مريم

قال لا والله ما انا من بنى هاشم قالت فمن انت قال رجل من همدان قالت أتعرف الذى يقول

اذا همدان دارت يوم حرب   رحاها فوق هامات الرجال
رأيتهم يحثّون المطايا   سراعًا هاربين من القتال

قال لا والله ما انا من همدان قالت فمن انت قال رجل من قضاعة قالت أتعرف الذى يقول

لا يفخرنّ قضاعىّ باسرته   فليس من يمن محضًا ولا مضر
مُذَبذَبون فلا قحطان والدهم   ولا نزار فخلّوهم الى سَقَر

Enfants de Hachem, retournez à vos palmiers; les dattes maintenant se vendent à peine un dirhem le boisseau.

Et si vous dites : « Nous sommes de la famille de Mohammed le Prophète, » est-ce que les Chrétiens ne sont pas de la famille de Jesus, fils de Marie ?

L'Arabe : Non vraiment, je ne suis pas des Hachem. — La jeune fille : Alors, qui es-tu? — L'Arabe : Un des Benou Hamdan. — La jeune fille : Connais-tu celui qui a dit :

Lorsque la guerre fait tournoyer sa meule sur la tête des guerriers,

Tu vois les Hamdan exciter leurs chevaux et fuir précipitamment loin du champ de bataille.

L'Arabe : Je ne suis pas de Hamdan. — La jeune fille : Alors, d'où es-tu? — L'Arabe : Des Kodaah. — La jeune fille : Sais-tu qui a dit :

Qu'un Kodaïte ne se targue point de sa naissance, car elle ne procède purement ni du Yémen, ni du Modar.

Ces enfants douteux, dont Kahtan n'est point le père, pas plus que Nizar, laissez-les à l'enfer !

قال لا واللّه ما انا من قضاعة قالت فمن انت قال رجل من شيبان قالت أتعرف الذى يقول

شيبان قوم لهم عديد وكلّهم مُقرِف لئيم
ما فيهم ماجد حسيب ولا نجيب ولا كريم

قال لا واللّه ما انا من شيبان قالت فمن انت قال رجل من بنى نُمَير قالت أتعرف الذى يقول

فغضّ الطرف انك من نمير فلا كعبًا بلغتَ ولا كلابا
ولو وُضِعَت فِقاح بنى نمير على خبث الحديد اذًا لذابا

قال لا واللّه ما انا من نمير قالت فمن انت قال رجل من تغلب قالت أتعرف الذى يقول

لا تطلبنّ خُؤولة فى تغلب فالزنج اكرم منهم اخوالا

L'Arabe : Je ne suis certainement pas de Kodaah. — La jeune fille : D'où es-tu donc ? — L'Arabe : De la famille de Cheïban. — La jeune fille : Connais-tu celui qui a dit :

Cheïban ! famille nombreuse; mais tout plèbe, tout canaille.
Parmi eux pas un seul héros, pas un noble, personne qu'illustre sa grandeur ou sa générosité.

L'Arabe : Mais je ne suis pas des Cheïban. — La jeune fille : Alors, d'où es-tu ? — L'Arabe : Des Benou Nomeïr. — La jeune fille : Sais-tu qui a dit :

Puisque tu es un Nomeïr, baisse les yeux : tu es encore loin des Kaab et des Kilab.
Que les Nomeïr s'asseyent sur de la limaille de fer, elle ne tardera pas à être en fusion.

L'Arabe : Par Dieu, je ne suis pas des Nomeïr. — La jeune fille : D'où es-tu ? — L'Arabe : Des Tagleb. — La jeune fille : Sais-tu qui a dit :

Ne cherche pas ta parenté parmi les Benou Tagleb : celle des Zendj vaudrait encore mieux que la leur.

والتغلبى اذا تنحنح للقِرَى   حكّ استه وتمثل الامثالا

قال لا والله ما انا من تغلب قالت فمن انت قال رجل من مُجاشع قالت أتعرف الذى يقول

تبكى المغيبة من بنات مُجاشع   ولها اذا سُمِعَتْ نهيق حمار

قال لا والله ما انا من مجاشع قالت فمن انت قال رجل من كلب قالت أتعرف الذى يقول

فلا تقربَنّ كلبًا ولا باب دارها   فما يطمع السارى يرى ضوء نارها

قال لا والله ما انا من كلب قالت فمن انت قال رجل من بنى تيم قالت أتعرف الذى يقول[1]

تميّة مثل انف الفيل مقبلها   تهدى الرحا ببنان غير مجذوم

Lorsqu'on invoque son hospitalité, le Taglebite se gratte la fesse et conte des apologues.

L'Arabe : Je ne suis pas de Tagleb. — La jeune fille : Alors, de quelle tribu es-tu ? — L'Arabe : Des Benou Moudjachî. — La jeune fille : Connais-tu celui qui a dit :

La femme d'un Moudjachi pleure-t-elle son mari absent, il semble qu'on entende le braiment d'un âne.

L'Arabe : Je ne suis pas de Moudjachì. — La jeune fille : Eh bien, qui es-tu ? — L'Arabe : Je suis des Kelb. — La jeune fille : Sais-tu qui a dit :

N'approchez pas des Kelb ; ne frappez point à leur porte : que peut espérer le voyageur qui voit briller leurs feux au milieu des ténèbres?

L'Arabe : Certainement je ne suis pas de Kelb. — La jeune fille : Alors, d'où es-tu ? — L'Arabe : Des Benou Teïm. — La jeune fille : Connais-tu celui qui a dit :

La femme Teïmite a devant elle comme une trompe d'éléphant : et quand il s'agit de diriger la meule, elle n'est pas manchotte.

قال لا والله ما انا من تيم قالت فمن انت قال رجل من جَرْم
قالت أتعرف الذى يقول

تُمنّينى سويق الكرم جرم وما جرم وما ذاك السويق
فما شربوه لما كان حلّا ولا غالوا به فى يوم سوق
فلما أُنزِل التحريم فيها اذًا لِلجرمىّ منها لا يفيق

قال لا والله ما انا من جرم قالت فمن انت قال رجل من سُليم
قالت أتعرف الذى يقول

اذا ما سُلَيم جئتَها لغدآئها رجعتَ كما قد جئتَ غرثان جائعا

قال لا والله ما انا من سليم قالت فمن انت قال رجل من الموالى (1)
قالت أتعرف الذى يقول

L'Arabe : En vérité, je ne suis pas de Teïm. — La jeune fille : Eh bien, d'où es-tu ? — L'Arabe : Des Djerm. — La jeune fille : Sais-tu qui a dit :

La tribu de Djerm m'invite à boire le jus de la grappe ; mais qu'importe Djerm, qu'importe le vin ?
Quand il était permis, ils n'en buvaient pas et ne le vendaient pas cher, le jour du marché.
Mais, depuis que la prohibition en est venue du ciel, il n'y a plus un Djermite qui se tienne sur ses jambes.

L'Arabe : Non, par Dieu, je ne suis pas de Djerm. — La jeune fille : Alors, qui es-tu ? — L'Arabe : Un Soleïm. — La jeune fille : Sais-tu qui a dit :

Si tu viens, comptant sur le déjeuner des Soleïm, tu t'en iras comme tu étais venu, affamé, le ventre vide. (Voir ci-dessus, p. 144.)

L'Arabe : Non, je ne suis pas de Soleïm. — La jeune fille : Qui es-tu donc ? — L'Arabe : Je suis un des affranchis. — La jeune fille : Connais-tu celui qui a dit :

الا من اراد اللؤم والفحش والخنا فعند الموالى الجيد والطرفان

قال اخطأتِ نسبى وربّ الكعبة انا رجل من الخوز قالت أتعرف الذى يقول

لا بارك الله ربّى فيكم ابدًا يا معشر الخوز انّ الخوز فى النار

قال لا والله ما انا من الخوز قالت فمن انت قال رجل من اولاد حام قالت أتعرف الذى يقول

فلا تنكحنّ اولاد حام فانهم مشاويه خلق الله حاشا ابن اكوع

قال لا والله ما انا من اولاد حام ولكنى من اولاد الشيطان الرجيم قالت فلعنك الله ولعن اباك الشيطان معك أتعرف الذى يقول

الا يا عباد الله هذا عدوّكم عدوّ نبىّ الله ابليس يتهوق [1]

Qui veut voir la honte, l'ignominie et l'opprobre? Il les trouvera réunis en un seul corps (*littéral.* le cou et les extrémités) chez les affranchis.

L'Arabe : Tu méconnais mon origine. Par le maître de la Kaabah, je suis un homme du *Khouz* (de la Susiane). — La jeune fille : Connais-tu celui qui a dit :

Que Dieu mon Seigneur vous refuse à jamais ses bénédictions, ô peuples du Khouz, car vous êtes condamnés au feu de l'enfer.

L'Arabe : En vérité, je ne suis pas du Khouz. — La jeune fille : Qui donc es-tu? — L'Arabe : Un fils de Cham. — La jeune fille : Sais-tu qui a dit :

Ne formez pas d'union avec les fils de Cham, les plus laides créatures de Dieu, n'en déplaise à Ibn Akwâ! (un des compagnons du Prophète)

L'Arabe : Eh bien non, je ne suis pas un fils de Cham, mais un fils de *Satan le lapidé*. — La jeune fille : Que Dieu te maudisse et, avec toi, Satan ton père! Sais-tu qui a dit :

Serviteurs de Dieu, voici votre ennemi et l'ennemi de l'apôtre, voici Iblis qui brave (allusion au Koran XX, 115 et *passim*).

قال لها هذا مقام العائذ بك قالت قم فارحل خاسئًا مذمومًا واذا نزلت بقوم فلا تنشد فيهم شعرًا حتى تعرف من هم ولا تتعرض للمباحث عن مساوى الناس فلكلّ قوم اساآت واحسان الّا رُسُل ربّ العالمين ومن اختاره الله من عباده وعصمه من عدوّه وانت كما قال جرير للفرزدق[1]

وكنتَ اذا حللتَ بدار قوم   رحلت بخزية وتركت عارا

فقال لها والله لا انشدت شعرًا ابدًا فقال السفّاح لئن كنت عملت هذا الخبر ونظمت فيمن ذكرت هذه الاخبار فلقد احسنت وانك سيد الكذابين وان كان الخبر صدقًا وكنت فيما ذكرته محقًا فان هذه الجارية العامرية لمن احضر الناس

L'Arabe : Il ne me reste plus qu'à implorer ton pardon. — La jeune fille : Lève-toi et sors d'ici avec ton affront et ta honte. Désormais, lorsque tu demanderas l'hospitalité aux gens, ne récite pas de poésies où il soit question d'eux, avant de savoir à qui tu as affaire. Ne te mêle plus de rechercher les défauts d'autrui : le bien et le mal se rencontrent réunis dans toutes les familles, excepté chez les envoyés du Seigneur des Mondes et ceux de ses fidèles qu'il a élus et prémunis contre leur ennemi (Satan). Quant à toi, on peut te dire ce que Djérir disait à Farazdak :

Quand tu descendais sur le territoire d'une tribu, tu t'éloignais emportant son mépris et lui laissant ton opprobre.

L'Arabe lui fit alors serment, par le nom de Dieu, de ne plus jamais réciter de vers. » — Le Khalife (ce récit terminé) dit au narrateur : « Si cette narration est ton œuvre, si tu es l'auteur des vers que tu attribues à tes personnages, je t'en fais mon compliment : tu es le roi des imposteurs. Mais, en admettant le caractère historique de cette aventure

جوابا وابصرهم بمثالب الناس قال المسعودى وللسفّاح اخبار غير هذه واسمار حسان قد اتينا على مبسوطها فى كتابينا اخبار الزمان والاوسط

الباب الثامن بعد المائة

ذكر خلافة ابى جعفر المنصور

وبويع ابو جعفر عبد الله بن محمد بن علىّ بن عبد الله بن العباس بن عبد المطّلب المنصور وهو بطريق مكّة اخذ له البيعة عمّه عيسى بن علىّ ثم لعيسى بن موسى من بعده يوم الاحد لاثنتى عشرة ليلة خلت من ذى الحجة سنة ست

et la véracité de ton anecdote, il faut convenir que ta jeune fille Amirite avait la répartie prompte et connaissait à merveille les défauts de chaque famille. » D'autres récits relatifs à Saffah, d'autres traits intéressants de ses *veillées*, sont racontés en détail dans nos Annales historiques et notre Histoire moyenne.

CHAPITRE CVIII.

KHALIFAT D'ABOU DJAFAR MANSOUR.

Abou Djafar Abd Allah, fils de Mohammed, fils d'Ali, fils d'Abd Allah, fils d'Abbas, fils d'Abd Mottalib, surnommé *Mansour*, fut proclamé Khalife, tandis qu'il était sur la route de la Mecque. Son oncle, Yça ben Ali, reçut le serment au nom de Mansour d'abord et au nom d'Yça ben Mouça, comme son successeur, le lundi 12 de Dou'l-hiddjeh 136 de l'hégire. Mansour avait alors quarante et un ans, puisqu'il

وثلاثين ومائة والمنصور يومئذ ابن احدى واربعين سنة وكان مولده فى ذى الحجة سنة خمس وتسعين وكانت امّه امّ ولد يقال لها سلّامة بربرية وكانت وفاته يوم السبت لست خلون من ذى الحجة سنة ثمان وخمسين ومائة فكانت ولايته اثنتين وعشرين سنة الّا تسعة ايام وهو حاجّ عند وصوله الى مكّة فى الموضع المعروف ببوستان بنى عامر من جادّة العراق ومات وهو ابن ثلاث وستين سنة ودفن بمكّة مكشوف الوجه لانه كان محرمًا وقيل انه مات بالبطحآء عند بئر ميمون ودفن بالحجون وهو ابن خمس وستين سنة،

ذكر جمل من اخباره وسيره ولمع مما كان فى ايامه

ذكر عن سلّامة امّ المنصور انها قالت رأيت لما حملت بابى

était né au mois de Dou'l-hiddjeh 95, d'une esclave berbère nommée *Sallamah*. Il mourut le samedi 6 du mois Dou'l-hiddjeh 158, après un règne de vingt-deux ans moins neuf jours. Il faisait le pèlerinage et allait arriver à la Mecque, quand la mort le surprit dans une localité nommée « le verger (*Boustan*) des Benou Amir, » sur la grande route de l'Irak. Il avait alors soixante-trois ans; il fut enterré à la Mecque, le visage découvert, parce qu'il avait revêtu l'*ihram* (manteau pénitentiel du pèlerin). Cependant, d'après une autre version, il serait mort à El-Bathâ, près du Puits de Maïmoun (*Bîr Maïmoun,* dans le voisinage de la Mecque) et aurait été enterré à Hadjoun, âgé de soixante-cinq ans.

RÉSUMÉ DE SON HISTOIRE ET DE SA BIOGRAPHIE, APERÇU DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE SON RÈGNE.

Sa mère Sallamah faisait, dit-on, le récit suivant : « Étant enceinte d'Abou Djâfar Mansour, je vis (en songe) un lion

جعفر المنصور كان اسدا خرج من قُبلى نادى وزأر وضرب
بذنبه فاقبلت اليه الأُسْد من كلّ ناحية فكلما انتهى اليه اسد
منها سجد له وحدث ابو الحسن علىّ بن محمد المدائنى ان
المنصور قال صحبت رجلاً ضريرًا الى الشام وكان يريد مروان
ابن محمد بشعر قاله فيه فسألته ان ينشدنى فانشدنى

ليت شعرى افاح رايحة المسـك وما ان اخال بالخيف انسى
حين غابت بنو اميّة عنه   والبهاليل من بنى عبد شمس
خطباء على المنابر فرسا   ن عليها وقالة غير خُرس
لا يُعابون قائلين وان قا   لوا اصابوا ولم يقولوا بلبس
بحلوم اذا الحلوم استخفت   ووجوه مثل الدنانير مُلس

sortir de mes flancs, et s'accroupit en rugissant et battant le sol avec sa queue. Alors, des lions surgirent de tout côté et se dirigèrent vers lui, et chacun de ces animaux, en s'approchant de lui, se prosternait. »

Au rapport d'Abou'l-Haçan Ali, fils de Mohammed Médaini, Mançour lui-même racontait ce qui suit : « Me rendant en Syrie, j'eus pour compagnon de voyage un aveugle qui allait offrir à Merwan, fils de Mohammed, des vers qu'il avait composés à sa louange. Sur le désir que je lui exprimais de les connaître, il me récita ceux-ci :

Que je voudrais savoir si le parfum du musc s'est évaporé? Car le bonheur que nous goûtions à Khaïf a été détruit

Depuis le départ des Benou Omeyyah, cette fleur de la race d'Abd Chems.

Ces orateurs occupaient la chaire comme de vaillants champions, et leur voix ne restait jamais muette.

Leurs paroles étaient à l'abri de toute critique, car ils allaient droit au but et s'exprimaient sans artifice.

Ils étaient pleins de douceur, alors même que la douceur était méprisée, et leurs visages brillaient comme des pièces d'or.

قال المنصور فوالله ما فرغ من شعره حتى ظننت ان العمى قد ادركنى وكان والله ممتع الحديث حسن الصحبة قال وحججت سنة احدى واربعين ومائة فنزلت على الحمارة [1] فى جبلى زرود فى الرمل امشى لنذر كان علىّ فاذا انا بالضرير فاومات الى من كان معى ان يتأخروا ودنوت منه فاخذت بيده فسلّمت عليه فقال من انت جعلنى الله فداك فما اثبتك معرفةً قلت رفيقك الى الشام فى ايام بنى امية وانت متوجه الى مروان فسلّم علىّ وتنفس ثم انشا يقول

آمت نساء بنى اميّة منهم وبناتهم بمضيعة ايتامُ
نامت جدودهم واُسقط نجمهم والنجم يسقط والجدود نيامُ

« Ce poëte, ajoutait Mansour, n'avait pas achevé sa récitation, qu'il me semblait devenir aveugle à mon tour; c'était d'ailleurs un agréable causeur et un compagnon de voyage accompli. Plus tard, en l'année 141, je faisais le pèlerinage; pour accomplir un vœu, j'étais descendu de cheval à Hamarah, entre les deux collines de Zeroud, et je cheminais à pied dans le sable, lorsque je me retrouvai auprès de mon aveugle. Je fis signe à mon escorte de rester en arrière, je m'approchai, lui pris la main et le saluai. « Qui es-tu? me dit-il (que Dieu sacrifie ma vie à la tienne!), je ne suis pas bien sûr de te connaître. — C'est moi, lui répondis-je, ton compagnon sur la route de Syrie, du temps des Omeyyades; tu te rendais alors à la cour de Merwan. » Aussitôt il me salua et prononça ces vers en soupirant :

Les femmes des Omeyyades gémissent dans leur détresse; le trépas a rendu leurs filles orphelines.

La fortune de cette dynastie s'est assoupie et leur étoile est tombée, car les étoiles passent et la fortune s'endort.

خلت المنابر والاسرّة منهم فعليهم حتى الممات سلامُ

فقلت له كم كان مروان اعطاك قال اغنانى فلا اسئل احدًا بعده قلت له كم قال اربعة الاف دينار وخلع وحملان قلت واين ذلك قال بالبصرة قلت له اثبتنى معرفةً فقال اما معرفة الصحبة فقد لعمرى واما معرفة النسب فلا فقلت انا ابو جعفر المنصور امير المؤمنين فوقع عليه الافكل وقال يا امير المؤمنين اعذر فان ابن عمك محمدا صلعم قال جُبِلت القلوب على حبّ من احسن اليها وبغض من اساء اليها قال ابو جعفر منصور فهممت والله به ثم تذكرت الحرمة والصحبة فقلت للمسيّب اطلقه فاطلِق ثم بدا لى رأى فى مسامرته فامرت بطلبه فكان البيداء ابادته

Leurs chaires et leurs trônes demeurent vides; qu'ils reçoivent mon salut jusqu'à ma dernière heure!

« Quelle somme as-tu reçue de Merwan? demandai-je au poete. — Il m'a enrichi et je n'ai plus à implorer personne après lui. — Mais combien? insistai-je. — Quatre mille dinars, des vêtements de prix et deux chameaux de selle. — Où cela? — A Basrah, répondit-il. — Me reconnais-tu maintenant? lui dis-je. — Comme compagnon de voyage, oui, aussi vrai que j'existe; mais quelle est ta famille, je l'ignore. — Je suis Abou Djâfar Mansour, le Prince des Croyants. — Prince, répondit l'aveugle tout tremblant, pardonnez-moi, puisque Mohammed votre cousin a dit: « Les cœurs sont pétris de sympathie pour ceux qui les servent, et de haine contre ceux qui leur nuisent. » Mansour acheve ainsi son récit: « Ma première pensée fut de le punir; puis je réfléchis aux droits que lui créait son titre de pèlerin et de compagnon de voyage, et j'ordonnai à Moçeyyab de le mettre en liberté; ce qui fut fait. Je voulus plus tard profiter de sa conversation, le soir, et le fis rechercher; *mais le desert l'avait tué.* »

وحدث الربيع قال اجتمع عند المنصور عيسى بن علىّ
وعيسى بن موسى بن محمد بن علىّ وصالح بن علىّ وقثم بن
العباس ومحمد بن جعفر ومحمد بن ابرهيم فذكروا خلفآء بنى
امية وسيرتهم وتدبيرهم والسبب الذى به سلبوا عزّهم فقال
المنصور اما عبد الملك فكان جبّارًا لا يبالى ما صنع[1] واما
سليمان فكانت همّته بطنه وفرجه واما عمر بن عبد العزيز فكان
اعور بين عُميان وكان فتى القوم هشام ولم تزل بنو اميّة
ضابطين لما مُهّد لهم من السلطان يحوطونه ويحفظونه
ويصونون ما وهب الله لهم مع تساميهم معالى الامور ورفضهم
ادانيها حتى افضى امرهم الى ابنآئهم المترفين فكانت همهم

Rébî raconte que dans une réunion chez Mansour, où se trouvaient Yça, fils d'Ali; Yça, fils de Mouça, fils de Mohammed, fils d'Ali; Salih, fils d'Ali; Kotam, fils d'Abbas; Mohammed, fils de Djâfar, et Mohammed, fils d'Ibrahim, la conversation tomba sur les Khalifes Omeyyades, sur la conduite et la politique qu'ils avaient suivies, et sur les causes de leur chute. Mansour s'exprima ainsi : « Abd el-Mélik fut un tyran orgueilleux, qui agissait sans réflexion. Suleïman ne vécut que pour la gourmandise et la luxure. Omar, fils d'Abd el-Aziz, fut comme un borgne au milieu d'aveugles : le seul grand homme de la famille a été Hicham. Les (premiers) Omeyyades gouvernèrent d'une main ferme l'empire que Dieu leur avait soumis ; ils surent contenir, protéger et défendre les États que Dieu leur avait confiés, parce qu'ils se maintinrent dans une sphère élevée et qu'ils évitèrent toute action vulgaire. Mais leurs fils, perdus de luxe et de vices, n'eurent d'autre pensée, en arrivant au pouvoir, que de satisfaire leurs passions, que d'enfreindre les lois divines pour s'adonner à tous les plaisirs. Ignorant que

قصد الشهوات وركوب اللذّات من معاصى الله عزّ وجلّ جهلاً منهم باستدراجه وآمنًا منهم لمكره مع اطّراحهم صيانة الخلافة واستخفافهم بحقّ الله تعالى وحقّ الرياسة وضعفهم عن السياسة فسلبهم الله العزّ والبسهم الذلّ ونفى عنهم النعمة فقال صالح ابن علىّ يا امير المؤمنين ان عبد الله بن مروان لما دخل ارض النوبة هاربًا فيمن اتبعه سأل ملك النوبة عن حالهم وهيئتهم وما نزل بهم وكيف كانت سيرتهم فاخبر بجميع ذلك فركب الى عبد الله فسأله عن شىء من امورهم والسبب الذى به زالت النعمة عنهم وكلّمه بكلام سقط عنى حفظه ثم اشخصه عن بلده فان رأى امير المؤمنين ان يدعو به ليحدّثه عن امره

la vengeance de Dieu s'avance lentement, et ne redoutant pas les ruses qu'il emploie, ils renversèrent les garanties du khalifat, foulèrent aux pieds les droits de Dieu et ceux de la couronne, et devinrent incapables de régner. Alors Dieu les dépouilla de leur puissance; les revêtit d'opprobre et les priva de leurs biens. » Salih, fils d'Ali, prit la parole et dit : « Prince des Croyants, lorsque Abd Allah, fils de Merwan, vint en fugitif dans le pays des Nubiens avec un petit nombre de partisans, le roi de cette contrée voulut connaître leur état, leur situation; il s'informa de leur histoire et de leur conduite, et, quand il eut reçu tous ces renseignements, il vint trouver Abd Allah, lui adressa des questions sur plusieurs événements relatifs à lui et à sa famille et sur les causes de leur disgrâce, et lui fit entendre des paroles dont je n'ai pas gardé le souvenir; après quoi, il l'expulsa de Nubie. Le Prince des Croyants pourrait faire appeler Abd Allah et l'inviter à raconter lui-même son aventure. » En conséquence, Mansour le fit sortir de prison, et, quand il fut en

فعل فامر المنصور باحضاره عن محبسه فلما مثل بين يديه قال
له يا عبد الله قص عليّ قصتك وقصة ملك النوبة فقال يا امير
المؤمنين قدمت الى النوبة فاقمت بها ثلاثـا فاتانى ملكها فقعد
على الارض وقد بسط له فراش له قيمة فقلت له ما منعك من
القعود على فراشنا قال لانى ملك وحقّ للملك ان يتواضع لعظمة
الله اذ رفعه ثم قال لى لِمَ تشربون الخمر وهى مُحرّمة عليكم فى
كتابكم فقلت اجترأ على ذلك عبيدنا واتباعنا قال فلِمَ تطؤون
الزرع بدوابّكم والفساد محرّم عليكم فى كتابكم فقلت فعل ذلك
عبيدنا واتباعنا لجهلهم قال فلم تلبسون الديباج والحرير
والذهب وهو محرّم عليكم فى كتابكم ودينكم فقلت ذهب منا

sa présence, il lui dit : « Abd Allah, raconte-moi l'entretien que tu as eu avec le roi des Nubiens. » Celui-ci répondit en ces termes : « Prince des Croyants, j'étais en Nubie depuis trois jours, lorsque le roi se présenta chez moi : il s'assit par terre, quoique j'eusse fait préparer de riches tapis, et, comme je lui demandais pourquoi il refusait de s'asseoir sur un tapis qui m'appartenait, il me répondit : « Parce que je suis roi, et que le devoir d'un roi est de s'humilier devant la puissance du Dieu qui l'a fait grand ; » puis il ajouta : « Pourquoi buvez-vous du vin, lorsque votre Livre vous le défend ? » — Je répondis : « C'est une infraction commise par nos esclaves et nos officiers. — Pourquoi, reprit-il, permettez-vous à vos cavaliers de dévaster les moissons sous les pieds de leurs chevaux, tandis que votre Livre vous défend de détruire ? — Ce sont encore nos esclaves, nos officiers qui ont agi ainsi par ignorance. — Pourquoi, continua le roi, portez-vous de la brocatelle, de la soie, de l'or, malgré les prohibitions de votre Livre et

الملك وانتصرنا بقوم من العجم دخلوا فى ديننا فلبسوا ذلك
على الكره منا فاطرق الى الارض يقلّب يده مرّةً وينكت[1] فى
الارض اخرى ويقول عبيدنا واتباعنا واعاجم دخلوا فى ديننا
ثم رفع رأسه وقال ليس كما ذكرت بل انتم قوم استحللتم ما حرّم
الله وركبتم ما عنه نُهيتم وظلمتم فيما ملكتم فسلبكم الله تعالى
العزّ والبسكم الذلّ بذنوبكم ولله فيكم نقمة لم تبلغ غايتها
فيكم وانا خائف ان يحلّ بكم العذاب وانتم ببلدى فينالنى
معكم وانما حقّ الضيافة ثلاث فتزوّد ما احتجت اليه وارتحل
عن ارضى ففعلت فتعجّب المنصور واطرق مليًّا فرقّ له وهمّ
باطلاقه فاعلمه عيسى بن علىّ ان فى عنقه بيعة فاعاده الى الحبس

de votre loi religieuse? » — Je répliquai : « La puissance s'éloignant de nous, nous avons invoqué l'appui de races étrangères qui ont embrassé notre religion et adopté ce costume malgré nous. » Le roi baissa la tête et tantôt remuant la main, tantôt la fixant sur le sable, il murmurait : « Nos esclaves, nos officiers, des étrangers qui ont embrassé notre religion! » puis, relevant la tête, il s'écria : « La chose n'est pas telle que tu le dis. Non, votre famille s'est permis ce que Dieu a défendu; elle a enfreint ses commandements et fait du pouvoir un usage tyrannique : c'est pourquoi Dieu vous a retiré l'autorité et vous a revêtus de l'ignominie de vos propres crimes. Le terme de sa vengeance ne peut être connu; son châtiment peut éclater pendant que vous serez dans mon pays et m'atteindre en même temps que vous. Les droits de l'hospitalité s'exercent pendant trois jours : approvisionne-toi de tout ce qui t'est nécessaire et sors ensuite de mon royaume. » — Je me conformai à cet ordre. » Ce récit impressionna Mansour, il se laissa aller à ses réflexions, et, ému du sort de son prisonnier, il songeait déjà à lui

قال المسعودى ولعشر سنين خلت من خلافة المنصور توفى ابو عبد الله جعفر بن محمد بن علىّ بن الحسين بن علىّ بن ابى طالب رضى الله عنهم سنة ثمان واربعين ومائة ودفن بالبقيع مع ابيه وجدّه وله خمس وستون سنة وقيل انه سُمّ وعلى قبورهم فى هذا الموضع من البقيع رخامة عليها مكتوب، بسم الله الرحمن الرحيم الحمد لله مبدى[1] الامم ومحيى الرمم هذا قبر فاطمة بنت رسول الله صلعم سيّدة نسآء العالمين وقبر الحسن ابن علىّ بن ابى طالب وعلىّ بن الحسين بن علىّ ومحمد بن علىّ وجعفر بن محمد رضى الله عنهم اجمعين، واستوزر ابو جعفر ابن عطيّة الباهلى ثم استوزر ابا ايوب الموريانى الخوزى[2] وكان

rendre la liberté; mais Yça ben Ali lui ayant rappelé que cet homme avait reçu le serment (en qualité d'héritier présomptif de Merwan), il le fit reconduire en prison.

La dixième année du règne de Mansour mourut Abou Abd Allah Djàfar, fils de Mohammed, fils d'Ali, fils de Huçeïn, fils d'Ali, fils d'Abou Talib, l'an 148 de l'hégire; il fut enterré à Bakî, près de son père et de son aïeul; il avait soixante-cinq ans et périt, dit-on, par le poison. Leur tombeau, dans le cimetière de Bakî, est fermé par une dalle portant cette inscription : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux. Gloire à Dieu qui suscite les nations et ranime les ossements desséchés! Ici est la tombe de Fatimah, fille de l'Apôtre de Dieu, la reine des femmes de l'univers; la tombe de Haçan, fils d'Ali, fils d'Abou Talib; la tombe d'Ali, fils de Huceïn, fils d'Ali; la tombe de Mohammed, fils d'Ali, et celle de Djàfar, fils de Mohammed. Que Dieu les ait tous en sa sainte grâce! »

Après avoir employé Ibn Atyah Bahili, comme vizir, le Khalife Abou Djàfar Mansour donna ces fonctions à Abou

له بابى ايوب اسباب منها انه كان يكتب لسليمان بن حبيب
آبن المهلّب وقد كان سليمان ضرب المنصور بالسوط فى ايام
الامويين واراد هتكه فتخلصه كاتبه ابو ايوب من يده فكان
ذلك سبب الاتصال به فلما استوزره اتهمه باشيآء منها احتجان
الاموال وسوء النية فكان على الايقاع به فتطاول ذلك وكان كلما
دخل عليه ظنّ انه سيوقع به ثم يخرج سالمًا فقيل انه كان
معه دهن قد عمل فيه شىء من السحر يطليه على حاجبيه
اذا اراد الدخول على المنصور فصار فى العامّة دهن ابى ايوب لِما
ذكرنا ثم اوقع به واستكتب ابان بن صدقة الى ان مات وذُكِر
لابى جعفر تدبير هشام فى حرب كانت له فبعث الى رجل كان

Eyoub Mouriâni, originaire du Khouzistân. Plusieurs motifs l'avaient décidé en faveur d'Abou Eyoub, et celui-ci entre autres : Abou Eyoub servait comme secrétaire sous Suleïman, fils de Habib, fils de Mohalleb, lorsque ce chef, agent des Ommeyyades, condamna Mansour au supplice du fouet ; il allait même ordonner sa mort, lorsque Abou Eyoub parvint à le tirer de ses mains. Telle fut l'origine de sa faveur. Cependant, après l'avoir nommé ministre, Mansour le soupçonna de différents crimes, surtout de concussion et de trahison. Pendant longtemps il médita sa perte ; toutes les fois que le ministre se présentait chez le Khalife, il se croyait perdu, et chaque fois il se retirait sain et sauf. C'est ce qui a fait dire qu'il portait sur lui un onguent magique dont il avait la précaution de s'oindre les sourcils, avant d'entrer chez Mansour : de là l'expression populaire, *l'onguent d'Abou Eyoub*. Il finit néanmoins par périr ; Aban, fils de Sadakah, exerça alors les fonctions de secrétaire jusqu'à la mort du Khalife.

On parlait devant Mansour des plans stratégiques conçus

ينزل برصافة هشام يسئله عن تلك الحرب فقُدِّم عليه الرجل
فقال له انت صاحب هشام قال نعم يا امير المؤمنين قال
فاخبرني كيف فعل في حرب دبّرها في سنة كذا وكذا قال فعل
رضى الله عنه فيها كذا وكذا وفعل رحمه الله كذا وكذا
فاغاظ ذلك المنصور وقال له قم عليك غضب الله تطأ بساطى
وتترحّم على عدوّى فقام الشيخ وهو يقول ان لعدوّك قلادة فى
عنقى ومنّة فى رقبتى لا ينزعها الّا غاسلى فامر المنصور بردّه وقال
كيف قلت قال انه كفانى الطلب وصان وجهى عن السؤال
فلم اقف على باب عربى ولا عجمى منذ رأيته أفلا يجب علىّ ان

par Hicham dans une de ses campagnes; il envoya quérir un personnage domicilié en la Chaussée (*roçafat*) de Hicham, afin de l'interroger à ce sujet. Quand il fut devant lui, le prince lui demanda : « Tu étais un des officiers de Hicham? — Oui, Prince des Croyants, répondit cet homme. — Eh bien, reprit Mansour, explique-moi ses manœuvres dans les campagnes de telle et telle année. — L'officier répondit : « Il fit ceci et cela, que Dieu lui accorde sa grâce! il manœuvra de telle et telle façon, que Dieu lui fasse miséricorde! » Ces formules de bénédiction irritèrent Mansour : « Va-t'en, lui dit-il, que Dieu te maudisse! Tu foules aux pieds mes tapis, et tu oses bénir la mémoire de mon ennemi! » Le vieillard s'éloigna en murmurant ces paroles : « Ton ennemi a attaché autour de mon cou un collier de reconnaissance qui n'en sera arraché que par celui qui lavera mon cadavre!« Mansour le rappela et lui demanda ce qu'il disait. « Hicham, répondit le vieillard, m'avait placé à l'abri du besoin et au-dessus de la honte des sollicitations; depuis que je l'ai connu, je n'ai plus eu à frapper à la porte d'un Arabe ni d'un étranger.

اذكره الّا بخير واتبعه بثنائى قال بلى لله امّ نهضت عنها اشهد انك نهبض حرّة وغراس كريم ثم استمع منه وامر له بجائزة فقال يا امير المؤمنين ما آخذها لحاجة وما هو الّا ان اتبجّح بحبائك واتشرّف بصلتك فاخذ الصلة فقال له المنصور مت اذا شئت لله انت فلو لم يكن لقومك غيرك كنت قد ابقيت لهم مجدًا وقال لجلسآئه بعد خروجه عنه فى مثل هذا تحسن الصنيعة ويوضع المعروف ويجاد بالمضنون واَنّى فى عسكرنا مثله ودخل معن بن زائدة على المنصور فلما نظر اليه قال هيه يا معن تعطى مروان بن ابى حفصة مائة الف درهم على قوله

N'est-ce donc pas un devoir pour moi de bénir sa mémoire et de célébrer son souvenir? — C'est bien, s'écria le Khalife, que Dieu récompense celle qui t'a enfanté! j'atteste que tu es né d'une mère libre et le rejeton d'une noble race! » Et, après avoir écouté son récit, il lui fit donner une assignation sur le trésor. « Prince des Croyants, lui dit le vieil officier, j'accepte, non par besoin, mais parce que vos dons honorent et que votre générosité illustre celui qui en est l'objet. » Il prit donc les présents du prince, qui lui adressa ces autres paroles : « Homme aimé de Dieu, à quelque heure que vienne pour toi la mort, et serais-tu le dernier rejeton de ta famille, tu lui laisseras une gloire immortelle. » Et s'adressant à ses courtisans, après son départ, il ajouta : « C'est envers de pareils hommes que la générosité est belle, que les bienfaits sont bien placés et la libéralité louable. Où trouver dans mon armée des caractères qui lui ressemblent? »

Voyant entrer, un jour, Maan, fils de Zaïdah, il lui dit : « Eh bien, Maan, c'est donc toi qui donnas cent mille dirhems à Merwan, fils d'Abou Hafsah, pour ce vers :

معن بن زائدة التي زيدت به   شرفًا على شرفٍ بنو شيبان

قال كلّا يا امير المؤمنين انما اعطيته على قوله

ما زلت يوم الهاشميّة مُعلِنًا   بالسيف دون خليفة الرحمنِ

فمنعت حوزته وكنت وقاءه   من وقع كلّ مهنّد وسنانِ

فقال احسنت يا معن وكان معن من اصحاب يزيد بن عمر بن هبيرة وكان مستترًا حتى كان يوم الهاشمية وقد كان شغب فيه عدّة من اهل خراسان فانه حضر وهو معتمّ متلثّم فلما نظر الى القوم قد وثبوا على المنصور تقدم ثم جعل يضربهم بالسيف قدامه فلما افرجوا وتفرقوا عنه قال من انت فحسر عن وجهه وقال انا طلبتك يا امير المؤمنين معن بن زائدة فلما انصرف

Maan, fils de Zaïdah! avec lui les Benou Cheïban ajoutent gloire sur gloire?

— « Oh! non, Sire, répliqua Maan, les vers que j'ai récompensés sont les suivants :

A la journée de Hachémyeh, tu n'as cessé de tenir ton sabre devant la poitrine du vicaire du Dieu clément.

Tu as protégé son abord et défendu sa vie contre l'atteinte des glaives acérés et des lances.

— « A la bonne heure, répliqua le Khalife, tu as bien fait. » Il faut savoir que ce Maan avait été d'abord au service de Yézid, fils d'Omar, fils de Hobeïrah : il ne sortit de la retraite où il se cachait qu'à l'époque de l'insurrection de Hachémyeh; quelques régiments khoraçâniens s'étant soulevés contre le Khalife, Maan parut sur le théâtre de l'émeute, caché sous un vaste turban et un voile (*litham*). Voyant que Mansour allait être attaqué par les insurgés, il s'élança, l'épée à la main, entre eux et le prince, les repoussa et les mit en fuite. Mansour voulut savoir qui il était, il se découvrit le visage en disant : « Je suis celui que vous faisiez chercher, je suis Maan, fils de Zaïdah. » Aussi Mansour ne

المنصور آمنه وحباه واكرمه وكساه ورتّبه ودخل معن[1] بن زائدة يومًا على المنصور فقال له ما اسرع الناس الى حسد قومك فقال يا امير المؤمنين

انّ الغرانيق تلقاها محسّدة ولن ترى للئام الناس حُسّادا

وذكر ابن عيّاش المنتوف ان المنصور كان جالسًا فى مجلسه المبنى على باب خراسان من مدينته التى بناها واضافها الى اسمه وسماها بمدينة المنصور مشرفًا على دجلة وكان قد بنى على كلّ باب من ابواب المدينة فى الاعلى من طاقه المعقود مجلسًا يشرف منه على ما يليه من البلاد من ذلك الوجه وكانت اربعة ابواب شوارع محدّقة وطاقات معقوده وهى باقية الى وقتنا

s'éloigna qu'après l'avoir amnistié, récompensé, vêtu d'une robe d'honneur et lui avoir conféré un grade. — Ce même Maan se présenta, une autre fois, chez Mansour qui lui dit : « Comme la jalousie des hommes frappe vite ta famille! » A quoi il répondit : « Prince des Croyants,

L'oiseau royal (*geranos*, *ardea*) peut être un objet d'envie, mais on ne connaîtra jamais d'envieux à l'homme vulgaire!

Au rapport du Ibn Ayyach surnommé *Mentouf* (voy. ci-dessus, p. 123), Mansour était assis, un jour, dans le pavillon surmontant la *Porte du Khoraçân*, dans la nouvelle ville (Bagdad) qu'il venait de se faire construire et à laquelle il avait donné son propre nom, *Médinet el-Mansour*; de là il dominait la vallée du Tigre. Chacune des portes de la ville était surmontée d'une baie ogivale au-dessus de laquelle s'élevait un pavillon d'où la vue s'étendait sur tout le pays environnant. Ces portes, au nombre de quatre, donnaient accès aux rues principales, elles étaient voûtées et terminées

هذا الذى هو سنة اثنتين وثلاثين وثلاث مائة فاوّل ابوابها
باب خراسان وكان يسمى باب الدولة لاقبال الدولة العباسية من
خراسان ثم باب الشام وهو تلقاء الشام ثم باب الكوفة وهو
تلقاء الكوفة ثم باب البصرة وهو تلقاء البصرة وقد اتينا على
كيفية خبر بنآء هذه المدينة واختيار المنصور لهذه البقعة
بين دجلة والفرات ودجيل والصرات وهذه انهار تأخذ من
الفرات واخبار بغداد وعلّة تسميتها بهذا الاسم وما قاله
الناس فى ذلك وخبر القبّة الخضرآء وسقوطها فى هذا العصر
وقصة قبّة الحجّاج الخضرآء التى كان بناها بواسط العراق وبقائها
الى هذا الوقت وهو سنة اثنتين وثلاثين وثلاث مائة فى كتابنا
الاوسط الذى كتابنا هذا تالٍ له فبينما المنصور جالسًا فى

par une baie en forme d'ogive; on peut encore les voir aujourd'hui, en 332 de l'hégire. La première, la porte du Khoraçân était nommée *Porte de la Félicité* (ou du Gouvernement), parce que la fortune des Abbassides avait eu son point de départ dans le Khoraçân; puis venaient la porte de Cham, dans la direction de la Syrie, la porte de Koufah et la porte de Basrah, ainsi appelées parce qu'elles conduisaient à ces deux villes. Nous avons dit ailleurs dans quelles circonstances Mansour bâtit cette ville, et pourquoi il donna la préférence à ce territoire situé entre le Tigre, l'Euphrate, le Dodjeïl et le Sarat, canaux dérivés de l'Euphrate; nous avons raconté la fondation de Bagdad, expliqué son nom d'après les différentes traditions, décrit la *coupole verte,* aujourd'hui en ruine, et cité la légende d'une autre coupole verte, élevée par Haddjadj dans la ville de Waçit, où elle se voit encore à présent, en 332 de l'hégire. Consultez pour tous ces détails notre Histoire Moyenne, dont le présent ouvrage n'est que le complément. Mansour donc

هذا المجلس من اعالى باب خراسان اذ جآءه سهم عابر فسقط بين يديه فذعر المنصور منه ذعرًا شديدًا ثم اخذه فجعل يقلّبه فاذا مكتوب عليه بين الريشتين

انطمع فى الحياة الى التنادى ۞ وتحسب انّ ما لك من معاد
ستُسْئَلُ عن ذنوبك والخطايا ۞ وتُسئَلُ بعد ذاك عن العباد

ثم قرأ عند الريشة الاخرى

احسنتَ ظنّك بالايام اذ حَسُنَت ۞ ولم تخَفْ سوء ما يأتى به القدر
وساعدتك الليالى فاغتررت بها ۞ وعند صفو الليالى يحدث الكدر

ثم قرأ عند الريشة الاخرى

هى المقادير تجرى فى اعِنّتها ۞ فاصبر فليس لها صبر على حال

était assis dans le pavillon placé sur la porte du Khoraçân, lorsqu'une flèche, partie on ne sait d'où, vint tomber devant lui. Après avoir éprouvé une émotion violente, il ramassa cette flèche et se mit à la tourner dans ses mains. Entre les deux ailes se lisaient ces vers :

Espères-tu vivre jusqu'au jour de l'*appel*, et crois-tu ne jamais paraître au tribunal de Dieu ?

Tu auras à y répondre de tes péchés et de tes fautes, puis de la conduite de tes sujets.

A côté de l'une des deux ailes, Mansour lut ces vers :

Tu souris à la fortune quand elle te sourit, et tu ne redoutes pas les coups du destin.

Les nuits te sont favorables et tu te laisses séduire par elles ; mais c'est au sein des nuits les plus sereines que se forme la tempête.

Et près de l'autre aile :

Ainsi les destinées courent à grandes guides, c'est à toi de prendre patience, puisqu'elles ne peuvent souffrir la stabilité.

يومًا تريك خسيس القوم ترفعه الى السمآء ويومًا تخفض العالى

قال واذا على جانب السهم مكتوب همذان منها رجل مظلوم فى حبسك فبعث من فوره بعدّة من خاصّته ففتّشوا الحبوس والمطابق ووجدوا شيخًا فى بيت من الحبس فيه سراج يسرج وعلى بابه ثوب مسبل واذا الشيخ موثق بالحديد متوجه نحو القبلة يردّد هذه الآية وَسَيَعْلَمُ ٱلَّذِينَ ظَلَمُوا أَىَّ مُنْقَلَبٍ يَنْقَلِبُونَ فسألوه عن بلاده فقال همذان فحُمِل فوُضِع بين يدى المنصور فسأله عن حاله فاخبره انه رجل من ابنآء مدينة همذان وارباب نعمها[1] وان والبيك علينا دخل الى بلدنا ولى فيه ضيعة تساوى الف الف درهم فاراد اخذها منى فامتنعت

Un jour, elles te montrent l'homme de rien à l'apogée de sa fortune, et le lendemain, la chute de celui qu'elles avaient élevé.

Enfin, un des côtés de la flèche portait les mots : « Hamadân ; un homme de cette ville est retenu injustement dans tes prisons. » Sans perdre un instant, il envoya quelques-uns de ses officiers fouiller les prisons et les dépôts de la ville. Dans un de ces cachots on trouva un vieillard, près duquel brûlait une lampe : une étoffe se déroulait en forme de portière le long de l'entrée de son cachot. Son corps était chargé de chaînes ; tourné vers la Mecque, il répétait le verset : « Les méchants sauront quelle catastrophe leur est réservée (*Koran*, XXVI, 228). » On lui demanda d'où il était, et, quand il eut nommé Hamadân, on le transporta aussitôt chez le Khalife. Interrogé par Mansour, il répondit qu'il appartenait à la noblesse de cette ville, où il possédait de grands biens. « Votre gouverneur, ajoutait-il, en arrivant dans notre pays, a appris que j'étais propriétaire d'un domaine valant un million de dirhems. Il a voulu me l'extor-

فكبلنى فى الحديد وامر بسوقى اليك على انى رجل قد عصيت
فطُرحتُ فى هذا المكان فقال المنصور منذ كم لك فى الحبس
قال منذ اربعة اعوام فامر بفكّ الحديد عنه والاحسان اليه
والاطلاق له وانزاله احسن منزل وردّه اليه فقال له يا شيخ
قد رددنا عليك ضيعتك بخراجك ما عشت وعشنا واما
مدينتك همذان فقد وليناك عليها واما الوالى فقد حكمناك
فيه وجعلنا امره اليك فجزاه خيرًا ودعا له بالبقآء وقال يا امير
المؤمنين اما الضيعة فقد قبّلتها واما الولاية فلا اصلح لها واما
واليك فقد عفوت عنه فامر له المنصور بمال جزيل وبرّ واسع

quer, et, comme je résistais, il m'a mis aux fers et m'a fait conduire en votre présence sous l'inculpation de révolte. C'est ainsi que j'ai été jeté au fond d'un cachot. — Et depuis longtemps? demanda Mansour. — Depuis quatre ans. » Aussitôt le Khalife le fit délivrer de ses chaînes, il ordonna qu'on le traitât avec égards, et, après l'avoir mis en liberté, il lui fit donner un appartement convenable. Ensuite il le rappela et lui dit : « Cheikh, je te rends ton domaine exempt d'impôts pendant toute la durée de ta vie et aussi longtemps que je vivrai. En outre, je te nomme gouverneur de Hamadân, ta patrie ; quant à celui qui la gouvernait, je le laisse à ta merci et t'autorise a le traiter comme il te plaira. » Après avoir remercié le Khalife et fait des vœux pour la durée de son règne, le vieillard parla en ces termes : « Prince des Croyants, j'accepte le domaine, mais je ne suis pas fait pour l'emploi que vous m'offrez ; et, quant au gouverneur, je lui pardonne. » Mansour lui donna encore une grosse somme d'argent et de riches cadeaux, et, quand il prit congé, il le fit conduire honorablement jusque dans son pays. Il destitua l'ancien gouverneur et le punit pour s'être écarté des

واستحلّه وحمله الى بلده مكرمًا بعد ان صرف الوالى وعاقبه
على ما جنى من انحرافه عن سنّة العدل وواضحة الحق وسأل
الشيخ مكاتبته فى مهمّاته واخبار بلده واعلامه بما يكون من
ولاته على الحرب والخراج ثم انشا المنصور يقول

من يصحب الدهر لا يأمن تصرّفه يومًا فللدهر احلاء وامرار
لكلّ شىء وان دامت سلامته اذا انتهى فله لا بدّ اقصار

وقال المنصور يومًا لسالم بن قتيبة ما ترى فى امر ابى مسلم
فقال لَوْ كَانَ فِيهِمَا آلِهَةٌ إِلَّا ٱللَّهُ لَفَسَدَتَا قال حسبك يا ابن
قتيبة لقد اودعتها اذنًا واعيةً وذكر ابن دأب وغيره عن

règles de la justice et du droit chemin de l'équité. En outre, il invita le vieillard à correspondre avec lui pour l'informer de sa situation, de l'état de sa province, et l'éclairer sur la conduite des agents du pouvoir, en ce qui touchait à la guerre et à l'impôt. C'est à cette occasion qu'il dit ces vers :

L'homme qui s'attache à la fortune n'est pas un seul jour à l'abri de ses révolutions; le monde n'est qu'un mélange de douceur et d'amertume.

Tout être ici-bas, si longue que soit sa prospérité, lorsque le terme fatal arrive, doit inévitablement périr.

Mansour demandant, un jour, à Salim, fils de Kotaïbah, son opinion sur l'affaire d'Abou Moslim, Salim répondit : « S'il y avait un autre dieu que le vrai Dieu, au ciel et sur la terre, le monde aurait déjà péri. (*Koran*, XXI, 22.) — Fils de Kotaïbah, répliqua Mansour, c'est bien, voilà des paroles que recueille une oreille attentive. » (Allusion à *Koran*, LXIX, 12.)

Ibn Dab et d'autres écrivains rapportent, d'après Yça ben Ali, les paroles suivantes : « Mansour ne cessa de nous consulter sur toutes ses affaires, que lorsque le poëte Ibrahim,

عيسى بن عليّ قال ما زال المنصور يشاورنا فى جميع اموره حتى امتدحه ابرهيم بن هرمة فقال فى قصيدة له

اذا ما اراد الامر ناجى ضميره فناجى ضميرا غير مختلف العقل

ولم يشرك الادنين فى سرّ امره اذا انتقضت فى الاصبعين قوى الحبل

ولما اراد المنصور قتل ابى مسلم سقط بين الاستبداد برأيه والمشورة فيه فأرّقه ذلك فقال

تقسّمنى امران لم امتحنهما بحزم ولم تعرك قواى الكراكر

وما ساور الاحشاء مثل دفينه من الهمّ ردّتها عليك المصادر

وقد علمت ابناء عدنان اننى على مثلها مقدامة متجاسر

وقد كان عبد الله بن عليّ خالف على المنصور ودعا الى نفسه

fils de Harmah, eut dit dans une *Kaçideh* où il faisait l'éloge du Khalife :

S'il prend une résolution, il ne la révèle qu'à son propre cœur; c'est la revéler à un confident dont la sagesse n'oscille point.

Aucune oreille n'est initiée aux secrets de ses affaires, car le contact de deux doigts use la corde la plus solide.

Lorsque Mansour forma le projet de tuer Abou Moslim, il tomba dans l'incertitude, ne sachant pas s'il devait agir de son chef ou prendre conseil en cette conjoncture. Dans ses fiévreuses insomnies il répétait :

Deux choses me partagent, et ma prudence ne les a pas encore mises à l'épreuve; je n'ai pas pesé les forces des troupes nombreuses.

Mon cœur est assailli comme par une sourde douleur dont les assauts se renouvellent sans cesse.

Mais les fils d'Adnan savent que devant une telle entreprise je serai résolu et plein d'audace.

Abd Allah, fils d'Ali, venait de se révolter contre Mansour, et appelant à la défense de sa cause ses troupes de

من كان معه من اهل الشام وغيرهم فبايعوه وزعم ان السفّاح
جعل الخلافة من بعده لمن انتدب لقتل مروان فلما بلغ
المنصور ذلك من فعل عبد الله كتب اليه

ساجعل نفسى منك حيث جعلتها　　وللدهر ايّامٌ لهنّ عواقب

ثم بعث اليه بابى مسلم فكانت له معه حروب كثيرة ببلاد
نصيبين فى الموضع المعروف بدير الاعور وصبر الفريقان جميعًا
شهورًا على حروبها واحتُفِر الخنادق ثم انهزم عبد الله بن علىّ
فيمن كان معه فصار فى نفر من خواصّه الى البصرة وعليها اخوه
سليمان بن علىّ عمّ المنصور فظفر ابو مسلم بما كان فى عسكر
عبد الله فبعث اليه المنصور بيقطين بن موسى لقبض الخزائن

Syrie et d'autres pays encore, il reçut d'elles le serment d'investiture, en faisant courir le bruit que Saffah avait promis sa succession à celui qui se chargerait de tuer Merwan. A la nouvelle de la révolte d'Abd Allah, le Khalife lui écrivit :

Je me mettrai en face de toi à la place que toi-même tu m'as désignée (c'est-à-dire comme adversaire). La destinée nous réserve des *journées* dont les conséquences seront graves.

Et il fit marcher Abou Moslim contre le rebelle. Plusieurs batailles furent livrées dans la province de Nésibe, près de l'endroit nommé *Deïr el-Awar* (le couvent du Borgne); les deux partis tinrent bon pendant plusieurs mois, et creusèrent des retranchements; enfin la cause d'Abd Allah eut le dessous, et ce chef, suivi de quelques officiers, se réfugia à Basrah, gouvernée alors par son frère Suleïman ben Ali, oncle de Mansour. Le camp d'Abd Allah tomba tout entier au pouvoir d'Abou Moslim; Mansour chargea Yaktîn, fils de Mouça, de prendre toutes les richesses dont ce général

فلما دخل يقطين على ابى مسلم قال السلام عليك ايها الامير
قال لا سلم الله عليك يا ابن اللخناء أُوتَمَن على الدماء ولا اوتمن
على الاموال فقال له ما ابدأ هذا منك ايها الامير قال أرسلك
صاحبك لقبض ما فى يدى من الخزائن قال امرأته طالق ثلاثًا
ان كان امير المؤمنين وجّهنى اليك الّا مهنيًا بالفتح والظفر
فاعتنقه ابو مسلم واجلسه الى جانبه فلما انصرف قال لاصحابه
انى والله لاعلم انه طلق امرأته ثلاثًا ولكنه وفى لصاحبه وسار
ابو مسلم من الجزيرة وقد اجمع على خلاف المنصور واجتاز الى
طريق خراسان متنكبا للعراق يريد خراسان وسار المنصور من
الانبار الى المدائن فنزل برومية المدائن التى بناها كسرى

venait de se rendre maître. En se présentant chez Abou Moslim, Yaktîn lui dit : « Que le salut soit sur toi, Émir! — Que Dieu repousse ton salut, fils de prostituée, répondit le général, on me trouve bon pour répandre mon sang, mais non pour garder un trésor! — Prince, répliqua le messager, qui a pu vous suggérer une pareille pensée? — Ton maître, dit Abou Moslim, ne t'a-t-il point envoyé pour confisquer toutes les richesses dont je me suis rendu possesseur? — Que ma femme soit à tout jamais répudiée, exclama l'agent du Khalife, s'il ne m'a pas envoyé uniquement pour vous féliciter de votre victoire et de vos succès. » A ces mots, Abou Moslim le serra dans ses bras et le fit asseoir à côté de lui; néanmoins, après l'avoir congédié, il dit à ses officiers : « Par Dieu, je sais que cet homme vient de répudier sa femme, mais c'est par fidélité à son maître. »

Une fois résolu à se révolter contre Mansour, Abou Moslim sortit de la Mésopotamie et, se dirigeant sur la route du Khoraçân, il évita de traverser l'Irak pour aller droit dans le Khoraçân. De son côté, Mansour quitta Anbar, vint à

وقد قدمنا ذكرها فيما سلف من هذا الكتاب وكتب الى ابى
مسلم انى قد اردت مذاكرتك باشيآء لم يحتملها الكتاب فاقبل
فان مقامك عندنا قليل فقرأ الكتاب ومضى على حالته فسرّح
اليه المنصور جرير بن يزيد بن جرير بن عبد الله البجلى
وكان اوحد اهل زمانه وداهية عصره وكانت المعرفة بينه وبين
ابى مسلم بخراسان فاتاه فقال ايها الامير ضربت الناس عن عرض
لاهل هذا البيت ثم تنصرف الى هذه الحالة ما آمن ان يعيبك
من هنالك ومن هاهنا وان يقال طلب بثار قوم ثم نقض بيعتهم
فيخالفك من تأمن مخالفته اياك وان الامر لم يبلغ عند خليفتك
ما تكره ولا ارى ان تنصرف على هذه الحال فاراد ان يجيب الى

Médaïn et campa dans Roumyeh, ville bâtie par Kosroës; nous en avons parlé dans un des chapitres précédents de ce livre (voy. t. II, p. 186). De là il écrivit à Abou Moslim : « Je désire t'entretenir d'affaires qui ne se peuvent confier à une lettre; viens auprès de moi, ton séjour n'y sera pas de longue durée. » Le général lut cette missive et persista dans sa résolution. Mansour lui adressa alors Djérir, fils de Yézid, fils de Djérir, fils d'Abd Allah le Bédjélite, qui était le premier et le plus rusé diplomate de son siècle; il avait fait la connaissance d'Abou Moslim dans le Khoraçân. En se présentant devant lui, Djérir lui tint ce langage : « Émir, vous avez combattu, sans pitié ni scrupules, pour la cause de cette famille, et c'est vous qui prenez maintenant un pareil parti! Je crains bien que vous ne soyez blâmé dans les deux camps et qu'on ne dise de vous : Après avoir entrepris de les venger, il a violé son serment! Vous aurez alors pour ennemis ceux-là même qui vous inspirent toute confiance. Aucune information n'est parvenue à votre Khalife, qui puisse vous inspirer quelque crainte : vous n'avez donc, selon

الرجوع فقال له مالك بن الهيثم لا تفعل فقال لمالك ويلك
لقد بليتُ بابليس وما بليت بمثل هذا قط يعنى لجرير فلم
يزل به حتى اقبل به على المنصور وكان ابو مسلم يجد خبره فى
الكتب السالفة وانه يُقتل بالروم[1] على حسب ما وجد فى الملاحم
وانه مميت دولةً ومحيى اخرى فلما دخل على المنصور وقد تلقاه
الناس رحّب به وعانقه وقال له كدت أن تمضى قبل ان اقضى
عليك بما اريد قال قد اتيت يا امير المؤمنين فمر بامرك فامره
بالانصراف الى منزله وانتظاره فيه الفرص والغوائل فركب ابو
مسلم الى المنصور مرارا وهو لا يظهر له شيئاً ثم ركب واظهر
له التجنى فصار ابو مسلم الى عيسى بن موسى وكان له فيه رأى

moi, aucun motif de suivre cette voie. » Abou Moslim était prêt à promettre qu'il rebrousserait chemin, lorsque Malik, fils de Heitem, le pressa de n'en rien faire. « Mon cher, lui répondit le chef, j'ai résisté aux suggestions du diable, mais non pas à celles d'un pareil homme. » Il voulait parler de Djérir; en effet, ce dernier n'eut de cesse qu'il ne le conduisît chez le Khalife. Abou Moslim avait lu sa propre destinée dans les livres anciens et son horoscope lui avait appris qu'il serait tué à *Roum*, après avoir anéanti une dynastie et créé une autre dynastie à sa place. Il fut reçu par Mansour en grande cérémonie; le Khalife l'embrassa et lui souhaita la bienvenue, puis il lui dit : « Encore un peu et tu partais sans me laisser le temps d'accomplir tout ce que je te réserve. — Me voici, Prince des Croyants, répondit Abou Moslim, faites-moi connaître vos ordres. » Le Khalife lui enjoignit de retourner dans sa demeure pour y attendre l'occasion et les événements. Abou Moslim fit plusieurs visites à Mansour, qui ne laissa rien percer de ses sentiments; plus tard, cependant, il vit bien que le maître cherchait des pré-

جميل فسأله الركوب معه الى المنصور ليعدّله بحضرته فامره ان
يتقدمه الى المنصور وانه يأتى بعده بالاثر قال فتقدم ابو مسلم
الى مضرب المنصور وهو على دجلة برومية المدائن فدخل
وجلس تحت الشراع وقبل الرواق وأُخبِر انّ المنصور يتوضأ
للصلاة وكان المنصور قد قدّم الى صاحب حرسه عثمان بن
نهيك فى عدّة منهم شبيب بن رواح المروروذى وابو حنيفة
حرب بن قيس وامرهم ان يقوموا خلف السرير الذى كان
ورآء ابى مسلم وامرهم انه اذا عاتبه وظهر صوته ان لا يظهروا
فاذا صفّق بيد على يد فليظهروا وليضربوا عنقه وما ادركوا
منه بسيوفهم وجلس المنصور فقام ابو مسلم من موضعه ودخل

textes contre lui. Il alla donc trouver Yça ben Mouça, en qui il avait grande confiance, et le pria de monter à cheval et de venir le justifier en présence de Mansour. Yça lui conseilla d'y aller le premier, en lui promettant de le suivre de près. Abou Moslim se présenta devant la tente de Mansour, qui était alors campé sur le Tigre, à Roumyeh (une des anciennes cités de Médaïn); il entra et s'assit dans l'enceinte extérieure, en face du rideau donnant accès à l'intérieur, car on l'avait informé que le Khalife faisait ses ablutions préparatoires à la prière. Or Mansour avait donné ses ordres au chef de la garde, Otman ben Nehîk, et à quelques-uns de ses officiers, tels que Chébib, fils de Rawah, originaire de Merwaroud, et Abou Hanifah Harb, fils de Kaïs; il leur avait recommandé de se poster derrière le rideau où se placerait Abou Moslim, de ne pas se montrer tant qu'il lui adresserait des reproches et que sa voix se ferait entendre; mais dès qu'il frapperait des mains, ils avaient ordre de paraître, de lui abattre la tête et de le frapper partout où ils pourraient l'atteindre avec leurs sabres. Quand Mansour se fut assis, Abou Moslim,

عليه فسلم فردّ عليه واذن له بالجلوس وحادثه ساعةً ثم اقبل يعاتبه ويقول فعلت وفعلت فقال ابو مسلم ليس يقال هذا لى بعد بلائى وما كان منى فقال له يا ابن الخبيثة وانما فعلت ذلك بجدودنا وحظوظنا ولو كان مكانك امة سوداء لاجزت السب الكاتب الذى يبدأ بنفسك والخاطب الذى يخطب آسية بنت علىّ وتزعم انك ابن سليط بن عبد الله بن العباس لقد ارتقيت لا امّ لك مرتقىً صعبًا فاخذ ابو مسلم بيده يعركها ويقبّلها ويعتذر اليه فقال المنصور وهو آخر ما كلمه به قتلنى الله ان لم اقتلك وذكر له مقتله لسليمان بن كثير ثم صفّق باحدى يديه على الاخرى فخرج اليه القوم فبدره عثمان بن نهيك

quitta sa place, entra et le salua. Mansour lui rendit son salut, lui permit de s'asseoir et conversa quelques moments avec lui. Bientôt il se mit à l'invectiver et à faire l'énumération de tous ses méfaits. Abou Moslim s'écria : « Il n'est pas permis de me parler ainsi, après tous mes services et tout mon dévouement. — Fils de courtisane, répliqua Mansour, tes succès, tu les dois à notre fortune et à l'influence heureuse de nos destinées, une esclave noire en aurait fait autant à ta place. N'est-ce pas toi qui, dans tes lettres, oses placer ton nom le premier? N'est-ce pas toi qui as sollicité la main d'Asyah, fille d'Ali? Ne prétends-tu point être le fils de Salit, fils d'Abd Allah, fils d'Abbas? Homme de rien, tu t'es élevé à une position d'un accès difficile! » Abou Moslim, saisissant la main du Khalife, la secouait, la couvrait de baisers et se confondait en excuses. « Que Dieu me fasse périr, s'écria Mansour, et ce furent ses dernières paroles, si tu ne meurs aujourd'hui! » Et il lui rappela encore le meurtre de Suleïman, fils de Kétir. Alors il frappa des mains et ses gardes accoururent. Otman, fils de Nehik, se jeta le premier sur Abou Moslim,

فضربه ضربةً خفيفةً بالسيف لم تقطع الّا نجاد سيف ابى مسلم
وضربه شبيب بن رواح فقطع رجله واعتورته السيوف فخلطت
اجزاؤه واتوا عليه والمنصور يصيح اضربوا قطع الله ايديكم
وقد كان ابو مسلم عند اوّل ضربة اصابته قال استبقنى يا امير
المؤمنين لعدوّك قال لا ابقانى الله ابدًا ان ابقيتك واى عدوّ
اعدى لى منك وكان قتله فى شعبان من سنة ست وثلاثين
ومائة وفيها كانت بيعة المنصور وهزيمة عبد الله بن علىّ وأُدرِج
ابو مسلم فى بساط ودخل عيسى بن موسى فقال يا امير المؤمنين
اين ابو مسلم قال قد كان هاهنا آنفًا فقال يا امير المؤمنين قد
عرفت طاعته ونصيحته ورأى الامام ابرهيم فيه فقال له المنصور

mais il ne l'atteignit que légèrement et son sabre coupa le fourreau du sabre d'Abou Moslim. Chébib, fils de Rawah, le frappa à son tour et lui coupa un pied; ensuite les meurtriers l'assaillirent à coups redoublés et mirent le cadavre en morceaux; Mansour les encourageait à leur besogne en criant: « Frappez, que Dieu mutile vos mains! » Abou Moslim, au premier coup dont il fut atteint, supplia le prince en ces termes : « Prince des Croyants, laissez-moi vivre pour (combattre) vos ennemis! » Mais Mansour lui répondit : « Que Dieu me fasse mourir si je consens à ce que tu vives! Ai-je un ennemi plus redoutable que toi? » Ce meurtre s'accomplit au mois de Châban 136 de l'hégire, l'année même de la nomination de Mansour et de la défaite d'Abd Allah, fils d'Ali.

Le cadavre venait d'être roulé dans une natte, lorsque Yça ben Mouça entra et demanda au Khalife où était Abou Moslim. « Il était ici, il n'y a qu'un instant, répondit Mansour.— Prince des Croyants, poursuivit Yça, vous connaissez sa fidélité, son dévouement et le cas que l'*Imam* Ibrahim

يا انوك خلق الله ما اعلم فى الارض عدوّا اعدى لك منه هاهو ذلك بالبساط فقال عيسى انا لله وانا اليه راجعون ودخل عليه جعفر بن حنظلة فقال له المنصور ما تقول فى امر ابى مسلم فقال يا امير المؤمنين ان كنت اخذت من رأسه شعرةً فاقتل ثم اقتل ثم اقتل فقال المنصور وفّقك الله هاهو ذلك بالبساط فلما نظر اليه قتيلاً قال يا امير المؤمنين عدّ هذا اليوم اوّل خلافتك   وقد كان السفّاح همّ بقتله برأى المنصور ثم جبّن فى قتله واقبل المنصور على من حضره وابو مسلم بين يديه طريحًا فقال

زعمتَ ان الدين لا ينقضى   فاستوفِ بالكيل ابا مُجرمِ

faisait de lui. — Ô le plus sot des hommes, repliqua Mansour, tu n'avais pas, je crois, en ce monde un ennemi plus acharné que lui. Tiens, le voilà dans cette natte. » Yça s'écria : « Nous appartenons à Dieu, et c'est vers Dieu que nous retournons ! » Alors entra Djâfar, fils de Hanzalah, et Mansour lui demanda ce qu'il pensait d'Abou Moslim. « Sire, répondit cet homme, si vous avez enlevé un seul cheveu de sa tête, tuez, tuez, tuez toujours. — Que Dieu te soit propice ! répliqua Mansour, tu vois cette natte? il est là. » A l'aspect du cadavre, Djâfar dit à Mansour : « Prince des Croyants, comptez cette journée comme la première de votre règne. »

Le Khalife Saffah avait, lui aussi, medité la mort d'Abou Moslim, sur les instances de Mansour ; mais il n'osa pas la mettre à exécution. — Mansour s'avançant vers les témoins de cette scène, dit, en apostrophant le cadavre de son ennemi, qui gisait à ses pieds :

Tu prétendais que les dettes ne se payent pas. Tiens, reçois le payement de la mienne à pleine mesure, ô *Abou Moudjrim*[1] (père du criminel, au lieu de *Abou Moslim*).

اشرب بكاس كنتَ تسقى بها   امرّ فى الحلق من العلقم

وقيل ان المنصور دعا بنصر بن مالك وكان على شرطة ابى مسلم فقال له استشارك ابو مسلم فى المسير الىّ فنهيته قال نعم قال ولِمَ قال سمعت اخاك ابرهيم الامام يحدّث عن ابيه قال لا يزال المرء يزداد فى عقله اذا ما محض النصيحة لمن شاوره فكنت له كذلك وانا لك الآن كذلك   واضطرب اصحاب ابى مسلم فغرقت فيهم الاموال وعلموا بقتله فأُمسِكوا رغبةً ورهبةً   وخطب المنصور الناس بعد قتله ابا مسلم فقال يا ايها الناس لا تخرجوا من انس الطاعة الى وحشة المعصية ولا تسرّوا غش الايمّة فانه من غش امامه اظهر اللّه عزّ وجلّ سريرته فى فلتات لسانه

A la coupe que tu as souvent présentée aux autres, bois à ton tour un breuvage plus amer au gosier que la coloquinte.

On raconte que Mansour fit appeler Nasr, fils de Malik, chef des gardes d'Abou Moslim, et lui dit : « Ton maître t'a consulté sur son voyage chez moi et tu l'en as dissuadé? — C'est vrai. — Et pourquoi? — Parce que j'ai entendu votre frère l'Imam Ibrahim citer cette parole de son père : L'homme ne fait que grandir en intelligence, lorsqu'il donne un conseil sincère à qui le consulte. Tel j'ai été pour Abou Moslim, tel je serai pour vous dorénavant. » Une grande agitation régnait parmi les compagnons d'Abou Moslim; mais on leur distribua de l'argent, en leur annonçant la mort de leur chef, et ils se turent, soit par cupidité, soit par crainte. Après ce meurtre, Mansour prononça en chaire les paroles suivantes : « Peuples, ne quittez pas la région paisible de l'obéissance pour les horribles déserts de la révolte. Ne conspirez plus secrètement contre vos Imams; si quelqu'un se rend coupable de cette trahison, Dieu révèle les secrets de son âme par les erreurs de son langage et les fautes dans lesquelles il

وسقطات افعاله وابداها الله لامامه الذى بادر باعزاز دينه به
واعلاء حقه بفلجه انا لم نبخسكم حقوقكم ولم نبخس الدين
حقه عليكم وانه من نازعنا عُروة هذا القميص اوطأناه ما فى
هذا الغمد وان ابا مسلم بايعنا وبايع لنا على انه من نكث
بيعتنا فقد اباح دمه لنا ثم نكث بيعته هو فحكمنا عليه لانفسنا
حكمه على غيره لنا ولم تمنعنا رعاية الحق له من اقامة الحق عليه

ولما نمى قتل ابى مسلم الى خراسان وغيرها من الجبال اضطربت
الخرمية [1] وهى الطائفة التى تُدعى بالمُسلمية القائلون بابى مسلم
وامامته وقد تنازعوا فى ذلك بعد وفاته فمنهم من رأى انه لم
يمت ولن يموت حتى يظهر فيملأ الارض عدلاً وفرقة قطعت

tombe; Dieu les révèle à son *Imam*, à celui qu'il a choisi pour glorifier sa religion, et dont le triomphe est la revendication de la vérité. Nous ne cherchons pas à amoindrir vos droits ni ceux que la religion possède sur vous. Quant à celui qui voudrait arracher un seul bouton de cette tunique, nous le renverserons à l'aide du glaive qui est dans ce fourreau. Abou Moslim nous avait juré fidélité et il avait reçu le serment de nos sujets, à la condition que la violation de ce serment entraînerait la mort. Or lui-même l'a violé, et nous lui avons appliqué la sentence qu'il avait prononcée contre d'autres, en notre nom : le respect des droits qu'il s'est acquis ne nous a pas empêché de venger sur lui les droits qu'il a méconnus. »

La nouvelle de l'assassinat d'Abou Moslim, quand elle se répandit dans le Khoraçân et les régions montagneuses de l'est, agita les Khorrémites, secte nommée aussi *Moslimite* parce qu'elle proclame Abou Moslim et le reconnaît comme Imam. Cependant des divergences surgirent parmi eux dès le lendemain de sa mort. Les uns croient qu'il est encore

على موته وقالت بامامة ابنته فاطمة وهاؤلاء يدعون الفاطمية
واكثر الخرّمية فى هذا الوقت وهو سنة اثنتين وثلاثين وثلاث
مائة الكردكية[1] واللودشاهية وهاتان الفرقتان معظم الخرّمية
ومنهم كان بابك الخرّمى الذى خرج على المأمون والمعتصم
بالبذّين[2] من ارض الرّان واذربيجان وسنأتى على خبره وخبر
مقتله فى اخبار المعتصم فيما يرد من هذا الكتاب ان شآء الله
واكثر الخرّمية ببلاد خراسان والرى واصبهان واذربيجان وكرج
ابى دلف والبرج فى الموضع المعروف بالبذّ والورسنجان ثم ببلاد
الصيمرة والسيروان واريوجان من بلاد ماسبذان وغيرها من
تلك الامصار واكثر هاؤلآء فى القرى والضياع وسيكون لهم عند

vivant et qu'il ne mourra pas avant de paraître une seconde fois et de répandre la justice sur le monde. Une autre secte affirmant qu'il est mort, reconnaît que l'imamat a passé à Fatimah, sa fille, d'où le nom de *Fatimites* donné particulièrement à ces sectaires. Aujourd'hui, en 332 de l'hégire, la plupart des Khorrémites se nomment *Kordokites* et *Loudechahites :* ce sont les deux ramifications principales des Khorrémites, d'où est sorti *Babek le Khorrémite,* lequel se révolta contre Mamoun et Moutaçem, à Beddeïn (les deux Bedd), dans le pays d'Errân et l'Azerbaïdjân. Il sera question plus tard de son insurrection et de sa mort, sous le khalifat de Moutaçem (voir t. VII, chap. cxv). La majorité des Khorrémites habite le Khoraçân, Rey, Ispahân, l'Azerbaïdjân, la ville de Keredj, fondée par Abou Dolaf, et Bordj, dans une localité nommée *Bedd* et *Versindjân.* On les trouve aussi dans les environs de Saïmarah, Siravân et Erivadjân, villes de la province du Maçébédân, et dans quelques autres centres de ce pays; ils sont pour la plupart fixés dans les bourgs et les domaines ruraux. Ils comptent sur leur

انفسهم شأن وظهور يراعونه وينتظرونه فى المستقبل من الزمان
ويعرفون هاؤلاء بخراسان وغيرها بالباطنية وقد اتينا على
مذاهبهم وذكر فرقهم فى كتابنا فى المقالات فى اصول الديانات
وان كان قد سبقنا الى ذلك مؤلفو الكتب فى المقالات فاجتمعت
الخرّمية حين علمت بمقتل ابى مسلم بخراسان فخرج فيهم رجل
يقال له بسَنْفاد من نيسابور يطلب بدم ابى مسلم فسار فى
عساكر عظيمة من بلاد خراسان الى الرى وغلب عليها وعلى
قومس وما يليها وقبض على ما كان بالرى من خزائن ابى مسلم
فكثر جمع سنفاد ممن حوله من اهل الجبال وطبرستان ولما
اتصل خبر مسيرهم بالمنصور سرّح اليهم جَهور بن مرّار(1)
العجلى فى عشرة الاف رجل وتلاه بالعساكر فالتقوا بين همذان

triomphe futur et attendent la *manifestation* promise dans l'avenir. Dans le Khoraçân et d'autres pays, on les désigne sous le nom de *Baténiens*. Il est traité de leurs doctrines et de leurs sectes dans nos *Discours sur les principes des religions;* d'ailleurs le même sujet avait été étudié avant nous par d'autres auteurs de *Discours* relatifs à ces questions. — Les Khorrémites se réunirent donc dans le Khoraçân en apprenant la mort d'Abou Moslim; l'un d'entre eux, nommé *Sanfad*, se révolta à Niçapour, en demandant vengeance de ce meurtre; il réunit une nombreuse armée, et se rendit du Khoraçân à Rey, dont il s'empara, ainsi que du Koumès et des villes environnantes. A Rey, il fit main basse sur les trésors d'Abou Moslim et fortifia ensuite son parti dans le Djébal et le Tabaristân. A la nouvelle de cette révolte, le Khalife Mansour envoya, pour la réprimer, Djehour, fils de Marrar, l'Idjlite, avec dix mille hommes, et le suivit lui-même avec le gros de l'armée. Une rencontre eut lieu entre Hamadân et

والرىّ على طرف المفازة واقتتلوا قتالاً شديدًا وصبر الفريقان جميعًا فقُتِل سنفاد وولّى اصحابه وقُتِل منهم ستون الفًا وسبى ذرارى ونسآء كثيرة وكان من خروجه الى مقتله سبعون ليلة وذلك فى السنة ست وثلاثين ومائة بعد قتل ابى مسلم بشهور

وفى سنة خمس واربعين ومائة كان ظهور محمد بن عبد الله أبن الحسن بن الحسن بن علىّ بن ابى طالب رضى الله عنهم بالمدينة وقد كان بويع له فى كثير من الامصار وكان يُدعى بالنفس الزكية لزهده ونسكه ولم يظهر فى دولة ابى العباس وكان مستخفيًا من المنصور حتى قبض المنصور على ابيه عبد الله بن الحسن وعمومته وكثير من اهله وعدّته قال المسعودى ولما ظهر محمد بن عبد الله بالمدينة دعا المنصور اسحق بن مسلم

Rey, sur la limite du désert; après une lutte acharnée dans laquelle les deux partis déployèrent une résistance énergique, Sanfad fut tué, et son parti mis en fuite, laissant soixante mille morts et une multitude de prisonniers, parmi les femmes et les enfants. Cette révolte, qui, depuis l'apparition de Sanfad jusqu'à sa mort, ne dura que soixante et dix jours, éclata l'an 136, quelques mois après le meurtre d'Abou Moslim.

En l'année 145 de l'hégire, Mohammed, fils d'Abd Allah (fils de Haçan, fils de Haçan, fils d'Ali, fils d'Abou Talib, que Dieu les agrée!), fit valoir ses droits à Médine; il reçut l'hommage de plusieurs grandes villes, et fut surnommé l'*âme pure,* à cause de sa piété et de son austérité. Il ne s'était pas manifesté sous le règne de Saffah, et avait vécu dans la retraite, sous Mansour, jusqu'au jour où ce Khalife s'empara d'Abd Allah, père de Mohammed, de ses oncles et de plusieurs autres de ses parents et partisans. Quand éclata la manifestation de Mohammed à Médine, Mansour fit appeler

العقيلى وكان شيخًا ذا رأى وتجربة فقال له اشر علىّ فى خارق
خرج علىّ قال صف لى الرجل قال رجل من ولد فاطمة بنت
رسول الله ذو زهد وعلم وورع قال ومن تبعه قال ولد علىّ وولد
جعفر وولد عقيل وولد عمر بن الخطّاب وولد الزبير بن العوّام
وسائر قريش واولاد الانصار قال صف لى البلد الذى به اقام
قال بلد ليس به زرع ولا ضرع ولا تجارة واسعة ففكر ساعةً ثم
قال يا امير المؤمنين اشحن البصرة بالرجال فقال المنصور فى
نفسه قد خرف الرجل اسئله عن خارق خرج بالمدينة
ويقول لى اشحن البصره بالرجال فقال له انصرف يا شيخ ثم لم
يكن الا يسير حتى ورد الخبر ان ابرهيم قد ظهر بالبصرة فقال

Ishak, fils de Moslim l'Okaïlite, vieillard sage et expérimenté et lui demanda conseil au sujet d'un rebelle qui venait de s'insurger contre lui. « Faites-le-moi connaître, » demanda le vieillard. Mansour lui répondit : « C'est un des descendants de Fatimah, fille du Prophète, un homme pieux, instruit et de mœurs pures. — Et quels sont ses partisans? reprit Ishak. — Les enfants d'Ali, de Djâfar, d'Okaïl, les descendants d'Omar, fils de Khattab, ceux de Zobeïr, fils d'Awam, tous les Koreïchites et la postérité des *Ansar.* » Le vieillard ayant demandé la description du pays habité par les révoltés, le Khalife répondit : « C'est une contrée dépourvue de terres arables et de troupeaux, et sans commerce étendu. » Son interlocuteur réfléchit un moment et ajouta : « Eh bien, Prince des Croyants, remplissez de troupes la ville de Basrah. » Mansour se dit en lui-même : « Cet homme est fou! je lui parle d'une insurrection à Médine et il me répond : Fortifiez la garnison de Basrah! » aussi il le congédia. Mais peu de temps après arrivait la nouvelle de la manifestation d'Ibrahim (frère du révolté) à Basrah; il fit aussitôt

المنصور علىّ بالعقيلى فلما دخل عليه ادناه ثم قال له انى كنت
شاورتك فى امر خارق خرج بالمدينة فاشرت علىّ اشحن البصرة
بالرجال أفكان عندك من البصرة علم قال لا ولكن ذكرت لى
خروج رجل اذا خرج مثله لم يختلف عنه احد ثم ذكرت
لى البلد الذى هو به فاذا هو ضيّق لا يحتمل الجيوش فعلمت
انه رجل سيطلب غير بلده ففكرت فى مصر فوجدتها
مضبوطة والشام والكوفة كذلك وفكرت فى البصرة فخفت عليها
منه لخلوها فاشرت بشحنها فقال له المنصور احسنت وقد
خرج بها اخوه فما الرأى فى صاحب المدينة قال ترميه بمثله
اذا قال الناس هذا ابن رسول الله قال آخر وهذا ابن عمّ رسول

appeler le vieillard Okaïlite, et dès qu'il fut chez lui, il le prit à part et lui dit : « Quand je te consultai naguère au sujet de l'insurrection de Médine, tu me conseillas de garnir Basrah de troupes. Avais-tu donc quelque intelligence particulière dans cette place? — Non, répondit le vieillard, mais vous m'avez appris d'abord la révolte d'un homme tel qu'il ne peut se lever un seul dissident contre lui. Quant à la contrée qu'il habitait, vous me l'avez dépeinte comme un pays étroit, incapable de nourrir une armée, et j'en ai conclu qu'il devrait chercher ailleurs que dans sa patrie. Serait-ce l'Égypte? Non, elle est trop bien gardée; ce ne pouvait être non plus, et pour la même raison, la Syrie ou Koufah. Mais, en réfléchissant que Basrah était dégarnie de soldats, j'ai craint une tentative contre cette ville et vous ai conseillé de la remplir de troupes. — Et tu as eu raison, répliqua Mansour, car son frère vient de s'y insurger. Que me conseilles-tu de faire contre celui qui est maître de Médine? — Battez-le avec ses propres armes. Si l'on dit : Voilà le fils du Prophète! que d'autres disent : Voilà le cousin du Pro-

الله فقال المنصور لعيسى بن موسى اما ان تخرج عليهم وانا
اقيم وامدك بالجيوش واما ان تكفينى واخلفك ورآءى واخرج
انا اليه فقال عيسى بل افيك بنفسى يا امير المؤمنين واكون
الذى اخرج اليه فاخرجه اليه من الكوفة فى اربعة الاف فارس
والفى راجل واتبعه محمد بن قحطبة فى جيش كثيف فقاتلوا
محمدا بالمدينة حتى قُتِل وهو ابن خمس واربعين سنة ولما
اتصل بابرهيم خبر قتل اخيه محمد وهو بالبصرة صعد المنبر
فنعاه وتمثل [1]

ابا المنازل يا خير الفوارس من   يفجَعْ بمثلك فى الدنيا فقد فُجِعا
الله يعلم انى لو خشيتهُمُ   واوجس القلب من خوف لهم فزعا

phete. « Mansour fit à Yça ben Mouça la proposition suivante : « Veux-tu marcher contre les rebelles, tandis que je demeurerai et t'enverrai des renforts ; ou bien préfères-tu prendre ma place ici et demeurer derrière moi, afin que je dirige moi-même l'expédition ? — Sire, répondit Yça, c'est à moi de vous défendre, c'est moi qui dois marcher contre l'ennemi. » En conséquence, le Khalife le fit partir de Koufah à la tête de quatre mille cavaliers et de deux mille fantassins ; Mohammed, fils de Kahtabah, reçut l'ordre de le suivre de près avec le gros de l'armée. Ils ne cessèrent de combattre Mohammed dans Médine, jusqu'à ce qu'il périt, âgé de quarante-cinq ans. Ibrahim était à Basrah, quand il reçut la nouvelle que son frère venait d'être tué ; montant en chaire, il prononça son oraison funèbre, suivie de ces vers :

Guerrier sans cesse en marche, ô toi le plus vaillant des cavaliers, que ceux qui sont dignes de te pleurer, déplorent ta mort.

Dieu le sait, si j'avais redouté de pareils ennemis, si la crainte avait pu impressionner mon cœur,

لم يقتلوه ولم أُسلم اخى لهمُ حتى نموت جميعًا او نعيش معا

وقد كان تفرق ولد محمد واخوته فى البلدان يدعون الى امامته فكان ممن توجه ابنه علىّ بن محمد الى مصر فقتل بها وسار ابنه عبد الله الى خراسان فهرب لما طُلِب الى السند فقُتِل هناك وسار ابنه الحسن الى اليمن فحبس ومات فى الحبس وسار اخوه موسى الى الجزيرة ومضى اخوه يحيى الى الرى ثم الى طبرستان فكان من خبره فى ايام الرشيد ما سنورده فيما يرد من هذا الكتاب ومضى اخوه ادريس بن عبد الله الى المغرب فاجابه خلق من الناس ودسّ المنصور من اغتاله بالسمّ فيما احتوى عليه من مدن المغرب وقام بعده ولده ادريس ابن ادريس بن عبد الله بن الحسن مقام ابيه فعُرِن البلد

Ils ne l'auraient pas égorgé, et je ne leur eusse pas livré mon frère; nous serions morts ensemble ou nous vivrions l'un et l'autre.

Les fils et les frères de Mohammed se répandirent en tous sens et propagèrent la cause de leur *Imam*. Parmi ces émigrants, son fils Ali se rendit en Égypte et y périt; un autre fils, Abd Allah, après avoir parcouru le Khoraçân, s'en éloigna pour échapper aux recherches et trouva la mort dans le Sind. Un troisième fils, Haçan, se réfugia dans le Yémen et y fut retenu prisonnier jusqu'à sa mort. Parmi ses frères, Mouça passa en Mésopotamie; Yahya vint à Rey et dans le Tabaristân; nous aurons occasion de parler de lui, au règne de Réchid. Un autre frère, Edris, se rendit dans le Magreb, où il trouva un grand nombre d'adhérents : devenu maître d'un État puissant dans ce pays, il mourut empoisonné par un agent secret de Mansour. Son fils Edris ben Edris monta sur le trône paternel, et la contrée où ils régnèrent reçut alors le nom de *Pays d'Edris, fils d'Edris*. On

بهم فعيل بلد ادريس بن ادريس وقد اتينا على خبرهم عند ذكرنا لخبر عبيد الله صاحب المغرب وبنآئه المدينة المعروفة بالمهدية وخبر ابى القسم ابنه بعده وانتقالهم من مدينة سلمية من ارض حمص الى المغرب فى الكتاب الاوسط ومضى اخوه ابرهيم بن عبد الله الى البصرة فظفر بها واجابه اهل فارس والاهواز وغيرها من الامصار وسار من البصرة فى عساكر كثيرة من الزيدية وجماعة ممن يذهب اليوم الى قول البغداديين من المعتزلة وغيرهم ومعه عيسى بن زيد بن علىّ بن الحسن بن علىّ بن ابى طالب رضى الله عنهم اجمعين فسيّر اليه المنصور عيسى بن موسى وسعيد بن سلم فى العساكر فحارب حتى قُتِل بالموضع المعروف بباخمرى[1] وذلك على ستة عشر فرسخًا من الكوفة

trouvera dans l'Histoire Moyenne le récit de ces événements, dans les pages où nous racontons le règne d'Obeïd Allah, le maître du Magreb et le fondateur de la ville de *Mehdyah;* l'histoire d'Abou'l-Kaçem, son fils, et les circonstances qui les forcèrent à sortir de Selemyah (*Salamias*), ville du territoire d'Émèse, pour se rendre dans le Magreb.

Cependant Ibrahim ben Abd Allah, frère de Mohammed, s'était emparé de Basrah, et il avait réuni un grand nombre de partisans parmi les populations de la Perse, de la Susiane, etc. Il sortit alors, à la tête d'une forte armée recrutée parmi les Zeïdites et les sectaires que l'on connaît, aujourd'hui, à Bagdad, sous le nom de *Moutazélites;* il avait encore d'autres adhérents, et parmi eux Yça, fils de Zeid (fils d'Ali, fils de Haçan, fils d'Ali, fils d'Abou Talib). Le Khalife Mansour leur opposa une armée commandée par Yça ben Mouça et par Saïd, fils de Salim. Ibrahim périt, les armes à la main, en un lieu nommé *Bakhamra*, à seize parasanges de

من ارض الطفّ وهو الموضع الذى ذكرته الشعرآء ممن رثا
ابرهيم ممن ذكر ذلك دعبل بن علىّ الخزاعى فقال فى قصيدة
له اوّلها[1]

مدارس آيات خلَتْ من تلاوة   ومنزل وحى مُقفَر العرصات

ومنها قوله فيهم

قبور بكوفان واخرى بطيبة   واخرى بفخّ يا لها صلوات
واخرى بارض الجوزجان محلّها   وقبرٌ بباخمرى لدى الغربات[2]

وقُتِل معه من شيعته من الزيدية اربع مائة رجل وقيل خمس
مائة رجل وذكر بعض الاخباريين عن حمّاد التركى قال كان
أبو جعفر المنصور نازلاً فى الدير الذى باعلى شاطئ الدجلة فى

Koufah, dans la contrée de Taff. Cette localité est souvent citée dans les vers élégiaques composés en l'honneur d'Ibrahim; un des poëtes qui en ont parlé est Dîbil, fils d'Ali le Khozâïte, dans la *Kaçideh* qui débute ainsi :

Là où le Koran s'enseignait, la pieuse récitation ne s'entend plus; le temple où descendait la parole divine n'est plus qu'une solitude.

Dans cette même poésie se trouvent ces vers :

Des tombes s'élèvent à Koufan (surnom de Koufah), d'autres à Taïbah (Médine), d'autres à Fekkh; qu'elles soient bénies !
Le Djouzedjân renferme d'autres sépultures : une tombe s'élève à Bakhamrâ, près d'El-Gourbat.

Quatre cents, d'autres disent cinq cents de ses partisans zeïdites furent tués en même temps que lui. — Un chroniqueur rapporte l'anecdote qui suit, d'après Hammad le Turc. Mansour était descendu au couvent situé sur la rive supérieure du Tigre, près de l'endroit nommé aujourd'hui *Khould;* c'était à l'époque où l'on bâtissait la ville de Bagdad. A l'heure de la grande chaleur, arriva Rébî; le Khalife

الموضع الذى يسمى اليوم الخلد ومدينة السلام تُبنَى اذ اتى
الربيع فى وقت الهاجرة والمنصور نائم فى البيت الذى هو فيه
وحمّاد قاعد على الباب والخريطة بيد الربيع بخروج محمد بن
عبد الله فقال يا حمّاد افتح الباب قال فقلت الساعة هجع امير
المؤمنين فقال افتح ثكلتك امّك فسمع المنصور كلامه فنهض
ففتح الباب بيده وتناول منه الخريطة فقرأ ما فيها من الكتب
وتلا هذه الآية وَأَلْقَيْنَا بَيْنَهُمُ ٱلْعَدَاوَةَ وَٱلْبَغْضَآءَ إِلَى يَوْمِ
ٱلْقِيَامَةِ كُلَّمَا أَوْقَدُوا نَارًا لِّلْحَرْبِ أَطْفَأَهَا ٱللَّهُ وَيَسْعَوْنَ فِى ٱلْأَرْضِ
فَسَادًا وَٱللَّهُ لَا يُحِبُّ ٱلْمُفْسِدِينَ ، ثم امر باحضار الناس من
القوّاد والموالى واهل بيته واصحابه وامر حمّاد التركى باسراج
الخيل وسليمان بن مخالد بالتقدم والمسيّب بن زهير فاخرج

dormait dans une chambre de ce couvent, et Hammad veillait assis sur le seuil de la porte. Rebî tenait à la main les dépêches annonçant l'insurrection de Mohammed, fils d'Abd Allah; il pria Hammad de lui ouvrir la porte. Hammad poursuit ainsi son récit : « En ce moment, lui dis-je, le Khalife fait la sieste. — Ouvre, malheureux, » me cria Rébî. Le Khalife, éveillé par ces clameurs, se leva, ouvrit lui-même sa porte, prit son courrier, lut les dépêches qu'il contenait et prononça ensuite ce verset : « Nous avons semé parmi eux l'inimitié et la haine jusqu'au jour de la resurrection. Toutes les fois qu'ils allumeront le feu de la guerre, Dieu l'éteindra. Ils parcourent la terre pour la couvrir de ruines; mais Dieu n'aime pas ceux qui détruisent. » (*Koran*, v, 69.) Sur-le-champ, il réunit ses généraux, ses *mawlas*, les membres de sa famille, ses conseillers; il ordonna à Hammad le Turc de faire seller les chevaux, à Suleiman, fils de Moukhaled, de prendre la direction de l'avant garde, à Mouceyyab, fils de Zehir, de preparer les vivres de cam-

الاقوات ثم خرج فصعد المنبر فحمد الله واثنى عليه وصلّى على رسوله ثم. قال

مالى أُكَفكِفُ عن سعد ويشتمنى ولو شتمتُ بنى سعد لقد سكنوا
جهلاً علينا وجبناً عن عدوّهم لبئسَتِ الخلّتان الجهل والجبنُ

اما والله لقد عجزوا عن امر قمنا به فما شكروا القائم ولا حمدوا الكافى ولقد مُهّدوا فاستوعروا وغبطوا فغمطوا فماذا تحاول منى اسقى رنقًا على كدر كلّا والله ولئن اموت معززًا احب الىَّ من ان احيى مستذلاً ولئن لم يرض بالعفو منى ليطلبنّ ما لا يوجد عندى والسعيد من وُعِظ بغيره (1) ثم نزل وقال قدّم يا غلام فركب من فوره الى معسكره وقال اللهمّ لا تكلنا الى خلقك

pagne; ensuite il se rendit à la mosquée, monta en chaire, et, après avoir invoqué le nom de Dieu et prié pour le Prophète, il parla ainsi :

Pourquoi serais-je indulgent envers Saad lorsqu'il m'insulte; les Benou Saad, si je les avais insultés, seraient restés tranquilles ?
Ils nous méconnaissent et tremblent devant leurs ennemis. Oh les tristes défauts que l'ignorance et la peur!

« En vérité, ils sont impuissants devant l'œuvre que nous avons entreprise, mais ils ne savent ni remercier celui qui l'entreprend, ni glorifier celui qui les supplée. On leur aplanit la route et ils la trouvent difficile; on leur fait une situation enviable et ils la méprisent. Qui donc voudrait me contraindre à boire avec angoisse un breuvage troublé? Non, par Dieu, plutôt une mort glorieuse qu'une vie d'infamie! S'il (Mohammed) ne veut pas du pardon que nous lui offrons, il poursuit alors un but que nous ne lui laisserons pas atteindre. Heureux celui qui profite de l'expérience d'autrui! » Tout aussitôt il descendit de la chaire, dit à son écuyer de faire avancer son escorte, monta à cheval et courut au camp

فنضيع ولا الى انفسنا فنعجز فلا تكلنا الّا اليك وذُكِر ان
المنصور هيئت له يومًا من الايام عجة[1] من مخ وسُكّر فاستطابها
فقال اراد ابرهيم ان يحرمنى هذا واشباهه وذكر ان المنصور
قال يومًا لجلسآئه بعد قتل محمد وابرهيم تالله ما رأيت رجلاً
انصح من الحجّاج لبنى مروان فقام المسيّب بن زهير الضبّى فقال
يا امير المؤمنين ما سبقنا الحجّاج بامر تخلفنا عنه والله ما خلق
الله على جديد الارض خلقًا اعزّ علينا من نبينا صلعم وقد
امرتنا بقتل اولاده واطعناك وفعلنا ذلك فهل نصحناك ام لا
فقال المنصور اجلس لا جلست وقد ذكرنا ان المنصور كان قد
قبض على عبد الله بن الحسن بن الحسن بن علىّ ومحمد وابرهيم

en ajoutant cette prière : « Mon Dieu, je ne me fie pas aux hommes, car ils me perdraient; ni à moi-même, car je suis trop faible. Je mets toute ma confiance en toi seul. »

On raconte qu'on servit, un jour, à Mançour une omelette frite dans la moelle et le sucre; il la trouva exquise et s'écria : « Ibrahim aurait bien voulu me priver de cette douceur et d'autres du même genre! » Une autre fois, après le meurtre de Mohammed et d'Ibrahim, il disait à ses courtisans : « Jamais il n'y eut de serviteur plus dévoué que ne le fut Haddjadj pour la famille de Merwan. » Muçeyyab, fils de Zehîr le Dabbite, se leva et répondit : « Sire, il est une chose où Haddjadj ne l'emporte pas sur nous et où nous ne sommes pas restés en arrière : Certes Dieu n'avait pas fait naître ici-bas une créature qui nous fût plus chère que son Prophète; eh bien, quand vous nous avez ordonné d'égorger ses enfants, nous vous avons obéi, nous avons exécuté cet ordre. Est-ce du dévouement ou non? — Assieds-toi et puisses-tu ne plus t'asseoir (c'est-à-dire mourir bientôt)! » s'écria Mansour.

Ce Khalife, comme nous l'avons raconté, avait fait arrê-

ابنى عبد الله وعلى كثير من اهل بيته وذلك فى سنة اربع
واربعين ومائة فى منصرفه من الحج فحملوا من المدينة الى الربذة
من جادّة العراق وكان ممن حُمل مع عبد الله بن الحسن
المذكور ابرهيم بن الحسن بن الحسن وابو بكر بن الحسن بن
الحسن وعلىّ الخير واخوه عباس وعبد الله بن الحسن بن الحسين
ومعهم محمد بن عبد الله بن عمرو بن عثمان بن عفّان اخو
عبد الله بن الحسن بن الحسن لامّه امّهما فاطمة بنت الحسين
ابن علىّ وجدّتهما فاطمة بنت رسول الله صلعم فجرّد المنصور
بالربذة محمد بن عبد الله هذا فضربه الف سوط فسأله عن
ابنى اخيه محمد وابرهيم فانكر ان يعرف مكانهما فسألت جدّته
محمد العثمانى هذا فى ذلك الوقت[1] وارتحل المنصور عن الربذة

ter Abd Allah, fils de Haçan, fils de Haçan, fils d'Ali, ses deux enfants Mohammed et Ibrahim, et plusieurs autres membres de sa famille (144 de l'hégire), à son retour du pèlerinage. On les transféra de Médine à Rabadah, sur la grande route des pèlerins de l'Irak. Parmi ceux qui y furent conduits en même temps qu'Abd Allah, se trouvaient Ibrahim, fils de Haçan, fils de Haçan; Abou Bekr, fils de Haçan, fils de Haçan; Ali *le Bon* (El-Khaïr), avec son frère Abbas; Abd Allah, fils de Haçan, fils de Huçeïn, et avec eux Mohammed, fils d'Abd Allah, fils d'Amr, fils d'Otman le Khalife. Ce Mohammed était frère utérin d'Abd Allah, fils de Haçan, puisque leur mère était Fatimah, fille de Huçeïn ben Ali, et leur aïeule Fatimah, fille du Prophète. Par ordre de Mansour, Mohammed fut dépouillé de ses vêtements et frappé de mille coups de fouet, à Rabadah. On le pressa de dire où étaient ses deux neveux Mohammed et Ibrahim; mais il déclara qu'il l'ignorait. Sa grand'mère avait adressé autrefois une pareille question à Mohammed l'Osmanide. Mansour

وهو فى قبّة واوثق القوم فى الحديد وحملوا على المحامل المكشوفة فمرّ بهم المنصور فى قبّته على الجمّازة فصاح به عبد الله بن الحسن يا ابا جعفر أهكذا فعلنا بكم يوم بدر فسيّرهم الى الكوفة وحبسوا فى سرداب تحت الارض لا يفرقون بين ضياء النهار وسواد الليل وخلى منهم سليمان وعبد الله ابنا داود بن الحسن بن الحسن وموسى بن عبد الله والحسن بن جعفر وحبس الآخرون ممن ذكرناهم حتى ماتوا وذلك على شاطئ الفرات بالقرب من قنطرة الكوفة ومواضعهم بالكوفة تُزار الى هذا الوقت وهو سنة اثنتين وثلاثين وثلاث مائة وقد كان هدم عليهم الموضع وكانوا يتوضئون فى مواضعهم حتى اشتدّت عليهم الرائحة فاحتال بعض مواليهم حتى ادخل اليهم شيأً من الغالية

quitta Rabadah et voyagea en palanquin, tandis que ses prisonniers, chargés de chaînes, étaient transportés à poil sur des bêtes de somme. Abd Allah, fils de Haçan, le voyant passer en palanquin sur son dromadaire, lui cria : « Père de Djâfar, est-ce ainsi que nous vous traitions à la journée de Bedr? » Transportés à Koufah, ils furent enfermés dans un souterrain où le jour ne pouvait se distinguer de la nuit. On mit en liberté Suleïman et Abd Allah, tous deux fils de Dawoud, fils de Haçan, fils de Haçan, Mouça, fils d'Abd Allah, et Haçan, fils de Djâfar. Les autres moururent dans cette prison, située sur le bord de l'Euphrate, dans le voisinage du Pont de Koufah; c'est encore aujourd'hui, en 332 de l'hégire, un lieu de pèlerinage, bien que la prison ait été démolie sur leurs cadavres. Obligés d'accomplir leurs ablutions dans le cachot même, ils étaient suffoqués par les miasmes; cependant un de leurs affranchis put leur faire passer de la civette et ils la respiraient pour corriger ces

فكانوا يدفعون بشمّها تلك الروائح المنتنة وكان الورم يبدو فى
اقدامهم فلا يزال يرتفع حتى يبلغ الفؤاد فيموتون وذكر
عن وجه آخر ان المنصور لما احتبس من ذكرنا فى هذا الموضع
اشكل عليهم اوقات الصلوات فجزّؤا القرآن خمسة اجزآء فكانوا
يصلّون الصلاة على فراغ كلّ واحد منهم من جزئه وكان عدد
من بقى منهم خمسة فمات اسمعيل بن الحسن فتُرِك عندهم
حتى جيف فصعق من ذلك داود بن الحسن فمات وأُتِىَ برأس
ابرهيم بن عبد الله بن الحسن فوجّه به المنصور مع الربيع
اليهم فوضع الرأس بين ايديهم وعبد الله يصلّى فقال له
بعض اخوته[1] اسرع فى صلاتك يا ابا محمد فسلّم فالتفت واخذ
الرأس فوضعه فى حجره وقال اهلاً وسهلاً يا ابا القسم والله لقد

odeurs délétères. Enfin la gangrène se déclara aux jambes, monta jusqu'au cœur et ils moururent. D'après une relation différente, lorsqu'ils furent jetés dans ce cachot, par ordre de Mansour, ne pouvant plus connaître les heures de la prière, ils se partagèrent le Koran en cinq récitations, après chacune desquelles ils faisaient la prière. Il ne restait plus que cinq survivants : Ismâïl, fils de Haçan, ayant succombé, on laissa son cadavre pourrir au milieu d'eux; bientôt Dawoud, fils de Haçan, mourut suffoqué par ces exhalaisons. Mansour, ayant reçu la tête d'Ibrahim, fils d'Abd Allah, fils de Haçan, il chargea Rébî de la porter dans leur prison; quand cet officier la plaça sous leurs yeux, Abd Allah faisait sa prière; un de ses frères lui dit : « Père de Mohammed, hâte-toi de prier et viens saluer. » Abd Allah se retourna, prit la tête (de son fils) dans ses bras et dit : « Sois le bienvenu, ô Abou'l-Kaçem. En vérité, tu as toujours été, que je sache, un de ceux dont Dieu le tout-puissant a dit :

كنت ما علمتك من الذين قال الله عزّ وجلّ فيهم ٱلَّذِينَ يُوفُونَ بِعَهْدِ ٱللَّهِ وَلَا يَنْقُضُونَ ٱلْمِيثَاقَ، وَٱلَّذِينَ يَصِلُونَ مَا أَمَرَ ٱللَّهُ بِهِ الى آخر الآية فقال له الربيع كيف كان حال ابى القسم فى نفسه قال كما قال الشاعر[1]

فتىً كان يحميه من الذلّ سيفه وبكفيه سوءات الذنوب اجتنابها

ثم التفت الى الربيع فقال له قل لصاحبك قد مضى من بوسنا ايام ومن نعيمك ايام والملتقى يوم القيامة قال الربيع فما رايت المنصور اشدّ انكسارا منه فى الوقت الذى بلّغته فيه هذه الرسالة فاخذ هذا المعنى العباس بن الاحنف فقال فى ذلك

فان تلحظى حالى وحالك مرّةً بنظره عين عن هوى النفس تجب
ترى كلّ يوم مرّ من بوس عيشنا يمرّ بيوم من نعيمك تحسب

Ceux qui observent le pacte stipulé avec Dieu et ne brisent point son alliance. — Ceux qui unissent ce qu'il lui a plu d'unir, etc. (*Koran*, XIII, 20 et 21). — « Comment était Abou'l-Kaçem dans son cœur? demanda Rébi. — Abd Allah répondit : « C'était comme l'a dit le poete :

Un brave que son épée protegeait contre la honte, et que la haine du péché protegeait contre les souillures du péché. »

Puis se tournant vers Rébi, il ajouta : « Dis à ton maître de notre part : Les jours de notre infortune et ceux de ta prospérité s'écoulent; nous t'assignons au tribunal de Dieu! » Rébi, racontant ce fait, disait : « Je n'ai jamais vu Mansour plus profondément abattu que le jour où je lui transmis ce message. » Le poete Abbas, fils d'El Ahnef, a inséré dans ses vers cette même pensée d'Abd Allah :

Si tu considères, un moment, ma situation et la tienne d'un regard que la passion n'a pas aveuglé,

Tu verras que chaque jour de ma malheureuse vie s'écoule aussi vite qu'un jour de ce que tu appelles le bonheur.

وقد ذكرنا فى كتاب اخبار الزمان مقاتل الطالبيين ومصارعهم على الشرح والايضاح فاغنى ذلك عن بسطه فى هذا الكتاب

قال المسعودى ولما اخذ المنصور عبد الله بن الحسن واخوته والنفر الذين كانوا معه من اهل بيته صعد المنبر بالهاشمية فحمد الله واثنى عليه وصلّى على رسوله ثم قال يا اهل خراسان انتم شيعتنا وانصارنا واهل دعوتنا ولو بايعتم غيرنا لم تبايعوا خيرًا منا وان ولد ابن ابى طالب تركناهم والذى لا اله الّا هو والخلافة فلم نعرض لهم بقليل ولا بكثير فقام فيها علىّ بن ابى طالب فما افلح وحكّم الحكمين فافترقت عليه الامّة واختلفت عليه الكلمة ثم وثب عليه شيعته وانصاره فقتلوه ثم قام من

Comme nous avons raconté tout au long, dans nos Annales historiques, la mort et les persécutions des Talibites, nous sommes dispensé de nous étendre ici sur ce sujet.

Mansour, après s'être rendu maître d'Abd Allah, fils de Haçan, et des frères et parents qui étaient avec lui, monta en chaire dans la ville de Hachemyeh, et ayant récité les prières et les bénédictions d'usage, il prononça ce discours : « Peuples du Khoraçân, vous êtes nos sectateurs, nos auxiliaires, les missionnaires de notre cause; votre serment, si vous l'aviez prononcé pour d'autres, ne se serait pas adressé à des souverains meilleurs que nous. Les enfants d'Ali, je le jure par le Dieu unique, nous les avions laissés autrefois maîtres du khalifat, sans leur susciter la moindre opposition, sérieuse ou non. Ali, fils d'Abou Talib, une fois au pouvoir, n'a pas été secondé par la fortune; à la suite de l'arbitrage, la discorde a partagé la nation, l'union a été détruite parmi ses sujets. Assailli par ses partisans, par ses propres alliés, il a succombé sous leurs coups. Son fils

بعده الحسن بن علىّ فوالله ما كان فيها برجل عُرِضت عليه
الاموال فقبلها ودسّ اليه معاوية انى اجعلك ولى عهدى فخلعها
وانسلخ له مما كان فيه وسلّمه اليه واقبل على النساء يتزوج
اليوم واحدةً ويطلق غدًا اخرى فلم يزل كذلك حتى مات
على فراشه ثم قام من بعده الحسين بن علىّ فخدعه اهل العراق
واهل الكوفة اهل الشقاق والنفاق والاغراق فى الفتن اهل هذه
المدرة السوء واشار الى الكوفة فوالله ما هى لى بحرب فاحاربها
ولا هى لى بسلم فاسالمها فرّق الله بينى وبينها فخذلوه وابتزّوا
انفسهم منه واسلموه حتى قتل ثم قام من بعده زيد بن علىّ
فخدعه اهل الكوفة وغرّوه فلما اظهروه واخرجوه اسلموه وقد
كان ابى محمد بن علىّ نشده الله فى الخروج وقال له ان لا تعبل

Haçan lui succéda; mais, par Dieu, ce n'était pas l'homme du commandement : on lui offrit des richesses et il les accepta; Moâwiah lui glissa à l'oreille une promesse de succession, et il abdiqua; il se dépouilla de l'autorité pour en revêtir son adversaire. Toujours occupé de ses femmes, se mariant un jour, divorçant le lendemain, il n'eut plus d'autre souci et mourut tranquillement dans son lit. Huçeïn, fils d'Ali, revendiqua alors ses droits; mais il fut le jouet du peuple d'Irak, des habitants de Koufah, de cette population rebelle, perfide, amoureuse de guerre civile; des habitants de cette ville de malheur (et de la main il désignait Koufah), qui ne m'est ni assez hostile pour que je lui fasse la guerre, ni assez amie pour que je lui accorde la paix; que Dieu élève une barrière entre elle et moi! Koufah l'a trahi, renié et livré à ceux qui l'ont tué. Son successeur Zeid, fils d'Ali, a été, lui aussi, trahi et joué par ce peuple; il a été vendu par ceux qui avaient provoqué et soutenu son insurrection. Vainement Mohammed ben Ali, mon père, le conjura de

من اقاويل اهل الكوفة فانّا نجد فى علمنا ان بعض اهل بيتنا يُصلب بالكناسة وانّا نخاف ان تكون ذلك المصلوب وناشده كذلك عمّى داود بن على وحذّره غدر اهل الكوفة[1] فلم يقبل ومضى على خروجه فقُتِل وصُلِب بالكناسة ثم وثب بنو اميّة علينا فابتزّونا شرفنا واذهبوا عزّنا والله ما كان لهم عندنا تِرة[2] يطلبونها وما كان ذلك كله الّا فيهم وبسبب خروجهم فنفونا عن البلاد فصرنا مرةً بالطائف ومرةً بالشام ومرةً بالسراة حتى ابعثكم الله لنا شيعةً وانصارًا فاحيا الله تعالى شرفنا واعزّنا بكم يا اهل خراسان ودفع بحقّكم اهل الباطل واظهر حقّنا واصار الينا امرنا وميراثنا من نبينا صلّعم فقرّ الحق فى قراره واظهر الله العزيز مناره واعزّ انصاره وقطع دابر القوم الذين ظلموا والحمد

ne pas prendre les armes : « Repousse les offres de Koufah, lui disait-il ; notre prescience nous a révélé qu'un des nôtres sera pendu dans la voirie de Koufah, et nous craignons que tu sois la victime désignée. » Vainement mon oncle Dawoud ben Ali le supplia dans les mêmes termes, en le mettant en garde contre la perfidie de Koufah, Zeïd, sourd à ces conseils, persista dans sa révolte; il fut égorgé et pendu à la voirie. C'est alors que les Omeyyades, se déchaînant contre nous, nous dépouillèrent de nos honneurs, et nous arrachèrent notre gloire, non pas en vérité pour satisfaire à leur haine contre nous, mais à cause des Alides et provoqués par leurs séditions. Exilés de notre patrie, nous errions entre Taïf, la Syrie et les montagnes (*Sarat*), lorsque Dieu vous a enfin suscités, vous, nos adhérents et nos alliés; par vous, peuples du Khoraçân, il a ravivé notre gloire et fortifié notre puissance; il a fait triompher votre vérité contre les partisans de l'erreur; il a manifesté nos titres légitimes et nous a rendu notre pouvoir et l'héritage du Prophète. Les fondements de

لله ربّ العالمين فلما استقرّت الامور فبنا على قرارها من فضل الله عزّ وجلّ وحكمه العادل وثبوا علينا حسداً منهم لنا وبغياً علينا لما فضّلنا الله به عليهم واكرمنا به دونهم من خلافته وميراث نبيه صلعم وجُبناً من بنى امية وجراءةً علينا[1]

جهلاً علينا وجُبناً عن عدوّكُم لبئست الخلّتان الجُبن والبخل

انى والله يا اهل خراسان ما اتيتُ ما اتيتُ من هذا الامر بجهالة ولا عن ظنّة وقد بلغنى عنهم بعض السقم فدسستُ لهم رجالاً فقلت قم انت يا فلان فخذ معك من المال كذا وقم انت يا فلان وخذ من المال كذا وكذا وحذوت لهم مثالاً

la vérité ont été posés ; Dieu a fait jaillir sa lumière ; il a exalté ses auxiliaires et détruit jusqu'au dernier de ceux qui faisaient le mal. Gloire à Dieu, le maître des mondes ! Puis, quand notre pouvoir a été solidement établi par la grâce de Dieu et les décrets de sa justice, les fils d'Ali se sont levés contre nous, jaloux de notre fortune, envieux de la supériorité que Dieu nous avait accordée sur eux, envieux du khalifat et de l'héritage dont il nous avait gratifiés à leur place. Lâches devant les Omeyyades, ils ont été audacieux contre nous :

. . . Ignorant qui nous sommes et tremblants devant vos ennemis : Oh, les tristes défauts que la peur et l'avarice ! (Voir ci-dessus, p. 19).

« En vérité, peuples du Khoraçan, ce n'est pas avec l'ignorance ni par le doute que je suis arrivé au rang que j'occupe. Quand j'ai connu leur côté vulnérable, j'ai détaché vers eux des agents à moi, j'ai dit à l'un : Pars et emporte cet argent ; à l'autre : Prends telle et telle somme. Je leur ai

يعملون عليه فخرجوا حتى اتوا المدينة فلقوهم فدسّوا تلك
الاموال اليهم فوالله ما بقى منهم شيخ ولا شاب ولا صغير
ولا كبير الّا وبايعهم لى فاستحللت دماءهم وحلّت لى عند ذلك
بنقضهم بيعتى وطلبهم الفتنة والتماسهم الخروج علىّ ثم قرأ فى
درج المنبر وَحِيلَ بَيْنَهُمْ وَبَيْنَ مَا يَشْتَهُونَ ، كَمَا فُعِلَ بِأَشْيَاعِهِمْ
مِنْ قَبْلُ إِنَّهُمْ كَانُوا فِي شَكٍّ مُرِيبٍ قال المنصور يومًا للربيع ما
حاجتك فقال له يا امير المؤمنين حاجتى ان تحبّ الفضل
ابنى فقال له ويحك ان المحبّة انما تقع باسباب قال يا امير
المؤمنين قد امكنك الله من ايقاع سببها قال وما ذاك قال
تفضل عليه فانك اذا فعلتَ ذلك احبّك واذا احبّك احببته

tracé des instructions qu'ils ont suivies; arrivés à Médine, ils ont abordé nos adversaires et leur ont glissé cet argent. Il n'en est pas resté un seul, vieillard ou enfant, petit ou grand, auquel ils n'aient fait prêter serment en mon nom. Maître désormais de leur sang, il m'a été légalement permis de le répandre quand ils ont violé la foi jurée, semé la discorde et cherché l'occasion de se révolter contre mon autorité. » Et s'arrêtant sur les marches de la chaire, le Khalife récita les versets : « Une haute barrière s'élèvera entre eux et l'objet de leurs désirs; — Comme il arriva jadis à leurs semblables, parce qu'ils vivaient dans l'incertitude et le doute. » (*Koran*, XXXIV, 53 et 54.)

Mansour disait un jour à Rébî : « Que veux-tu obtenir de moi? — Sire, répondit Rébî, je sollicite votre amitié en faveur de Fadl, mon fils. — Mon cher, reprit le Khalife, encore faut-il avoir des motifs pour aimer. — Sire, répliqua le courtisan, ces motifs, Dieu vous a donné le pouvoir de les faire naître. — Comment cela? demanda Mansour. — Traitez-le avec bonté : si vous agissez ainsi, il s'attachera à vous et

قال والله قد احببته قبل ايقاع السبب ولكن كيف اخترت
له المحبّة دون كلّ شيء قال لانك اذا احببته كبر عندك صغير
احسانه وصغر عندك كبير اساءته وكانت ذنوبه كذنوب
الصبيان وحاجته اليك كحاجة الشفيع العريان[1] وقال
المنصور يوما للربيع ويحك يا ربيع ما اطيب الدنيا لو لا الموت
قال له ما طابت الّا بالموت قال وكيف ذلك قال لو لا الموت لم
تقعد هذا المقعد قال صدقت وذكر اسحق بن الفضل قال
بينما انا على باب المنصور اذ اتى عمرو بن عبيد فنزل عن حماره
وجلس فخرج اليه الربيع فقال له قم يا ابا عثمان بابى انت
وامّى فلما دخل على المنصور امر بان تفرش له لبود وقرّبه واجلسه

son amitié inspirera la vôtre. — En vérité, s'écria Mansour, je l'aimais déjà, même avant d'avoir des motifs pour l'aimer. Mais pourquoi as-tu choisi l'amitié de préférence à toute autre chose? » — Rebi répondit : « Quand vous l'aimerez, ses moindres services vous paraîtront grands, ses fautes les plus graves ne seront à vos yeux que des peccadilles d'enfant, et les demandes qu'il vous adressera seront exaucées comme celles de la *solliciteuse nue* (proverbe). » — Un autre jour, le Khalife disait à Rebi : « Que la vie serait douce, mon cher Rébi, s'il ne fallait mourir ! — C'est à la mort que la vie doit toute sa douceur, répliqua Rebi. — Comment cela? fit le prince. — Sans la mort, répondit le courtisan, vous ne seriez pas assis sur ce trône. — Tu dis vrai, » ajouta Mansour.

Voici ce que raconte Ishak, fils de Fadl. J'étais à la cour du Khalife Mansour lorsque Amr, fils d'Obeid, arriva, descendit de son âne et s'assit. Rebi vint à sa rencontre et lui dit : « Père d'Otman, toi qui m'es plus cher que mon père et ma mère, lève-toi et viens. » Quand il parut devant Man-

اليه بعد ما سلّم فقال يا ابا عثمان عظنى فوعظه بمواعظ فلما
اراد النهوض قال قد امرنا لك بعشرة الاف درهم قال لا حاجة
لى فيها قال ابو جعفر والله لتأخذنّها قال لا والله لا آخذها
وكان المهدى حاضرًا فقال يحلف امير المؤمنين وتحلف انت
فالتفت عمرو الى المنصور فقال من هذا الفتى قال هذا محمد ابنى
وهو المهدى وولى عهدى قال اما والله لقد البسته لباسًا ما هو
من لباس الابرار ولقد سمّيته باسم ما استحقه عملاً ولقد مهّدتَ
له امرًا امتع ما يكون به اشغل ما يكون عنه[1] ثم التفت عمرو
الى المهدى فقال نعم يا ابن اخ اذا حلف ابوك احنثه عمك

sour, le Khalife fit étendre pour lui des tapis de feutre, l'invita à s'approcher et le fit asseoir après qu'il eut salué : « Père d'Otman, lui dit-il ensuite, donne-moi de sages conseils. » Amr lui adressa ses exhortations; il se disposait à partir lorsque le Khalife lui dit : « Nous t'avons accordé dix mille dirhems. — Je n'en ai que faire, répondit Amr. — Par Dieu, répliqua le Khalife, tu les accepteras. — Par Dieu, je ne les prendrai pas ! » riposta Amr. Mehdi, présent à cette scène, s'écria : « Eh quoi, le Prince des Croyants jure qu'une chose sera, et tu jures le contraire ! » Amr se tournant vers Mansour : « Quel est ce jeune homme? lui demanda-t-il. — C'est mon fils Mohammed Mehdi, mon héritier présomptif, répondit le Khalife. — En vérité, s'écria Amr, vous l'avez revêtu d'un costume qui n'est pas celui d'un homme pieux, vous lui avez donné un nom qu'il n'a rien fait pour mériter (*Mehdi*, le bien dirigé); vous avez aplani sous ses pas une route où, plus il aura de jouissance, plus il deviendra négligent. » Ensuite, se tournant vers Mehdi, il continua ainsi : « C'est vrai, mon neveu (c'est-à-dire, mon ami), ton père a fait un serment et ton oncle (ton ami) l'a obligé à se par-

لان اباك اقوى على الكفارات من عمك فقال له المنصور هل لك من
حاجة يا ابا عثمان قال لا تبعث الىّ حتى آتيك قال اذًا لا نلتقى
قال هى حاجتى ومضى واتبعه المنصور بطرفه فقال

كلّكم يمشى رُوَيد   كلّكم يطلب صيد
غير عمرو بن عُبيد

ودخل عمرو بن عبيد على منصور بعد ما بايع للمهدى فقال له
يا ابا عثمان هذا ابن امير المؤمنين وولى عهد المسلمين فقال
عمرو يا امير المؤمنين اراك قد وطّدت له الامور وهى تصير اليه
وانت عنه مسئول فاستعبر المنصور وقال له عظنى يا عمرو قال يا
امير المؤمنين ان الله قد اعطاك الدنيا باسرها فاشتر نفسك

jurer. C'est que ton père est plus que ton oncle en état d'expier un serment parjuré. — Père d'Otman, lui dit le Khalife, as-tu quelque demande à nous adresser? — Oui, ne m'envoyez pas chercher et attendez que je vienne. — Mais alors nous ne nous verrons plus, remarqua le Prince. — C'est tout ce que je désire, » répondit Amr, et il s'éloigna. Mansour le suivit du regard et dit :

Vous marchez tous à pas mesurés, tous vous poursuivez une proie, excepté Amr, fils d'Obeïd.

Amr, fils d'Obeïd, s'étant présenté chez Mansour après la reconnaissance de Mehdi comme héritier du trône, le Khalife lui dit : « Père d'Otman, voici le fils du Prince des Croyants, le futur Khalife des Musulmans. — Sire, répondit Amr, vous avez solidement établi la puissance qui doit passer à votre fils, mais seul vous en serez responsable. » Mansour, les larmes aux yeux, lui demanda quelques exhortations; Amr reprit : « Prince des Croyants, puisque Dieu vous a accordé le monde entier, donnez-en une partie pour

منه ببعضها وان هذا الامر الذى قد اصبح فى يديك لو بقى فى يد غيرك لم يصل اليك فاحذر ليلة تمخض بيوم لا ليلة بعده وانشد[1]

يا ايها الّذى قد غرّه الامل	ودون ما يأمل التنغيص والاجلُ
الا ترى انما الدنيا وزينتها	كمنزل الركب حلّوا ثمت ارتحلوا
حتوفها رصد وعيشها نكد	وصفوها كدر وملكها دُوَلُ
تظلّ تقرع بالروعات ساكنها	فما يسوغ له لين ولا جدلُ
كانه للمنايا والردى غرض	تظلّ فيه بنات الدهر تنتضلُ
والنفس هاربة والموت يرصدها	وكلّ عثرة رِجْلٍ عندها زلَلُ
والمرء يسعى لما يسعى لوارثه	والقبر وارث ما يسعى له الرجلُ

le salut de votre âme. Le pouvoir qui est aujourd'hui dans vos mains, s'il était resté aux mains d'un autre, comment aurait-il pu venir à vous? Redoutez la nuit qui enfantera un jour auquel d'autres nuits ne succéderont plus. » Et il ajouta ces vers :

Ô toi que l'espérance aveugle, les déceptions et la mort te séparent de ce que tu espères.

Ne vois-tu pas que le monde avec ses attraits trompeurs n'est qu'une station où le voyageur campe un moment et s'éloigne?

Ses piéges sont mortels, ses plaisirs une angoisse; sa sérénité n'est que trouble, son empire n'est que révolutions.

La quiétude de l'homme y est troublée par de perpétuelles alarmes, ni la douceur, ni la violence n'y peuvent rien.

L'homme est comme le but des catastrophes et du trépas, le jouet des adversités, filles du destin;

Il fuit pour sauver sa vie, et la mort est en embuscade; chacun de ses faux pas est une chute.

Il se consume en efforts au profit de ses héritiers, et c'est la tombe qui recueille le fruit de ses fatigues.

ومات عمرو بن عبيد فى ايام المنصور سنة اربع واربعين ومائة
وقيل سنة خمس واربعين ومائة ويكنى بابى عثمان وهو عمرو بن
عبيد بن باب[1] مولى بنى تميم ثم بنى مالك بن حنظلة من
اهل بلخ وكان جدّه باب من سبى كابل من جبال السند وكان
شيخ المعتزلة فى وقته والاوّل فيها وكذلك لمن طرا بعده وله
رسائل وخطب وكلام كثير فى العدل والتوحيد وغير ذلك
وقد اتينا على اخباره والغرر من كلامه ومناظراته فى كتابنا
فى المقالات فى اصول الديانات وفى سنة احدى واربعين ومائة
شخص المنصور الى بيت المقدّس وصلّى فيه لنذر كان عليه
وانصرف وفى سنة ست واربعين ومائة مات هشام بن عُروة

Amr, fils d'Obeid, mourut sous le règne de Mansour, en 144 ou 145 de l'hégire; son surnom était *Abou Otman* et son nom *Amr*, fils d'Obeïd, fils de Bab. *Mawla* des Benou Temim et des Benou Malik ben Hanzalah, il habitait Balkh, et son aïeul Bab avait fait partie des prisonniers qui tombèrent au pouvoir des Musulmans, à Kaboul, dans les régions montagneuses du Sind. Amr fut le cheïkh des Moutazélites de son temps, le docteur le plus éminent de cette secte, et personne ne l'a éclipsé depuis : il a laissé des traités, des discours et un grand nombre de dissertations sur le libre arbitre (cf. ci-dessus, p. 21), sur l'unité de Dieu, etc. Nous avons donné un aperçu de sa biographie, de ses discours et controverses dans nos *Conférences sur les principes des religions*.

En l'année 141, Mansour se rendit à Jérusalem, y célébra la prière pour accomplir un vœu qu'il avait fait et repartit aussitôt.

En 146 mourut Hicham, fils d'Orwah, fils de Zobeir,

آبن الزبير وهو ابن خمس وثمانين سنة وكان هشام اذا اسمعه
رجل كلامًا لا يحبّه قال انى رافع نفسى عنك ثم نازع علىّ بن
الحسن فاسرع اليه هشام فقال له علىّ انى ادعوك الى ما كنت
تدعو اليه[1] وفى سنة خمسين ومائة مات ابو حنيفة النعمان
آبن ثابت مولى تيم اللات من بكر بن وائل فى ايام المنصور ببغداد
مات ساجدًا فى صلاته وهو ابن سبعين[2] سنة وفيها مات عبد
الملك بن عبد العزيز بن جريج المكّى مولى خالد بن اسيد
ويكنى ابا الوليد وهو ابن سبعين سنة وفيها مات محمد بن
اسحاق بن يسّار مولى قيس بن مخرمة من بنى المطّلب ويكنى
ابا عبد الله ويقال مات سنة احدى ويقال سنة اثنتين
وخمسين ومائة ومات الاوزاعى ويكنى ابا عمرو عبد الرحمن

âgé de quatre-vingt-cinq ans. Si quelqu'un lui faisait entendre des discours qu'il désapprouvait, Hicham avait coutume de dire : « Je place mon âme au-dessus de ton atteinte. » Ali, fils de Haçan, à l'époque de sa lutte, fut bientôt rejoint par Hicham, auquel il dit : « C'est moi, aujourd'hui, qui t'appelle au but où tu appelais les autres. » — En 150, Abou Hanifah Nôman, fils de Tabit, affranchi des Taïm-Ellat, de la branche de Bekr ben Waïl, mourut, sous le règne de Mansour, à Bagdad, pendant qu'il se prosternait pour prier; il avait soixante et dix ans. — Même année, mort d'Abd el-Mélik, fils d'Abd el-Aziz, fils de Djerih le Mecquois, *mawla* de Khalid ben Oçeïd; il était surnommé *Abou'l-Wélid* et âgé de soixante et dix ans. — Même année, mort de Mohammed, fils d'Ishak, fils de Yassar, affranchi de Kaïs ben Makhramah, descendant des Benou Mouttalib. Son surnom était *Abou Abd Allah;* d'autres placent sa mort en 151 ou 152. — Mort d'Awzâyi Abou Amr Abd er-Rahman, fils d'Amr, originaire de Syrie. Il n'était pas de la fa-

ابن عمرو من اهل الشام ولم يكن من الاوزاع وانما كان منزله فيهم بدمشق فاضيف اليهم وكان من سبى اهل اليمن وكانت وفاته سنة سبع وخمسين ومائة فى آخر ايام المنصور[1] وقبض وهو ابن سبعين سنة وفى ايام المنصور مات ليث بن ابى سُلَيم الكوفى مولى عنبسة ابن ابى سفيان سنة ثمان وخمسين ومائة

وفى سنة ست وخمسين ومائة مات سوار بن عبد الله القاضى وفى سنة اربع وخمسين ومائة مات ابو عمرو بن العلاء وذلك فى ايام المنصور وطال حبس عبد الله بن علىّ فى سجن المنصور فمنهم من رأى انه اقام فى محبسه تسع سنين وقيل غير ذلك فلما اراد المنصور الحجّ فى سنة تسع واربعين ومائة حوّله من عنده الى عيسى بن موسى وامره بقتله وان لا يعلم

mille d'Awzâ, mais seulement domicilié dans le quartier de cette tribu à Damas, ce qui lui valut le surnom d'*Awzâyi*; étant enfant, il avait été fait prisonnier par les Musulmans dans le Yémen. Il mourut à la fin du règne de Mansour, en 157 de l'hégire, âgé de soixante et dix ans. C'est également sous le khalifat de Mansour que mourut Leït, fils d'Abou Suleim de Koufah, *mawla* d'Anbaçah, fils d'Abou Sofian, en l'année 158. — 156 de l'hégire, mort de Sawar, fils d'Abd Allah, le juge. — 154 de l'hégire, sous le règne de Mansour, mort d'Abou Amr, fils d'El-Alâ.

L'incarcération d'Abd Allah, fils d'Ali, dans les prisons de Mansour, fut longue; on prétend qu'elle dura neuf ans, mais on n'est pas d'accord à cet égard. Lorsque le Khalife partit pour la Mecque, en 149 de l'hégire, il remit le prisonnier à Yça ben Mouça, en lui ordonnant de le tuer sans qu'on pût se douter de sa mort. Yça fit mander Ibn Abi Leïla et Ibn Chobroumah et délibéra avec eux. Le pre-

بذلك احدٌ فبعث عيسى الى ابن ابى ليلى وابن شُبرُمة فشاورهما فى ذلك فقال ابن ابى ليلى امض بما امرك به امير المؤمنين وقال ابن شبرمة قد تركك فى اوسع ما بين السمآء والارض فلا تورطنّ نفسك[1] فحبسه مغيّبًا وابى ان يقتله واظهر للمنصور انه قد قتله فشاع ذلك فبعثوا بنو علىّ للمنصور فى اخيهم عبد الله فقال لهم هو عند عيسى بن موسى فلما قدموا مكّة اتوا عيسى بن موسى فسألوه عنه فقال قد قتلته فرجعوا الى المنصور فقالوا زعم عيسى انه قد قتله فاظهر المنصور الغضب على عيسى وقال يقتل عمّى بغير اذنى والله لاقتلنّه وكان يودّ ان يكون عيسى قد قتله فيقتله به ويستريح منهما جميعًا قال فدعا به وقال قتلت عمّى قال نعم انت امرتنى

mier lui conseilla d'exécuter les ordres du Khalife; au contraire, Ibn Choubroumah lui dit : « Le prince vous a placé sur un abîme effroyable, ne vous y précipitez pas de vous-même. » Yça ne voulant pas verser le sang d'Abd Allah, se contenta de l'enfermer au secret, tout en laissant croire au Khalife qu'il l'avait fait périr. La mort d'Abd Allah s'ébruita et les Alides firent parler à Mansour au sujet de leur frère : le prince leur affirma qu'il était confié à la garde d'Yça. Alors ils allèrent à la Mecque et interrogèrent Yça, qui avoua l'avoir mis à mort. Ils revinrent faire part de cette déclaration à Mansour. Celui-ci feignit une grande irritation et s'écria : « Puisque Yça a tué mon oncle sans y être autorisé, il périra à son tour. » Le désir secret du Khalife était que Yça eût réellement accompli ce meurtre, afin de pouvoir le tuer sous ce prétexte et de se débarrasser de deux ennemis en même temps. Il le fit donc appeler et lui dit : « Est-il vrai que tu as tué mon oncle? — Oui, répondit Yça, c'est vous-même qui me l'avez ordonné. — Je ne t'ai point donné cet

بقتله قال لم آمرك بذلك قال هذا كتابك الىّ فيه قال لم اكتبه فلما رأى الجدّ من المنصور وتخوّف على نفسه قال هو عندى لم اقتله قال فادفعه الى ابى الازهر المهلّب بن ابى عيسى فدفعه اليه فلم يزل عنده محبوسًا حتى أُمر بقتله فدخل عليه ومعه جارية له فبدأ بعبد الله فخنقه حتى مات ثم مدّه على الفراش ثم اخذ الجاريه ليخنقها فقالت يا عبد الله قتلةً غير هذه فكان ابو الازهر يقول ما رحمتُ احدًا قتلته غيرها فصرفتُ وجهى عنها وامرتُ بخنقها فخُنِقَت ووُضِعت معه على الفراش وادخلتُ يدها تحت جنبه ويده تحت جنبها كالمتعنقين ثم امرتُ بالبيت فهُدِمت عليهما ثم دعا المنصور ابن عُلاثة القاضى وعبره فنظروا الى عبد الله والجاريه

ordre, s'écria Mansour. — Voici la lettre que vous m'avez adressée. — Je ne l'ai pas écrite. » Yça voyant les dispositions du Khalife et craignant pour sa propre vie, finit par avouer que le prisonnier avait été épargné et qu'il était chez lui. Le Khalife lui ordonna de le remettre aux mains d'Abou'l Azhar Mohelleb, fils d'Abou Yça, ce qui fut fait, et Abd Allah demeura dans sa nouvelle prison jusqu'à ce que sa mort fût décidée. Quand Abou'l Azhar vint exécuter la sentence, il trouva son prisonnier avec une de ses jeunes esclaves; il commença par lui, l'étrangla et coucha son cadavre sur le lit. Il allait faire subir le même sort à la jeune fille, quand elle lui dit : « Serviteur de Dieu, j'implore un autre genre de mort! » — Ce fut la seule fois, raconte Abou'l-Azhar que j'éprouvai de la pitié en exécutant une sentence de mort. Je détournai les yeux en donnant l'ordre de la tuer; elle fut étranglée et placée sur le lit à côté de son maître. Je les enlaçai dans les bras l'un de l'autre, comme deux amants, et je fis démolir la maison, sous les décombres de

معه على تلك الحالة ثم امر به فدفن فى مقبرة ابى سويد بباب
الشام ببغداد فى الجانب الغربى قال المسعودى وقد ذكر عبد
الله بن عيّاش المنتوف قال قال المنصور يومًا ونحن عنده أتعرفون
جبّارًا اوّل اسمه عين قتل جبّارًا اوّل اسمه عين وجبّارًا اوّل
اسمه عين وجبّارًا اوّل اسمه عين قلت نعم يا امير المؤمنين
عبد الملك بن مروان قتل عمرو بن سعيد بن العاص وعبد
الله بن الزبير وعبد الرحمن بن محمد بن الاشعث قال أفتعرفون
خليفة اوّل اسمه عين قتل جبّارًا اوّل اسمه عين وجبّارًا اوّل
اسمه عين وجبّارًا اوّل اسمه عين قلت انت يا امير المؤمنين
قتلتَ عبد الرحمن بن مسلم وعبد الجبّار بن عبد الرحمن

laquelle ils restèrent enfouis. » Le Kadi Ibn Olatah et d'autres témoins vinrent, d'ordre de Mansour, reconnaître les deux cadavres ; ensuite le corps d'Abd Allah fut enterré dans le cimetière d'Abou Soweïd, près la porte de Syrie, dans le quartier occidental de Bagdad.

Abd Allah, fils d'Ayyach, surnommé *Mentouf*, raconte que, se trouvant chez Mansour, le prince fit cette question : « Savez-vous quel est le tyran dont le nom commence par la lettre *aïn*, qui tua trois autres tyrans dont le nom commence aussi par *aïn*. — Oui, Sire, répondis-je, c'est Abd el-Mélik, fils de Merwan, qui fit périr Amr, fils de Saïd, fils d'El-Assy, puis Abd Allah, fils de Zobeïr, et en troisième lieu, Abd er-Rahman, fils de Mohammed, fils d'Achât. » — Le Khalife reprit : « Savez-vous quel est le Khalife dont le nom commence par un *aïn*, qui fit mourir trois tyrans dont le nom commence par cette même lettre ? — C'est vous-même, Prince des Croyants, répondis-je, puisque vous avez tué Abd er-Rahman, fils de Moslim, et Abd el-Djebbar, fils d'Abd

وعمّك عبد الله بن علىّ سقط عليه البيت قال فما ذنبى اذا ان
سقط عليه البيت قلت لا ذنبَ لك فتبسم ثم قال هل تحفظ
الابيات التى قالتها زوجة الوليد بن عبد الملك اخت عمرو
ابن سعيد حين قتل عبد الملك اخاها قلت نعم يا امير
المؤمنين خرجت فى اليوم الذى قُتِل فيه اخوها عمرو وهى
حاسرة تنشد

ايا عين جودى بالدموع على عمرو — عشيّةَ يُبتزّ الخلافة بالقهرِ
غدرتم بعمرٍو يا بنى خيط باطل — وكلّكمُ يبنى البيوت على غدرِ
وما كان عمْرٌو عاجزا غير انّه — اتته المنايا بغتةً وهو لا يدرى
كانّ بنى مروان اذ يقتلونه — خشاش من الطير اجتمعن على صقرِ

er-Rahman; en outre, votre oncle Abd Allah ben Ali est mort sous les décombres de sa prison. — Puisque sa prison s'est écroulée sur lui, reprit le Khalife, je ne suis donc pas coupable. — Non, vous ne l'êtes pas, » répondis-je. Le Khalife sourit; ensuite il me demanda : — « As-tu retenu les vers composés par la femme de Wélid, fils d'Abd el-Mélik, sœur d'Amr, fils de Sàïd, lorsque son frère fut tué par ordre d'Abd el-Mélik? (Voyez t. V, p. 233.) — Oui, Sire, répondis-je, cette femme sortit, le visage découvert, le jour où son frère fut égorgé et elle dit :

Pleurez, mes yeux, répandez vos larmes sur Amr, dans cette fatale nuit la violence l'a spolié du Khalifat.

Vous avez trahi Amr, ô fils de *Khaït-batil* (sobriquet de Merwan; cf. t. V, p. 199), car chacun de vous ne bâtit que sur la trahison.

Amr n'était pas coupable de faiblesse, mais la mort est venue sur lui soudainement et à son insu.

A voir les Benou Merwan accomplissant ce meurtre, on eût dit des passereaux réunis autour (du cadavre) d'un épervier.

لحا الله دنيا تعقب النار اهلها وتهتك ما بين القرابة من ستر
الا يا لقوى للوفآء وللغدر وللمغلقين الباب قسرًا على عمرو
فرحنا وراح الشامتون عشيةً كانّ على اعناقهم فلق الصخر

قال ابن عيّاش فقال المنصور فما الابيات التى بعث بها عمرو بن
سعيد الى عبد الملك قلت نعم يا امير المؤمنين كتب اليه

يريد ابن مروان امورًا اظنّها ستحمله منّى على مركب صعب
لينقض عهدًا كان مروان شدّه وادرك فيه بالقطيعة والكذب
فقدّمته قبلى وقد كنت قبله ولو لا انقيادى كان كرب من الكرب
وكان الّذى اعطيت مروان هفوةً غُلِبتُ بها رأيًا وخَطبًا من الخطب
فان تنفذوا الامر الّذى كان بيننا نقلنا جميعًا فى السهول وفى الرحب

Dieu maudisse ce monde qui voue ses habitants au feu éternel, et qui déchire les voiles de la famille!

Oh ma pauvre tribu si fidèle et si cruellement trahie! Honte à ceux qui ont fermé la porte sur le passage de Amr! (Cf. t. V, p. 235.)

Quand la nuit est venue pour nous et nos détracteurs, il semblait qu'un bloc de pierre pesait sur leur cou.

Ibn Ayyach continue ainsi sa narration : « Mansour me demanda alors si je savais les vers adressés par Amr, fils de Saïd à Abd el-Mélik. — Voici, répondis-je, les vers qu'Amr lui écrivit :

Le fils de Merwan médite des projets qui, je crois, lui feront trouver en moi un coursier rétif :

Il veut briser le pacte noué par Merwan, et il emploie pour cela la haine et le mensonge.

Je lui ai cédé le pas, alors que ma place était avant la sienne, et combien de calamités ma déférence n'a-t-elle pas détournées!

Mais ma condescendance envers Merwan a été une faute par suite de laquelle ma sagesse et mes discours ont été vaincus.

Si vous exécutez ce qui est convenu entre nous, nous marcherons ensemble sur une route aisée et spacieuse.

فان يعطها عبد العزيز ظلامةً   فاولى بها منّا ومنه بنو حرب

وكان مولد المنصور فى السنة التى مات فيها الحجّاج بن يوسف وهى سنة خمس وتسعين وكان يقول وُلِدتُ فى ذى الحجة واعذرت فى ذى الحجة ووليت الخلافة فى ذى الحجة واحسب المنية تكون فى ذى الحجة فكان كما ذكر وحدّث الفضل بن الربيع قال كنت مع المنصور فى السفر الذى مات فيه فنزل منزلاً من المنازل فبعث الىّ وهو فى القبّة ووجهه الى الحائط فقال لى ألم انهكم الا تدعوا العامّة يدخلون هذه المنازل فيكتبون فيها ما لا خير فيه قلت وما هو يا امير المؤمنين قال أما ترى ما على الحائط مكتوب

ابا جعفر حانت وفاتك وانقضت   سنوك وامر الله لا بُدّ نازل

Mais si Abd el-Aziz doit le pouvoir à l'injustice, les Benou Harb en sont plus dignes que nous et que lui-même.

Mansour était né l'année même où mourut Haddjadj, fils de Youçouf, c'est-à-dire en 95 de l'hégire. Il disait souvent : « C'est au mois de Dou'l-hiddjeh que je suis né, que j'ai été circoncis, que je suis arrivé au khalifat, et je pense que je mourrai pendant ce même mois. » La chose arriva comme il le disait. Fadl, fils de Rebî, raconte le fait suivant : « J'accompagnais Mansour dans le voyage où il mourut. Arrivé à une des stations de la route, il m'envoya chercher. Je le trouvais assis dans le pavillon du caravansérail, le visage tourné contre le mur. Il me dit : « Ne vous avais-je pas défendu de laisser le peuple entrer dans ces salles et y écrire des choses funestes? — De quoi s'agit-il, Sire? lui demandai-je. — Ne vois-tu pas ce qui est écrit sur la muraille :

Abou Djafar, tu vas mourir, tes années sont révolues, il faut que la volonté de Dieu s'accomplisse.

ابا جعفر هل كاهن او منجّم   يردّ قضاء الله ام انت جاهل

فقلت والله ما ارى على الحائط شيئًا وانه لنقى ابيض قال الله

قلت الله قال انها والله نفسى نُعِيَت الى الرحيل بادر بى الى

حرم ربّى وآمنه هاربًا من ذنوبى واسرافى على نفسى فرحلنا وقد

ثقل عليه حتى اذا بلغنا بئر ميمون قلت له هذه بئر ميمون وقد

دخلت الحرم قال الحمد لله وقُبِض من يومه   وكان المنصور فى

الحزم وصواب التدبير وحسن السياسة على ما تجاوز كلّ وصف

وكان يعطى الجزيل والخطير اذ كان اعطاؤه تبديلاً ويمنع اليسير

والحقير اذ كان اعطاؤه تضييعًا وكان كما قال زياد لو ان عندى

الف بعير وعندى بعير اجرب لقمت عليه قيام من لا يملك

Abou Djâfar, est-ce qu'un devin ou un astrologue pourraient conjurer les décrets de Dieu? ou bien es-tu plongé dans l'ignorance ?

— « En vérité, Sire, répliquai-je, je ne vois aucune inscription sur ce mur, la surface en est lisse et toute blanche. — Jure Dieu, me dit-il. — Je jurai. — C'est donc, reprit-il, un avertissement donné à mon âme afin qu'elle se prépare à son prochain départ. Hâtons-nous d'arriver sur le territoire sacré, afin que je me mette sous la protection de Dieu, en abjurant mes fautes et mes excès. » Nous continuâmes notre voyage, qui fut très-pénible pour le Khalife. Arrivé au *Puits de Maïmoun*, je lui nommai cet endroit et lui annonçai que nous étions en terre sainte; il prononça les mots : Dieu soit loué! et mourut ce jour-là. »

La prudence de Mansour, la rectitude de son jugement, la sagesse de sa politique sont au-dessus de tout éloge. Il ne reculait pas devant les libéralités les plus grandes, lorsqu'elles étaient payées de retour, mais il refusait la plus minime faveur, si elle était accordée en pure perte. Il eût

غيره وخلّف ابو جعفر ستمائة الف الف درهم واربعة عشر الف الف دينار وكان مع ذلك يثمر[1] ماله وينظر فيما لا ينظر فيه العوامّ[2] ووافق صاحب مطبخه على ان له الرؤوس والاكارع والجلود وعليه الحطب والتوابل وفى السنة ست وثلاثين ومائة مات ربيعة بن ابى عبد الرحمن وهو ربيعة الراى ويكنى ابا عثمان مولى آل المنكدر واسم ابيه فرّوخ وفى هذه السنة مات زيد بن اسلم مولى عمر بن الخطّاب ووصل المنصور عمومته وهم عشرة فى يوم واحد بعشرة الاف درهم واسماؤهم عبد الله بن علىّ وعبد الصمد بن علىّ واسمعيل بن علىّ وعيسى بن علىّ وداود بن علىّ وصالح بن علىّ وسليمان بن علىّ واسحق بن علىّ

volontiers dit comme Ziad : « Si je possédais mille chameaux dont un seul fût atteint de la lèpre, je le soignerais comme si je ne possédais que celui là. » Sa succession s'élevait à six cents millions de dirhems et quatorze millions de dinars. Cette grande fortune ne l'empêchait pas de faire fructifier son argent, et de descendre dans des détails que le vulgaire lui-même néglige. Ainsi il stipula avec son cuisinier que celui-ci garderait les têtes, les abats et les peaux, à la charge de fournir en retour le bois et les assaisonnements.

En 136 de l'hégire, mort de Rébyâh, fils d'Abou Abd er-Rahman, connu sous le nom de *Rebyât er-Rayi* (qui juge d'après sa raison) et le surnom d'*Abou Otman*. C'était un *maula* de la famille de Mounkadir, et son père se nommait *Ferroukh*. — Même année, mort de Zeïd, fils d'Aslam, *maula* du Khalife Omar. — En un seul jour, Mansour distribua dix mille dirhems à ses dix oncles, dont voici les noms : Abd Allah, Abd es-Samed, Ismâïl, Yça, Dawoud, Salih, Suleiman, Ishak, Mohammed et Yahya, tous fils d'Ali. Mansour

ومحمد بن علىّ ويحيى بن علىّ[1] وكان للمنصور من الولد محمد
المهدى وجعفر وامّهما امّ موسى الحميرية وتوفى جعفر فى ايام
المنصور وعيسى وسليمان ويعقوب وجعفر الاصغر من كُردية
وصالح الملقب بالمسكين وبنت تسمّى عالية قال المسعودى
وللمنصور اخبار حسان مع الربيع وعبد اللّه بن عيّاش وجعفر
ابن محمد وعمرو بن عبيد وغير من ذكرنا وله خطب ومواعظ
وسير وسياسات للملك قد اتينا على مبسوطها وما استحسن
من سيرها فى كتابينا اخبار الزمان والاوسط وانما نذكر فى هذا
الكتاب لمعًا منبّهين على ما سلف من كتبنا وباللّه التوفيق

eut plusieurs enfants : Mohammed, qui fut Khalife sous le nom de *Mehdi,* et Djâfar, nés l'un et l'autre de Oumm-Mouça la Himyarite; Djâfar mourut sous le règne de Mansour; — Yça, Suleïman, Yâkoub et Djâfar le jeune, nés d'une femme Kurde; — Salih, surnommé *Meskîn* (le pauvre) et une fille du nom d'Alyah.

Les anecdotes intéressantes de Mansour avec Rébî, Abd Allah ben Ayyach, Djâfar ben Mohammed, Amr ben Obeïd et d'autres personnages; ses discours, ses exhortations, sa vie et les actes de son gouvernement sont racontés tout au long et avec leurs détails les plus curieux dans nos Annales Historiques et dans l'Histoire Moyenne. Nous n'en donnons ici qu'un résumé, en appelant l'attention du lecteur sur nos ouvrages précédents. Le secours vient de Dieu !

الباب التاسع بعد المائة

ذكر خلافة المهدى

ثم بويع المهدى وهو محمد بن عبد الله بن محمد بن علىّ بن عبد الله بن العباس ويكنى ابا عبد الله وامّه امّ موسى بنت المنصور بن عبد الله بن ذى سهم بن ابى سرح من ولد ذى رُعَين من ملوك حمير اخذ له البيعة بمكّة الربيع مولاه يوم السبت لستّ خلون من ذى الحجة سنة ثمان وخمسين ومائة واتاه بنعى ابيه وببيعته مولاه منارة فاقام يومين بعد قدوم منارة ثم خطب الناس فنعى اباه ودعا الى بيعته العامة وكان

CHAPITRE CIX.

KHALIFAT DE MEHDI.

Ensuite fut proclamé Mehdi, dont le nom est *Mohammed*, fils d'Abd Allah, fils de Mohammed, fils d'Ali, fils d'Abd Allah, fils d'Abbas, et le surnom *Abou Abd Allah*. Sa mère, Oumm-Mouça, était fille de Mansour, fils d'Abd Allah, fils de Dou-Sehm, fils d'Abou Serh, de la posterité de Dou-Roaïn, un des rois hymiarites. Le serment d'investiture fut prononcé à la Mecque, à l'instigation de Rébî, son affranchi, le samedi 6 de Dou'l-hiddjeh 158. Un autre affranchi, Minarah, vint lui annoncer la mort de son père et sa nomination au khalifat. Mehdi s'enferma pendant les deux jours qui suivirent l'arrivée de Minarah; ensuite il monta en chaire, publia la mort de son père et réclama le serment du peuple. Mehdi était né en 127. L'an 169, il sor-

مولده سنة سبع وعشرين ومائة وخرج من مدينة السلام
فى سنة تسع وستين ومائة يريد بلاد قرمسين من بلاد دينور
فوُصِف له طيب بلاد ماسبذان من بلاد السيروان وجرجان
فعدل الى الموضع المعروف بارزن والرّان ومات بقرية يقال لها
ردّين[1] ليلة الخميس لسبع بقين من المحرّم سنة تسع وستين
ومائة وكانت خلافته عشر سنين وشهرًا وخمسة عشر يومًا
وله ثلاثة واربعون سنة وقيل غير ذلك وصلّى عليه ابنه هارون
الرشيد وكان موسى الهادى غائبًا بجرجان وقيل انه مات
مسمومًا فى قطائف اكلها وقد ذكرنا ذلك فى الكتاب الاوسط
ولبست حسنة جاريته وغيرها من حشمه المسوح والسواد
جزعًا عليه ففى ذلك يقول ابو العتاهية[2]

tit de Bagdad pour aller à Karmiçîn (Kirmanchah), dans la province de Dinaver; mais ayant entendu vanter le climat du Maçabadân, dans le pays de Sirawân et Djordjân, il se dirigea vers la localité nommée *Erzen* et *Errân*, et mourut dans le village de Reddeïn, le jeudi septième jour avant la fin de Mouharrem 169, après un règne de dix ans, un mois et quinze jours. Il était âgé de quarante-trois ans; mais on n'est pas d'accord sur ce point. La prière des funérailles fut récitée par son fils Haroun er-Réchid, en l'absence de Mouça el-Hadi, qui était dans le Djordjân. D'après une version qu'on peut lire dans notre Histoire moyenne, Mehdi serait mort empoisonné en mangeant des *kataïf* (espèce de beignets). Sa jeune esclave Haçanah et d'autres femmes de sa suite se vêtirent de cilices et de voiles noirs en signe de deuil; c'est à cette circonstance que se rapportent les vers suivants d'Abou'l-Atahyah :

رُحْنَ فى الوشى واصبحن عليهن المسوح
كلّ نطّاح وان عاش له يوم نطوح
لستَ بالباقى ولو عُمِّرتَ ما عُمِّر نوح
فعلى نفسك نُحْ ان كنتَ لا بدّ تنوح

ذكر جمل من اخباره وسيره ولمع مما كان فى ايامه

ذكر الفضل بن الربيع قال دخل شريك القاضى على المهدى يوما فقال لا بد ان تجيبنى الى خصلة من ثلاث خصال قال وما هى يا امير المؤمنين قال اما ان تلى القضاء او تحدّث وُلدى وتعلّمهم او تأكل عندى اكلةً ففكر ثم قال الاكلة اخفّها علىّ فاحتبسه وقدّم الى الطبّاخ ان يصلح له الوانا من المخ المعقود

Hier encore, elles marchaient dans la soie, et les voilà aujourd'hui couvertes d'un cilice!

Le bélier a beau vivre longtemps, il ne peut éviter le jour où ses cornes seront brisées.

Tu n'es pas immortel, dût ta vie se prolonger comme celle de Noé.

Et, puisqu'il faut que tu gémisses, c'est sur ta propre destinée que tu dois gémir!

RÉSUMÉ DE SON HISTOIRE ET DE SA VIE; APERÇU DE SON RÈGNE.

Voici ce que raconte Fadl, fils de Rebi. Le kadi Chérik vint, un jour, chez Mehdi, qui lui dit : « Il faut que tu acceptes une de mes trois propositions. — Quelles sont-elles, Sire? » demanda Chérik. Mehdi reprit : « Exercer les fonctions de juge, ou enseigner la tradition à mes fils et diriger leurs études, ou bien partager mon repas. » Après réflexion, Chérik opta pour le repas, comme la plus facile des trois conditions. Le Khalife le garda chez lui, après avoir ordonné au chef de ses cuisines de préparer des plats de moelle con-

بالسكّر الطبرزذ والعسل وغير ذلك فلما فرغ من غدائه قال له
القيّم على المطبخ يا امير المؤمنين ليس يفلح الشيخ بعد هذه
الاكلة ابدًا قال الفضل بن الربيع فحدثهم والله شريك بعد
ذلك وعلّم اولادهم وولى القضاء لهم ولقد كُتب له بأرزاقه الى
الجهبذ فضايقه فى النقد فقال له الجهبذ انك لم تبع بزًّا فقال
شريك بل والله لقد بعت به اكثر من البزّ بعت به دينى
وحدّث الفضل بن الربيع قال خرج المهدى متنزهًا ومعه
عمرو بن ربيع مولاه وكان شاعرًا فانقطع عن العسكر والناس فى
الصيد واصاب المهدى جوع شديد فقال لعمرو ارتد لى
انسانًا نجد عنده ما نأكل قال فما زال عمرو يطوف الى ان وجد
صاحب مبقلة والى جانبها كوخ له فصعد اليه فقال له عمرو

fite dans le sucre candi, le miel et d'autres condiments. Le repas terminé, l'intendant de l'office dit au Khalife : « Prince des Croyants, maintenant qu'il a goûté de ce plat, le Cheïkh est à tout jamais perdu. » En effet, continue Fadl, fils de Rébî, depuis ce jour, Chérik enseigna les traditions à la cour, se chargea de l'éducation des princes et accepta la place de kadi. Le Khalife lui ayant donné un bon sur le *djehboud* (payeur de la cour), Chérik fit des difficultés au sujet de quelques pièces d'argent. « Après tout, lui dit cet officier, vous n'êtes pas marchand de toiles. — Ce que j'ai vendu à ce prix est plus précieux que de la toile, lui répondit Chérik; j'ai vendu ma religion. »

Au rapport du même Fadl, fils de Rébî, le Khalife Mehdi, faisant une promenade avec Amr ben Rébî, son affranchi, qui était aussi un poëte, il s'écarta de ses gardes et de son escorte, tout en chassant. Il se sentit un grand appétit et dit à son affranchi : « Trouve-moi quelqu'un qui puisse nous donner à manger. » Amr se mit en campagne et finit par dé-

هل عندك شيء يؤكل قال نعم رقاق من خبز شعير ورُبَيث[1] وهذا البقل والكُرات فقال له المهدى ان كان عندك زيت فقد اكملت قال نعم عندى فضلة منه فقدم اليهما ذلك فاكلا اكلاً كثيرا وجعل المهدى يستطيب اكله ويمعن فيه حتى لم يبق فيه فضل فقال لعمرو قل شعرا نصف به ما نحن فيه فقال عمرو

انّ من يطعم الربيث بالزيـ ـتِ وخبز الشعير بالكُرات
لحقيقٌ بصفعةٍ او بثنتيـ ـنِ لسوء الصنيع او بثلاث

فقال له المهدى بئس والله ما قلت ولكن احسن من ذلك ان تقول

لحقيقٌ ببدرة او بثنتيـ ـنِ لحسن الصنيع او بثلاث

couvrir un paysan qui avait un jardin potager à côte de sa petite chaumière. Il entra chez cet homme et lui demanda s'il avait quelque chose à manger. « Oui, répondit-il; j'ai quelques miches de pain d'orge, du poisson salé (*robait*), les légumes que voici et des poireaux. — Si tu as avec cela de l'huile, lui dit Mehdi, ce sera parfait. — Il m'en reste un peu, » fit le paysan; et il leur servit ses provisions, qu'ils mangèrent de bon appétit. Mehdi trouva le repas délicieux et y fit si bien honneur qu'il ne laissa pas une miette. Il dit alors à Amr de composer des vers de circonstance, et le poète improvisa ceux-ci :

Celui qui nous a servi du poisson salé, avec de l'huile, du pain d'orge et des poireaux,

Mérite pour son mauvais procédé une taloche ou deux, mettons-en même trois.

— « Voilà de fâcheuses paroles, s'écria Mehdi; tu aurais dû plutôt dire :

Mérite pour son bon procédé une bourse ou deux, mettons-en même trois. »

ووافى العسكر ولحقته الخزائن والخدم والمواكب فامر لصاحب المبقلة بثلاثة بدر دراهم قال وغاربه فرسه مرّة اخرى وقد خرج للصيد فدفع الى خبآء اعرابى وهو جائع فقال يا اعرابى هل عندك قرى فانى ضيفك قال اراك طريرًا جسيمًا عميمًا فان احتملت الموجود قربنا لك ما يحضرنا قال هات ما عندك فاخرج اليه خبز ملّة فاكلها وقال طيّبة هات ما عندك فاخرج اليه لبنًا فى كرش فسقاه وقال طيّب هات ما عندك فاخرج اليه فضلة نبيذ فى ركوة فشرب الاعرابى واحدًا وسقاه فلما شرب قال المهدى أتدرى من انا قال لا والله قال انا من خدم الخاصّة قال بارك الله فى موضعك وحيّاك من كنت ثم شرب الاعرابى

En ce moment arrivaient les gardes, l'argent et les équipages du Khalife, avec ses eunuques, et il fit donner trois bourses de dirhems au maraîcher. — Une autre fois, étant à la chasse, son cheval l'emporta au loin, et il arriva mourant de faim près de la tente d'un nomade. « Arabe, lui dit-il, peux-tu m'héberger? Je suis ton hôte. » L'Arabe répondit : « Tu me parais être un homme de bonne mine, puissant et de grande famille; cependant, si tu te contentes de ce qui se trouve chez moi, je te l'offre. — Apporte ce que tu as, » répondit Mehdi. Le nomade lui présenta d'abord du pain cuit sous la cendre; le prince le mangea avec plaisir et lui demanda la suite du repas. Son hôte apporta une vessie remplie de lait caillé, qu'il lui servit : « Delicieux, s'écria Mehdi. As-tu quelque autre chose à m'offrir? » L'hôte alla chercher un reste de *nebid* enfermé dans une outre de cuir, et, après en avoir bu une gorgée, il la présenta à Mehdi. Celui-ci but à son tour et lui dit : « Sais-tu qui je suis? — Vraiment non, » répondit l'Arabe. Mehdi reprit : « Je suis un des eunuques de la cour. — Que Dieu bénisse ton emploi, fit

قدحا وسقاه فلما شرب الثانى قال يا اعرابى أتدرى من انا قال نعم ذكرت انك من خدم الخاصّة قال فلست كذلك قال فمن انت قال انا احد قوّاد المهدى قال رحبت دارك وطاب مزارك ثم شرب الاعرابى قدحًا وسقاه فلما شرب الثالث قال يا اعرابى أتدرى من انا قال نعم زعمت انك احد قوّاد المهدى قال فلست كذلك انا امير المؤمنين بنفسه فاخذ الاعرابى ركوته فوكاها فقال له المهدى اسقنا قال لا والله لا تشرب منها جرعةً فما فوقها قال ولِمَ قال سقيتك واحدًا فزعمت انك من خدم الخاصّة فاحتملناها لك ثم سقيناك آخر فزعمت انك احد قوّاد المهدى فاحتملناها لك ثم سقيناك ثالثًا فزعمت انك امير

l'Arabe, et qu'il prolonge tes jours, qui que tu sois! » Ensuite il but une seconde écuelle et la présenta à son hôte, qui, après avoir bu, lui demanda encore : « Sais-tu qui je suis? — Oui, répliqua le nomade, tu m'as dit que tu étais un des eunuques de la cour. — Eh bien, cela n'est pas, reprit Mehdi. — Alors, qui es-tu? demanda l'Arabe. — Un des généraux de Mehdi. » L'Arabe le félicita en ces termes : « Que ta demeure soit vaste, que ta tombe soit en odeur de sainteté! » Il se versa une nouvelle rasade et offrit à boire à son hôte; celui-ci, ayant bu, renouvela sa question pour la troisième fois. « Je le sais, répondit l'Arabe; tu prétends être un des généraux de Mehdi. — Non, répliqua celui-ci; je suis le Prince des Croyants en personne. » A ces mots, l'Arabe prit son outre dont il ferma l'orifice en le nouant. « Verse-moi encore à boire, dit Mehdi. — Par Dieu, s'écria le nomade, tu n'en boiras plus une gorgée ni davantage. — Et pourquoi? » demanda Mehdi. L'hôte reprit : « A la première rasade, tu t'es annoncé comme un eunuque de la cour; j'ai passé là-dessus. Ensuite tu t'es donné comme un des géné-

المؤمنين لا والله لا آمن ان اسقيك الرابعة فتقول انا رسول الله
فضحك المهدى واحاطت به الخيل ونزل اليه ابناء الملوك
والاشراف فطار قلب الاعرابى فلم يكن له همة الّا النجا بنفسه
وجعل يشتدّ فى عدوه فردّ اليه فقال لا بأس عليك وامر له
بصلة جزيلة من مال وكسوة وبزّة وآلة فقال له اشهد الآن
انك صادق ولو ادعيت الرابعة والخامسة[1] لخرجت منها فضحك
المهدى من كلامه حتى كاد ان يقع عن فرسه حين قال له
الرابعة والخامسة وضمّه فى خواصّه واجرى له رزقًا وكان وزيره
ابو عبيد الله معاوية بن عبد الله الاشعرى وهو جدّ محمد

raux du Khalife, passe encore; mais voilà qu'à la troisième rasade tu deviens Prince des Croyants. Par Dieu, si je te verse à boire une quatrième fois, j'ai peur que tu deviennes le Prophète! » Mehdi riait encore de cette boutade, lorsque ses cavaliers entourèrent la tente. A la vue de ces fils de rois, de ces grands personnages qui mettaient pied à terre devant son hôte, l'Arabe perdit la tête et ne songea qu'à déguerpir. Déjà il avait pris sa course lorsqu'on le ramena devant le Khalife; celui-ci le rassura et lui fit donner une grosse somme d'argent, des vêtements, des armes et toutes sortes d'effets. L'Arabe lui dit alors : « Je jure maintenant que tu es un homme véridique : si à la quatrième et à la cinquième rasade tu avais eu une nouvelle prétention, tu t'en serais aussi bien tiré. » Le Khalife rit de cette saillie au point qu'il faillit tomber de cheval lorsque le nomade lui parle de quatrième et cinquième rasade. Ensuite il attacha cet Arabe à son service particulier avec un traitement conforme à son emploi.

Ce Khalife eut pour vizir Abou Obeïd Allah Moâwiah, fils d'Abd Allah Achâri et aïeul de Mohammed ben Abd el-Wah-

ابن عبد الوضاح الكاتب وكان كاتبه قبل الخلافة فقتل المهدى
ابنًا لابى عبيد الله على الزندقة فاستوحش كلّ واحد منهما
من صاحبه فعزله وعاش ابو عبيد الله الى سنة سبعين ومائة

ثم اختصّ المهدى يعقوب بن داود السُلَمى وخرج كتابه
الى الدواوين ان امير المؤمنين قد آخاه وكان يصل اليه فى
كلّ وقت دون الناس كلّهم فاتّهمه بشىء من امور الطالبيين
فهمّ بقتله ثم حبسه فبقى فى حبسه الى ايام الرشيد فاطلقه
الرشيد وقد قيل فى امره انه كان يرى الامامة فى الاكبر من
ولد العباس وان غير المهدى من عمومته كان احقّ بها منه

وكان المهدى محببًا الى الخاصّ والعامّ لانه افتتح امره بردّ

hab *le Secrétaire*. Abou Obeïd Allah avait rempli les fonctions de secrétaire auprès de Mehdi, avant son avénement au khalifat; son fils ayant été mis à mort par ordre du Prince, sous l'inculpation de manichéisme, cette circonstance brouilla Mehdi et le ministre. Abou Obeïd Allah, destitué de son emploi, vécut jusqu'en 170 de l'hégire. Le nouveau favori fut Yâkoub, fils de Dawoud Sulami; un décret adressé à tous les divans portait que le Prince des Croyants l'avait institué son *frère d'adoption*. Yâkoub avait seul le droit d'entrer chez son maître en tout temps. Plus tard, Mehdi le soupçonna de manœuvres en faveur des Talibites et songea à s'en défaire; mais il se borna à le jeter en prison; Yakoub y demeura jusqu'au règne de Réchid, qui lui rendit la liberté. Il considérait, dit-on, l'imamat comme dévolu de droit à l'aîné des enfants d'Abbas et soutenait, par conséquent, que la couronne revenait non à Mehdi, mais à l'un de ses oncles.

Mehdi s'était fait aimer de toutes les classes de son peuple par les actes qui inaugurèrent son règne : il rendit lui-même

المظالم وكفّ عن القتل وأمن الخائف وانصف المظلوم وبسط يده فى اعطآء الاموال فاذهب جميع ما خلّفه المنصور وهو ست مائة الف الف درهم واربعة عشر الف الف دينار سوى ما جباه فى ايامه فلما تفرغت بيوت الاموال دخل عليه ابو حارثة النهرى خازن بيوت امواله فرمى بالمفاتيح بين يديه وقال ما معنى مفاتيح لبيوت فرغت ففرّق المهدى عشرين خادمًا فى استحثاث الاموال فوردت الاموال بعد ايام قلائل فتشاغل ابو حارثة النهرى بقبضها وتصحيحها عن الدخول على المهدى ثلاثة ايام فلما دخل عليه قال ما اخّرك قال الشغل بتصحيح الاموال فقال له انت اعرابى احمق كنت تظنّ ان الاموال لا تأتينا

la justice, fit grâce de la vie et accorda l'amnistie à ceux qui redoutaient son châtiment; enfin il fit respecter les droits des opprimés et répandit d'abondantes aumônes. Il dépensa de la sorte non-seulement la succession de Mansour, qui s'élevait à six cents millions de dirhems et quatorze millions de dinars, mais aussi tout le produit de l'impôt. Le trésor étant épuisé, Abou Haritah Nehri, grand trésorier de l'État, vint lui en remettre les clefs en s'écriant : « A quoi servent les clefs quand les caisses sont vides? » Le Khalife fit partir vingt eunuques dans toutes les directions afin de presser le payement de l'impôt. Au bout de quelques jours, l'argent affluait au Trésor. Abou Haritah, tout entier à ses recettes et à ses vérifications, resta, pendant trois jours, absent de chez le Khalife. Mehdi, en le voyant reparaître, lui demanda quelle cause l'avait retenu hors de la cour; le trésorier répondit que c'était la vérification de ses comptes : « Tu n'es qu'un bédouin inintelligent, lui dit le Khalife; tu croyais donc que l'argent ne viendrait pas chez moi quand j'en aurais besoin? » Abou Haritah répliqua : « Il peut survenir tel évé-

اذا احتجنا اليها قال ابو حارثة ان الحادثة اذا حدثت لم
تنتظرك حتى توجه فى استخراج الاموال وحملها وقيل انه
فرّق فى عشرة ايام من صلب ماله عشرة الاف الف درهم فعند
ذلك قام شبّة بن عقال على رأسه خطيبًا وقال فى خطبته وللمهدى
اشباه فمنها القمر الزاهر والربيع الباكر والاسد الخادر والبحر
الزاخر فاما القمر الزاهر فاشبه منه حسنه وبهاه واما الربيع
الباكر فاشبه منه طيبه وهواه واما الاسد الخادر فاشبه منه
صدامته ومضاه واما البحر الزاخر فاشبه منه جوده وسخاه

وكانت الخيزران امّ الهادى والرشيد فى دارها المعروفة اليوم
باشناس [1] وعندها امهات اولاد الخلفاء وغيرهنّ من بنات
هاشم وهى على بساط ارمنى وهنّ على نمارق ارمنية وزينب بنت

nement soudain qui ne vous laissera le temps ni de faire lever l'impôt ni d'en assurer la rentrée. » On raconte que Mehdi distribua en dix jours dix millions de dirhems de son capital. Après cet acte de munificence, Chebbah ben Ikal, dans une allocution prononcée en présence du Khalife, s'exprima en ces termes : « Mehdi peut être comparé à la lune brillante, au printemps dans sa fleur, au lion solitaire, à la mer qui mugit. La lune brillante lui ressemble par sa beauté et son éclat; le printemps naissant, par ses parfums et sa douceur; le lion solitaire, par son impétuosité et sa fougue, et la mer aux flots mugissants rappelle sa générosité et sa munificence! »

Khaizouran, mère de Hadi et de Réchid, était, un jour, dans son hôtel nommé aujourd'hui *Achinas*, au milieu des femmes de Khalifes et des princesses de la maison de Hachem; Khaizouran sur un divan, les princesses sur des coussins d'Arménie, et parmi elles, à la place d'honneur, Zeineb,

سليمان بن علىّ اعلاهن مرتبةً فبيناهن كذلك اذ دخل خادم لها فقال بالباب امرأة ذات حسن وجمال فى اطمار رثّة تأبى ان تخبر باسمها وشأنها غيركن وتروم الدخول اليكن وقد كان المهدى تقدم الى للخيزران بلزوم زينب بنت سليمان وقال لها اقتبسى من آدابها وخذى من اخلاقها فانها عجوزنا وقد ادركت اوائلنا فقالت للخيزران للخادم ايذن لها فدخلت امرأة ذات بهآء وجمال فى اطمار رثّة فتكلمت فاوضحت عن بيان فقالوا لها من انت قالت انا مُزنة[1] امرأة مروان بن محمد وقد صار بى الدهر الى ما ترون والله ما الاطمار الرثّة التى علىّ الا عارية وانكم لما غلبتمونا على هذا الامر وصار لكم دوننا لم نأمن من مخالطة العامّة على ما نحن فيه من الضرّ على بادرة الينا تزيل

fille de Suleïman ben Ali. Un eunuque entra et dit : « Il y a à la porte une femme d'une beauté accomplie, mais habillée de vêtements usés ; elle refuse de se faire connaître à d'autres que vous et demande à être admise. » Mehdi avait recommandé à Khaïzouran de vivre dans la société de Zeïneb, fille de Suleïman : « Profite, lui disait-il, des leçons de sa sagesse et de sa vertu, car elle est la matrone vénérable de notre famille et elle a connu nos ancêtres. » Khaïzouran dit à l'eunuque de faire entrer. Une femme se présenta, majestueuse et belle, mais vêtue d'une robe déchirée ; elle parla et déploya une élocution élégante. Comme on lui demandait qui elle était, elle répondit : « Je suis Mouznah, femme de Merwan ben Mohammed ; vous voyez en quelle triste situation la destinée m'a réduite, et encore ces vêtements usés ne sont-ils pas à moi. Maintenant que la puissance est en vos mains et qu'elle nous a abandonnés, je crains que, mêlée au bas peuple et dans cette misérable condition, je ne sois exposée à quelque agression déshonorante. Je suis donc venue

موضع الشرف فقصدناكم لنكون فى حجابكم على ابّة حالة
كانت حتى تأتى دعوة من له الدعوة فاغرورقت عينا الخيزران
ونظرت اليها زينب بنت سليمان فقالت لها زينب لا خفّف
الله عنكِ يا مزنة أتذكرين وقد دخلت اليك بحرّان وانت
على هذا البساط بعينه ونسآء قرابتكم على هذه النمارق فكلمتك
فى جثّة ابرهيم الامام فانتهرتينى وامرت باخراجى وقلت ما
للنسآء والدخول على الرجال فى آرائهم فوالله لقد كان مروان
ارعى للحقّ منك لقد دخلت عليه فحلف انه ما قتله وهو كاذب
وخيّرنى بين ان يدفع الىّ جثّته او يدفنه فاخترت جثّته
وعرض علىّ مالاً فلم اقبله فقالت مزنة والله ما اظنّ هذه الحالة

me mettre sous votre protection pour vivre de quelque manière que ce soit, jusqu'au jour où Celui qui appelle toutes les créatures nous rappellera à lui. » Les yeux de Khaïzourân se remplirent de larmes; mais, au contraire, Zeïneb, se tournant vers l'étrangère, lui dit : « Mouznah, que Dieu n'allège pas ta misère! Te souviens-tu du jour où je me présentai devant toi à Harrân? Tu étais assise sur le divan que voici, au milieu des femmes de ta famille, sur ces même coussins. Je venais t'implorer au sujet du cadavre d'Ibrahim l'*Imam*, et tu as repoussé ma prière, et tu m'as fait jeter dehors, en disant : « Est-ce que les femmes se mêlent des affaires des hommes? » En vérité, Merwan respectait mieux que toi la justice, car lorsque je le vis, il me jura qu'il n'était pas le meurtrier d'Ibrahim. Il mentait, je le sais; néanmoins il me proposa, ou de me rendre le corps, ou de se charger de l'enterrer, et j'acceptai la première de ces propositions; il m'offrit même une somme d'argent que je refusai. » Mouznah lui répondit : « En vérité, je crois que la fortune ne m'a mise où vous me voyez que pour me punir

ادّتنى الى ما تريته الآنّ بالفعل الذى كان منى فكانك استحسنتيه
فحرّضت هذه السيّدة على فعل مثله وانما كان يجب عليكِ ان
تحضيها على فعل الخير وترك المقابلة بالشرّ لتحرز بذلك نعمتها
وتصون به دينها ثم قالت لزينب يا بنت عمّ كيف رأيت صنع
الله بنا فى العقوق فاجتنبت التأسى بنا وولّت باكية وكرهت
الخيزران ان تخالف زينب فيها فغمزت بعض جواريها ان تعدل
بها الى بعض حجرها ففعلت ذلك سرًّا من زينب وامرت بتغيير
حالها والاحسان اليها فلما دخل المهدى اليها وقد انصرفت
زينب وكان من شأنه الاجتماع مع خواصّ حرمه فى كلّ عشية
فقصّت الخيزران عليه القصّة وما امرت به من تغيير حالها

de ma conduite en cette circonstance. On dirait vraiment que tu l'approuves et que tu excites Madame à agir comme moi; cependant il serait de ton devoir d'encourager la reine à faire une bonne action et de la détourner de représailles cruelles, car c'est ainsi que tu assurerais son bonheur et que tu fortifierais sa piété. » Et elle ajouta en s'adressant encore à Zeïneb : « Ma chère, que penses-tu du châtiment infligé par Dieu à notre rébellion? Et pourtant tu refuses de soulager nos maux! » Puis elle s'éloigna en pleurant. Khaïzouran, ne voulant pas contrarier ouvertement Zeïneb, fit signe à une de ses esclaves de conduire l'étrangère dans une chambre retirée de son appartement. On exécuta cet ordre à l'insu de Zeïneb; la reine fit donner d'autres vêtements à sa protégée et la combla de ses bienfaits. Lorsque Mehdi arriva, après le départ de Zeïneb, car c'était sa coutume de se réunir tous les soirs aux favorites de son harem, Khaïzouran lui conta l'aventure et l'informa des soins donnés par son ordre à l'étrangère. Le prince fit appeler l'esclave qui avait été chargée de la conduire et lui demanda : « Lorsque tu la menais

فدعا بالجارية العيّمة التى ردتها فقال لها لما رددتيها الى المقصورة
ما الذى سمعتيها تقول قالت لحقتها يا امير المؤمنين فى الممرّ
الفلانى وهى تبكى فى خروجها موئسة وهى تقرأ وَضَرَبَ ٱللَّهُ مَثَلًا
قَرْيَةً كَانَتْ آمِنَةً مُطْمَئِنَّةً يَأْتِيهَا رِزْقُهَا رَغَدًا مِنْ كُلِّ مَكَانٍ
فَكَفَرَتْ بِأَنْعُمِ ٱللَّهِ فَأَذَاقَهَا ٱللَّهُ لِبَاسَ ٱلْجُوعِ وَٱلْخَوْفِ بِمَا كَانُوا
يَصْنَعُونَ ، فقال للخيزران والله لو لم تفعلى بها ما فعلت ما
كلّمتك ابدًا وبكى بكآء كثيرًا وقال اللّهمّ انى اعوذ بك من زوال
النعم وانكر فعل زينب بها وقال لولا انها اكبر نسائنا لحلفت
الّا اكلّمها ثم بعث اليها بعض الجوارى الى مقصورتها التى اخليت
لها وقال للجارية اقرئى عليها السلام منى وقولى لها يا بنت عمّ
ان اخواتك قد اجتمعن عندى ولو لا انى اثك [1] لجئناك فلما

dans son appartement, as-tu entendu ce qu'elle disait? — Sire, répondit l'esclave, je l'ai rejointe à tel passage; elle pleurait, désespérée d'avoir été congédiée, et récitait ce verset : « Dieu vous offre la parabole du village qui vivait dans la sécurité et la paix; une nourriture abondante lui arrivait de tout côté; mais il a méconnu les bienfaits de Dieu, et Dieu l'a revêtu du vêtement de la faim et de la terreur pour le punir de sa conduite. » (*Koran*, XVI, 114.) Le khalife, se tournant vers Khaïzouran, lui dit : « Vrai Dieu! si tu n'avais pas agi comme tu l'as fait, je ne t'aurais parlé de ma vie. » Et il répandit d'abondantes larmes en ajoutant : « Seigneur, préservez-nous des revers de la fortune! » Il désapprouva les procédés de Zeïneb et dit : « Si elle n'était la plus grande princesse de notre famille, je jurerais de ne plus lui adresser la parole. » Il envoya alors une esclave dans l'appartement qu'on avait réservé à la veuve de Merwan et lui fit les recommandations suivantes : « Tu la salueras et lui diras de ma part : Mon amie, vos sœurs sont réunies chez moi, et si

سمعت الرسالة علمت مراد المهدى وقد حضرت زينب بنت
سليمان فجاءت مزنة تسحب اذيالها فرحّب بها وامرها بالجلوس
واستدناها[1] ورفع منزلتها فوق منزلة زينب ثم تغاوضوا الاخبار
عن الاسلاف وايام الناس وانتقال الدول فوالله ما تركت لاحد
فى المجلس كلاماً فقال لها المهدى يا بنت عمّ واللّه لولا انى لا
أحب ان اجعل للقوم الذين انت منهم فى امرنا شيئًا لتزوجتك
ولكن لا شىء اصون لك من حجابى وكونك مع اخواتك فى قصرى
لك ما لهن وعليك ما عليهن الى ان يأتيك امر من له الامر
فيما حكم به على الخلق ثم اقطعها مثل ما لهن من الاقطاع
واجازها واخدمها فاقامت فى قصره الى ان قُبِض المهدى وايام
الهادى وصدرًا من ايام الرشيد وماتت فى خلافته لا يفرق

je ne craignais de vous causer du trouble, j'irais moi-même vous trouver. » Au reçu du message, Mouznah comprit l'intention de Mehdi. Zeïneb, fille de Suleïman, venait d'arriver. Mouznah se présenta en laissant traîner majestueusement sa robe; Mehdi l'accueillit avec faveur, la pria de s'asseoir près de lui et lui désigna une place au-dessus de celle de Zeïneb. L'entretien étant tombé sur les hommes et les choses du passé et sur les révolutions politiques, Mouznah ne laissa à personne le dernier mot; aussi le Khalife finit-il par lui dire : « Ma chère, en vérité, s'il ne me répugnait d'associer en quoi que ce soit à nos affaires la famille à laquelle tu appartiens, je ferais de toi ma femme. Mais ta meilleure sauvegarde est de demeurer ici sous ma protection, de vivre dans mon palais au milieu de tes sœurs, dont tous les intérêts te seront communs, jusqu'au jour où t'arrivera la sentence de Celui qui commande à toute la nature. » En conséquence, il la dota d'un douaire, comme ses autres femmes, et lui assigna une pension et un train de maison analogues

بينها وبين نسآء بنى هاشم وخواصّ حرائرهم وجواريهم ولما قبضت جزع الرشيد والحرم عليها جزعًا شديدًا وحدّثنا الرياشى عن الاصمعى قال دخل عبد الله بن عمرو بن عتبة على المهدى يعزيه بالمنصور فقال آجر الله امير المؤمنين على امير المؤمنين قبله مصيبته وبارك له فيما خلّفه فيه ولا مصيبة اعظم من فقد امام والد ولا عقبى اجل من خلافة الله على اوليائه فاقبل يا امير المؤمنين من الله افضل العطية واحتسب عنده افضل الرزية وذكر جماعة من حملة الاثار والناقلين للاخبار ان ابا العتاهية لما اكثر تشبيبه بعتبة

aux leurs. Mouznah vécut au palais jusqu'à la mort de Mehdi, pendant le règne de Hadi et jusqu'au début du règne de Réchid. Elle mourut du temps de ce Khalife, qui ne faisait nulle distinction entre elle et les princesses hachémites, ni aucune de ses favorites libres ou esclaves. Sa mort fut un deuil pour Réchid et pour tout le harem.

Reyachi m'a transmis le récit suivant, qu'il tenait d'Asmâyi. Abd Allah, fils d'Amr, fils d'Otbah, étant venu adresser ses compliments de condoléance à Mehdi sur la mort de Mansour, lui parla en ces termes : « Que Dieu dédommage le Khalife du malheur éprouvé par le Khalife qui l'a précédé; qu'il le bénisse dans ce que son prédécesseur lui a laissé! Il n'est pas de plus grand malheur que la perte d'un Imam, qui était aussi un père; il n'est pas de compensation plus glorieuse que le khalifat, don que Dieu accorde à ceux qu'il aime. Sire, recevez de Dieu la plus grande de ses faveurs et offrez-lui, comme un sacrifice, la plus noble des douleurs! »

Quelques historiens et conteurs rapportent que le poète Abou'l Atahyah ayant conçu pour Otbah, esclave de Khai-

جارية لخيزران شكت الى سيّدتها ما يلحقها من الشناعة ودخل المهدى وهى تبكى بين يدى سيّدتها فسألها عن خبرها فاخبرته فامر باحضار ابى العتاهية فادخل اليه فلما وقف بين يديه قال له انت القائل فى عتبة

الله بينى وبين مولاتى ابدت لِىَ الصدّ والملامات

ومنى وصلتك حتى تشكو صدّها عنك[1] قال يا امير المؤمنين ما قلت ذلك بل انا الذى اقول

يا ناق جدّى بنا ولا تهنى نفسك فيما ترين راحاتِ
حتى تجيئى بنا الى مَلك توّجه الله بالكراماتِ
يقول للريح كلما عصفت هل لك يا ريح فى مباراتى

zouran, une vive passion, cette jeune fille se plaignit à sa maîtresse de la publicité, déshonorante pour elle, de cet amour. Mehdi la trouva tout en pleurs chez sa maîtresse, l'interrogea et ayant appris la cause de sa douleur, il fit venir Abou'l-Atahyah; on le lui amena; Mehdi, s'adressant au poëte, debout devant lui, lui dit : « Tu es l'auteur de ce vers sur Otbah :

Que Dieu juge entre moi et ma maîtresse, puisqu'elle ne me témoigne que dédains et reproches!

« Otbah t'a-t-elle jamais accordé ses faveurs pour que tu aies le droit de te plaindre de ses dédains? — Sire, répondit Abou'l-Atahyah, je n'ai pas dit cela, mais voici des vers dont je suis l'auteur :

Ô ma chamelle, conduis-moi rapidement; ne te laisse pas charmer par ce que tu crois être le repos.

Porte-moi jusque chez un roi, auquel Dieu a accordé le don des miracles;

Ce roi qui, si le vent s'élève, lui demande : Ô vent, as-tu pris part à mes bienfaits?

عليه تاجان فوق مفرقه   تاج جمال وتاج اخباتِ

قال فنكس المهدى رأسه ونكت بالقضيب الذى كان فى يده ثم رفع رأسه وقال انت القائل[1]

الا ما لسيدتى ما لها   ادلّت باجمل ادلالها
وجارية من جوارى الملو   ك قد اسكن الحسن سربالها

قال وما علمك بما حواه سربالها فاجابه معارضًا له فيه[2]

اتته الخلافة منقادة   اليه تجرّر اذيالها
فلم تك تصلح الّا له   ولم يك يصلح الّا لها

ثم سأله عن اشياء فافحم ابو العتاهية فى الجواب فامر المهدى

Deux couronnes ornent son front : la couronne de beauté, la couronne d'humilité! »

Mehdi resta quelque temps le front penché vers la terre, qu'il frappait à petits coups de sa baguette; ensuite il releva la tête et ajouta : « Tu as dit aussi :

A quoi pense ma maîtresse, lorsqu'elle déploie ses plus charmantes séductions?
Il y a parmi les esclaves des rois une jeune fille qui loge sous sa robe la Beauté elle-même!

« Et comment sais-tu ce qui loge sous sa robe? » demanda le Khalife. Abou'l-Atahyah, prenant alors le Prince lui-même pour sujet de ses vers, répondit :

La royauté est venue à lui obéissante et traînant majestueusement son manteau;
Elle ne convenait qu'à lui, comme il n'était fait que pour elle! »

Mais, le Khalife le pressant de questions, Abou'l-Atahyah s'embarrassa dans ses réponses et fut condamné à expier sa témérité par la flagellation. Il venait de subir ce supplice,

يُجْلَد نحوًا من حدّ واخرج مجلودًا فلقيته عتبة وهو على تلك الحال فقال

بَخٍ بَخٍ يا عتبَ من اجلكم قد قتل المهدىّ فيكم قتيلا

فتغرغرت عيناها ودخلت وهى تبكى تريد الخيزران وقد فاضت دموعها فصادفت المهدى عندها فقال ما لعتبة تبكى فقالوا له راءت ابا العتاهية مجلودًا فبكت فقال لها كيت وكيت فامر له بخمسين الف درهم ففرّقها ابو العتاهية على من كان بالباب فأُخبر المهدى بذلك فوجّه اليه ما حملك ان اكرمتك بكرامة فقسمتها قال ما كنت لآكل ثمن من احببت فوجّه اليه بخمسين الف اخرى وحلف عليه الّا يفرقها فاخذها وانصرف وحدّث

lorsque Otbah le rencontra en ce piteux état. Le poëte lui adressa ce reproche :

Gloire à toi! gloire, Otbah! C'est à cause de toi que le Khalife a répandu le sang d'un homme expirant (d'amour)!

Des larmes jaillirent dans les yeux d'Otbah; elle courut en sanglottant et tout en pleurs chez Khaïzouran, sa maîtresse; elle y rencontra le Khalife. Il demanda pourquoi elle pleurait, et, apprenant qu'elle avait vu le poëte subissant sa condamnation, il lui adressa quelques consolations; puis il fit donner à ce dernier une somme de cinquante mille dirhems. Abou'l-Atahyah la distribua à tous ceux qu'il rencontra au palais; Mehdi, informé de cette libéralité, lui fit demander pourquoi il disposait ainsi de l'argent qu'il venait de recevoir du Khalife. Le poëte répondit : « Je n'aurais pas voulu profiter du bénéfice de mon amour. » Mehdi lui envoya cinquante mille autres dirhems, mais en lui faisant jurer qu'il ne l'emploierait pas en de nouvelles largesses. Le poëte les prit et se retira.

Au rapport de Mohammed ben Yezid *Mouberred*, Abou'l-

محمد بن يزيد المبرّد قال اهدى ابو العتاهية الى المهدى فى
يوم نوروز او مهرجان برنية صينية فيها ثوب ممسك مكتوب
عليه بالعنبر[1]

نفسى بشىء من الدنيا معلّقة   الله والقائم المهدىّ يكفيها
انى لايأس منها ثم يطمعنى   فيها احتقارك للدنيا وما فيها

فهمّ ان يدفع اليه عتبة فقالت له يا امير المؤمنين مع حرمتى
وحقّى وخدمتى تدفعنى الى بائع جرار مكتسب بالشعر فبعث
اليه اما عتبة فلا سبيل لك اليها وقد امرنا لك بملء البرنية
مالاً فخرجت عتبة وهو يناظر الكُتّاب ويقول انما امر لى بدنانير
وهم يقولون له المال دراهم فقالت اما لو كنت عاشقاً لعتبة

Atahyah offrit à Mehdi, à l'occasion du nouvel an ou de l'équinoxe d'automne, un vase chinois renfermant une étoffe parfumée de musc, sur laquelle étaient tracés avec de l'ambre ces deux vers :

Mon âme est attachée à un des biens de ce monde; l'accomplissement de ses désirs dépend de Dieu et de Mehdi, son vicaire.

Je désespère de l'obtenir; mais le mépris que le monde et tout ce qu'il renferme vous inspirent ranime mes espérances!

Le Khalife songeait à lui donner Otbah quand cette jeune fille lui dit : « Prince des Croyants, voudriez-vous, malgré mes privilèges, au mépris de mes droits et de mes services, me livrer à un marchand de vaisselle, à un homme qui bat monnaie avec sa poésie? » Mehdi fit dire au poète : « Quant à Otbah, tu ne l'obtiendras jamais; mais j'ai fait remplir d'argent pour toi le vase que tu m'as offert. » Otbah vint à passer et trouva son poète en contestation avec les secrétaires du divan, leur soutenant que le Khalife avait voulu parler de dinars (pièces d'or), et ceux-ci lui répondant que le mot *argent* signifiait des dirhems. « Si tu aimais sincèrement Otbah,

لشغلت عن تمييز العين من الورق وكان ابو العتاهية وهو
اسمعيل بن القاسم بائع جرار وكان من اسهل الناس لفظًا
واقدرهم على وزن الكلام وكان حلو الالفاظ حتى انه يتكلم
بالشعر فى جميع حالاته ويخاطب به جميع اصناف الناس قد جعله
شعرًا او نثارًا ويقال ان اجتمع ابو نواس وجماعة من الشعرآء
معه ودعا احدهم بمآء فشربه وقال

عذب المآء وطابا

ثم قال لهم اجيزوا فترددوا ولم يحضر احد منهم ما يجانسه
فى سهولته وقُرب مأخذه حتى طلع ابو العتاهية فقالوا هذا
ذاك قال فيما انتم قالوا قد اخذنا نصف بيت ونحن نخبط
فى تمامه قال وما الّذى قال قالوا قال

lui dit-elle, tu ne songerais pas à distinguer entre l'or et la monnaie d'argent. » — Abou'l-Atahyah, dont le vrai nom est *Ismâïl,* fils de Kaçem, faisait le commerce des poteries; il se distinguait par l'abondance et le charme de sa parole autant que par son aptitude à la poésie. Telle était la douceur de son style qu'il pouvait improviser des vers en toute circonstance et haranguer ses auditeurs de toute classe, soit en vers, soit en prose. On raconte que dans une assemblée où Abou Nowas se trouvait avec d'autres poëtes, un d'eux se fit apporter de l'eau et, après avoir bu, s'écria :

Que l'eau est douce et savoureuse!

Il invita les assistants à terminer l'hémistiche; personne ne pouvait trouver une expression assez facile et simple pour s'adapter à ce début lorsque Abou'l-Atahyah entra : « Voilà notre homme, » dirent-ils. Il leur demanda de quoi il s'agissait : « C'est un fragment de vers qui nous est donné, dirent-ils, et nous nous évertuons à l'achever. » Sur sa demande, ils lui répétèrent le premier hémistiche :

عذب المآء وطابا

فقال ابو العتاهيه من فوره

حبّذا المآء شرابا

ومما اخترناه من شعر ابى العتاهية فى عتبة قوله يشبب بها

بالله يا حلوة العينين زوريني قبل الممات والّا فاستزيريني
هذان امران فاختارى احبّهما اليكِ او لا فداعى الموت يدعوني
ان شئت متُّ فانت الدهر مالكة روحى وان شئت ان احيا فاحييني
يا عتبَ ما انتِ الّا بدعة خُلِقت من غير طين وخَلْق الناس من طينِ
انى لاعجب من حبّ يقرّبني ممّن يباعدني عنه ويقصيني
اما الكثير فلا ارجوه منكِ ولو اطمعتني فى قليل كان يكفيني [1]

ومما استحسن من شعره فيها واخترناه له قوله

Que l'eau est douce et savoureuse!

Et sur-le-champ Abou'l-Atahyah termina ainsi le vers :

Quelle boisson délicieuse!

Nous choisissons, dans les vers adressés par ce poëte à Otbah, ceux où il exprime sa passion pour elle :

Je t'en conjure, ô toi qui es douce à contempler, viens avant que j'expire, ou permets que j'aille vers toi!

Je te propose deux choses : Choisis celle que tu préfères, sinon la mort va m'appeler à elle.

Ordonnes-tu que je meure? Mon âme est depuis longtemps en ton pouvoir. Veux-tu que je vive? Seule tu peux me rendre la vie.

Otbah! être charmant, tu n'es pas de cette argile dont les autres créatures ont été pétries!

J'admire la puissance de l'amour qui m'entraîne vers celle qui s'éloigne et me repousse!

Ma demande n'est pas excessive; si tu accordes une légère satisfaction à mes désirs, je m'en contenterai.

Voici d'autres vers non moins charmants parmi ces extraits:

ألا يا عتبَ يا قمر الرصافه   ويا ذات الملاحة والنظافه
رُزقتِ مودّتى ورُزقتِ عطفى   ولم ارزق فديتك منك رأفه
اظلّ اذا رأيتك مستكينًا   كانّك قد بعثتِ علىّ آفه
وصرت من الهوى دنفًا سقيمًا   صريعًا كالصريع من السلافه

ومما اخترناه من شعره فيها واستحسنه ذوو الحجى قوله(1)

ما اغفل الناس عن بلاءى   وعن عناءى وعن شقاءى
يلومنى الناس فى حبيب   والناس لا يعرفون داءى
يا لهف نفسى على خليل   اصبح فى كفّه شفاءى
صيّرنى حبّه غريبًا   فى غير ارض ولا سماءى
قد بلغ الجدّ بى مداه   فما اصطبارى وما عزاءى
انتِ بلاءى وانتِ داءى   وانتِ تدرين ما دواءى

Otbah, astre de Rossafah, toi qui joins la beauté à la grâce,

Le ciel t'a dotée de mon amour, de ma tendresse, et toi pour qui je donnerais ma vie, tu ne m'as pas accordé ta pitié!

Quand je te vois, je me courbe en tremblant, comme si tu étais envoyée pour être le désespoir de ma vie.

L'amour me rend languissant, malade, accablé comme l'homme qui succombe sous l'ivresse!

Citons encore ce fragment tiré des vers adressés à Otbah; il est estimé des gens de goût :

Combien on ignore mes souffrances, ma tristesse et ma misère.

Ceux qui me reprochent d'aimer ne connaissent pas le mal dont je souffre.

Qu'il est triste pour moi d'être à la merci d'une maîtresse qui tient en ses mains mon bonheur!

Son amour a fait de moi un étranger qui n'a plus de patrie ni dans ce monde ni aux cieux!

Mes souffrances ont atteint leur dernière limite : où trouverais-je des motifs pour espérer et me consoler?

Tu es ma douleur, tu es mon tourment, et toi seule aussi tu saurais me guérir.

والله ما تــذكــريــن الّا   فاضت دمــوعى على رداءى
تــبـارك اللّه ما دعــاكُـم   يا اهـل ودّى الى جفـاءى
فانــتمُ الــهــمّ فى صــبــاحى   وانــتمُ الـهـمّ فى مـسـاءى
انى على ما لـقيت مـنـكم   لمـحـب فـيـكمُ بـــداءى
شتّان ما بينكم وبـيـنى   فى نـصـح حـبّى وفى وفاءى
منحتكم صـفـوتى وودّى   فـكان ذا مـنـكمُ جزاءى

وحدث محمد بن يزيد المبرّد وغيره ان ريطة بنت ابى العباس السفّاح وجّهت الى عبد اللّه بن مالك الخزاعى فى شرآء رقيق للعتق فامرت جاريتها عتبة وقد قيل انها كانت لها ثم صارت الى خيزران بعدها ان تحضر ذلك فانها لجالسة يومًا اذ جآء ابو العتاهية فى هيئة متنسك قد تنامس واستكان فاقبل

Hélas! je ne puis t'entendre nommer sans que les larmes inondent mon sein!

Bonté divine, ô toi que j'aime, quel motif te porte à me torturer?

Tu es cependant ma seule pensée du matin, ma seule pensée du soir.

Malgré tes rigueurs envers moi, j'aime la souffrance dont tu es la cause.

Quelle différence entre toi et ton amant, si sincère et si fidèle!

Je t'ai voué l'amour le plus pur, et voilà comment tu m'en récompenses!

Mohammed, fils de Yezid *Mouberred*, et d'autres auteurs racontent que Raïtah, fille d'Abou'l-Abbas Saffah, ayant ordonné à Abd Allah, fils de Malik le Khozaïte, d'acheter en son nom un esclave et de l'affranchir, elle recommanda à sa jeune esclave Otbah, qui fut, dit-on, à son service avant d'appartenir à Khaïzouran, d'assister à l'acte d'affranchissement. Un jour, Abou'l-Atahyah entra chez Otbah sous le déguisement d'un pauvre dévot à la mine pateline et humble; il se présenta devant elle et lui dit : « Que Dieu me permette de mourir pour vous! Je suis un pauvre vieillard af-

على عتبة فقال جعلنى الله فداك انا شيخ ضعيف كبير لا يقوى على الخدمة فان رأيت اعزك الله ان تأمرى بشرائى وعتقى فعلت مأجورةً فاقبلت على عبد الله فقالت يا ابا العباس انى لارى هيئة جميلة وضعفًا ظاهرًا ولسانًا فصيحًا ورجلاً بليغًا فاشتره واعتقه قال نعم فقال ابو العتاهية اتأذنين لى اصلحك الله فى تقبيل يدك شكرًا لك على جميل فعلك وما اوليتنى قالت ذلك اليك فقبّل يدها وانصرف فضحك عبد الله وقال لها أتدرين من هذا قالت لا قال هذا أبو العتاهية وانما احتال عليك حتى قبّل يدك فسغرت وجهها خجلاً وقالت سوءة لك يا ابا العباس أمثلك يعبث انما اغتررت بكلامك وقامت من مجلسها

faibli par les années et incapable de travailler. Si vous voulez bien (que Dieu vous récompense!) ordonner mon rachat et mon affranchissement, ce sera une œuvre méritoire. » La jeune fille, s'adressant à Abd Allah, lui dit : « Père d'Abbas, cet homme est d'un extérieur respectable et sa faiblesse est manifeste; il est éloquent et persuasif. Achetez-le et rendez-lui la liberté. » Abd Allah fit un signe d'assentiment. Alors Abou'l-Atahyah dit à Otbah : « Que Dieu vous protége! Me permettez-vous de baiser votre main en reconnaissance de cette noble action et du bienfait que vous m'accordez? » Otbah y consentit; le poëte lui baisa la main et s'éloigna. Abd Allah se mit à rire et demanda à la jeune fille si elle connaissait cet homme. « Non, fit-elle. — Eh bien, reprit Abd Allah, c'est Abou'l-Atahyah qui a eu recours à cette ruse pour vous baiser les mains. » Otbah, pâlissant de dépit, s'écria : « C'est honteux de votre part, Abou'l-Abbas! une pareille plaisanterie chez un homme tel que vous! J'ai été la dupe de vos paroles! » Elle s'éloigna brusquement

فلم تعد اليه ولابى العتاهية اخبار واشعار حسان سنذكرها فى اخبار من يرد من الخلفآء ونذكر لمعًا من اخباره وما استحسنّاه من اشعاره وذكر وفاته ولو لم يكن لابى العتاهية الا هذه الابيات التى ابان فيها صدق الاخآء ومحض الوفآء لكان مبرزا على غيره ممن كان فى عصره وهى

ان اخاك الصدق من كان معك ومن يضرّ نفسه لينفعك
ومن اذا ريب الزمان صدعك شتّت فيه شمله ليجمعك

وهذه الصفة فى عصرنا معدومة مستحيل وجودها ومتعذر كونها ومتعسر رؤيتها وذكر ابو القسم جعفر بن محمد بن احمد ان الموصلى الفقيه قال قال ابن عياش[1] وابن دأب كان

et ne revint jamais chez lui. — Nous citerons plus loin, en racontant le règne des Khalifes suivants, d'autres aventures de ce poete et des fragments de ses meilleures poésies; nous donnerons un aperçu de son histoire, des extraits de ses compositions et la date de sa mort. Abou'l-Atahyah n'aurait composé que ces deux vers, où il dépeint une amitié sincère et un dévouement sans mélange, qu'il l'emporterait encore sur tous les poetes de son siècle :

Celui-là est ton frère dévoue qui demeure sans cesse avec toi, qui compromet ses propres intérêts pour te rendre service,

Et qui, si une disgrâce du sort tombe sur toi, sacrifie jusqu'à sa vie pour te sauver.

Hélas! un pareil dévouement n'existe plus aujourd'hui; c'est une chose perdue qu'il est difficile de rencontrer et dont on a rarement le spectacle!

Abou'l-Kaçem Djafar, fils de Mohammed, fils d'Ahmed, rapporte, d'apres Moçouli *le jurisconsulte*, l'anecdote suivante racontee par Ibn Ayyach et Ibn Dab. Lorsque Man-

المنصور قد ضمّ الشرقى ابن القطامى الى المهدى حين خلّفه بالرى وامره ان يأخذه بالحفظ لايام العرب ومكارم اخلاقها ودراسة اخبارها وقراءة اشعارها فقال له المهدى ذات ليلة يا شرقى ارح قلبى بشىء يلهيه قال نعم اصلح الله الامير ذكروا انه كان فى ملوك الحيرة ملك له نديمان قد نزلا من قلبه منزلة نفسه فكانا لا يفارقانه فى لهوه وانسه ومنامه ويقظه ومقامه وظعنه وكان لا يقطع دونهما امرًا ولا يصدر الا عن رائهما فبقيا كذلك دهرًا طويلاً قال فبينما هو ذات ليلة فى شربه ولهوه اذ غلب عليه الشراب فأثر فيه تأثيرًا ازال عقله فدعا بسيفه وانتضاه فشدّ عليهما وقتلهما فغلبته عيناه ونام فلما

sour laissa son fils Mehdi à Rey en qualité de gouverneur, il plaça auprès de lui Charki, fils de Kotami, pour instruire le prince des *journées* célèbres des Arabes, des beaux traits de leur caractère; lui enseigner leur histoire et lui réciter leurs poésies. Mehdi pria un soir son précepteur de le divertir par le récit de quelque anecdote amusante. « J'obéis, prince, que Dieu vous protége! répondit Charki. On raconte qu'un certain roi de Hirah avait deux courtisans qu'il aimait à l'égal de lui-même; ils ne le quittaient jamais ni dans ses plaisirs, ni dans son intimité, ni la nuit, ni le jour, au palais ou en voyage. Il ne prenait aucune décision sans les consulter et n'avait d'autre volonté que la leur. Ils vécurent ainsi pendant longtemps; mais, un soir, le roi ayant bu avec excès, et cédant à l'influence de l'ivresse qui troublait sa raison, prit son sabre, le tira hors du fourreau et, se jetant sur ses deux amis, il les tua; puis vaincu par le sommeil, il s'endormit. Le lendemain matin, quand il fut instruit de ce qu'il avait fait, il se jeta la face contre terre, la mordant avec fureur, pleurant ses amis et se lamentant sur leur perte.

اصبح سأل عنهما فأُخبر بما كان منه فأكبّ على الارض عاضًا لهما
تأسفًا عليهما وحزنًا لفراقهما وامتنع من الطعام ثم حلف الّا
يشرب ابدًا شرابًا يزيل عقله ما عاش وواراهما وبنى على قبريهما
العرش وسمّاهما الغريّين[1] وسنّ الا يمرّ بهما احد الا سجد لهما
وكان اذا سنّ الملك منهم سنّةً توارثوها واحيوا ذكرها ولم
يميتوها وجعلوها عليهم حكمًا واجبًا وفرضًا لازمًا واوصى بها
الآباء اعقابهم فغبر الناس بذلك دهرًا طويلاً لا يمر بقبريهما
احد من صغير ولا كبير الا سجد لهما فصار ذلك سنّة لازمة
وامر كالشريعة والفريضة وحكم فيمن ابى ان يسجد لهما بالقتل
بعد ان يُحكَّم له فى خصلتين يجاب اليهما كائنًا ما كانتا قال
فمرّ بهما يومًا قصّار معه كارة ثياب وفيها مدقته فقال له الموكّلون

Il s'abstint de toute nourriture et jura que pendant le reste de sa vie il se priverait du breuvage qui lui avait enlevé la raison. Ensuite il les fit enterrer et bâtit un autel sur les deux tombes qu'il nomma *el-gareiaïn* (les deux belles effigies); il ordonna, en outre, que personne ne passerait devant ce monument sans se prosterner. Or, toute coutume établie par un roi de ce pays se transmettait toujours vivante dans la mémoire de ses sujets; elle ne pouvait être abolie, et devenait une loi de l'État, une prescription rigoureuse, enseignée par les pères à leurs enfants. La volonté de ce roi fut respectée pendant longtemps; ses sujets de toute condition ne passaient jamais devant les deux tombeaux sans se prosterner, cet usage devint pour eux comme un rite religieux qu'ils observaient dans toute sa rigueur. D'ailleurs, le roi avait ordonné que quiconque refuserait de s'y conformer, serait puni de mort après avoir exprimé deux souhaits qui devraient lui être accordés, quels qu'ils fussent. Un jour passe un foulon portant sur son dos un paquet d'étoffes et

بالغريّين اتجد فابى ان يفعل فقالوا انك مقتول ان لم تفعل
فابى فرُفِع الى الملك وأُخبِرَ بقصّته فقال له ما منعك ان تسجد
قال قد سجدت ولكن كذبوا علىّ قال الباطل قلتَ فاحتكم فى
خصلتين فانك مجاب اليهما وانى قاتلك بعد قال ولا بدّ من
قتلى بقول هاؤلآء علىّ قال لا بد من ذلك قال فانى احتكم ان
اضرب رقبة الملك بمدقتى هذه فقال الملك يا جاهل لو حكمت
علىّ ان اجرى على من تخلف وراءك ما يغنيهم لكان اصلح لك
قال لا احكم الا بضربة لرقبة الملك فقال الملك لوزرآئه ما ترون
فيما حكم به هذا الجاهل قالوا نرى ان هذه سنّة انت
سننتها وانت اعلم بما فى نقض السنن من العار والبوار وعظيم

son maillet. Les gardiens du mausolée lui ordonnent de s'agenouiller, il refuse; ils le menacent de la mort, il persiste dans son refus. On le conduit devant le roi, qu'on instruit de l'affaire. « Pourquoi as-tu refusé de te prosterner? demande le roi. — Je me suis prosterné, répond l'homme, mais on m'a calomnié. — Tu mens, réplique le roi; forme deux souhaits, ils te seront accordés et ensuite tu mourras.— Rien ne peut donc me soustraire à la mort après l'accusation de ces gens-là? demande le foulon. — Rien. — Eh bien, reprend le foulon, voici mon souhait : je veux asséner un grand coup de ce maillet sur la tête du roi. — Imbécile, réplique le roi, il eût mieux valu pour toi me laisser le soin d'enrichir ceux que tu laisses après toi. — Non, répond le foulon, je ne veux pas autre chose que frapper le roi sur la nuque. » Le roi s'adressant à ses ministres : « Que pensez-vous, leur dit-il, du souhait formé par cet insensé? — Cette coutume, répondirent-ils, c'est vous qui l'avez instituée; vous savez mieux que personne que la violation des cou-

الاثم والنار وايضًا انك متى نقضت سنّة من السنن نقضت
اخرى ثم يكون ذلك لمن بعدك كما كان لك فتبطل
السنن قال فارغبوا الى القصّار ان يحتكم بما شآء ويعفيني من
هذه فانى اجيبه الى ما شآء ولو بلغ حكمه شطر ملكى فطلبوا
اليه وارغبوه فقال ما احتكم الا بضربة فى رقبته فلما رأى الملك
ما عزم عليه قعد له مقعدًا عامًا واحضر القصّار وابدى
مدقته فضرب بها عنق الملك ضربةً ازالته عن سريره وخرّ
مغشيًا عليه فاقام وقيذًا ستة اشهر وبلغت به العلّة حتى كان
يُسقى المآء بالقطر[1] فلما افاق وتكلم وطعم وشرب سأل عن
القصّار فقيل له انه محبوس فامر باحضاره فقال له قد بقيت

tumes est une honte, une calamité, un crime qui entraîne la damnation. D'ailleurs, après avoir violé une loi, vous en violerez une seconde, puis une troisième; vos successeurs en feront autant et toutes nos lois seront profanées. » — Le roi reprit : « Engagez cet homme à demander ce qu'il voudra; pourvu qu'il m'épargne, je suis prêt à exaucer tous ses vœux, quand il irait jusqu'à réclamer la moitié de mon royaume. » En vain on fit part de ces propositions au foulon en cherchant à le séduire; il déclara qu'il ne désirait pas autre chose que de frapper le roi. Ce dernier, voyant que sa résolution était inébranlable, convoqua une audience publique; le foulon fut amené, il prit son maillet et asséna sur la nuque du roi un coup si violent qu'il le renversa de son trône et l'abattit par terre sans connaissance. Le roi fut en proie, pendant six mois, à une fièvre ardente et si gravement blessé qu'il ne pouvait boire que goutte à goutte. Enfin il se rétablit, retrouva l'usage de la parole et put boire et manger. Il demanda des nouvelles du foulon; on lui répondit qu'il

لك خصلة فاحتكم بها فانى قاتلك لا محالة اقامةً للسنّة قال القصّار فاذا كان لا بدّ من قتلى فانى احتكم ان اضرب الجانب الآخر من رقبتك ضربة اخرى فلما سمع الملك ذلك خرّ على وجهه من الجزع وقال ذهبت والله نفسى اذًا ثم قال للقصّار ويلك دع عنك ما لا ينفعك فانه لم ينفعك ما مضى فاحكم بغيره انفذه لك كائنا ما كان قال ما ارى حقّى الّا فى ضربة اخرى فقال الملك لوزرآئه ما ترون قالوا تموت على السنّة اصلح لك فقال ويلكم والله ان ضربنى فى الجانب الآخر لم اشرب المآء ابدًا لانى اعلم ما قد نالنى قالوا فما عندنا حيلة فلما رأى ما قد اشرف عليه قال للقصّار اخبرنى الم اكن قد سمعتك تقول

était en prison, il le fit venir et lui dit : « Il te reste un vœu à former; décide-toi, afin que j'ordonne aussitôt ta mort, conformément à la loi. — Puisqu'il faut absolument que je meure, dit le foulon, je demande à vous frapper une seconde fois sur l'autre côté du cou. » A ces mots, le roi se laissa choir de saisissement en s'écriant que c'en était fait de lui. Enfin il dit au foulon : « Misérable, renonce à une prétention sans profit pour toi; quel avantage t'a procuré ton premier souhait ? Demande autre chose, quel que soit ton désir, je te l'accorderai. » Je ne réclame que mon droit, répliqua cet homme, le droit de frapper encore. » — Le roi consulta ses vizirs, qui répondirent que le meilleur parti pour lui était de se résigner à mourir afin d'obéir à la loi. « Malheureux, s'écria le roi, s'il me frappe de l'autre côté du cou, je ne pourrai plus jamais boire; je sais ce que j'ai déjà souffert. » — Nous n'y pouvons rien, répliquèrent les ministres. En cette extrémité le roi dit au foulon : « Réponds; le jour où tu fus amené par les gardiens du mausolée, ne

يوم اتى بك الموكّلون بالغريّين انك قد تجدت وانهم كذبوا
عليك قال قد كنت قلت ذلك فلم أُصدَّق قال فكنت تجدت
قال نعم فوثب الملك من مجلسه وقبّل رأسه وقال اشهد انك
اصدق من اولئك الفجّار وانهم قد كذبوا عليك وقد ولّيتك
موضعهم وجعلت اليك امرهم فى تأديبهم قال فضحك المهدى
حتى فحص برجله وقال احسنت والله ووصله قال الهيثم
ابن عدى حضرت مجلس المهدى فاتاه الحاجب فقال يا امير
المؤمنين ابن ابى حفصة بالباب قال لا تأذن له فانه منافق كذّاب
فكلمه الحسن بن قحطبه[1] فيه فادخله فقال له المهدى يا منافق
ألست القائل فى معن

t'ai-je pas entendu affirmer que tu t'étais prosterné et qu'ils t'avaient calomnié? — Je l'ai dit, fit le foulon, mais on n'a pas voulu me croire. — Enfin tu t'es prosterné? — Certainement. » Le roi bondit hors de son siége, serre le foulon dans ses bras et s'écrie : « J'atteste que tu es plus véridique que ces drôles et qu'ils en ont menti à tes dépens; je te donne leur place et t'autorise à leur infliger la leçon qu'ils méritent. » Mehdi riait et trépignait en écoutant ce récit; ensuite il complimenta le conteur et le récompensa généreusement.

« J'étais à la réception de Mehdi, raconte Heitem, fils de Adi, lorsque le chambellan vint lui annoncer que le fils d'Abou Hafsah demandait audience. « Ne le laisse pas entrer, s'écria le Khalife, c'est un hypocrite et un menteur! » Enfin, cédant aux sollicitations de Haçan, fils de Kahtabah, il le reçut et lui dit : « Hypocrite, n'est-ce pas toi qui as loué Maan en ces termes :

جبل تلوذ به نزار كلّها صعب الذرى متمنع الاركان

قال بل انا الذى اقول فيك يا امير المؤمنين

يا ابن الذى ورث النبى محمدًا دون الاقارب من ذوى الارحام

وانشده الابيات الى آخرها فرضى عنه واجازه وقال القعقاع ابن حكيم كنت عند المهدى وأُتى بسفيان الثورى فلما دخل عليه سلّم تسليم العامّة ولم يسلّم بالخلافة والربيع قائم على رأسه متكئ على سيفه يرقب أمره فاقبل عليه المهدى بوجه طلق وقال له يا سفيان تفرّ[1] منا مرّة هاهنا وهاهنا مرّة وتظن انّا لو اردناك بسوء لم نقدر عليك فقد قدرنا عليك الآن أفما تخشى ان نحكم فيك بهوانا قال سفيان ان تحكم فىّ يحكم فيك

Il est comme une montagne escarpée et inébranlable sur laquelle la tribu de Nizar se réfugie.

— « Oui, répondit le poëte : mais voici ce que j'ai dit de vous, Prince des Croyants :

Ô fils de celui qui a recueilli l'héritage du Prophète de préférence à ses parents les plus proches, etc.

Et il lui récita la pièce tout entière. Le Khalife s'apaisa et accorda au poëte une pension et ses entrées à la cour.

Kâkaâ, fils de Hakim raconte le trait suivant : « J'étais auprès de Mehdi lorsqu'on lui amena Sofian Tawri. En entrant, il adressa au prince la salutation du peuple et non celle qui est en usage pour les Khalifes. Rébî se tenait debout derrière le Khalife, appuyé sur son sabre et prêt à exécuter ses ordres; Mehdi se tournant vers Sofian d'un air souriant lui dit : « Sofian, tu nous a échappé deux fois et tu croyais que, si je voulais te punir, je n'en aurais pas le pouvoir. Te voici maintenant en ma puissance; ne crains-tu pas que je prononce contre toi un arrêt tel qu'il me plaira de le dicter? — Si tu me condamnes, répondit Sofian, un

ملك قادر يفرّق بين الحق والباطل فقال له الربيع يا امير المؤمنين أليهذا الجاهل ان يستقبلك بمثل هذا ائذن لى ان اضرب عنقه فقال له المهدى اسكت ويلك ما يريد هذا وامثاله الّا ان نقتلهم فنشقى بسعادتهم اكتبوا عهده على قضآء الكوفة على ان لا يعترض عليه فى حكم فكتب عهده ودفعه اليه فاخذه وخرج فرمى به فى دجلة وهرب فطُلب فى كلّ بلد فلم يوجد وقال علىّ بن يقطين كنا مع المهدى بماسبذان فقال لى يومًا اصبحتُ جائعًا فاتنى بارغفة ولحم بارد ففعلت فاكل ثم دخل البهو فنام وكنا نحن فى الرواق فانتبهنا لبكائه فبادرنا اليه مسرعين فقال اما رأيتم ما رأيت

autre souverain plus puissant, qui distingue entre le juste et l'injuste, te condamnera à son tour. — Prince des Croyants, s'écria Rebî, cet insolent aurait le droit de vous aborder de la sorte? Laissez-moi lui couper la tête. — Silence, lui répondit Mehdi, cet homme et ses pareils ne demandent pas mieux que de mourir, par nos mains, pour notre damnation et leur salut éternel. Qu'on rédige sa nomination de juge à Koufah, avec défense absolue de contrôler ses arrêts. » L'acte fut dressé et remis à Sofian, qui l'accepta; mais, en sortant, il le jeta dans le Tigre et prit la fuite. On fit des recherches dans toutes les villes, sans qu'il fût possible de le trouver. »

Ali, fils de Yaktin, raconte qu'il avait accompagné Mehdi dans le Maçabadan. « Un jour, dit-il, le Khalife me fit savoir qu'il avait faim et m'ordonna de lui apporter des galettes de pain et de la viande froide; j'exécutai cet ordre. Mehdi, après avoir mangé, entra dans l'intérieur de sa tente et s'endormit, tandis que nous demeurions dans la première

قلنا ما رأينا شيئًا قال وقف علىّ رجل لو كان فى الف ما خفى علىّ صوته ولا صورته فقال

كانّى بهذا القصر قد باد اهله   واوحش منه ربعه ومنازلهْ
وصار عميد القوم من بعد بهجة   ومُلك الى قبر عليه جنادلهْ
فلم تبق الّا ذكره وحديثه   تنادى عليه مُعْولات حلائلهْ

قال فما اتت على المهدى بعد رؤياه الّا عشرة ايام حتى توفى قال المسعودى وكانت وفاة زفر بن الهذيل الفقيه صاحب ابى حنيفة النعمان بن ثابت سنة ثمان وخمسين ومائة وفيها كانت بيعة المهدى على ما قدمنا ومات سفيان بن سعيد بن مسروق الثورى بالبصرة وكان من تميم وهو ابن ثلاث وستين سنة

enceinte. Ses gémissements nous ayant éveillés, nous accourûmes auprès de lui : « L'avez-vous vu comme moi? » nous dit-il. Comme nous lui répondîmes que nous n'avions rien vu, il ajouta : « Devant moi est apparu un homme dont je reconnaîtrais la voix et la figure au milieu de mille autres personnes, et il a prononcé ces paroles :

Je crois voir déjà disparaître les hôtes de ce palais; son enceinte et ses demeures vont rester abandonnées.

Le souverain de ce peuple a quitté ses splendeurs et son trône pour un sépulcre dont les dalles pèsent sur lui.

Il ne reste de lui qu'un souvenir, qu'une plainte que murmurent ses femmes en deuil.

Le narrateur ajoute que le Khalife mourut dix jours après avoir vu cette apparition.

Zofar, fils de Hodeïl, *le jurisconsulte,* l'ami d'Abou Hanifah Nôman ben Tabit, mourut en 158, l'année même de l'avénement de Mehdi. — Sofian, fils de Saïd, fils de Mesrouk Tawri, de la tribu de Témim, mourut à Basrah, en 161,

ويكنى ابا عبد الله فى ايام المهدى وذلك فى سنة احدى وستين
ومائة ومات ابن ابى ذئب وهو محمد بن عبد الرحمن بن المغيرة
ويكنى ابا الحارث بالكوفة سنة تسع وخمسين ومائة وذلك فى ايام
المهدى وفى سنة ستين ومائة مات شعبة بن الحجاج ويكنى ابا
بسطام وهو مولى لبنى شقرة من الازد وفيها توفى عبد الرحمن
ابن عبد الله المسعودى وفى سنة ست وستين ومائة مات حماد
ابن سلمة فى ايام المهدى قال المسعودى وللمهدى اخبار حسان
ولما كان فى ايامه من الكوائن والحروب وغيرها قد اتينا على
مبسوط ذلك فى الكتاب الاوسط وكذلك من مات فى سلطانه من
الفقهاء واصحاب الحديث وغيرهم،

sous le règne de Mehdi ; il avait soixante-trois ans et portait le surnom d'*Abou Abd Allah*. — En 159, Ibn Abi Dib Mohammed, fils d'Abd er-Rahman, fils de Mogaïrah, surnommé *Abou'l-Harit*, meurt à Koufah. — En 160, mort de Chôbah, fils de Haddjadj, surnommé *Abou Bestam* ; il était *maula* (ou naturalisé) des Benou Chakirah, de la tribu d'Azd. — Même année, mort d'Abd er-Rahman, fils d'Abd Allah Maçoudi. — En 166, sous le règne de Mehdi, mort de Hammad, fils de Salamah.

Les faits intéressants concernant Mehdi, les événements qui signalèrent son règne, ses guerres, etc., sont racontés en détail dans notre Histoire Moyenne ; on y trouvera aussi mentionnés les jurisconsultes, traditionnistes et autres personnages qui moururent à cette époque.

الباب العاشر بعد المائة

ذكر خلافة موسى الهادى

وبويع موسى بن محمد الهادى وهو ابن اربع وعشرين سنة وثلاثة اشهر يوم الخميس لسبع بقين من المحرم صبيحة الليلة التى كانت فيها وفاة والده المهدى وذلك فى سنة تسع وستين ومائة وتوفى بعيساباذ نحو مدينة السلام سنة سبعين ومائة لاثنى عشرة ليلة بقيت من شهر ربيع الأوّل من هذه السنة فكانت خلافته سنة وثلثة اشهر وكان يكنى ابا جعفر وامّه الخيزران بنت عطاء ام ولد حرشية وهى ام الرشيد واتته البيعة وهو ببلاد طبرستان وجرجان فى حرب كانت هنالك فركب البريد

CHAPITRE CX.

KHALIFAT DE MOUÇA EL-HADI.

Mouça, fils de Mohammed, surnommé *el-Hadi,* fut proclamé à l'âge de vingt-quatre ans et trois mois, le jeudi septième jour avant la fin de Mouharrem, dès le matin qui suivit la nuit où son père el-Mehdi mourut (169 de l'hégire). Hadi mourut à Yça-Abàd, près de Bagdad, en 170, douze jours avant la fin de Rébì I, après avoir régné un an et trois mois. Il était surnommé *Abou Djàfar.* Sa mère qui fut aussi celle de Réchid, se nommait *Khaïzouran,* fille de Atâ; c'était une esclave Haréchite. Au moment de son élection, Hadi faisait la guerre dans le Tabaristân et le Djordjân; il revint par la poste (*bérid*); son frère Haroun avait présidé

وقد اخذ له اخوه هارون البيعة وفى ذلك يقول بعض الشعرآء

لما اتت خير بنى هاشم خلافة الله بجرجانِ
شمّر للحرب سرابيله برأيٍ لا غُمر ولا وانِ

ذكر جمل من اخباره وسيره ولمع مما كان فى ايامه

كان موسى قاسى القلب شرس الاخلاق صعب المرام كثير الادب محبًّا له وكان شجاعًا بطلاً جوادًا سخيًّا حدث يوسف بن ابرهيم الكاتب صاحب ابرهيم بن المهدى عن ابرهيم انه كان واقفًا بين يديه وهو على حمار له ببستانه المعروف به ببغداد اذ قيل له قد ظُفر برجل من الخوارج فامر بادخاله اليه فلما

en son nom à la cérémonie du serment. Un poëte rappelant ces circonstances a dit :

Lorsque le titre de *vicaire de Dieu* vint trouver à Djordjân le meilleur des enfants de Hachem,

Il se disposait à combattre avec une prudence exempte d'ignorance et de timidité.

RÉSUMÉ DE SON HISTOIRE ET DE SA VIE ; PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE SON RÈGNE.

Mouça (el-Hadi) était dur, âpre de mœurs, d'un abord difficile ; mais lettré et passionné pour la littérature, brave, énergique, d'un caractère libéral et généreux. — Youçouf, fils d'Ibrahim le secrétaire, ami d'Ibrahim, fils de Mehdi, rapporte l'anecdote suivante d'après Ibrahim. Ce dernier était auprès de Hadi, qui, monté sur un âne, se promenait dans un jardin de Bagdad, auquel il a laissé son nom, quand on vint lui annoncer qu'un Kharedjite avait été fait prisonnier. Il ordonna qu'on le fît venir. Le Kharedjite, dès qu'il fut près de lui, s'empara du sabre d'un garde et marcha

قرب منه الخارجي اخذ سيفا من بعض الحرس واقبل يريد موسى
فتنحيت وكل من معى عنه وانه لواقف على حماره ما يتحلحل
فلما قرب منه الخارجي صاح موسى اضربا عنقه وليس وراءه احد
فاوهمه فالتفت الخارجي لينظر فجمع موسى نفسه ثم ظفر عليه
فصرعه واخذ السيف من يده وضرب به عنقه قال فكان
خوفنا منه اكثر من الخارجي فوالله ما انكر علينا تنحينا ولا
عذلنا على ذلك ولم يركب حمارا بعد ذلك اليوم ولا فارقه
سيفه وكان عيسى بن دأب يجالسه وكان من اهل الحجاز وكان
اكثر اهل عصره ادبا وعلما ومعرفة باخبار الناس وايامهم
وكان الهادى يدعو له بمتكاء ولم يكن عنده احد يطمع منه

droit au Khalife. « Je me jetai à l'écart (raconte Ibrahim) avec tous ceux qui m'entouraient; Hadi demeura en selle sans faire un mouvement, mais, au moment où le Kharédjite s'approchait, il cria (comme s'il parlait à deux gardes) : « Coupez-lui la tête! » Son but était d'inquiéter cet homme, car il n'y avait personne derrière lui. En effet, le prisonnier se retourna pour regarder. Aussitôt le Khalife, prenant son élan, se jeta sur lui, le terrassa et, lui arrachant le sabre des mains, lui trancha la tête. Nous redoutions la colère du Khalife plus que nous n'avions eu peur du Kharédjite, mais il ne blâma point notre désertion et ne nous adressa aucun reproche; seulement, à dater de ce jour, il renonça aux promenades à âne et ne se sépara jamais de son sabre.

Un des favoris du Khalife était Yça, fils de Dab, originaire du Hédjaz, un des hommes les plus lettrés, les plus instruits de son époque, un de ceux qui connaissaient le mieux l'histoire et les *journées* des Arabes. Hadi lui faisait donner un coussin, faveur que nul autre courtisan n'eût osé espérer, et il lui disait souvent : « Yça, si tu tardes à venir

بذلك وكان يقول له يا عيسى ما استبطئتك يومًا ولا ليلةً
ولا غبتَ عنى الا ظننت انى لا ارى غيرك وذكر عيسى بن
دأب انه رُفِع الى الهادى ان رجلاً من بلاد المنصورة من ارض
السند من اشرافهم واهل الرياسة منهم من آل المهلب بن
ابى صفرة ربّى غلامًا هنديًا او سنديًا وان الغلام هوى مولاته
فراودها عن نفسها فاجابته فدخل مولاه فوجده معها فجبّ
ذَكَرَ الغلام وحصاه ثم عالجه الى ان برئ فاقام مدةً وكان لمولاه
ابنان احدهما طفل والآخر يافع فغاب الرجل عن منزله وقد
اخذ السندى الصبيين فصعد بهما الى اعلى اسوار الدار الى
ان دخل مولاه فرفع راسه فاذا هو بابنيه مع الغلام على السور

pendant une journée ou une soirée et si tu t'absentes, il me semble que je ne vois personne autre que toi. »

Le même Yça, fils de Dab, raconte que Mehdi reçut un jour le rapport suivant : Un habitant de Mansourah dans le Sind, parmi les plus illustres et les plus puissants de cette ville, un membre de la famille de Mohalleb ben Abi Sofrah, avait élevé un jeune esclave Hindou ou Sindi. Ce jeune homme séduisit la femme de son maître et obtint ses faveurs. Un jour, le maître les surprit ensemble ; il mutila son esclave et en fit un eunuque ; mais il le fit soigner jusqu'à ce que sa blessure fût guérie. L'esclave patienta pendant quelque temps : son maître avait deux fils, l'un encore enfant, l'autre adolescent ; profitant de l'absence de leur père, le Sindi prit les deux enfants et monta avec eux sur le faîte de la maison, attendant ainsi le retour de son maître. Lorsque celui-ci rentra et qu'en levant les yeux il aperçut ses deux fils avec son valet sur le bord du mur, il lui cria : « Malheureux, tu exposes leur vie ! — Laissons cela, répondit le Sindi : je

فقال يا فلان عرّضت ابنيَّ للهلاك قال دع ذا عنك والله لئن
لم تجبّ نفسك بحضرتي لارمينّ بهما فقال له الله الله فيَّ وفي
ابنيَّ قال دع عنك هذا فوالله ما هي الا نفسي واني لاسمح بها
من شربة مآء واهوى ليرمي بهما فاسرع مولاه فاخذ مدية
فجبّ نفسه فلما رأى الغلام انه قد فعل رمى بالصبيين فتقطعا
فقال ذلك الذي فعلت لفعلك بي وقتل هذين زيادة فامر
الهادي بالكتاب الى صاحب السند بقتل الغلام وتعذيبه بافظع
ما يكون من العذاب وامر باخراج كل سندي من مملكته فرخص
السِنْدُ في ايامه حتى كانوا يتداولون بالثمن اليسير وكان
الهادي قد استوزر الربيع وضمّ اليه ما كان لعمر بن بزيع
من الزمام ثم انه ولّى عمر بن بزيع الوزارة وديوان الرسائل

jure que tu vas te mutiler à l'instant devant moi, ou je précipite tes enfants. » En vain son maître le supplia d'avoir pitié de lui-même et de ses fils : « Il ne s'agit pas de cela, répondit l'esclave, je n'ai que ma vie au monde et je la donnerais pour un verre d'eau. » Déjà il se mettait en devoir d'exécuter sa menace, lorsque son maître, prenant un couteau, se priva de sa virilité. L'esclave attendit la fin de l'opération, puis il poussa les deux enfants et ils vinrent se briser contre le sol. « Ta blessure, lui dit-il, est l'expiation de la mienne et ma vengeance y ajoute la mort de tes deux enfants. » Le Khalife écrivit alors au gouverneur du Sind de faire périr cet esclave dans les supplices les plus atroces ; en outre, il expulsa du royaume tous les Sindis; voilà pourquoi les esclaves appartenant à cette nation encombrèrent tous les marchés à cette époque et se vendirent à vil prix.

Hadi avait nommé Rébî son vizir, en joignant à ce titre l'intendance du palais (*zimam*), fonction qui avait appartenu à Omar, fils de Bezî ; plus tard, il donna à ce dernier le poste

وافرد الربيع بالزمام فمات الربيع فى هذه السنة وقيل ان
الهادى سقاه شربةً لاجل جارية كان قد وهبها له المهدى
كانت قبل ذلك للربيع قد ذكرها الربيع وقيل غير ذلك

وظهر فى ايامه الحسين بن علىّ بن الحسن بن الحسن بن علىّ
ابن ابى طالب وهو المقتول بفخّ وذلك على ستة اميال من مكة
يوم التروية وكان على الجيش الذى حاربه جماعة من بنى هاشم
منهم سليمان بن ابى جعفر ومحمد بن سليمان بن علىّ وموسى
ابن عيسى والعباس بن محمد بن علىّ فى اربعة الاف فارس فقتل
الحسين واكثر من كان معه واقاموا ثلاثة ايام لم يواروا حتى
اكلتهم السباع والطير وكان معه سليمان بن عبد الله بن

de vizir avec le *divan* des dépêches, en ne laissant à Rebi que l'intendance. Rebi mourut en cette même année, empoisonné, dit-on, par ordre du Khalife, pour certains propos qu'il aurait tenus sur une esclave qui, après lui avoir appartenu, avait été donnée, par Mehdi, à son fils Hadi. Mais il y a d'autres versions sur les causes de sa mort.

C'est sous le même règne qu'éclata la révolte de Huçeïn (fils d'Ali, fils de Haçan, fils de Haçan, fils d'Ali, fils d'Abou Talib), lequel fut tué à Fekkh, à six milles de la Mecque, le jour de *taruyah* (8 du mois de Doul-hiddjeh). Dans les rangs de l'armée qui fut envoyée contre lui, se trouvaient plusieurs Hachémites, tels que Suleïman, fils d'Abou Djafar; Mohammed, fils de Suleïman, fils d'Ali; Mouça, fils d'Yça; Abbas, fils de Mohammed, fils d'Ali, à la tête de quatre mille cavaliers. Huçeïn périt avec la majeure partie de ses compagnons; leurs cadavres, privés de sépulture pendant trois jours, furent dévorés par les animaux carnassiers et les oiseaux de proie. Parmi ses partisans, Suleïman (fils d'Abd

الحسن بن الحسن بن علىّ فأسِر فى هذا اليوم وضربت رقبته بمكة صبرًا وقُتل معه عبد الله بن اسحاق بن ابرهيم بن الحسن ابن الحسن بن علىّ وأُسر الحسن بن محمد بن عبد الله بن الحسن فضربت رقبته صبرًا وأُخِذ لعبد الله بن الحسن بن علىّ وللحسين بن علىّ الامان فحبسا عند جعفر بن يحيى بن خالد ابن برمك وقتلا بعد ذلك فسخط الهادى على موسى بن عيسى لقتل الحسين بن علىّ وترك المصير به اليه ليحكم فيه بما رأى وقبض اموال موسى واظهر الذين اتوا بالرأس الاستبشار فبكى الهادى وزجرهم وقال اتيتمونى مستبشرين كانكم اتيتمونى برأس رجل من الترك او الديلم انه رأس رجل من عترة رسول الله

Allah, fils de Haçan, fils de Haçan, fils d'Ali) fut fait prisonnier dans cette affaire et décapité à la Mecque, par la main du bourreau; Abd Allah (fils d'Ishak, fils d'Ibrahim, fils de Haçan, fils de Haçan, fils d'Ali) fut tué à côté de Huçeïn. Un autre de ses partisans, Haçan (fils de Mohammed, fils d'Abd Allah, fils de Haçan), fut pris et livré au bourreau; deux d'entre eux, Abd Allah (fils de Haçan, fils d'Ali) et Huçeïn, fils d'Ali, obtinrent l'*amân;* mais, après avoir été retenus prisonniers chez Djâfar (fils de Yahya, fils de Khalid, fils de Barmek), ils périrent un peu plus tard. Hadi s'emporta contre Mouça, fils d'Yça, qui avait tué Huçeïn ben Ali, au lieu de le lui amener pour qu'il statuât sur son sort; en conséquence, les biens de Mouça furent confisqués. Les gens qui lui apportèrent la tête de Huçeïn se présentèrent d'un air joyeux, mais Hadi pleura et leur adressa des reproches: « Vous venez ici souriants, leur dit-il, comme si vous m'apportiez la tête d'un Turc ou d'un Deïlemite, et pourtant cette tête est celle d'un petit-fils de l'Apôtre. La moindre satisfac-

صلعم الا ان افدّ جزاكم الله عندى لا اثيبكم شيئًا وفى
الحسين بن علىّ صاحب فخّ يقول بعض شعرآء ذلك العصر من
ابيات [1]

فلابكينّ على الحسين بعولة وعلى الحسن
وعلى ابن عاتكة الّذى اثووه ليس له كفن
تُركوا بفخّ غدوة فى غير منزلة الوطن
كانوا كرامًا قُتّلوا لا طائشين ولا جُبُن
غسلوا المذلّة عنهمُ غسل الثياب من الدرن
هُدِىَ العباد بجدّهم فلهم على الناس المنن

وكان الهادى كثير الطاعة لامّه الخيزران مجيبًا لها فيما تسئل

tion que je puisse donner à Dieu contre vous est de vous priver de toute récompense. » La mort de Huçeïn ben Ali, dans le combat de Fekkh, a été chantée en ces termes par un poëte qui fut son contemporain :

Je veux pleurer et gémir sur le sort de Huçeïn et de Haçan,
Sur le fils d'Atikah, qui fut inhumé sans linceul.
On les abandonna, le matin, dans la plaine de Fekkh, loin de leur foyer, loin de leur patrie.
C'étaient de nobles cœurs, ils moururent impassibles et sans lâcheté,
Purs de toute honte, comme leurs vêtements étaient purifiés de toute souillure.
Leur rôle dirigeait les serviteurs de Dieu et le peuple leur doit des actions de grâce.

Hadi était plein de déférence pour Khaïzouran, sa mère, et lui accordait tout ce qu'elle demandait en faveur de ses protégés; aussi de nombreux équipages affluaient à

من الحوائج للناس فكانت المواكب لا تخلو من بابها ففى ذلك يقول ابو المعافى

يا خيزران هناكِ ثم هناكِ   أن العباد يسوسهم ابناكِ

فكلمته ذات يوم فى امر فلم يجد الى اجابتها فيه سبيلاً فاعتلّ عليها بعلّة فقالت لا بدّ من اجابتى قال لا افعل قالت فانى قد ضمنت هذه الحاجة لعبد الله بن مالك فغضب الهادى وقال ويلى على ابن الفاعلة قد علمتُ انه صاحبها والله لا قضيتها لكِ قالت اذًا والله لا اسألك حاجةً ابدًا قال اذًا والله لا ابالى وحمى وقامت وهى مغضبة فقال مكانك فاستوعى كلامى والله والا نفيت من قرابتى من رسول الله صلّعم لئن بلغنى انه وقف على بابك احد من قوّادى او من خاصّتى او من خدمى لاضربنّ

la porte de cette princesse; c'est ce qui fait dire à Abou'l-Maafi :

Doucement, Khaïzouran, arrête-toi et permets à tes deux fils de gouverner leurs sujets!

Un jour cependant elle lui demanda une faveur qu'il lui fut impossible d'accorder et, comme il cherchait des prétextes, elle s'écria : « Il faut absolument que tu consentes. — Je ne le puis, » répliqua Hadi. — Sa mère ajouta qu'elle avait garanti le succès de sa démarche à Abd Allah, fils de Malik. A ces mots le Khalife se fâcha : « Malheur, dit-il, à ce fils de prostituée, je savais bien que la demande venait de lui. Vrai Dieu, je ne te l'accorderai pas. — Dieu sait alors que je ne vous demanderai plus rien, dit Khaïzouran. — Dieu sait, répliqua Hadi, que je ne m'en soucie guère. » Il s'emporta; sa mère, non moins courroucée, se levait pour partir : « Reste, lui dit-il, et écoute bien mes paroles. Je renie ma parenté avec le Prophète si je viole le serment que voici : Quiconque ira solliciter chez toi, de mes généraux, de mon

عنقه ولاقبضنّ ماله فمن شآء فليلزم ذلك ما هذه المواكب التى
تغدو الى بابك كل يوم أما لك مغزل يشغلك او مصحف يذكرك
او بيت يصونك اياك ثم اياك ان تفتحى فاك فى حاجة لِملّى
ولا ذمّى فانصرفت وما تعقل ما تطأ فلم تنطق عنده بحلو ولا
مرّ بعدها وذكر ابن دأب قال دعانى الهادى فى وقت من
الليل لم تجر العادة ان يدعونى فى مثله فدخلت اليه فاذا
هو جالس فى بيت صغير شتوى وقدامه دفتر ينظر فيه فقال
لى يا عيسى قلت لبّيك يا امير المؤمنين قال انى ارقتُ فى هذه
الليلة وتداعت علىّ الخواطر واشتملت علىّ الهموم وسنح لى ما
جرت اليه بنو امية من بنى حرب وبنى مروان فى سفك دمائنا
فقلت يا امير المؤمنين هذا عبد الله بن علىّ قد قتل منهم

entourage ou de mes serviteurs, aura la tête coupée et ses biens seront confisqués ; s'expose qui voudra. Que signifient ces équipages qui, chaque jour, assiègent ta porte dès le matin? N'as-tu pas un fuseau pour t'occuper, un Koran pour prier, une chambre pour te dérober à ces obsessions? Prends garde, et malheur à toi si tu ouvres la bouche en faveur de qui que ce soit, musulman ou tributaire! » Khaïzouran s'éloigna interdite et ne sachant où elle allait : depuis ce jour, elle cessa d'adresser la parole à son fils.

« Le Khalife Hadi, raconte Ibn Dab, me fit venir de nuit à une heure inaccoutumée : j'accourus et le trouvai assis dans une pièce d'hiver assez petite ; devant lui était un registre dans lequel il lisait. « Yça, me dit-il. — Prince des Croyants, me voici. » — Il reprit : « Je ne puis dormir au milieu des réflexions qui m'assiégent, des préoccupations qui m'accablent ; et je pense maintenant avec quelle cruauté les Omeyyades, autant les enfants de Harb que ceux de Merwan ont répandu notre sang. » Je lui répondis en ces termes :

على نهر ابى فُطرُس فلانًا وفلانًا حتى اتيت على تسمية اكثر من قتل منهم وهذا عبد الصمد بن علىّ قد قتل منهم بالحجاز فى وقت واحد نحو ما قتل عبد الله بن علىّ وهو القائل بعد سفكه لدمائهم (1)

ولقد شفى نفسى وابرأ سقمها   اخذى بثارى من بنى مروان
ومن آل حرب ليت شيخى شاهد   سفكى دماء بنى ابى سفيان

قال ابن دأب فسرّ والله الهادى وظهرت منه اريحية فقال يا عيسى داود بن علىّ هو القائل كذلك والقاتل لمن ذكرت بالحجاز ولقد اذكرتنيها حتى كانى ما سمعتها قلت يا امير المؤمنين وقد قيل انها لعبد الله بن علىّ قالها على نهر ابى فطرس قال

« Prince des Croyants, voilà qu'Abd Allah, fils d'Ali, a tué tel et tel membre de cette famille sur les bords du fleuve Abou Fotros (et je nommais la plupart de ceux qui périrent dans cette bataille). Voilà qu'Abd es-Samed, fils d'Ali, en a massacré d'un seul coup, dans le Hédjaz, presque autant qu'Abd Allah, fils d'Ali ; c'est lui qui, après avoir exterminé ses ennemis, disait :

Mon cœur ne souffre plus ; son mal a été dissipé par la vengeance que j'ai exercée sur les fils de Merwan,

Et sur la race de Harb. Ah ! que notre Cheïkh n'était-il présent quand je répandais le sang des enfants d'Abou Sofian !

« Mes paroles, continue Ibn Dab, charmèrent Hadi ; la joie se peignait sur son visage. — « Yça, me dit-il, c'est Dawoud, fils d'Ali, qui a composé ces vers et exterminé nos ennemis dans le Hédjaz ; mais, quand tu me les rappelais, il me semblait les entendre pour la première fois. — Sire, lui répondis-je, on les attribue aussi à Abd Allah, fils d'Ali, qui les aurait composés pendant la bataille d'Abou Fotros. » Le Khalife en convint ; de propos en propos, la conversation

قد فعل ذلك قال ابن دأب ثم تغلغل بنا الكلام والحديث الى اخبار مصر وعيوبها وفضائلها واخبار نيلها فقال لى الهادى فضائلها اكثر قلت يا امير المؤمنين هذه دعوى المصريين بغير برهان اوردوه والبينة على المدّعى واهل العراق يابون ذلك ويذكرون ان عيوبها اكثر من فضائلها قال مثل ما ذا قلت يا امير المؤمنين من عيوبها انها لا تمطر واذا امطرت كرهوا ذلك وابتهلوا الى الله بالدعآء وقد قال الله تعالى وَهُوَ ٱلَّذِى يُرْسِلُ ٱلرِّيَاحَ بُشْرًا بَيْنَ يَدَىْ رَحْمَتِهِ فهذه رحمة محللة لهذا الخلق وهم لها كارهون وهى لهم ضارّة غير موافقة لا يزكو عليها زرعهم ولا تخصب ارضهم ومن عيوبها الريح الجنوبية التى يسمونها المريسية وذلك ان اهل مصر يسمون اعالى الصعيد

finit par tomber sur l'Égypte, ses maux et ses avantages, et sur son fleuve, le Nil. Hadi déclara que les qualités de ce pays l'emportaient sur ses défauts. « Prince des Croyants, repris-je, c'est une assertion que les Égyptiens avancent sans la démontrer; or, c'est au demandeur à fournir la preuve. Les habitants de l'Irak nient formellement ces qualités et soutiennent que le mal l'emporte sur le bien dans ce pays. — En quoi, par exemple? demanda le Khalife. — Sire, continuai-je, un de ses désavantages est la rareté de la pluie, et, quand par hasard il pleut, le peuple se lamente et implore le ciel. Or Dieu a dit : « C'est lui qui envoie les vents avant-coureurs de ses bienfaits (c'est-à-dire de la pluie, *Koran*, VII, 55). » Lorsque cette faveur divine se répand sur eux, ils la rejettent, parce que la pluie leur est plus nuisible que profitable; elle empêche les moissons de mûrir et la terre de produire ses fruits. Un autre de ses maux est le vent du sud qu'ils nomment *merissi*, du mot *Meris*, par lequel ils désignent la partie supérieure du Saïd

الى بلاد النوبة مريس فاذا هبّت الريح المريسية وهى الجنوبية
ثلثة عشر يومًا تباعًا اشترى اهل مصر الاكفان والحنوط وايقنوا
بالوباء القابل والموت الشامل ثم من عيوبها اختلاف هوائها
لانهم فى يوم واحد يغيرون ملابسهم مرارًا كثيرة فيلبسون
القمص مرةً والمبطنات اخرى والحشو مرةً وذلك لاختلاف هوآء
الساعات بها ولتباين مهابّ الهوآء فى سائر فصول السنة من
الليل والنهار وهى تمير ولا تمتار فاذا اجدبوا هلكوا فاما نيلها فكفاك
الذى هو عليه من الخلاف لجميع الانهار من الصغار والكبار وليس
بالفرات ولا دجلة ولا نهر بلخ ولا جيحان ولا سيحان شىء
من التماسيح وهى فى نيل مصر ضارّة بلا منفعة ومفسدة غير
مصلحة وفى ذلك يقول الشاعر

jusqu'à la Nubie. Lorsque ce vent du sud ou *merissi* souffle pendant treize jours consécutifs, ils achètent linceuls et parfums, convaincus qu'ils sont de l'approche d'un fléau qui répand partout la mort. L'Égypte a encore un autre désavantage : ses variations de température obligent les habitants à changer de costume, plusieurs fois par jour, et à prendre tantôt un tissu léger, tantôt un manteau et des vêtements chaudement doublés ; tels sont les effets des changements atmosphériques aux différentes heures et des variations du vent, dans chaque saison, aussi bien la nuit que le jour. Comme l'Égypte nourrit les autres contrées et ne reçoit rien de celles-ci, la disette, quand elle se déclare chez elle, décime sa population. Quant au Nil, il suffira de vous rappeler ce qui le distingue de tous les autres fleuves grands et petits : ni l'Euphrate, ni le Tigre, ni l'Oxus, ni le Djeïhan, ni le Seïhan ne renferment de crocodiles, ces monstres du Nil qui nuisent au lieu de servir et dévastent au lieu de produire. C'est ce qui fait dire à un poëte :

اظهرتُ للنيل هجرانًا ومَقليةً   اذ قيل لى انما التمساح فى النيل
فمن رأى النيل رأى العين من كَثَب   فما ارى النيل الا فى البواقيل

قال ويحك ما البواقيل التى ترى النيل فيها قلت القلال والكيزان
يسمونها بهذا الاسم قال وما مراد الشاعر فيما وصف قلت لانه
لا يتمتع بالمآء الا فى الانية لخوف مباشرة المآء فى النيل من
التمساح لانه يختطف الناس وسائر الحيوان قال ان هذا النهر
قد منع هذا النوع من الحيوان مصالح الناس منه لقد كنت
متشوقًا الى النظر اليها فلقد زهدتنى عنها بوصفك لها قال
ابن دأب ثم سألنى الهادى من مدينة دنقلة وهى دار مملكة
النوبة كم المسافة بينها وبين اسوان قلت قد قيل اربعون

Je n'ai qu'aversion et dégoût pour le Nil, depuis qu'on m'a dit que seul il donnait naissance aux crocodiles.

Qu'un autre aille admirer ce fleuve de ses propres yeux et près de ses bords; je ne veux le voir qu'en *bawakil* !

« Et qu'est-ce donc que ces *bawakil* où l'on voit le Nil? demanda Hadi. — Ce sont, répondis-je, les cruches et les vases auxquels on donne ce nom en Égypte. — Quelle était, me dit-il, la pensée du poète en s'exprimant ainsi? » Je repris : « Il a voulu dire qu'il ne goûterait de l'eau du Nil qu'en bouteilles, tant les abords du fleuve sont dangereux à cause des crocodiles qui attaquent l'homme aussi bien que les animaux. — C'est vrai, répondit le prince, les monstres de cette espèce privent les habitants de tous les avantages que leur offrirait le fleuve. J'avais grand désir de le voir, mais ta description m'en a dégoûté. » Hadi, ajoute Ibn Dab, me demanda ensuite à quelle distance Dongolah, capitale de la Nubie, se trouvait de Aswân (Syène). « On prétend, répondis-je, qu'il y a quarante jours de marche en suivant le Nil, à travers un pays cultivé partout. — Ibn

يومًا على شاطئ النيل عمائر متصلة قال ابن دأب ثم قال لى الهادى
ايهًا يا ابن دأب دع عنك ذكر المغرب واخباره وهلمّ بنا الى
فضائل البصرة والكوفة وما زادت به كل واحدة منهما على
الاخرى قال قلت ذكر عن عبد الملك بن عمير انه قال قدم
علينا الاحنف بن قيس الكوفة مع مصعب بن الزبير وما رأيت
شيئًا قبيحًا الا وقد رأيت فى وجه الاحنف منه شبهًا كان
صعل الرأس اجنى العين اعصف الاذن باخق العين ناتئ
الوجه مائل الشدق متراكب الاسنان خفيف العارضين
احنف الرجل ولكنه كان اذا تكلم جلى عن نفسه فجعل يفاخرنا
ذات يوم بالبصرة ونفاخره بالكوفة فقلنا الكوفة اغذى وامرئ
وافسح واطيب فقال له رجل والله ما أُشَبّه الكوفة الّا بشابّة

Dab, me dit alors le Khalife, c'est bien, laissons l'Occident et ses récits et arrivons aux mérites de Basrah et de Koufah, aux avantages qui les distinguent l'une de l'autre. » Je continuai ainsi : « Voici ce que raconte Abd el-Mélik, fils d'Omeïr. Nous reçûmes à Koufah la visite d'Ahnef, fils de Kaïs, lorsqu'il accompagnait Moçâb, fils de Zobeïr. Tout ce que j'avais vu de laideur en ce monde présentait un trait de ressemblance avec Ahnef : il avait la tête petite et ramassée dans les épaules, les yeux éraillés, les oreilles brutalement plantées, les yeux enfoncés dans leur orbite, le visage bouffi ; ses lèvres étaient pendantes ; ses dents avançaient les unes sur les autres ; ses joues étaient imberbes et un de ses pieds tordu. Mais, dès qu'il parlait, il se transfigurait. Un jour, nous faisions l'éloge, lui de Basrah, nous de Koufah ; nous lui disions que le sol de Koufah était plus fécond, plus riche, plus étendu et meilleur. Un des nôtres ajouta : « En vérité, je ne saurais mieux comparer Koufah qu'à une jeune fille belle et de noble naissance, mais sans fortune ; quand

صبيحة الوجه كريمة الحسب لا مال لها فاذا ذكرت حاجتها
كفّ عنها طالبها وما اُشبّه البصرة الا بعجوز ذات عوارض
موسرة فاذا ذكرت يسارها وذكرت عوارضها فكفّ عنها طالبها
فقال الاحنف اما البصرة فان اسفلها قصب واوسطها خشب
واعلاها رطب نحن اكثر ساجًا وعاجًا وديباجًا ونحن اكثر
قندًا ونقدًا والله ما آتى البصرة الا طائعًا ولا اخرج منها الا
كارهًا قال فقام اليه شاب من بكر بن وائل فقال يا ابا بحر بما
بلغت فى الناس ما بلغت فوالله ما انت باجملهم ولا باكرمهم
ولا باشجعهم قال يا ابن اخى بخلاف ما انت فيه قال وما ذاك قال
بتركى ما لا يعنينى كما عناك من امرى ما لا ينبغى ان يعنيك

on parle de sa pauvreté les prétendants s'éloignent. Je ne puis assimiler Basrah qu'à une matrone richement dotée; on a beau vanter son opulence et ses grands biens, les prétendants ne la recherchent pas davantage. » Ahnef répliqua : « Basrah (se divise en trois zones) : en bas, des roseaux; au milieu, des bois; au-dessus, des prairies. Nous avons plus que vous le *sadj* (tectonia), l'ivoire et le brocart; plus que vous le sucre et le numéraire. Vraiment, j'entre toujours avec joie dans cette ville et je n'en sors qu'à regret. » Un jeune homme de la famille de Bekr ben Waïl se leva et lui demanda : « Père de Bahr, à quoi dois-tu le rang que tu occupes; tu ne l'emportes cependant sur les autres hommes ni par ta beauté, ni par ta générosité, ni par ta bravoure? — Mon ami, répondit Ahnef, c'est en faisant le contraire de ce que tu fais. — Que veux-tu dire? répliqua le jeune homme. — C'est, continua Ahnef, en laissant de côté ce qui ne me regarde pas, tandis que toi tu te mêles de mes affaires, lorsque tu ne devrais point t'en occuper. » — Les rapports d'Ibn Dab avec Mehdi offrent toutes sortes de dé-

قال المسعودى ولابن دأب مع الهادى اخبار حسان يطول ذكرها ويتسع علينا شرحها ولا يتأتى لنا ايراد ذلك فى هذا الكتاب لاشتراطنا فيه على انفسنا الاختصار والايجاز بحذف الاسانيد وترك الاعادة للالفاظ ولاهل البصرة واهل الكوفة ومن شرب من دجلة مناظرات كثيرة فى مياههم ومنافعها ومضارّها منها ما عاب به اهل الكوفة اهل البصرة فقالوا ماءكم كدر زهك ذفر فقال لهم اهل البصرة من اين يأتى مآؤنا الكدر ومآء البحر صافٍ ومآء البطيحة طافٍ وهما يمتزجان وسط بلادنا قال الكوفيون من طباع المآء العذب الصافى اذا خالط مآء البحر صارا جميعا الى الكدورة وقد يروّق الانسان مآء اربعين ليلة فان جعل منه شيئًا فى قارورة ازبد وتكدر وقد

tails intéressants qui demanderaient de longs développements et d'amples commentaires; nous ne pouvons donc leur donner place dans ce livre, puisque nous avons pris l'engagement de résumer et d'abréger, en supprimant les *isnad* (citation des sources) et en évitant les répétitions qui allongent le discours.

De grandes controverses ont surgi entre les habitants de Basrah, ceux de Koufah et les riverains du Tigre, sur la nature et les qualités bonnes et mauvaises de leurs fleuves. C'est ainsi que les habitants de Koufah, reprochant à ceux de Basrah de boire une eau trouble, terreuse et fétide, ces derniers leur répondent : « Comment notre eau serait-elle trouble? L'eau de la mer est naturellement limpide, celle des Étangs (*Batyah*) est courante, et elles se mêlent l'une à l'autre, au centre même de notre pays. » Mais les Koufiens ripostent en ces termes : « C'est une loi naturelle que, si l'eau douce et pure se mêle à celle de la mer, le mélange qui en résulte est trouble : qu'on essaye de la filtrer après l'avoir laissée re-

افتخر اهل الكوفة بمآئهم الذى هو الفرات على مآء دجلة وهو مآء البصرة فقالوا ماؤنا اعذب المياه واغذاها وهو اصح للاجسام من مآء دجلة والفرات خير من النيل[1] فاما دجلة فان مآءها يقطع شهوة الرجال وتذهب بصهيل الخيل ولا تذهب بصهيلها الا مع ذهاب نشاطها ونقصان قواها وان لم يتدسم النازلون عليها اصابهم نحول فى اجسامهم[2] ويبس فى جلودهم وسائر من نزل من العرب على دجلة لا يكادون يسقون خيولهم منها ويسقونها من الآبار والركاء لاختلاط مياهها واختلاف انواعها اذ ليست بمآء واحد لمصبّ الانهار اليها كالزابيين وغيرها وسبيل المشروب غير المأكول لان اختلاف

poser pendant quarante jours, elle n'en déposera pas moins, dans le vase, des globules et de la terre. » Aussi les Koufiens placent-ils leur fleuve l'Euphrate bien au-dessus du Tigre qui est le fleuve des Basriens. « Notre eau, disent-ils, est la plus douce et la plus nutritive de toutes; elle est plus salutaire que le Tigre et l'emporte même sur le Nil. L'eau du Tigre supprime les désirs amoureux chez l'homme, et le hennissement chez le cheval; ce qui veut dire qu'elle lui enlève sa vivacité et sa force. Les voyageurs, s'ils n'en usent avec modération, voient bientôt leur corps dépérir et leur peau se dessécher; aussi tous les Arabes nomades, lorsqu'ils campent près du Tigre, se gardent bien d'y abreuver leurs chevaux, et leur donnent à boire l'eau des puits et des citernes, parce qu'ils savent que le Tigre n'est qu'un mélange de toute provenance et qu'il n'est pas un seul cours d'eau, mais le produit de nombreux affluents, tels que les deux Zab, etc. Or, il n'en est pas des boissons comme des aliments; ceux-ci peuvent être variés sans qu'il en résulte le moindre incon-

المأكل غير ضارٍ واختلاف الاشربة كالخمر ونبيذ التمر وغيره من
الانبذة اذا شربه الانسان كان ضارًّا فاذا كان فضيلة مائنا على
دجلة فما ظنك بفضيلته على ماء البصرة وهو يختلط بماء البحر
ومن الماء المستنقع فى اصول القصب والهروى وقد قال الله هَذَا
عَذْبٌ فُرَاتٌ وَهَذَا مِلْحٌ أُجَاجٌ والفرات اعذب المياه عذوبةً
وانما اشتق الفرات لكلّ ماء عذب من ماء الكوفة وقد طعن
ايضًا اهل الكوفة على اهل البصرة فقالوا البصرة اسرع الارض
خرابًا واخبثها ترابًا وابعدها من السماء واسرعها غرقًا
وقد اجاب اهل البصرة اهل الكوفة بما سألوهم عنه وعابوهم به
وكذلك من شرب من دجلة عابوا اهل الكوفة وذكروا عيوبها

vénient, tandis que la diversité des boissons, comme le vin, le vin de dattes et d'autres liqueurs, est nuisible à la santé. Si l'eau que nous buvons l'emporte sur celle du Tigre, à plus forte raison est-elle supérieure à celle des Basriens, qui n'est que le mélange de la mer avec une eau stagnante au milieu des roseaux et des joncs. Il est écrit dans le livre divin : « Cette eau est douce et savoureuse, cette autre est salée et amère (*Koran*, xxv, 55). » Or le mot *furat*, qui désigne l'eau la plus douce, est dérivé du nom de l'Euphrate, le fleuve de Koufah et ne s'applique qu'aux eaux qui ont cette qualité. » Les Koufiens adressent encore d'autres critiques aux habitants de Basrah : « Votre pays, leur disent-ils, est le plus exposé de tous à une rapide destruction ; il n'y a pas de sol plus ingrat, plus déprimé, plus promptement inondé. » Les habitants de Basrah, à leur tour, répondent à toutes les objections de ceux de Koufah, à toutes leurs critiques. Les riverains du Tigre n'épargnent pas non plus les gens de Koufah ; ils signalent les désavantages de cette contrée, la propension

وما يؤثر فى سكانها من الشحّ على المأكول والمشروب والغدر وقلّة
الوفاء وقد اتينا على وصف جميع ذلك فى كتابنا فى اخبار الزمان
وكذلك اتينا على خواصّ الارض والمياه وفصول السنة وانقسام
الاقاليم وما لحق لهذه المعانى فيما سلف من كتبنا على الشرح
والايضاح وذكرنا فى هذا الكتاب من جميع ذلك لمعًا فلنرجع
الآن الى اخبار الهادى ونعدل عن هذا السانح وقد كان
الهادى اراد ان يخلع اخاه الرشيد من ولاية العهد ويجعلها
لابنه جعفر بن موسى وحبس يحيى بن خالد البرمكى واراد
قتله فقال له يحيى وكان القيّم بامر الرشيد يا امير المؤمنين
ارأيت ان كان ما اسأل الله ان يبعدنا منه ولا يبلغناه وينسأ

naturelle de ceux qui l'habitent à boire et manger avec excès, leur fourberie, leur déloyauté, etc. Nous avons parlé de tout cela dans nos Annales historiques. En outre, les propriétés des continents et des eaux, les saisons de l'année, la division de la terre en climats et tout ce qui se rattache à ces questions ayant été développé dans nos ouvrages précédents, nous nous bornons ici à de simples aperçus. Mais terminons cette digression et revenons à l'histoire de Hadi.

Ce Khalife désirait dépouiller son frère Réchid du titre d'héritier présomptif pour le donner à son propre fils Djâfar. Il avait emprisonné Yahya, fils de Khalid et il songeait à le faire périr; mais Yahya, qui était chargé des intérêts de Réchid, dit, un jour, au Khalife : « Prince des Croyants, pensez-vous que si un événement que je prie le ciel d'éloigner et de détourner de nous, en accordant une longue existence à notre souverain, pensez-vous, dis-je, que si cet événement se réalisait, le peuple reconnaîtrait l'autorité de votre fils Djâfar et qu'il consentirait qu'un prince, qui n'a

فى اجل امير المؤمنين أيظن ان الناس يسلمون لجعفر بن
امير المؤمنين الامر ولم يبلغ الحلم ويرضون به لصلاتهم وحجهم
وغزوهم قال ما اظن ذلك قال فتأمن ان يسمو اليها جلّة اهل
بيتك فتخرج من ولد ابيك الى غيرهم فتكون قد حملت الناس
على النكث وهوّنت عليهم ايمانهم ولو تركت بيعة اخيك على
حالها وبويع لجعفر بعده كان اوكد فاذا بلغ مبلغ الرجال سألت
اخاك ان يقدمه على نفسه قال نبهتنى والله على امر لم اكن
تنبهت له ثم عزم بعد ذلك على خلعه رضى ام كره وامر
بالتضييق عليه فى الاكثر من اموره فاشار عليه يحيى ان
يستأذنه فى الخروج الى الصيد وان يطيل التشاغل بذلك فان

pas encore atteint l'âge de raison, dirigeât la prière, le pèlerinage et la guerre sainte? — Je ne le crois pas, répondit le prince. — Ne craignez-vous point, reprit Yahya, que l'un des principaux chefs de votre famille n'usurpe le trône et que le pouvoir ne sorte ainsi de la ligne directe pour passer à des collatéraux? Vous auriez vous-même excité vos sujets à violer leur serment et à faire bon marché de leur foi. Que si, au contraire, vous respectez le serment prononcé en faveur de votre frère, et si vous faites reconnaître votre fils comme son héritier, vous prendrez le parti le plus solide. Puis, lorsque Djâfar aura atteint sa majorité, vous inviterez votre frère à lui céder le rang suprême. — C'est vrai, répondit le Khalife, tu me suggères un plan dont je ne m'étais jamais avisé. » Mais plus tard il voulut obtenir la renonciation de Réchid, de gré ou de force, et le fit serrer de près dans preque toutes ses actions. Yahya conseilla à son maître de demander l'autorisation d'aller à la chasse et l'engagea à y passer tout son temps, puisque l'horoscope tiré au moment

مدّة موسى قصيرة على ما اوجبته قضية المولد واستأذنه الرشيد فأذن له فصار الى شاطئ الفرات من بلاد الانبار وهيت وتوسط البرّ مما يلى السماوة وكتب اليه الهادى يأمره بالقدوم فاكثر الرشيد التعلّل فبسط الهادى لسانه فى شتمه وسمح للهادى الخروج نحو بلاد الحديثة فرض هنالك وانصرف وقد ثقل فى العلّة فلم يجسر احد من الناس على الدخول اليه الا صغار الخدم ثم اشار اليهم ان يحضروا الخيزران امّه فصارت عند رأسه فقال لها انا هالك فى هذه الليلة وفيها يلى اخى هارون وانت تعلمين ما قضى فيه اصل مولدى بالرىّ وقد كنت نهيتك عن اشيآء وامرتك باخرى على ما اوجبته سياسة الملك لا موجبات الشرع من برّك ولم اكن لك عاقّا بل كنت

de la naissance de Hadi annonçait que la vie de ce prince serait de courte durée. Réchid demanda et obtint cette permission; il suivit le bord de l'Euphrate dans la région d'Anbar et de Hit, et s'engagea ensuite en plein désert du côté de Samawah. Hadi lui écrivit pour le rappeler et, voyant qu'il multipliait les prétextes pour rester éloigné, il se répandit en invectives contre lui. Il eut même l'idée de se diriger vers le pays de Haditah; mais il tomba malade en route et revint sur ses pas. Son mal prit un caractère si grave que personne n'osait entrer chez lui, à l'exception de quelques petits eunuques. Il leur fit signe de lui amener Khaïzouran sa mère, et, lorsqu'elle fut à son chevet, il lui dit : « Je vais mourir et mon frère Haroun me succédera cette nuit même, car vous connaissez l'arrêt prononcé par le destin au moment de ma naissance, à Rey. J'ai dû vous imposer quelquefois mes refus ou mes ordres pour obéir aux nécessités de la politique, et malgré les sentiments affectueux que la religion exige d'un fils; mais, loin d'avoir été un enfant ingrat,

لك صائنًا وبرًّا واصلاً ثم قضى قابضًا على يدها واضعًا لها على صدره وكان مولده بالرىّ وكذلك مولد هارون الرشيد فكانت تلك الليلة فيها وفاة الهادى وولاية الرشيد ومولد المأمون

ويقال ان الهادى أُوقِف بين يديه رجل من اولياء الدولة ذو جرائم كثيرة فجعل الهادى يذكره ذنوبه فقال له الرجل يا امير المؤمنين اعتذارى مما تقرّعنى به ردّ عليك واقرارى بما ذكرتَ يوجب ذنبًا علىَّ ولكننى اقول

فان كنت ترجو فى العقوبة راحةً   فلا تزهدَنْ عند المعافاة فى الاجر

فاطلقه ووصله   حدث عدة من الاخباريين من ذوى المعرفة باخبار الدولة ان موسى قال لهارون اخيه كانى بك تحدّث نفسك بتمام الرؤيا وتؤمل ما انت عنه بعيد ومن دون ذلك

je n'ai cessé ni de vous protéger ni de vous témoigner une étroite amitié. » Puis il prit la main de sa mère, la mit sur son cœur et rendit le dernier soupir. Hadi était né à Rey, ainsi que son frère Réchid; sa mort, l'avénement de Réchid et la naissance de Mamoun eurent lieu durant cette même nuit.

On raconte qu'on amena un jour, devant Hadi, un des grands du royaume, qui s'était rendu coupable de plusieurs crimes. Le Khalife les lui rappela les uns après les autres : « Prince des Croyants, répondit cet homme, m'excuser des faits que vous me reprochez, ce serait démentir vos paroles; accepter vos accusations, ce serait me reconnaître coupable; j'aime mieux dire avec le poëte :

Si c'est la sécurité que tu demandes au châtiment, ne te prive pas cependant de la récompense réservée à celui qui pardonne.

Hadi lui rendit la liberté et lui fit un présent. — Quelques chroniqueurs bien instruits de l'histoire de cette dynastie racontent que Mouça el-Hadi disait un jour à son frère Ré-

خرط القتاد (1) فقال له هارون يا امير المؤمنين من تكبّر وُضع ومن
تواضع رُفع ومن ظلم خُذِل وان افضى الامر الىّ وصلتُ من
قطعتَ وبررتُ من حرمتَ وصيّرتُ اولادك اعلى من اولادى
وزوّجتهم بناتى وقضيت بذلك حقّ الامام المهدى فتجلّى عن
موسى الغضب وبان السرور فى وجهه وقال ذلك الظنّ بك يا ابا
جعفر ادنُ منى فقام هارون فقبّل يده ثم ذهب ليعود الى
مجلسه فقال موسى والشيخ الجليل والملك النبيل لا جلستَ الا
معى فى صدر المجلس ثم قال يا خزانى احمل الى اخى الساعة الف
الف دينار فاذا فتح الخراج فاحمل اليه نصفه فلما اراد هارون

chid : « Il me semble que tu penses sans cesse à l'accomplissement du *songe* (voir à la page suivante), et que tu ambitionnes ce qui est bien éloigné de toi, mais il faut d'abord arracher les épines de l'*adragant* (proverbe dans le sens de : la chose est difficile). — Prince des Croyants, répondit Haroun, l'orgueilleux sera abaissé, l'homme humble sera glorifié et l'injuste couvert d'opprobre. Si l'autorité arrive dans mes mains, je guérirai celui que vous avez brisé, je donnerai à qui vous avez refusé ; vos enfants seront plus haut placés que les miens, ils épouseront mes filles et je m'acquitterai ainsi de ma dette envers l'imam Mehdi. » Ces paroles dissipèrent la colère du khalife et il dit à son frère d'un air joyeux : « Père de Djafar, c'est bien là ce que j'attendais de toi. Approche. » Haroun se leva, baisa la main de son frère, et il regagnait sa place lorsque Mouça lui dit : « Non, par le Cheikh illustre, par le Roi glorieux, tu ne t'assiéras que près de moi, à la place d'honneur. » Et s'adressant à son trésorier : « Porte sur l'heure, lui dit-il, un million de dinars chez mon frère, et, dès que l'impôt sera rentré, tu lui en remettras la moitié. » Enfin, lorsque Rechid

الانصراف قُدمت دابته الى البساط قال عمرو الرومى قد سألت الرشيد عن الرؤيا فقال قال المهدى رأيت فى منامى كاننى دفعتُ الى موسى قضيبًا والى هارون قضيبًا فاما قضيب موسى فاورق اعلاه قليلاً واما قضيب هارون فاورق من اوّله الى آخره فقصّ الرؤيا على الحكم ابن اسحاق الصيمرى وكان يعبّرها فقال له يملكان جميعًا فاما موسى فتقلّ ايامه واما هارون فيبلغ آخر ما عاش خليفةً وتكون ايامه احسن الايام ودهره احسن الدهور قال عمرو الرومى فلما افضت الخلافة الى هارون زوّج حمدونة ابنته من جعفر بن موسى وفاطمة من اسمعيل بن موسى ووفى له بكل ما وعده[1] وحدث عبد الله بن الضحاك عن الهيثم بن عدى

se retira, on lui amena sa monture jusqu'au bord du tapis (privilége royal). — Amr le Roumi rapporte qu'il demanda à Réchid des explications sur le songe en question. Réchid lui cita les paroles propres de Mehdi : « J'ai rêvé que je donnais une branche d'arbre à Mouça (Hadi) et une autre branche à Haroun. La branche de Mouça ne produisit que quelques feuilles vers la tige ; celle de Haroun, au contraire, se couvrit de feuillage d'un bout à l'autre. » Mehdi ayant raconté son rêve à Hakim, fils d'Ishak de Saïmarah, qui expliquait les songes, en reçut cette réponse : « Ils régneront tous les deux ; mais le règne de Mouça sera court, celui de Haroun dépassera la durée de tout autre Khalife : ce sera une ère de prospérité et une période glorieuse entre toutes. » Amr ajoute que Haroun er-Réchid, en arrivant au trône, maria sa fille Hamdounah à Djâfar, son autre fille Fatimah à Ismâïl, tous deux fils d'El-Hadi, et qu'il tint toutes les promesses qu'il avait faites à son prédécesseur.

Abd Allah, fils de Dahhak, cite la tradition suivante d'après Heïtem, fils de Adi : « Mehdi avait donné à son fils Mouça el-

قال وهب المهدى لموسى الهادى سيف عمرو بن معدى كرب
الصمصامة فدعا به موسى بعد ما ولى الخلافة فوضعه بين يديه
وملئ مكتل دنانير وقال لحاجبه ائذن للشعرآء فلما دخلوا
امرهم ان يقولوا فى السيف فبدأهم ابن يامين البصرى فقال [1]

جاز صمصامة الزبيدىّ عمرٍو   من جميع الانام موسى الامينُ
سيف عمرٍو وكان فيما سمعنا   خير ما اغمدت عليه الجفونُ
اوقدت فوقه الصواعق نارًا   ثم شابت فيه الذُعافَ المنونُ
واذا ما شهرتَه تبهر الشمـ   ـس ضياءً فلم تكد تستبينُ
وكانّ الفرند والجوهر الجا   رى فى صفحتيه ماء معينُ
ما يبالى اذا الضريبة حانت   أشمال سطت به ام يمينُ

فقال له الهادى لك السيف والمكتل فخذهما ففرّق المكتل على

Hadi le fameux sabre nommé *Samsamah*, qui avait appartenu à Amr, fils de Mâdi Karib. Devenu Khalife, Hadi se fit, un jour, apporter ce sabre, il fit remplir une grande coupe de dinars et, ayant ordonné à son chambellan de laisser entrer les poetes, il les invita à choisir le sabre pour sujet de leurs vers. Ibn Yamin de Basrah prit le premier la parole et dit :

Mouça el-Emin, seul entre tous les hommes, possède la *Samsamah* d'Amr le Zobeïdite;

Le sabre d'Amr, qui fut, d'apres la tradition, la plus noble lame que fourreau ait recouverte.

La foudre lui a communiqué ses étincelles, la mort l'a trempé dans son poison foudroyant.

Quand tu le tires du fourreau, c'est un soleil dont la splendeur peut à peine être contemplée.

L'éclat et la trempe qui circulent sur ses deux faces ressemblent à une eau limpide;

Et quand vient le moment de frapper, peu importe que ce soit avec le tranchant de droite, ou celui de gauche.

— « Prends le sabre et la coupe de dinars, dit le Khalife

الشعرآء وقال دخلتم معى وحرمتم من اجلى وفى السيف عِوَضٌ فبعث اليه الهادى فاشترى منه السيف بخمسين الفًا وللهادى اخبار حسان وان كانت ايامه قصرت قد اتينا على ذكرها فى كتابينا اخبار الزمان والاوسط وبالله التوفيق ،

الباب الحادى عشر والمائة

ذكر خلافة هارون الرشيد

وبويع هارون بن المهدى يوم الجمعة صبيحة الليلة التى مات فيها الهادى بمدينة السلام وذلك لاثنتى عشرة ليلة بقيت من ربيع الاوّل سنة سبعين ومائة ومات بطوس بقرية يقال لها

au poëte; je te les donne l'un et l'autre. » Celui-ci distribua l'or aux autres poëtes en leur disant : « Vous étiez venus chez le Prince en même temps que moi; c'est à cause de moi que vous n'êtes pas récompensés; et ce sabre me tient lieu de tout autre salaire. » Le Khalife le lui fit racheter au prix de cinquante mille dirhems.

L'histoire de ce règne, si intéressant malgré sa courte durée, est développée dans les Annales historiques et l'Histoire Moyenne. Le secours vient de Dieu!

CHAPITRE CXI.

KHALIFAT DE HAROUN ER-RÉCHID.

Haroun, fils de Mehdi, fut proclamé à Bagdad, un vendredi, dans la matinée qui suivit la nuit où mourut Hadi, le douzième jour avant la fin de Rébî I, 170 de l'hégire.

سناباذ يوم السبت لاربع ليال خلون من جمادى الآخرة سنة
ثلاث وتسعين ومائة فكانت ولايته ثلثا وعشرين سنة وستة
اشهر وقيل ثلثا وعشرين سنة وشهرين وثمانية عشر يوما
وولى الخلافة وهو ابن احدى وعشرين سنة وشهرين ومات
وهو ابن اربع واربعين سنة واربعة اشهر

ذكر جمل من اخباره وسيره ولمع مما كان فى ايامه

ولما افضت الخلافة الى الرشيد دعا بيحيى بن خالد فقال له يا
ابت انت اجلستني فى هذا المجلس ببركتك ويمنك وحسن
تدبيرك وقد قلدتك الامر ودفع خاتمه اليه ففى ذلك يقول
الموصلى

Haroun mourut dans un village nommé *Sanâbâd*, près de Tous, le samedi 4 de Djemadi II, 193; son règne avait duré vingt-trois ans et six mois, ou, selon une autre opinion, vingt-trois ans, deux mois et dix-huit jours. Il fut proclamé Khalife à l'âge de vingt et un ans et deux mois; il mourut âgé de quarante-quatre ans et quatre mois.

RÉSUMÉ DE SON HISTOIRE ET DE SA VIE, PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE SON RÈGNE.

Rechid, dès qu'il fut reconnu Khalife, fit venir Yahya, fils de Khalid et lui dit : « Mon cher père (terme d'affection), c'est toi qui m'as placé sur ce trône, par ton assistance bénie du ciel, par ton heureuse influence et ta sage direction : aussi je t'investis d'un pouvoir absolu; » et il lui remit son propre anneau. Cette circonstance est rappelée dans les vers suivants de Moçouli :

ألم تر ان الشمس كانت سقيمةً   فلما ولى هارون اشرق نورها
بيُمن يمين الله هارون ذى الندى   فهارون واليها ويحيى وزيرها

وماتت ريطة بنت ابى العباس السفّاح لشهور خلت من ايام الرشيد وقيل فى اخر ايام الهادى وماتت الخيزران ام الهادى والرشيد فى سنة ثلاث وسبعين ومائة ومشى الرشيد امام جنازتها وكانت غلّة الخيزران مائة الف الف وستين الف الف درهم   وفيها مات محمد بن سليمان وقبض الرشيد امواله بالبصرة وغيرها فكان مبلغها نيفًا وخمسين الف الف درهم سوى الضياع والدور والمستغلّات وكان محمد بن سليمان يغلّ كل يوم مائة الف درهم   وحكى ان محمد بن سليمان ركب يومًا بالبصرة وسوّار القاضى يسايره فى جنازة ابنة عمّ له فاعترضه

N'as-tu pas vu le soleil, jusque-là languissant, répandre des flots de lumière à l'avénement de Haroun,

Par l'influence bénie du confident de Dieu, Haroun le magnifique? Haroun est le maître du trône et Yahya en est le vizir.

Raïtah, fille d'Abou'l-Abbas Saffah, mourut quelques mois après l'avénement de Réchid, ou, d'après une autre version, à la fin du règne d'El-Hadi. La mère de ce Khalife et de Réchid, Khaïzouran mourut en 173, et Réchid marcha devant son cercueil. Les revenus de cette princesse s'élevaient à cent soixante millions de dirhems.

En la même année mourut Mohammed, fils de Suleïman; Réchid fit mettre sous le séquestre tous ses biens, à Basrah et dans d'autres villes; ils représentaient une valeur dépassant cinquante millions de dirhems, sans compter les terres, les maisons et autres propriétés de rapport; son revenu était, dit-on, de cent mille dirhems par jour. On raconte que ce Mohammed, fils de Suleïman, suivant un jour, à che-

مجنون كان بالبصرة يُعرف برأس النعجة فقال له يا محمد أمن
العدل ان تكون غلّتك فى كل يوم مائة الف درهم وانا اطلب
نصف درهم فلا اقدر عليه ثم التفت الى سوّار فقال ان كان
هذا عدلاً فانا اكفر به فاسرع اليه غلمان محمد فكفّهم عنه
وامر له بمائة درهم فلما انصرف محمد وسوّار معه اعترضه رأس
النعجة فقال له لقد كرّم الله منصبك وشرّف ابوتك وحسّن
وجهك وعظّم قدرك وارجو ان يكون ذلك لخير يريده الله
بك ولان يجمع لك خير الدارين فدنا منه سوّار فقال يا خبيث
ما كان هذا قولك فى البداءة فقال له سألتك بحقّ الله وبحقّ
امير المؤمنين الا ما اخبرتنى فى اى سورة هذه الآية فَإِنّ

val, dans les rues de Basrah, le convoi d'une cousine, et ayant à ses côtés Sawar le Juge, un fou connu dans la ville sous le sobriquet de *Tête de brebis*, se planta devant lui en disant : « Mohammed, est-il juste que tu aies cent mille dirhems de revenu par jour, et que moi je demande un demi-dirhem et ne puisse l'obtenir? » Puis s'adressant à Sawar, il ajouta : « Si c'est là votre justice, je la renie. » Les pages de l'escorte coururent sur lui, mais Mohammed les fit éloigner et ordonna qu'on lui remît cent dirhems. Plus tard, comme il revenait toujours accompagné de Sawar, *Tête de brebis* se trouva encore sur son chemin et lui dit : « Que Dieu bénisse tes fonctions, qu'il glorifie tes ancêtres, qu'il te protége et élève ton rang! Je désire que toutes ces faveurs te soient accordées pour que tu réalises le bien que Dieu veut accomplir par toi, et je te souhaite tous les bonheurs dans ce monde et dans l'autre! » Alors Sawar s'approcha et lui dit : « Drôle, tu ne tenais pas le même langage, la première fois! — Pour l'amour de Dieu et du Prince des Croyants, répliqua le fou, je te prie de me dire à quelle *surate* appartient le verset :

أُعْطُوا مِنْهَا رَضُوا وَإِنْ لَمْ يُعْطَوا مِنْهَا إِذَا هُمْ يَسْخَطُونَ [1] قال فى
برآءة قال صدقت فبرئ الله ورسوله منك فضحك محمد بن
سليمان حتى كاد ان يسقط عن دابّته ولما بنى محمد بن
سليمان قصره بالبصرة على بعض الانهار دخل اليه عبد الصمد
آبن شبيب بن شيبة فقال له محمد كيف ترى بناءى قال بنيت
اجلّ بناء باطيب فناء واوسع فضاء وارق هوآء على احسن ما
بين صوارى وحسان وظباء [2] فقال محمد بناء كلامك احسن
من بنائنا وقيل انه صاحب هذا الكلام وبانى القصر هو عيسى
آبن جعفر على ما حدث به محمد بن زكريا الغلابى عن الفضل

« S'ils obtiennent ces dons ils sont satisfaits; s'ils ne les obtiennent pas, ils s'irritent. » (*Koran*, IX, 58). — A la surate *berât* (de l'anathème), répondit Sawar. — Tu dis vrai, s'écria le fou, sois anathème aux yeux de Dieu et de son apôtre! » Cette saillie excita chez Mohammed une telle hilarité qu'il faillit tomber de cheval. — Le même Mohammed, fils de Suleïman, venait de faire construire un château, sur les bords d'un des canaux de Basrah, lorsque Abd es-Samed, fils de Chébib, fils de Cheïbah, se présenta chez lui; Mohammed lui demanda comment il trouvait cette nouvelle demeure: « C'est un édifice magnifique, répondit celui-ci, bâti sur un emplacement délicieux, dans un vaste territoire, sous un ciel toujours pur; il est entouré de portiques superbes et de jeunes pages beaux comme des faons. — Ta réponse, lui dit Mohammed, est un édifice plus splendide que le mien. » Selon d'autres, ces paroles auraient été adressées par Abd es-Samed à Yça, fils de Djâfar, par qui le château en question aurait été bâti; telle est du moins la tradition rapportée par Mohammed, fils de Zakaria Goulabi, d'après Fadl, fils d'Abd er-Rahman, fils de Chébib,

ابن عبد الرحمن بن شبيب بن شيبة وفى هذا القصر يقول
ابن ابى عيينة [1]

زُرْ وادِىَ القصر نعم القصر والوادى   لا بدّ من زورة من غير ميعادِ
زُره فليس له شىء يقاربه   من منزل حاضر ان شئت او بادِ

وفى سنة خمس وسبعين ومائة مات الليث بن سعد المصرى الفهمى ويكنى ابا الحرث وهو ابن اثنتين وثمانين سنة وقد كان حجّ سنة ثلاث عشرة ومائة وسمع من نافع وفى سنة سبع وسبعين ومائة [2] مات شريك بن عبد الله بن سنان النخعى القاضى ويكنى ابا عبد الله وهو ابن اثنتين وثمانين سنة وكان مولده ببخارى وليس بشريك بن عبد الله بن ابى نمر الليثى لان ابن ابى نمر مات فى سنة اربعين ومائة وانما ذكرنا ذلك

fils de Cheibah. Le poète Ibn Abi Oyaïnah a parlé du même château dans ces vers :

Va voir *Wadi el-Kasr*, cette merveille parmi les châteaux et les vallées : il faut le visiter une fois, sans y revenir.

Va admirer ce palais dont rien n'approche parmi les monuments que tu pourrais citer dans le monde entier.

En 175 de l'hégire, Leit, fils de Saad el-Misri el-Fehmi, surnommé *Abou'l-Harit*, mourut âgé de quatre-vingt-deux ans : il avait accompli le pèlerinage en l'année 113 et recueilli les leçons de Nafi. — En 177, mort de Cherik, fils d'Abdallah, fils de Sinan Nakhaï, le juge ; son surnom était *Abou Abd Allah*. Ce Chérik, mort à l'âge de quatre-vingt-deux ans, était né à Boukhara. Il ne faut pas le confondre avec Cherik, fils d'Abd Allah, fils d'Abou Nimr Leiti, lequel mourut en 140 de l'hégire; c'était une remarque à faire, car ces deux personnages, qui se ressemblent par le nom de leur père et de leur mère, sont pourtant

لانهما متشابهان فى الاباء والامهات وبينهما سبع وثلاثون
سنة وكان شريك بن عبد الله النخعى يتولى القضاء بالكوفة ايام
المهدى ثم عزله موسى الهادى وكان شريك مع فهمه وعلمه
ذكيًا فطنًا وكان جرى بينه وبين مصعب بن عبد الله كلام
بحضرة المهدى فقال له مصعب انت تنتقص ابا بكر وعمر فقال
والله ما انتقص جدّك وهو دونهما وذُكِر معاوية عند شريك
بالحلم فقال ليس بحليم من سفه الحق وقاتل علىّ بن ابى طالب
وشُمّ من شريك رائحة النبيذ فقال له اصحاب الحديث لو
كانت هذه الرائحة منا لاستحيينا قال لانكم اهل الريبة ومات
فى ايام الرشيد ابو عبد الله مالك بن انس بن ابى عامر
الاصبحى وهو ابن تسعين سنة وحُمِل به ثلاث سنين وذلك

séparés par un intervalle de trente-sept ans. (Le premier des deux) Chérik ben Abd Allah Nakhàyi fut juge à Koufah sous le règne de Mehdi; Mouça el-Hadi le révoqua de ses fonctions. C'était un homme intelligent, instruit, d'un esprit fin et pénétrant. Dans le cours d'une discussion qu'il soutint contre Moçàb, fils d'Abd Allah, en présence de Mehdi, Moçàb lui reprochant d'amoindrir le mérite d'Abou Bekr et d'Omar, Chérik lui répondit : « Je ne diminue même pas le mérite de ton aïeul (c'est-à-dire de Zobeïr), qui leur était cependant inférieur. » — On vantait devant lui la sagesse de Moàwiah : « Non, répondit-il, il ne méritait pas le nom de sage celui qui transgressa la justice et combattit Ali, fils d'Abou Talib. » — Un jour qu'il exhalait une odeur de *nébid*, quelques traditionnistes lui firent remarquer que; si une pareille odeur se faisait sentir chez eux, ils en seraient honteux. « C'est que vous pouvez être suspects, » leur répondit Chérik. — Sous le règne de Réchid, Abou Abd Allah Malik, fils d'Anas, fils d'Ibn Amir el-

فى ربيع الأوّل وقيل انه صلّى عليه ابن ابى ذئب على ما ذُكر من التنازع فى وفاة ابن ابى ذئب وذكر الواقدى ان مالكاً كان يأتى المسجد ويشهد الصلوات والجمع والجنائز ويعود المرضى ويقضى الحقوق ثم ترك ذلك كله فقيل له فيه فقال ليس كل انسان يقدر ان يتكلم بعذره وسُعِيَ به الى جعفر بن سليمان وقيل له انه لا يرى ايمان بيعتكم شيئاً فضربه بالسياط ومُدَّ لذلك حتى انخلعت كتفاه وفى السنة التى مات فيها مالك كانت وفاة حمّاد بن زيد وهى سنة تسع وسبعين ومائة وفى سنة احدى وستين ومائة مات عبد الله بن المبارك[1] المروزى الفقيه بهيت بعد منصرفه من طرسوس وفى سنة اثنتين وثمانين ومائة

Asbahi, mourut âgé de quatre-vingt-dix ans, au mois de Rebî I. Il était resté trois ans dans le sein de sa mère. On prétend que la prière des funérailles fut récitée par Ibn Abi Dib, mais il faut tenir compte du désaccord qui règne sur la mort de ce dernier. — Au rapport de Wakedi, Malik fréquentait autrefois la mosquée, assistait aux prières, à la cérémonie des vendredis et aux funérailles; il visitait les malades et remplissait, en un mot, tous les devoirs [d'un homme pieux], plus tard il abandonna toutes ces pratiques et à ceux qui lui en témoignèrent leur étonnement, il répondit : « Il n'est pas donné à tout homme de produire lui même ses excuses. » Victime auprès de Djafar ben Suleïman d'une dénonciation et accusé de ne pas considérer comme légitime le serment de fidélité envers les Abbassides, il fut condamné au supplice du fouet et étendu [sur le chevalet] au point que ses épaules se disloquèrent. — L'année de la mort de Malik fut aussi celle où mourut Hammad, fils de Zeid (179 de l'hégire). — En 161 (lisez 181), Abd Allah, fils de Mubarek, jurisconsulte originaire

مات ابو يوسف يعقوب بن ابرهيم القاضى وهو ابن تسع وستين سنة وهو رجل من الانصار وولى القضاء سنة ست وستين ومائة فى ايام خروج الهادى الى جرجان واقام على القضاء الى ان مات خمسة عشر سنة قال المسعودى وقد كانت امّ جعفر كتبت مسئلة الى ابى يوسف تستفتيه فيها فافتاها بما وافق مرادها على حسب ما اوجبته الشريعة عنده وادّاه اجتهاده اليه فبعثت اليه بحُق فضة فيه حقان فضة فى كل حق لون من الطيب وجام ذهب فيه دراهم وجام فضة فيه دنانير وغلمان وتخوت من ثياب وحمار وبغل فقال له بعض من حضره قال رسول الله صلّعم من أُهدِيَت له هدية فجلسآؤه

de Merv-er-roud mourut à Hit où il s'était rendu à son retour de Tarsous. — 182 de l'hégire, mort d'Abou Youçouf Yâkoub, fils d'Ibrahim, *le Kadi*, à l'âge de soixante-neuf ans; il appartenait à une famille d'Ançar; nommé aux fonctions de juge, en 166, au moment de l'expédition d'el-Hadi à Djordjân, il les exerça jusqu'à son dernier jour, c'est-à-dire pendant quinze années. — Oumm-Djâfar (femme du Khalife Hadi) ayant soumis une question de droit à l'appréciation d'Abou Youçouf et en ayant reçu une réponse qui était conforme à ce qu'elle désirait, tout en s'accordant avec le texte de la loi et la profonde science du docteur, la princesse lui offrit en présent une boite d'argent, dans laquelle se trouvaient deux autres boites d'argent renfermant chacune un parfum différent; elle lui envoya aussi une coupe d'or pleine de pièces d'argent, une coupe d'argent remplie d'or, des esclaves, des meubles garnis de riches étoffes, un âne et une mule. Quelqu'un qui se trouvait auprès d'Abou Youçouf, en ce moment-là, lui cita la sentence du Prophète : « Celui qui reçoit un présent doit le partager

شركاؤه فيها فقال ابو يوسف تأولتَ الخبر على ظاهره والاستحسان
قد منع من امضائه ذلك اذ كان هدايا الناس التمر واللبن
في هذا الوقت وهدايا الناس اليوم من العين والورق وغيره ذَلِكَ
فَضْلُ ٱللَّهِ يُؤْتِيهِ مَنْ يَشَآءُ وَٱللَّهُ ذُو ٱلْفَضْلِ ٱلْعَظِيمِ وذكر
الفضل بن الربيع قال صار الىّ عبد الله بن مصعب بن ثابت
ابن عبد الله بن الزبير فقال ان موسى بن عبد الله بن الحسن
ابن الحسن بن علىّ قد ارادني على البيعة له فجمع الرشيد
بينهما فقال الزبيري لموسى سعيتم علينا واردتم نقض دولتنا
فالتفت اليه موسى فقال ومن انتم فغلب على الرشيد الضحك
حتى رفع رأسه الى السقف لئلا يظهر منه ثم قال موسى يا

avec ceux en compagnie desquels il se trouve. » Abou Youçouf répondit : « Tu expliques ces paroles d'après leur sens extérieur; mais la raison repousse une déduction pareille: car les présents à cette époque consistaient en dattes et en lait aigri, et les présents d'aujourd'hui sont de l'or, de l'argent et d'autres choses précieuses. — Or cela est une faveur de Dieu qu'il accorde à qui lui plaît, car les grandes faveurs c'est lui qui les dispense. » (*Koran*, LVII, 21.)

Voici ce que raconte Fadl, fils de Rebî : « Un jour, Abd Allah, fils de Moçâb (fils de Tabit, fils d'Abd Allah, fils de Zobeir) vint me dénoncer Mouça, fils d'Abd Allah (fils de Haçan, fils de Haçan, fils d'Ali), comme voulant exiger de lui le serment d'investiture. Confrontés l'un à l'autre en présence de Rechid, le Zobeirite dit à Mouça : « Vous agissiez contre nous et vous souhaitiez la chute de *notre dynastie*. — Qui donc êtes-vous? » se borna à répondre Mouça. Le Khalife, pris d'une irrésistible envie de rire, regardait le plafond pour dissimuler son hilarité, lorsque Mouça, s'adressant à lui : « Prince des Croyants, lui dit-il, ce même homme dont

امير المؤمنين هذا الذى ترى المشنّع علىّ خرج والله مع اخى محمد بن عبد الله على جدّك المنصور وهو قائل من ابيات

قوموا ببيعتكم ننهض بطاعتنا   ان الخلافة فيكم يا بنى حسن

فى شعر طويل وليس سعايته يا امير المؤمنين حبًّا لك ولا مراعاةً لدولتك ولكن بغضًا لنا جميعًا اهل البيت ولو وجد من ينتصر به علينا لكان معه وقد قال باطلاً وانا مستحلفه فان حلف انى قلت ذلك فدمى لامير المؤمنين حلال فقال الرشيد احلف له يا عبد الله فلما راوده موسى على اليمين تلكأ وامتنع فقال له الفضل لم تمتنع وقد زعمت آنفًا انه قال لك ما ذكرته قال عبد الله فانى احلف له فقال موسى قل قُلِّدتُ الحول والقوة

vous entendez les calomnies à mon adresse s'est révolté, je l'affirme, avec mon frère Mohammed ben Abd Allah, contre Mansour votre aïeul, et il a composé une longue poésie où se trouve ce vers :

Levez-vous et demandez le serment, nous nous hâterons d'obéir, car le khalifat vous appartient, ô fils de Haçan.

« Sire, sa dénonciation n'est inspirée ni par sa sympathie pour vous ni par son dévouement envers votre dynastie, mais par la haine qu'il a vouée à toute la famille du Prophète ; s'il pouvait trouver un auxiliaire pour nous combattre, il s'unirait à lui. Ce qu'il vient de dire est faux, cependant je le somme de l'affirmer par serment ; s'il jure que j'ai tenu les propos dont il m'accuse, que le Prince des Croyants dispose de ma vie ! » Réchid invita Abd Allah à prononcer le serment ; mais, malgré les instances de Mouça, il chercha toutes sortes de prétextes et refusa. — « Pourquoi ce refus, lui demanda Fadl, ne prétendais-tu pas tout à l'heure qu'il avait prononcé, en te parlant, les paroles que tu as citées ? » Abd Allah répondit alors qu'il était prêt à l'affirmer par serment. Mouça

دون حول الله وقوته الى حولى وقوتى ان لم يكن ما حدثته
عنك حق فحلف له فقال له موسى الله اكبر حدثنى ابى عن
جدى عن ابيه عن جده على عن رسول الله صلعم انه قال ما
حلف احد بهذه اليمين وهو كاذب الا عجّل الله له العقوبة
قبل ثلاث والله ما كذبت ولا كذبت وها انا يا امير المؤمنين
بين يديك وفى قبضتك فتقدم بالتوكيل على فان مضت ثلاثة
ايام ولم يحدث على عبد الله بن مصعب حادث فدمى لامير
المؤمنين حلال فقال الرشيد للفضل خذ بيد موسى فليكن
عندك حتى انظر فى امره قال الفضل فوالله ما صليت العصر
من ذلك اليوم حتى سمعت الصراخ من دار عبد الله بن
مصعب فامرت من يعرف خبره فعرّفت انه قد اصابه الجذام [1]

lui dicta la formule suivante : « Que je sois réduit à ma seule puissance et à ma seule force, que je sois privé de celles de Dieu et livré à moi-même, si ce que j'ai dit de toi n'est pas la vérité! » Abd Allah répéta ces paroles : « Dieu est grand ! s'écria Mouça ; mon père m'a enseigné, sur la foi de nos ancêtres jusqu'à Ali, que le Prophète a dit : « Quiconque prononce cette formule pour affirmer un mensonge, reçoit de Dieu son châtiment avant trois jours. » Je n'ai jamais menti, jamais je n'ai été accusé de mensonge ; maintenant, Prince des Croyants, me voici devant vous et en votre pouvoir. Faites-moi d'abord garder à vue : si dans trois jours il n'est rien arrivé à Abd Allah, fils de Moçab, le khalife disposera de ma vie. » Réchid dit à Fadl : « Conduis Mouça et retiens-le chez toi, jusqu'à ce que j'avise à cette affaire. » Fadl achève ainsi son récit : « En vérité, je n'avais pas encore dit la prière de l'*asr* du même jour, lorsque j'entendis de bruyantes clameurs partir de la demeure d'Abd Allah ; j'envoyai aux informations : on m'apprit qu'il venait d'être atteint du

وانه قد تورم واسودّ فصرت اليه فوالله ما كدت اعرفه لانه
صار كالزق العظيم ثم اسودّ حتى صار كالفحم فصرت الى الرشيد
فعرّفته خبره فما انقضى كلامى حتى اتانى خبر وفاته فبادرت
بالخروج وامرت بتعجيل امره والفراغ من شأنه وتوليت الصلاة
عليه فلما دلّوه فى حفرته لم يستقر فيها حتى انخسفت به
وخرجت منه رائحة مفرطة النتن فرأيت احمال الشوك تمرّ فى
الطريق فقلت علىّ بذلك الشوك فأتيت به فطرح فى تلك
الوهدة فما استقر حتى انخسفت ثانيةً فقلت علىّ بالواح ساج
فطُرِحت على موضع قبره ثم طُرِح التراب عليها وانصرفت الى
الرشيد فعرّفته الخبر وما عاينت من الامر فاكثر التعجب من
ذلك وامرنى بتخلية موسى بن عبد الله وان اعطيه الف دينار

djoudam, que son corps se tuméfiait et devenait tout noir. Je courus chez lui et j'eus de la peine à le reconnaître; son corps était enflé comme une outre énorme et il devenait noir comme du charbon. Je me rendis chez Réchid pour lui apprendre la nouvelle; mais je n'avais pas encore achevé mon récit qu'on m'annonçait la mort d'Abd Allah. Sortant en toute hâte, j'ordonnai de presser la dernière cérémonie et de la terminer sans délai; je prononçai moi-même la prière des funérailles. Quand on descendit le cercueil dans la fosse, un éboulement se produisit et le cercueil roula avec la terre; une odeur intolérable se répandit. En ce moment j'avisai des gens qui passaient portant des fascines; je fis apporter toute la charge et la fis placer dans la fosse; mais elle ne fut pas mieux étayée et un second éboulement eut lieu. Je demandai alors des planches de *sadj* (bois de teck) : on couvrit la fosse avec ces planches et l'on jeta de la terre par-dessus. Je retournai chez Réchid et lui racontai la scène dont je venais d'être témoin : il éprouva un grand

واحضر الرشيد موسى فقال له لِمَ عدلتَ عن اليمين المعارفة
بين الناس قال لأنّا روينا عن جدّنا علىّ عن النبى صلعم انه
قال من حلف بيمين مجّد الله فيها استحيا الله من تعجيل
عقوبته وما من احد حلف بيمين كاذبة نازع الله فيها حوله
وقوته الا عجّل الله له العقوبة قبل ثلاث وقيل ان صاحب هذا
الخبر هو يحيى بن عبد الله اخو موسى وكان يحيى قد صار الى
الديلم مستترًا فباعه صاحب الديلم من عامل الرشيد بمائة
الف درهم فقُتِل رحمه الله وروى من وجه آخر على حسب
تباين النقل وطرق الرواية فى ذلك فى كتب الانساب والتواريخ
ان يحيى أُلقِيَ فى بركة فيها سباع قد جُوِّعت فامسكت عن

saisissement et m'ordonna de rendre la liberté à Mouça et de lui donner mille dinars. Il le fit appeler ensuite et lui demanda pourquoi il avait renoncé à se servir d'une des formules usitées pour le serment; Mouça répondit : « Parce que nous avons conservé dans notre famille ces paroles d'Ali notre aïeul : « Si quelqu'un glorifie Dieu en faisant un serment, Dieu se fait scrupule d'accélérer son châtiment; celui au contraire qui, dans un faux serment, révoque la force et la puissance de Dieu, est puni avant qu'il soit trois jours. » On a prétendu cependant que le héros de cette scène fut Yahya ben Abd Allah, frère de Mouça; c'est le même Yahya qui, s'étant réfugié dans le Deïlem, fut vendu par le chef de ce pays à l'agent de Rechid, au prix de cent mille dirhems, et mis à mort. (Que Dieu lui fasse miséricorde!)

D'après un récit différent, car les versions ne s'accordent pas et les narrations se sont multipliées à cet égard dans les traités de généalogies et les chroniques, Yahya fut jeté dans une fosse où se trouvaient des lions qu'on avait fait jeûner; cependant, au lieu de le dévorer, ils demeurèrent dans un

الله ولاذت بناحية وهابت الدنوّ منه فبُنى عليه ركن بالجصّ
والآجر وهو حىّ وقد كان محمد بن جعفر بن يحيى بن عبد الله
ابن الحسن بن الحسن بن علىّ صار الى مصر فطُلب فدخل
المغرب واتصل ببلاد تاهرت السفلى واجتمع اليه خلق من
الناس فظهر فيهم بعدل وحسن استقامة فمات هنالك مسمومًا
وقد اتينا على كيفية خبره وما كان من امره فى كتاب حدائق
الاذهان فى اخبار اهل بيت النبى وتفرقهم فى البلدان وفى
سنة ثمان وثمانين ومائة حجّ الرشيد وهى آخر حجة حجها فذُكر
عن ابى بكر بن عيّاش وكان من علية اهل العلم انه قال وقد
اجتاز الرشيد بالكوفة فى حال منصرفه من هذه الحجة لا يعود
الى هذه الطريق ولا خليفة من بنى العباس بعده ابدًا فقيل

coin et n'osèrent s'approcher de lui. Alors on l'enterra vivant sous un pilier de maçonnerie et de pierres. Mohammed, fils de Djâfar (fils de Yahya, fils d'Abd Allah, fils de Haçan, fils de Haçan, fils d'Ali), traqué en Égypte, où il s'était réfugié, pénétra dans le Magreb jusqu'à Tahert la *basse ville*. Là il réunit un grand nombre de partisans et se distingua par la justice et la sagesse de son gouvernement; il mourut empoisonné dans ce pays. Son histoire avec tous les faits qui le concernent se trouve dans nos *Jardins des intelligences*, ou Histoire de la famille du Prophète et de ses émigrations.

L'an 188 de l'hégire, Réchid accomplit son dernier pèlerinage à la Mecque. On raconte qu'Abou Bekr ben Ayyach, un des savants les plus éminents de l'époque, prononça cette prédiction, au moment où Réchid traversait Koufah à son retour de la Mecque : « Réchid ne reviendra plus par cette route, et elle ne sera jamais suivie par aucun des Khalifes Abbassides qui lui succéderont. » — Devez-vous cette

له أضربٌ من الغيب قال نعم قيل بالوحى قال نعم قيل اليك قال لا الى محمد صلّعم وكذلك اخبر عنه المقتول فى هذا الموضع واشار بيده الى الموضع الذى قتل فيه علىّ رضه بالكوفة وفى سنة تسع وثمانين ومائة وذلك فى ايام الرشيد مات علىّ بن حمزة الكسائى صاحب القرآت ويكنى ابا الحسن وكان قد شخص مع الرشيد الى الرىّ فمات بها وكذلك مات محمد بن الحسن الشيبانى القاضى ويكنى ابا عبد الله ودُفِن بالرىّ وهو مع الرشيد وتطيّر من وفاة محمد بن الحسن لرويًا كان راءها فى منامه وفى هذه السنة كانت وفاة يحيى بن خالد بن برمك وفى سنة ثمان وثمانين ومائة كان تخط الرشيد على عبد الملك بن صالح

prévision à la connaissance du monde invisible? lui demanda-t-on. — Oui, répondit Abou Bekr. — Est-ce une révélation du ciel? — Oui. — Directement adressée à vous? — Non, répliqua le docteur, mais à Mohammed (sur qui soit le salut!) et transmise par celui qui a péri en ce lieu, » et il désignait de la main le quartier de Koufah où Ali fut assassiné.

En 189, sous le règne de Réchid, mourut Ali, fils de Hamzah Kisayi, professeur de lecture coranique; il était surnommé *Abou'l-Haçan*. Il avait accompagné Réchid à Rey et mourut dans cette ville. Mohammed, fils de Haçan Cheïbani *le Kadi*, dont le surnom était *Abou Abd Allah*, qui accompagnait aussi le Khalife, mourut et fut enterré dans la même ville de Rey; sa mort inspira de tristes pressentiments à Réchid, parce qu'elle se rapportait à un songe qui avait troublé son sommeil. — La même année vit mourir Yahya, fils de Khalid, fils de Barmek.

En 188, Abd el-Melik, fils de Salih (fils d'Ali, fils d'Abd Allah, fils d'Abbas, fils d'Abd Mouttalib), encourut la dis-

ابن على بن عبد الله بن العباس بن عبد المطلب حدث يموت ابن المزرّع عن الرياشى قال سمعت الاصمعى يقول كنت عند الرشيد واتى بعبد الملك بن صالح يرفل فى قيوده فلما نظر اليه قال هيه يا عبد الملك كانى والله انظر اليك وشؤبوبها قد همع والى عارضها قد لمع وكانى بالوعيد قد اقلع عن براجم بلا معاصم وروؤس بلا غلاصم مهلاً مهلاً بنى هاشم والله سهل لكم الوعر وصفا لكم الكدر والقت اليكم الامور ازمّتها فخذوا حذاركم منى قبل حلول داهية خبوط باليد والرجل[1] فقال له عبد الملك أفذًا ما اتكلم ام توأمًا فقال بل توأمًا[2] قال فاتق الله يا امير المؤمنين فيما ولّاك وراقبه فى رعاياك التى استرعاك

grâce de Réchid. Voici ce que raconte Yamout, fils de Mozarrà, d'après le témoignage de Reyachi, citant les propres paroles d'Asmàyi : « Je me trouvais (rapporte Asmàyi) auprès de Réchid, lorsqu'on amena en sa présence Abd el-Mélik, fils de Salih; il traînait péniblement ses chaînes. Le Khalife, en le voyant, lui parla en ces termes : « Eh bien, Abd el-Mélik, il me semble, en te regardant, voir tomber la pluie (de sang) et l'éclair briller dans la nue; j'entends retentir la menace du châtiment qui fera tomber des mains mutilées et des têtes séparées du tronc. Doucement, enfants de Hachem, doucement, la montagne s'est aplanie devant vous, l'horizon chargé de noirs nuages s'est éclairci, tout marche au gré de vos désirs; mais méfiez-vous de moi avant l'arrivée de la catastrophe qui s'avance sur vous, rapide comme un cheval au galop. — Faut-il dans ma réponse, demanda le prisonnier, que je me serve de la *première* ou de la *deuxième* flèche? — De la deuxième, dit le Khalife. — Prince des Croyants, reprit Abd el-Mélik, craignez Dieu dans l'exercice de votre pouvoir, redoutez-le en gouver-

فقد سُهلت لك والله الوعور وجمعت على خوفك ورجائك الصدور وكُنت كما قال اخو جعفر بن كلاب

ومقامٍ ضيّق فرجته بلسان او ببيان او جدل
لو يقوم الفيل او فيّاله زلّ عن مثل مقامي او رحل

قال فاراد يحيى بن خالد البرمكى ان يضع من مقدار عبد الملك عند الرشيد فقال له يا عبد الملك بلغنى انك حقود فقال اصلح الله الوزير ان يكن الحقد هو بقآء الخير والشرّ عندى انهما لقائمان فى قلبى فالتفت الرشيد الى الاصمعى فقال يا اصمعى حرّرها والله ما احتج احد للحقد بمثل ما احتج به عبد الملك ثم امر به فرُدّ الى محبسه ثم التفت الى الاصمعى فقال والله يا اصمعى لقد نظرت الى موضع السيف من عنقه

nant le troupeau qu'il a confié à votre garde. Oui, les montagnes se sont aplanies devant vous aussi; la crainte et l'espérance que vous inspirez font battre tous les cœurs; mais vous êtes, comme le disait le frère de Djâfar ben Kilab,

Dans un lieu dont l'issue est étroite et difficile, où échouent la parole, la persuasion et la violence.

L'éléphant et celui qui le conduit, placés dans le lieu où je me trouve, glisseraient ou s'en éloigneraient promptement.

Yahya, fils de Khalid le Barmécide, voulant décréditer Abd el-Melik dans l'esprit du Khalife, dit : « Abd el-Melik, on prétend que tu es un homme d'une haine implacable. — Dieu protège le Vizir! répondit celui-ci, si la haine est le souvenir des bienfaits et des injures que j'ai reçus, oui ces deux choses restent gravées dans mon cœur. » Rechid s'adressant à Asmaï, lui dit : « Mets ces paroles par écrit, car personne n'a fait l'apologie de la haine aussi bien qu'Abd el-Melik. » Ensuite il le fit reconduire dans sa prison et, se tournant vers Asmaï, il ajouta : « J'ai regardé plus d'une

مرارًا يمنعنى من ذلك ابقائى على قومى فى مثله حدث يوسف
آبن ابرهيم بن المهدى قال حدثنى سليمان الخادم الخراسانى
مولى الرشيد انه كان واقفًا على رأس الرشيد بالحيرة وهو
يتغدى اذ دخل عليه عون العبادى وكان صاحب الحيرة وفى
يده صحفة فيها سمكة منعوتة السمن فوضعها بين يديه
ومعه صبحس قد اتخذ لها فحاول الرشيد اكل شىء منها شنعه
جبريل بن بختيشوع واشار جبريل الى صاحب المائدة ان
يشيلها عن المائدة ويعزلها له ففطن له الرشيد فلما رفعت
المائدة وغسل الرشيد يده وخرج جبريل امرنى الرشيد
باتباعه وان اكبسه فى منزله وهو يأكل فارجع اليه بخبره ففعلت

fois sa nuque, que je pouvais trancher d'un coup de sabre, mais la crainte d'établir un pareil exemple dans ma famille m'a retenu. »

Youçouf, fils d'Ibrahim, fils de Mehdi, a recueilli le récit suivant de Suleïman le Khoraçânien, eunuque affranchi de Réchid. Ce serviteur se tenait auprès du Khalife, qui déjeûnait à Hirah, lorsque le chef de cette ville, Awn l'Ibadite entra, tenant à la main un plat où se trouvait un poisson très-gras: il le posa devant Réchid en même temps qu'une sauce préparée exprès. Le Khalife allait goûter de ce plat, mais (son médecin) Djabril, fils de Bakhtiechou, le lui défendit, et fit signe au maître d'hôtel d'ôter le poisson et de le mettre en réserve pour lui-même : Réchid s'aperçut de ce manége. La table desservie et les ablutions terminées, le médecin s'éloigna. « Réchid m'ordonna (raconte Suleïman) de le suivre, de le surprendre dans son appartement au moment du repas et de lui rendre compte de ce que j'aurais vu. J'exécutai cet ordre; mais je m'aperçus, aux précautions que je vis prendre

ما امرني به واحسب ان امرى لم يخف على جبريل فيما نبهنت من تحرزه فانه صار الى موضع من دار عون ودعا بالطعام فاحضر له وفيه السمكة فدعا باقداح ثلاثة فجعل فى واحد منها قطعة من السمكة وصبّ عليها خمرًا من خمر طيزناباذ وهى قرية بين الكوفة والقادسية ذات كروم واشجار ونخل ورياض تخرقها الانهار من كلّ العقاب من الفرات شرابها موصوف بالجودة كوصف القُطرُبلّى فصبّه على السمكة وقال هذا اكل جبريل وجعل فى قدح آخر قطعة منها وصبّ عليها مآء بثلج شديد البرد وقال هذا اكل امير المؤمنين اعزه الله ان لم يخلط السمك بغيره وجعل فى القدح الثالث قطعة من السمكة وجعل قطعًا من اللحم من الوان مختلفة من شوآء ومن حلوى ومن بوارد وبقول

a Djabril, qu'il se doutait de la mission dont j'étais chargé. En effet, il se rendit dans une pièce de la maison d'Awn et ordonna qu'on servît le repas. Parmi les plats figurait le poisson en question. Il se fit apporter trois coupes : dans la première il mit un morceau du poisson, qu'il arrosa de vin de *Tizenabad* (c'est un village situé entre Koufah et Kadyçyeh, riche en vignes, en arbres, en palmiers et en vergers ; plusieurs canaux dérivés de l'Euphrate l'arrosent en tous sens ; son vin est aussi renommé que celui de Koutroubboul). Après avoir ainsi humecté le poisson, il dit : « Voici comment Djabril le mange. » Il mit dans la seconde coupe un autre morceau de poisson, sur lequel il versa de l'eau à la glace, et dit : « Voici comment le mange le Prince des Croyants (que Dieu le glorifie!), s'il ne le mélange pas avec d'autres mets. » Dans la troisième coupe il mit, avec un morceau de poisson, toutes sortes de viandes, du rôti, du *halva* (friandises), de la sauce piquante, des hors-d'œuvre, en un mot de

ومن سائر ما قُدّم عليه من الالوان من كلّ واحد منها جزءً
يسيرًا قدر اللقمة واللقمتين وصبّ عليها مآء بثلج وقال هذا اكل
امير المؤمنين ان خلط السمك بغيره من الطعام ودفع الاقداح
الثلاثة الى صاحب المائدة وقال احتفظ بها الى ان ينتبه امير
المؤمنين اعزه الله ثم اقبل جبريل على السمكة فاكل منها حتى
تضلع وكان كلما عطش دعا بقدح من الخمر الصرف فشربه ثم
نام فلما انتبه الرشيد من نومه سألنى عمّا عندى من خبر
جبريل وهل اكل من السمكة شيئًا ام لم يأكل فاخبرته بالخبر
فامر باحضار الاقداح الثلاثة فوجد ما فى القدح الاول وهو
الذى اخبر جبريل انه اكله وصبّ عليه الخمر الصرف قد
تفتّت وماع واختلط ووجد ما فى القدح الثانى الذى قال
جبريل انه اكل امير المؤمنين وصبّ عليه المآء بالثلج قد ربا

tous les mets servis il prit un petit morceau, une ou deux bouchées seulement, et versa sur le tout de l'eau à la glace. « Voilà, dit-il, le mets du Khalife, s'il goûte à d'autres plats avec le poisson. » Puis il rendit les trois coupes au maître d'hôtel et lui recommanda de les mettre à part jusqu'au réveil du Prince. Après quoi, il attaqua le poisson et en mangea jusqu'à étouffer; mais, quand il avait soif, il se faisait verser des rasades de vin pur. Ensuite il fit la sieste. Le Khalife, en se réveillant, me demanda des nouvelles de Djabril et s'il avait ou non goûté du fameux poisson; je lui racontai ce qui s'était passé; aussitôt il se fit apporter les trois coupes. Dans la première, celle que le médecin avait désignée comme sa part et sur laquelle il avait versé du vin pur, on trouva le poisson réduit en miettes, et liquéfié comme de la bouillie. Dans la seconde, celle que Djabril avait considérée comme la part du Khalife et sur laquelle il avait versé de l'eau glacée,

وصار على النصف مما كان ونظر الى القدح الثالث الذى قال
جبريل هذا اكل امير المؤمنين ان خلط السمك بغيره فقد
تغيرت رائحته وحدثت له سهوكة شديدة كاد الرشيد ان
يتقيأ حين قرب منه فامرنى بحمل خمسة آلاف دينار الى جبريل
وقال من يلومنى على محبة هذا الرجل الذى يدبرنى بهذا
التدبير فوصلت اليه المال   وذكر عبد الله بن مالك الخزاعى
وكان على دار الرشيد وشرطته قال اتانى رسول الرشيد فى وقت
ما جاءنى فيه قط فانتزعنى من موضعى ومنعنى من تغيير ثيابى
فراعنى ذلك منه فلما صرت الى الدار سبقنى الخادم فعرّف
الرشيد خبرى فاذن لى فى الدخول عليه فدخلت فوجدته
قاعدا على فراشه فسلمت فسكت ساعةً فطار عقلى وتضاعف

le mets s'était gonflé au double de son volume primitif. Dans la troisième coupe, celle qui renfermait, au dire de Djabril, la portion du Khalife, s'il mangeait avec le poisson d'autres aliments, les vivres s'étaient corrompus et il s'en exhalait une odeur si infecte, que Réchid, lorsqu'il l'approcha, en eut des nausées. Le Khalife m'ordonna alors de porter cinq mille dinars à Djabril, et il ajouta : « Pourrait-on me blâmer d'aimer un homme qui me gouverne avec cette prudence? » — Quant à moi je portai cette somme à son adresse. »

Voici un autre récit dû à Abd Allah, fils de Malik Khozâyi, un des officiers du palais de Réchid et le chef de sa police. « Un envoyé du Khalife se présenta chez moi à une heure où je ne recevais jamais de messages, il me fit lever et m'emmena sans me laisser changer de vêtements; ce qui m'inspira une vive frayeur. Quand nous fûmes au palais, l'esclave me précéda pour prévenir le prince de mon arrivée. On me fit entrer sur-le-champ : je trouvai le prince assis sur son lit; je le saluai, il demeura silencieux, j'étais

الجزع علىّ ثم قال يا عبد الله أتدرى لِمَ طلبتك فى هذا الوقت
قلت لا والله يا امير المؤمنين قال انى رأيت الساعة فى منامى كانّ
حبشيًا قد اتانى ومعه حربة فقال لى ان خلّيت عن موسى بن
جعفر الساعة والّا نحرتك بهذه الحربة فاذهب وخلِّ عنه قال
فقلت ثلاثًا يا امير المؤمنين ايطلق موسى بن جعفر قال نعم
امضِ الساعة حتى تطلق موسى بن جعفر واعطه ثلاثين الف
درهم وقل له ان احببت المقام قبلنا فلك عندى ما تحبّ وان
احببت الانصراف الى المدينة فالاذن فى ذلك اليك قال فمضيت
الى الحبس لاخرجه فلما راءنى موسى وثب علىّ قائمًا وظن انى
أُمِرتُ فيه بمكروه فقلت لا تخف فقد امرنى أمير المؤمنين

interdit et je sentais ma peur redoubler. Enfin il m'adressa la parole et me dit : « Abd Allah, sais-tu pourquoi je t'ai fait appeler en un pareil moment? — Prince des Croyants, répondis-je, je l'ignore. » Il reprit : « Je rêvais tout à l'heure qu'un Abyssin se présentait devant moi une lance à la main et me disait : « Rends sur-le-champ la liberté à Mouça, fils de Djâfar, ou je te perce de cette arme. » Cours, Abd Allah, et fais-le sortir de prison. — Prince, demandai-je par trois fois au Khalife, est-ce bien Mouça ben Djâfar qu'il faut mettre en liberté? — Lui-même, me dit-il, va-t'en sur l'heure le délivrer de sa prison, remets-lui trente mille dirhems et dis-lui de ma part : Si tu veux demeurer auprès de nous, tu seras traité comme tu peux le souhaiter; si tu préfères te rendre à Médine, la permission t'en est accordée. » Je me dirigeai vers la prison pour m'acquitter de ma mission. En me voyant entrer, Mouça se leva brusquement, pensant que j'étais chargé de quelque ordre funeste. « Rassure-toi, lui dis je, le Prince des Croyants m'a ordonné de te mettre en

باطلاقك وان ادفع لك ثلاثين الف درهم وهو يقول لك ان
احببت المقام قبلنا فلك ما تحبّ وان احببت الانصراف الى
المدينة فالامر فى ذلك مطلق اليك فاعطيته الثلاثين الف درهم
وخلّيت سبيله وقلت له رأيتُ من امرك عجبا قال فانى اخبرك
بينا انا نائم اذ اتانى النبى صلّعم فقال يا موسى حُبِستَ مظلومًا
فقل هذه الكلمات فانك لا تبيت هذه الليلة فى الحبس فقلت
بابى انت وامّى ما اقول قال قل يا سامع الصوت ويا سابق الفوت ويا
كاسى العظام لحمًا ومنشرها بعد الموت اسئلك باسمائك الحسنى
وباسمك الاعظم الاكبر المخزون المكنون الذى لم يطلّع عليه
احد من المخلوقين يا حليمًا ذا اناة لا يُقوى على اناته يا ذا

liberté et de te donner trente mille dirhems; en outre, il te fait savoir que, si tu veux rester auprès de lui, tu seras bien traité; si tu préfères le séjour de Médine, tu es absolument libre de t'y rendre. » Après lui avoir remis les trente mille dirhems et lui avoir ouvert les portes de la prison, je lui exprimai l'étonnement que m'inspirait cette aventure. « Je te dirai tout, me répondit Mouça. Le Prophète s'est présenté à moi pendant mon sommeil et m'a parlé ainsi : Mouça, ta captivité est injuste; prononce ces paroles et tu ne coucheras pas cette nuit en prison. » — Ô toi qui m'es plus cher que mon père et ma mère, dis-je au Prophète, quelles sont ces paroles? — Il ajouta : « Prie en ces termes : Ô toi qui entends les plaintes et devances toute chose, toi qui revêtiras les os de leur chair et ressusciteras les morts, je t'implore par tes noms glorieux, je t'implore par ton titre le plus grand, le plus sublime, nom caché et mystérieux que nulle créature ne connaît. Dieu bon, dont la patience est invincible, Dieu bienfaisant, dont les faveurs sont

المعروف الذى لا ينقطع ابدًا ولا يحصى عددًا فرّج عنى فكان
ما ترى ذكر حمّاد بن اسحق بن ابرهيم الموصلى قال قال ابرهيم
ابن المهدى حججت مع الرشيد فبينما نحن بالطريق وقد انفردت
واسير وحدى وانا على دابّتى اذ غلبتنى عيناىّ فسلكت بى
الدابّة غير الطريق فانتبهت وانا على غير الجادّة واشتد بى الحر
فعطشت عطشًا شديدًا فارتفع لى خبآء فقصدته فاذا بقبّة
وتحتها بئر مآء بقرب مزرعة وذلك بين مكّة والمدينة ولم ار
بها انسًا فاطلعت على القبّة فاذا انا باسود نائم فحسّ بى وفتح
عينيه كانهما اجّانتى دم فاستوى جالسًا فاذا هو عظيم الصورة
فقلت يا اسود اسقنى من هذا المآء فحاكى بى [1] وقال ان كنت

incessantes comme elles sont innombrables, viens à mon secours! — Tu vois que j'ai été exaucé. »

Hammad, fils d'Ishak, fils d'Ibrahim Moçouli, rapporte le récit suivant qui lui a été raconté par Ibrahim, fils de Mehdi. « Je faisais le pèlerinage avec Réchid ; pendant que nous cheminions, je restai à l'écart et poursuivis ma route à cheval, loin de mes compagnons. Vaincu par le sommeil, je ne remarquai point que ma monture était sortie du bon chemin, et lorsque je m'éveillai, je me trouvai hors de la route suivie par les pèlerins. La chaleur était accablante et une soif ardente me dévorait. Bientôt je vis devant moi une tente de nomade et une sorte de cabane au toit arrondi, qui abritait un puits dans le voisinage d'un champ cultivé. Je me trouvais entre la Mecque et Médine et n'avais pas rencontré un seul être vivant; en examinant la cabane, je remarquai qu'un nègre s'y était endormi. Il s'aperçut de ma présence, ouvrit ses grands yeux, rouges comme deux coupes pleines de sang, et se mit sur son séant: il était d'une taille colossale. « Noir, lui dis-je, puise pour moi de l'eau à ce

عطشانًا فانزل واشرب وكان تحتى برذون خبيث نفور فخشيت
ان انزل عنه فينفر فضربت رأس البرذون وما نفعنى الغناء قط
الّا فى ذلك اليوم وذلك انى رفعت عقيرتى وانا اغنى[1]

كفّنانى ان متّ فى درع اروى • واستقيانى من بئر عروة ماء
قلها مربع بجنب اجاج • ومصيف بالقصر قصر قباء
سُخنة فى الشتاء باردة فى الصيف سراج فى الليلة الظلماء

قال فرفع الاسود رأسه الىّ وقال ايّما احبّ اليك ان اسقيك ماء
وحده او ماء وسويقًا قلت الماء والسويق فاخرج قعبًا فيه
السويق فصبّ السويق فى القدح فسقانى واقبل يضرب بيده

puits. » Il se mit à répéter mes paroles et ajouta : « Si tu as soif, mets pied à terre et bois. » Le cheval de prix que je montais était rétif et prompt à s'emporter; je n'osais descendre de peur qu'il ne s'échappât; je le frappai à la tête d'un coup de fouet; ensuite ayant recours à mon talent de chanteur, qui ne m'avait jamais été plus utile qu'en cette circonstance, j'élevai la voix et entonnai la chanson :

(O mes deux compagnons), si je meurs, déposez mon corps dans la fraîche prairie d'Erwa et donnez-moi à boire l'eau du puits d'Orwah.

Là est un campement printanier près d'Adjadj et un campement d'été près du château de Koubâ.

Son eau, tiède pendant l'hiver, fraîche pendant l'été, brille comme la pleine lune dans les ténèbres de la nuit.

Alors l'esclave leva la tête et me dit : « Que préférez-vous, de l'eau simple, ou mélangée avec le *sawik* (tisane de grains ou de fruits)? » — Je lui répondis que je la voulais avec ce mélange. Il prit une gourde pleine de *sawik*, dont il versa le contenu dans une écuelle et me l'offrit; puis il se frappa la tête et la poitrine en criant : « Oh! que mon sein est brû-

على رأسه وصدره ويقول واحرّ صدراه واناراه اللهب فى فؤاداه يا مولائ زدنى وانا ازيدك وشربت السويق ثم قال يا مولائ ان بينك وبين الطريق اميالاً ولست آمن انك تعطش ولكن املأ لك قربتى هذه واحملها قدامك فقلت افعل فملأ قربته وسار قدامى وهو يحجل فى مشيته غير خارج عن الايقاع فاذا امسكت لاستريح اقبل علىّ فقال يا مولائ اما عطشت فاغنيه النصب الى ان اوقفنى على الجادّة ثم قال لى سِر رعاك اللّه ولا اسلبك ما كساك من هذه النعم بكلام عجمى معناه هذا الدعاء فلحقت بالقافلة والرشيد كان قد فقدنى وقد بث البُخت والخيل فى البر يطلبوننى فسُرّ بى حين راءنى فاتيته فقصصت عليه الامر

lant! Oh! que mon cœur est en flammes! Maître, chantez encore et je continuerai à verser.» Quand j'eus achevé de boire, il reprit: «Maître, vous êtes à plusieurs milles de la route; je crains que vous n'ayez soif; je veux remplir mon outre que voici et la porter devant vous.» Je le lui permis; il remplit l'outre et se mit à me précéder en sautillant, sans jamais manquer la mesure du chant. Sitôt que je m'arrêtais pour reprendre haleine, il venait à moi et me demandait si j'avais soif; je continuai ainsi à lui faire entendre la mélodie du désert (*nasb*) jusqu'à ce qu'il m'eût remis sur le bon chemin. «Partez, me dit-il alors, que Dieu vous garde et qu'il vous conserve les dons précieux dont il vous a comblé!» Tel était du moins le sens de ses paroles, car il parlait dans sa langue barbare. Je rejoignis la caravane; Réchid inquiet de mon absence avait envoyé à ma recherche dans le désert des courriers à cheval ou montés sur des dromadaires; sa joie fut grande quand il me revit. Dès que je lui eus conté mon aventure, il ordonna qu'on lui amenât

فقال علىّ بالاسود فما كان الا هنيهه حتى مثل بين يديه فقال
له ويلك ما حرّ صدرك فقال يا مولاىْ ميمونة قال ومن ميمونه
قال بنت حبشية قال ومن حبشية قال بنت بلال يا مولاىْ
فامر من يستفهمه فاذا الاسود عبد لبنى جعفر الطيّار واما
السوداء التى يهواها لقوم من ولد الحسن بن علىّ فامر الرشيد
فابتياعها له فابى مواليها ان يقبلوا لها ثمناً ووهبوها للرشيد
فاشترى الاسود فاعتقهما وزوّجه منها ووهب له من ماله بالمدينه
حديقتين وثلثمائة دينار ودخل ابن السمّاك على الرشيد
يوما وبين يديه حمامة تلتقط حبّا فقال له صفها واوجز فقال

le noir; peu d'instants après, l'esclave était devant lui : « Ami, lui demanda le Khalife, pour quel objet brûle ton cœur? — Pour Maimounah, Seigneur, répondit le nègre. — Et qui est Maimounah? — La fille de Habchyah (l'Abyssine). — Quelle Habchyah? demanda le prince. — La fille de Bilal. » — Rechid le fit interroger dans sa langue maternelle: il apprit alors que cet homme appartenait aux fils de Djafar *Tayyar*, et que la négresse qu'il aimait était au service des descendants de Haçan, fils d'Ali. Il voulut acheter cette esclave; mais ses maîtres refusèrent d'en recevoir un prix quelconque et l'offrirent au Khalife; puis il racheta le noir, et le maria à sa belle, après les avoir affranchis l'un et l'autre; en outre il lui donna deux jardins fruitiers pris sur son domaine de Médine, et trois cents dinars. »

Ibn es-Sammak se présenta, un jour, chez Rechid; devant le Khalife une colombe picotait des graines. Rechid lui ordonna de dépeindre cet oiseau en quelques mots. « Il semble, reprit le poète, qu'elle regarde à travers deux rubis, qu'elle pique le grain avec deux perles et qu'elle marche sur

فكأنما تنظر من ياقوتتين وتلتقط بدرّتين وتطأ على عقيقتين
وانشدونا لبعضهم [1]

هتفت هاتفةٌ آ ذنها الفٌ ببَيّن
ذات طوق مثل عطف الـنون اقنئ الطرفين
وتراها ناظرةً نحوك من ياقوتتين
تُرجع الانفاس فى ثقبين كاللؤلؤتين
وترى مثل البساتين لها قادمتين
ولها لحيان كالصد غين من عرعرتين
ولها ساقان حمرا وان كالمرجانتين
نسجت فوق جناحيها لها برثنتين
وهى طاؤسية اللو ن بنان المنكبين
تحت ظلّ من ظلال ال ايك صافى الكنفين

deux cornalines. » On m'a cité aussi cette description, due à un autre poëte :

Elle gémit d'une voix plaintive à l'annonce du départ de son compagnon chéri.

Un collier, arrondi comme la lettre *noun* et coloré aux extrémités, orne son cou.

Il semble qu'elle te regarde à travers deux rubis.

Les deux cavités d'où sortent ses gémissements ressemblent à deux perles,

Et ses deux pieds à la fleur d'amarante.

Derrière son cou, deux plumes se frisent comme des boucles de cheveux;

Ses pattes sont colorées comme deux branches de corail;

Et deux bandes noires sont tissées au-dessus de ses ailes.

La couleur de son plumage, entre l'extrémité de ses deux ailes, est celle du paon.

Abritée sous la feuillée d'un bocage, retraite paisible,

فقدت إلفا فناحت من تباريح وبين
فهى تبكيه بلا دمع جمود المقلتين
وهى لا تعرف عمنا ما تصبغ عين

ودخل معن بن زائدة على الرشيد وقد كان وجد عليه فمشى متقارب الخطو فقال له هارون كبرت والله يا معن قال فى طاعتك يا امير المؤمنين قال وان فيك على ذلك لبقية قال هى لك يا امير المؤمنين قال وانك لجلد قال على اعدائك يا امير المؤمنين فرضى عنه وولاه قال وعرض كلامه هذا على عبد الرحمن بن زيد زاهد اهل البصرة فقال ويح هذا ما ترك لربه شيئا وقال الرشيد لمعن بن زائدة يوما انى قد اعددتك لامر كبير فقال يا امير المؤمنين ان الله قد اعدّ لك منى قلبا

Elle pleure sa compagne; le désir et l'absence excitent ses gémissements.
Elle la pleure sans répandre de larmes; ses paupières restent sèches,
Et elle ne connaît pas le fard dont on se sert pour colorer les yeux.

Maan, fils de Zaïdah, vint en présence de Rechid, qui avait conçu du ressentiment contre lui. Comme il marchait à petits pas, le Khalife lui dit : « En vérité, Maan, tu as vieilli. — Oui, sire; mais c'est à votre service, répondit-il. — Il te reste encore de la vigueur. — Elle vous appartient, sire. — Tu es un homme hardi. — Contre vos ennemis, Prince des Croyants. » — Le Khalife lui pardonna et lui confia un gouvernement. Un dévot de Basrah, Abd er-Rahman, fils de Zeid, à qui l'on rapportait ces paroles, s'écria : « Le malheureux, il n'a donc rien laissé à son Seigneur ! » — Ce même Maan, fils de Zaïdah, répondit, un jour, à Rechid, qui lui disait le tenir en réserve pour une mission importante : « Prince des Croyants, Dieu m'a donné, pour vous servir, un cœur enflammé de dévouement, une main toujours

معقودًا بنصيحتك ويدًا مبسوطة بطاعتك وسيفًا مشحودا على
عدوّك فان شئت فقل وقيل ان هذا الجواب من كلام يزيد
ابن مزيد وقال الكسائى دخلت على الرشيد فلما قضيت حق
التسليم والدعاء وثبت للقيام فقال اقعد فلم ازل عنده حتى
خفّ عامة من كان فى مجلسه ولم يبق الا خاصته فقال لى يا
علىّ ألا تحبّ ان ترى محمدًا وعبد الله قلت ما اشوقنى اليهما
يا امير المؤمنين واسرّنى بمعاينة نعم الله عزّ وجلّ على امير
المؤمنين فيهما فامر باحضارهما فلم البث ان اقبلا ككوكبى
افق يزينهما هدوء ووقار وقد غضّا ابصارهما وتقارب خطوهما
حتى وقفا على باب المجلس فسلّما على ابيهما بالخلافة ودعَوا له
باحسن الدعاء فامرهما بالدنوّ منه فدنَوا فصيّر محمدًا عن

prête à exécuter vos ordres, une épée dirigée contre vos ennemis. Faites-moi donc connaître votre volonté. » On a attribué aussi cette réponse à Yézid, fils de Mezied.

« Je me présentai, un jour, devant Réchid, raconte Kisayi; après lui avoir offert mon tribut d'hommages et de vœux, j'étais sur le point de me retirer lorsqu'il m'ordonna de m'asseoir. Presque aussitôt la foule des courtisans s'éloigna, et il ne resta qu'un petit nombre de favoris: « Ali, me dit le Prince, te plairait-il de voir Mohammed et Abd Allah? (Emin et Mamoun les deux fils de Réchid.) — Prince des Croyants, répondis-je, je ne puis éprouver un plus vif désir ni une joie plus grande que de savoir combien Dieu vous a béni dans ces deux enfants. » Il ordonna qu'on les amenât. Les deux jeunes princes se présentèrent bientôt, semblables à deux étoiles du firmament, charmants de douceur et de gravité : ils s'avancèrent, les yeux baissés et d'un pas lent, jusqu'au seuil de la salle. Là ils adressèrent à leur père le salut royal, accompagné des vœux les plus éloquents. Ré-

يمينه وعبد الله عن يساره ثم امرني ان استقرئهما واسألهما
ففعلت ذلك فما سألتهما عن شئ الا احسنا الجواب فيه والخروج
منه فسُرَّ بذلك الرشيد حتى تبيّنته فيه ثم قال لى يا علىّ
كيف ترى مذهبهما وجوابهما فقلت يا امير المؤمنين هما كما
قال الشاعر

ارى قمرَىْ مجد وفرعَىْ خلافة   يزينهما عرق كريم ومحتد

يا امير المؤمنين هما فرع زكا اصله وطاب مغرسه وتمكنت فى
الثرى عروقه وعذبت مشاربه ابوهما اعزّ نافذ الامر واسع العلم
وعظيم الحلم يحكمان بحكمه ويستضيئان بنوره وينطقان بلسانه
ويتقلبان فى سعادته فامتع الله امير المؤمنين بهما وآنس بجميع

chid leur dit d'approcher et sur son ordre, ils se placèrent, Mohammed à sa droite, Abd Allah à sa gauche. Il m'invita alors à leur faire réciter des passages du Koran et à leur adresser quelques questions; ils répondirent à toutes de la manière la plus satisfaisante et sortirent de l'épreuve avec succès. Réchid était enchanté et ne dissimulait pas sa joie : « Ali, me demanda-t-il, que dis-tu de leurs progrès, que penses-tu de leurs réponses? — Sire, répondis-je, on peut dire d'eux ce que disait le poëte :

Je vois deux astres de gloire, deux rameaux nés du khalifat, qu'embellissent un parfum de noblesse et une noble origine.

« Prince des Croyants, ces deux rameaux sont nés d'un noble tronc; ils ont poussé dans une terre féconde, où leurs racines sont vigoureuses, où une sève abondante les nourrit. Fils d'un père illustre, tout-puissant, d'une science étendue, d'une sagesse immense, ils régneront avec la même justice; ils brilleront de son éclat, parleront son langage et se développeront sous son heureuse influence. Que Dieu les rende la joie de leur père! qu'il prolonge leurs jours et ceux

الامّة ببقائه وبقائهما ثم قلت لهما هل ترويا من الشعر شيئا فقالا نعم ثم انشدنى محمد[1]

اِنّى لعفّ الفقر مشترك الغنا ‏ ‏ ‏ ‏ وتارك شكل لا يوافقه شكلى

واجعل مالى دون عرضى جُنّة ‏ ‏ ‏ ‏ لنفسى ومفضال بما كان من فضلى

ثم انشد عبد الله

بكَرَتْ تلومك مطلع الفجر ‏ ‏ ‏ ‏ ولقد تلوم بغير ما تدرى

ملك الامور علىّ مقتدر ‏ ‏ ‏ ‏ يعطى اذا ما يشآء من يسر

ولَرُبَّ مغتبط بمرزئة ‏ ‏ ‏ ‏ ومفجّع بنوائب الدهر

وتُرى قناتى حين نعمدها ‏ ‏ ‏ ‏ عِضّ الثقاف بطمّة الكسر

فما رأيت احدًا من اولاد الخلفآء واغصان هذه الشجرة المباركة

du Khalife pour le bonheur de la nation ! » Je leur demandai après cela s'ils savaient par cœur quelques poésies anciennes; ils me répondirent affirmativement, et Mohammed commença ainsi :

Pauvre, j'ai la pudeur de ma pauvreté; riche, je mets ma fortune en commun; j'écarte ceux dont le caractère n'est pas conforme au mien.

Je fais de ma richesse le bouclier de mon honneur, et c'est à mon mérite seul que je dois ma supériorité.

Abd Allah récita ensuite les vers que voici :

Elle se hâte, dès l'aurore, de blâmer ta conduite; mais elle blâme ce qu'elle ne connaît pas.

Le roi de l'univers a tout pouvoir sur moi; seul il accorde le bonheur à qui lui plaît.

Que d'autres se réjouissent de l'infortune (d'autrui), ou gémissent sur les rigueurs de la destinée;

Moi j'ai pour me défendre une lance terrible dans la mêlée et qui ne se laisse pas facilement briser.

« Je n'avais jamais vu parmi les enfants de Khalifes, ces rameaux d'un arbre béni, deux jeunes princes à la repartie

ادرب ألسنًا ولا احسن ألفاظًا ولا اشدّ اقتدارا على تأدية ما
حفظا منهما ودعوت لهما دعاء كثيرا وامّن الرشيد على دعائي
ثم ضمّهما الى صدره وجمع يده عليهما فلم يبسطها حتى
رأيت الدموع تنحدر على صدره ثم امرهما بالخروج فلما خرجا
اقبل عليّ فقال كانكم بهما وقد حُمّ القضآء ونزلت مقادير السمآء
وبلغ الكتاب اجله قد تشتّت كلمتهما واختلف امرهما وظهر
تعاديهما ثم لم يبرح ذلك بهما حتى يسفك الدمآء ويكثر
القتلى ويهتك ستور النسآء ويتمنى كثير من الاحيآء انهم في
عدد الموتى قلت أيكون ذلك يا امير المؤمنين لامر رُؤِيَ في
اصل مولدهما او لاثر وقع لامير المؤمنين في مولدهما قال لا والله

plus prompte, au langage plus élégant, et plus aptes à montrer ce qu'ils savaient, que les deux fils de Réchid; aussi je fis pour leur bonheur mille vœux auxquels leur père s'associa par le mot *amen*. Il les attira sur son cœur, les tint longtemps embrassés, et, lorsqu'il les laissa, je vis que des larmes avaient coulé sur sa poitrine. Enfin, il leur permit de se retirer, et, après leur départ, il se tourna de mon côté en disant : « Il me semble vous voir, vous et ces deux enfants, lorsque l'arrêt du destin s'accomplira, lorsque la fatalité descendra du ciel et que le terme assigné par le *livre* sera arrivé; l'union cessera de régner entre les deux frères, ils seront divisés d'intérêts et deviendront ennemis. Leur hostilité fera couler des flots de sang, la mort étendra ses ravages, l'honneur des femmes sera foulé aux pieds et le trépas sera un objet d'envie pour ceux qui survivront. — Prince des Croyants, demandai-je à Réchid, est-ce là l'arrêt de la destinée qui a présidé à leur naissance, est-ce une prédiction faite à cette époque au Khalife? — Non, me répondit le Prince, c'est une sentence inexorable transmise aux

الا بأثر واجب حملته العلماء عن الاوصياء عن الانبياء وقال الاحمر النحوى بعث الىّ الرشيد لتأديب ولده محمد الامين فلما دخلت عليه قال يا احمر ان امير المؤمنين قد دفع اليك مهجة نفسه وثمرة قلبه فصيّر يدك عليه مبسوطة وطاعتك عليه واجبة فكن له بحيث وضعك امير المؤمنين اقرءه القرآن وعرّفه الاثار وروّه الاشعار وعلّمه السنن وبصّره مواقع الكلام وبدأه وامنعه الضحك الا فى اوقاته وخذه بتعظيم مشايخ بنى هاشم اذا دخلوا عليه ورفع مجالس القوّاد اذا حضروا مجلسه ولا تمرّنّ بك ساعة الا وانت مغتنم فيها فائدة تفيده اياها من غير ان تخرق به فتميت ذهنه ولا تمعن فى مسامحته

savants par les *légataires* (les Alides) et à ceux-ci par les prophètes. »

Le grammairien el-Ahmar raconte que Réchid le fit appeler pour lui confier l'éducation de Mohammed Emin. « Quand j'entrai, dit-il, chez le Khalife, il me parla en ces termes : « Ahmar, le Prince des Croyants te confie son sang le plus précieux, le fruit de son cœur. Il te laisse pleine autorité sur son fils et lui fait un devoir de t'obéir ; sois à la hauteur de la mission que le Khalife t'a donnée : apprends à ton élève à lire le Koran, enseigne-lui les traditions ; orne sa mémoire des poésies classiques ; instruis-le dans nos saintes coutumes. Qu'il mesure ses paroles et sache parler à propos ; règle les heures de ses divertissements ; apprends-lui à recevoir avec respect les anciens de la famille de Hachem qui se présenteront chez lui, et à traiter avec considération les chefs qui assisteront à ses réceptions. Ne laisse point passer une heure du jour sans la mettre à profit pour son instruction ; ne sois ni assez sévère pour que son intelligence dépérisse, ni assez indulgent pour qu'il s'adonne à

فيستحلى الفراغ ويألفه وقوّمه ما استطعت بالقرب والملاينة
فان اباهما فعليك بالشدة والغلظة ويقال ان العمانى الشاعر
قام بحضرة الرشيد خطيبًا فلم يزل يقرّظ محمدا ويحرضه على
تجديد العهد له فلما فرغ من كلامه قال له ابشر يا عمانى بولاية
العهد له فقال اى والله يا امير المؤمنين سرور العُشب بالغيث
والمرأة النزور بالولد والمريض المدنف بالعافية لانه نسيج وحده
وحامى مجده وشبيه جدّه قال ما تقول فى عبد الله قال مرعى
ولا كالسعدان [1] فتبسم الرشيد وقال قاتله الله من اعرابى ما اعرفه
بمواضع الرغبة اما والله انى لاتعرّف فى عبد الله حزم المنصور

la paresse et s'y accoutume. Corrige-le, autant qu'il dépendra de toi, en employant l'amitié et la douceur; mais, si elles n'ont pas d'effet sur lui, use de sévérité et déploie ta rigueur. »

On raconte que le poëte El-Omani prononça devant Rechid une harangue dans laquelle il ne cessa d'exalter le mérite de Mohammed (Emin), en exhortant le Khalife à renouveler en faveur de son fils le pacte de succession. Quand il eut cessé de parler, le Khalife lui dit : « Réjouis-toi, Omani, Mohammed sera mon successeur. » — Grâces vous soient rendues, Prince des Croyants, répondit le poëte, ma joie est celle de la prairie que la pluie féconde, de la femme stérile qui devient mère, du malade qui, après une douloureuse maladie, retrouve la santé. Mohammed est un prince incomparable, qui saura défendre sa gloire et ressemblera à son aïeul. » Le Khalife lui demanda ce qu'il pensait d'Abd Allah (Mamoun). — Bon pâturage, répliqua Omani, mais moins bon que le *sâdan* (voir la note du texte). Rechid sourit : « Maudit Arabe, dit-il, comme il sait aiguiser les désirs! Quant à moi, vrai Dieu, je retrouve chez Abd Allah la sagesse énergique de Mansour, la piété de Mehdi, la fierté

ونسك المهدى وعزّ نفس الهادى والله لو شآء الله ان انسبه
الى الرابعة لنسبته اليها[1] قال الاصمعى بينا انا اسامر الرشيد
ذات ليلة اذ رأيته قد قلق قلقًا شديدًا فكان يقعد مرة
ويضطجع اخرى ويبكى اخرى ثم انشأ يقول

قلّدْ امور عباد الله ذا ثقة   موحّد الرأى لا نكسٌ ولا برمُ
واترك مقالة اقوام ذوى خطل   لا يفهمون اذا ما معشر فهمو

فلما سمعت ذلك منه علمت انه يريد امرًا عظيمًا ثم قال
لمسرور الخادم علىّ بيحيى فما لبث ان اتاه فقال يا ابا الفضل ان
رسول الله صلّعم مات فى غير وصية والاسلام جذع والايمان
جديد وكلمة العرب مجتمعة قد آمنها الله عزّ وجلّ بعد

d'El-Hadi, et, si Dieu me permettait de lui trouver une quatrième analogie (c'est-à-dire avec le Prophète), il me serait facile de le faire. »

Voici ce que raconte Asmâyi : « Me trouvant auprès de Réchid dans une de ses réunions du soir, je remarquai chez ce prince une agitation extraordinaire : tantôt il s'asseyait, tantôt il se couchait; il répandait des larmes et murmurait ces vers :

Confie le gouvernement des serviteurs de Dieu à un homme sûr, stable dans ses projets, sans faiblesse ni avarice;
Et dédaigne les propos de ces esprits mobiles qui ne comprennent pas ce que le peuple lui-même a compris.

En entendant ces paroles, je devinai que le prince méditait quelque projet important. Bientôt il ordonna à l'eunuque Mesrour d'aller chercher Yahya; quelques instants après, Yahya était auprès de lui : « Père de Fadl, lui dit Réchid, le Prophète est mort sans faire de testament : l'islam était alors dans toute la force de sa jeunesse, la foi venait de naître; l'union régnait parmi les Arabes auxquels Dieu avait accordé

الخوف واعزّها بعد الذلّ فما لبث ان ارتدّ عامّة العرب على ابى بكر فكان من خبره ما قد علمت وان ابا بكر صيّر الامر الى عمر فسلمت الامّة له ورضيت بخلافته ثم صيّرها عمر شورى فكان بعده ما قد بلغك من الفتن حتى صار الى غير اهلها وقد عنيتُ بتصحيح هذا العهد وتصييره الى من ارضى سيرته واحمد طريقته واثق بحسن سياسته وآمن وهنه وضعفه وهو عبد الله وبنو هاشم مائلون باهوائهم الى محمد وفيه ما فيه من الانقياد لهواه والتصرّف مع طويّته والتبذير لما حوته يده ومشاركة النساء والاماء فى رأيه وعبد الله المرضىّ الطريقة الاصيل الرأى الموثوق به فى الامر العظيم فان ملتُ الى

la sécurité après le péril, la gloire après l'abaissement. Mais ce peuple ne tarda pas à renier Abou Bekr, et tu sais ce qui arriva à cette époque. Abou Bekr ayant remis le pouvoir à Omar, la nation le reconnut et accepta son nouveau Khalife. Mais Omar confia le choix de son successeur à une commission délibérative, et tu n'ignores pas qu'à la suite des discordes civiles l'autorité sortit des mains qui devaient la posséder. Je veux, quant à moi, régler ma succession; je veux l'assurer à un homme dont j'approuve la conduite et dont j'estime les actes, à un homme qui, j'en suis sûr, gouvernera habilement, sans qu'on ait à redouter de sa part ni pusillanimité ni faiblesse, je veux parler d'Abd Allah (Mamoun). Cependant les suffrages de la famille de Hachem inclinent vers Mohammed, malgré l'assujettissement de celui-ci à ses passions, à ses caprices, qui sont sa seule règle de conduite, malgré la facilité avec laquelle il prodigue sa fortune et associe les femmes, et jusqu'aux esclaves, à ses desseins. Au contraire, Abd Allah ne mérite que des éloges; son jugement est solide et les affaires les plus importantes

عبد الله اختلطت بنى هاشم وان افردت محمدًا بالامر لم آمن تخليطه على الرعية فاشر علىّ فى هذا الامر برأيك مشورةً يعمّ فضلها ونفعها فانك بحمد الله مبارك الرأى لطيف النظر فقال يا امير المؤمنين ان كل زلّة مستقالة وكل امر يتلافى خلا هذا العهد فان الخطأ فيه غير مأمون والزلّة فيه لا تستدرك وللنظر فيه مجلس غير هذا فعلم الرشيد انه يريد الخلوة فامرنى بالتنحى فقمت وقعدت ناحيةً بحيث اسمع كلامتهما فما زالا فى مباحثة ومناظرة طويلة حتى مضى الليل وافترقا على ان عقد الامر لعبد الله بعد محمد ودخلت ام جعفر على الرشيد فقالت ما انصفت ابنك محمدًا حيث ولّيته العراق واعريته من

peuvent lui être confiées. Or si je témoigne mes préférences pour lui, je déchaîne contre nous la famille de Hachem; si je fais de Mohammed mon unique héritier, je crains que ce choix ne jette le trouble dans l'État. Fais-moi connaître ta manière de voir dans cette affaire, donne-moi un conseil dont le mérite et l'efficacité seront reconnus de tous, car tu es, grâce à Dieu, un homme de bon conseil et d'une rare pénétration. — Prince des Croyants, répondit Yahya, toute faute est excusable, toute erreur peut se réparer, excepté celle qui concerne la succession au trône; car une erreur de ce genre est pleine de périls, une faute pareille est sans remède. Mais ce n'est ni le moment ni le lieu d'en délibérer. » Le Khalife comprit que son conseiller voulait l'entretenir en particulier, et il m'ordonna de me tenir à l'écart; je me levai et allai m'asseoir dans un coin d'où je pouvais entendre ce qui se disait. Ils entamèrent une longue discussion et leur délibération dura toute la nuit; ils ne se séparèrent qu'après avoir décidé que la couronne passerait à Abd Allah après Mohammed. » — Oumm-Djâfar (Zobeïdah) vint, un jour,

العُدَد والعَتاد فصيّرت ذلك الى عبد الله دونه فقال لها وما
انت وتمييز الاعمال واختيار الرجال انى وليت ابنك السِلم وعبد
الله الحرب وصاحب الحرب احوج الى الرجال من المسالم ومع
هذا فانّا نتخوف ابنك على عبد الله ولا نتخوف عبد الله على
ابنك ان بويع   وفى سنة ست وثمانين ومائة خرج الرشيد
حاجّا ومعه وليا عهده الامين والمأمون وكتب الشرطين بينهما
وعلقهما فى الكعبة وحكى عن ابرهيم النخعى ان الكتاب لما رُفِع
ليعلق بالكعبة وقع فقلت فى نفسى وقع قبل ان يرتفع ان هذا
الامر سريع انتقاضه قبل تمامه   وحكى عن سعيد بن عامر
البصرى قال حججت فى هذه السنه وقد استعظم الناس امر

chez Réchid et lui dit : « Vous êtes injuste envers votre fils Mohammed ; vous lui donnez le gouvernement de l'Irak et lui refusez subsides et généraux, tandis que vous accordez tout cela à (son frère) Abd Allah. — Qui es-tu, lui répondit Réchid, pour discuter nos actes et juger nos agents? J'ai donné à ton fils un gouvernement paisible, et à Abd Allah un pays en état de guerre; or le chef d'une province hostile a plus besoin de troupes que le chef d'un gouvernement pacifié. D'ailleurs c'est ton fils que je redoute pour Abd Allah, mais Abd Allah ne serait pas un danger pour ton fils, si celui-ci venait à être proclamé. »

En l'année 186, Réchid fit le pèlerinage avec ses deux héritiers présomptifs, Emin et Mamoun; il rédigea les deux chartes (qui réglaient les droits) des deux frères et les fit suspendre à la Kaabah. Ibrahim Nakhayi raconte que l'acte tomba par terre au moment où on le hissait sur les murs du temple : « Je me dis en moi-même, ajoute Ibrahim, de même que cet écrit est tombé avant d'être arboré, de même cette royauté s'évanouira avant d'arriver à son terme. » —

الشرط والايمان فى الكعبة ورأيت رجلاً من هذيل يقود بعيره وهو يقول

وبيعةٍ قد نكثت ايمانها وفتنةٍ قد سعرت نيرانها

فقلت له ويلك ما تقول قال اقول ان السيوف ستسلّ والفتنة ستقع والتنازع فى الملك سيظهر قلت وكيف ذلك قال اما ترى البعير واقفًا والرجلان يتنازعان والغرابان قد وقفا على الدم والتطخا به واللّه لا يكون آخر هذا الامر الّا محربةً وشرًّا ويروى ان الامين لما حلف للرشيد بما حلف له به واراد الخروج من الكعبة ردّه جعفر بن يحيى وقال له ان غدرت باخيك خذلك اللّه حتى فعل ذلك ثلاثًا فى كلّها يحلف له ولهذا السبب

Voici aussi ce que rapporte Sâïd, fils d'Amir de Basrah : « Je faisais le pèlerinage cette année-là ; or le public était fort ému de l'affaire des chartes et du serment prêté devant la Kaabah. Je rencontrai un Arabe de la tribu Hodeïl qui conduisait son chameau en chantant ce vers :

C'est une élection dont les promesses seront violées ; c'est une guerre dont l'incendie va s'allumer.

— « Malheureux, m'écriai-je, que dis-tu là ? — Je dis, répliqua l'Arabe, que les sabres vont sortir du fourreau, que la discorde et les dissensions vont déchirer l'Empire. — Comment le sais-tu ? lui demandai-je. — Vois, me dit-il, ce chameau qui demeure immobile, ces deux hommes qui se disputent, ces deux corbeaux qui se vautrent dans le sang. Vrai Dieu, cela finira par des guerres et des calamités publiques ! »

On raconte qu'Emin, après avoir prononcé le serment que Réchid exigeait de lui, allait sortir de la Kaabah, lorsque Djâfar, fils de Yahya, le rappela et lui dit : « Que Dieu te maudisse, si tu trahis ton frère ! » Il répéta trois fois ces paroles et, chaque fois, il lui fit redire son serment. Telle fut,

اضطغنت امّ جعفر على جعفر بن يحيى فكانت احدى من
حرّض الرشيد على امره وبعثته على ما نزل به قال المسعودى
وفى سنة سبع وثمانين ومائة بايع الرشيد لابنه القسم بولاية
العهد بعد المأمون فاذا افضت الخلافة الى المأمون كان امره
اليه ان شآء ان يقرّه اقرّه وان شآء ان يخلعه خلعه وفى
هذه السنة وهى سنة سبع وثمانين ومائة توفى الفضيل بن
عياض ويكنى ابا علىّ وكان مولده بخراسان وقدم الكوفة سمع
من المنصور بن المعتمر وغيره ثم تعبّد وانتقل الى مكّة فاقام بها
الى ان مات حدث سفيان بن عيينة قال دعانا الرشيد فدخلنا
عليه ودخل الفضيل آخرنا مقنّعا راسه بردائه فقال لى يا

dit-on, la cause de la haine que Oumm-Djâfar conçut contre le fils de Yahya : cette princesse fut dès lors une des premières à provoquer le ressentiment du Khalife et à lui inspirer la condamnation de ce favori.

En l'année 187 de l'hégire, Réchid fit reconnaître son fils Kacem en qualité de successeur de Mamoun, avec cette clause que Mamoun, une fois investi du khalifat, déciderait en dernier ressort s'il devait confirmer Kacem dans ce titre ou le lui enlever.

En cette même année 187, mourut Fodaïl, fils de Iyadh, surnommé *Abou Ali*. Ce docteur, né dans le Khoraçan, vint à Koufah, où il suivit l'enseignement de Mansour, fils de Motamir et d'autres traditionnistes. Ensuite il se voua au culte de Dieu et se rendit à la Mecque, où il résida jusqu'à sa mort. Voici une anecdote racontée par Sofian, fils d'Oyaïnah : « Le Khalife Réchid nous ayant fait appeler, nous allâmes chez lui accompagnés de Fodaïl, qui s'avança le dernier, la tête couverte de son manteau : « Sofian, me dit-il, lequel de ces hommes est le Khalife ? — Le voici, » lui répondis-je en

سفيان ايّهم امير المؤمنين فقلت هذا واومأت الى الرشيد فقال
له انت يا حسن الوجه الذى امر هذه الامة بيدك وفى
عنقك لقد تقلدت امرًا عظيمًا فبكى الرشيد ثم اوتى كلّ واحد
منا ببدرة فكلّ قبلها الا الفضيل فقال له الرشيد يا ابا علىّ ان
لم تستحل اخذها فاعطها ذا دين[1] واشبع بها جائعًا واكسِ
بها عريانًا فاستعفاه منها فلما خرجنا قلت له يا ابا علىّ اخطأت
الا اخذتها وصرفتها فى ابواب البرّ فاخذ بلحيتى ثم قال يا ابا
محمد انت فقيه البلد والمنظور اليه وتغلط مثل هذا الغلط
لو طابت لاولئك لطابت لى وقبض موسى بن جعفر بن محمد
ابن علىّ بن الحسين بن علىّ بن ابى طالب ببغداد مسمومًا لخمس

désignant Réchid. Il lui adressa alors les paroles suivantes : « Toi qui es beau de visage, toi qui tiens dans tes mains et sous ta responsabilité le gouvernement de ce peuple, un lourd fardeau pèse sur toi. » Réchid ne put retenir ses larmes; il fit donner ensuite à chacun de nous une bourse d'argent, que tous nous acceptâmes, à l'exception de Fodaïl : « Père d'Ali, lui dit le Prince, si tu ne crois pas devoir garder cet argent, prends-le pour exonérer les débiteurs, pour nourrir ceux qui ont faim, pour vêtir ceux qui sont nus. » — Cependant le saint personnage persista dans son refus. Je lui dis en sortant : « Père d'Ali, tu as eu tort de ne pas accepter cet argent, tu aurais pu le consacrer aux bonnes œuvres. » Mais lui, me prenant par la barbe, me répondit : « Père de Mohammed, comment toi, le docteur de cette ville, toi dont tout le monde admire le savoir, peux-tu commettre une pareille erreur? Si cet argent eût été bien acquis pour être distribué à ces gens-là, j'aurais pu moi aussi l'accepter. »

Mouça, fils de Djâfar (fils de Mohammed, fils d'Ali, fils de Huçeïn, fils d'Ali, fils d'Abou Talib), mourut empoi-

عشرة سنة خلت من ملك الرشيد سنة ست وثمانين ومائة وهو ابن اربع وخمسين سنة وقد ذكرنا فى رسالة البيان فى اسماء الائمة القطعية من الشيعة اسماءهم واسماء امهاتهم ومواضع قبورهم ومقادير اعمارهم وكم عاش كل واحد منهم مع ابيه ومن ادرك من اجداده ولكلثوم العتابى فى الرشيد من ابيات

امام له كفّ يضم بنانها عصا الدين ممنوع من البرّ عودها
وعين محيط بالبريّة طرفها سواء عليها قربها وبعيدها
واسمع يقظانا يبيت مناجيا له فى الحشا مستودعات يكيدها
سميع اذا ناداه من قعر كربة منادٍ كفته دعوة لا يعيدها

حدث يموت بن المزرّع قال حدثنى خالد عن عمرو بن بحر

sonné à Bagdad, dans la quinzième année du règne de Rechid (186 de l'hégire); il était âgé de cinquante-quatre ans. Dans notre traité de l'Exposition relative aux dénominations des *Imams Katyites* de la secte chiite, nous avons cité leurs noms, celui de leurs mères, l'emplacement de leurs tombeaux; nous avons évalué leur âge, le nombre d'années pendant lesquelles ils vécurent avec leur père, et nous avons désigné ceux d'entre eux qui connurent leur aïeul. Les vers suivants, qui ont pour auteur Koltoum Attabi, sont adressés à Rechid :

.... Un Imam qui tient entre ses mains le sceptre de la religion, sceptre que ses bienfaits protègent.

Son regard enveloppe toutes les créatures; peu lui importe qu'elles soient proches ou éloignées.

Il entend la voix du solliciteur privé de sommeil, qui murmure tout bas les secrets dont son cœur est agité.

Il entend la prière de celui qui l'invoque du fond de sa misère; une seule prière lui suffit et n'a pas besoin d'être répétée.

Yamout, fils de Mouzarra, rapporte ce qui suit d'après

الجاحظ قال كان كلثوم العتّابى يضع من قدر ابى نواس فقال له راوية ابى نواس يومًا كيف تضع من قدر ابى نواس وهو الذى يقول

اذا نحن اثنينا عليك بصالح فانت الذى نثنى وفوق الذى نثنى
وان جرت الالفاظ منا بمدحة لغيرك انسانًا فانت الذى نعنى

فقال العتّابى هذا سرقة قال ممن قال من ابى الهذيل الجمحى قال حيث يقول ماذا قال حيث يقول (1)

واذا يقال لبعضهم نِعم الفتى فابن المغيرة ذلك النعمُ
عقم النسآء فلا يجئن بمثله ان النسآء بمثله عُقمُ

قال فقد احسن فى قوله

Khalid et ce dernier d'après Amr, fils de Bahr el-Djahiz. Koltoum Attabi dénigrait le talent d'Abou Nowas; quelqu'un, qui avait recueilli les vers de ce poëte, lui dit un jour : « Comment oses-tu nier le mérite d'Abou Nowas après des vers comme ceux-ci?

Si nous célébrons une de tes belles actions, tu es l'objet de nos louanges et supérieur encore à ce que nous admirons en toi;
Mais si nos éloges s'adressent à un autre, c'est encore de toi que nous voulons parler.

« C'est un plagiat, » s'écria Attabi. — Au préjudice de quel poëte? demanda le rhapsode. — D'Abou'l-Hodeïl Djoumahi. — Dans quel passage? — Dans celui-ci :

Si l'on dit de l'un d'eux : « Il est la fleur des héros, » c'est parler du fils de Mogaïrah.
Le sein d'une femme n'a jamais porté un homme tel que lui; pour un pareil enfantement les autres femmes demeurent inféconde.

Son interlocuteur lui cita ensuite avec admiration le vers suivant :

فتمشت في مفاصلهم   كتمشي البرء في السقم

قال سرقة ايضا قال له وممن قال من شوسه الفقعسى قال حيث يقول ماذا قال حيث يقول

اذا ما السقم حلّ عنها وكاءها   تصعّد فيه برؤها وتصوّبا

وان خالطت منه الحشا خلتَ انه   على سالف الايام لم يبق موصبا

قال فقد احسن في قوله

فما خُلقَتْ الّا لبذل اكفّهم   واقدامهم الّا لاعواد منبر

قال وقد سرقه ايضا قال ممن قال من مروان بن ابى حفصة قال حيث يقول ماذا قال حيث يقول

وما خُلقَتْ الّا لبذل اكفّهم   والسنهم الّا لتحبير منطق

(Cette douce liqueur) circule dans leurs veines, comme un remède salutaire circule dans un corps malade.

« Il a volé cette pensée, » exclama Attabi. — A quel poëte ? — A Chawsah Fakaçi, répondit Attabi. — En quel endroit ? — Dans celui-ci :

Dès que le malade détourne l'orifice de l'outre, ce breuvage bienfaisant monte et descend dans tout son être ;

Et quand il se mêle à ses entrailles, on ne peut plus croire que la douleur les déchirait autrefois.

« Voici encore une belle pensée, » reprit le rhapsode :

Leurs mains ne sont faites que pour répandre des bienfaits, leurs pieds ne sont créés que pour gravir les marches de la chaire.

« Autre plagiat, » remarqua Attabi. — Au détriment de qui ? demanda le rhapsode. — De Merwan, fils d'Abou Hafsah. — Et quels sont les vers qu'il a pillés ? — Les voici :

Leurs mains ne sont faites que pour répandre des bienfaits, leurs langues que pour embellir la parole humaine.

فيومًا يبارون الرياح سماحةً ويومًا لبذل الخاطب المتشدّق

قال فسكت الراوية ولو اتى بشعره كله لقال له سرقة وحدث ابو العباس احمد بن يحيى ثعلب قال كان ابو العتاهية قد اكثر مسئلة الرشيد فى عُتبة فوعده بتزويجها وانه يسئلها فى ذلك فان اجابت جهّزها واعطاه مالاً عظيمًا ثم ان الرشيد سنح له شغل استمر به فحجب ابو العتاهية عن الوصول اليه فدفع الى مسرور الخادم الكبير ثلاث مراوح فدخل بها الى الرشيد وهو يتبسم وكانت مجتمعة فقرأ على واحدة منها مكتوبًا

ولقد تنسّمتُ الرياحَ لحاجتى فاذا لها من راحتيك شميمُ

Tantôt ils luttent de générosité avec le vent (qui amène la pluie bienfaisante); tantôt ils prodiguent leurs dons à l'orateur éloquent.

Le rhapsode garda le silence; mais eût-il cité tous les vers d'Abou Nowas, son contradicteur eût répondu : Plagiat!

Au rapport d'Abou'l-Abbas Ahmed, fils de Yahya Tâleb, le poëte Abou'l-Atahyah pressa si vivement Réchid de lui accorder Otbah, que le Khalife lui promit sa main et prit l'engagement d'en faire lui-même la demande, en ajoutant que, si elle était bien accueillie, il fournirait le trousseau de la mariée et donnerait au poëte une somme considérable. Mais bientôt arrivèrent des affaires qui absorbèrent tout son temps; Abou'l-Atahyah, ne pouvant trouver accès auprès du Prince, lui fit remettre par Mesrour, le chef de ses eunuques, trois éventails. Mesrour, quand il lui présenta ces trois objets réunis ensemble, trouva son maître d'humeur souriante. Sur le premier, Réchid lut cette suscription :

J'ai interrogé la brise sur le succès de mes demandes, et elle m'a apporté le parfum de tes mains généreuses.

فقال احسن الخبيث واذا على الثانية

اعلقتُ نفسى من رجائك ما له عَنَقٌ يحثّ الملك بى ورسيمُ

فقال قد اجاد واذا على الثالثة

ولربّما استيأستُ ثم اقول لا ان الذى ضمن النجاح كريمُ

فقال قاتله الله ما احسن ما قال ثم دعا به وقال ضمنت لك يا ابا العتاهية وفى غد نقضى حاجتك ان شآء الله وبعث الى عتبة ان لى اليك حاجة فانتظرينى الليلة فى منزلك فاكبرت ذلك واعظمته وصارت اليه تستعفيه فحلف الا يذكر لها حاجةً الا فى منزلها فلما كان فى الليل سار اليها ومعه جماعة من خواصّ خدمه فقال لها لست اذكر حاجتى او تضمنين

« Le drôle a réussi! » s'écria Réchid. Sur le second éventail il lut :

Pour obtenir de toi ce qui tient mon cœur en suspens, je donne à ma monture les allures les plus rapides.

« A merveille! » fit Réchid. Le troisième portait ce vers :

Souvent je cède au désespoir, puis je me dis : Non, celui qui m'a garanti le succès est un cœur généreux.

« Le maudit homme, ajouta Réchid, comme il tourne les vers! » Puis il le fit venir et lui dit : « Abou'l Atahyah, tu as ma parole; dès demain, si Dieu le permet, je donnerai satisfaction à tes vœux. » Il fit prévenir Otbah qu'il avait besoin de la voir et qu'elle eût à l'attendre chez elle dans la soirée; ce message troubla et émut cette esclave; elle courut présenter ses excuses au Khalife; mais Réchid jura qu'il ne lui ferait connaître sa demande que chez elle. En effet, la nuit venue, il se rendit chez Otbah, accompagné de ses eunuques favoris, et lui dit : « Avant de te présenter ma requête, promets-moi qu'elle sera exaucée. — Je suis votre

قضاءها قالت انا امتك وامرك فيَّ نافذ ما خلا امر ابى العتاهية
فانى حلفت لابيك رحمه اللّه بكل يمين يحلف بها برّ وفاجر
بالمشى الى بيت اللّه الحرام حافية كلما انقضت عنى حجة وجبَتْ
علىَّ اخرى لا اقتصر منها على الكفّارة وكلما افدت شيأً تصدقت
به الا ما اصلى فيه وبكت بين يديه فرقّ لها ورحمها وانصرف
عنها وغدا عليه ابو العتاهية وهو لا يشك فى الظفر بها فقال
له الرشيد واللّه ما قصرتُ فى امرك ومسرور وحسين ورشيد
وغيرهم شهود لى بذلك وشرح له الامر قال ابو العتاهية فلما
اخبرنى بذلك مكثت مليًّا لا ادرى اين انا ثم قلت الآن يئستُ

esclave, répondit Otbah, et prête à faire toutes vos volontés, pourvu qu'il ne soit pas question d'Abou'l-Atahyah. Je me suis engagée à cet égard devant votre père (que Dieu ait son âme!), par tous les serments qui peuvent lier l'homme vertueux comme le méchant. J'ai juré d'aller pieds nus à la Mecque, et, dès que mon pèlerinage serait accompli, de m'en imposer un autre, sans pouvoir le racheter par une pénitence quelconque; j'ai juré également de faire abandon aux pauvres de tous les biens qui pourraient m'échoir en partage, à l'exception du tapis sur lequel je prie. » Et elle fondit en larmes devant le Khalife, qui en fut ému, et se retira fort touché de son désespoir. Le lendemain matin, Abou'l-Atahyah, ne doutant plus de son triomphe, se présenta chez Réchid, qui lui dit : « Je t'assure que je n'ai pas négligé tes intérêts.: Mesrour, Huçeïn, Réchid et d'autres encore sont là pour en témoigner, » et il lui donna alors l'explication de ce qui s'était passé. « En écoutant le récit du Khalife (raconte Abou'l-Atahyah), je restai interdit pendant un moment; enfin je lui répondis : « Je désespère maintenant d'obtenir Othah, puisqu'elle vous a opposé un refus, et je suis con-

منها اذ ردّتك وعلمتُ انها لا تحبّ احدا بعدك فلبس ابو
العتاهية الصوف وقال فى ذلك من ابيات [1]

قطّعتُ منك حبائل الآمال   وحططتُ عن ظهر المطىّ رحالى
ووجدتُ برد اليأس بين جوانحى   فغنيتُ عن حلّ وعن ترحالِ

وذكر انه لما اتصل بالرشيد قول ابى العتاهية فى عتبة

الا انّ ظبيًا للخليفة صادنى   وما لى على ظبى الخليفة من عدوَى

غضب الرشيد وقال اتخذ منا نعتا وامر بحبسه فدفعه الى
منجاب صاحب عقوبته وكان فظّا غليظًا فقال ابو العتاهية

منجابُ لا تعجل علىّ فليس ذا من رأيه

vaincu que personne après vous ne pourra obtenir d'elle une réponse favorable. » Ce fut à la suite de cette aventure qu'il prit le froc. Voici des vers de sa composition dans lesquels il rappelle cette circonstance :

J'ai rompu les fils qui me rattachaient à toi par l'espérance, j'ai enlevé la selle du dos de mes chevaux (locution proverbiale).

Le désespoir glacial a pénétré dans mon cœur, et désormais il m'est indifférent de rester ou de partir.

On raconte qu'après avoir eu connaissance de ce vers d'Abou'l-Atahyah relatif à Otbah :

Hélas une gazelle du Khalife m'a pris dans ses filets! Comment pourrais-je fuir une gazelle qui appartient au Khalife?

Réchid se fâcha de ce qu'il considérait comme une raillerie à son adresse ; dans son ressentiment, il fit mettre le poète en prison et le livra à Toundjah, l'officier chargé de l'exécution de ses châtiments; c'était un homme d'un caractère dur et cruel. Abou'l-Atahyah lui adressa les vers que voici :

Toundjah, ne hâte point mon supplice ; telle n'est pas la volonté du Khalife.

ما خلتُ هذا فى مخا   يل ضوء برق سمائه

وكان من اشعاره فى الحبس بعد ما طال مكثه[1]

انّما انت رحمة وسلامه   زادك الله غبطةً وكرامه

قيل لى قد رضيتَ عنى فمن لى   ان ارى لى على رضاك علامه

فقال الرشيد لله ابوه لو رأيته ما حبسته وانما سمحت نفسى بحبسه لانه كان غائبًا عن عينى وامر باطلاقه وابو العتاهية الذى يقول

نراع لذكر الموت ساعة ذكره   ونغترّ بالدنيا فنلهو ونلعب

ونحن بنو الدنيا خُلقنا لغيرها   وما كنت فيه فهو شئ محبّب

وهو الذى يقول ايضًا

Les éclairs que je voyais briller dans le ciel (de sa générosité) me faisaient concevoir d'autres espérances.

Voici d'autres vers qu'il composa dans sa prison et après une longue captivité :

Ô toi (Réchid) qui n'es que clémence et bonté, puisse Dieu accroître ton bonheur et tes bienfaits!

On me dit que j'ai trouvé grâce devant toi. Ah! qui pourra me montrer les signes de ton pardon?

« Pauvre poëte, s'écria Réchid, si je l'avais vu, il ne serait pas en prison; car je n'ai accordé cette condamnation que parce qu'il était loin de mes yeux; » et il le fit mettre en liberté sur-le-champ.

Abou'l-Atahyah est l'auteur de ces vers :

Le nom de la mort nous épouvante quand on le prononce; nous cédons aux illusions de cette vie, à ses frivolités, à ses jeux.

Quoique enfants de ce monde, nous sommes créés pour un autre séjour; ton amour pour les biens d'ici-bas n'est qu'un amour factice.

Du même poëte :

حتوفها رصدٌ وعيشها دفقٌ   وكدرها نكدٌ وملكها دُوَل

وهو الذى يقول

المرء فى تأخير مدّته   كالثوب يبلى بعد جدّته
عجبًا لمنتبهٍ يضيّع ما   يحتاج فيه ليوم رقدته

وهو الذى يقول

لا تأمن الدنيا على غدرها   كم غدرت قبلُ بأمثالكا
اجمع الناس على ذمّها   وما ارى منهم لها تاركا

وهو الذى يقول

انما انت مستعير ما سو   نَ تردّ والمُعار تُرَدّ
كيف يهوى امرؤٌ لذاذة ايا   م عليه الانفاس فيها تُعَدّ

La mort se tient en embuscade; les plaisirs (de ce monde) s'écoulent comme un torrent; mais ses tourments sont cruels et son empire n'est que révolutions.

Du même :

L'homme dont l'existence se prolonge ressemble à une étoffe de prix que le temps a usée.

Chose étrange! pendant qu'il est éveillé, il gaspille ce qui lui sera nécessaire le jour où il s'endormira.

Du même :

Méfie-toi des perfidies de la fortune : combien de tes semblables n'ont-ils pas été trompés par elle!

Tous les hommes s'accordent à la maudire, mais personne ne renonce à sa poursuite.

Autres vers d'Abou'l-Atahyah :

Tu n'es qu'un emprunteur tenu à restitution prochaine; car il faut rendre ce qu'on emprunte.

Comment l'homme est-il épris des charmes d'une existence dont chaque souffle est compté?

وهو الذى يقول

حياتك انفاسٌ تُعَدّ فكلما مضى نَفَسٌ منها نقصتَ بها جزءا
يُميتك ما يُحييك فى كلّ ساعة ويحدوك حاد ما يريد بك الهزءا

وهو الذى يقول [1]

الا يا موت لم ارمنك بدًّا اتيت بما تخيف ولا تحابى
كانك قد هجمت على مشيبى كما هجم المشيب على شبابى

وقال

نسيت الموت فيما قد نسيت كانّى لا ارى احدًا يموت
أليس الموت غاية كلّ حىّ فما لى لا ابادر ما يفوت

وهو الذى يقول

Autres vers :

Ta vie n'est qu'un nombre limité de souffles : chaque fois que tu respires, tu perds un atome de ton existence.

A chaque instant, le même souffle qui renouvelle ta vie en abrége la durée. Le guide qui conduit ta caravane en chantant ne plaisantera pas avec toi.

Du même auteur :

Ô mort, il n'est donc point de refuge contre toi? tu arrives menaçante et n'épargnes personne.

Tu viens anéantir ma vieillesse, comme celle-ci avait anéanti mes jeunes années.

Autre pensée du même :

Dans mon fol égarement j'oubliais la mort, comme si je ne l'avais jamais vue à l'œuvre.

N'est-elle pas cependant le but suprême de tout ce qui existe? Pourquoi ne pas abandonner dès à présent ce qui doit nous échapper?

Autres vers :

وعظتك احداث صُمَت   وبكتك ساكنة خُفَت
وتكلمت عن اعظم   تبلى ومن صُوَر سَبَت
وأرتك قبرك في القبو   رِ وانت حيٌّ لم تَمُت

وهو الذي يقول

ومشيِّدٍ دارًا ليسكن ظلّها   سكن القبور وداره لم يسكن

حدث اسحق بن ابرهيم الموصلي قال بينما انا ذات ليلة عند
الرشيد اغنيه اذ طرب لغنائي وقال لا تبرح فلم ازل اغنيه حتى
نام فامسكت ووضعت العود من حجري وجلست مكاني واذا
بشاب صبيح الوجه حسن القدّ عليه مقطعات خز وهيئة
جميلة قد دخل فسلّم وجلس فجعلت اعجب من دخوله في

Les disgrâces de la fortune viennent soudainement t'avertir; muettes et mystérieuses elles pleurent sur ton sort;

Elles te parlent d'ossements qui tombent en poussière, de formes qui s'évanouissent;

Elles te montrent ta tombe au milieu de tant de sépulcres, et tu vis comme si tu ne devais jamais mourir!

Il a dit aussi :

L'homme, pendant qu'il construit la demeure où il compte se mettre à l'abri, devient l'hôte du tombeau, et sa maison reste inhabitée.

« J'étais un soir chez Rechid, raconte Ishak, fils d'Ibrahim Moçouli, et je lui chantais un morceau dont il parut enchanté : il m'invita à ne pas interrompre mon chant, et je continuai jusqu'à ce qu'il s'endormit. Alors je m'arrêtai, je déposai mon luth et m'assis à ma place. Tout à coup je vis apparaître un jeune homme beau et bien fait; il était vêtu d'une étoffe légère en soie peinte, et sa tournure était élégante; il entra, me salua et s'assit. L'arrivée de cet inconnu dans un pareil moment, en un pareil lieu, et sans être an-

ذلك الوقت الى ذلك الموضع بغير استئذان ثم قلت فى نفسى
عسى بعض ولد الرشيد ممن لا نعرفه ولم نره فضرب بيده
الى العود فاخذه من موضعه ووضعه فى حجره وجسّه فرأيت
انه جسّ احسن خلق الله ثم اصلحه اصلاحًا ما ادرى
ما هو ثم ضرب ضربًا ما سمِعَتْ اذنى صوتًا اجود منه ثم اندفع
يغنى

ألا علّلانى قبل ان تتفرقا   وهات اسقنى صرفًا شرابًا مروّقا
فقد كاد ضوءُ الصبح ان يفضح الدجا   وكاد قميص الليل ان يتمزقا

ثم وضع العود من حجره وقال يا عاضّ بظر امّه اذا غنيت فغنِّ
هكذا ثم خرج فقمت على اثره فقلت للحاجب من الفتى الذى
خرج الساعة قال ما دخل احد ولا خرج قلت نعم الساعة

noncée, me surprit beaucoup ; mais je me dis en moi-même que ce devait être un de ces fils de Réchid que je n'avais ni vus ni rencontrés jusqu'alors. L'étranger, prenant le luth où je l'avais laissé, le plaça devant lui et se mit à l'essayer le plus habilement du monde ; il l'accorda comme je n'aurais pas su le faire, et, après un prélude tel que je n'en avais jamais entendu d'aussi beau, il commença cet air :

Videz encore quelques coupes avec moi avant de nous séparer (ô mes deux compagnons) ; échanson, verse-moi de ce vin pur et limpide.

Déjà l'éclat naissant du matin déflore les ténèbres et déchire les voiles de la nuit.

Après quoi il déposa le luth et me dit : « Fils de courtisane, quand tu chantes, voilà comment tu devrais chanter ; » et il sortit. Je courus sur ses traces et demandai au chambellan quel était ce jeune homme qui venait de sortir ; il me répondit qu'il n'était entré ni sorti personne. « Si fait, répliquai-je, je viens de voir passer près de moi, il n'y a qu'un

مرّ بين يدىّ فى صفته كيت وكيت قال لا والله ما دخل احد
ولا خرج [1] فبقيت متعجبًا ورجعت الى مجلسى وانتبه الرشيد
فقال ما شأنك فحدثته القصة فبقى متعجبًا وقال لقد صادفت
شيطانًا ثم قال اعد علىّ الصوت فاعدته عليه فطرب طربًا
شديدًا وامر لى بجائزه وانصرفتُ   وحدث ابرهم الموصلى
قال جمع الرشيد ذات يوم المغنين فلم يبق احد من الرؤساء
الّا حضر وكنت فيهم وحضر معنا مسكين المدنى ويُعرف بابى
صدقة وكان يوقع بالقضيب مطبوعًا حاذقًا طيّب العشرة مليح
البادره فاقترح الرشيد وقد عمل فيه النبيذ صوتًا فامر صاحب
الستاره ابن جامع ان يغنيه ففعل فلم يطرب عليه ثم فعل

instant, un homme fait de telle et telle façon. » Mais le chambellan m'affirma de nouveau qu'il n'avait vu personne. Mon étonnement redoublait. Comme je regagnais ma place, le Khalife s'éveilla et me demanda ce qui m'arrivait; je lui contai mon histoire, dont il demeura fort surpris : « Certainement, me dit-il, tu viens de recevoir la visite de Satan. » Ensuite, sur sa demande, je lui redis l'air que je venais d'entendre : il l'écouta avec le plaisir le plus vif, et me fit donner un riche présent. Après quoi je me retirai. »

Ibrahim Moçouli fait le récit suivant. « Rechid réunit, un jour, ses chanteurs dans un concert auquel tout ce qu'il y avait de personnages éminents à la cour assistaient. Je me trouvais parmi les artistes et (le chanteur) Meskin de Médine, plus connu sous le surnom d'*Abou Sadakah*, s'était joint à nous : c'était un musicien ferré sur le rhythme, heureusement doué, intelligent, d'un commerce agréable et habile dans l'improvisation. Excité par les fumées du *nebid*, Rechid voulut entendre un certain air qui s'était présenté soudainement à son esprit; par son ordre, l'officier préposé

مثل ذلك بجماعة ممن حضر فلم يحرّك منه احد فقال صاحب
الستارة لمسكين المدنى يأمرك امير المؤمنين ان كنت تحسن
هذا الصوت فغنّه قال ابرهيم فاندفع فغناه فامسكنا جميعًا
متعجبين من جراءة مثله على الغناء بحضرتنا فى صوت قد
قصرنا فيه عن مراد الخليفة قال ابرهيم فلما فرغ منه سمعت
الرشيد يقول وقد رفع صوته يا مسكين اعده فاعاده بقوّة
ونشاط واجتماع قلب فاحسن فيه كل الاحسان فقال الرشيد
احسنت والله يا مسكين واجملت ثم امر برفع الستارة بيننا
وبينه فقال له مسكين يا امير المؤمنين ان لهذا الصوت خبرًا
عجيبًا قال وما هو قال كنتُ عبدًا خياطًا لبعض آل الزبير وكان

à la garde du rideau invita Ibn Djamî à chanter ce morceau. Celui-ci obéit, mais ne réussit pas à satisfaire le Khalife. Chacun des musiciens présents l'exécuta à son tour, sans obtenir plus de succès; alors l'officier, s'adressant à Meskin, lui dit : « Le Prince des Croyants t'ordonne de lui faire entendre cet air, si tu peux le chanter avec talent. » L'artiste commença aussitôt de chanter, à la grande surprise de l'auditoire, qui ne pouvait comprendre comment un musicien tel que lui osait exécuter devant nous un morceau que nous n'avions pas su rendre au gré du Khalife. Dès qu'il l'eut achevé, j'entendis Réchid élever la voix et lui demander une seconde audition; Meskin recommença son air avec une puissance, une verve, une chaleur qui lui conquirent tous les suffrages; le Khalife le félicita et le combla d'éloges, puis il fit écarter le rideau qui le séparait de nous. « Prince des Croyants, lui dit alors Meskin, une histoire curieuse se rattache à ce morceau, » et sur l'invitation du Khalife, il la raconta en ces termes : « J'étais autrefois esclave d'un membre de la famille de Zobeïr et j'exerçais le métier de tailleur.

لمولاى علىّ ضريبة ادفعها اليه كلّ يوم درهمين فاذا دفعت الضريبتى تصرفت فى حوائجى وكنت مولعًا بالغناء محبًّا له فخطتُ يومًا قميصًا لبعض الطالبيين فدفع الىّ درهمين وتغدّيت عنده وسقانى اقداحًا فخرجت وانا جذلان فلقيتنى سوداء على رقبتها جرّة وهى تغنى هذا الصوت فاذهلنى عن كلّ مهم وانسانى كلّ حاجة فقلت بصاحب هذا القبر والمنبر الا القيتِ علىّ هذا الصوت فقالت وحق صاحب هذا القبر والمنبر لا القيته عليك الا بدرهمين فاخرجت والله يا امير المؤمنين الدرهمين الذين اعددتهما للضريبة ودفعتهما اليها وحدرت الجرّة عن عاتقها وقعدت توقع عليها واندفعت تغنيه فما زالت مترددة علىّ حتى

Mon maître prélevait deux dirhems sur ma journée, et, cette taxe une fois payée, j'étais libre de vaquer à mes propres affaires. J'aimais le chant avec passion. Un jour, un descendant d'Ali, pour lequel j'avais confectionné une tunique me la paya deux dirhems, me retint à déjeûner et me fit boire généreusement. Je sortais de chez lui tout guilleret, lorsque je rencontrai une négresse qui, portant sa cruche sur l'épaule, chantait l'air que vous venez d'entendre. Dans mon ravissement, oubliant toute affaire sérieuse et ne songeant plus à ma pauvreté, je dis à cette femme : « Par le maître (Mahomet) de ce tombeau et de cette chaire, je te conjure de m'apprendre ton air. — Par le maître du tombeau et de la chaire, me répondit elle, je ne te l'apprendrai que si tu me le payes deux dirhems. » Alors, Prince des Croyants, je tirai de ma poche les deux dirhems destinés à ma taxe journalière et les donnai à la négresse; celle-ci se débarrassant de sa cruche, s'assit par terre et, se mettant à marquer le rhythme sur la cruche, elle chanta son morceau et le répéta jusqu'à ce qu'il fût gravé dans ma mémoire. Je retournai en-

كانه كُتِب فى صدرى ثم انصرفت الى مولاى فلما بصرنى قال هلمّ
خراجك قلت كان وكان فقال يا ابن اللخناء الم اتقدم اليك
انى لا اقبل لك عذرًا فى حبّة تكسرها ثم بطحنى وضربنى
خمسين جريدة باشدّ ضرب يكون وحلّق رأسى ولحيتى فبتُّ
يا امير المؤمنين من اسوء خلق الله حالاً وانسيت الصوت من
حرارة ما نالنى من الضرب فلم يكن شىء هو اشدّ علىَّ من
نسيان الصوت فلما اصبحت غطّيت رأسى واخذت جَلَمى فى
كمّى ومضيت نحو الموضع الذى لقيت فيه السوداء فبقيت
كالمتحير لا اعرف لها اسمًا ولا منزلاً ولم ازل على تلك الحالة اذ
بصرت بها مقبلة فانسيت كل ما نالنى فرحًا بها وملت اليها
فقالت انسيت وربّ الكعبة الصوت فقلت الامر كما ظننتِ

suite chez mon maître. Dès qu'il me vit, il réclama sa taxe; je lui racontai mon aventure : « Fils de prostituée, me dit-il, ne t'ai-je pas averti que je n'accepterais jamais d'excuse, ne manquât-il qu'un liard? » Ce disant, il me coucha par terre, et d'un bras vigoureux m'appliqua cinquante coups de verge; en outre, il me fit raser la tête et le menton. En vérité, Sire, je passai la nuit la plus triste du monde; le supplice cuisant que je venais de subir m'avait fait oublier mon air, et rien ne me rendait plus malheureux que la perte de ce chant. Le lendemain, je m'enveloppai la tête, je mis dans ma manche mes grands ciseaux de tailleur et me dirigeai vers le lieu où j'avais rencontré la négresse. Je demeurai là fort embarrassé, ne sachant ni son nom, ni sa demeure. J'étais dans cette perplexité, lorsque je la vis s'avancer; sa vue dissipa tous mes ennuis; je m'approchai et elle me dit : « Par le Seigneur de la Kaabah, tu as oublié la chanson! — C'est comme tu le dis, » lui répondis-je; je lui racontai comment ma tête et mon menton avaient été rasés et lui offris une ré-

وعرّفتها ما مرّ بى من حلق رأسى ولحيتى وقلت اطلب الاجر فى
ان تردّده علىّ فقالت وحق القبر ومن فيه لا رددته عليك الا
بدرهمين فاخرجت جلمى ورهنته على درهمين ودفعتهما اليها
فحدرت الجرّة عن رأسها وفعلت كفعلها بالامس واندفعت
فساعة مرت فيه فقلت لها ردّى الدرهمين لا حاجة لى فى غنائك
فقالت والله لا تراهما ولا تطمع فى ردهما عليك ابدا ثم قالت
كانى بك وقد اخذت مكان هذه الاربعة دراهم اربعة آلاف
دينار من الخليفة ثم اندفعت تغنّيه وتوقع على جرّتها فلم تزل
تردده حتى رسخ فى صدرى ثم مضت وانصرفتُ الى مولاى
حذرا وجلاً منه فلما رآنى قال هلم خراجك فلوّيت لسانى
فقال يا ابن اللخناء الم يكفك ما مرّ عليك فى امسك فقلت

compense, si elle voulait redire son chant. — « Par ce tombeau et celui qui l'habite, me répondit cette femme, je ne le recommencerai pas à moins de deux dirhems. » Je tirai mes ciseaux de ma poche et je courus les mettre en gage pour deux dirhems, que je lui donnai. Elle déposa la cruche qu'elle portait sur sa tête et se mit à chanter comme elle l'avait fait la veille; mais un moment après qu'elle eut commencé son air : « Rends-moi mes deux dirhems, lui dis-je, je n'ai pas besoin de ton chant. — Par Dieu, répondit-elle, tu ne les reverras plus; n'espère pas que je te les rende jamais; » et elle ajouta : « Je suis certaine que les quatre dirhems que tu as dépensés te vaudront quatre mille dinars de la part du Khalife. » Puis elle reprit le chant en s'accompagnant sur sa cruche et ne cessa de le répéter jusqu'à ce qu'il fût écrit dans ma mémoire. Nous nous séparâmes; je retournai chez mon maître, mais fort inquiet et tremblant. En me voyant il exigea le payement de ma taxe; ma langue bredouillait des excuses : « Fils de ribaude, me dit-il, la leçon d'hier ne te

اصدّقك ولا اكذبك انى اشتريت بخراج امس واليوم هذا
الصوت واندفعت اغنيه فقال لى ويحك معك مثل هذا الصوت
منذ يومين ولم تعلمنى امرأته طالق لو كنت قلته امس
لاعتقتك فاما حلق الرأس واللحية فلا حيلة لى فيهما واما
خراجك فقد وهبه الله لك الى ان يُنبت شعرك قال فاستضحك
الرشيد وقال له والله ما ادرى ايّهما احسن أحديثك ام غناؤك
وقد امرت لك بما حكمت به السوداء ولم يبرح من مجلسه
حتى قبض اربعة آلاف دينار وكان الشعر[1]

قف بالمنازل ساعةً فتأمّل   هل بالديار لرائدٍ من منزل
ما بالديار من البلى فلقد ارى   ان سوف احمل للبلى فى محمل

suffit donc pas? — Je veux vous parler franchement et sans mensonge, lui répondis-je, l'argent de la taxe d'hier et de celle d'aujourd'hui a servi au payement de cette chanson; » et je m'empressai de la lui faire entendre. « Comment, s'écria-t-il, tu savais un pareil air depuis deux jours et tu ne m'en disais rien! Que je répudie ma femme, s'il n'est pas vrai que je t'aurais affranchi dès hier si tu me l'avais fait entendre! Tu as la tête et le menton rasés; à cela je ne peux plus rien; mais je te fais remise de ton impôt, pour l'amour de Dieu, jusqu'à ce que tes cheveux repoussent. » Réchid rit de bon cœur et dit au musicien : « Je ne sais ce qui est le plus agréable de ton histoire ou de ton chant; je veux à mon tour que les promesses de la négresse soient ratifiées! » Et, en effet, Meskin ne sortit qu'après avoir touché ses quatre mille dinars. Quant aux paroles du morceau, les voici :

Demeure un moment au campement et cherche si un *raïd* (explorateur d'une caravane) peut trouver l'hospitalité dans ces douars.

Ils n'ont pas encore été explorés, et je pense que je vais en faire l'épreuve, monté sur ma selle de voyage.

واجرى الرشيد الخيل يومًا بالرقّة فلما أُرسِلت صار الى مجلسه
فى صدر الميدان حيث توافى اليه الخيل فوقف على فراشه [1]
حتى طلعت فاذا فى اوائلها سوابق من خيله يقدمها فرسان فى
عنان واحد لا يتقدم احدهما صاحبه فتأملهما فقال فرسى
والله ثم تبين الآخر فقال وفرس ابنى يعنى المأمون المصلّى فجآء
يجتكان امام الخيل وكان فرسه السابق وفرس المأمون ثانيه فسُرّ
بذلك الرشيد سرورا عظيما ثم جاءت الخيل بعد ذلك فلما
انقضى المجلس وهمّ بالانصراف وكان الاصمعى حاضرا وقد تبين
سرور الرشيد فقال للفضل بن الربيع يا ابا العباس هذا يوم من
الايام واحبّ ان توصلنى الى امير المؤمنين فقام الفضل الى

Rechid faisait courir des chevaux à Rakkah; le signal du départ ayant été donné, il vint prendre sa place au bout de l'hippodrome, but que les lutteurs devraient atteindre, et se reposa sur ses tapis. Bientôt les chevaux reparurent : tous ceux qui tenaient la tête appartenaient au Khalife; mais au premier rang, deux chevaux s'avançaient sur la même ligne et sans se dépasser. Il les regarda avec attention et s'écria : « Par Dieu, c'est mon cheval! » puis reconnaissant l'autre, il ajouta : « Et voilà le cheval de mon fils (Mamoun), qui arrive second (*mousalli*, cf. ci-dessus, p. 13). » Et en effet, précédant les autres coureurs, son cheval arrivait premier et celui de Mamoun second; cette double victoire remplit de joie le Khalife Rechid; les autres chevaux ayant ensuite atteint le but, et la course étant terminée, il songeait au départ, lorsque Asmaï, présent à la fête et témoin de la joie éprouvée par le Khalife, dit à Fadl, fils de Rebi : « Père d'Abbas, voici un jour propice entre tous; laisse-moi le plaisir de m'introduire auprès du Prince. » Fadl alla trouver Rechid et lui dit : « Prince des Croyants, Asmaï est

الرشيد فقال يا امير المؤمنين هذا الاصمعى يذكر شيئًا من امر الفرسين يزيد الله به امير المؤمنين سرورًا فقال هاته فلما دنا منه الاصمعى قال ما عندك يا اصمعى قال يا امير المؤمنين كنتَ وابنك اليوم فى فرسيكما كما قالت الخنسآء[1]

جارى اباه فاقبلا سبقًا   يتقاربان تقارب الحُضرِ
وهما كانهما وقد برزا   صقران قد حطّا على وكرِ
برزت صفيحة وجه والده   ومضى على غلوائه يجرى
اولى فاولى ان يقاربه   لولا جلال السنّ والذكرِ

حدث ابرهيم بن المهدى قال استزرت الرشيد بالرقّة فزارنى وكان الرشيد يأكل الطعام الحارّ قبل البارد فلما وُضعت البوارد

ici : il veut réciter sur la victoire des deux chevaux quelque chose qui, grâce à Dieu, ne peut que redoubler l'allégresse du Khalife. » Réchid ordonna de le laisser entrer, et, quand il le vit s'approcher, il lui dit : « Eh bien, Asmâyi, que nous apportes-tu ? — Prince des Croyants, répondit ce dernier, vous êtes avec votre fils, après la victoire de vos deux chevaux, dans la situation décrite en ces termes par Khansâ :

Luttant de vitesse avec son père, ils s'avançaient au premier rang et se tenant côte à côte,

Ils ressemblaient, dans leur course rapide, à deux éperviers qui fondent sur un nid.

Son père le devançait et volait au but comme une flèche;

Mais nul ne serait plus digne que son fils de rivaliser avec lui, s'il ne respectait (en son père) le nombre des années et la gloire.

L'anecdote qui suit est racontée par Ibrahim, fils de Mehdi : « Le Khalife Réchid étant à Rakkah voulut bien accepter mon invitation et se rendre chez moi. Ce prince avait l'habitude de manger les mets chauds avant les hors-d'œuvre froids; quand on servit ces derniers, il aperçut

على المائده رأى فيما قرب اليه منها جام قريص مثل قريص
السمك فاستصغر القطع وقال لى لِمَ صغر طبّاخك تقطيع السمك
كذا فقلت يا امير المؤمنين هذه السنة السمك قال يشبه
ان يكون فى هذا الجام مائة لسان فقال مراقب خادمى يا امير
المؤمنين فيها اكثر من مائة وخمسين لساناً فاستحلفه عن مبلغ
ثمن السمك فاخبره انه قام ذلك باكثر من الف درهم فرفع
الرشيد يده من الطعام وحلف الا يطعم شيئاً حتى يحضره
مراقب الف درهم فلما احضر المال امر ان يتصدّق به وقال
ارجو ان يكون كفّارة لسرفك فى انفاقك على جام سمك الف
درهم ثم تناول الجام بيده فدفعه الى بعض خدمه وقال له
اخرج من دار اخى ثم انظر اوّل سائل تراه فادفعه اليه قال

près de lui un plat de *karid* (sorte de matelotte) qui ressemblait à du poisson; mais il le trouva coupé en morceaux trop menus, et me demanda pourquoi mon cuisinier avait haché le poisson en morceaux aussi minces. « Sire, repondis-je, ce sont des langues de poisson. — Il me semble, répliqua Réchid, qu'il y en a bien une centaine dans ce plat. » Mourakib, mon valet, fit observer au Khalife qu'il y avait plus de cent cinquante langues. Rechid l'adjura de dire combien ce mets avait coûté; l'esclave repondit que le prix dépassait mille dirhems. Le Prince, cessant de manger, jura qu'il ne toucherait à aucun mets jusqu'à ce que Mourakib lui eût apporté mille dirhems. Cette somme lui ayant été remise, il ordonna de la distribuer aux pauvres : « Je veux, me dit-il, que ce soit l'expiation de ta folle prodigalité. . . Mille dirhems un ragoût de poisson! » Et prenant le plat, il le remit à un de ses valets en disant : « Sors de l'hôtel de mon frère, attends le premier mendiant qui passera et donne lui ceci. » Or ce plat que j'avais acheté en l'honneur du Khalife

ابرهيم وكان شرآء الجام على الرشيد بمائتين وسبعين دينارا فغمزت بعض خدمى بالخروج مع الخادم ليبتاع الجام ممن يصير اليه فكان الرشيد فهم ذلك منى فصاح بالخادم وقال له يا غلام اذا دفعت الجام الى السائل قل له يقول لك امير المؤمنين احذر ان تبيعه باقلّ من مائتى دينار فانه خير منها ففعل ذلك خادم الرشيد فوالله ما امكن خادمى ان يخلص الجام من السائل الا بمائتى دينار وحدث ابرهيم بن المهدى قال كنت مع الرشيد على ظهر حرّاقة وهو يريد الموصل والمدّادون يمدّون والشطرنج بين ايدينا فلما فرغنا قال لى الرشيد يا ابرهيم اخبرنى ما احسن الاسمآء عندك قلت اسم رسول الله صلّعم قال وما الثانى بعده قلت هارون اسم امير المؤمنين قال ثما

m'avait coûté deux cent soixante et dix dinars. Je fis signe à un de mes domestiques de sortir en même temps que le serviteur du Prince et de racheter le plat de celui qui en deviendrait possesseur; mais Réchid comprit mon intention, il rappela son valet et lui dit : « Page, lorsque tu le donneras au pauvre, recommande-lui, de la part du Khalife, qu'il se garde bien de le vendre moins de deux cents dinars, et encore vaut-il plus que cela. » Le valet accomplit fidèlement sa mission, et en effet, pour racheter au mendiant cet objet précieux, il m'en coûta deux cents dinars. »

« Je me trouvais, raconte encore Ibrahim, fils de Mehdi, en compagnie de Réchid, sur un bateau qui nous conduisait à Moçoul; nous jouions aux échecs, pendant que les mariniers tiraient sur l'aviron. La partie terminée, le Khalife me dit : « Ibrahim, quel est, à ton avis, le plus beau des noms? — C'est, répondis-je, le nom de l'apôtre de Dieu (Mohammed). — Et ensuite? — Celui de Haroun, le Prince des Croyants. — Et quel est, selon toi, continua le Khalife,

اسمجها عندك قلت له ابرهيم فزجرني وقال ويلك أليس هو اسم
ابرهيم خليل الرحمن قلت لشؤم هذا الاسم لقي من نمرود ما
لقي قال فابرهيم ابن رسول الله صلعم قلت لا جَرَم لما سمّي
بابرهيم لم يعش قال فابرهيم الامام قلت بحرفة اسمه قتله
مروان الجعدي في جراب النورة وازيدك يا امير المؤمنين ابرهيم
ابن الوليد خُلِع وابرهيم بن عبد الله بن الحسن قُتِل ولم
اجد مسمّى بهذا الاسم الّا رأيته مقتولاً او مضروبًا او مطرودًا
فما انقضى كلامي حتى سمعت ملّاحا على بعض تلك الحراقات
يهتف باعلى صوته ويقول يا ابرهيم مرّةً [1] ثم يا ابرهيم كان
كذا وكذا من امّك مرّة فالتفتُّ الى الرشيد فقلت يا امير

le nom le plus odieux ? — Ibrahim, » répliquai-je. Il releva cette parole : « Eh quoi, fit il, Ibrahim n'est-il pas le nom de l'*ami de Dieu* (Abraham) ? — Oui, répondis-je, aussi, grâce à ce nom funeste, il fut persécuté par Nemrod (cf. *Koran*, XIX, 39 et *passim*; *Prairies d'or*, t. I, p. 85). — Cependant, riposta le Prince, le fils de notre saint Prophète se nommait *Ibrahim*. — C'est vrai, répliquai je, voilà pourquoi il n'a pas vécu longtemps. — Et l'imam Ibrahim ? — Par les maléfices de ce nom, Merwan Djàdi le fit périr dans un sac rempli de chaux vive. Voulez vous d'autres exemples? Ibrahim, fils de Wélid, a été détrôné; Ibrahim, fils d'Abd Allah, fils de Haçan, a été égorgé; en un mot, je vois que tous ceux qui ont porté ce nom ont été condamnés à la mort, au supplice du bâton ou à l'exil. » Je parlais encore quand j'entendis un marinier d'une des barques crier à tue-tête à son camarade : « Hola, Ibrahim ! » et un moment après : « Eh, Ibrahim . . . . de ta mère ! » Je me tournai vers le Khalife en ajoutant : « Eh bien, Sire, me croirez-vous quand je soutiens que le plus néfaste des noms

المؤمنين أصدّقتَ قولى ان اشأم الاسمآء ابرهيم فضحك حتى
فحص برجليه قال وكنت يومًا عنده فاذا رسول عبد الله قد
اتى ومعه اطباق خيزران عليها مناديل ومعه كتاب فجعل
الرشيد يقرأ الكتاب ويقول برّه الله ووصله فقلت يا امير
المؤمنين من هذا الذى اطنبت فى شكره حتى نشركك فى
جميل شكره قال هذا عبد الله بن صالح ثم كشف المنديل
فاذا اطباق بعضها فوق بعض فى احدها فستق وفى الآخر بندق
الى غير ذلك من انواع الفاكهة فقلت والله يا امير المؤمنين ما
فى هذا البرّ ما يستحق به هذا الدعاء الّا ان يكون فى الكتاب
شىء قد خفى علىّ فنبذ الكتاب الىّ فاذا فيه دخلتُ يا امير

est celui d'Ibrahim ? » Réchid se mit à rire et à trépigner de joie. »

« J'étais, un jour, chez le Khalife (raconte le même Ibrahim), lorsqu'un envoyé d'Abd Allah, fils de Salih, apporta des plateaux de bambou (*khaïzouran*), recouverts de serviettes, et une lettre qu'il remit au Khalife. Celui-ci la lut et s'écria : « Que Dieu le bénisse et le récompense ! — Prince des Croyants, lui dis-je, faites-nous savoir à qui s'adressent ces vœux chaleureux, afin que nous puissions joindre nos remerciements aux vôtres. — C'est à Abd Allah, fils de Salih, » répondit Réchid ; ensuite il écarta les serviettes et nous vîmes plusieurs plateaux placés les uns sur les autres et contenant des pistaches, des noisettes et plusieurs sortes de fruits. — « Prince des Croyants, ajoutai-je, ce présent ne me semble pas justifier de pareilles actions de grâce ; peut-être y a-t-il quelque chose que j'ignore dans la lettre que vous venez de recevoir. » Il me la présenta et j'y lus ces mots : « Sire, je suis allé visiter le jardin attenant à mon hôtel et que j'ai pu cultiver grâce à vos bontés. Ses fruits

المؤمنين بوستانا لى فى دارى ثمرته بنعمتك وقد اينعت فواكهه فأخذتُ من كل نوع شيئًا وصيّرته فى اطباق قُضبان ووجهته الى امير المؤمنين ليصل الىّ من بركة دعائه مثل ما وصل الىّ من نوافل برّه فقلت لا والله يا امير المؤمنين ما فى هذا الكتاب ايضًا ما يستحق به هذا الثناء قال يا غبى أما ترى كيف كنّى بالقضبان عن ذكر الخيزران اعظامًا لها بسبب انها أُمّنا رحمها الله ويروى انه وقف رجل من بنى امية للرشيد على الطريق وبيده كتاب كالقصة فاذا فيه اربعة ابيات وهى

يا امين الله انى قائل ... قول ذى صدق ولبّ وحسب
لكم الفضل علينا ولنا ... بكم الفضل على كلّ العرب
عبد شمس كان يتلو هاشما ... وهما بعدُ لأمّ ولأب

étaient en pleine maturité : j'en ai cueilli de toutes les espèces; je les ai placés dans des plateaux de jonc (*koudbân*) et je les adresse au Khalife, afin d'obtenir ses vœux bénis du ciel, de même que j'ai été favorisé de ses dons généreux. — En vérité, Sire, dis-je à Réchid, je ne trouve rien dans cette lettre qui mérite tant de compliments. — Étourdi, me répondit-il, tu ne vois donc pas qu'il a employé par métaphore le mot *koudbân* au lieu de *khaizourân*, par respect pour le nom de notre mère, (que Dieu ait son âme!) »

On raconte qu'un descendant de la famille d'Omeyah s'arrêta sur le chemin que suivait Réchid et lui présenta une lettre en forme de placet, où se lisaient les quatre vers suivants :

O dépositaire du pouvoir de Dieu, mes paroles sont celles d'un homme sincère, sage et de bonne naissance!

Autant vous l'emportez sur nous, autant nous sommes, grâce à vous, supérieurs aux autres Arabes.

Abd Chems marchait après Hachem; par leur père comme par leur mère, ils étaient à une grande distance l'un de l'autre.

فَصِلِ الارحام منّا انما   عبد شمس عمّ عبد المطّلب

فاستحسن ذلك الرشيد فامر له لكلّ بيت بالف دينار وقال لو
زدتنا لزدناك   وكان الرشيد[1] ذات يوم وابو يوسف القاضى
وعبد الوهّاب الكوفى فى مجلسه فتذاكروا الرطب فقال ابو يوسف
السكّر اطيب من المُشان وقال عبد الوهاب المشان اطيب فقال
الرشيد ليحضر الطعام ودعا بعدّة من بنى هاشم كانوا هناك
فاقبلوا جميعًا على السكّر وتركوا المشان فقال الرشيد قضوا عليك
يا ابا عبد الرحمن وهم لا يعلمون فقال ابو عبد الرحمن انى لم
ار مشان قط اردى من هذا فقال له ابو يوسف هكذا هما اذا

C'est à toi de rendre notre parenté plus étroite : Abd Chems était l'oncle paternel d'Abd Mouttalib.

Le Khalife, charmé de ces paroles, lui fit donner mille dinars pour chaque *beït*, et lui dit : « Si tu avais ajouté à tes vers, nous aurions ajouté à ta récompense. » — Un jour se trouvaient chez Rechid le Kadi Abou Youçouf et Abd el-Wahhab de Koufah; la conversation roulait sur les dattes fraîches. Abou Youçouf soutenait que la qualité nommée *soukkar* (sucre) l'emportait sur celle qu'on nomme *muchân ;* Abd el-Wahhab prétendait le contraire. Le Khalife fit aussitôt servir le repas, et il y invita quelques Hachémites qui se trouvaient chez lui : ils prirent tous des dattes *sukkar* et laissèrent les *muchân*. « Père d'Abd er-Rahman, dit le Khalife à Abd el-Wahhab, ils viennent de prononcer contre toi et pourtant ils ne savaient rien de la discussion. » Celui-ci répondit qu'il n'avait jamais vu de plus mauvaises dattes *muchân* que celles qu'on avait servies; à quoi Abou Youçouf répliqua : « Il en sera toujours ainsi, lorsque les deux espèces seront l'une à côté de l'autre. »

اجتمعا ودخل عبد الملك بن صالح على الرشيد فقال له الحاجب ان امير المؤمنين قد اصيب هذه الليلة بابن ووُلِد له ابن فعزِّ وهنِّ فلما مثل بين يديه قال يا امير المؤمنين سرّك الله فيما ساءك وجعل هذه بهذه ثوابًا للصابرين وجزاءً للشاكرين ولما اشتدت علّة الرشيد وصار الى طوس وذلك فى سنة ثلاث وتسعين ومائة هوّن عليه الاطبّاء علّته فارسل الى متطبب فارسى كان هناك فاراه مآءه مع قوارير شتى فلما انتهى الى قاروره الرشيد وهو لا يعرفها قال عرّفوا صاحب هذا المآء انه هالك فليوصِ فانه لا برء له من علّته هذه فعرف الرشيد

Abd el-Melik, fils de Salih, allait rendre visite au Khalife, lorsque le chambellan le prévint que, pendant la nuit précédente, le Prince venait de perdre un fils et qu'un fils lui était né, qu'il aurait donc à joindre ses compliments de condoléance à ses félicitations. Abd el-Melik se présenta devant Réchid et lui tint ce langage : « Prince des Croyants, Dieu vous a donné une grande joie dans l'objet même de la douleur qu'il vous a infligée; il a compensé l'une par l'autre, parce qu'il récompense la résignation et rémunère la reconnaissance. » (Allusion à *Koran*, LIV, 35 et *passim*.)

La maladie dont Réchid était atteint s'aggrava pendant son voyage à Tous (193 de l'hégire). Ses médecins ne paraissant y attacher aucune importance, il envoya chercher un empirique persan établi dans cette ville. Plusieurs fioles d'urine, parmi lesquelles se trouvait celle du Khalife, lui furent présentées; en examinant cette dernière fiole dont il ne connaissait pas l'origine, le médecin ajouta : « Prévenez le malade qu'il est perdu et dites-lui qu'il fasse son testament, car sa maladie est sans remède. » Réchid, en appre-

بعوله فبكى بكاءً شديدًا وتمايل على فراشه وجعل يردد هذين البيتين[1]

ان الطبيب بطبّه ودوآئه لا يستطيع دفاع محذور القضا
ما للطبيب يموت بالدآء الذى قد كان يبرى مثله فيما مضى

واشتد ضعفه عند ما سمع من هذا الطبيب وارجف الناس بموته فلما بلغه ذلك دعا بحمار ليركبه فلما صار عليه سقطت فخذاه فلم يقدر على الثبات على السرج وقال انزلونى صدق المرجفون ثم دعا باكفان فنُشِرت بين يديه فاختار منها ما اراد وامر بحفر قبر فلما اطلع عليه قال مَا أَغْنَى عَنِّى مَالِيَهْ هَلَكَ عَنِّى سُلْطَانِيَهْ ثم دعا باخ رافع فقال ازعجتمونى حتى تجشمت هذه

nant ce funeste pronostic, pleura amèrement, et il se retourna sur sa couche, en répétant ces deux vers :

Le médecin, malgré sa science et ses remèdes, ne peut éviter l'arrêt terrible du destin.

Pourquoi faut-il qu'il succombe lui-même au mal qu'il avait su guérir autrefois chez les autres ?

La faiblesse du Prince augmenta quand il se sut condamné; aussitôt le bruit de sa mort se répandit. Il l'apprit, fit venir un âne et voulut le monter; mais ses jambes retombèrent inertes et il ne put se tenir en selle : « Aidez-moi à descendre, dit-il alors; ces nouvellistes de malheur ont dit vrai. » Il fit étendre devant lui plusieurs linceuls et en choisit un pour lui-même; il fit creuser sa fosse, et en la voyant, il s'écria : « A quoi me servent mes richesses? Ma royauté s'est évanouie. » (*Koran*, LXIX, 28 et 29.) Ensuite il ordonna qu'on amenât le frère de Rafi et lui dit : « Voilà où vous m'avez réduit, c'est vous qui m'avez forcé d'entreprendre cette expédition, malgré ma maladie et ma faiblesse. »

الاسفار مع علّتى وضعفى وكان اخو رافع بن الليث ممّن خرج
عليه ثم قال والله لاقتلنك قتلةً ما قُتِل مثلها احد قبلك ثم
امر ففصل عضوا عضوا وقد استأمن رافع بعد ذلك الى المأمون
وقد اتينا على خبره فى كتابنا فى اخبار الزمان ثم دعا من
كان فى عسكره من بنى هاشم فقال ان كل حىّ ميّت وكل جديد
بالٍ وقد نزل بى ما ترون وانا اوصيكم بثلاث الحفظ لامانتكم
والنصيحة لائمّتكم واجتماع كلمتكم وانظروا محمدا وعبد الله
فمن بغى منهما على صاحبه فردّوه عن بغيه وقبّحوا له غدره
ونكثه واقطع الرشيد فى ذلك اليوم اموالاً كثيرة وضياعا ورباعا

حدث الفضل بن الحباب الجمحى ابو خليفة ومحمد بن

Le frère de Rafi ben Leït avait pris part à la révolte (de son frère) contre Réchid : « Par Dieu, ajouta le Prince, je te ferai périr dans des supplices qui n'ont été infligés à personne jusqu'à ce jour. » En effet, il lui fit couper les membres un à un; quant à Rafi, il fut plus tard amnistié par Mamoun; son histoire se trouve dans nos Annales historiques. Après cela, Réchid réunit tous les Hachémites qui se trouvaient dans son armée et leur dit : « Tout ce qui vit doit périr; tout ce qui est jeune doit vieillir : vous voyez ce que le destin a fait de moi. Je vous adresse trois recommandations : observez religieusement vos engagements; soyez fidèles à vos *Imams* et unis entre vous; surveillez Mohammed et Abd Allah (Emin et Mamoun); si l'un des deux se révolte contre son frère, étouffez son insurrection, flétrissez sa perfidie et sa déloyauté. » Ce même jour, il distribua des sommes considérables, des domaines et des maisons.

Abou Khalifah Fadl, fils de Khabbab Djoumahi, et Mohammed, fils de Haçan, fils de Doreïd, rapportent, d'après

الحسن بن دريد عن الرياشى عن الاصمعى قال دخلت يومًا
على الرشيد وهو ينظر فى كتاب ودموعه تنحدر على خديه
فظللت قائمًا حتى سكن وحان منه التفاتة فقال اجلس يا
اصمعى فجلست فقال لى أرأيت ما كان قلت نعم يا امير المؤمنين
قال اما والله لو كان لامر الدنيا ما رأيتَ هذا ثم رمى بالقرطاس
الىّ فاذا فيه شعر لابى العتاهية بخطّ جليل وهو(1)

هل انت معتبر بمن خُلِيَت ... منه غداةَ مضى دساكره
وبمن اذلّ الموت مصرعه ... فتبرأت منه عشائره
وبمن خلت منه اسرّته ... وبمن خلت منه منابره
اين الملوك واين غيرهم ... صاروا مصيرًا انت صائره
يا مؤثر الدنيا بلذّته ... والمستعدّ لمن يفاخره

Reyachi, le récit suivant dû à Asmâyi. « Je trouvai un jour Réchid lisant un écrit : des larmes coulaient le long de ses joues. Je restai debout, attendant qu'il se calmât et qu'il fît attention à moi; enfin il m'invita à m'asseoir, et, quand j'eus pris ma place, il me demanda si j'avais été témoin de ses larmes. « Oui, Sire, » répondis-je. — Tu ne les aurais pas vues couler pour un bien de ce monde, » me dit-il, et il me tendit la feuille qu'il tenait à la main et sur laquelle étaient tracés les vers suivants d'Abou'l-Atahyah en beaux caractères :

Profiteras-tu de l'exemple que te présente celui qui a laissé désertes ses demeures splendides, le matin de sa mort;

Celui dont le cadavre gît abattu par le trépas, et abandonné par ses proches parents;

Celui dont le trône et les chaires demeurent vacants ?

Où sont les rois et tous ceux qui vivaient avant toi? ils sont allés où tu iras à ton tour.

Ô toi qui as opté pour le monde et ses plaisirs, toi dont l'oreille est sans cesse prête à recueillir la flatterie,

نل ما بدا لك ان تنال من الـــدنـيـا فان المـوت آخـره

ثم قال كانى والله أُخاطَب بذلك دون الناس ولم يلبث بعد ذلك الا قـلـيلاً حتى مات قال المسعودى قد ذكرنا جملاً وجوامع من اخبار الرشيد فيما سلف من كـتـبـنـا وفى هذا الكتاب ولم نذكر فيما سلف من اخبار الرشيد فى هذا الكتاب شيئًا من اخبار البرامـكـة فلنذكر الآن جملاً من اخبـارهم فى باب نفرده لها نذكـر فيه السعود من ايامهم والنحوس وان كنا قد اتينا على سائر اخبارهم والزهر من ايامهم فيما سلف من كتبنا[1]،

Épuise toutes les jouissances de ce monde, la mort en est toujours le terme.

— « Ne dirait-on pas, ajouta Réchid, que ces paroles s'adressent exclusivement à moi? » Très-peu de temps après il expira.

Les faits principaux, les généralités du règne de Réchid se trouvent dans nos ouvrages précédents et dans ce livre. Mais en mentionnant l'histoire de ce Khalife, nous n'avons encore rien dit ici de celle des Barmécides; nous allons donc consacrer le chapitre suivant à retracer rapidement cette histoire, les phases de leur prospérité et de leur chute, indépendamment des détails que nous avons donnés ailleurs sur cette famille et sur la période brillante de sa faveur.

الباب الثانى عشر بعد المائة

ذكر البرامكة واخبارهم وما كان منهم فى ايامهم

قال المسعودى لم يبلغ مبلغ خالد بن برمك احد من ولده فى جودة رأيه وبأسه وعلمه وجلاله لا يحيى فى رأيه ووفور عقله ولا الفضل بن يحيى فى جوده وبراعته ولا جعفر بن يحيى فى كتابته وفصاحة لسانه ولا محمد بن يحيى فى سروه وبُعد همّته ولا موسى بن يحيى فى شجاعته وبأسه وفيمن ذكرنا يقول ابو الغول الشاعر

اولاد يحيى بن خالدٍ وهم   اربعة سيّدٌ ومتبوعُ

CHAPITRE CXII.

LES BARMÉCIDES; LEUR HISTOIRE; RÔLE QU'ILS ONT JOUÉ À CETTE ÉPOQUE.

Khalid, fils de Barmek, par sa profonde sagesse, son énergie, son savoir, sa puissance, n'eut point de rivaux, même parmi ses enfants : ni son fils Yahya, malgré sa prudence et son intelligence profonde; ni les fils de Yahya, Fadl, avec sa générosité et ses talents; Djàfar, avec son mérite d'écrivain et d'orateur; Mohammed, avec la noblesse de ses sentiments et ses vues élevées; Mouça, si brave et si énergique, ne purent atteindre au rang de Khalid. Le poëte Abou'l-Goul a exalté leur mérite dans les vers suivants :

Les enfants de Yahya ben Khalid sont quatre princes, tous dignes de commander.

الخير فيهم اذا سألت بهم   مفرّق فيهم ومجموعُ

فلما افضت الخلافة الى الرشيد استوزر البرامكة فاحتجنوا الاموال دونه حتى كان يحتاج الى اليسير من المال فلا يقدر عليه وكان ايقاع الرشيد بهم فى سنة سبع وثمانين ومائة واختلف الناس فى سبب ايقاعه بهم فاما الظاهر فاحتجان الاموال وانهم اطلقوا رجلاً من آل ابى طالب كان فى ايديهم واما الباطن فلا يُعلم وقد ذُكرت اشياء والله اعلم بها مما سنورده ما سنح منها ونأتى لما ذكره وايراده فى هذا الباب من اخبارهم بعد ان نذكر لمعا من غرر ايامهم والزهر من اوقاتهم[1]

ذكر ذو معرفة باخبار البرامكة انه ورد على الرشيد فى يوم

Si tu cherches à connaître leurs vertus, elles sont réparties entre eux et réunies en eux tous.

Les Barmécides élevés au rang de vizirs par Rechid, lorsqu'il arriva au Khalifat, attirèrent à eux toutes les richesses de l'empire, sans les partager avec le monarque, qui ne pouvait obtenir d'eux les sommes, même minimes, dont il avait besoin. Ce fut l'an 187 de l'hégire que Rechid les renversa; les causes de leur disgrâce sont diversement expliquées : les motifs apparents furent l'accaparement des richesses et l'ordre donné par eux de mettre en liberté un descendant d'Abou Talib, dont la garde leur avait été confiée; mais, quant aux causes intimes, elles restent ignorées. On en a donné différentes explications. Dieu seul connaît la véritable; nous allons rapporter les principales, celles qui se présentent à notre esprit dans ce chapitre consacré à leur histoire; mais esquissons d'abord les faits importants des jours de leur faveur.

Au rapport d'un de ceux qui connaissent bien l'historique

من الايام كتاب صاحب البريد بخراسان ويحيى بن خالد بين يديه ويذكر فيه ان الفضل بن يحيى متشاغل بالصيد وادمان اللذّات عن النظر فى امور الرعية فلما قرأه الرشيد رمى به الى يحيى وقال له يا ابة اقرأ هذا الكتاب واكتب اليه كتابًا يردعه عن مثل هذا فمدّ يحيى يده الى دواة الرشيد فكتب الى الفضل على ظهر كتاب صاحب البريد حفظك اللّه يا بنىّ وامتع بك قد انتهى الى امير المؤمنين ما انت عليه من التشاغل بالصيد ومداومة اللذّات عن النظر فى امور الرعية ما انكره فعاود ما هو ازين بك فانه من عاد الى ما يزينه او يشينه لم يعرفه اهل دهره الا به والسلام ، وكتب فى اسفله هذه الابيات

de la famille de Barmek, Réchid, un jour qu'il avait auprès de lui Yahya ben Khalid, reçut du directeur des postes dans le Khoraçân une dépêche dans laquelle il l'informait que la chasse et le soin exclusif de ses plaisirs détournaient Fadl, fils de Yahya, du gouvernement des affaires. Réchid, après avoir parcouru la lettre, la jeta devant Yahya en disant : « Cher père, lisez ce message et écrivez à votre fils dans des termes qui préviendront de semblables écarts. » Yahya prit l'écritoire du Khalife et ajouta les lignes suivantes, adressées à Fadl, sur le verso de la dépêche du chef des postes : « Mon enfant, que Dieu te protége et qu'il te conserve à notre affection! Le Prince des Croyants vient d'apprendre que, sans cesse occupé de chasse et d'amusements, tu négliges le gouvernement de tes administrés; il réprouve ta conduite. Reviens à des occupations qui te feront plus d'honneur; car des habitudes honorables ou déshonorantes qu'un homme a prises dépend le jugement que ses contemporains portent de lui. Adieu. » Quelques vers terminaient cette lettre :

انصب نهارا فى طلاب العُلى واصبر على فقد لقاء الحبيب
حتى اذا الليل بدا مقبلاً واستترت فيه وجوه العيوب
فكابد الليل بما تشتهى فانما الليل نهار الاريب
كم من فتى تحسبه ناسكًا يستقبل الليل بامر عجيب
القى عليه الليل استاره فبات فى لهو وعيش خصيب
ولذّة الاحمق مكشوفة يسعى بها كل عدوٍّ رقيب

والرشيد ينظر الى ما يكتب يحيى فلما فرغ قال له ابلغت يا ابه فلما ورد الكتاب على الفضل لم يفارق المسجد نهارا الى ان انصرف عن عمله. حدّث اسحق بن ابرهيم الموصلى قال جلس الرشيد يومًا مع البرامكة على الشراب فغنت جارية احضرها يحيى بن خالد هذا الصوت

Consacre ta journée à la poursuite de la gloire et supporte patiemment l'absence de l'être que tu chéris;

Puis lorsque la nuit s'avance, lorsqu'elle jette un voile sur les fautes,

Profite de sa connivence pour te livrer au plaisir : l'homme bien avisé fait de la nuit le jour.

Combien, parmi ceux dont tu admires l'austérité, passent d'une étrange façon les heures de la nuit!

Protégés par les voiles dont elle les couvre, ils veillent au sein des plaisirs et des voluptés.

Le sot met seul ses plaisirs au grand jour et s'expose aux critiques de l'ennemi qui l'épie.

Rechid suivait de l'œil les lignes tracées par Yahya; la lettre terminée, il lui dit : « Cher père, c'est à merveille. » Quant à Fadl, dès qu'il eut reçu cette lettre, il passa toutes ses journées à la mosquée et cela jusqu'au moment où il résilia ses fonctions. — Ishak, fils d'Ibrahim Moçouli, raconte que, dans un festin où Rechid avait réuni les Barmécides, une jeune fille amenée par Yahya, fils de Khalid, chanta l'air suivant

ارقتُ حتى كانّى اعشق الارقا وذبتُ حتى كانّ السقم لى خُلِقا
وفاض دمعى على قلبى فاغرقه فمن رأى غَرِقًا فى المآء محترقا

قال الرشيد لمن هذا الصوت فقيل لخالد بن يزيد الكاتب فقال علىّ به قال خالد فأُحضِرتُ فقال للجارية اعيدى فاعادت فقال لى لمن هذا قلت لى يا امير المؤمنين فنحن كذلك اذ اقبلت وصيفة بيدها تفاحة مكتوب عليها بغالية

سرورك الهاك عن موعدٍ فصيّرت تفاحتى تذكره

قال فاخذ الرشيد تفاحة اخرى وكتب عليها

تقاضيتِ وعدى ولم انسه فتفاحتى هذه معذره

ثم قال له يا خالد قل فى هذا شيئًا فقلت

Mes veilles sont si longues qu'on me croirait l'amant de l'insomnie; mon corps se consume à ce point que la souffrance semble innée en lui.
Mon cœur est englouti dans un torrent de larmes. A-t-on vu jamais un être brûler au fond de l'eau?

Réchid voulut connaître l'auteur de ces paroles; on lui nomma Khalid, fils de Yézid, *le secrétaire;* il le fit venir. Laissons parler Khalid : « Lorsque je fus en présence du Khalife, il ordonna à la chanteuse de redire son air; l'exécution terminée, il me demanda de qui était la poésie : « Prince des Croyants, lui répondis-je, elle est de moi. » Nous en étions là, lorsqu'une esclave se présenta tenant à la main une pomme sur laquelle était tracé, à l'encre musquée, le vers que voici :

Le bonheur t'a fait oublier une promesse : je charge cette pomme de te la rappeler.

Réchid prit une autre pomme sur laquelle il écrivit :

Tu réclames l'accomplissement d'une promesse que je n'ai pas oubliée : cette pomme plaidera mon excuse.

Il m'invita ensuite à improviser quelque chose sur ce sujet, et je dis ces vers :

بتفاحة خرجت بالدرّ من فيها   اشهى الىّ من الدنيا بما فيها
بيضاء في حمرة عُلّت بغالية   كأنما قُطفت من خدّ مهديها

حدث المبرّد قال حدثني الجاحظ عن من اخبره عن انس بن ابي شيخ قال ركب جعفر بن يحيى ذات يوم وامر خادمًا له ان يحمل معه الف دينار وقال له ساجعل طريقي على الاصمعي فاذا حدثني فرأيتني قد ضحكت فضع الدنانير بين يديه ونزل جعفر عند الاصمعي فجعل الاصمعي يحدثه كلّ اعجوبة ونادرة يضحك منها فلم يضحك وخرج من عنده فقال له انس بن ابي شيخ لقد رأيت منك عجب امرت بدفع الف دينار الى الاصمعي ثم نهضت وقد اضحكك بكل جهده فلم تضحك وليس من عادتك ان تردّ الى بيت مالك ما قد خرج عنه فقال له

Une pomme où se trouve l'empreinte des perles qui ornent sa bouche est pour moi plus enviable que le monde et ses richesses.

Blanche, rehaussée de rouge et couverte de lettres parfumées, on la croirait cueillie aux joues de celle qui l'a offerte.

Moberred doit à Djahiz le fait suivant transmis à celui-ci par quelqu'un qui le tenait d'Anas, fils d'Abou Cheikh. Un jour, Djâfar, fils de Yahya, monta à cheval et ordonna à un de ses serviteurs de prendre une somme de mille dinars, et ajoutant : « Je vais me rendre chez Asmâyi : si tu me vois rire des récits qu'il me fera, tu lui remettras cet or. » Il fit sa visite, Asmayi se mit à lui raconter les choses les plus amusantes, les nouvelles les plus gaies, sans réussir à le dérider. Lorsque Djâfar sortit de chez son hôte, Anas, fils d'Abou Cheikh, lui dit : « Vous venez de m'étonner : vous destiniez à Asmâyi un présent de mille dinars, et, après qu'il s'est épuisé en efforts pour vous amuser, vous sortez de chez lui sans même avoir souri ; ce n'est pas cependant votre habitude de remettre dans votre bourse l'argent que

جعفر ويحك انه قد وصل اليه مائة الف درهم من اموالنا
قبل هذه المدّة فرأيت فى داره خبًّا مكسورًا وعليه درّاعة
خلق وتحته مقعدًا وسخًا وكل شيء رأيته عنده رثًّا وانا ارى ان
لسان النعمة انطق من لسانه وان ظهور الصنيعة امدح واهجى
من مدحه وهجائه فعلى اىّ وجه اعطيه اذا كانت الصنيعة
لم تظهر عنده ولم تنطق النعمة بالشكر عنه   وفى الرشيد
وجعفر بن يحيى يقول الشاعر(1)

ليهن الرشيد خلافاته   وامر الذى قد وهى عقده
اضاف الى بيعةٍ بيعةً   فقام بها جعفر وحده
بنو برمك اسّسوا ملكه   وشدّوا لوارثه عهده

vous en avez tiré. — Mon cher, lui répondit Djâfar, Asmâyi a déjà reçu de moi cent mille dirhems, et pourtant je n'ai trouvé chez lui que lambeaux et guenilles; il portait un vieux pagne déchiré; il était assis sur un coussin crasseux; tout chez lui avait un aspect misérable. Or, je suis d'avis que le spectacle de son bonheur serait plus éloquent que son langage, et que la vue de mes bienfaits porterait en soi une louange ou une satire supérieures à celles qu'il compose. Pourquoi donc le gratifierais-je de mes dons, puisque rien ne proclame chez lui les bienfaits qu'il a reçus de moi, puisqu'il ne me prouve pas, en étant heureux, qu'il est reconnaissant? » — Un poëte a parlé en ces termes de Réchid et de Djâfar, fils de Yahya :

Glorifions Réchid de régner plusieurs fois, et d'avoir su fortifier les liens relâchés du commandement.

Après un premier serment (en faveur d'Emin), il en a obtenu un autre (pour Mamoun), et le succès en est dû au seul Djâfar.

Les fils de Barmek ont fondé sa royauté et assuré le trône à son héritier.

وقد كان يحيى بن خالد بن برمك ذا علم ومعرفة وبحث
ونظر وكان له مجلس يجتمع فيه كثير من اهل البحث والنظر
من متكلمى الاسلام وغيرهم من اهل الآراء والنحل فقال لهم
يحيى يومًا وقد اجتمعوا عنده قد اكثرتم الكلام فى الكمون
والظهور والقدم والحدوث والبقى والاثبات والحركة والسكون
والمماسّة والمباينة والموجود والمعدوم والاجسام والاعراض
والتعديل والتجريح[1] ونفى الصفات واثباتها والاستطاعة
والافعال والجوهر والكمية والكيفية والمضاف والكون والفساد
والامامة أنصّ هى ام اختيار وسائر ما توردونه من الكلام فى
الاصول والفروع فاشرعوا الآن فى الكلام فى العشق على غير منازعة

Yahya, fils de Khalid ben Barmek, homme instruit, éclairé, partisan de la discussion et du libre examen, réunissait chez lui en conférences plusieurs controversistes célèbres parmi les théologiens de l'islam, les libres penseurs et les docteurs de différentes sectes. Dans une de ces réunions il leur parla en ces termes : « Vous avez longuement disserté sur la théorie du recèlement et de l'apparition, sur la préexistence et la création, sur la durée et la stabilité, le mouvement et le repos, l'union et la séparation (de la substance divine); sur l'existence et le néant; les corps et les accidents; l'approbation et la réfutation (des *isnad* ou autorités traditionnaires); sur l'absence ou l'existence d'attributs (en Dieu); la force potentielle et agissante; la substance, la quantité, la modalité, la relation; la vie et l'anéantissement. Vous avez examiné si la qualité d'Imam est de droit divin, ou élective; vous avez épuisé toutes les questions métaphysiques dans leurs principes et leurs corollaires. Occupez-vous aujourd'hui de décrire *l'amour;* mais, sans entamer de discussion, que chacun de vous se borne à en

منكم وليورد كلّ واحد منكم ما سنح له فيه وخطر ايراده ببالة فابتدا[1] الاوّل وهو علىّ بن الهيثم كان امامى المذهب من المشهورين من متكلمى الشيعة فقال ايها الوزير العشق ثمرة المشاكلة وهو دليل على تمازج الروحين وهو من بحر اللطافة ورقّة الصنيعة وصفا الجوهر وليس يحدّ لسعته والزيادة فيه نقصان من الجسد قال الثانى وهو ابو مالك الحضرمى وكان خارجى المذهب وهم الشراة ايها الوزير العشق نفث السحر وهو اخفى واحرّ من الجمر ولا يكون الّا بازدواج النفسين وامتزاج الشكلين وله تغوّل فى القلب كتغوّل صبب المزن فى خلل الرمل وهو ملك على الخصال تنقاد له العقول وتسكن له الآرآء[2] قال الثالث وهو محمد بن الهذيل العلّاف وكان معتزلى المذهب

donner une définition sommaire, telle que son esprit la lui suggérera. » Le premier qui prit la parole fut Ali, fils d'El-Heïtem, de la secte imamite et théologien célèbre parmi les Chiites : « Vizir, dit ce docteur, l'amour est le fruit de la conformité des espèces et l'indice de la fusion de deux âmes ; il émane de la beauté divine, du principe pur et subtil de la substance. Son étendue est sans limites; son accroissement, une cause de déperdition pour le corps. » — Le second orateur, Abou Malik, originaire du Hadramaut, appartenant à la secte des Kharédjites connus sous le nom de *Chorat*, s'exprima ainsi : « Vizir, l'amour est un souffle magique : il est plus caché et plus incandescent que le charbon; il n'existe que par l'union de deux âmes et le mélange de deux formes. Il pénètre et s'infuse dans le cœur, comme l'eau des nuages, dans les pores de la terre; il règne sur toutes choses, soumet les intelligences et dompte les volontés. » — Le troisième qui prit la parole fut Mohammed, fils de Hodeïl, surnommé

وشيخ البصريين ايها الوزير العشق يختم على النواظر ويطبع على الافئدة مرتعه في الاجساد ومسرعه في الاكباد وصاحبه متصرف الظنون متغير الاوهام لا يصفو له موجود ولا يسلم له موعود تسرع اليه النوائب وهو جرعة من نقيع الموت ونغبَة من حياض الثكل غير ان العشق من اريحية تكون في الطبع وطلاوة توجد في الشمائل وصاحبه جواد لا يصغى الى داعية المنع ولا يسمع لنازع العذل قال الرابع [1] وهو هشام بن الحكم الكوفي شيخ الامامية في وقته وكبير الصنعة في عصره ايها الوزير العشق حبالة نصبها الدهر فلا يصيد بها الّا اهل التخالص في النوائب فاذا علق المحبّ في شبكتها ونشب في اثنائها فبعيد

illaf (marchand de fourrages); il était moutazélite et Cheikh de l'école de Basrah : « L'amour, dit-il, met son cachet sur les yeux, et imprime son sceau sur les cœurs; il circule dans le corps et pénètre au fond des entrailles. Il jette le désordre dans la pensée et la mobilité dans l'esprit; rien ne reste pur avec lui; aucune promesse ne le lie; toutes les infortunes tombent sur lui. L'amour est une goutte puisée à l'océan de la mort, une gorgée prise aux réservoirs du trépas. Mais il tire sa force d'expansion de la nature même et de la beauté qui réside dans les êtres. L'homme qui aime est prodigue, sourd aux appels de la prudence, insensible aux reproches. » — Hicham, fils de Hakem, originaire de Koufah, Cheikh des Imamites de son temps et écrivain célèbre, fut le quatrième qui parla : « Vizir, dit-il, la destinée a placé l'amour comme un filet, où ne peuvent tomber que les cœurs sincères dans l'infortune. Quand un amant tombe dans ses lacs et se prend à ses pièges, il ne lui est plus possible de s'en tirer sain et sauf ni de s'échapper en fuyant. L'amour naît

به ان يقوم سليمًا او يتخلص وشيكا ولا يكون الّا من اعتدال
الصورة وتكافؤ فى الطريقة ومُلاءمة فى الهمّة له مقتل فى صميم
الكبد ومهجة القلب يعقد اللسان الفصيح ويترك المالك مملوكًا
والسيّد خولاً حتى يخضع لعبد عبده قال الخامس وهو
ابرهيم بن يسّار النظّام وكان معتزلى المذهب وكان من نظار
البصريين فى عصره ايها الوزير العشق ارقّ من السراب[1] وادبّ
من الشراب وهو من طينة عطرة عُجنت فى اناء الجلالة حلو
للمجتنى ما اقتصد فاذا فرط عاد خُبلاً قاتلاً وفسادًا معطلاً لا
يطمع العلاج فى صلاحه له سحابة غزيرة تهمى على القلوب
فتعشب شغفًا وتثمر كلفًا وصريعه دائم اللوعة ضيّق المتنفس

de la beauté de la forme, de l'affinité et de la sympathie des âmes. Avec lui la mort pénètre jusqu'aux entrailles et au fond du cœur; la langue la plus éloquente se glace; le roi devient sujet, le maître devient esclave et s'humilie devant le plus infime de ses serviteurs. » — Le cinquième fut Ibrahim, fils de Yassar, surnommé *Nazzam*, de la secte moutazélite et l'un des principaux dialecticiens de l'école de Basrah à cette époque : « L'amour, dit-il au Vizir, est plus subtil que le mirage, plus prompt que le vin circulant dans les veines. C'est une argile délicate, pétrie dans la cuve de la puissance divine. Tant qu'il est modéré, ses fruits sont pleins de saveur; mais s'il dépasse les bornes, il devient une folie mortelle, un mal dont les ravages sont terribles et dont on ne peut espérer le remède. Semblable à un nuage, il se fond en pluie sur les cœurs; il y fait germer le trouble et fructifier la douleur. L'homme vaincu par l'amour souffre sans trêve; sa poitrine se soulève avec effort, la paralysie le menace; toujours plongé dans sa mélancolie, il passe ses

مشارب للزمن طويل التفكر اذا اجنّه الليل ارِق واذا اوضحه
النهار قلق صومه البلوى وافطاره الشكوى قال السادس وهو
علىّ بن منصور وكان امامى المذهب من نظار الشيعة وهو صاحب
هشام بن الحكم العشق ايها الوزير داء لطيف المرى يمتزج
بالنفس ويخامرها ويمشى فى الآرآء فيقبض فيها لا يصحو شاربه
ولا يفيق نزيفه وهو من ناحية المطابقة والمجانسة فى التركيب
والصنعة قال السابع وهو معمر بن سليمان وكان معتزلى
المذهب وشيخا من شيوخهم المقدمين فيها العشق ايها الوزير
نتيجة المشاكلة وعرس المشابهة له دبيب كدبيب النمل اسيره
شديد الوثاق وصريعه قلّ ما يُقام وهو يفارق الطبائع واتصال

nuits sans sommeil, ses jours dans l'anxiété : la douleur l'affame, et il ne se nourrit que de gémissements. » — Un sixième orateur, Ali, fils de Mansour, de la secte des Imamites, dialecticien des Chiites et disciple de Hicham, fils de Hakem, s'exprima ainsi : « L'amour est un mal léger au début, qui s'infiltre dans l'âme, et la façonne à son gré; il pénètre dans la pensée et l'envahit rapidement. Quiconque boit à sa coupe ne se guérit pas de son ivresse; quiconque est renversé par lui ne se relève plus. L'amour dérive de l'identité et de l'homogénéité des formes et de la création. » — La septième définition fut donnée par Moutamir, fils de Suleiman, un des principaux Cheikhs de l'école moutazelite. « Ô Vizir, dit-il à Yahya, l'amour est le résultat de la conformité de nature, et le produit de la parité des espèces; il pénètre [dans le cœur] comme la fourmi; celui qu'il asservit ne peut briser ses liens, celui qu'il terrasse peut rarement se relever. Il distingue les natures diverses et l'union des âmes; il appelle les cœurs et rapproche les caractères. Mais son bonheur est de courte durée, troublé par l'attente

الارواح وبداى الضمائر وتجاور الضرائب والتمتع به لا يتمّ
سروره توقعًا للفراق وعند التلاق متوقيًا للوشاة سمتها الفلاسفة
هاذم المسكة وهادم البنية قال الثامن وهو بشر بن المعتمر
وكان معتزلى المذهب وشيخ البغداديين واستاذ النظاريين
والمتكلمين منهم مثل جعفر بن حرب وجعفر بن منتشر
وغيرهم من متكلمى البغداديين العشق ايها الوزير مِنفاة
للهجوع مِدعاة للخضوع صاحبه اذلّ من النقد وان كان فى شدّة
الاسد يهش لكلّ عبد ويؤسر بكلّ طمع يتغوه بالامانى ويتعلل
بالاطماع[1] قال التاسع وهو ثُمامة بن اشرس وكان معتزلى
المذهب العشق ايها الوزير هو اذا تفاوحت جواهر النفوس
بوصول المشاكلة والمناسبة والمساكنة انبعثت لمح نور ساطع

d'une séparation et altéré, dans ses plus doux moments, par la crainte de la médisance. Aussi les philosophes l'ont surnommé l'arme qui pénètre dans la chair et qui ruine l'édifice (du corps humain). » — Bichr, fils de Moutamir parla le huitième. Ce savant moutazélite était un Cheïkh de l'école de Bagdad, le maître des dialecticiens et des théologiens de cette ville, tels que Djâfar, fils de Harb, Djâfar, fils de Mountachir, etc. « L'amour, dit-il, tue le sommeil et engendre l'abjection. L'homme soumis à son empire ne vaut pas une brebis difforme. Eût-il la puissance du lion, il s'humilie devant tout ce qui est esclave et devient lui-même l'esclave de ses désirs; il ne parle que de ses espérances et ne s'occupe que de sa passion. » — Le neuvième qui prit la parole fut Toumamah, fils d'Achras, de la secte des Moutazélites : « Vizir, dit-il, lorsque la substance dont les âmes sont formées aspire les émanations de l'identité, de l'homogénéité et de la relation, elle darde les rayons d'une lumière éclatante qui éclaire les regards de l'intelligence,

تستضيء به نواظر العقل وتهتز لاشراقه طبائع الحياة فيتصور
من ذلك اللمح نور خالص لاصق بالنفس متصل بجوهريتها
يسمى عشقا قال العاشر وهو السكّال وكان امامى المذهب
وصاحب هشام بن الحكم ايها الوزير العشق ثمرة المشاكلة
وعقب المناسبة وهو دليل على روح الحكمة وشاهد على رحم
التجانس فهو يسرى فى البنية سريان الشراب وصاحبه نيّر
الفرحة مشرق الطبيعة فائق الشمائل وفى حركات حسّه شواهد
للابصار فاذا اراد اعزاز احد ابتداه بذلّه قال الحادى عشر
وهو الصبّاح بن الوليد وكان مرجى المذهب العشق ايها الوزير
يعدى خبره دون اثره ولا يستنوه قلب امرئ موسوم بالمراد
ولطف الصورة ولا يعلو الا عن سبب المشاكل والى غاية الرقة

et réchauffe de son ardeur les sources de la vie. De ce foyer sort une flamme pure qui s'attache à l'âme et s'incorpore à son essence : voilà ce qu'on nomme *l'amour.* » — Sakkal, de l'école imamite et disciple de Hicham, fils de Hakem, donna la dixième définition. « L'amour, dit-il, est engendré par la bonté et produit par l'homogénéité; il prouve l'existence du principe immatériel de la sympathie et démontre l'attachement mutuel des espèces. Il envahit le corps comme l'ivresse qui résulte du vin. Celui qui aime est illuminé d'une flamme intérieure; tout son être resplendit; ses qualités le placent au-dessus des autres hommes. Mais l'agitation de ses sens décèle sa passion aux regards, et, avant d'être glorifié, il débute par l'humiliation. » — Le onzième docteur Sabbah, fils de Welid, de la secte merdjite, définit ainsi l'amour : « La parole est moins prompte que les effets de cette passion. Le cœur d'un homme dont la pureté et la beauté sont notoires ne repousse pas l'amour, car c'est l'analogie des espèces qui seule le fait naître; le propre

يُضاف صاحبه قال الثانى عشر وهو ابرهيم بن ملك متفقه
البصريين وكان جدلاً لا يُعرف له مذهب ولا يختصّ الى فرقة
فيضاف اليها العشق ايها الوزير سوانح تسنح للمرء تجزه تارةً
وتوسئه اخرى وهى التى يضرم احشاؤه بوجد قلبه قال
الثالث عشر وهو الموبذ وكان مجوس المذهب وقاضى المجوس
وهذه سمة بالفهلوية وهى الفارسية الاولى العشق ايها الوزير
نار يتأجّ فى تامور القلوب تتوهج ضرامها بين الجوانح واللبّ فتوجد
بوجود الاشخاص والتحام الاجرام لان منشؤها عن حركات
حيوانية وعلل هيولانية وهو ريحان التصابى وبستان التحابى
ومسترح الروح ومنزهته الاسطقسات تولده والنجوم تنتجه
والارياح تلجه وعلل الاسرار العلوية تصوّره ثم العشق من سنح

d'une nature délicate est d'être capable d'aimer. » — Ibrahim, fils de Malik, jurisconsulte de Basrah, controversiste habile, qui n'appartenait à aucune école et ne se rattachait à aucune secte en particulier, parla le douzième : « Vizir, dit-il, l'amour n'est qu'une suite de visions qui apparaissent à l'homme, tantôt désespérées, tantôt consolantes, et par l'inquiétude qu'elles engendrent dans son cœur elles consument ses entrailles. » — Le treizième orateur fut un Mobed, c'est-à-dire, juge de la secte des mages, ce que signifie le terme *Mobed* en pehlevi, ancienne forme du persan : « Vizir, dit-il, l'amour est un feu qui s'allume dans le péricarde et se propage entre les côtes et le cœur. Il est inhérent à l'existence des êtres et à l'action des corps célestes : son origine est dans l'impulsion animale et dépend de causes matérielles. Il est la fleur de la jeunesse, le jardin de la générosité, le charme de l'âme et son divertissement. Les éléments l'engendrent; les astres le produisent au jour; les vents le meuvent; l'action des mystères sublimes lui donne

الجواهر وكريم العناصر وتداعى الضمائر واتفاق الاهوا وتمازج
الارواح وتراوح الاشباح وتخالص القلوب وتعارف الافئدة ولا
يكون الّا من اعتدال الصورة وذكا الفطنة وتجود الحاسّة وصفا
المزاج واستواء التركيب والتأليف لان علّته علوية تنبعث
خواطره بحركات فلكية وتنتسق فروعه بحواسّ جسدانية قال
المسعودى وقد تقدم تنازع الناس ممن تقدم وتأخر فى ابتداء
وقوع الهوى وكيفيته وهل كون ذلك من نظر وسماع واختيار
واضطرار وما علّة وقوعه من بعد ان لم يكن ثم عدمه من
بعد كونه وهل ذلك فعل للنفس الناطقة او فعل للجسم وطباعه
فذكر عن بقراط انه قال الهوى امتزاج النفس كما لو امتزج

sa forme. Puis il se combine avec le meilleur de la substance, avec les éléments les plus purs. Il provoque l'attraction des cœurs, la conformité des passions, la fusion des âmes, le rapprochement des semblables, la pureté des sentiments et la sympathie. Il ne peut exister sans la beauté, sans l'intelligence, sans la délicatesse des sens, sans la santé, l'harmonie et l'équilibre des forces; car son origine sublime donne naissance à des mouvements dans les sphères célestes qui correspondent ensuite avec la sensation dont les corps sont doués. »

Nous avons déjà parlé des discussions auxquelles les anciens et les modernes se sont livrés relativement à la première manifestation et à la nature de l'amour : résulte-t-il du sens de la vue et de l'ouïe, de la volonté ou de la fatalité ? Quelles sont les causes qui le font naître là où il n'existait pas, et celles qui le détruisent après sa manifestation ? Sont-elles dues à l'âme raisonnable, ou bien au corps et à son tempérament ? Voici la définition qu'on attribue à Hippocrate : « Cette passion, dit-il, consiste dans le mélange de deux

المآء بمآء مثله عسُر تخليصه على مخلصه بل لا يبلغ بحيلة من
الاحتيال والنفس الطف من المآء وارقّ مسلكًا فمن اجل ذلك
لا تزيله الليالى ولا يخلقه الدهر ولا يدفعه دافع دقّ عن
الاوهام مسلكه وخفى عن الابصار موضعه وحارت العقول عن
كيفية تمكنه غير ان ابتداء حركته وعظم سلطانه من
القلب ثم ينقسم على سائر الاعضآء فتبدو الرعدة فى الاطراف
والصفرة فى الالوان واللجلجة فى الكلام والضعف فى الرأى والوبل
والعَثار حتى ينسب صاحبه الى النقص وقد ذهب كثير من
الطبيعيين وذوى الفحص من المتطببين [1] الى ان العشق طمع
يتولّد فى القلب وينمى وتجتمع اليه موادّ من الحرص فكلما قوى

âmes, analogue au mélange de deux eaux de même nature, qu'il est difficile, et même impossible, par quelque procédé que ce soit, de séparer. L'âme étant plus fine, plus subtile en son cours que l'eau même, l'action du temps ne peut effacer l'amour, la durée ne peut l'amoindrir ni l'user et il résiste à tous les obstacles. Sa marche échappe à toute conjecture et son centre d'action, à tous les regards. La raison ne peut dire comment il établit son empire : elle sait seulement que son point de départ et sa principale puissance sont dans le cœur, d'où il se répand dans tous les membres. Alors se manifestent le tremblement dans les extrémités, la pâleur, l'embarras de la parole, l'affaiblissement de l'esprit, la tristesse et d'autres phénomènes morbides qui font croire à une diminution de l'intelligence chez celui qui subit l'empire de cette passion. Plusieurs de ceux qui s'occupent de l'étude de la nature et de recherches médicales considèrent l'amour comme un appétit qui prend naissance dans le cœur, s'y développe et attire à lui tous les éléments du désir. A me-

ازداد صاحبه فى الاهتياج واللّجاج والتمادى فى الفكر والامانى والهيمان والاحزان وضيق الصدر وكثرة الفكر وقلّة الطعم وفساد العقل ويُبس الدماغ وذهاب النفس وذلك ان التمادى فى الطمع يحرق الدم فاذا احترق الدم استحال الى السوداء فاذا قويت السوداء جلبت الفكر[1] استعلت الحرارة فالتهبت الصفراء وتكدرت واستحالت الى الفساد فتلحق حينئذ بالسوداء وتصير مادّة لها فتقوى ومن طبائع السوداء الفكر فاذا فسد الفكر اختلطت الكيموسات بالفساد ومع الاختلاط يكون الفدامة ونقصان العقل ورجاء ما لا يكون ولا يتمّ حتى يؤدى ذلك الى الجنون فحينئذ ربما قتل العاشق نفسه وربما مات غمًّا وحزنًا وربما نظر الى معشوقته فيموت فرحًا وحسنًا

sure que sa force s'accroît, l'homme devient plus agité, plus irritable; il s'absorbe dans ses pensées, ses vagues aspirations et ses tristesses; il respire avec effort, ne sort plus de ses rêveries et perd l'appétit; son intelligence dépérit, son cerveau se dessèche, sa vie s'épuise; car, par l'action persistante du désir, le sang s'échauffe et se convertit en bile noire. Celle-ci s'accroît et envahit le siège de la pensée; la fièvre se développe; alors la bile jaune s'enflamme, se trouble, se corrompt et finit par se mêler à l'atrabile, dont elle devient partie intégrante en augmentant sa force. Or une des propriétés de l'atrabile est d'agir sur la pensée; par le trouble qu'elle y apporte, les chymes se mêlent, se décomposent: de là extravagance, déperdition intellectuelle, désir de l'impossible et finalement folie. Alors l'amoureux ou se suicide, ou meurt de chagrin et de désespoir. Quelquefois un simple regard qu'il jette sur sa bien-aimée le fait mourir de joie, d'amour et de regret; ou bien il pousse un grand cri et tombe en léthargie pendant vingt-quatre

وآسفًا وربما شهق الشهقة فتخفى روحه اربعًا وعشرين ساعة فيظنّون انه قد مات فيقبرونه حيًّا وربما يتنفس الصعداء فتخفى دمه فى تامور قلبه وينضمّ القلب عليه فلا ينفرج حتى يموت وربما ارتاح وتشوق بالنظر ويرى من يحبّ فجأة فيخرج نفسه فجأةً وانت ترى العاشق اذا سمع بذكر من يحبّ كيف يهرب دمه ويستحيل لونه وذهبت طايفة من الفلاسفة ان الله عزّ وجلّ بلطيف حكمته خلق كل روح مدوّرة على هيئة الكرة ثم جزأها انصافًا[1] فجعل فى كلّ جسد نصفًا فكلّ جسد لقى الجسد الذى فيه النصف الذى قطع من النصف الذى معه كان بينهما عشق ضرورةً للمناسبة القديمة وتفاوت احوال الناس فى ذلك من القوة والضعف على قدر طبائعهم

heures : on le croit mort et on l'enterre, bien qu'il soit encore vivant. D'autres fois, il exhale un soupir profond; son sang afflue autour du cœur; le cœur se contracte, et il n'est délivré de cet état que par la mort; ou bien encore, si, après avoir souhaité ardemment de voir la personne aimée, elle se présente devant lui à l'improviste, la vie l'abandonne aussitôt. Chacun a pu remarquer un amant lorsqu'il entend parler de celle qu'il aime : son sang disparaît et son visage change de couleur. »

A en croire certains philosophes, Dieu, dans sa sagesse pleine de bonté, a donné à toutes les âmes, en les créant, une forme arrondie comme celle de la sphère; puis il les a divisées en moitiés égales et a placé chaque moitié dans deux corps différents. Lorsque l'un de ces corps en rencontre un autre qui renferme la moitié de l'âme dont il possède lui-même l'autre moitié, l'amour naît fatalement entre eux en vertu de l'unité primitive (de ces deux moitiés d'âme); ensuite il se développe avec plus ou moins de puissance, selon la

ولاهل هذه المقالة خطب طويل فيما ذكرنا وان النفوس نورية
جوهر بسيط نزل من علوّ الى هذه الاجساد فسكنتها وان
النفوس تألف بعضها بعضاً على حسب تجاورها في عالم النفس
في القرب والبعد وذهب الى هذا المذهب جماعة ممن يظهر
الاسلام واعتلّوا بدلائل من القرآن والسنن ودلائل القياس عند
انفسهم من ذلك قوله عزّ وجلّ يا أَيَّتُهَا ٱلنَّفْسُ ٱلْمُطْمَئِنَّةُ
ٱرْجِعِي إِلَى رَبِّكِ رَاضِيَةً مَرْضِيَّةً فَٱدْخُلِي فِي عِبَادِي وَٱدْخُلِي
جَنَّتِي ، قالوا فالرجوع الى الحال لا يكون الّا بعد كون متقدّم
ثم قول النبى صلعم فيما رواه سعيد بن ابى مريم قال اخبرنا
يحيى بن ايوب عن يحيى بن سعيد عن عمرة عن عائشة عن

différence des tempéraments. — Les auteurs de cette théorie l'ont développée largement : selon eux, les âmes, substances lumineuses et simples, descendent des hauteurs de l'infini vers les corps qu'elles viennent habiter ; elles se recherchent les unes les autres, selon qu'elles étaient plus ou moins voisines dans le monde immatériel. La même doctrine a été adoptée par plusieurs de ceux qui professent l'islamisme, lesquels la défendent à l'aide d'inductions tirées du Koran, des *sunnet* et des lumières de leur propre raison. Ils citent, par exemple, cette parole de Dieu : « Ame qui n'as rien à redouter, — retourne auprès de Dieu, heureuse et bien accueillie, — entre au nombre de mes serviteurs, — entre dans mon paradis. » (*Koran*, LXXXIX, 28-30.) Or, disent ces derniers, le retour à un premier état suppose une existence antérieure. Ils produisent également cette sentence du Prophète enseignée par Saad, fils d'Abou Miriam, à qui elle fut transmise par Yahya, fils d'Eyoub, d'après Yahya, fils de Saad, d'après Amrah, d'après Aïchah : « Les âmes sont comme

النبى صلعم انه قال الارواح جنود مجندة فما تعارف منها ائتلف وما تناكر منها اختلف وذهب الى هذا القول جماعة من الاعراب ففى ذلك يقول جميل بن عبد الله بن معمر العذرى فى بثينة وذكره لما كان منهما فى بدء الخلق وفى حال العدم قبل اظهارهما الى الوجود من ابيات

تعلّق روحى روحها قبل خلقنا ومن قبل ما كنّا فطاما وفى المهد
فزاد كما زدنا فاصبح ناميًا وليس وان متنا بمنتقض العهد
ولكنّه باقٍ على كلّ حادث وزائرنا فى ظلمة القبر واللحد

وقال جالينوس المحبّة تقع بين العاقلين من باب تشاكلهما فى العقل ولا تقع بين الاحمقين من باب تشاكلهما فى الحمق لان

des troupes armées : celles qui se connaissent font alliance; celles qui ne se connaissent pas se combattent. » (Cf. t. IV, p. 168.) Une opinion semblable a eu cours chez quelques Arabes, ainsi que le prouvent les vers où Djémil, fils d'Abd Allah, fils de Mâmar, l'Adrite, chantant sa maîtresse Botaïnah, évoque le souvenir d'une existence antérieure et d'une union qui aurait précédé leur apparition en ce monde :

Mon âme était suspendue à la sienne avant que nous fussions créés, avant d'avoir été sevrés et couchés dans le berceau.

Notre amour a grandi et s'est développé en même temps que nous; la mort ne pourra briser les promesses de cet amour.

Il survivra à toutes les vicissitudes du sort et nous visitera dans les ténèbres de la tombe et au fond du sépulcre.

Selon Galien, la sympathie naît entre deux êtres intelligents à cause de la conformité même de leur intelligence; mais elle ne peut exister entre deux êtres d'un esprit borné, à cause de la sottise qui leur est commune. « En effet, dit-il, l'intelligence suit une voie régulière, et il est possible

العقل تجرى على ترتيب فيجوز ان يتفق فيه اثنان على طريق
واحد والحمق لا تجرى على ترتيب ولا تجوز ان يتفق فيه اثنان
وذهب كثير من المتكلمين واصحاب النجوم[1] ان المهيّئ
للعشق من النجوم زحل وعطارد والزهرة وان زحل المهيّئ
للطمع والغم والهيمان والاحزان والجنون والوسواس وعطارد
المهيّئ لقول الشعر والرسائل والكلام المسهل لما استصعب من
العشق والمستصعب لما انغلق منه والزهرة هي المهيّئة للحبّ والرقّة
والرطوبة والتأنيث والزيادة في الشبق والغلمة ممن حاذاه موضع
عطارد في الفلك من مولده وكان في شرفه او بيته مستقيم
السير في وقد ينظر الى السعود جاد شعره في العشق ورسائله
فيه ومن فسد عطارد في مولده وكان في هبوطه ومقابلته وراجع

à deux êtres qui suivent le même chemin de s'y rencontrer, tandis que la sottise procède d'une façon irrégulière, qui rend toute rencontre impossible. »

Plusieurs de ceux qui s'occupent d'astronomie et d'astrologie judiciaire prétendent que l'amour est soumis à l'influence de trois planètes : Saturne, Mercure et Vénus. Saturne fait naître le désir, le chagrin, l'inquiétude, les tristesses, la folie, les tentations ; Mercure inspire la poésie, les épîtres éloquentes, les discours propres à aplanir les aspérités de l'amour et à renverser ses barrières ; Vénus, l'amitié, la douceur, la tendresse efféminée, l'accroissement des appétits et des désirs voluptueux. Lorsque, dans un thème de nativité, Mercure se trouve juste en face dans la sphère, et que, placé dans sa *dignité* ou *maison*, il suit une direction droite parallèlement à l'arc d'*exaltation*, cela signifie don de la poésie et des épîtres amoureuses. Si Mercure pâlit, s'il décline et se trouve en opposition, s'il rétrograde dans le sens de la *déjection*, cela signifie absence de talent poétique,

ينظر الى نحس فسد شعره وفسدت محبوبته وكذلك من ووع
له زحل فى مولده فى مكان جيّد من الفلك كان اقلّ الغلمة
وان فسد زحل كان غايته فى عشقه[1] وان هى فسدت كانت
احواله الواجبة له من قبله فاسدة مُلتاثة وذكر بطلميوس
ان الصداقة تكون على ثلثة اصناف اما اتفاق الارواح فهو
التعاشق الذى بين الناس الذى لا يجد بدّا من محبّته
صاحبه واتفاق الارواح كون مولدها جميعًا فى برج واحد او
بتثليث او تسديس فان كان ذلك كذلك كانا مطبوعين على
المودّة لا سيما اذا نظر اليهما السعود فى كلى المولدين ولم
ينظر اليهما النحوس فاما المنفعة فان من اتفق فى مولدها جميعًا
ان تكون بينهما السعادة فى برج واحد او تثليث او تسديس

malheur réservé à l'objet aimé. De même, celui qui naît lorsque Saturne occupe un point culminant dans la sphère éprouvera faiblement les désirs amoureux; mais si cette planète est en décroissance, l'amour sera sa passion dominante . . . . Si (Vénus) est en décroissance, sa vie réglée d'avance par la fatalité sera malheureuse et troublée.

Ptolémée distingue trois catégories dans la sympathie. D'abord l'union de deux âmes, c'est-à-dire le sentiment réciproque nommé ordinairement *amour* et en vertu duquel on ne peut éviter d'aimer; or cette union réciproque provient de la rencontre de deux âmes, au moment de leur naissance, dans une même planète, ou sous le *trine aspect* ou le *sextile;* en ce cas, les deux êtres sont créés pour s'aimer, surtout si, dans le thème de nativité, ils se trouvent sous l'influence de l'*exaltation,* et non sous celle de la *déjection*. En second lieu, l'*utilité :* c'est-à-dire que si deux êtres trouvent en naissant l'*exaltation* placée entre eux dans la même planète, ou sous le *trine aspect* ou sous le *sextile*, ils

فانه يكون المولدان ينتفع بعضهما من بعض فتجلب المنفعة
محبة ومودة واما البرج المتضادى فان من اتفق طالعهما ان
يكون برجا واحدا واتفق ان ينظر اليهما السعود وترى من
النحوس فيهما في حال محبة وحزن لا يدومان على حالة واحدة

وقد ذُكر عن بعض الاعراب انه قسم الهوى في شعره على
نحو هذا المعنى فقال

ثلاثة احباب فحبّ علاقة   وحبّ تملاق وحبّ هو القتل

وقد ذهب طايفة من المتصوفة واصحاب الدعاوى ممن اشار
في قوله الى عمر الجمع والتفريق من البغداديين وغيرهم الى ان
الله تبارك وتعالى انما امتحن الناس بالهوى ليأخذوا انفسهم
بطاعة من يهوونه ليشقّ عليهم سخطه ويسرّهم رضاه فيستدلّون

seront utiles l'un à l'autre, et de cette utilité réciproque naîtront l'amitié et l'attachement. La troisième catégorie est celle où la planète est située en opposition : si deux êtres soumis à la même planète sont à la fois sous l'influence de l'*exaltation* et sous une certaine influence de *déclivité* régissant, l'une leur amitié, l'autre leur chagrin, la conformité de leur destinée ne pourra persister. On cite encore ce vers d'un Arabe qui avait adopté à peu près la même classification :

Il y a trois sortes d'amours : l'un est un lien, le second une caresse, le troisième un trépas.

Une fraction des Soufis et des propagandistes qui rejettent de leur doctrine l'*union* et la *séparation* (c'est-à-dire la grâce et l'initiative de l'homme), à Bagdad et dans d'autres écoles, soutient que Dieu impose l'amour à l'homme, comme une épreuve, pour l'exercer à l'obéissance envers l'objet aimé; en souffrant des rigueurs, en se réjouissant de la tendresse de la personne qu'il chérit, l'homme en déduit la

بذلك على قدر طاعة الله عزّ وجلّ اذ كان لا مثل له ولا
نظير وهو خالقهم غير محتاج اليهم ورازقهم مبتديًا بالمنّ
عليهم فاذا اوجبوا على انفسهم طاعة سواه كان هو تعالى أحرى
ان يتبع رضاه وللباطنية الصوفية فى هذا كلام كثير وخطب
طويل وقد حكى عن افلاطون انه قال ما ادرى ما الهوى
غير انّى اعلم انه جنون الاهى والهوى لا محمود ولا مذموم[1]
وكتب بعض ظرفآء الكتّاب الى اخ له انى صادفت منك
جوهر نفسى فانا غير محمود على الانقياد اليك بغير زمام لان
النفس تتبع بعضها بعضًا وللناس ممن سلف وخلف فى العشق
وماهيّته وكيفيته ووقوعه ومعناه كلام كثير وتنازع واسع وما
قالته الفلاسفة من الالهيين والطبيعيين واصحاب الاثنين من

portée de l'obéissance qu'il doit au Tout-Puissant, au Dieu incomparable et sans égal qui l'a créé sans y être contraint, qui le nourrit et le comble de ses bienfaits dès le premier jour. Puisque l'homme se soumet aux lois de son semblable, il convient à plus forte raison qu'il recherche la faveur de Dieu. Cette thèse est longuement développée par les Baténiens soufites. — On cite également cette parole de Platon : « J'ignore ce qu'est l'amour : je sais seulement que c'est une folie divine, une passion qui n'est ni louable, ni digne de blâme. » — Un *Katib* homme d'esprit écrivait dans le même sens à son frère : « J'ai trouvé en toi la substance de mon âme : en t'obéissant de mon plein gré, je ne mérite pas d'éloge, puisque les âmes se recherchent mutuellement. »

L'essence de l'amour, sa nature, sa manifestation et sa définition ont donné lieu à de longues théories, à des controverses inépuisables chez les anciens et les modernes, parmi les philosophes déistes et naturalistes, parmi les dualistes de l'école de Manès et de l'école des Deïsanites et des Marcio-

المانوية ومن لحق بهم من اخوانهم من الديصانية والمرقيونية
وما قالته طوائف الاسلام من المتكلمين المتصوفة والبلغاء واهل
التمييز والادباء والاعراب قد اتينا على ما قالوه وما اورده كل
فريق منهم في كتابنا في اخبار الزمان ومن اباده الحدثان من
الامم الماضية والاجيال الخالية والممالك الداثرة وانما خرجنا
عما كنا فيه آنفا من اخبار البرامكة عند ذكرنا العشق فتغلغل
بنا الكلام الى ايراد لمعا مما قيل في ذلك فلنرجع الآن الى ما
كنا فيه من اخبارهم واتساق ايامهم وانتظامها لهم بالسعود
ثم انعكاسها بالنحوس ذكر ذو معرفة باخبار البرامكة انه لما
بلغ يحيى بن خالد بن برمك وابناه جعفر والفضل وغيرهم
من آل برمك ما بلغوا من الملك وتناهوا اليه من الرياسة

nites, sœur du dualisme. Le même sujet a été étudié chez les Musulmans par les théologiens soufites, par les orateurs, les auteurs de définitions, les moralistes et aussi par les Arabes du désert. Les opinions et arguments de chacun se trouvent dans notre livre intitulé : Annales historiques, touchant les peuples anciens que le temps a fait périr, les races éteintes et les royaumes anéantis. Mais cette discussion sur l'amour et les citations auxquelles nous nous sommes laissé entraîner nous ont éloigné de l'histoire des Barmécides, qui nous occupait au début de ce chapitre; revenons donc à ce sujet et voyons comment leur puissance et leur prospérité s'abîmèrent dans une catastrophe terrible.

Voici ce que raconte une personne bien instruite de l'histoire des Barmécides. Yahya, fils de Khalid ben Barmek, ses deux fils Djafar et Fadl, et d'autres membres de cette famille étaient à l'apogée de leur puissance; maîtres d'une autorité sans bornes, et inébranlables dans leur haute posi-

واستقامت لهم الامور حتى قيل ان ايامهم عروس وسرور دائم لا يزول قال الرشيد لجعفر بن يحيى ويحك يا جعفر انه ليس فى الارض طلعة انا بها آنس واليها اميل وبها اشدّ استمتاعًا وأُنسًا منى برؤيتك وان للعباسة اختى منى موقعًا ليس بدون ذلك وقد نظرتُ فى امرى معكما فوجدتنى لا اصبر عنك ولا عنها ورأيتنى ضايع الحظّ ناقص السرور منك يوم اكون معها وكذلك حكمى منها يوم اكون معك دونها وقد رأيت شيئًا يجمع لى السرور وتتكاثف لى به اللذّة والانس فقال وفّقك الله يا امير المؤمنين وعزّم لك على الرشد فى امورك كلّها فقال قد زوّجتكها تزويجًا يحلّ لك به مراوحتها والنظر اليها والاجتماع

tion, le temps de leur gouvernement était considéré comme des jours d'hyménée, comme une fête continuelle et sans fin. Ce fut à cette époque que Réchid dit à Djàfar ben Yahya : « Mon cher Djàfar, il n'y a pas une personne au monde qui me soit plus chère et plus sympathique que toi, une société qui ait pour moi plus d'attraits et de douceur que la tienne. Or ma sœur Abbassah occupe dans mon cœur une place qui n'est pas inférieure à celle que je t'y ai donnée. En consultant les sentiments que tous deux vous m'inspirez, j'ai vu que je ne pourrais pas plus facilement me passer de toi que de ma sœur; je ne saurais goûter aucun plaisir ni éprouver une satisfaction complète auprès d'elle quand tu es absent, et, si je suis avec toi seulement, son éloignement m'inspire les mêmes regrets. Or je connais le moyen de me procurer ce double plaisir et de jouir désormais des douceurs de votre amitié. — Prince des Croyants, répondit Djàfar, que Dieu seconde vos desseins, qu'il vous inspire de sages pensées dans toutes vos entreprises! » Réchid continua ainsi : « Je veux te faire épouser Abbassah et t'autoriser, par ce mariage,

وأباحها في مجلس انا معكما فيه لا سوى ذلك فزوّجه بعد امتناع
من جعفر في ذلك واشهد له من حضره من خدمه وخاصّة
مواليه واخذ عليه عهد الله وميثاقه وغليظ ايمانه انه لا
يجالسها ولا يخلو معها ولا يظلّه وإيّاها سقف بيت الا وهارون
ثالثهما فحلف له جعفر على ذلك ورضي به والزمه نفسه وكانوا
يجتمعون على هذه الحالة وجعفر في ذلك كله صارف بصره عنها
مزوّر بوجهه هيبةً للرشيد ووفاء بعهده وايمانه على قدر ما
وافقه الرشيد عليه فكتبت اليه في ذلك فردّ رسولها وشتمه
وتهدّده فعادت فعاد جعفر بمثل ذلك فلمّا استحكم يأسها
منه قصدت لامّه ولم تكن بالحازمة ولا الجزلة فاستمالتها

à passer tes soirées avec elle, à la voir, à te trouver près d'elle partout où je serai avec vous deux. Mais tes privilèges s'arrêteront là. » En effet, le mariage eut lieu, après la renonciation de Djâfar : en présence des eunuques et des *mawla* favoris du Khalife, il dut jurer à la face de Dieu et s'engager par les serments les plus solennels de ne jamais visiter sa femme, ni demeurer seul avec elle, ni se trouver sous le même toit, à moins que Rechid ne fût en tiers avec eux. Ces engagements pris, Djafar les accepta sincèrement et se considéra comme lié par sa parole : toutes les fois qu'ils se réunissaient dans ces conditions, il évitait de regarder sa femme, il baissait les yeux, par respect pour le Khalife, et observait la foi jurée avec une fidélité qui lui valut les suffrages de Rechid. Abbassah lui écrivit des lettres pleines de reproches ; il chassa son émissaire avec toutes sortes d'invectives et de menaces ; elle revint à la charge et trouva le même accueil. Dans son désespoir, elle s'adressa à la mère de Djâfar, femme de peu de sens et d'un esprit assez borné ; elle s'en fit

بالهدايا والالطاف ونفيس الجواهر وكثير الاموال وما اشبه ذلك
من الطاف الملوك حتى اذا علمت انها لها فى الطاعة كالامة وفى
النصيحة والاشفاق كالام القت اليها طرفًا من الامر الذى تريده
واعلمتها ما لها فى ذلك من حميد العاقبة وما لابنها من الفخر
بمصاهرة امير المؤمنين واوهمتها ان هذا الامر اذا وقع كان به
امانها وامان ولدها من زوال النعمة وسقوط المرتبة فاستجابت
لها امّ جعفر ووعدتها اعمال الحيلة فى ذلك وانها ستلطف لها
حتى تجمع بينهما فاقبلت على جعفر يومًا فقالت له يا بُنَىَّ قد
وُصِفَت لى وصيفة فى بعض القصور من تربية الملوك قد بلغت
من الادب والمعرفة والظرف والحلاوة مع الجمال الرائع والقدّ

bien venir à force de présents magnifiques, de bijoux, d'argent, et de tout ce que peut fournir un trésor royal. Lorsqu'elle vit que cette femme lui serait soumise comme une esclave, dévouée et tendre comme une mère, elle lui révéla une partie de ses desseins; elle lui en fit entrevoir les heureuses conséquences pour elle-même et combien il serait glorieux pour son fils d'être uni au Khalife par les liens du sang; enfin, elle lui fit croire que cet événement, s'il se réalisait, assurait sa sécurité et celle de Djâfar, et qu'ils n'auraient plus à craindre une disgrâce, ni la perte de leurs dignités. La mère de Djâfar accueillit ces propositions; elle promit d'employer la ruse pour les faire réussir et de se consacrer avec zèle au rapprochement des deux époux. En conséquence, elle se rendit, un jour, chez son fils et lui dit : « Mon enfant, on m'a parlé d'une jeune esclave qui habite dans tel château; elle a reçu une éducation royale; elle est lettrée et instruite, gracieuse et charmante, elle possède une beauté incomparable, une taille faite à ravir, enfin un ensemble de perfections

البارع والخصال المحمودة ما لم ير مثله وقد عزمتُ على شرائها
لك وقد قرب الامر بيني وبين مالكها فاستقبل جعفر كلامها
بالقبول وعلّق بذلك قلبه وتطلعت اليه نفسه وجعلت تمطله
حتى اشتدّ شوقه وقويت شهوته وهو في ذلك مُلِحٌّ عليها
بالتحريك والاقتضاء فلما علمت انه قد عجز عن الصبر واشتدّ
به القلق قالت له انا مهديتها اليك ليلة كذا وبعثت الى
العباسة فاعلمتها بذلك فتأهبت بمثل ما تتأهب به مثلها
وصارت اليها في تلك الليلة فانصرف جعفر في تلك الليلة من
عند الرشيد وقد بقي في نفسه من الشراب فضلة لما قد عزم
عليه فدخل منزله وسأل عن الجارية فخبر بمكانها فادخلت على
فتى سكران لم يكن بصورتها عالمًا ولا بخلقتها عارفًا فقام اليها

comme on n'en a jamais vu. J'ai l'intention de l'acheter pour toi, et l'affaire est presque conclue avec son maître. » Djafar accueillit ces paroles avec joie; il les grava dans son cœur et n'eut plus d'autre pensée. Mais sa mère le laissa quelque temps dans l'attente, afin d'aiguiser ses désirs et de rendre sa passion plus véhémente. Ses sollicitations, l'ardeur avec laquelle il la suppliait de remplir sa promesse prouvant à sa mère qu'il était vaincu par l'impatience et en proie à une inquiétude extrême, elle lui promit que, telle nuit qu'elle lui désigna, elle lui donnerait la jolie esclave. Abbassah reçut d'elle un message qui l'instruisait de tout cela. Le moment arrivé, elle fit des apprêts dignes de son rang, et se rendit chez la mère de Djafar. Cette nuit là, Djàfar, la tête encore troublée par les fumées du vin, sortit de chez le Khalife pour venir au rendez-vous. A peine entré chez lui, il s'enquit de la nouvelle esclave, on lui répondit qu'elle était arrivée. Abbassah, en entrant chez son mari, trouva un homme que l'ivresse empêchait de reconnaître ses traits, et de savoir

فواقعها فلما قضى حاجته منها قالت له كيف رأيت حيل
بنات الملوك قال واى بنات الملوك تعنين وهو يرى انها من بعض
بنات الروم فقالت له انا مولاتك العباسة بنت المهدى فوثب
فزعًا قد زال عنه سكره ورجع اليه عقله فاقبل على امّه فقال
لقد بعتنى بالثمن الخسيس وحملتنى على المركب الوعر فانظرى
الى ما تؤول اليه حالى وانصرفت العباسة مشتملة على حمل ثم
ولدت له غلامًا فوكّلت به خادمًا من خدمها يقال له رياش
وحاضنةً لها تسمى برّة فلما خافت ظهور الخبر وانتشاره وجهت
الصبى الى مكّة مع الخادمين وامرتهما بتربيته وطالت مدّة
جعفر وغلب هو واخوته وابوه على امر المملكة وكانت زبيدة امّ
جعفر زوج الرشيد من الرشيد بالمنزلة التى لا يتقدمها احد

qui elle était. Le mariage une fois consommé et les désirs de son mari satisfaits, Abbassah lui demanda ce qu'il pensait des ruses employées par les filles de sang royal. — « De quelles princesses veux-tu parler? » répondit celui-ci, convaincu qu'il s'adressait à quelque esclave du Roum. — « De moi-même, répondit-elle, de moi, ta maîtresse, Abbassah, fille de Mehdi. » Djâfar se leva épouvanté : son ivresse disparut et la raison lui revint. Il courut chez sa mère et lui dit : « Tu m'as vendu à vil prix et tu m'as placé au bord d'un abîme; vois quel sera le dénoûment de la situation où je me trouve. » Abbassah, lorsqu'elle partit de chez son époux, était mère; elle mit au monde un garçon, qu'elle confia à la garde d'un de ses eunuques nommé *Rayyach*, et choisit parmi ses femmes une nourrice du nom de *Berrah*. Mais, craignant que l'aventure ne s'ébruitât et ne finît par se répandre, elle envoya son enfant à la Mecque avec les deux serviteurs qu'elle avait chargés du soin de l'élever. Les jours s'écoulèrent; Djâfar, ses frères et son père (Yahya) étaient de-

من نظرائها وكان يحيى بن خالد لا يزال يتفقّد امر حرم
الرشيد ويمنعهنّ من خدمة الخدم فشكت ذلك زبيدة الى
الرشيد فقال ليحيى يا ابة ما بال امّ جعفر تشكوك فقال يا امير
المؤمنين أَمُتَّهَمٌ انا في حرمك وتدبير قصرك عندك فقال لا
والله قال فلا تقبل قولها فيّ قال الرشيد فلستُ اعاودك فازداد
يحيى لها منعا وعليها في ذلك غلظةً وكان يأمر باقفال ابواب
الحرم بالليل ويمضي بالمفاتيح الى منزله فبلغ ذلك من امّ جعفر
كلّ مبلغ فدخلت ذات يوم على الرشيد فقالت يا امير المؤمنين
ما يحمل يحيى على ما لا يزال يفعله بي من منعه اياي من خدمي
ووضعه اياي في غير موضعي فقال لها الرشيد يحيى عندي غير

venus maitres du pouvoir. Zobeïdah, nommée aussi *Oumm Djâfar*, avait épousé Réchid et jouissait auprès de lui d'un crédit que nulle de ses rivales n'avait obtenu. Or Yahya ben Khalid, intendant du harem royal, avait défendu aux femmes du Khalife de se faire servir par les eunuques (de leur choix) : Zobeïdah s'en plaignit à Réchid. Le Khalife dit à Yahya : « Cher père (terme d'affection), quels sont donc les griefs de Oumm Djâfar contre toi? — Sire, répondit Yahya, doutez-vous de la loyauté de mes services, comme intendant de votre harem et du palais? — Assurément non, » dit Réchid. — « Eh bien, répliqua Yahya, n'écoutez pas ce qu'elle peut dire contre moi. » Réchid promit de ne plus parler de cette affaire, et l'intendant fit exécuter ses prohibitions avec plus de rigueur que jamais : la nuit venue, il exigeait que les portes des harem fussent fermées et il en emportait les clefs chez lui. Cette mesure mit le comble à l'irritation de Zobeïdah; elle alla, un jour, trouver le Khalife et lui dit : « Prince des Croyants, quel motif a donc Yahya pour continuer ainsi à me priver du service de mes esclaves et à ne pas me

متّهم فى حرمى فقالت لو كان كذلك لحفظ ابنه مما ارتكبه قال وما ذاك فخبّرته بالخبر وقصّت عليه قصة العباسة مع جعفر فسُقِط فى يديه وقال لها هل لك على ذلك من دليل او شاهد قالت وايّ دليل ادلّ من الولد قال واين الولد قالت قد كان هاهنا فلما خافت ظهور امره وجّهته الى مكّة قال فيعلم ذلك احد غيرك قالت ما فى قصرك جارية الّا وقد علمت به فامسك عن ذلك وطوى عليه كشحًا واظهر انه يريد الحجّ فخرج هو وجعفر فكتبت العباسة الى الخادم والحاضنة أن يخرجا بالصبى الى اليمن فلما صار الرشيد الى مكّة وكّل من يثق به بالفحص

traiter comme il sied à mon rang? » Réchid lui répondit qu'il n'avait aucun reproche à faire à Yahya dans la surveillance qu'il exerçait sur le harem. — « S'il en était ainsi, répliqua Zobeïdah, il aurait su empêcher son fils de commettre un crime. » — Réchid la priant de s'expliquer, elle lui raconta toute l'affaire et lui révéla l'intrigue d'Abbassah avec Djâfar. Réchid resta interdit : « As-tu, lui demanda-t-il, une preuve, un témoin? — Y a-t-il, répliqua Zobeïdah une preuve plus évidente que l'existence de l'enfant? — Où est-il? » reprit le Khalife. — « Il était ici; mais sa mère craignant le scandale l'a envoyé à la Mecque. — Quelqu'un autre que toi connaît-il cette affaire? — Il n'y a pas au palais une seule esclave qui n'en soit instruite. » Réchid garda le silence et dissimula son ressentiment. Bientôt après il manifesta l'intention d'aller à la Mecque et se mit en route avec Djâfar. Abbassah écrivit aussitôt à l'eunuque et à la nourrice d'emmener l'enfant dans le Yémen. Réchid, en arrivant à la Mecque, chargea quelques personnes de confiance de prendre des informations sur l'enfant et les deux servi-

والبحث على امر الصبى والدايه وخادمه فوجد الامر صحيحًا
فلما قضى حجّه ورجع اضمر فى البرامكه ازاله النعمه عنهم
والايقاع بهم فاقام ببغداد مُدَيدة ثم خرج الى الانبار فلما كان
فى اليوم الذى عزم فيه على قتل جعفر دعا بالسندى بن شاهك
فامره بالمضى الى مدينة السلام والتوكيل بدور البرامكة ودور
كُتّابهم وابنائهم وقراباتهم وان يجعل ذلك سرًّا من حيث لا
يعلم به احدا حتى يصل الى بغداد ثم يفضى بذلك الى من
يثق به من اهله واعوانه فامتثل السندى ذلك وقعد الرشيد
وجعفر عنده فى موضع بالانبار يعرف بالعُمر فاقاما يومهما باحسن
هيئة واطيب عيش فلما انصرف جعفر من عنده خرج الرشيد
معه مشيعًا له حتى ركب ثم رجع الرشيد فجلس على كرسى

teurs : il apprit que tout cela était vrai. Son pèlerinage accompli, il partit en couvant des projets de disgrâce et de vengeance contre la famille de Barmek. Après un séjour de courte durée à Bagdad, il se rendit à Anbar. Au jour fixé pour la mort de Djâfar, il fit appeler Sindi, fils de Chahek, lui ordonna de se rendre à Bagdad et de cerner les demeures habitées par les Barmécides, leurs secrétaires, leurs fils et leurs parents ; il lui recommanda aussi d'agir dans le plus grand secret, de peur que la chose ne s'ébruitât avant son arrivée à Bagdad, et, une fois dans cette ville, de ne mettre dans sa confidence que ceux de ses proches et amis sur lesquels il pouvait compter. Sindi accomplit sa mission. Rechid passa la journée avec Djâfar, dans un quartier d'Anbar nommé *El-Omr* (le couvent), au milieu des fêtes et des plaisirs. Lorsque Djâfar prit congé du prince, Rechid sortit avec lui et l'accompagna jusqu'à son cheval ; puis il rentra, s'assit sur son trône et fit enlever tous les restes de la fête qu'il avait encore sous les yeux.

وامر بما كان بين يديه فرفع ومضى جعفر الى منزله وفيه فضلة
من الشراب فدعا بابى زكّار[1] المغنى الطنبورى وابن ابى شيخ كاتبه
ومُدّت الستارة وجلست جواريه خلفها يضربن ويغنين وابو
زكّار يغنيه بهذه الابيات

ما تريد الناس منّا ما تنام الناس عنّا
انما همّتهم ان يظهروا ما قد دفنّا

ودعا الرشيد من ساعته ياسرًا خادمه المعروف برخلة فقال له
يا ياسر انى قد ندبتك لامر لم ار محمّدًا ولا عبد الله ولا
القاسم له اهلاً ولا موضعًا ورأيتك به مستقلًّا ناهضًا فحقق ظنى
واحذر ان تخالف امرى فيكون ذلك سببًا لسقوط منزلتك
عندى وفساد حالك لدىّ فقال له يا امير المؤمنين لو امرتنى

De retour dans sa demeure, Djâfar, qui n'était pas tout à fait dégrisé, fit appeler Abou Zakkar chanteur et habile timbalier, et avec lui son secrétaire Ibn Abi Cheïkh. Des esclaves musiciennes prirent place derrière le rideau et accompagnèrent de leur voix et de leurs instruments Abou Zakkar, qui chanta cet air :

> Que veulent-ils de nous? Pourquoi s'occuper de nous sans cesse?
> C'est que leur seule pensée est de divulguer ce que nous avons enseveli dans le mystère.

Réchid, en rentrant, fit aussitôt appeler un de ses serviteurs, Yaçir, surnommé *Rikhlah*, et lui tint ce langage : « Je vais te confier une mission que ni Mohammed, ni Abd Allah, ni Kaçim (c'est-à-dire personne) ne me paraissent capables de remplir : je ne connais que toi qui puisse en assurer le succès. Justifie ma confiance et garde-toi de me désobéir : ce serait compromettre ta position et t'exposer à toutes mes rigueurs. — Prince des Croyants, répondit Yaçir,

ان ادخل السيف فى بطنى واخرجه من ظهرى بين يديك
لفعلت فمرنى بامرك تجدنى اليه مسرعا فقال اتعرف جعفر
ابن يحيى البرمكى قال يا امير المؤمنين وهل اعرف احدا سواه
او ينكر مثل جعفر قال ألم تر تشييعى اياه عند خروجه قال
بلى قال فامض اليه الساعة فأتنى برأسه على اى حالة تجده
عليها فارتج على ياسر الكلام واستقبلته رعدة ووقف لا يحير
جوابا فقال يا ياسر ألم اتقدم اليك بترك الخلاف علىّ قال بلى
والله ولكن الخطب اجلّ من ذلك والامر الذى ندبنى اليه امير
المؤمنين وددت لو انى كنت متّ قبل ان يجرى على يدى منه
شئ قال دع عنك هذا وامض الى ما امرتك به فمضى ياسر
حتى دخل على جعفر وهو على حال لهوه فقال له ان امير

si vous m'ordonniez de me passer mon sabre au travers du corps en votre présence, j'obéirais. Faites-moi donc savoir votre volonté et vous me trouverez prêt à l'accomplir. — Connais-tu Djafar ben Yahya le Barmécide? demanda le Prince. — Qui connaîtrais-je si ce n'est lui! répliqua l'officier; un homme tel que Djafar n'est inconnu à personne. — As-tu remarqué que je l'ai reconduit au moment de son départ? — Certainement. — Va chez lui sur l'heure et, quelle que soit la situation où tu le trouves, apporte-moi sa tête. » A ces mots, Yaçir tressaillit, trembla et demeura sans réponse. — « Yaçir, reprit le Khalife, ne t'ai-je pas prévenu du danger qu'il y aurait pour toi à me désobéir? — Assurément, reprit celui-ci; mais l'affaire est plus grave encore : cet ordre que le Prince des Croyants vient de me signifier, je souhaiterais de mourir plutôt que de prendre la moindre part à son exécution. — Assez d'hésitation, s'écria Rechid, va où je t'ai ordonné d'aller! » Yaçir se rendit aussitôt chez Djafar, qu'il trouva occupé de ses plaisirs.

المؤمنين قد امرنى فيك بكيت وكيت وقال له جعفر ان امير
المؤمنين يمازحنى باصناف من المزاح فاحسب ان هذا جنس
من ذلك قال والله ما رأيته الّا جادًا قال فان يكن الامر كما قلت
فهو اذًا سكران قال لا والله ما افتقدت من عقله شيئًا ولا
ظننته شرب نبيذًا فى يومه لما رأيته من عبادته قال فان لى
عليك حقوقًا لم تجد لها مكافاة وقتًا من الاوقات الّا هذا
الوقت قال تجدنى الى ذلك سريعًا الّا ما خالف امير المؤمنين
قال فارجع اليه فاعلمه انك قد نفذت لما امرك به فان اصبح
نادمًا كانت حياتى على يديك جارية وكانت لك عندى نعمة
مجدّدة وان اصبح على مثل هذا الرأى نفذت لما امرك به فى
غد قال ليس الى ذلك من سبيل قال فاصير معك الى مضرب

et il l'informa des ordres que le Khalife lui avait donnés. « Le Prince des Croyants, dit Djâfar, aime à plaisanter avec moi : c'est sans doute une de ses plaisanteries. — Vrai Dieu, répliqua l'officier, je ne l'ai jamais vu si sérieux. — Alors il était ivre. — Non vraiment, il m'a paru maître de toute sa raison, et les actes de dévotion que je l'ai vu accomplir me font croire qu'il n'a pas bu de *nébid* aujourd'hui. » Djâfar reprit : « Si je t'ai rendu quelques services, tu n'auras jamais trouvé une meilleure occasion de les reconnaître qu'en ce moment. — Vous m'y trouverez tout disposé, en tout ce qui n'est pas contraire à la volonté du Khalife. — Retourne auprès de lui, continua Djâfar, et dis-lui que tu as exécuté ses ordres : s'il en témoigne du regret, je te devrai la vie, et tu peux compter sur de nouvelles faveurs de ma part. Si au contraire sa décision est toujours la même, dès demain tu feras ton devoir. » L'officier ayant répondu que cela n'était pas possible, Djâfar ajouta : « Je t'accompagnerai jusques à la tente du Prince des Croyants, et je m'y placerai de fa-

امير المؤمنين حتى انى بحيث اسمع كلامه ومراجعتك اياه
فاذا ابليت بينه وبينك عذرًا ولم يقنع الّا بمصيرك اليه برأسي
خرجت فاخذت رأسي من قرب قال له امّا هذا فنعم فصارا
جميعًا الى مضرب الرشيد فدخل عليه ياسر فقال له قد اخذت
رأسه يا امير المؤمنين وها هوذا بالحضرة قال ائتني به والّا والله
لاقتلنّك قبله فخرج وقال له أسمعت الكلام قال نعم فشأنك وما
أُمرتَ به واخرج جعفر من كمّه منديلًا صغيرًا فعصّب به عينيه
ومدّ رقبته فضربها ياسر وادخل رأسه الى الرشيد فلمّا وضعه
بين يديه اقبل عليه وجعل يذكّره بذنوبه ثم قال يا ياسر
ائتني بفلان وفلان فلمّا اتاه بهم قال لهم اضربوا عنق ياسر
فاني لا اقدر ان انظر الى قاتل جعفر وذكر عن الاصمعي انه

çon à entendre ses paroles et ta réponse; si, après que tu auras épuisé toutes les excuses, il n'a de cesse que tu ne lui apportes ma tête, tu viendras aussitôt remplir ta mission. — Quant à cela, j'y consens, » répondit Yaçir. Ils se dirigèrent donc ensemble vers la tente de Rechid. Yaçir entra chez le Khalife et lui dit : « Sire, j'ai apporté la tête, elle est ici dans le palais. — Présente-la sur-le-champ, s'écria Rechid, ou c'est la tienne qui tombera la première. » — Yaçir alla rejoindre Djàfar et lui dit : « Vous avez entendu? — Oui, répondit celui-ci, fais ce qui t'est commandé; » puis, tirant un mouchoir de sa poche, il se banda les yeux et tendit le cou. Yaçir abattit la tête et vint l'offrir au Khalife, qui la fit placer devant lui et se mit à énumérer tous ses griefs contre le coupable. Puis il ordonna à Yaçir de lui amener quelques personnes qu'il désigna, et quand elles furent arrivées, il leur dit : « Coupez le cou à cet homme, je ne puis supporter la vue du meurtrier de Dja-

قال وجّه الىّ الرشيد فى تلك الليلة فلما ادخلت عليه قال لى
يا اصمعى قد قلتُ شعرًا احببت عرضه عليك قال فقلت قل
يا أمير المؤمنين فانشدنى

لو انّ جعفر هاب اسباب الردى لنجا بمهجته طمرٌ ملجم
ولكان من حذر المنون بحيث لا يسمو اليه به العقاب القشعم
لكنّه لمّا تقارب وقته لم يدفع الحدثان عنه منجّم

قال الاصمعى فرجعت الى منزلى فلم اصل اليه حتى تحدث
الناس بقتل جعفر واُصيب على باب قصر علىّ بن عيسى بن
ماهان بخراسان صبيحة الليلة التى قتل فيها جعفر واُوقع
بالبرامكة مكتوب بقلم جليل

far! » Voici ce que raconte Asmàyi : « Réchid m'envoya chercher cette nuit-là. Dès qu'il me vit entrer, il me dit : « J'ai fait quelques vers et je désire te les montrer. — Parlez, Sire, » répondis-je ; alors il prononça les vers suivants :

Si Djâfar avait redouté la mort, un coursier rapide, bridé pour le voyage, eût sauvé sa vie.

Pour éviter le trépas, il eût pu trouver un abri inaccessible à l'aigle chargé d'années.

Mais, son heure étant venue, aucun astrologue n'aurait été assez habile pour conjurer son destin.

« Je retournai chez moi, ajoute Asmàyi, et je n'étais pas encore arrivé, que déjà la nouvelle du meurtre de Djâfar était dans toutes les bouches. » Le matin qui suivit la nuit où ce meurtre fut accompli et la disgrâce des Barmécides consommée, on trouva sur la porte du château d'Ali, fils d'Yça, fils de Mahan, dans le Khoraçàn, le distique suivant, tracé en beau caractères :

ان المساكين بنو برمك صبّت عليهم غِيَر الدهر

انّ لنا في امرهم عبرة فليتعظ ساكن ذا القصر

قال المسعودي وكانت مدّة دولة البرامكة وسلطانهم وايامهم النضرة الحسنة منذ استخلف هارون الى ان قُتِل جعفر سبع عشرة سنة وسبعة اشهر وخمسة عشر يومًا وقد رثتهم الشعرآء بمراث كثيرة وذكرت انهم مما استحسن من مراثيهم قول ابن ابي معاذ من قصيدة طويلة

يا ايّها المغترّ بالدهر والدهر ذو صرف وذو غدر

لا تأمن الدهر وصَولاته وكن من الدهر على حذر

ان كنتَ ذا جهل بتصريفه فانظر الى المصلوب بالجسر

Les malheureux enfants de Barmek ont succombé sous les disgrâces de la fortune ;

Leur sort est pour nous un exemple ; puisse-t-il profiter à l'hôte de ce palais !

La durée des Barmécides, celle de leur autorité, des jours heureux et fortunés de leur domination, s'étendit depuis l'avénement de Rechid, jusqu'au meurtre de Djâfar, c'est-à-dire pendant dix-sept ans, sept mois et quinze jours. Leur disgrâce donna naissance à un grand nombre de poésies où leur gloire était rappelée. Une des plus remarquables parmi ces élégies est due à Ibn Abi Mouad ; voici un fragment de cette pièce, qui est fort longue :

O toi que la fortune a séduit, la fortune pleine de vicissitudes et de ruses,

Redoute les assauts qu'elle prépare contre toi, sois en garde contre ses piéges.

Si tu ignores combien elle est capricieuse, regarde le cadavre qui pend au gibet du pont (à Bagdad).

فانّ فيه عبرة فاعتبر   يا ذا الحجى والعقل والفكر

وخذ من الدنيا صفا عيشها   واجرِ مع الدهر كما يجرى

كان وزير القائم المرتضى   وذا النهى والفضل والذكر

وكانت الدنيا باقطارها   اليه فى البرّ وفى البحر

يدبّر الملك بآرائه   وكان فيه نافذ الامر

فبينما جعفر فى ملكه   عشيّة الجمعة بالغمر

يطير فى الدنيا باجناحه   يأمل طول الخلد والعمر

اذ عثر الدهر به عثرةً   يا ويلنا من عثرة الدهر

وزلّت النعل به زلّةً   كانت له قاصمة الظهر

فغودر البائس فى ليلة السبت قتيلاً مطلع الفجر

واصبح الفضل بن يحيى وقد   احيط بالشيخ وما يدرى

C'est une leçon terrible : mets-la à profit, toi qui es sage, toi qui raisonnes et médites.

Prends les jours heureux qui te sont accordés, et abandonne-toi au courant de la destinée.

(Djâfar) était Vizir du vicaire agréé de Dieu, il brillait par sa sagesse, son mérite et sa gloire ;

Le monde entier lui obéissait, sur le continent et la surface des mers ;

Son génie gouvernait l'empire et y faisait respecter partout sa volonté.

Ce Djâfar, au faîte de la puissance, était à Oumr, dans la soirée du vendredi,

Il tenait le monde sous ses ailes et comptait sur une vie d'une éternelle durée,

Lorsque la fortune l'a entraîné dans l'abîme ; que le ciel nous préserve d'une telle disgrâce !

Son pied a chancelé, et son corps s'est brisé dans cette chute.

Le malheureux, la nuit du samedi, au lever de l'aurore, il n'était plus qu'un cadavre.

Lorsque Fadl ben Yahya s'est eveillé, son vieux père était arrêté à l'improviste ;

وجىء بالشيخ واولاده ... يحى معا فى الغلّ والاسر
والبرمكيين واتباعهم ... من كان فى الافاق والمصر
كانما كانوا على موعد ... لموعد الناس الى الحشر
فاصبحوا للناس احدوثة ... سبحان ذى السلطان والامر

ومن رثاهم فاستحسن قوله اشجع السُلَمى[1] فقال من قصيدة

الا ان ارحنا واسترحت ركابُنا ... وامسك من يجدى ومن كان يجتدى
فقل للمطايا قد امنتِ من السُرى ... وطىّ الفيافى فدفدا بعد فدفدِ
وقل للعطايا بعد فضل تعطّلى ... وقل للرزايا كل يوم تجدّدى
ودونك سيفا برمكيا مهنّدا ... اصيب بسيف هاشمىّ مهنّدِ

Le Cheikh (Yahya), emmené avec ses enfants, marchait au milieu d'eux, chargé de chaînes et captif.

Les Barmécides et leurs partisans, répandus dans toutes les contrées et les villes,

Semblaient convoqués devant le tribunal terrible où le genre humain sera appelé, au jour de la résurrection,

Et leur infortune est devenue légendaire. Gloire à celui qui possède la toute-puissance!

Au nombre des poëtes qui les chantèrent se trouve Achdjâ le Sulamite; voici un fragment d'une belle *Kacideh* de sa composition :

Arrêtons-nous et laissons reposer nos chevaux; il n'y a plus de bienfaiteurs, il n'y a plus de gens qui sollicitent.

Annonce aux chameaux qu'ils n'ont plus à craindre de voyage, plus de vastes solitudes à parcourir l'une après l'autre (pour arriver chez Fadl).

Dis à la générosité : Tu es morte avec Fadl; — à l'adversité : Tu peux te montrer chaque jour.

Voyez comme le sabre acéré des Barmécides a été brisé par le sabre hachémite, au fil tranchant.

ومن قال فيهم فاجاد سلم الخاسر حيث يقول من كلمة له فيها
احسان كثير

خوت انجم الجدوى وشلّت يد الندى   وغاضت بحور الجود بعد البرامك

هوت انجم كانت لابناء برمك   بها يعرف الهادى قويم المسالك

ومن قال فيهم ايضًا فاجاد صالح الاعرابى حيث يقول

لقد خان هذا الدهر ابناء برمك   واىّ ملوك لم تخنها دهورها

ألم يكُ يحيى والىَ الارض كلّها   فاضحى لمن وارته منها قبورها

ومن احسن فى مرثيته اياهم ابو حزرة الاعرابى وقيل ابو نواس
حيث يقول

ما رمى الدهر آل برمك لما   ان رمى ملكهم بامر بديع

Un des poëtes qui ont célébré cette famille avec le plus de talent est Selm el-Khaçir, dans le passage suivant :

L'astre de la générosité a disparu; la main de la bienfaisance s'est desséchée, l'océan de la munificence s'est retiré, depuis que les Barmécides n'existent plus.

L'étoile de cette famille, qui indiquait le droit chemin au guide de la caravane, ne brille plus à l'horizon.

Un autre poëte parmi les panégyristes des Barmécides, Salih el-Arabi, n'a pas été moins bien inspiré dans ces vers :

La fortune a trahi aujourd'hui les fils de Barmek; mais quel roi n'a pas été victime de ses trahisons?

Yahya ne gouvernait-il pas le monde entier? et il s'est réveillé semblable aux hôtes de la tombe.

Au nombre des élégies les plus remarquables sur ce sujet, on cite encore ces vers d'Abou Hazrah el-Arabi, que d'autres attribuent à Abou Nowas :

La fortune, en renversant le pouvoir des Barmécides, ne les a point frappés d'une disgrâce imprévue.

انّ دهرا لم يرعَ حقّا ليحيى   غير راعٍ حقّا لآل الربيع

وقال فيهم بعض الشعرآء فاحسن[1]

يا بنى برمك واهاً لكم   ولايامكم المستقبلة

كانت الدنيا عروساً بكم   وهى اليوم ثكول ارملة

ولاشجع السلمى فيهم ايضاً

ولّى عن الدنيا بنو برمك   فلو توالى الناس ما زادا

كانما ايامهم كلها   كانت لاهل الارض اعيادا

ولآخر فيهم من ابيات[2]

كانّ ايامهم من حسن بهجتها   مواسم الحجّ والاعياد والجمع

ولمنصور النمرى فيهم من ابيات[3]

اندب بنى برمك للدنيا   تبكى عليهم بكلّ وادِ

Le destin, qui a méconnu les droits de Yahya, ne respectera pas non plus ceux de la famille de Rebi.

Et ce vers non moins beau d'un autre poëte :

Fils de Barmek, que je plains votre sort, que je regrette les jours de votre prospérité!

La terre était, grâce à vous, brillante comme une jeune fiancée; aujourd'hui, la voilà veuve et privée de ses enfants!

Autres vers d'Achdjâ le Sulamite :

Les enfants de Barmek ont quitté ce monde; mais s'ils avaient continué à se transmettre le pouvoir, ils n'auraient pu faire davantage.

Les jours de leur domination ont été pour le genre humain comme une fête perpétuelle.

Un autre poëte a dit dans le même sens :

Les jours de leur domination, par leur brillante prospérité, ressemblaient aux grandes solennités du pèlerinage, des fêtes et des vendredis.

Vers de Mansour Nemri :

Annonce au monde la mort des fils de Barmek, afin qu'il pleure sur leur sort *dans tous les tons*.

كانت بهم برهةً عروسًا فاضحت اليوم فى حداد

ومن قال فيهم فاحسن دعبل الخُزاعى حيث يقول[1]

ألم تر صرف الدهر فى آل برمك وفى ابن نهيك والقرون التى تخلو

لقد غُرِسوا غرس النخيل تمكّنا فما حُصِدوا الّا كما حُصِد البقل

ولاشجع فيهم

قد سار دهر ببنى برمك ولم يدع فيهم لنا بقيا

كانوا ولى الخير وهم اهله فارتفع الخير عن الدنيا

ولما قتل جعفر وقبض على يحيى والفضل وضيق عليهما المحابس واشتدّ بهما الجهد وترادف عليهما البلا قال الفضل بن يحيى يذكر ما هما فيه[2]

الى الله فيما نابنا نرفع الشكوى ففى يده كشف المضرّة والبلوى

Ils avaient embelli la terre comme une fiancée, et la laissent aujourd'hui dans le veuvage.

Citons encore ces vers éloquents dont l'auteur est Dibil le Khozâïte :

Ignores-tu les disgrâces des Barmécides, celles d'Ibn Nehik, et les catastrophes des siècles passés?

Ils semblaient tenir au sol aussi solidement que les racines du palmier, et ils en ont été arrachés comme une herbe potagère.

Et ceux-ci, dus à Achdjâ :

La fortune a renversé les fils de Barmek, sans en conserver un seul à notre amour.

Ils étaient possesseurs de tous les biens et dignes de les posséder, mais tous ces biens sont sortis de ce monde avec eux.

Après le meurtre de Djàfar, Yahya et Fadl furent arrêtés et tenus dans une étroite captivité : ils demeurèrent en butte aux plus cruelles privations et à une série de rigueurs que Fadl, fils de Yahya, a rappelées dans les vers suivants :

C'est vers Dieu que, dans notre infortune, s'élèvent nos supplication car le remède à nos douleurs et à notre affliction est dans ses mains.

خرجنا من الدنيا ونحن من اهلها ولا نحن فى الاموات فيها ولا الاحيا
اذا جاءنا السجّان يومًا لحاجة عجبنا وقلنا جاء هذا من الدنيا

وكان الرشيد كثيرا ما ينشد بعد نكبة البرامكة

ان استهانتها اذا وقعت لبقدرِ ما تعلو بها رتبُه
واذا بدت للنمل اجنحة حتى يطير فقد دنا عطبُه

وذكر محمد بن عبد الرحمن الهاشمى صاحب صلاة الكوفة قال
دخلت على والدتى فى يوم نحر فوجدت عندها امرأة برزة
متكلّمة فى اثواب رثّة فقالت لى والدتى أتعرف هذه قلت لا
قالت هذه عبّادة ام جعفر بن يحيى فاقبلت عليها بوجهى
واعظمتها وتحادثنا مليًّا ثم قلت لها يا امه ما اعجب ما رأيتِ

Nous avons quitté ce monde, et pourtant nous l'habitons encore : nous ne comptons ni parmi les morts, ni parmi les vivants :

Et lorsque le geôlier entre pour son service dans notre cachot, nous le regardons avec étonnement et nous disons : « Cet homme vient du monde habité. »

Réchid répétait souvent ce distique, après la catastrophe des Barmécides :

Les dédains de la fortune sont proportionnés aux honneurs qu'elle avait d'abord accordés.

Lorsque la fourmi déploie ses ailes pour s'envoler, sa fin est prochaine.

Voici une anecdote racontée par Mohammed, fils d'Abd er-Rahman le Hachémite, le *chef de la prière* à Koufah : « Étant allé visiter ma mère, le jour de la fête des Sacrifices, je la trouvai causant avec une femme d'un air respectable, mais vêtue de haillons. Elle me demanda si je connaissais cette personne : je lui répondis que non. « C'est, reprit ma mère, Abbadah, la mère de Djâfar ben Yahya. » Je me tournai vers elle et la saluai avec respect. Après quelques ins-

فقالت يا بنىّ لقد اتى علىّ عيد مثل هذا وكان على رأسى اربع
مائة وصيفة وانى لاعدّ ابنى عاقًا لى ولقد اتى علىّ هذا العيد
وما مناىْ الّا جلد شاتين افترش احدهما والتحف الآخر
قال فدفعت اليها خمس مائة درهم فكادت تموت فرحًا بها ولم
تزل تختلف الينا حتى فرق الموت بيننا وحكى ان بعض
عمومة الرشيد صار الى يحيى بن خالد عند تغيير الرشيد له
وقبل الايقاع بهم فقال له ان امير المؤمنين قد احبّ جمع
الاموال وقد كثر ولده فهو يريد ان يعقد لهم الضياع وقد
كثر عليك وعلى اصحابك عنده فلو نظرت الى ضياعهم
واموالهم فجعلتها لولد امير المؤمنين وتقربت اليه بها لرجوت

tants de conversation, je lui dis : « Chère dame, quelle est la chose la plus extraordinaire que vous ayez vue? — Mon enfant, me répondit-elle, il fut un temps où cette même fête me trouvait escortée de quatre cents esclaves, et encore pensais-je que mon fils se montrait ingrat envers moi. Aujourd'hui la fête est revenue, et je ne désire plus que deux peaux de mouton, l'une pour me servir de lit, l'autre pour me vêtir. » Je lui donnai (ajoute le narrateur) cinq cents dirhems, et elle faillit en mourir de joie. Elle ne cessa dès lors de nous visiter, jusqu'au jour où la mort nous sépara. »

On raconte qu'un oncle de Réchid se rendit chez Yahya ben Khalid, avant le changement du Khalife à son égard et la disgrâce qui en fut la conséquence. « Le Prince des Croyants, lui dit-il, aime à amasser des richesses; ses enfants sont nombreux et il désire les doter de propriétés foncières : voilà pourquoi il vous trouve trop riches, toi et tes amis. Si tu dresses l'inventaire de ce qu'ils possèdent en argent et en terres, et si tu en fais l'abandon aux enfants du

ان يكون ذلك سبب السلامة لك ورجوعه الى ما عهدته فقال
له يحيى والله لان تزول النعمة عنى احبّ الىّ من ان ازيلها
عن قوم كنت سببها اليهم وذكر الخليل بن الهيثم الشعبى
وكان الرشيد وكّله بيحيى والفضل فى محبسهما قال اتانى مسرور
الخادم ومعه جماعة من الخدم ومع خادم منهم منديل ملفوف
فسبق الى نفسى ان الرشيد قد تعطّف عليهم فوجّه اليهم
بلطف فقال لى مسرور الخادم اخرج الىّ الفضل بن يحيى فلما
مثل بين يديه قال له ان امير المؤمنين يقول لك انى قد
امرتك ان تصدقنى عن اموالكم فزعمت انك قد فعلت وقد
صحّ عندى انك بقيت لك اموال كثيرة وقد امرت مسرورا ان
لم تطلعه عليها ان يضربك مائتى سوط فقال له الفضل قتلتُ

Khalife, j'espère que ce sacrifice sauvera ta vie et te rendra les bonnes grâces du maître. » Yahya lui répondit : « Vrai Dieu, plutôt perdre toutes mes richesses que de spolier ceux dont la fortune est mon ouvrage ! »

Khalil, fils de Heitem le Châbite, à qui Réchid avait confié la surveillance de Yahya et de Fadl dans leur prison, raconte ce qui suit. « L'eunuque Mesrour se présenta, un jour, chez moi, accompagné de plusieurs esclaves ; l'un d'eux portait une serviette pliée. Je pensais d'abord que Réchid, se relâchant de sa sévérité à l'égard des deux prisonniers, leur envoyait quelque cadeau. Mesrour me dit de lui amener Fadl ben Yahya, et, quand celui-ci fut en sa présence, il lui parla en ces termes : « Le Prince des Croyants te fait dire ceci : Je t'ai sommé de me révéler toute la vérité relativement aux biens de ta famille ; tu prétends avoir parlé sincèrement ; mais il est avéré pour moi que tu as conservé des sommes importantes. J'ai chargé Mesrour, si tu ne lui donnes pas des indications précises, de te frapper de deux

والله يا ابا هاشم فقال له مسرور يا ابا العباس ارى لك ان لا
تؤثر مالك على نفسك فانى لا آمن ان انفذ ما أُمرتُ به فيك
ان آتى على نفسك فرفع الفضل رأسه اليه فقال يا ابا هاشم ما
كذبتُ لامير المؤمنين ولو كانت الدنيا كلّها لى ثم خيّرتُ
بين الخروج منها وبين أن اقرع بمقرعة واحدة لاخترت
الخروج منها وامير المؤمنين يعلم وانت تعلم انّا كنّا نصون
اعراضنا باموالنا فكيف صرنا اليوم نصون اموالنا منكم بانفسنا
فان كنت قد أُمرتَ بشىء فامض له فامر بالمنديل فنفض فسقط
منه سوط باثمارها فضربه مائتى سوط وتولّى ضربه اولئك الخدم
فضربوه اشدّ ضرب يكون بغير مغفرة فكادوا يأتون عليه

cents coups de fouet. — Père de Hachem, répondit Fadl s'adressant à Mesrour, je suis perdu! — Père d'Abbas, répliqua ce dernier, je te conseille de ne pas préférer tes richesses à ta vie: car je crains bien que, si j'exécute les ordres que j'ai reçus, tu n'y laisses ton existence. — Père de Hachem, reprit Fadl, en relevant la tête, je n'ai jamais menti au Khalife; si je possédais le monde entier, et qu'il me fallût tout quitter plutôt que de recevoir un seul coup de fouet, je n'hésiterais pas devant ce sacrifice. Le Prince des Croyants sait bien, et tu sais toi aussi que nous avons toujours sacrifié la fortune à l'honneur; voudrions-nous aujourd'hui renoncer à la vie pour soustraire notre fortune à votre pouvoir? Si tu as reçu des ordres, exécute-les.» Mesrour fit déplier la serviette et il s'en échappa un fouet garni de ses nœuds : deux cents coups furent infligés au prisonnier. Les esclaves chargés de l'exécution y mirent une telle vigueur et une si grande cruauté qu'ils le laissèrent pour mort, ou du moins nous eûmes cette crainte.» Khalil,

وخفنا عليه الموت فقال لخليل بن الهيثم لوكيله المعروف بابى
يحيى ان هاهنا رجلاً قد كان فى الحبس وهو بصير بعلاج مثل
هذا وشبهه فصر اليه فسأله ان يعالجه قال فاتيته وسألته
ذلك فقال لعلك تريد ان اعالج الفضل بن يحيى فقد بلغنى
ما صُنِع به فقلت اياه اريد قال فامض بنا اليه حتى اعالجه فلما
رآه قال احسبه ضُرِب خمسين سوطاً فقلت لا بل ضرب مائتى
سوط فقال هذا باطل ما هذا الّا اثر خمسين سوطاً ولكن تحتاج
ان ينام على بارية وادوس صدره فجزع الفضل من ذلك ثم
اجاب اليه ففعل ذلك به ولم يزل يدوس صدره ثم اخذ
بيده فجذبه حتى اقامه عن الحصير وقد تعلق بها من لحم

fils de Heitem, ajoute qu'il s'adressa alors à son second nommé *Abou Yahya*, et lui dit : « Il y a dans cette prison quelqu'un qui s'entend à soigner de pareilles blessures et des plaies de ce genre; va le trouver et prie-le qu'il vienne donner ses soins au malade. » Abou Yahya continue la narration en ces termes : « J'allai remplir ma commission. Cet homme me répondit : « C'est sans doute pour Fadl que tu demandes mon assistance, je sais ce qui lui est arrivé. — C'est en effet pour cela, répliquai-je. — Eh bien, reprit-il, conduis-moi auprès de lui, je le soignerai. » Après l'avoir examiné, il dit : « Je pense qu'il a reçu cinquante coups de fouet. — Non vraiment, m'écriai-je, deux cents coups! — C'est faux, répondit-il, il n'y a trace que de cinquante coups. Il faut maintenant que le blessé s'étende sur une natte de joncs, pour que je piétine sur sa poitrine. » Fadl, effrayé d'abord de ce traitement, finit par s'y soumettre. Le médecin se mit à l'œuvre; après l'avoir piétiné, il le prit par la main, et l'attirant, le força à se redresser : de grands lambeaux de chair restèrent adhérents à la natte. Il continua

ظهره شىء كثير ثم اقبل يختلف اليه ويعالجه الى ان نظر
يومًا الى ظهره فخرّ ساجدًا فقلت له ما لك فقال يا ابا يحيى
قد برئ ابو العباس ادنُ منى حتى ترى فدنوت منه فارانى فى
ظهره لحمًا نابتًا ثم قال لى ألست تحفظ قولى هذا اثر خمسين
سوطًا قلت بلى قال والله لو ضُرِب الف سوط ما كان اثرها باشدّ
من ذلك الاثر وانما قلت له ذلك لكى تتقوى نفسه فيعيننى على
علاجه فلما فرغ الرجل وخرج قال لى الفضل يا ابا يحيى قد
احتجتُ الى عشرة الاف درهم فصر الى المعروف بالنسائ فاعلمه
حاجتى اليها قال فاتيته بالرسالة فامر بحملها اليه فقال لى يا ابا
يحيى احبّ ان تمضى بها الى هذا الرجل فتعتذر اليه وتسأله

à le visiter et à lui prodiguer ses soins, jusqu'à ce qu'un jour, après avoir examiné le dos du malade, il tomba à genoux et se prosterna. — « Qu'as-tu donc? » lui demandai-je. — Père de Yahya, me dit-il, Abou'l-Abbas est guéri; approche-toi et regarde. » En effet je m'approchai et je vis que la chair avait repoussé sur son dos. Le médecin me demanda ensuite : « Te souviens-tu que je disais : il n'y a trace que de cinquante coups? — Assurément, » répondis-je. Il reprit : « Vrai Dieu, s'il avait reçu mille coups de fouet, sa blessure n'eût pas été plus terrible. Je ne disais cela que pour qu'il prît courage et me secondât dans mon traitement. » Ayant prononcé ces paroles, il s'éloigna. Fadl me dit alors : « Abou Yahya, j'ai besoin de dix mille dirhems : va chez le nommé *Nisayi* (variantes : *Sinani*), et dis-lui qu'il me les faut. » Je m'acquittai de mon message; cet homme fit porter la somme chez Fadl, qui me dit ensuite : « Je désire que tu portes cet argent chez celui qui m'a guéri; tu solliciteras son indulgence pour ce modeste présent, et le prieras de l'accepter. » J'allai chez cet homme et le trouvai assis sur

بسول ما وجهت به فقصدت اليه فوجدته قاعدا على حصير
وطنبور له معلّق ودساتيج فيها نبيذ واداة رثة فقال ما حاجتك
يا ابا يحيى فاقبلت اعتذر عن الفضل واذكر ضيق الامر عليه
واعلمته بما وجّه به اليه فامتعض من ذلك وتنحر حتى افزعنى
وقال عشرة الاف درهم يرددها فجهدت الجهد كلّه ان يقبلها
فابى فصرت الى الفضل فاعلمته فقال استقلّها والله ثم قال احبّ
ان تعود الى النسائى ثانيةً وتعلمه انى قد احتجت الى عشرة
الاف اخرى فاذا دفعها اليك فصر بالعشرين الفًا الى الرجل قال
فقبضت من النسائى عشرة الاف اخرى ورجعت الى الرجل
ومعى المال وعرّفته الخبر فابى ان يقبل منه شيْئًا وقال انا اعالج

une natte de joncs ; une mandoline pendue à la muraille, quelques cruches de *nebid* et un pauvre mobilier garnissaient son cachot. « Abou Yahya, me dit-il, que me veux-tu ? » — Je lui présentai les excuses de Fadl, je rappelai la détresse dans laquelle il se trouvait et lui fis connaître ensuite le motif de ma visite. Il s'emporta et cria si impétueusement que j'en fus effrayé. « Dix mille dirhems ! » répétait-il avec colère. J'eus beau m'évertuer à les lui faire accepter, il refusa net. Je retournai auprès de Fadl et lui racontai ce qui s'était passé. « Mon Dieu, s'écria-t-il, il a trouvé mon cadeau trop mesquin ! » Puis il ajouta : « Je te prie de retourner chez Nisayi, et de lui dire que j'ai encore besoin de dix mille dirhems. Dès qu'il te les aura remis, porte les vingt mille dirhems chez notre homme. » Le narrateur continue : « Après avoir touché l'argent chez Nisayi, je retournai auprès du médecin avec la somme entière et le mis au courant de tout cela. Mais il refusa encore de rien accepter et me dit : « Comment ! moi j'accepterais un salaire pour des soins donnés à un noble descendant des *abna*' (aristocratie persane,

فتى من الابناء بكرآء اذهَبْ عنى والله لو كانت عشرون الف
دينار ما قبلتها فرجعت الى الفضل واخبرته الخبر فقال لى يا ابا
يحيى حدّثنى باحسن ما رأيت او بلغك من افعالنا قال فجعلت
احدثه ملئًا فقال دع هذا عنك فوالله لما فعله هذا الرجل
احسن من كلّ ما فعلناه فى ايامنا كلها وقُتِل جعفر بن يحيى
وهو ابن خمس واربعين سنة وقيل اقلّ من ذلك ومات يحيى
آبن خالد بالرّقة فى سنة تسع وثمانين ومائة على ما قدمنا قال
المسعودى وللرشيد اخبار حسان وسير قد قدمنا ذكرها فيما
سلف من كتبنا فى اخبار ملوك الروم بعد ظهور الاسلام وما
كان بينه وبين نقفور فيما تقدم من هذا الكتاب وللبرامكة
اخبار حسان وما كان منهم من الافضال والمعروف والاصطناع

naturalisée arabe). Sors d'ici et sache bien que si tu m'avais offert dix mille *dinars*, je ne les aurais pas acceptés davantage. » Fadl, lorsque je vins lui rapporter l'aventure, me dit : « Abou Yahya, rappelle-moi la plus noble de nos actions que tu aies vue ou que tu aies entendu raconter. » Après que je lui en eus cité quelques-unes, il m'interrompit en disant : « Laissons cela. Vrai Dieu, le beau trait de cet homme l'emporte sur nos plus belles actions, durant tout le cours de notre puissance. » — Djâfar, fils de Yahya, fut tué à l'âge de quarante-cinq ans; d'autres disent moins âgé. Son père, Yahya ben Khalid mourut à Rakkah, en 189 de l'hégire, comme nous l'avons dit précédemment.

Plusieurs traits intéressants de l'histoire et de la vie de Réchid se trouvent dans nos ouvrages d'une date plus ancienne, dans les pages consacrées aux rois de Roum (Byzantins) après l'islam. Quant à ses rapports avec Nicéphore nous en avons déjà parlé dans ce livre (Voyez t. II, p. 337). — L'histoire si remarquable des Barmécides, leurs grandes

للمكارم وغير ذلك من عجائب اخبارهم وسيرهم وما مدحتهم
الشعرآء به وما راثتهم قد اتينا على ذكرها على الشرح والايضاح
فى كتابينا اخبار الزمان والاوسط وانما نورد فى هذا الكتاب لمعًا
من الاخبار مما لم يتقدم لنا ايراده فيما تقدم من كتبنا
وكذلك ذكرنا بدء اخبارهم قبل ظهور الاسلام وكونهم على
بيت النوبهار وهو بيت النار ببلخ المقدّم ذكرها فيما سلف
من هذا الكتاب وعلّة تسميته برمك وخبر برمك الاكبر مع
ملوك الترك وخبرهم بعد ظهور الاسلام وما كان منهم فى ايام
بنى امية كهشام بن عبد الملك وغيره وما كان منهم فى ايام
المنصور واكتفينا بما ذكرنا فى هذا الكتاب من هذه التلويحات
من اخبارهم واللمع من اثارهم والله اعلم .

qualités, leurs bienfaits, leurs nobles actions, tout ce qui constitue enfin leur biographie si intéressante, les poésies composées en leur honneur et après leur disgrâce, tout cela est rapporté en détail dans nos Annales historiques et notre Histoire Moyenne. Nous nous contentons ici d'esquisser les faits dont nous n'avions pas fait mention dans nos ouvrages précédents. On trouvera dans ces mêmes ouvrages les origines de la famille de Barmek avant la naissance de l'islam; leurs fonctions dans le *Naubehar* (c'est-à-dire le pyrée de Balkh, ainsi qu'il a été dit précédemment; cf. t. IV, p. 47); l'explication du nom de Barmek; les démêlés de *Barmek le grand* avec les rois des Turcs; l'historique de cette famille depuis l'islam, sous les Omeyyades et, en particulier, sous Hicham ben Abd el-Mélik, etc. enfin avec le Khalife Mansour. Les simples aperçus que nous donnons ici de leur histoire et de leur biographie nous paraissent suffisants. Dieu sait mieux la vérité.

الباب الثالث عشر بعد المائة

ذكر خلافة محمد الامين

وبويع محمد بن هارون فى اليوم الذى مات فيه هارون الرشيد بطوس وهو يوم السبت لاربع ليال خلون من جمادى الاولى سنة ثلاث وتسعين ومائة وتقدم ببيعته رجا الخادم وكان القيّم ببيعته الفضل بن الربيع وكان محمد يكنى بابى موسى وامّه زبيدة بنت جعفر بن ابى جعفر المنصور وكان مولده بالرصافة وقُتِل وهو ابن ثلاث وثلاثين سنة وستة اشهر وثلاثة عشر يوماً ودُفِنت جثّته ببغداد وحُمل رأسه الى خراسان فكانت خلافته اربع سنين وستة اشهر وقيل تسعة اشهر وقيل ثمانية

CHAPITRE CXIII.

KHALIFAT DE MOHAMMED EL-EMIN.

Mohammed, fils de Haroun er-Réchid, fut proclamé Khalife, le jour même où Réchid mourut dans la ville de Tous, le samedi 4 de Djemadi I^er^, 193 de l'hégire. L'eunuque Ridja lui porta la nouvelle de sa nomination; la cérémonie du serment fut présidée par Fadl, fils de Rébî. Le nom patronymique de ce Khalife était *Abou Mouça*. Il eut pour mère Zobeïdah, fille de Djàfar, fils du Khalife Mansour; il naquit à Rossafah, et périt assasiné, à l'âge de trente-trois ans, six mois et treize jours; son corps fut enterré à Bagdad, et sa tête envoyée dans le Khoraçân. Son règne avait duré quatre ans et six mois; selon d'autres, quatre ans et neuf mois, ou bien huit mois et six jours, car nous avons trouvé

اشهر وستة ايام على حسب ما وجدنا من اختلاف التواريخ
وتباينها وقيل ان محمدا افضت الخلافة اليه وهو ابن اثنتين
وعشرين سنة وسبعة اشهر واحدى وعشرين يوما وكان اصغر
من المأمون بستة اشهر وكانت ايامه فى الحصار من خلعه الى
مقتله سنة ونصفا وثلاثة عشر يوما حُبس فيها يومين

ذكر جمل من اخباره وسيره ولمع مما كان فى ايامه

قُبض الرشيد والمأمون بمرو وبعث صالح بن الرشيد رجا الخادم
الى محمد الامين ورجا مولى محمد فاتاه بالخبر فى اثنى عشر يوما
الى مدينة السلام يوم الخميس للنصف من جمادى الآخرة
وذكر جماعة من الاخباريين وممن عنى باخبار العباسيين

un certain désaccord sur ce point, dans les Chroniques. On croit qu'au moment de son avénement, il était âgé de vingt-deux ans, sept mois et vingt-un jours; il avait six mois de moins que Mamoun. La durée du siége qu'il soutint (à Bagdad), depuis sa déchéance jusqu'à sa mort, fut d'un an, six mois et treize jours, y compris les deux jours de son incarcération.

RÉSUMÉ DE SON HISTOIRE ET DE SA BIOGRAPHIE; PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE SON RÈGNE.

Rechid étant mort et Mamoun résidant alors à Merw, Salih, autre fils de Rechid, dépêcha l'eunuque Ridja affranchi de Mohammed Emin, pour porter au nouveau Khalife la nouvelle de cet événement. Ridja ne mit que douze jours pour arriver jusqu'à Bagdad, où il entra le jeudi 15 de Djemadi II.

Quelques chroniqueurs et certains historiens de la maison

كالمدائنى والعتبى وغيرهما ان زبيدة راءت فى المنام ليلة التى
علقت فيها بمحمد كانّ ثلاث نسوة دخلن عليها وهى فى مجلس
فقعدت اثنتان عن يمينها وواحدة عن يسارها فدنت احداهنّ
فجعلت يدها على بطن امّ جعفر ثم قالت مَلِكٌ فخم عظيم
البذل ثقيل الحمل نكد الامر ثم فعلت الثانية كما فعلت الاولى
وقالت ملك ناقص الجد مفلول الحد ممذوق الودّ تجور احكامه
وتخونه ايامه ثم فعلت الثالثة مثل فعل الثانية وقالت ملك
قصّاف عظيم الاتلاف كثير الخلاف قليل الانصاف قالت امّ جعفر
فاستيقظتُ وانا فزعة فلما كان فى الليلة التى وضعتُ فيها محمّدًا
دخلن علىّ وانا نائمة فى الصورة التى وردن علىّ فيها آنفًا فقعدن
عند رأسى واطلعن فى وجهى ثم قالت احداهنّ شجرة نضرة

d'Abbas, comme Médaïni, Otbi et d'autres, racontent que Zobeïdah, la nuit même où elle devint grosse de Mohammed Emin, rêva que trois femmes entraient dans l'appartement où elle se trouvait et s'asseyaient deux à sa droite et la troisième à sa gauche. L'une d'elles s'approcha et, posant sa main sur le ventre de Oumm-Djâfar (surnom de Zobeïdah), prononça ces paroles : « (Il sera) un roi orgueilleux, prodigue dans ses largesses; son joug sera lourd et son autorité impitoyable. » La seconde, après avoir imité le geste de la première, s'exprima ainsi : « Un roi faible de volonté, sans prestige ni majesté, peu sincère dans son amitié; il régnera en despote et sera trahi par la fortune. » La troisième, imitant celle qui l'avait précédée, dit : « Un roi voluptueux, prodigue de sang, assailli par la révolte et avare de justice. » Zobeïdah poursuit ainsi ce récit : « Je me réveillai saisie d'épouvante. La nuit où je mis au monde Mohammed (Emin), elles m'apparurent pendant mon sommeil, telles que je les avais vues la première fois; elles s'assirent à mon chevet et

وريحانة جنّة وروضة زاهرة ثم قالت الثانية عين غدقة قليل
لبثها سريع فناؤها عجل ذهابها وقالت الثالثة عدوّ لنفسه
ضعيف بطشه سريع غشّه مزال عن عرشه فاستيقظتُ من
نومي وانا فزعة واخبرت بذلك بعض قهارمتي فقالت بعض ما
يطرق النائم وعبث من عبث التوابع فلما تمّ فصاله اخذت
ليلةً مرقدي ومحمد امامي في مهده فاتينني ووقفن على رأسي
فاقبلن على محمد ولدي فقالت احداهنّ ملك جبّار متلاف
مهذار بعيد الآثار سريع العثار ثم قالت الثانية ناطق مخصوم
ومحارب مهزوم وراغب محروم وشقيّ مهموم وقالت الثالثة احفروا
قبره شقّوا لحده وجهّزوا اكفانه واعدّوا جهازه فان موته

me regardèrent fixement. L'une d'elles me dit alors : « Ton fils sera un arbre verdoyant, une plante admirable, un jardin florissant. » La seconde continua ainsi : « Une source abondante, mais de brève durée, promptement tarie, et bientôt disparue. » La troisième : « Ennemi de lui-même, faible dans son pouvoir, prompt dans sa haine, il sera renversé du trône. » Je me réveillai en sursaut et saisie de frayeur. Une des gouvernantes de ma maison, à qui je racontai ce rêve, me persuada que ce n'était qu'un accident du sommeil, un jeu des démons familiers. Après le sevrage de mon fils Mohammed, une nuit que je me mettais au lit, ayant près de moi le berceau où dormait mon enfant, les trois femmes m'apparurent encore et se dirigèrent vers le berceau. La première prononça ces paroles : « Un roi despote, prodigue, fou dans son langage, égaré dans sa route et courant à sa perte. » La seconde ajouta : « Contredit dans tous ses discours, vaincu sur le champ de bataille; frustré dans ses désirs, malheureux et accablé de soucis. » La troisième acheva ainsi : « Creusez sa tombe, ouvrez sa cellule,

خير من حياته قالت فاستيقظتُ وانا مضطربة وَجِلة عليه وسألتُ مفسرى الرؤيا والمنجمين وكل يخبرنى بسعادته وحياته وطول عمره وقلبى يأبى ذلك ثم زجرت نفسى وقلت هل يدفع الاشفاق والحذر والاحتراز واقع القدر او يقدر احد ان يدفع عن احبابه الاجل وفى سنة ثلاثة وتسعين ومائة مات ابو بكر بن عيّاش الكوفى الاسدى وهو ابن ثمان وتسعين سنة وكانت وفاته بعد الرشيد بثمانى عشر ليلة ولما همّ محمد بخلع المأمون شاور عبد الله بن حازم فقال انشدك الله يا امير المؤمنين الّا تكون اوّل الخلفآء نكث عهده ونقض ميثاقه واستخفّ بيمينه فقال له اسكت الله فاءك فعبد الملك بن صالح كان افضل منك

déroulez son linceul, apprêtez son convoi. La mort sera pour lui préférable à la vie. » Je me réveillai toute troublée et inquiète du sort de mon fils. En vain les interprètes de songes et les astrologues que je consultai m'assurèrent qu'il vivrait heureux et durant de longues années, mon cœur rejetait leurs promesses. Je finis cependant par me reprocher ma faiblesse et je me dis à moi-même : « Est-ce que la tendresse d'une mère, sa sollicitude, sa prudence peuvent conjurer le destin, et l'amitié réussit-elle à repousser les décrets du sort? »

En 193 de l'hégire, mort d'Abou Bekr ben Ayyach de Koufah, surnommé *Açedi;* il mourut âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, dix-huit jours après Réchid.

Lorsque Emin méditait la déchéance de Mamoun, il voulut avoir l'avis d'Abd Allah, fils de Khazim; celui-ci lui répondit : « Prince des Croyants, je vous conjure de ne pas être le premier Khalife qui aura violé sa promesse, brisé ses engagements et foulé au pied son serment. » — Que Dieu rende ta langue muette! répliqua Emin; Abd el-Mélik,

رأياً حيث يقول لا يجتمع فحلان في هجمة وجمع القوّاد وشاورهم فتابعوه في مراده الى ان بلغ الى خزيمة بن خازم فقال له يا امير المؤمنين لن ينصحك من كذبك ولن يغشك من صدقك لا تجرّئ القوّاد على الخلع فيخلعونك ولا تحملهم على نكث العهود فينكثوا بيعتك وعهدك ان الغادر مغلول والناكث مخذول ودخل علىّ بن عيسى بن ماهان فتبسم محمد وقال لكن شيخ هذه الدعوة وناب هذه الدولة من لا يخالف امامه ولا يوهن طاعته ثم رفعه الى موضع ما رفعه اليه فيما مضى فكان علىّ بن عيسى اوّل القوّاد اجابه الى خلع المامون وسيّره في

fils de Salih, était mieux avisé que toi, lorsqu'il disait : Deux étalons ne peuvent se trouver ensemble dans le même troupeau de chameaux. » Il réunit alors ses généraux et les consulta : tous l'approuvèrent dans ses projets. Seul Khozaïmah, fils de Khazim, lorsque son tour fut venu, parla en ces termes : « Prince des Croyants, celui qui vous ment ne sert pas vos intérêts; celui qui vous dit la vérité ne vous trahit pas. N'encouragez pas vos officiers à voter une déchéance, car c'est vous qu'ils détrôneraient un jour; ne les mettez point à violer la foi jurée, car ils violeraient plus tard le serment qu'ils vous ont prêté. Qui trompe sera trompé, qui se parjure sera trahi. » En ce moment entrait Ali, fils d'Yça, fils de Mahan; le Khalife lui dit en souriant : « Vous le Cheikh de notre cause, *la porte* de notre dynastie, toi qui ne te révoltes pas contre l'imam et qui ne violes point l'obéissance qui lui est due. » Et il lui conféra des dignités plus grandes que celles qu'il lui avait accordées jusqu'à ce jour, pour le récompenser d'avoir, le premier parmi les généraux, accepté la déchéance de Mamoun. Il lui donna

جيش عظيم نحو خراسان فلما قرب من الرىّ قيل له ان طاهر
ابن الحسين مقيم بها وكان يظن ان طاهرًا لا يثبت له فقال
والله ما طاهر الاّ شوكة من اغصانى وشرارة من نارى وما مثل
طاهر يؤمّر على الجيش وما بينه وبين الموت الا ان تقع عينه على
سوادكم فان السخال لا تقوى على نطاح الكباش والثعالب لا
تقدر على لقآء الأسد فقال له ابنه ابعث طلائع وارتد لعسكرك
موضعًا فقال ليس مثل طاهر يُستعَدّ له بالمكايد ويُستظهَر له
بالاحتراز والتحفظ ان حال طاهر يؤدى على امرين اما ان
يتحصن بالرىّ فيثب به اهلها ويكفونا مؤونته او يخليها
ويرتدّ راجعًا لو قربت خيولنا منه فقال له ابنه ان الشرارة

ensuite le commandement d'une armée nombreuse et l'envoya dans le Khoraçân. Lorsque Ali arriva près de Rey et qu'il apprit que Taher, fils de Huçeïn, se trouvait dans cette ville, convaincu qu'un pareil adversaire ne pourrait lui résister, il s'écria : « Par Dieu! Taher n'est qu'une épine sortie de mes branches, qu'une étincelle jaillissant de ma flamme. Un homme comme lui n'est pas fait pour commander une armée; à peine aura-t-il jeté un regard sur nos forces innombrables, qu'il sera un homme mort. L'agneau peut-il résister aux cornes du bélier? Le renard ose-t-il affronter l'attaque du lion? » Comme son fils lui conseillait d'envoyer ses éclaireurs en avant, afin de choisir un campement avantageux, Ali répondit : « Pour combattre un Taher, il n'est besoin ni de stratagèmes, ni de précautions, ni de prudence. Il ne peut échapper à cette alternative : ou il se retranchera dans Rey, et les habitants, en se révoltant contre lui, feront notre besogne; ou bien il sortira de ses murs et, à la seule approche de notre cavalerie, il prendra la fuite. » Son fils lui répondant que l'étincelle pouvait devenir in-

ربما صارت ضراما فقال له اسكت فان طاهرا ليس قرنا فى هذا
الموضع وانما تحترس الرجال من اقرانها وسار علىّ بن عيسى
ودنت عساكره من الرىّ وتبيّن ما عليه طاهر من الجدّ واهبة
الحرب وضمّ الاطراف فعدل الى رستاق من رساتيق الرىّ
متياسرا عن الطريق فنزل به وانبسطت عساكره واقبل طاهر
فى نحو اربعة آلاف فارس فاشرف على عساكر علىّ بن عيسى
ونظر كثرتها وعدّة ما فيها فعلم الّا طاقة له بذلك الجيش
فقال لخواصّ من معه نجعلها خارجيّة [1] وكردس خيله كراديس
وصمد نحو القلب فى سبع مائة فارس من الخوارزميّة وغيرهم من
فرسان خراسان وخرج اليه من القلب العبّاس بن الليث مولى
المهدى وكان فارسا فقصده طاهر وضمّ يديه على سيفه فاثنى

cendre. « Tais-toi, ajouta Ali : Taher n'est pas un rival digne de moi ; les braves ne s'inquiètent que des ennemis qui les valent. » Puis continuant sa marche, il s'approcha avec son armée de la ville de Rey : là, voyant avec quel soin Taher s'était préparé au combat et fortifié, il se détourna sur la droite et alla camper dans une bourgade des environs. Tandis que ses troupes se répandaient dans le pays, Taher, à la tête de quatre mille cavaliers, alla examiner les forces ennemies. Convaincu qu'il ne pourrait venir à bout d'une armée si nombreuse et si bien équipée, il déclara à ses officiers qu'il fallait faire la guerre de partisans (litter. *à la Kharedjite*). En conséquence il divisa sa cavalerie en escadrons, et il marcha lui-même contre le centre de l'ennemi avec sept cents cavaliers tirés du Khârezm et du Khoraçân. Un brave chevalier sortit du centre et vint à sa rencontre : c'était Abbas, fils de Leït, ancien affranchi de Mehdi. Taher fondit sur lui, tenant son épée à deux mains, et

العباس وانضم المعروف بداود سياه[1] الى علىّ بن عيسى وقد اختلط الناس فضربه ضربةً فاتى عليه وكان علىّ فى ذلك الوقت على برذون كميت الارجل فتمالى على رأسه الرجال وتنازعوا فى خاتمه ورأسه فذبحه رجل يعرف بطاهر بن الرازق وقبض آخر على خصلة من شعر لحيته وآخر على خاتمه وكانت ضربة طاهر بيديه جميعًا للعباس بن الليث سبب هزيمة الجيش وكسره فسمى طاهر ذا اليمينين من ذلك اليوم لقبضه على السيف على ما ذكرنا وذكر احمد بن هشام وكان من وجوه القوّاد قال جئت الى مضرب طاهر وقد توهم انى قُتِلت فى المعركة ومعى رأس علىّ مع غلامى فى المخلاة فطرحه قدامه ثم أُتِىَ بجثته

Abbas fut renversé. En même temps, un nommé *Dawoud Siah* (David le noir), se précipitant sur le général Ali ben Yça, dont le cheval avait les jambes alezan brûlé, le renversa d'un coup de sabre à la faveur de la mêlée. Les guerriers, se jetant alors sur Ali, se disputèrent son anneau et sa tête : un certain Taher, fils de Radji, acheva de l'égorger; un autre s'empara d'une touffe de poils de sa barbe; un troisième, de sa bague. Le coup de sabre que Taher asséna des deux mains sur Abbas ben Leït détermina la fuite de l'armée de Bagdad et sa défaite. A partir de ce moment, et en souvenir de cette manière de frapper, Taher fut surnommé *Dou'l-yémineïn* ou l'Ambidextre.

Voici ce que raconte Ahmed ben Hicham, un des principaux généraux (de l'armée de Mamoun) : Je me rendis dans la tente de Taher, qui croyait que j'avais été tué dans cette bataille; mon esclave portait dans un sac à fourrage la tête d'Ali, qu'il jeta devant Taher. Bientôt arriva le corps de ce général; les pieds et les mains étaient attachés ensemble, de la même manière qu'on attache une bête de

وقد شدت يداه ورجلاه كما يفعل بالدواب اذا ماتت فامر به
طاهر فأُلقِيَ في بئر وكتب الى ذي الرياستين الفضل بن سهل
بالخبر فكان من الكتاب اطال الله بقاك وكبت اعداك كتابي
اليك ورأس عليّ بن عيسى بين يديّ وخاتمه في اصبعي والحمد
لله ربّ العالمين فسُرّ المأمون بذلك وسُلِّمَ عليه في ذلك الوقت
بالخلافة وقد كانت امّ جعفر لا تعلق من الرشيد فشاور
بعض مجالسيه من الحكماء وشكى ذلك اليه فاشار عليه بان
يغيرها بان ابرهيم الخليل صلعم كانت عنده سارة فلم تكن
تعلق منه فلما وهبت له هاجر علقت منه باسماعيل فغارت
سارة عند ذلك فعلقت باسحاق فاشترى الرشيد امّ المأمون

somme qui vient de mourir. Taher fit jeter ces restes dans un puits; ensuite il annonça son triomphe à Fadl ben Sehl le général ministre (*Dou'l-riacetein*), dans les termes suivants : « Que Dieu vous accorde longue vie, qu'il renverse vos ennemis! En vous écrivant ces lignes, j'ai devant moi la tête d'Ali, fils d'Iça, et son anneau est à mon doigt. Gloire à Dieu le Seigneur des mondes! » Mamoun reçut cette nouvelle avec joie, et c'est à dater de ce jour qu'il fut salué du titre de Khalife.

Oumm Djafar (Zobeidah) n'ayant point donné d'enfant à Rechid, le khalife se plaignit un jour de la stérilité de sa femme à un savant de la cour, auquel il demanda conseil à cet égard. Celui-ci lui suggéra l'idée de la rendre jalouse et lui cita l'exemple d'Abraham *el-Khalil* (l'ami de Dieu). Sara était restée stérile; mais lorsque Agar, l'esclave qu'elle donna à Abraham, devint mère d'Ismaël, Sara, stimulée par la jalousie, avait donné le jour à Isaac. — Rechid acheta donc une esclave qui devint grosse et fut la mère de Ma-

فاستخلاها فعلقت بالمأمون فغارت امّ جعفر عند ذلك فعلقت
بمحمد قال المسعودى وقد قدمنا التنازع فى ذلك اعنى قصص
ابرهيم واسماعيل واسحاق فيما سلف من هذا الكتاب وقول من
ذهب الى ان اسحاق هو المأمور بذبحه ومن قال بل اسماعيل وما
ذكر كل فريق منهم فى ذلك وقد تناظر فى ذلك السلف والخلف
فمن ذلك ما ذكر عن عبد اللّه بن عباس وما جرى بينه وبين
مولاه عِكرِمة صاحب التفسير وهو ان عكرمة قال لابن عباس
من المأمور بذبحه فقال اسماعيل واحتجّ بقول اللّه عزّ وجلّ وَمِنْ
وَرَآءِ إِسْحَقَ يَعْقُوبَ الا ترى انه بشّر ابرهيم بولادة اسحاق فكيف
يأمره بذبحه فقال له عكرمة انى اوجدك ان الذبيح اسحاق من

moun; à son tour, Oumm-Djàfar, jalouse de cette fécondité, conçut et enfanta un fils qui fut Mohammed (Emin). Nous avons, dans un autre passage de ce livre, signalé les discussions relatives à ce point de l'histoire d'Abraham, d'Ismaël et d'Isaac; l'opinion de ceux qui pensent que la victime désignée pour le sacrifice fut Isaac, et de ceux qui soutiennent que ce fut Ismaël; enfin les controverses auxquelles ce fait a donné lieu parmi les anciens et les modernes. (Cf. t. II, ch. xxiii.) Telle est, par exemple, la discussion qui s'engagea, relativement au même sujet, entre Abd Allah, fils d'Abbas, et son *maula* Ikrimah, l'auteur du *Commentaire*. Ikrimah demandant, un jour, au fils d'Abbas lequel des enfants d'Abraham fut désigné pour être sacrifié, Ibn Àbbas se prononça pour Ismaël, et il s'appuya sur ce passage du livre de Dieu : « (Nous lui annonçâmes Isaac) et après Isaac, Jacob. » (*Koran*, xi, 74.) — « Ne vois-tu pas, disait Ibn Abbas à Ikrimah, que Dieu félicita Abraham de la naissance prochaine d'Isaac; comment lui aurait-il ordonné ensuite de l'égorger? — Et moi, répliqua Ikrimah, je vous prouverai,

القرآن واحتج بقوله عزّ وجلّ وَكَذَلِكَ يَجْتَبِيكَ رَبُّكَ وَيُعَلِّمُكَ مِنْ تَأْوِيلِ ٱلْأَحَادِيثِ وَيُتِمُّ نِعْمَتَهُ عَلَيْكَ وَعَلَى آلِ يَعْقُوبَ كَمَا أَتَمَّهَا عَلَى أَبَوَيْكَ مِنْ قَبْلُ إِبْرَهِيمَ وَإِسْحَقَ فنعمته على ابرهيم ان نجّاه من النار ونعمته على اسحاق ان فُدِىَ من الذبح وكانت وفاة عكرمة مولى ابن عباس سنة خمس ومائة ويكنى ابا عبد الله مات في اليوم الذى مات فيه كُثَيِّر عزّة فقال الناس مات اعظم الفقهآء واهل العلم وكبير الشعرآء وفيها كانت وفاة الشعبى وحدث يوسف بن ابرهيم الكاتب قال حدثنى ابو اسحاق ابرهيم بن المهدى قال بعث الىّ الامين محمد وهو محاصر فصرت اليه فاذا هو جالس في طارمة حشوها من عود وصندل

par les paroles mêmes du Koran, que l'enfant marqué pour le sacrifice fut Isaac. » A l'appui de son assertion, il cita le verset suivant : « C'est ainsi que ton Seigneur te désignera pour être son élu ; il t'enseignera l'interprétation des songes et te comblera de ses bienfaits, toi et la famille de Jacob, comme il en a comblé avant toi tes deux aïeux Abraham et Isaac. » (*Koran*, XII, 6 ; cf. *Commentaire de Beidhawi, ibid.*) — « Ainsi Dieu manifesta ses bienfaits à l'égard d'Ibrahim en le tirant du bûcher ardent, à l'égard d'Isaac en le sauvant du sacrifice. » Ikrimah, surnommé *Abou Abd Allah*, mawla d'Ibn Abbas, mourut l'an 105 de l'hégire, le même jour que Koteyir (poète et amant) d'Azzah, ce qui fit dire que le plus grand des juristes et des savants et le premier des poètes venaient de mourir. Châbi mourut aussi cette année-là.

Youçouf, fils d'Ibrahim le *Katib* a recueilli l'anecdote suivante de la bouche d'Abou Ishak Ibrahim, fils de Mehdi : « Le khalife Mohammed Emin me fit appeler : c'était pendant le siége de Bagdad. Je me rendis chez lui, et le trouvai

عشرة فى عشرة واذا سليمان بن المنصور معه فى جوف الطارمة وهى القبة التى كان اتخذ لها الامين فرشًا مبطّنًا بانواع الحرير والديباج الاخضر المنسوج بالذهب الاحمر وغير ذلك من انواع الابريسم واذا قدامه قدح بلور مخروز فيه شراب ينفذ مقداره خمسة ارطال فسلمت وجلست بازآء سليمان فأُتِيتُ بقدح كالاوّل فيه خمسة ارطال ووُضِع بين يدى سليمان مثله فقال انما بعثت اليكما لما بلغنى قدوم طاهر بن الحسين الى النهروان وما قد صنع فى امرنا من المكروه وقابلنا به من الآساة فدعوتكما لافرج بكما وبحديثكما فاقبلنا نحدثه ونؤنسه حتى سلا عما كان يجده وفرح ودعا بجارية من خواصّ جواريه تسمى

assis dans une *taroumah* (pavillon) en bois d'aloès et de santal, ayant dix coudées de long sur dix de large. Près de lui, au fond de la *taroumah*, se trouvait Suleïman, fils de Mansour. Le pavillon en question, où Emin avait coutume de se tenir, était une sorte de tente ronde, tapissée et garnie de soie, de brocatelle verte rehaussée d'or, et d'autres étoffes de soie. Le Khalife avait devant lui une coupe de cristal ornée de pierreries, pleine de vin et dont la capacité dépassait cinq *ritles*. Je le saluai et m'assis en face de Suleïman ; on m'apporta une coupe semblable et de la même contenance; une autre toute pareille fut placée devant Suleïman. Emin nous parla en ces termes : « Je vous ai fait venir parce que j'ai appris que Taher est parvenu jusqu'à Nehrewân. Accablé par les attaques et les persécutions de cet homme, je vous ai appelés pour trouver en vous et dans votre conversation un soulagement à mes maux. » Nos paroles, nos consolations dissipèrent sa tristesse et lui rendirent un peu de gaieté. Il fit venir une de ses esclaves favorites nommée *Daaf* (faiblesse), nom qui me parut de mauvais augure, et, pendant que nous

ضعف قال فتطيرت من اسمها ونحن على تلك الحالة فقال لها غنّينا فوضعت العود في حجرها وغنّت

كليب لعمري كان اكثر ناصرا وايسر جرما منك ضُرِّج بالدم

فتطير من قولها ثم قال لها اسكتي فعل الله بك وصنع ثم عاد الى ما كان عليه من الغمّ والقطوب فاقبلنا نحادثه ونبسطه الى ان سلا وضحك ثم اقبل عليها فقال لها هاتي ما عندك فغنّت

همُ قتلوه كي يكونوا مكانه كما غدرت يوما بكسرى مرازبه

فاسكتها وزجرها وعاد الى الحالة الاولى فسلّيناه حتى عاد الى الضحك ثم اقبل عليها الثالثة فقال غنّي فغنّت

buvions, il lui ordonna de chanter. Elle plaça son luth sur ses genoux et débuta ainsi :

Sur ma vie, Koulei͏̈b comptait plus d'alliés, sa prudence était plus grande que la tienne, et cependant voilà son cadavre souillé de sang.

A ces mots, le Khalife fut saisi de tristes pressentiments; il fit taire la chanteuse en l'accablant de malédictions, et il retomba dans ses sombres rêveries. Cependant notre conversation enjouée finit par le calmer, il se dérida, et, se tournant vers la chanteuse, il lui demanda un autre air. Elle chanta ce vers :

Ils l'ont tué pour usurper sa place; c'est ainsi que Chosroès succomba jadis aux piéges de ses Merzebans.

Emin lui imposa silence avec des paroles pleines de menace; il était devenu plus sombre que jamais. Nos consolations réussirent pourtant à lui rendre encore sa gaieté. Pour la troisième fois, il s'adressa à l'esclave, en lui ordonnant de chanter. Elle nous fit entendre ces paroles :

كان لم يكن بين الحجون الى الصفا انيسٌ ولم يسمر بمكّة سامرُ
بلى نحن كنا اهلها فابادنا صروف الليالى والجدود العواثر

وقيل بل انها غنّت

امّا وربّ السكون والحرك انّ المنايا كثيرة الشرك

فقال لها قومى عنى فعل الله بك كذا وكذا فقامت وعثرت بالقدح الذى كان بين يديه فكسرته وانهرق الشراب وكانت ليلة قمرآء ونحن على شاطى دجلة فى قصره المعروف بالخلد فسمعنا قائلاً يقول قُضِىَ ٱلْأَمْرُ ٱلَّذِى فِيهِ تَسْتَفْتِيَانِ قال ابن المهدى فقمت وقد وثب وسمعت منشدا من ناحية القصر ينشد هذين البيتين

Il semble qu'il n'y ait plus un visage ami entre *el-Hadjoun* et *Safa*, il semble que les douces causeries du soir aient cessé à la Mecque.

Oui, nous habitions cette contrée; mais les vicissitudes de la fortune, les rigueurs de la destinée nous ont chassés de notre patrie!

Ou celles-ci, d'après une variante du récit :

Par le maître du repos et du mouvement, les routes du destin sont semées de piéges!

« Sors d'ici et sois maudite de Dieu! » lui dit Emin.

L'esclave, en se levant, heurta du pied la coupe placée devant le Khalife; elle se brisa et le vin se répandit. La lune brillait alors de tout son éclat sur les rives du Tigre et dans le château de *Khould* (le Paradis), où cette scène se passait. En ce moment j'entendis quelqu'un prononcer ces paroles : « L'affaire sur laquelle vous m'avez l'un et l'autre consulté est jugée infailliblement. » (*Koran*, XII, 41.) — Je me levais (ajoute Ibrahim) en voyant le Khalife tressaillir, lorsqu'une voix venue de l'autre bout du château nous fit entendre ces deux vers :

لا تعجبنّ من العجب قد جاء ما يعفى العجب

قد جاء امرٌ فادحٌ فيه لدى عُجْبٍ عَجَب

قال فما قعدنا معه بعدها الى ان قتل رحمه الله وكان الامين معجبا بامّ ولد له نظم [1] وهى امّ موسى ابنه الذى سمّاه الناطق بالحق واراد خلع المأمون والعهد له من بعده فهلكت امّ موسى نظم فجزع عليها جزعا شديدا فلما اتصل الخبر بامّه امّ جعفر زبيدة قالت احملونى الى امير المؤمنين فحملت اليه فاستقبلها وقال لها يا سيّدتى ماتت نظم فقالت له زبيدة ابيات

نفسى فداؤك لا يذهب بك اللهف ففى بقائك ممّا قد مضى خَلَف

عُوِّضتَ موسى فهانت كل مرزئة ما بعد موسى على مفقودة أسَف

Que rien ne te surprenne plus : un événement se prépare qui dépasse tout étonnement.

Une catastrophe horrible qui épouvantera l'homme plein de superbe.

« Ce fut la dernière fois que nous tînmes compagnie au Khalife, jusqu'au jour de son assassinat. Que Dieu ait pitié de son âme ! »

Emin aimait passionnément une de ses esclaves nommée *Nazm*, qui lui donna son fils Mouça, le même qu'il surnomma *Natek billah* (qui proclame Dieu) et au profit duquel il voulut destituer Mamoun, afin de laisser le trône à cet enfant. Nazm, mère du jeune prince, étant morte, Emin en éprouva un violent chagrin. Oumm-Djafar Zobeïdah, informée de cet événement, ordonna à ses gens de la porter chez le Khalife, son fils. Ce dernier vint à sa rencontre en s'écriant : « Hélas, Madame, Nazm est morte ! » Zobeïdah lui répondit par les vers suivants :

Ô toi pour qui je donnerais mon âme, ne cède pas au désespoir : ta vie remplace pour nous ce qui n'est plus.

Mouça est pour toi le dédommagement d'une douleur qui devient ainsi moins pénible ; cet enfant doit te faire oublier celle que tu as perdue.

وذكر ابرهيم بن المهدى قال استأذنت على الامين يوما وقد
اشتدّ الحصار عليه من كلّ وجه فابوا ان يأذنوا لى بالدخول
عليه الى ان كابرت ودخلت فاذا هو قد تطلّع الى دجلة
بالشباك وكان فى وسط القصر بركة عظيمة لها مخترق للمآء الى
دجلة فى المخترق شباك حديد فسلّمت عليه وهو مقبل على
المآء والخدم والغلمان قد انتشروا الى تفتيش المآء فى البركة
وهو كالواله فقال لى وقد ثنيت بالسلام عليه وكرّرت لا تدرى
يا عم مقرّطتى قد ذهبت من البركة الى دجلة والمقرّطة سمكة
كانت قد اصطيدت له وهى صغيرة فقرّطها بحلقتى ذهب فيهما
حبّتا درّ وقيل ياقوت قال فخرجت وانا آيس من فلاحه وقلت

« Un jour, raconte Ibrahim, fils de Mehdi, je demandai à entrer chez Emin; c'était à l'époque où la capitale était enveloppée par un blocus rigoureux. On refusa d'abord de m'annoncer chez le prince, et je dus le prendre de haut pour forcer l'entrée. Je le trouvai occupé à regarder attentivement le Tigre à travers les grilles; en effet, il y avait au milieu du château un large bassin alimenté par le fleuve, au moyen d'une conduite munie de grilles en fer. Je le saluai; il continua à regarder du côté du fleuve, tandis que ses valets et ses pages fouillaient çà et là dans le bassin. Il paraissait hors de lui. Lorsque je m'inclinai et le saluai pour la seconde fois, il me dit : « Tu ne sais pas, mon oncle? mon poisson au collier vient de passer du bassin dans le Tigre. » Il appelait ainsi (*moukarrata*) un poisson qu'on avait pêché tout jeune et qu'il avait orné d'un double collier d'or enrichi de deux grosses perles ou de rubis. Je m'éloignai, désespérant de son salut et me disant en moi-même : « Si jamais il de-

لو ارتدع عن الرعونة من وقت لكان هذا الوقت وكان محمد
فى نهاية القوّة والشدّة والبطش والبها والجمال الّا انه كان
عاجز الرأى ضعيف التدبير غير مفكر فى امره ويروى انه
اصطبح ذات يوم وقد كان خرج اصحاب اللبابيد والحراب [1]
على البغال وهم الذين كانوا يصطادون السباع الى سبع كان
بلغهم خبره بناحية كُوثَى والقصر فاحتالوا فى السبع الى ان
اتوا به فى قفص خشب على بختى حتى حُطّ بباب القصر وادخل
فثقل فى صحن القصر والامين مصطبح فقال شيلوا باب القفص
وخلوا عنه فقيل له يا امير المؤمنين انه سبع هائل اسود
وحش فقال خلوا عنه فشالوا باب القفص فخرج سبع اسود

vait renoncer à son métier, c'était bien en un pareil moment. »

Ce Khalife était donc d'une force, d'une vigueur peu communes; il était hardi, beau et bien fait, mais d'un esprit faible, incertain dans ses projets et incapable de pensées sérieuses. — On raconte qu'un matin, pendant qu'il était occupé à boire, les piqueurs et les hallebardiers qu'il chargeait ordinairement de faire la chasse aux lions, en touchant leurs mules, se mirent à la poursuite d'un lion qui leur avait été signalé dans le canton de Kouta et d'el-Kasr. Ils le prirent au piège et le conduisirent, dans une cage de bois que portait un chameau de la Bactriane, jusqu'à la porte du palais. On le fit entrer à l'intérieur et on le déposa sous le portique, où le Khalife buvait. « Soulevez la porte de la cage, dit-il à ses gens, et mettez-le en liberté. — Prince des Croyants, répondirent ceux-ci, c'est une bête formidable, un lion noir très féroce. — Rendez-lui la liberté, » répéta Emin. On obéit. La porte ayant été ouverte,

له شِعر عظيم مثل الثور فزأر وضرب بذنبه الارض فتهارب
عنه الناس وغلقت الابواب فى وجهه وبقى الامين وحده
جالسًا فى موضعه غير مكترث بالاسد فقصده الاسد حتى دنا
منه فضرب الامين بيده الى مرفقة ارمنية وامتنع منه بها
ومدّ السبع يده الى الامين فجذبها الامين وقبض على اصل
اذنيه وغمزه ثم هزّه ودفع به الى خلف فوقع السبع الى مؤخره
ميتًا وتبادر الناس الى الامين فاذا اصابعه ومفاصل يده قد
زالت عن مواضعها فاوتى بجابر فردّ عظام اصابعه الى مواضعها
وجلس كانه لم يعمل شيئًا فشقّوا بطن السبع فاذا مرارته قد
انشقت على كبده وحكى ان المنصور جلس ذات يوم ودخل

un lion noir et couvert de grands poils, comme un taureau, sortit en rugissant et battant le sol de sa queue. A sa vue, tout le monde s'enfuit, les portes se fermèrent devant lui; seul Emin demeura assis à sa place sans manifester la moindre émotion. L'animal vint droit à lui; à son approche, Emin saisit un coussin arménien derrière lequel il s'abrita; au moment où le lion dirigeait sa patte sur lui, Emin l'attira de son côté, le saisit à la naissance des oreilles et le perça de sa dague; puis il le secoua rudement et le repoussa : le lion tomba sur son arrière-train et expira. On s'empressa autour du Khalife; il avait les doigts et le poignet démis; un rebouteur fut appelé et opéra sur-le-champ la réduction du membre luxé, après quoi le Khalife se rassit, comme s'il n'avait fait rien d'extraordinaire; cependant, en ouvrant le corps du lion, on constata que son fiel s'était répandu tout autour du foie.

On rapporte que le Khalife Mansour, donnant un jour audience aux Hachémites et à d'autres personnages de sa fa-

اليه بنو هاشم وغيرهم من اهله فقال لهم وهو مستبشر اما
علمتم ان ابا محمد المهدى ولد له البارحة ولد ذكر وقد
سمّيناه موسى قال فلما سمع القوم ذلك وجموا فكانما حُثى في
وجوههم الرماد وسكتوا فلم يحيروا جوابًا فنظر اليهم المنصور
وقال هذا موضع دعآء وتهنئة واراكم قد سكتّم ثم استرجع
وقال لهم كانّ بكم لما اخبرتكم بتسميتى اياه موسى اغتممتم به
لان المولود المسمى بموسى بن محمد هو الذى على رأسه تختلف
الكلمة وتسفك الدما وتنهب الخزائن وتُضطرب الملك ويُقتَل
ابوه وهو المخلوع من الخلافة وليس هو ذاك ولا هذا زمانه
واللّه ان جدّ ذلك المولود يعنى هارون الرشيد ما وُلِد بعد

mille, leur dit d'un air souriant : « Je vous annonce qu'Abou Mohammed Mehdi est père, depuis hier, d'un garçon auquel nous avons donné le nom de *Mouça*. » Les assistants accueillirent ces paroles avec tristesse : on eût dit que leur front était couvert de cendres (en signe de deuil); ils restaient silencieux et ne sachant que répondre. Mansour, frappé de leur maintien, ajouta : « Ce serait le moment de nous exprimer vos vœux et vos félicitations et vous vous taisez! » Et après avoir prononcé la formule : *Nous appartenons à Dieu, etc.* il continua ainsi : « Je vois bien que c'est ce nom de *Mouça* qui vous attriste : vous pensez avec terreur que, sous le règne d'un Mouça, fils de Mohammed, la révolte éclatera, que le sang coulera à flots, les trésors seront mis au pillage, et le royaume bouleversé; que son père mourra assassiné et que lui-même sera déchu du khalifat. Mais cette prophétie ne s'applique ni à cet enfant ni à notre temps; je vous jure que l'aïeul de l'enfant que ces malheurs menacent n'est pas encore né (il voulait parler d'Haroun er-Rechid). » L'assemblée adressa alors ses vœux et ses compliments à

فدعوا له وهنّوا المهدى وكان هذا موسى الهادى اخا الرشيد

وكان العهد الذى كتبه الرشيد بين الامين والمأمون واودعه الكعبة ان الغادر منهما خارج عن الامر ايهما غدر بصاحبه فالخلافة للمغدور به وقد ذكر ياسر خادم امّ جعفر وكان من خواصّها انه لما احيط بمحمد دخلت عليه امّ جعفر باكية فقال لها مه انه ليس بجزع النسآء وهلعهن عقدت التيجان وللخلافة سياسة لا تسعها صدور المراضع وراءك وراءك ويقال ان محمدًا كان متضعفاً عند طاهر فبينما طاهر فى بستانه اذ ورد كتاب من محمد بخطّه واذا فيه بسم الله الرحمن الرحيم يا طاهر اعلم انه ما قام لنا منذ قمنا قائم

Mehdi en l'honneur du nouveau-né, qui fut Mouça el-Hadi, frère de Réchid.

Le pacte conclu entre Emin et Mamoun, sous la dictée de Réchid, et déposé dans la Kaabah, portait que celui des deux princes qui trahirait son frère serait considéré comme déchu, et que le pouvoir appartiendrait à celui qui aurait été l'objet de cette trahison.

Yaçir, un des eunuques et des confidents de Oumm-Djàfar (Zobeïdah), raconte que, cette princesse s'étant présentée tout en larmes chez son fils Mohammed (Emin) pendant le siége de Bagdad, le Khalife lui adressa les paroles suivantes : « Silence! ce n'est pas avec les gémissements et les alarmes des femmes que les trônes se raffermissent. Les affaires du khalifat ne peuvent être contenues dans une poitrine faite pour donner du lait. Allez, éloignez-vous! » On rapporte aussi que Taher, qui considérait ce Khalife comme un homme d'un caractère faible, se promenant un jour dans le jardin qui porte son nom, reçut une lettre de la main même d'Emin et ainsi conçue : « Au nom de Dieu clé-

على حقنا فكان جزاؤه منا الا السيف فانظر لنفسك او دع قال
فلم يزل والله يتبين موقع الكتاب من طاهر فلما رجع الى
خراسان اخرجه الى خاصّته وقال لهم والله ما هذا كتاب
متضعّف ولكنه كتاب مخذول ولم يكن فيمن سلف من الخلفاء
الى وقتنا هذا وهو سنة اثنتين وثلاثين وثلاثمائة من ابوه
وامّه من بنى هاشم الا على بن ابى طالب ومحمد بن زبيدة وفى
محمد بن زبيدة يقول ابو الغول

مَلِكٌ ابوه وأُمّه من نبعةٍ   منها سراج الأُمّة الوهّاج
شربت بمكّة من ذرى بطحائها   ماء النبوّة ليس فيه مزاج

وفى سنة اربع وتسعين ومائة كان ابتداؤه بالغدر بالمأمون

ment et miséricordieux! Sache bien, Taher, que, depuis notre avénement, quiconque s'est révolté contre nos droits n'a expié son crime que par le glaive. Tremble donc pour ta vie, ou renonce à tes projets. » Celui qui raconte ce fait ajoute : « Taher parut rester sous l'impression de cette lettre, plus tard, lorsqu'il retourna dans le Khoraçân, il la communiqua à ses confidents et leur dit : « Vrai Dieu, ce n'est point là la lettre d'un lâche, mais celle d'un homme qu'on abuse. »

Il n'y a pas eu, dans le passé et jusqu'à la présente année 332, d'autres khalifes nés d'un père et d'une mère Hachémites, si ce n'est Ali, fils d'Abou Taleb, et Mohammed, fils de Zobeïdah (Emin). Voilà pourquoi le poète Abou'l-Goul, parlant de ce dernier, a dit :

Un roi, dont le père et la mère sont sortis du foyer d'où a jailli la lumière éclatante (Mahomet) qui éclaira la nation.

Il a bu, à l'ombre des vallons voisins de la Mecque, l'eau pure et sans mélange de la prophétie.

Ce fut l'an 194 de l'hégire qu'Emin commença à travailler

وفى سنة سبع وتسعين ومائة مات بالرقّة عبد الملك بن صالح بن علىّ فى ايام الامين وكان عبد الملك افصح ولد العباس فى عصره يقال ان الرشيد لما اجتاز ببلاد منبج من ارض الشام نظر الى قصر مشيّد وبستان مغتمّ بالاشجار كثير الثمار فقال لعبد الملك لمن هذا قال هو لك ولى بك يا امير المؤمنين قال فكيف بناء القصر قال دون منازلك وفوق منازل الناس قال فكيف مدينتك قال عذبة الماء باردة الهوآء صلبة الموطآء قليلة الادوآء قال فكيف ليلها قال سحر كلّه وقال له يوماً يا ابا عبد الرحمن ما احسن بلادكم قال فكيف لا تكون كذلك وهى تربة حمرآء وسنبلة صفرآء وشجرة خضرآء فيافٍ فيح وجبال

contre son frère Mamoun. — En 197, sous le règne d'Emin, mourut à Rakkah Abd el-Mélik, fils de Salih, fils d'Ali, l'homme le plus éloquent de son siècle parmi les fils d'Abbas. Le Khalife Réchid, passant sur le territoire de Manbedj, en Syrie, aperçut un château bien fortifié et un parc couvert d'arbres et rempli de fruits; il voulut savoir d'Abd el-Mélik quel en était le propriétaire : « Prince des Croyants, répondit celui-ci, c'est vous d'abord, et moi après vous, grâce à vos bienfaits. » Le Khalife lui demandant ce qu'était le château, il ajouta : « Il le cède à vos palais et dépasse toute autre demeure. » Réchid l'interrogea sur la ville qu'il gouvernait; Abd el-Mélik reprit : « L'eau y est douce, la température fraîche, le sol dur et solide; les maladies y sont rares. — Et ses nuits? demanda Réchid. — Une aurore perpétuelle, répliqua Abd el-Mélik. » Une autre fois, Réchid lui disait : « Père d'Abd er-Rahman, c'est un beau pays que le vôtre! —Pourrait-il en être autrement? répondit celui-ci : une terre rougeâtre, de jaunes moissons, des arbres verdoyants, des plaines couvertes de paturages, des montagnes

وضح بين مغضوب وبنج فالتفت الرشيد الى الفضل بن الربيع فقال ضرب السياط اهون عليّ من هذا الكلام ولما سمى الامين ابنه موسى الناطق بالحقّ واخذ له العهد على الناس الفضل ابن الربيع وزيره وموسى يومئذ لا ينطق بامر ولا يعرف حسنا ولا يعقل قبيحا ولا يخلو من الحاجة الى من يخدمه في ليله ونهاره ويقظته ومنامه وقعوده وقيامه واحضنه عليّ بن عيسى ابن ماهان قال في ذلك رجل اعمى من اهل بغداد يعرف بعليّ ابن ابي طالب

اضاع الخلافة غشّ الوزير وفسق الامام ورأي المشير
وما ذاك الّا طريق الغرور وشرّ المسالك طرق الغرور

qui se montrent sous des touffes d'aurones et d'armoises. » Rechid se tournant alors vers Fadl ben Rebi : « Le fouet du bourreau, lui dit-il, me ferait moins souffrir que ces paroles. »

Lorsque Emin nomma son fils Mouça *Natik bil-hakk* (qui proclame la vérité) et que son ministre Fadl ben Rebi le fit reconnaître comme héritier du trône, Mouça était un enfant qui bégayait encore et ne pouvait distinguer le bien du mal, un enfant qui, à toute heure du jour et de la nuit, éveillé ou endormi, assis ou debout, avait besoin des soins de ses serviteurs, et dont l'éducation était confiée à Ali, fils d'Yça, fils de Mahân. Voici comment s'exprime, à ce sujet, un poète aveugle de Bagdad, connu sous le nom d'*Ali, fils d'Abou Talib*.

C'en est fait du khalifat ! La trahison du vizir, les débauches de l'imam (Emin) et de perfides conseillers l'ont perdu.

Qu'est-ce autre chose que la route de l'erreur, de toutes les routes la plus funeste?

فعال الخليفة اعجوبة　　　واعجب منه فعال الوزير

واعجب من ذا وذا اننا　　　نبايع للطفل فينا الصغير

ومن ليس يحسن مسح انفه　　　ولم يخل متنه من حجر ظئر [1]

وما ذاك الا بباغ وغاو　　　يريدان نقض الكتاب المنير

وهذان لولا انقلاب الزمان　　　أفي العير هذان ام فى النفير

ولكنها فتن كالجبال　　　ترفّع فيها بضبع الحقير

ولما قتل طاهر علىّ بن عيسى بن ماهان سار فنزل حُلوان وذلك على خمسة أيام من مدينة السلام فعجب الناس من زيادة امره وادبار اصحاب الامين وهزيمتهم فى كلّ حال فايقنت القلوب بغلبة طاهر وظفر المأمون على الامين محمد فسقط فى

La conduite du Khalife est étrange, celle du vizir est plus étrange encore;

Mais ce qui est plus surprenant que l'une et l'autre, c'est le serment que nous avons prêté à un jeune enfant,

Un pauvre être qui ne sait pas encore essuyer son nez et qui reste cloué sur les genoux de sa nourrice.

Voilà donc un rebelle et un égaré qui cherchent de concert à déchirer le livre de lumière!

Sans les caprices de la fortune, seraient-ils jamais comptés parmi les hommes de mérite?

Mais de ces jeux de la destinée surgissent des sommets où se dresse l'homme qu'elle tire du néant.

Taher, après avoir vaincu et tué Ali, fils d'Yça, fils de Mahan, poursuivit sa marche et vint camper à Houlwân, à cinq journées de Bagdad. Les progrès qu'il faisait chaque jour, les revers des partisans d'Emin, leurs défaites en toute rencontre, excitèrent l'étonnement du peuple et inspirèrent à tous les cœurs le pressentiment que Taher aurait le dessus et que Mamoun triompherait de son frère. Quant à Fadl

بدى الفضل بن الربيع واصحابه فقال الشاعر الاعمى فى ذلك
وكان مأمونيا متعصبا على محمد بن زبيدة مع المأمون وكان من
اهل بغداد ومقامه بها من ابيات

عجبتُ لمعشر يرجون نجحا ... لامر ما يتمّ به الامور
وكيف يتمّ ما عقدوا وراموا ... واُسّ بنائهم فيه الفجور
اثاب الى الضلال بهم غويّ ... وشيطان مواعده غُرور
يعبث بهم ويلعب كل لعب ... كما لعبت بشاربها الخمور
فكادوا الحق والمأمون غدرا ... وليس بمفلح ابدا غَرور
هو العدل المحبّب البرّ فينا ... تضمّن حبّه منّا الصدور
وعاقبة الامور له يقينا ... به شهد الشريعة والزبور
فيملك اربعين لها وفاء ... يتمّ به الاهلّة والشهور

ben Rebi et ses partisans, ils en étaient confondus. Le poète aveugle dont nous avons déjà parlé, né et domicilié à Bagdad, et aussi dévoué à Mamoun qu'il était acharné contre Emin, fit alors les vers suivants :

J'admire la confiance de ce parti qui espère le succès d'une entreprise avec laquelle rien ne saurait aboutir.

L'édifice de leurs folles espérances peut-il être achevé, lorsque la base sur laquelle il repose est le crime?

Ils sont entraînés à leur perte par un infidèle, par un démon dont les promesses sont mensongères,

Qui les égare et se joue d'eux, comme le vin, de celui qui en boit avec excès.

Ils ont dressé leurs pièges contre Dieu et contre Mamoun, mais l'homme perfide ne triomphe jamais.

Mamoun est notre souverain légitime, illustre et généreux envers tous ; l'amour qu'il nous inspire vit au plus profond de nos cœurs.

L'avenir est à lui certainement ; la loi et les prophètes lui en ont rendu témoignage.

Il régnera pendant quarante années entières, avec leur nombre complet de nouvelles lunes et de mois.

فكيدوا اجمعين بكلّ كيد وكيدكُم له فيه السرور

وبلغ محمّدًا ما انمى امر طاهر اليه فجمع قوّاده وبطانته وشاورهم وقال احضرونى غناءكم كما احضرت خراسان عبد الله غناءها وكانت كما قال اعشى ربيعة

ثم ما هابوا ولكن قدّموا كبش غارات اذا لاقى نطحْ

اما والله لقد حُدّثتُ باحاديث الامم السالفة وقرأت كتب حروبها وقصص من اتام دولها فما رأيت فى ذلك كلّه حديثًا لرجل منهم وابى كهذا الرجل فى اقدامه وسياسته وقد قصد الىّ واجترأ علىّ وتملى الهامة العظيمة من الجند وجمع القوّاد وساسة الحرب فهاتوا اليوم ما عندكم فقالوا يُبقى الله

Réunissez donc vos efforts et vos piéges contre lui; ces piéges mêmes contribuent à assurer son bonheur.

Mohammed (Emin), en apprenant les progrès obtenus par Taher, réunit en conseil ses généraux ainsi que ses plus intimes confidents : « Donnez-moi maintenant votre assistance, leur dit-il, comme le Khoraçân a donné la sienne à Abd Allah, en se conformant à ce vers d'Achâ le Rébyite :

Et alors ils n'ont pas eu peur; ils ont, au contraire, poussé en avant le *bélier des razias* dont les cornes renversent tous les obstacles.

« Dieu sait si j'ai étudié les traditions des peuples anciens, si j'ai lu le récit de leurs guerres et l'histoire de ceux qui ont exercé l'autorité : eh bien! par la mémoire de mon père, je jure n'y avoir pas trouvé une histoire comparable à celle de cet homme (Taher), pour son intrépidité et sa sagesse. C'est contre moi qu'il agit, je suis le but de son attaque audacieuse; il a réuni pour me combattre une puissante armée, un nombre considérable de généraux et de stratégistes habiles. A votre tour aujourd'hui de montrer ce que vous êtes. » Ses conseillers lui répondirent : « Dieu protégera l'exis-

امير المؤمنين ويقاتل عنه كما قاتل عن الخلفاء قبله بغى من بغى عليه ولما انهزمت جيوش محمد بين يدى طاهر ولم يقم لهم قائمة منهم قال سليمان بن المنصور لعن الله الغدار ماذا جلب على الامة بغدره وسوء رأيه ابعده الله من سنة اهل الفضل[1] لاسرع ما انتصر الله للمأمون بكبش المشرق يعنى طاهرا وفى ذلك يقول الشاعر

تبا لذى الاثام والمتزندق ماذا دعاه الى العظيم الموبق
والغدر بالبر الزكى اتى التقى والسائس المأمون غير الاخرق
زين الخلافة والامامة والنهى اهل السماحة والندى المندفق
ان تغدروا جهلا بوارث احمد ووصى كل مسدد وموفق

tence du Prince des Croyants : il combattra pour lui comme pour les khalifes qui l'ont précédé. Quiconque s'insurge contre lui est un traître ! » Mais, après que l'armée d'Emin eut été dispersée par Taher et réduite à l'impuissance, Suleïman, fils de Mansour, prononça ces paroles : « Que la malédiction de Dieu tombe sur ce fourbe (Emin) ! Quels maux ses ruses et son aveuglement n'ont-ils pas attirés sur le peuple ! Que Dieu le rejette de la communion des bons ; qu'il fasse triompher bientôt la cause de Mamoun à l'aide du *bélier d'Orient*, (c'est-à-dire de Taher) ! » Voici des vers qui expriment la même pensée :

Malheur au pécheur, malheur à l'athée ! Qui donc l'a poussé au plus grand des crimes ?

A la trahison contre le bon, le pieux, le vertueux Mamoun, ce chef qui ne fait jamais fausse route ?

Mamoun, la gloire du khalifat, de l'imamat et de la sagesse ; le maître de la générosité, de la bienfaisance sans limites.

Si, dans votre folie, vous conspirez contre l'héritier d'Ahmed (Mahomed), contre le légataire de tant de princes favorisés du ciel dans toutes leurs entreprises ;

فالله للمأمون خير موازرٍ والماجد القمقام كبش المشرق

ولما احيط بمحمد من الجانب الشرقى والغربى وكان هرثمة بن اعين نازلاً مما يلى النهروان بالقرب من باب خراسان وثلاثة ابواب وطاهر من الجانب الغربى مما يلى الياسرية وباب المحوّل والكناسة جمع محمد قوّاده فقال الحمد لله الذى يرفع من يشآء بقدرته ويضع والحمد لله الذى يعطى من يشآء بقدرته ويمنع والحمد لله الذى يقبض ويبسط واليه المصير احمده على نوائب الزمان وخذلان الاعوان وتشتيت الحال وكسوف البال وصلى الله على محمد رسوله وآله وسلّم وتكلم بكلام كثير ثم قال انى لافارقكم بقلب موجع ونفس حزينة وحسرة عظيمة وانى محتال

Mamoun aura les meilleurs auxiliaires : Dieu et le guerrier glorieux, *le bélier d'Orient.*

Emin était enveloppé par les forces ennemies, à la fois dans le quartier oriental et dans le quartier occidental de Bagdad. Hartamah, fils d'Ayan, campait du côté de Nahrewân, près de la *Porte de Khoraçân* et des *Trois-Portes;* Taher cernait la partie occidentale de la ville, entre Yaçiryah, Bab el-Mouhawal et Konaçah (la voirie). Emin réunit alors ses généraux et leur adressa les paroles suivantes : « Gloire à Dieu, dont la puissance élève et abaisse à son gré; gloire à Dieu, qui a le pouvoir de donner et de refuser; gloire à lui, lorsque sa main se ferme ou qu'elle répand ses bienfaits! C'est vers Dieu que toute chose retourne (*Koran*, II, 246 et *passim*). Je le bénis dans les disgrâces de la fortune, dans les trahisons de mes alliés, au milieu de ma ruine et des défaillances du cœur. J'implore sa bénédiction pour Mohammed son prophète, et pour sa famille. » Puis il prononça une longue allocution qu'il termina ainsi : « Je vous quitte, le cœur brisé, l'âme triste et accablée de regrets; je cherche

لنفسي فنسأل الله ان يلطف لي بمعونته ثم كتب الى طاهر اما
بعد فانك عبد مأمور انتصحت فنصحت وحاربت فنصرت وقد
يغلب الغالب ويخذل المفلج وقد رأيت الصلاح في معاونة اخي
والخروج اليه من هذا السلطان اذ كان اولى به واحقّ فاعطني
الامان على نفسي وولدي وامّي وجدّتي وخدمي وحشمي
وانصاري واعواني حتى اخرج اليك واتبرّأ من هذا الامر الى
اخي فان رأى الوفاء لي بأمانك والّا كان اولى واحقّ فلما قرأ طاهر
الكتاب قال الآن لمّا ضيق خناقه وهيض جناحه وانهزم فسّاقه
لا والذي نفسي بيده حتى يضع يده في يدي وينزل على
حكمي فعند ذلك كتب الى هرثمة يسأله النزول على حكمه

une ruse pour me sauver. Puisse le Seigneur m'accorder sa protection! » Il écrivit ensuite à Taher : « Tu es un serviteur qui a fait son devoir : on a compté sur ton dévouement et tu en as donné la preuve ; tu as combattu et triomphé. Le vainqueur a été vaincu, le puissant a été humilié. Je considère maintenant comme une chose sage de favoriser mon frère et d'abdiquer pour lui le pouvoir, puisqu'il est le plus méritant et le plus digne. Donne-moi un sauf-conduit pour moi, pour mes enfants, ma mère, mon aïeule, mes serviteurs et ma maison, mes partisans et alliés. J'irai alors vers toi et je déposerai ma couronne au profit de mon frère, lequel ratifiera ton amnistie, ou agira selon ce qu'il jugera juste et convenable. » Taher prit connaissance de cette lettre et s'écria : « Lui pardonner maintenant qu'il est serré à la gorge, que ses ailes sont brisées et que ses soldats impies sont dispersés! Non, par Celui qui tient ma vie entre ses mains! Non, pas avant qu'il ait mis sa main dans la mienne et qu'il se soit rendu à ma merci! » Emin écrivit alors à Harthamah, en lui proposant de se rendre aux conditions qu'il lui

امانه وقد كان المخلوع جهّز جماعة من رجالة من الابناء وغيرهم
ممّن استأمن اليه لدفع المأمونية عنه فمالوا نحو هرثمة وكان
طاهر بن الحسين يمدّ هرثمة بالرجال ولم يلق هرثمة مع ذلك
كثير كيد فلما مال من ذكرنا الى حرب هرثمة وعلى الجيش
بشر وبشير الازديان بعث اليهما طاهر يتوعّدهما فلم يأمنا
صولته لاشرافه على الفتح فخليا عن الجيش [1] وانفضّ الجمع وكان
طاهر قد نزل بالبستان المعروف بباب الكناس الطاهرى ففى ذلك
يقول بعض العيّارين من اهل سجون بغداد [2]

لنا من طاهر يومٌ عظيم الشأن والخطب
علينا فيه بالانجا دِ عن هرثمة الكلب

dicterait. Le Khalife *détrôné* avait, avant cela, équipé une troupe d'*Ebnâ* (Persans d'origine) et d'autres défenseurs qui avaient reconnu son autorité, afin de repousser le parti de Mamoun. Cette troupe s'était dirigée contre Hartamah, qui venait de recevoir des renforts de Taher, fils de Huçeïn; mais Hartamah n'eut pas à lutter sérieusement, car à l'approche des troupes ennemies, Bichr et Béchir, deux Arabes d'Azd qui commandaient ces troupes, effrayés par le ton menaçant des messages que leur adressait Taher, et alarmés des suites que sa prochaine victoire aurait pour eux, abandonnèrent leur poste et entraînèrent toute l'armée dans leur défection. Taher était alors campé dans le jardin connu sous le nom de *Bab el-Kénas* et de *jardin de Taher*. Un des vagabonds sortis des prisons de Bagdad fit ces vers de circonstance :

Taher nous a fait une journée sérieuse et pleine de périls,
Dans laquelle il a triomphé de nous à l'aide de ce chien de Hartamah.

وما لقينا لأبي الطيب يوم مداوق الكرب
أتاه كل طرار ولص كان ذا جرب
وعريان على حقويه آثار من الضرب
إذا ما حل من شرق أتيناه من الغرب

وأبى محمد المال ففرق في قواده المحدثين دون غيرهم خمس مائة ألف درهم وقارورة غالية لكل واحد منهم ولم يعط قدماء أصحابه شيئا فأتت طاهرا عيونه وجواسيسه بذلك فراسلهم وكاتبهم ووعدهم ومنّاهم وأغرى الأصاغر بالقادة حتى غضبوا لذلك وشغبوا على الأمين وذلك يوم الأربعاء لست ليال خلون من ذي الحجة سنة ست وتسعين ومائة فقال رجل من المشغبة على الأمين

Mais nous avons rendu à *Abou'l-Tayib* (nom patronymique de Taher) une journée véritablement laborieuse.

Tous les coupe-jarrets, tous les voleurs rongés par la gale se sont rués sur lui,

En même temps que les soldats nus, aux flancs labourés par le bâton.

Et, tandis qu'il arrivait par le quartier de l'est, nous l'avons attaqué en venant du couchant.

Cependant Emin, réunissant toutes ses ressources, avait partagé cinq cent mille dirhems entre ses nouveaux officiers seulement, et leur avait donné à chacun une fiole de parfum, sans rien accorder aux vétérans. Taher, informé de cette circonstance par ses émissaires et ses espions, noua une correspondance avec les mécontents; à force de menaces et de promesses, il sut soulever les inférieurs contre leurs chefs, et, profitant de leur ressentiment, il les décida à se révolter contre Emin (mercredi, sixième jour du mois de Dou'l-hiddjeh, 196 de l'hégire). Un des ennemis d'Emin dit à ce propos :

قل لامين الله فى نفسه — ما شتّت الجند سوى الغاليه
وطاهر نفسى فدا طاهر — برسله والعدّة الكافيه
اضحى زمام الملك فى كفّه — مقابلاً للفئة الباغيه
يا ناكثاً اسلمه نكثه — عيوبه من خبثه فاشيه
قد جاءك الليث بشدّاته — مستكلباً فى أُسُد ضاريه
فاهربْ ولا مهرب من مثله — الّا الى النار او الهاويه

وانتقل طاهر من الياسرية فنزل باب الانبار وحاصر اهل بغداد وغادى القتال وراوحه حتى تواكل الفريقان جميعًا وخربت الديار وعفت الآثار وغلت الاسعار وذلك فى سنة ست وتسعين ومائة وقاتل الاخ اخاه والابن اباه هاؤلاء محمدية وهاؤلاء

Annonce à celui qui se dit le dépositaire (Emin) de Dieu que des fioles de parfum ont suffi pour disperser son armée.

Taher (que ma vie soit la rançon de la sienne!), grâce à ses messages et à ses excellentes mesures,

Tient entre ses mains les rênes du royaume, en face d'une troupe de rebelles.

Prince déloyal, victime de ta propre trahison, tes hontes se sont promptement dévoilées.

Voici le lion qui s'avance, plein de menaces, contre toi; il rugit au milieu de ses lionceaux affamés.

Fuis donc; mais peux-tu échapper à un tel ennemi, autrement qu'en tombant dans les flammes et l'abîme infernal (*Koran* CI, 6)?

Taher se transporta ensuite de Yaçiryah à Bab el-Anbar, et commença le siége de la ville. La guerre se poursuivit à outrance, le jour et la nuit, au point que la lassitude se manifesta dans les deux camps. Les hôtels, les monuments les plus remarquables s'écroulèrent; la cherté devint excessive (196 de l'hégire). Le frère tournait ses armes contre le frère, le fils contre le père; ils combattaient les uns pour Mohammed (Emin), les autres pour Mamoun.

مأمونية وهدمت المنازل واحرقت الديار وانتهبت الاموال
ففي ذلك يقول الشاعر الاعمى المعروف بعلي بن ابي طالب

تقطعت الارحام بين العشائر واسلمهم اهل التقى والبصائر
وحلّ انتقام الله من خلقه بهم لما اجترموه من ركوب الكبائر
فلا نحن اظهرنا من الذنب توبة ولا نحن اصلحنا فساد السرائر
ولم نستمع من واعظ ومذكّر فينجع فينا وعظ ناهٍ وآمر
فنبك على الاسلام لما تقطعت رحاه وارق حربها كلّ كافر
فاصبح بعض الناس يقتل بعضهم فمن بين مقهور ذليل وقاهر
وصار رئيس القوم يحمل نفسه وصار رئيسا منهم كلّ شاطر
فلا فاجر للبرّ يحفظ حرمة ولا يستطيع البرّ دفعا لفاجر

Les maisons et les palais devinrent la proie des flammes, les richesses de la capitale furent mises au pillage. Voici comment le poète aveugle connu sous le nom d'*Ali, fils d'Abou Talib*, décrit ce désastre :

Les liens du sang sont déchirés entre les familles; ils sont méconnus même des hommes pieux et sages.

La vengeance de Dieu éclate sur ses créatures pour les punir des fautes qu'elles ont commises.

Nos crimes ne nous laissent pas de remords, nous ne cherchons point à guérir nos cœurs de la corruption.

Nous restons sourds aux exhortations et aux prières, ni les ordres ni les défenses n'agissent plus sur nous.

Pleurons maintenant sur l'islam; sa puissance (littéralement, sa meule) est brisée! les mécréants dirigent la guerre contre notre religion.

Les hommes se déchirent entre eux; il n'y a plus que des vaincus humiliés et des vainqueurs.

Les chefs se portent eux-mêmes au pouvoir, chaque scélérat usurpe le commandement.

Les méchants ne respectent pas les droits des bons, et ceux-ci ne peuvent repousser les méchants.

فمن قائم يدعو الى الجهل عامدًا ‏ ‏ ومن اوّل قد سنّ عنا لآخر

تراهم كامثال الذئاب راءت دمًا ‏ ‏ فامّته لا تلوى على زجر زاجر

اذا هدم الاعداء اوّل منزل ‏ ‏ بسعيهم قاموا بهدم الاواخر

فاصبحت الاغنام بين بيوتهم ‏ ‏ تحثهم بالمرهفات البواتر

واصبح فسّاق القبائل بينهم ‏ ‏ تشدّ على اقرانها بالخناجر

فنبك لقتلى من صديق ومن اخٍ ‏ ‏ كريم ومن جارٍ شفيق مجاور

ووالدة تبكى بحزن على ابنها ‏ ‏ فيبكى لها من رحمة كلّ طائر

وكفّت بحسن الصبر بعد انتحابها ‏ ‏ عليه ولكنّ دمعها غير صابر

وذات حليل اصبحت وهى ايّم ‏ ‏ وتبكى عليه بالدموع البوادر

تقول له قد كنتَ عزًّا وناصرًا ‏ ‏ فغُيِّبَ عنى اليوم عزّى وناصرى

وابكِ لاحراق وهدم منازل ‏ ‏ وقتل وانهاب اللُّهَى والذخائر

Ici l'un prêche avec zèle la cause de l'erreur, là le premier venu nous enseigne une loi étrangère.

On dirait une meute de loups attirés par la vue du sang et que nul obstacle n'arrête.

Dès qu'une maison tombe sous les efforts de l'ennemi, toutes les autres ne sont bientôt qu'un amas de ruines.

Les troupeaux errent au milieu des demeures, fuyant les sabres acérés qui les chassent.

Dans chaque tribu un scélérat tombe sur ses rivaux le poignard à la main.

Nous pleurons la mort d'un ami, d'un frère généreux, d'un voisin, dont la sollicitude nous protégeait.

Une mère éplorée gémit sur son fils, et les oiseaux, émus de pitié, partagent sa douleur.

C'est en vain qu'après cette perte cruelle elle se résigne avec courage ses larmes trahissent sa résolution.

Une épouse, devenue veuve, pleure à chaudes larmes celui qu'elle a perdu :

« Tu étais, dit-elle, ma force et mon appui, et je reste maintenant sans force, sans protecteur! »

Pleurons sur les décombres fumants de nos demeures, sur ces cadavres, sur nos richesses et nos biens mis au pillage.

وابراز ربّات الخدور حواسرا   خرجن بلا خمر ولا بمآزر
تراها حيارى ليس تعرفن مذهبا   توافنوا كامثال الظبآء النوافر
كأن لم يكن دين ولم تك غيرة   فيخرجهم عن هتك ستر الحرائر
كأن لم تكن بغداد احسن منظرا   وملهى راءته عين لاه وناظر
بلى هكذا كانت فاذهب حسنها   وبدّد منها الشمل حكم المقادر
وحلّ بهم ما حلّ بالناس قبلهم   فاضحوا احاديثا لباد وحاضر
ابغدادُ يا دار الملوك ومجتنى   صنوف المُنَى يا مستقرّ المنابر
ويا جنّة الدنيا ويا مطلب الغنى   ومستنبط الآمال عند المتاجر
أبيني لنا اين الذين عهدتهم   يحلّون في روض من العيش ناضر
واين الملوك في المواكب تغتدي   تشبّه حسنًا بالنجوم الزواهر
واين القضاة الحاكمون برأيهم   تورد امور مشكلات المصادر

Les habitantes du harem sont exposées aux regards, tête nue, sans voile ni chaperon.

On les voit errer éperdues, ignorant leur chemin et tremblantes comme des gazelles fugitives.

N'y a-t-il donc plus de religion, plus d'honneur pour empêcher la violation du foyer de la famille?

Bagdad n'était-elle pas la plus belle des villes, le plus attrayant spectacle offert aux regards enchantés?

Oui, elle était tout cela; mais sa beauté s'est effacée, la volonté du destin en a fait un désert.

Son peuple, frappé d'une disgrâce commune à tant de peuples avant lui, est devenu un objet de pitié pour le genre humain.

O Bagdad, ville des rois, objet de tous les désirs, centre des chaires de l'islam;

Paradis sur la terre, toi que recherchait la richesse et qui faisais naître l'espérance dans l'âme du marchand,

Dis-nous où sont ceux que nous étions habitués à rencontrer dans les sentiers fleuris du plaisir.

Où sont ces rois semblables, au milieu de leur cortège, à des étoiles brillantes?

Ces juges décidaient, avec les lumières de leur raison, les questions les plus difficiles du droit?

او القائلون الناطقون بحكمة ورصف كلام من خطيب وشاعر
واين الجنان المؤنقات بحسنها واين قصور الشطّ بين العوامر
واين مراح للملوك عهدتها مُزَخْرفة فيها صنوف الجواهر
تُرشّ بماء المسك والورد ارضها تفوح بها من بعد ريح المجامر
وراح الندامى فيه كلّ عشيّة الى كلّ فيّاض كريم العناصر
ولهو قيان تستجيب لنغمها اذا هو لبّاها حنين المزامر
فما للملوك الغرّ من آل هاشم واشياعهم فيها اكتفوا بالمفاخر
يروحون فى سلطانهم وكانما يروحون فى سلطان بعض المعاشر
تخاذل عمّا نابهم كبراؤهم فنالتهمُ بالظلم ايدى الاصاغر
فاقسم لو انّ الملوك تناصروا لذلّت لها خوفًا رقاب الجبابر

وبعث هرثمة بن اعين بزهير بن المسيّب الضبى من الجانب

Ces prédicateurs, ces poëtes, inspirés par la sagesse, parlant un langage harmonieusement construit?

Où sont tes jardins pleins de charmes, ces châteaux qui ornaient ton rivage, au milieu d'un pays si prospère?

Où sont ces résidences royales que j'ai connues scintillantes de pierreries?

Le sol était arrosé d'eau de musc et de rose; le parfum des cassolettes se répandait au loin;

Chaque soir, de joyeux convives s'y réunissaient chez un hôte généreux et magnifique.

Sur un ordre de lui, de jeunes musiciennes faisaient entendre leurs accents mélodieux, auxquels se mariaient les soupirs de la flûte.

Que sont devenus les rois glorieux de la famille de Hachem, et leurs partisans comblés de titres et d'honneurs?

Ils marchaient sous la puissance de ces rois, comme sous le pouvoir ami d'une même famille.

Mais les grands ont refusé de défendre leurs rois, et les mains injustes des petits les ont renversés.

Je le jure, si les rois avaient su se liguer pour leur commune défense, le cœur des oppresseurs se fût humilié dans la crainte.

Hartamah ben Ayan détacha Zoheïr, fils de Mouçeyyab le

الشرقى فنزل الماطر مما يلى كلواذا وعشّر ما فى السفن من اموال
التجار الوارده من البصره وواسط ونصب على بغداد المجانيق
ونزل فى رفه كلواذا والجزيره فتأذى الناس به وصمد نحوه
خلق من العيّارين واهل السجون فكانوا يقاتلون عُراة فى
اوساطهم التُبّانين والمآزر وقد اتخذوا لرؤسهم دواخل من
الخُوص يسمونها الخُود ودَرَقًا من الخوص والبوارى قد قُيِّرت
وحُشيت بالحصى والرمل على كلّ عشره منهم عريف وعلى كلّ
عشره عرفاء نقيب وعلى كلّ عشره نقباء قائد وعلى كلّ عشره
قوّاد امير ولكلّ ذى مرتبه من المركوب على مقدار ما تحت يده
فالعريف له اناس يركبهم غير من ذكرنا من المقاتله وكذلك

Dahite, du camp du quartier oriental. Zoheir occupa *El-Matir* dans les environs de Kelwada; il préleva la dîme sur les bateaux chargés de marchandises venant de Basrah et de Wacit; ensuite il dressa les machines de guerre contre Bagdad et plaça ses troupes sur la berge de Kelwada et le rivage de *l'île*. Le peuple ayant à souffrir de ses assauts, des corps de vagabonds et de prisonniers marchèrent contre Zoheir. Ils allaient au combat presque nus, n'ayant autour des reins qu'un caleçon et une ceinture; ils s'étaient façonné une sorte de casque en feuilles de cocotier, que l'on nomme *khoudah*; leurs boucliers étaient faits de ces mêmes feuilles et de nattes de jonc enduites de poix, et bourrés de gravier et de sable. Chaque troupe de dix hommes était commandée par un *Arif*, dix *Arif* par un *Nakib*, dix *Nakib* par un *Kaïd*, dix *Kaïd* par un *Emir*. Chacun de ces chefs avait un équipage proportionné au nombre d'hommes qu'il commandait; ainsi le *Arif* avait, outre ses soldats, un certain nombre d'hommes qui lui servaient de chevaux, de même le *Nakib*,

النقيب والقائد والامير يركبون اناسًا عراة قد جُعِل فى رقابهم الجلاجل والصوف الاحمر والاصفر ومقاود قد اتخذت لهم لجم واذناب من مكانس ومذابّ فيأتى العريف وقد ركب واحدًا وقدامه عشرة من المقاتلة على رؤوسهم خوذ الخوص ودرق البوارى ويأتى النقيب والقائد والامير كذلك فتقف النظارة ينظرون الى حربهم مع اصحاب الخيول الغرّة والجواشن والدروع والتجافيف والسواعد والرماح والدرق التبتية فهآؤلآء عراة وهآؤلآء على ما ذكرنا من العدة فكانت للعراة على زهير فاتاه المدد من هرثمة فانهزمت العراة ورمت بهم خيولهم من الانس[1] وتحاصروا جميعًا واخذهم السيف فقُتِل منهم

le *Kaïd*, l'*Émir* avaient pour montures des gens presque nus, le cou orné de grelots et de houppes en laine rouge et jaune; ils étaient pourvus de brides et de mors, et s'étaient fabriqué une queue de cheval avec des balais et des chasse-mouches. Le *Arif* allait à l'ennemi, monté sur un de ses hommes et précédé de ses dix soldats, coiffés de leur casque en feuilles de cocotier et armés de leur bouclier de nattes. Le *Nakib*, le *Kaïd*, l'*Émir* marchaient en pareil équipage. Les curieux s'amassaient pour assister au combat de ces hommes contre les cavaliers ennemis, montés sur d'excellents chevaux, munis de cuirasses, de cottes de mailles, d'une armure complète, brassards, etc., armés de lances et de boucliers *tibétains*. La lutte s'engagea entre ces guerriers nus et les soldats équipés comme nous venons de le dire; elle tourna d'abord au désavantage de Zoheïr; mais du renfort lui arriva de la part de Hartamah, et il mit en déroute ses adversaires. Les hommes qui servaient de chevaux se débarrassèrent de leurs cavaliers, et tous, l'épée dans les reins, se réfugièrent derrière les remparts de la ville. Un grand nombre de morts.

خلق وقتل من النظاره خلق فقال في ذلك الاعمى يصف رمى زهير بالمنجنيق وما كان منهم مما ذكرنا من قتل النظاره والعراة من ابيات [1]

لا تقرب المنجنيق والحجرا   فقد رأيت القتيل اذ قبرا
باكر كي لا يفوته خبر   راح قتيلاً وخلّف الخبرا
اراد الّا يقال كان لهم   امر فلم يدر ما به أُمِرا
يا صاحب المنجنيق ما فعلت   كفّاك لم تبقيا ولم تذرا
كان هواه سوى الّذى امرا   هيهات ان يغلب الهوى القَدَرا

فلما ضاق الامر بالامين في ارزاق الجند ضرب الآنية من الذهب والفضّة سرّا واعطى رجاله وتحصّن الى طاهر الحربيه [2] وغيرها من الارباض مما يلي باب الانبار وباب حرب وباب قطربّل

tant parmi les combattants que parmi les curieux, restèrent sur le champ de bataille. Les vers suivants du poete aveugle se rapportent à l'attaque dirigée par Zoheir à l'aide de ses balistes, ainsi qu'au massacre de la foule et des *guerriers nus* :

Ne t'expose pas aux mangonneaux ni aux pierres (des balistes); vois ce cadavre qu'on dépose dans sa fosse.

C'est celui d'un homme qui était venu dès le matin pour ne pas manquer ce spectacle; mais la mort l'a forcé à l'abandonner.

Il ne voulait pas qu'un autre racontât l'issue du combat, et lui-même ignorait ce qui lui était réservé.

Toi qui manœuvres ces machines, qu'as-tu fait? Tes mains lui ont ôté la vie et tu ne peux la lui rendre.

Ce n'était pas là l'événement qu'il désirait, mais, hélas! les désirs de l'homme sont impuissants contre la destinée.

Emin, ne sachant plus comment payer ses troupes, fit fondre en secret ses vases d'or et d'argent afin de distribuer la solde. Cependant Taher s'était emparé d'El-Harbyeh et d'autres faubourgs entre Bab el-Anbar, Bab el-Harb et Bab

وصارت الحرب فى وسط الجانب الغربى وعملت المنجنيقات بين الغريقين ففى ذلك يقول علىّ الاعمى من ابيات له[1]

يا رماة المنجنيق كلّكم غير شفيق
ما تبالون صديقاً لا ولا غير صديق
ويلكم تدرون من تر مون مرّار الطريق
ربّ خود ذات دلٍّ هى كالغصن الوريق
لم تكن تعرف جوف الدار من جوف النعيق
أُخرجت من ظلّ دنيا ها ومن عيش انيق
لم تجد من ذاك بدًّا أُبرِزت يوم الحريق

وكثر الحريق والهدم ببغداد فى الكرخ وغيره من الجانبين حتى درست محاسن بغداد واشتدّ الامر وتنقلت اهل السكك

Kotrobbol. La lutte était donc engagée dans le cœur de la ville occidentale, et les machines continuaient leur œuvre de destruction entre les deux camps. L'aveugle Ali rappelle ainsi cette circonstance :

Archers qui manœuvrez les machines, vous êtes tous sans pitié ;
Vous ne vous souciez pas plus des amis que des ennemis.
Malheureux! savez-vous qui vous frappez? Des passants dans le chemins ;
De belles jeunes filles, gracieuses dans leur marche comme une branche verdoyante,
Qui, croyant rentrer chez elles, sont devenues la pâture des corbeaux.
Elles ont été arrachées à ce monde, à leur douce existence,
Et sans pouvoir résister au destin, elles sont restées exposées aux regards, le jour de l'incendie.

Cependant les flammes et les ruines s'amoncelaient dans Bagdad, à Kerkh et dans d'autres quartiers de l'une et de l'autre rive. Toutes les splendeurs de la capitale s'écroulaient. La situation devenait critique. Les habitants, chassés de

والدروب من موضع الى موضع وعمّ الخوف وكثر فى ذلك يقول
الشاعر

مَن ذا اصابك يا بغدادُ بالعين ... الم تكونى زمانًا قرّة العين
الم يكن فيك قوم كان قربهم ... وكان مسكنهم زينًا من الزين
صاح الزمان بهم بالبين فانقرضوا ... ماذا لقيت بهم من لوعة البين
استودع الله قومًا ما ذكرتهمُ ... الّا تحدّر ماء الدمع من عينى
كانوا ففرّقهم دهرٌ وصدّعهم ... والدهر يصدع ما بين الفريقين

ولم تزل الحرب قائمة بين الفريقين المأمونية والمحمدية اربعة عشر شهرا وضاقت بغداد باهلها وتعطّلت المساجد وتركت الصلوات ونزل بها ما لم ينزل بها قط مثله منذ بناها ابو جعفر المنصور وقد كان لاهل بغداد فى ايام حرب المستعين

leurs quartiers et de leurs rues, erraient de place en place; l'épouvante était générale, et, comme le disait alors le poète:

Qui a jeté sur toi un regard funeste, ô Bagdad? N'étais-tu pas autrefois le charme des regards (c'est-à-dire le séjour du bonheur)?

Le séjour d'une foule d'hommes dont la présence était une de tes gloires?

Mais le destin a donné le signal de la séparation : ils sont partis, et que de regrets me laisse leur éloignement!

Je mets sous la garde de Dieu les absents dont le souvenir fait couler mes larmes.

Ils étaient ici ; la fortune les a séparés et désunis, car elle se plaît à séparer les amis.

La guerre continua ainsi entre les partisans de Mamoun et ceux d'Emin pendant quatorze mois. La population de Bagdad ne savait plus où se loger : les mosquées étaient désertes et les prières abandonnées. Jamais pareils désastres ne s'y étaient produits depuis sa fondation par Abou Djafar Mansour. Plus tard cependant, à l'époque des guerres de Mostaïn et de Motazz, les habitants eurent à souffrir de

والمعتزّ نحو هذا من خروج العيّارين الى الحرب وقد اتّخذوا
خيلاً منهم وامرآء كالملقب بنينويه وخالويه[1] وغيرهم يركب
الواحد منهم على واحد من العيّارين ويصير الى الحرب فى
خمسين الفًا عراة ولم ينزل باهل بغداد اشدّ من هذه الحرب
حرب المأمون والمخلوع وقد استعظم اهل بغداد ما نزل بهم
فى هذا الوقت وهو سنة اثنتين وثلاثين وثلاث مائة من
خروج ابى اسحاق المتقى لله عنهم وما كان قبل هذا الوقت
من البريديين[2] وابن رايق وتوزون التركى وما دفعوا اليه من
الوحشة بخروج ابى محمد الحسن بن ابى الهيجا عبد الله بن
حمدان الملقب بناصر الدولة واخيه علىّ بن عبد الله الملقب
بسيف الدولة عليهم لبُعد العهد مما حلّ بالمنازل بها وطول

scènes presque semblables. Les vagabonds de la ville marchèrent encore au combat avec des hommes pris parmi eux pour servir de chevaux; ils étaient commandés par un certain Ninaweïh, par Khalaweïh et d'autres chefs, montés sur quelques-uns de ces vagabonds et conduisant sur le champ de bataille cinquante mille combattants presque nus. Mais aucune guerre ne fut plus désastreuse pour Bagdad que celle de Mamoun et de son frère *le détrôné* (*makhloū*). En la présente année 332 de l'hégire, les habitants considèrent comme un malheur inouï le départ d'Abou Ishak Mouttaki-billah (qui alla habiter Moçoul en 330;) ils se plaignent des désastres qu'attira sur eux, dans les années précédentes, la lutte entre les *Béridi*, Ibn Raïk et Touzoun le Turc; ils déplorent comme une calamité la révolte d'Abou Mohammed Haçan, fils d'Abou'l-Heïdjâ Abd Allah, fils de Hamdan, surnommé *Naçir ed-Dawleh*, et celle de son frère Ali, ben Abd Allah, surnommé *Seïf ed-Dawleh*. C'est que le temps s'est écoulé depuis les désastres qui accablèrent au-

السنين وغيبة ذلك عنهم وبُعدهم منه ونعدم مثل اولئك
العيّارين الذين كانوا فى ذلك العصر واشتدّ الامر بين المأمونية
والعُراة وغيرهم من اصحاب المخلوع وحُوصِر محمد فى قصره
المعروف بصالح من الجانب الغربى وكان بينهم فى بعض الايام
وقعة تفانى فيها خلق كثير من الفريقين فقال فى ذلك
حسين المعروف بالخليع وكان احد مجان ذلك العصر (1)

امين الله ثق بالله تُعطَ الصبر والنُصرَه
كِلِ الامر الى الله كلاك الله ذو القدرَه
لنا النصر بعون الله والكرّة لا الفرّه
وللمُرّاق اعدائك يوم السوء والدبرَه
وكاس تلفظ الموت كريه طعمها مُرَّه

trefois leur patrie; c'est que cet événement d'une date reculée s'est effacé de leur souvenir et que la guerre de bandits qui signala l'epoque dont nous racontons l'histoire remonte deja à une époque eloignée.

La lutte entre les troupes de Mamoun et les soldats *nus* et autres défenseurs d'Emin devenait de plus en plus acharnée; le Khalife déchu était tenu en échec dans son château nommé *Salih*, sur la rive occidentale. Après une grande bataille où périt beaucoup de monde dans les deux partis, un certain Huçein, que sa vie insouciante et débauchée avait fait surnommer *Khali*, composa les vers suivants :

Emin Allah, espère en Dieu ; il te donnera la patience et le succès.

Mets ton sort entre ses mains : Dieu le tout-puissant te protégera.

Sa grâce nous accordera la victoire ; nous écraserons l'ennemi, au lieu de fuir ;

Elle donnera aux hérétiques, tes adversaires, un jour de honte et de défaite.

La coupe de la mort est un breuvage odieux et d'une saveur amère.

سقونا وسقيناهم ولكن لهم أُخرَه
كذاك الحرب احيانًا علينا ولنا مرّه

واشتدّ الامر على الامين ومن معه وصار اهل بغداد حزبين فكانت لهم وقعة عظيمة فى الجانب الغربى فى الموضع المعروف بدار الرقيق هلك فيها خلق عظيم وكثر القتل فى الطرق والشوارع والازقة والدروب ينادى هذا يا مأمون وهذا يا مخلوع فيقتل بعضهم بعضًا وانتهبت الدور واعملت النار وعظمت الحال فكان الفوز الاكبر والفرح الاعظم لمن نجا بنفسه من رجل وامرأة وصغير وكبير بما يسلم معه الى عسكر طاهر فيأمن على نفسه وماله ففى ذلك يقول بعض من حضر ذلك اليوم

Nous l'avons bu et fait boire, mais la dernière coupe sera pour eux.
Telles sont les vicissitudes de la guerre : un jour, nous sommes vaincus, un autre jour, vainqueurs.

La situation devenant chaque jour plus périlleuse pour Emin et son parti, la population de Bagdad se partagea en deux factions. Une mêlée générale eut lieu dans un quartier de la ville occidentale nommé *Dar er-rakik* (le grenier aux farines); elle fut très-meurtrière; les grandes voies, les places, les rues et ruelles étaient jonchées de cadavres. Les combattants s'égorgeaient aux cris de *Vive Mamoun!* et de *Vive le détrôné* (Emin)! Les ruines s'amoncelaient partout et le feu étendait ses ravages. Dans cette extrémité, c'était un bonheur inouï, une joie immense pour ceux, hommes et femmes, vieillards et enfants, qui pouvaient se sauver, avec les débris de leur fortune, dans le camp de Taher; là du moins leur existence et leurs biens n'étaient plus menacés. Un témoin de cette triste journée la rappelle dans les vers qui suivent :

بكت عينى على بغداد لمّا فقدتُ غضارة العيش الانيق

تبدّلنا همومًا من سرور ومن سعة تبدّلنا بضيق

اصابتنا من الحسّاد عين فافنت اهلها بالمنجنيق

فقومٌ أُحرِقوا بالنار قسرًا ونائحة تنوح على غريق

وصائحة تنادى واصحابى وقائلة تقول ايا شفيقى

وحوراء المدامع ذات دلّ مضمّخة المجاسد بالخلوق [1]

تنادى بالشفيق ولا شفيق وقد فقد الشقيق مع الرفيق

وقوم اخرجوا من ظلّ دنيا متاعهُم يباع بكلّ سوق

ومغترب بعيد الدار ملقًى بلا رأس بقارعة الطريق

توسّط من قتالهم جميعًا فما يدرون من ايّ الفريق

فلا ولدٌ يقيم على ابيه وقد هرب الصديق عن الصديق

ومهما انس من شىء تولّى فانى ذاكرٌ دار الرقيق

C'est sur Bagdad que je pleure, après avoir perdu les douceurs d'une vie fortunée.

Nous avons échangé notre bonheur contre le chagrin, notre aisance contre la misère.

Le regard funeste de l'envie nous a atteints et nous a décimés sous les coups des machines de guerre.

Les uns sont jetés brutalement dans les flammes; ici une femme pleure l'un des siens qui a péri dans les flots.

Un autre appelle à grands cris sa famille, une autre son compagnon chéri.

Une jeune fille aux yeux noirs, gracieusement parée d'une tunique teinte en *khalouk* (cynoglosse),

Appelle son frère; mais elle n'a plus de frère : il est tombé à côté de son ami.

Là une famille est bannie de ce monde, et ses biens sont mis en vente dans les bazars.

Un étranger, venu de loin, gît, cadavre sans tête, au milieu de la rue.

Le massacre s'étend partout et les partis ne peuvent plus se reconnaître.

Le fils ne défend plus son père, l'ami fuit loin de l'ami.

Tout ce que nous chérissions a disparu, et je pleure en songeant à *Dar errakik*.

وقدم على طاهر رجل من قوّاد خراسان[1] فنظر الى حرب العراة بلا سلاح فالتفت القائد وقد حقرهم وقال ما يبلغ من كيد هاؤلآء ولا سلاح معهم مع ذوى البأس والنجدة والسلاح والعدّة فبصر به بعض العراة والقائد قد اوتر قوسه وفوّق سهمه وبرز عن اصحابه وفى يد العريان ترس بارية وتحت ابطه مخلاة فيها حجارة وقطع أُجُرّ فكلما رماه بسهم استتر فوقع فى باريته او قريبًا منها فيأخذه العريان فيجعله فى موضع من باريته قد هيّاه لمثل ذلك وصيّره مثل قنديل النشاب فلم يزل ذلك دأبه حتى انفذ القائد نشابه فلما رأى ذلك حمل على العريان ليضربه فتناول العريان من مخلاته حجرًا فرماه به فما اخطأ عينه ثم ثناه بحجر آخر فكاد يصرعه عن فرسه لولا نجا منه ووقعت البيضة عن رأسه فولّى راجعا وهو

Un général originaire du Khoraçân vint trouver Taher. A la vue de ces hommes qui se battaient nus et sans armes, il s'écria avec mépris : « Que peuvent les stratagèmes de ces gens qui n'ont pas même d'armes contre nos troupes fortes, vaillantes, bien armées et équipées? » Se voyant épié par un des *nus*, il arma son arc, pointa sa flèche et sortit des rangs. Son adversaire avait au bras un bouclier en nattes d'osier, et, sous l'aisselle, un sac rempli de pierres et de morceaux de briques. A mesure que le chef tirait, sa flèche venait se planter dans le bouclier ou à côté; le gueux la ramassait et la serrait dans un coin de son bouclier, qu'il avait, pour cette destination, disposé en forme de carquois. Il continua ainsi jusqu'à ce que son adversaire, ayant épuisé ses flèches, fondit sur lui le sabre à la main. Le gueux, tirant une pierre de son sac, l'atteignit juste à l'œil; une autre pierre faillit le renverser à bas de son cheval. Le chef s'enfuit à

يقول [1] ليس هاؤلآء بناسٍ هاؤلآء شياطين وفيما ذكرنا يقول بعض من حضر وهو ابو يعقوب الخريمي وكان محمديًّا متعصبًا على المأمون في قصيدته المفرطة الطول التي وصف فيها هذه الفتنة وحروب بغداد فقال [2]

الكرخ اسواقه معطّلة   يستنّ عيّارها وعابرها
خرّجت الحرب من اراذلهم   اسود غيل علّت قساورها

وفي مصداق ما ذكرنا يقول أيضاً عليّ الاعمى [3]

خرّجت هذه الحروب رجالا   لا لقحطان لا ولا لنزار
معشرٌ في جواشن الصوف يغدو   ن الى الحرب كالاسود الضواري
وعليهم مغافر الخوص تجزيـ   ـهم عن البيض والتراس البواري

toute bride en laissant tomber son casque : « Non, s'écriait il en s'éloignant, ce ne sont pas des hommes, mais des démons! » Voici ce que dit à ce propos un témoin oculaire, Abou Yâkoub le Khozaïmite, partisan d'Emin et ennemi fanatique de Mamoun, dans une trop longue *kaçideh* où il décrit les séditions et les combats dont Bagdad fut le théâtre :

Les marchés de Kerkh sont abandonnés ; les vagabonds, les passants y courent au hasard.

La guerre a suscité, parmi la canaille, des lions sauvages, à la dent cruelle, etc.

Le passage suivant d'une poésie d'Ali l'aveugle confirme aussi notre récit :

Nos guerres ont fait surgir des hommes qui ne sont ni de Kahtan ni même de Nizar ;

Une troupe armée de cuirasses en laine, qui se précipite au combat comme des lions dévorants.

Une coiffure de *khous* (feuilles de cocotier) leur tient lieu de casque, des nattes d'osier, de bouclier.

ليس يدرون ما الفرار اذا الابطال عاذوا من الغنا بالفرار
واحدٌ منهمُ يشدّ على السفين عريان ما له من ازار
ويقول الفتى اذا طعن الطعنة خذها من الفتى العيّار

واشتدّ القتال فى كلّ يوم وصبر الفريقان جميعًا وصار حامية المخلوع وجنده العُراة اصحاب خوذ الخوص ودرق البوارى وضايق طاهر القوم واقبل يقتطع من بغداد الشارع بعد الشارع ويصير فى حيّزه اهل تلك الناحية ومعاونين له فى حربه واقبل الهدم يكثر فيما ليس من حيّزه ثم جعل يحفر الخنادق بينه وبين اصحاب المخلوع فى مواضع الدور والمنازل والقصور واصحاب طاهر فى قوّة واقبال واصحاب المخلوع فى نقص

Ils ne savent ce que c'est que fuir, à l'heure où les plus braves cherchent leur salut dans la fuite.

Un seul d'entre eux, nu et n'ayant pas même un caleçon, attaque une troupe de deux mille hommes;

Et ce héros s'écrie en frappant : « Tiens voilà de la part du *guerrier vagabond!* »

Chaque jour la lutte devenait plus acharnée et la résistance des deux partis plus opiniâtre. Le Khalife détrôné n'avait plus d'autres défenseurs, d'autres troupes que ces soldats nus, qui se distinguaient par leurs casques en feuilles de cocotier et leurs boucliers de nattes. Taher pressait vivement le siége ; tous les quartiers de Bagdad tombaient l'un après l'autre en son pouvoir, et les habitants, à mesure qu'ils passaient sous sa domination, lui prêtaient main-forte contre l'ennemi. La portion de la ville qui ne s'était pas soumise souffrait surtout de ses dévastations. Il avait fait creuser des retranchements qui séparaient ses troupes de celles d'Emin, au milieu des maisons, des khans et des hôtels. Autant son armée était vaillante et favorisée par le succès, autant celle

وادبار واصحاب طاهر يهدمون واصحاب المخلوع يأخذون نقض الدور من خشب وابواب وغير ذلك من المتاع ففي ذلك يقول رجل من المحمدية والمتعصبة على المأمونة [1]

لنا كلّ يوم ثُلمة لا نسدّها   يزيدون فيما يطلبون وننقص

اذا هدّموا دارا اخذنا سقوفها   ونحن لأخرى مثلها نتربّص

يثيرون بالطبل القنيص وان بدا   لهم وجه صيد من قريب تقنّصوا

وقد افسدوا شرق البلاد وغربها   علينا فما ندرى الى اين نشخص

اذا حضروا قالوا بما يبصرونه   وان لم يروا شيئاً قبيحا تخرّصوا

ترى البَطَل المشهور فى كلّ وقعة   اذا ما رأى العريان يوما يبصبص

وقد رخّصت قرّاؤنا فى قتالهم   وما قتل المقتول الاّ المرخّص

d'Emin diminuait et s'affaiblissait. Tandis que les soldats de Taher amoncelaient ruines sur ruines, ceux du roi déchu en étaient réduits à s'abriter sous des débris de planches, de toiles et d'autres matériaux de ce genre ; c'est à ce fait que les vers suivants d'un *Mohammedi*, c'est-à-dire d'un des ennemis acharnés de Mamoun, font allusion :

Chaque jour s'ouvre devant nous une brèche que nous ne pouvons fermer ; l'ennemi avance vers son but, et nos forces diminuent.

Quand une maison s'écroule sous ses coups, nous ramassons les débris de sa toiture et nous attendons l'heure de réunir d'autres décombres semblables.

Ils lèvent le gibier au bruit de leurs tambours, et, quand une proie passe devant eux, ils la frappent.

Ils ont ravagé notre pays du levant au couchant, et nous ne savons plus où aller.

S'ils sont présents, ils racontent ce qu'ils ont vu ; si aucun désastre n'a lieu devant eux, ils en inventent.

On voit cependant un brave guerrier, célèbre en toute rencontre, se coucher comme un chien à l'aspect des *soldats nus*.

Nos lecteurs (du Koran) eux-mêmes ont la permission de combattre, et tous ceux qui ont péri avaient reçu le droit (de défendre leur Khalife).

ولما نظر طاهر الى صبر اصحاب المخلوع على القتال والهدم والنار والمجانيق وكثرة القتل قطع عنهم موادّ الاقوات من البصرة وواسط وغيرها من الطرق فكان الخبز ببغداد فى درب عشرين رطلاً بدرهم وهم مأمونية وفى شارع آخر الخبز رطل بدرهم وهم محمدية وضاقت النفوس ويئسوا من الفرج واشتدّ الجوع واغتبط من صار فى حيّز طاهر وأسف من بقى فى حيّز محمد المخلوع ففى ما ذكرنا يقول علىّ الاعمى[1]

الناس فى الهدم وفى الانتقال   قد عرّض الناس بقيل وقالْ
يا ايها السائل عن حالهم   عينك تكفيك مكان السؤالْ
قد كان للرحمن تكبيرهم   فاليوم تكبيرهمُ للقتالْ

Taher, irrité de la constance des partisans du *détrôné* en face de la mort, malgré les ruines, l'incendie et le carnage causés par les machines, leur coupa les vivres du côté de Basrah, de Waçit et des autres voies d'approvisionement. Alors, tandis que dans tel quartier de Bagdad habité par les *Mamouni*, le pain se payait un dirhem les vingt *ritles*, dans tel autre quartier au pouvoir des *Mohammedi* (ou partisans d'Emin), un seul *ritle* de pain coûtait un dirhem. Le peuple, accablé de misère et en proie aux horreurs de la famine, désespérait de son salut. La joie régnait dans le camp de Taher, le découragement dans celui de Mohammed le détrôné. On en trouve la preuve dans ces vers d'Ali l'aveugle :

Les habitants ruinés et pourchassés s'abordent avec mille récits différents.

Ô toi qui veux connaître leur situation, regarde et tu n'auras plus besoin d'interroger.

Jadis leur *tekbir* (Te Deum) s'adressait au Miséricordieux, aujourd'hui c'est pour eux un cri de guerre.

فارم بعينيك الى جمعهم وانتظر الروح وعدّ الليالْ
لم يبق في بغداد الّا امرؤ حالفه الفقر كثير العيالْ
او رجل افلت من سجنه لا عربيّ لا ولا في الموالْ
لا امّ تحمى عن حماها ولا خالٌ له تحمى ولا غير خالْ
ما بالنا نقتتل في ديننا سبحانك اللّهمّ يا ذا الجلالْ

ولما كان في بعض الايام تقدّم طاهر في سائر اصحابه من مواضع كثيرة وتوجّه نحو باب الكناس واشتدّ الجلاد وتبادرت الرؤوس وعمل السيف والنار وصبر الفريقان جميعا الّا ان القتل كان اعمّ في اصحاب طاهر [1] والغرق والنار وفنى خلق من العُراة اصحاب مخالى حجارة والآجرّ وخُوَد الخوص ودرق الحصر والبوارى ورماح

Jette les yeux sur leur faible troupe ; attends le départ (la mort) et compte les nuits.

Il n'y a plus à Bagdad que des malheureux voués à la misère et chargés de famille;

Que des échappés de prison, qui ne sont ni arabes ni même *maula*.

La mère n'est plus protégée dans le harem, il n'y a plus d'oncle ni d'autre protecteur pour en défendre le seuil

Et nous ne cherchons plus à mourir pour notre foi. Seigneur, toi qui peux tout, que ton nom soit invoqué!

Taher sortit, un jour, de plusieurs endroits à la fois, à la tête de toutes ses troupes, et se dirigea sur *Bab el-Kenas*. Le combat fut sanglant : les chefs couraient partout; le sabre et le feu répandaient la mort. La résistance fut énergique de part et d'autre; cependant les défenseurs de Taher périrent en plus grand nombre dans le fleuve et les flammes; il y eut aussi beaucoup de victimes parmi *les nus*. Ces soldats portaient un sac rempli de pierres et de briques, un casque en feuille de cocotier et un bouclier en nattes et en jonc; ils étaient armés de lances de bois; des lambeaux d'é-

القصب واعلام الخرق وبوقات القصب وقرون البقر وكان فى يوم الاحد ففى ذلك يقول الاعمى[1]

وقعة يوم الاحد ... كانت حديث الابد
كم جسد ابصرته ... ملقى وكم من جسد
وناظر كانت له ... منية بالرصد
اتاه سهم عائر ... فشق جوف الكبد
وصائح يا والدى ... وثاكل يا ولدى
وكم غريق سابح ... كان متين الجلد
لم يفتقده احد ... غير بنات البلد
وآخر ملتهب ... مثل التهاب الاسد
خيم فى العرصة لا ... يبرح مثل الوتد
فقائل قد قتلوا ... الفا ولما يزد

toiles leur servaient d'enseignes, et ils soufflaient dans des tuyaux de roseau et des cornes de bœuf. Le poëte aveugle parle en ces termes de cette bataille qui fut livrée un dimanche :

Le combat de dimanche laissera des souvenirs ineffaçables.
Que tu en as vu de ces cadavres amoncelés les uns sur les autres!
Cet homme que sa curiosité poussait à épier le combat
Est atteint d'une flèche perdue, qui le déchire et pénètre dans son sein.
Un fils réclame son père; un père déplore la mort de son enfant.
Plus d'un guerrier au corps robuste se débat et périt dans les flots;
Les filles de la ville regretteront seules son absence.
Un autre se tord dans un incendie ardent comme celui du Lion (c'est-à-dire du soleil de juillet);
Il reste sur le champ de bataille, planté droit comme le pieu d'une tente.
« Ils en ont tué mille et pas d'avantage, » dit l'un. —

وقائل اكثر بل ما لهم من عدد

قلت لمطعون وفيه طعنة لم تئد

من انت يا ويلك يا مسكين من محمد

فقال لا من نسب دانٍ ولا من بلد

ولا انا للغيّ ما قاتلت او للرشد

ولا لشيء عاجل يصير منه في يدي

ولما ضاق بمحمد الحال وجدّ به الحصار امر قائدا من قواده
يقال له زريح ان يتتبع اصحاب الاموال والودائع والذخائر ومن
ظنّ فيه شيئاً من ذلك من اهل البلد وغيرهم وقرن به آخر
يُعرف بالهرش فكانا يهجمان على الناس ويأخذان بالظنّة فاجتبيا

« Un plus grand nombre, réponl l'autre, on ne saurait compter les morts. »

Je m'adresse à un blessé auquel une lance a fait une plaie sans remède :

« Qui es-tu, infortuné, lui demandai-je, malheureux partisan de Mohammed ? »

Il me répond : « Je n'ai ici ni famille ni patrie.

« Je n'ai combattu ni au nom de l'erreur, ni pour défendre la vérité,

« Ni pour que des biens de ce monde périssable tombent entre mes mains. »

Dans cette situation critique, et le blocus devenant de plus en plus rigoureux, Emin chargea un de ses officiers nommé *Zarih* de faire des perquisitions chez tous ceux, habitants ou étrangers, qui possédaient de l'argent et des objets précieux ou qui étaient supposés en posséder. Il lui adjoignit dans cette mission un autre individu du nom de *Hirch*. Ces deux hommes s'abattirent sur les habitants et les dépouillèrent sur de simples soupçons; ils recueillirent ainsi des sommes considérables. Ceux-ci, et en particulier les riches, pour se dérober aux perquisitions de Zarih et de Hirch

بذلك السبب اموالاً كثيرةً فهرب الناس بعلّة الحجّ وفرّ
الاغنيآء من زريح والهرش ففى ما ذكرنا يقول الشاعر الاعمى

اظهروا الحجّ وما يبغونه بل من الهرش يريدون الهَرَب
كم أُناس اصبحوا فى غبطة ركّد الليلُ عليهم بالعَطَب
كلّ من زار زريح بيتَه لَقِىَ الذلّ ووافاه الحَرَب

فى شعر له طويل ولما عمّ البلاء اهل الستر اجتمع التجار
بالكرخ على مكاتبة طاهر انهم ممنوعون من الخروج اليه مغلوبٌ
عليهم وعلى اموالهم وان العُراة والباعة والسوقة هم الآفة
فقال بعضهم انكم ان كاتبتم طاهرًا لم تأمنوا صولة محمد
المخلوع عليكم بذلك فدعوهم فان الله مُهلكهم ففى ذلك يقول
شاعرهم

sortaient en foule de la ville, sous prétexte de faire le pèlerinage. Le poëte aveugle a mentionné cette circonstance :

Ils mettent en avant le pèlerinage; mais ce n'est pas là leur but : ils veulent fuir loin de Hirch.

Que d'hommes s'étaient éveillés heureux, que la nuit trouve dans la plus horrible misère!

Chaque maison où Zarih a passé reste livrée à la détresse et à la destruction.

Ces vers sont extraits d'une longue poésie. En présence des rigueurs qui s'étendaient jusque sur les femmes les plus respectables, les marchands se réunirent à Kerkh afin d'écrire à Taher qu'il leur était impossible de quitter Bagdad; que leur personne et leurs biens étaient exposés à toutes sortes de violences; enfin que *les nus*, les boutiquiers et la plèbe des bazars étaient le fléau de la ville. Mais l'un d'eux objecta que, s'ils nouaient une correspondance avec Taher, ils fourniraient par là un nouveau prétexte aux brutalités d'Emin: « Laissez à Dieu, ajoutait-il, le soin de vous en délivrer. » C'est ce que dit aussi un de leurs poëtes :

دعوا اهل الطريق فعن قريب   تنالهمُ مخاليب الهصور
فتهتك حجب اكباد شداد   وشيكًا ما تصير الى القبور
فان الله مُهلكهم جميعًا   لاسباب التمرّد والفجور

ولما كان فى بعض الايام ثارت العُراة فى نحو مائة الف بالرماح
والقصب الطرّادات من القراطيس على رؤوسها ونفخوا فى بوقات
القصب وقرون البقر ونهضوا مع غيرهم من المحمدية وزحفوا
من مواضع كثيرة نحو المأمونية فبعث عليهم طاهر بعدّة
قوّاد وامرآء من وجوه كثيرة فاشتدّ الجلاد وكثر القتل فكانت
للعراة على المأمونية الى الظهر وكان يوم الاثنين ثم ثارت
المأمونية على العراة وغيرهم من المحمدية فانهزموا وغرق منهم
وقتل واحرق نحو من عشرة الآف ففى ذلك يقول الشعر
الاعمى [1]

Laissez la canaille des rues ; elle tombera bientôt dans les griffes des lions.

Le cœur de ces hommes grossiers sera déchiré, et la tombe les attend.

Dieu les exterminera jusqu'au dernier, pour les châtier de leur insolence et de leurs forfaits.

Un de ces jours-là, *les nus*, au nombre de cent mille, armés de lances, de bâtons, coiffés de cimiers en papier et soufflant dans des roseaux ou des cornes de bœuf, se joignirent aux autres défenseurs d'Emin, et s'élancèrent par plusieurs des issues de la ville sur les partisans de Mamoun. Taher fit avancer contre eux, de plusieurs côtés à la fois, un certain nombre de ses officiers et généraux. Une action très meurtrière s'engagea. C'était un lundi ; *les nus* eurent le dessus jusqu'à midi ; mais, attaqués ensuite avec les autres soldats de Mohammed par tout le parti de Mamoun, ils lâchèrent pied. Environ dix mille des leurs se noyèrent ou périrent par le fer et le feu. Le poète aveugle a dit de cette journée :

يا لامير طاهر آبن الحسين صبّحونا صبيحة الاثنين
ضربوا طبلهم فثاب اليهم كلّ صُلب القناة والساعدين
يا قتيل العراة ملقًى على الشطّ تطاه الخيول فى الجانبين
أوزير ام قائد بل بعيد انت من ذين موضع الفرقدين
كم بصير غدا بعينين كى يبصر ما حالهم فراح بعين
ليس يخطون ما يريدون ما ان يقصدوا منهم سوى الناظرين

واشتدّ الامر بمحمد المخلوع فباع ما فى خزائنه سرًّا فارزقها من معه ولم يبق له ما يعطيهم وكثرت مطالبتهم اياه وضيّق عليه طاهر وكان نازلاً بباب الانبار فى بستان هنالك فقال محمد وددتُ واللّه ان اللّه قتل الفريقين جميعًا فما منهم الّا عدوّ من

Émir Taher, fils de Huçeïn, ils nous ont assaillis dès l'aube du lundi.

A l'appel de leurs tambours, tous les guerriers dont le bras vigoureux manie la lance accoururent contre eux.

Victime des soldats nus, toi qui gis sur les bords du fleuve, piétinée par les cavaliers des deux partis,

Étais-tu un vizir, un kaïd? Hélas, te voilà aussi loin de ces deux dignités que de la constellation des deux Gémeaux!

Que de curieux venus avec leurs deux yeux pour se repaître de ce spectacle, qui se sont éloignés n'ayant plus qu'un œil!

L'ennemi n'a pas frappé à côté, et il ne visait qu'aux yeux.

Le Khalife détrôné, réduit aux abois, fit vendre secrètement tout ce que renfermait son trésor pour entretenir ses troupes. Mais bientôt il n'eut plus rien à leur donner : les réclamations augmentèrent. Taher campé à Bab el-Anbar, dans le jardin voisin de cette porte, le serrait de près. « Je souhaiterais, s'écria alors Emin, que Dieu détruisît les deux partis ensemble ; car je n'ai que des ennemis, aussi bien ceux qui sont avec moi que ceux qui me combattent : les

معى ومن علىّ اما هاؤلاء فيريدون مالى واما اولئك فيريدون نفسى وقال

تفرّقوا ودعونى يا معشر الاعوانِ
فكلّكم ذو وجوه كثيرة الالوانِ
وما ارى غير افك وتُرّهات الامانى
ولستُ املك شيئًا فسائلوا اخوانى
فالويل فيما دهانى من نازل البستانِ

يعنى طاهرا ولما اشتدّ الامر على المخلوع وجدّ به ونزل هرثمة ابن اعين بالجانب الشرقى وحوى طاهر اكثر الجانب الغربى وبقى محمد فى مدينة ابى جعفر شاور من حضره من خواصّه فى النجاة بنفسه فكلّ ادلى برأيه واشار بوجه فقال منهم قائل تكاتب طاهرا وتحلف له بما يثق به انك مفوّض ملكك وامرك

uns en veulent à mes biens, et les autres à ma vie. » Puis il ajouta :

> Séparez-vous et laissez-moi, vous qui êtes mes auxiliaires ;
> Car vous êtes tous des hommes à double face.
> Je ne vois partout que mensonge et chimériques espérances.
> Je ne possède plus rien : allez tendre la main devant mes frères.
> C'est la mort que j'attends de celui qui campe dans le *boustan* (jardin)

C'est-à-dire de Taher. La situation du roi déchu était critique et des plus périlleuses : Hartamah, fils d'Ayan, occupait la ville orientale; presque tout le quartier occidental était enveloppé par Taher; il ne restait plus à Emin que *Médinet Abu Djafar* (la cité de Mansour ou vieille ville). Il consulta son entourage sur les moyens de fuir : chacun fit valoir ses raisons et lui donna son conseil. L'un d'eux lui dit : « Écrivez à Taher, et, par des engagements propres à lui inspirer confiance, promettez-lui de remettre votre

اليه لعله ان يجيبك الى ما تريد منه فقال له محمد ثكلتك
امّك لقد اخطأتُ الرأى فى طلب المشورة منك اما رأيت الرجل
لا يؤول الى غدر وهل كان المأمون لو اجتهد لنفسه وتولّى
الامور برأيه بالغًا عشر ما بلغه له طاهر ولقد دسستُ وفحصت
عن رأيه فما رأيته يطلب الّا تأثير المكارم وبُعد الصيت والوفاء
فكيف اطمع فى استذلاله بالاموال وفى غدره ولو اجاب الى
طاعتى وانصرف الىّ ثم ناصبتنى الترك والديلم ما اهتممت
بمناصبتهم ولكنت كما قال ابو الاسود الدؤلى فى الازد عند
اجارتها زياد بن ابيه

فلما راءهم يطلبون وزيره وساروا اليه بعد طول تمادى

royaume et votre autorité entre ses mains. Il se peut qu'il accueille cette demande. — Puisse ta mère pleurer ta mort! répliqua Emin. J'ai eu grand tort de te consulter. Ne sais-tu pas que cet homme (Taher) ne se laissera amener à aucune trahison? Mamoun livré à ses seules ressources et ne prenant conseil que de lui-même, aurait-il obtenu le dixième de ce que lui a valu la coopération de Taher? Après avoir épié cet homme et sondé ses desseins, j'ai compris qu'il ne recherchait que les actions d'éclat, la gloire, la fidélité à ses engagements. Puis-je donc espérer de le flétrir par mes présents et de le tromper? Ah! s'il reconnaissait mon autorité, s'il se joignait à moi, c'est en vain que Turcs et Deïlemites se ligueraient contre moi: je ne m'inquiéterais pas de leur hostilité; car je pourrais m'appliquer ce que dit Abou'l-Aswad Douali au sujet de la tribu d'Azd, quand *Ziad ben Abihi* (cf. t. V, p. 20 et suiv.) se plaça sous leur protection :

Lorsqu'il vit qu'ils cherchaient son ministre et se dirigeaient vers lui, après une longue attente,

اتى الازد اذ خاف التى لا سوى لها　　عليه وكان الرأى رأى رشاد

فقالوا له اهلاً وسهلاً ومرحبًا　　اصبت فكاشف من اردت وعاد

فاصبح لا يخشى من الناس كلّهم　　عدوًّا ولو مالوا بعودة عاد

والله لوددت انه اجابنى الى ذلك فاجحته خزائنى وفوّضت اليه امرى ورضيت بالمعاش تحت يديه ولا اظننى مفلته ولو كانت لى الف نفس فقال السندى صدقت والله يا امير المؤمنين ولو انك ابوه الحسين بن مصعب ما استبقاك فقال محمد فكيف لنا بالخلاص الى هرثمة وَلَاتَ حِينَ مَنَاصٍ فراسل هرثمة ومال الى جنبته فوعده هرثمة بكلّ ما احبّ وان يمنعه ممن يريد قتله وبلغ ذلك طاهرا فاشتدّ عليه وزاد غضبًا ووعده هرثمة

Ziad se présenta chez les Azdites, redoutant la disgrâce sans compensation (la mort); et ce fut une sage résolution que celle de Ziad.

Les Azdites lui dirent : « Sois le bienvenu parmi nous ; tu as réussi ; dis-nous qui il faut combattre avec toi. »

Dès lors il n'eut plus à redouter un seul ennemi au monde, lors même qu'on l'eût attaqué avec la puissance des Adites.

« Vrai Dieu ! je souhaiterais qu'il acceptât ma demande : mes trésors lui seraient ouverts, mon pouvoir passerait en ses mains, et je consentirais volontiers à vivre sous sa protection. Mais je sais bien que, eussé-je mille vies, je ne pourrais lui échapper. — En vérité, Sire, vous avez raison, lui répondit Sindi ; seriez-vous son propre père Huçeïn ben Moçab, il ne vous épargnerait pas. » Emin ajouta : « Comment pourrais-je me réfugier près de Hartamah, puisque l'heure du salut est passée ? » (*Koran*, XXXVIII, 2.) Cependant il correspondit avec ce général et lui témoigna une certaine inclination. A toutes ses demandes Hartamah répondit affirmativement et lui promit sa protection contre ceux qui tramaient sa mort. Taher en fut informé ; il s'en montra mécontent, irrité. Hartamah s'engagea alors à conduire son

ان يأتيه فى حرّاقة الى مشرعة باب خراسان فيصير به الى
عسكره هو ومن احبّ فلما همّ محمد بالخروج فى تلك الليلة
وهى ليلة الخميس لخمس ليال بقين من المحرّم سنة ثمان
وتسعين ومائة دخل اليه الصعاليك من اصحابه وهم فتيان
الابناء والجند فقالوا له ليس معك من ينصحك يا امير المؤمنين
ونحن سبعة الاف رجل مقاتلة وفى اصطبلاتك سبعة الاف فرس
يحمل كلّ منا على فرس ونفتح بعض ابواب المدينة ونخرج فى هذه
الليلة فنركب الليل فلا يتقدم لنا احد الى ان نسير الى بلاد
الجزيرة وديار ربيعة فتجبى الاموال وتجمع الرجال وتتوسط
الشام وتدخل مصر فتكثر عندك الجيوش والاموال وتعود

prisonnier dans un bâteau jusqu'à la berge de Bab-Khoraçân, et à l'amener au camp de Taher avec tous ceux que ce chef lui désignerait.

Lorsqu'arriva la nuit fixée par Emin pour son évasion (nuit du jeudi 25 Moharrem, 198 de l'hégire), ceux de ses défenseurs qu'on nommait *les mendiants*, braves soldats choisis parmi les *ebnâ* et d'autres troupes, se présentèrent chez lui et lui tinrent ce langage : « Prince des Croyants, il ne vous reste plus de partisans dévoués; mais nous sommes sept mille hommes propres au combat; vous avez sept mille chevaux dans vos écuries. Que chacun de nous monte à cheval, ouvrons une des portes de la ville et sortons cette nuit même. A la faveur de la nuit, nous prenons l'avance sur l'ennemi; nous arrivons dans l'Aldjezireh et le Diar-Rébyâh; là vous prélevez l'impôt, vous recrutez de nouvelles troupes; puis, traversant la Syrie, vous pénétrez en Égypte; vous y augmentez votre armée et vos ressources, et vous reconquérez une puissance nouvelle. » Emin accueillit favorablement cette proposition; il l'adopta, la mûrit et parut décidé

الدولة مقبلة جديدة فقال هذا والله الرأى وعزم على ذلك
وهمّ به وجنح اليه وكان لطاهر فى جوف دار المخلوع غلمان وخدم
من خاصّة محمد يبعثون اليه بالاخبار ساعةً فساعة فخرج الخبر
الى طاهر من وقته وخاف وعلم انه الرأى ان فعله فبعث الى
سليمان بن المنصور والى ابن نهيك والى السندى بن شاهك
ممن كان مع محمد ان لم تقلبوه عن هذا الرأى لاخربنّ دياركم
وضياعكم ولازيلنّ نعمكم ولاتلفنّ نفوسكم فدخلوا على الامين
فى ليلتهم فازالوه عن ذلك الرأى ووافى هرثمة فى الحرّاقة الى باب
خراسان فدعا محمد بفرس له يقال له الزُهَيرى اغرّ محجّل ادهم
ودعا بابنيه موسى وعبد الله فعانقهما وشمّهما وبكى وقال الله
خليفتى عليكما فلست ادرى أألتقى معكما بعدها ام لا وعليه

a l'exécuter. Mais dans l'intérieur même de son palais se trouvaient des pages et des eunuques de la chambre vendus à Taher et qui, d'heure en heure, le tenaient au courant de ce qui se passait; ce chef d'armée apprit la nouvelle avec inquiétude, ne doutant pas du succès de ce plan, s'il était suivi d'exécution. En conséquence, il adressa un message à Suleiman, fils de Mansour, à Ibn Nehik, et à Sindi, fils de Chahek, qui étaient tous du parti de Mohammed, en leur disant : « Si vous ne triomphez d'une pareille résolution, je jure de ravager vos maisons et vos terres, de détruire votre fortune et de vous faire mourir. » Ceux-ci coururent, cette nuit-là, chez Emin et le détournèrent de son dessein. Sur ces entrefaites, Hartamah arriva en barque devant la *porte de Khoraçân*; Emin fit seller un cheval brun, marqué de blanc aux pieds et au front, et qu'il nommait *Zoheïri*, il appela ses deux fils, Mouça et Abd Allah, les pressa sur son cœur, les couvrit de baisers (littéral. les aspira) et de larmes, et leur dit : « Que Dieu me remplace auprès de

ثياب بيض وطيلسان اسود وقدامه شمعة حتى اتى باب خراسان
الى المشرعة فاذا الحرّاقة قائمة فنزل وعقر الفرس فاستقبله هرثمة
وقبّل ما بين عينيه وقد كان طاهر نمى اليه خروجه فبعث
بالرجال من الهروية وغيرهم والملّاحين فى الزواريق على الشطّ
فدفعت الحرّاقة ولم يكن مع هرثمة عدّة من رجاله فاتى اصحاب
طاهر عراة فغاصوا تحت الحرّاقة فانقلبت بمن فيها فلم يكن
لهرثمة شاغل الّا نجا بحشاشة نفسه فتعلق ببعض الزواريق
فصعد اليه من المآء ومضى الى عسكره من الجانب الشرقى وشقّ
محمد ثيابه عن نفسه وسبح فوقع نحو الصراة الى عسكر قرين
الديرانى غلام طاهر[1] فاخذه بعض السوّاس حين شمّ منه
رايحة المسك والطيب فاتى به قرينًا فاستأذن فيه طاهرًا فاتاه

vous! J'ignore si je vous reverrai jamais. » Puis il sortit vêtu de blanc et coiffé d'un chaperon noir à bouts flottants; un flambeau guidait ses pas. Arrivé devant le quai de la *porte de Khoraçân*, il trouva la barque toute prête et y descendit, après avoir coupé les jarrets de son cheval. Hartamah le reçut en le baisant au front. Cependant Taher, prévenu de l'évasion du prince, avait envoyé sur le fleuve plusieurs barques montées par des Hératiens, etc. et des matelots. Hartamah n'avait avec lui qu'un petit nombre d'hommes; dès que son bateau eut démarré, les hommes de Taher, se déshabillant, plongèrent sous le bâteau et le renversèrent avec tous ceux qui s'y trouvaient. Hartamah n'eut rien de plus pressé que de sauver sa vie : il s'accrocha à une barque et sortit de l'eau; puis il regagna son camp dans la ville orientale. Emin déchire ses vêtements, se jette à la nage et gagne le canal de Sarat, près du camp de Karin Deïrani, un des pages de Taher. Un *Saïs*, remarquant sur le fugitif une odeur de musc et de parfums, l'arrête et le conduit chez Karin. Ce-

الاذن في الطريق وقد حُمِل الى طاهر فقتل وهو يصيح انّا لله
وانّا اليه راجعون انا ابن عمّ رسول الله واخو المأمون والسيوف
تأخذه حتى برد واخذ رأسه وقيل ان ذلك كان ليلة الاحد
لخمس بقين من المحرّم من هذه السنة وهي سنة ثمان وتسعين
ومائة وذكر احمد بن سلّام وقد كان مع الامين في الحرّاقة
حين انقلبت فسبح فقبض عليه بعض اصحاب طاهر واراد
قتله فارغبه في عشرة الاف درهم وعده انه يحملها اليه في
صبيحة تلك الليلة قال فأُدخِلتُ بيتا مظلمًا فبينما انا كذلك
اذ دخل عليّ رجل عريان عليه سراويل وعمامة قد تلثّم بها
وعلى كتفيه خرقة فحبسوه معي وتقدموا الى من في الدار في

lui-ci envoie demander des instructions à Taher; puis, sur un ordre qu'il reçoit pendant qu'il se dirigeait vers ce général avec son prisonnier, il le met à mort. Emin, au moment où on l'égorgeait, cria : « Nous appartenons à Dieu, nous retournons vers Dieu! Je suis le cousin du Prophète, le frère de Mamoun! » Les sabres le frappèrent à coups redoublés, jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'un cadavre; ensuite on sépara la tête du tronc. Selon quelques-uns, ce meurtre aurait été commis dans la nuit du dimanche, 25 Moharrem de cette année (198 de l'hégire).

Voici ce que raconte Ahmed, fils de Sallam, qui se trouvait avec Emin sur le bateau lorsqu'il chavira; cet homme, s'étant jeté à la nage, fut pris par un des soldats de Taher, qui l'aurait tué, s'il n'en avait été détourné par l'appât d'une somme de dix mille dirhems que son prisonnier s'engagea à lui remettre dès le lendemain matin. « On me conduisit, (rapporte Ahmed) dans une chambre très-obscure. Bientôt après je vis entrer un homme presque nu; il n'avait qu'un caleçon, un turban qui lui couvrait le visage, et sur les

حفظنا فلما استقرّ فى البيت حسر العمامة عن وجهه واذا
هو محمد فاستعبرت واسترجعت فيما بينى وبين نفسى وجعل
ينظر الىّ ثم قال ايّهم انت قلت انا مولاك يا سيّدى قال واىّ
الموالى انت قلت احمد بن سلّام قال اعرفك بغير هذا أكنت
بالحرّاقة [1] قلت نعم ثم قال لى يا احمد قلت لبّيك يا سيّدى
قال ادن منى وضمّنى اليك فانى اجد وحشةً شديدةً قال
فضممته الىّ فاذا قلبه يخفق خفقانًا شديدًا ثم قال اخبرنى
عن اخى المأمون أحىٌّ هو قلت له فهذا القتال اذًا عمّن قال قبحهم
الله ذكروا انه مات قلت بل قبح الله وزراءك فانهم اوردوك
هذا المورد قال لى يا احمد ليس هذا موضع عتاب فلا تقل فى

épaules un lambeau d'étoffe. On l'emprisonna avec moi, après avoir recommandé aux gens de la maison de veiller sur nous. Dès qu'il fut entré, il écarta le turban qui dissimulait ses traits, et je reconnus Mohammed (Emin). Je ne pus retenir mes larmes et je murmurai tout bas la prière : « Nous sommes à Dieu, etc. » Il se mit à me considérer et me dit : « Es-tu un des leurs? — Moi, Seigneur? répondis-je, je suis votre affranchi. — Lequel? — Ahmed ben Sallam. — Je t'ai déjà vu, reprit-il; n'étais-tu pas sur le bâteau? — Oui, lui dis-je. — Ahmed, s'écria-t-il bientôt après en m'appelant. — Maître, me voici. — Viens ici près, reprit-il, et serre-moi contre ta poitrine; car j'éprouve une grande terreur. » J'obéis et je sentis que son cœur battait avec violence. Il continua : « Donne-moi des nouvelles de Mamoun, mon frère; vit-il encore? — S'il ne vivait plus, répondis-je, qui serait donc l'auteur de cette guerre? — Que Dieu les punisse! s'écria Emin; ils me disaient qu'il était mort. — Oui, répliquai-je, que Dieu punisse vos vizirs : ce sont eux qui vous ont mis dans cette triste situation. — Ahmed, reprit-il,

ووراى الّا خيرا فما لهم ذنب ولست باوّل من طلب امرا فلم
يقدر عليه فقلت البس ازارى هذا وارم بهذه الخرقة التى
عليك فقال لى يا احمد من كان حاله مثل حالى هذا فهذه
له كثير ثم قال لى ما اشكّ انهم سيحملونى الى اخى أفترى أنّه
قاتلى قلت كلّا ان الرحم ستعطفه عليك قال هيهات ان الملك
عقيم لا رحم له فقلت ان امان هرثمة امان اخيك فلقّنته ذكر
الله والاستغفار فبينا نحن كذلك اذ فتح باب البيت فدخل
علينا رجل عليه سلاح فتطلّع فى وجه محمد مستثبتاً له فلما
اثبته معرفةً خرج واغلق الباب واذا هو محمد الطاهرى قال
فعلمت ان الرجل مقتول وقد كان بقى علىّ من صلاتى الوتر

ce n'est pas ici le lieu de semblables reproches. Ne parle de mes ministres qu'avec éloge, car ils ne sont pas en faute. Je ne suis pas le premier qui ait poursuivi un but sans pouvoir l'atteindre. » Je l'engageai alors à prendre mon *izar* (sorte de pagne en coton) et à jeter les guenilles qui le couvraient. « Ahmed, me dit-il, pour un homme qui est dans la situation où je me trouve, elles sont plus que suffisantes. » Et il ajouta : « Je ne doute pas qu'ils me conduisent chez mon frère; penses-tu qu'il ordonnera ma mort? — Certainement non, répliquai-je, la voix du sang parlera en votre faveur. — Hélas, répondit le prince, la royauté n'a ni enfants ni entrailles (proverbe). » Je lui donnai l'assurance que l'amnistie qui lui avait été accordée par Hartamah serait ratifiée par son frère; après cela je lui fis réciter les prières *zikr* et *istighfar*. Nous en étions là, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit : un homme armé entra, regarda Emin en face avec la plus sérieuse attention, et quand il fut sûr de bien le reconnaître, il sortit en tirant le verrou. J'avais reconnu Mohammed le Taheride et je ne doutai plus que la mort d'Emin

فخفت ان اقتل معه ولم اوتر فقمت لاوتر فقال لى يا احمد لا
تبعد عنى وصلّ بقربى فانى اجد وحشة شديدة فدنوت منه
فقلّ ما لبثنا حتى سمعنا حركة الخيل ودقّ باب الدار ففتح واذا
قوم من العجم بايديهم السيوف المصلتة فلما احسّ بهم محمد
قام قائمًا فقال انّا لله وانّا اليه راجعون ذهبت نفسى فى سبيل
الله اما من حيلة اما من مغيث وجآؤا حتى وقفوا على باب
البيت الذى نحن فيه وجعل بعضهم يقول لبعض تقدّم
ويدفع بعضهم بعضًا فاخذ محمد بيده وسادةً وجعل يقول انا
ابن عمّ رسول الله انا ابن هارون انا اخو المأمون الله الله فى
دمى فدخل اليه رجل منهم مولى لطاهر فضربه بالسيف

ne fût décidée. Il me restait à dire la prière *witr* (oraison qui se récite dans la troisième partie de la nuit); craignant d'être égorgé avant de l'avoir accomplie, j'allais me mettre en devoir de la faire, lorsque le prince m'appelant encore : « Ahmed, me dit-il, ne t'éloigne pas, et prie à côté de moi; car je ressens une grande frayeur. » Je me rapprochai de lui. Quelques instants après, nous entendîmes des pas de chevaux : on frappa à la porte, elle s'ouvrit et donna passage à une troupe de Persans, le sabre à la main. Emin les sentant approcher, se leva et dit : « Nous appartenons à Dieu et nous retournons à lui. Mon âme va s'envoler vers Dieu. Où fuir? Comment me défendre? » Les assassins s'arrêtèrent sur le seuil de la chambre où nous étions, s'encourageant à entrer et se poussant les uns les autres. Emin s'empara d'un coussin et leur cria : « Je suis le cousin de l'Apôtre de Dieu! je suis le fils de Haroun! le frère de Mamoun! Dieu... Dieu vous demandera compte de mon sang! » Un homme, un affranchi de Taher vint droit à lui et lui porta un coup de

ضربةً وقعت في مقدم رأسه وضرب محمد وجهه بالوسادة التي كانت في يده واتّكأ عليه ليأخذ السيف من يده فصاح بالفارسية قتلني قتلني فدخل جماعة منهم فنخسه احدهم بسيفه في خاصرته وكبّوه فذبحوه من قفاه وأخذوا رأسه ومضوا به الى طاهر وقد قيل في كيفية قتله غير ما ذكرنا قد اتينا على التنازع في ذلك في الكتاب الاوسط وأُتِيَ بخادمه المعروف بكوثر وكان حظيّه معه الخاتم والبرد والسيف والقضيب فلما اصبح طاهر امر برأسه فنُصِب على باب من ابواب بغداد يعرف بالحديد نحو قطربّل في الجانب الغربي الى الظهر ودفنت جثته في بعض تلك البساتين ولما وضع رأس محمد بين يدي

sabre au sommet de la tête; Emin le frappa au visage avec le coussin qu'il tenait à la main et se pencha sur lui pour lui arracher son sabre. Le meurtrier se mit à crier en persan : « Il m'a tué, il m'a tué! » Ses compagnons accoururent : l'un d'eux plongea son sabre dans les flancs du prince ; alors ils le renversèrent, l'égorgèrent par derrière, et, lui ayant coupé la tête, ils allèrent la présenter à Taher. »

Il existe plusieurs relations de la mort d'Emin, outre celle que nous venons de rapporter ; nous en avons noté les différences dans notre Histoire Moyenne. — On arrêta ensuite un des eunuques de ce prince, un nommé *Kaoutar*, qui avait été son mignon ; il avait avec lui l'anneau, le manteau, le sabre et le bâton (insignes du khalifat). Le lendemain, par l'ordre de Taher, la tête fut exposée sur une des portes de Bagdad qu'on nommait *Bab el-Hadid* (porte de fer) et qui était située près de Kotrobbol, au midi de la ville occidentale. On enterra le corps dans un jardin du voisinage. Taher, quand on déposa devant lui la tête d'Emin, prononça le verset : « Seigneur, toi qui disposes de toute royauté, tu la

طاهر قال اَللَّهُمَّ مَالِكَ ٱلْمُلْكِ تُؤْتِي ٱلْمُلْكَ مَنْ تَشَآءُ وَتَنْزِعُ ٱلْمُلْكَ مِمَّنْ تَشَآءُ وَتُعِزُّ مَنْ تَشَآءُ وَتُذِلُّ مَنْ تَشَآءُ بِيَدِكَ ٱلْخَيْرُ إِنَّكَ عَلَى كُلِّ شَيْءٍ قَدِيرٌ وحمل الرأس الى خراسان الى المأمون فى منديل والقطن عليه بالاطلية فاسترجع المأمون وبكى واشتدّ تأسفه عليه فقال له الفضل بن سهل الحمد لله يا امير المؤمنين على هذه النعمة الجليلة فان محمدًا كان يتمنى ان يراءك بحيث اراكه الله فامر المأمون بنصب الرأس فى صحن الدار على خشبة واعطى الجند وامر كلّ من قبض رزقه ان يلعنه فكان الرجل يقبض ويلعن الرأس فقبض بعض العجم عطاءه فقيل له العن هذا الرأس فقال لعن الله هذا ولعن والديه وما ولدا وادخلهم فى كذا وكذا من امّهاتهم فقيل له لعنتَ امير

donnes à qui il te plaît et tu l'enlèves à ton gré. Tu élèves qui tu veux, tu abaisses qui tu veux. Le bien est entre tes mains, car tu as pouvoir sur toute chose. » (*Koran*, III, 25.) La tête fut ensuite envoyée à Mamoun, dans le Khoraçân, enveloppée dans une étoffe entourée de coton et enduite de certains vernis. Mamoun frémit, versa des larmes et manifesta un violent chagrin; mais Fadl ben Sehl lui dit : « Prince des Croyants, remercions Dieu de cette faveur insigne : Sachez que Mohammed aurait voulu vous voir dans la situation où Dieu vous le montre en ce moment. » Mamoun fit planter la tête sur un pal, au milieu de la grande cour du château; ensuite il distribua la paye. Chaque homme devait, en touchant sa solde, maudire la tête exposée; tous obéirent. Un soldat persan se présenta pour être payé; on lui rappela l'ordre du Khalife; il prononça les paroles suivantes : « Que Dieu le maudisse, lui, ses deux parents et leur postérité! Qu'il les place dans..... de leurs mères! — Mais c'est le Khalife lui-même que tu viens de maudire, » lui fit-on observer.

المؤمنين وذلك بحيث يسمعه المأمون فتبسّم وتغافل وامر بحطّ
الرأس وترك ذكر المخلوع وطيّب الرأس وجعله فى سفط وردّه
الى العراق فدُفِن مع جثّته ورحم الله اهل بغداد وخلّصهم
ممّا كانوا فيه من الحصار والجوع والقتل وقد رثته جماعة من
الشعرآء وكان ممّا رثته به زبيدة امّ جعفر والدته من قولها

اودى بإلْفِك من لم يترك الناسا	فامنح فؤادك من مقتولك اليأسا
لمّا رأيت المنايا قد قصدن له	اصبن منه سواد القلب والرأسا
فبتُّ مكتئبا ارعى النجوم له	اخال سُنّته بالليل قرطاسا
والموت دان له والهمّ قارنه	حتى سقاه الذى اودى به الكاسا
فليس من مات مردودًا لنا ابدًا	حتى يردّ له من قبلنا ناسا

Mamoun, qui entendait ces paroles, sourit et parut ne pas s'en soucier; cependant il fit enlever la tête, et défendit qu'on prononçât le nom du *détrôné*. La tête fut embaumée, placée dans une corbeille et renvoyée en Irak, où on l'enterra près du corps. C'est ainsi que Dieu, prenant en pitié le peuple de Bagdad, le délivra des horreurs du siége, de la famine et de la mort.

Au nombre des poésies à la mémoire du khalife défunt, on cite celle de Zobeidah Oumm Djafar, mère d'Emin. En voici un fragment :

Celui qui n'épargne personne a frappé l'être qui m'était cher; que ce meurtre plonge à jamais mon cœur dans le désespoir!

Depuis que j'ai vu la mort fondre sur Emin et le frapper au fond du cœur et à la tête,

J'ai passé mes nuits en proie à la douleur et dans les veilles, croyant lire son souvenir sur la page de la nuit.

Le trépas planait sur lui, le chagrin ne le quitta jamais jusqu'à l'heure où son meurtrier lui versa le breuvage mortel!

Celui qui n'est plus n'avait jamais mérité mes reproches; pourquoi [illegible] de ma part?

رزئته حين باهيت الرجالَ به   وقد بنيت به للدهر اساسا

ورثته زوجته لُبابه بنت علىّ بن المهدى ولم يكن دخل بها بعد فقالت[1]

ابكيك لا للنعيم والانس   بل للمعالى والسيف والتُرسِ
ابكى على فارس فُجِعتُ به   ارملنى قبل ليلة العُرسِ
يا مالكًا بالعرا مطرحًا   خانته اشراطه مع الحُرسِ

وقد رثته الشعرآء فاكثرت ولما قتل محمد دخل الى زبيدة بعض خدمها فقال لها ما يجلسك وقد قتل امير المؤمنين فقالت ويلك وما اصنع قال تخرجين فتطلبين بدمه كما خرجت عائشة تطلب بدم عثمان فقالت اخسأ لا امّ لك ما للنسآ

Je pleure en comparant les autres hommes à ce qu'il était, car j'avais fondé sur lui mon espérance en ce monde.

Sa femme *Loubbabeh*, fille d'Ali, fils du Khalife Mehdi, avec laquelle il n'avait pas eu encore de rapports, lui a consacré ces vers :

Je déplore ta perte, non pas pour le bonheur et l'intimité, mais pour la gloire, pour le sabre et le bouclier.

Je pleure le chevalier dont on m'annonce la mort et qui me laisse veuve avant la nuit d'hymen.

Pauvre roi étendu sur la terre nue, la lie de ton peuple t'a trahi de concert avec tes gardes !

Un grand nombre de poetes ont aussi célébré la mémoire d'Emin. — Après le meurtre de ce prince, un des serviteurs de Zobeïdah se présenta chez sa maîtresse et lui dit : « Pourquoi demeurer tranquillement assise, lorsque le Khalife vient de périr? — Eh bien, que puis-je faire? demanda Zobeïdah. — Sortez, répondit cet homme, et réclamez vengeance pour le sang versé, comme fit Aïchah pour le sang d'Otman. — Va-t'en, bâtard! s'écria Zobeïdah. Sied-il donc

وطلب الثأر ومنازلة الابطال ثم امرت بثيابها فسوّدت ولبست
مسحًا من شعر ودعت بدواة وقرطاس فكتبت الى المأمون

لخير امامٍ قام من خير عنصرٍ — وافضل راقٍ فوق اعواد منبرِ
ووارث علم الأولين وفخرهم — وللملك المأمون من امّ جعفرِ
كتبتُ وعيني تستهلّ دموعها — اليك ابن عمّي من جفوني ومحجري
أُصِبتُ بأدنى الناس منك قرابةً — ومن زال عن كبدي فقلّ تصبّري
اتى طاهرٌ لا طهّر الله طاهرًا — فما طاهرٌ في فعله بمطهَّرِ
فأبرزني مكشوفةَ الوجه حاسرًا — وانهب اموالي واحرق ادؤرى
يعزّ على هارون ما قد لقيتهُ — وما نالني من ناقص الخلق اعورِ
فان كان ما اسدى لامرٍ امرتَه — صبرتُ لامرٍ من قدير مقدّرِ

aux femmes de réclamer le prix du sang et de prendre la place des guerriers? » Cependant elle demanda des habits de deuil et revêtit un cilice de bure; ensuite elle se fit apporter un encrier et une feuille de papier, et adressa les vers suivants à Mamoun :

Au meilleur des imams, issu de la meilleure origine, au plus noble de ceux qui ont gravi les degrés de la Chaire,

A l'héritier de la science des anciens et de leur gloire, au roi Mamoun, de la part d'Oumm-Djâfar.

Je t'écris, ô fils de mon oncle, et des pleurs inondent mes paupières et mes joues.

Je suis frappée dans celui qui tenait à toi par les liens les plus étroits, celui dont la mort laisse un vide dans mon cœur et épuise mon courage.

Taher a accompli son meurtre; que Dieu lui refuse ses bénédictions! Taher ne se purifiera jamais d'un tel forfait (jeu de mots sur le double sens du mot *Taher*).

Il m'a exposée aux regards tête nue, sans qu'un voile protégeât mon visage; il a pillé mes biens, incendié mes domaines.

Haroun eût réprouvé les injustices que m'a fait subir cet homme laid et borgne.

Mais si mon infortune émane d'un ordre de vous, je me soumets à la volonté d'un souverain tout-puissant.

فلما قرأ المأمون شعرها بكى ثم قال اللّهمّ انى اقول كما قال امير المؤمنين علىّ لما بلغه قتل عثمان واللّه ما قتلتُ ولا امرت ولا رضيت اللّهمّ جلّل قلب طاهر حزنًا قال المسعودى وللمخلوع اخبار وسير غير ما ذكرنا اتينا على مبسوطها فى كتابينا اخبار الزمان والاوسط فاغنى ذلك عن اعادة ذكرها فى هذا الكتاب ، واللّه ولىّ التوفيق ،

Mamoun pleura en lisant ces vers, et il s'écria : « Mon Dieu, je dis, comme autrefois le prince des Croyants Ali, lorsqu'il apprit la mort d'Otman : Dieu sait que je n'ai pas accompli ce meurtre, que je ne l'ai ni ordonné ni approuvé. Seigneur, remplissez de douleur le cœur de Taher ! »

Les autres traits de l'histoire et de la vie d'Émin que nous avons passés sous silence sont rapportés en détail dans deux de nos ouvrages, les Annales historiques et l'Histoire Moyenne : c'est ce qui nous dispense d'y revenir dans ce livre. — Dieu est le maître de toute grâce !



VARIANTES ET NOTES.

P. 1 (1). Ce nom est altéré dans les trois principales copies qui portent بجرا ; *S* lit بجيرا. On a suivi la leçon indiquée par Yakout ; mais il est à remarquer que ce géographe, citant un manuscrit de Souli qu'il avait sous les yeux, ajoute que Wélid fut tué à Bakhrâ dans le Hédjaz, et que sa tête seulement fut envoyée à Damas. M. Flügel, *Geschichte der Araber,* p. 172, lit *Nedjrâ,* un des sept districts de la province de Damas.

P. 2 (1). *A*, *M*, *K*, au lieu de احوز, lisent احرز. Dans Mirkhônd, comme dans l'abrégé de Khôndemir, le général envoyé contre le descendant d'Ali est nommé *Moslem*, fils d'Ahwaz. L'édition turque de Tabari donne اسلم بن احور.

P. 4 (1). *M*, *P*, *K* lisent هول pour هون ; *S* يهين pour تهين.

Ibid. (1 *bis*). Presque tous ces noms altérés dans les copies et dans l'édition imprimée ont été rétablis ici d'après le *Kitab el-Aghani.* On peut consulter la notice abrégée de ces musiciens dans l'introduction de Kosegarten à sa traduction du *Livre des chansons*, p. 11 et suiv.

P. 5 (1). Telle est la leçon de *S*, qui exprime avec plus d'énergie la pensée ironique du poëte ; mais il faut reconnaître que les autres copies et *K* donnent نعى من, ce qui modifie ainsi le deuxième hémistiche : « J'ai reçu l'annonce de la mort de celui qui habitait à Rossafah. » C'est probablement la bonne leçon, puisqu'elle est confirmée par l'*Aghani*, VI, p. 109.

Ibid. (1 *bis*). Deuxième vers, *A*, ما جاء لهتّه, ce qui brise le mètre de la pièce, qui est le *modjtas.* Le même vers est supprimé dans l'*Aghani* (*ibid.*) et remplacé par des leçons plus satisfaisantes dans les autres vers.

P. 10 (1). *S*, تهدد ; *P*, au deuxième hémistiche, نداك. Pour les variantes de ce vers célèbre dans l'histoire musulmane, on peut consulter Fakhri, p. 159, et l'*Aghani*, VI, 125.

P. [illegible]. Dans S, qui termine le chapitre quelques lignes plus loin, cette phrase est omise sans doute par égard pour l'orthodoxie des musulmans de l'Inde. P fait suivre le même passage de l'imprécation كذب فاخزاه الله ; il est inutile d'ajouter qu'elle est due au copiste ou à un lecteur scandalisé.

P. [illegible]. Telle est la leçon de K, les autres copies portent يعجبه.

P. [illegible]. M, P, K suppriment les deux derniers hémistiches et donnent les autres dans un ordre différent. Dans P, le bâ de la rime est ponctué par erreur.

P. [illegible]. M, P, dans la réponse de Saad, répètent le vers sans aucun changement.

P. [illegible]. Quoique les copies soient d'accord, la rédaction confuse de ce passage laisse supposer qu'il a été altéré de bonne heure par les copistes; la définition du nom de la secte [illegible] s'éloigne de l'opinion généralement admise, telle qu'on la trouve développée dans Ibn Khaldoun, *Prolégom.* III, [illegible]. Voyez aussi Sacy, *Exposé de la religion des Druzes*, Introduction, [illegible].

P. [illegible]. M, K, [illegible]; A, [illegible]. Dans le [illegible] d'Ibn Koteibah, le même nom est écrit deux fois [illegible].

P. [illegible]. La répétition des mots [illegible] à deux lignes de distance a déterminé la suppression de tout ce passage en A. Le plus grand nombre des lacunes de cette copie s'expliquent ainsi.

P. [illegible]. A, K ajoutent [illegible].

P. [illegible]. Ces termes mystiques ont été [illegible] par les copistes : A, [illegible]; M, [illegible]. L'édition [illegible], qui cherche toujours à obtenir un sens quelconque, porte : [illegible].

Ibid. [illegible]. Telle est la leçon de D, P et K. [illegible]. Le passage est omis en A et M.

P. [illegible]. La forme adoptée ici est celle de D; on la retrouve dans Aboul-Mehasin, *Nodjoum*, I, [illegible]. Au lieu de ce mot, on lit [illegible] en M, S; A, [illegible]; K, [illegible]. Le texte lithographié de [illegible]

khônd, III, 150, porte ماه افرين et explique tout au long la généalogie de cette princesse. Cf. *Ouyoun*, p. 148.

P. 32 (2). *D*, بربرة ; *M* et *K*, بريرة . *Ouyoun*, *ibid.* نعمة.

P. 34 (1). Au deuxième vers, au lieu de افنى, *D* lit افل. Le dernier mot du troisième vers est remplacé par افعاله en *M*.

P. 36 (1). *M*, après زوال ملكنا, ajoute ce qui suit : ثم قال فتلك بيوتهم خاوية بما ظلموا ان فى ذلك لاية لقوم يعلمون وانجينا الذين امنوا وكانوا يتقون. Cette citation tronquée est tirée du *Koran*, XXVII, 54; elle ne se trouve pas dans nos autres copies.

P. 45 (1). Troisième vers, au lieu de الغر ; *A*, *M*, العز ; *M* termine le cinquième vers par الخاشعينا ; *S* remplace فاخرينا par سابقينا.

P. 47 (1). *K*, طرونة. Abou'l-féda ne nomme pas la mère de Merwan, mais il dit qu'elle était esclave et d'origine kurde.

P. 48 (1). Passage omis en *A*, *M* et *K*. Toute la fin de ce chapitre manque dans les extraits lithographiés de Sprenger.

P. 51 (1). Le calcul donne quatre-vingt-dix ans, six mois et quatorze jours; il n'est pas douteux que plusieurs des chiffres de cette évaluation ont été altérés dans les copies.

Ibid. (2). Toutes les copies disent *neuf* mois au lieu de *sept*; ce dernier chiffre est donné par *S* et il s'accorde avec le total indiqué par l'auteur.

P. 52 (1). Le calcul est exact, à la condition d'adopter la correction qui se trouve dans *S*. C'est ici que se termine cette copie; elle a été lithographiée à Dehli, en 1846, et devait être suivie d'un ou deux volumes d'extraits du même auteur; le départ de M. Sprenger a sans doute interrompu cette utile publication.

P. 58 (1). *A*, جهانية ; *M* et *K*, حريانية ; *D*, حرمانية et, plus loin, حرمان.

P. 61 (1). Au premier vers, *A*, *M*, *K* lisent بين au lieu de خلل ; au troisième vers, les mêmes copies donnent تجن au lieu de تجر ; le dernier vers commence en *A* par le mot تعرى ; *M*, نفرن, et *D*, نفروا. On trouve les mêmes vers cités par Ibn Khallican, texte, p. 394; trad. II, p. 104.

Trois vers sont rapportés par l'auteur inconnu du *Oyoun*, p. 189; le premier, le troisième et le quatrième peu correctement par Abou'l-féda, éd. turque, I, p. 220.

P. 63 (1). Nom altéré : *D* et *M*, الحسرى ; *K*, الحرى ; *A*, الحرى.

Ibid. (2). Lacune en *A*, *M*, النولون ملك ; *K*, فاجم النولان نملك

P. 66 (1). *D*, الكبرى, et plus loin السكندى.

P. 67 (1). Ces deux lignes données exactement par *D* sont omises dans *A*, *M* et *K*; les lacunes de *A* pour tout le chapitre sont plus fréquentes et plus étendues que celles des autres copies de même provenance.

P. 68 (1). On a dû adoucir l'expression très-énergique du premier vers, qui a son équivalent exact dans le style officiel du *Père Duchêne*. La rédaction la plus correcte de ce passage est celle de *D*, où le troisième et le quatrième vers sont intervertis relativement à l'ordre adopté par *A*, *M* et *K*.

P. 70 (1). Une ligne omise en *D*; dans cette copie, le nom d'Ibrahim est toujours suivi de l'épithète *Imam*, qui est probablement ajoutée par un copiste chiite.

P. 82 (1). Au lieu de بعدر, *M* et *K* portent بعدر, mais cette variante ne se lit pas dans les autres copies du *Mouroudj*. M. de Slane l'a pourtant adoptée en consultant notre auteur, et bien que la plupart des copies d'Ibn Khallican soient d'accord avec les nôtres. (Cf. trad. II, p. 176.) Il faut remarquer en outre que le mot *perfide* (غادر) se trouve déjà dans le discours de Merwân et qu'il donne au vers une allure plus naturelle qu'en suivant la leçon autre.

Ibid. (2). *K*, ولا ثمنا بعد بوس. On trouve deux explications de ce proverbe dans Meidani, II, p. 382, et édition de Boulac, II, p. 213. Il semble, d'après le contexte, que ce proverbe s'applique à un homme qui n'a plus rien à dissimuler ni à ménager; telle n'est pas cependant l'acception que lui donne Meidani.

P. 84 (1). Au lieu de *Hamzah*, *A* et *K* lisent *Djandah* جندة, et, un peu plus loin, au lieu de حماصرة, *A* porte الحاصرا ; *K*, الحاضر.

Ibid. (2). *K*, العبسى ; *A*, العبوى. Dans la même ligne, *M* lit الحرة au lieu de الحرمى.

P. 94 (1). *D*, كوافى عاد, ce qui ferait penser à une locution proverbiale; cependant, on n'en trouve pas trace dans le recueil de Meïdani.

P. 96 (1). *K*, الكناسة, et fait suivre cette variante de quatre mots inutiles.

P. 97 (1). *M*, ابو الحميم. *A* et *K* simplement الحميم. La variante de *D*, que nous avons acceptée, est aussi celle du *Nudjoum*, p. 355, où la liste des conjurés est donnée tout au long.

P. 102 (1). *A*, *M*, *K*, بالحيرة.

P. 109 (1). Le mot *beïan* est omis par *D*; l'ensemble de la phrase paraît être une allusion à *Koran*, LV, 3. Tout le passage porte des traces d'altération dans les copies, aussi bien que dans l'édition de Boulac.

P. 114 (1). Ce mot et la traduction que nous en avons essayée ne reposent que sur une conjecture; il est évident que les copistes ne l'ont ni compris ni transcrit fidèlement. *A* écrit كوربيان; *M* et *P*, كرمان; *K*, الكامر كوبات; *D*, الكافر تومات. La leçon de *K* est celle qui se rapproche le mieux de la lecture de l'*Aghani*, كافر كوبات, t. IV, p. 93, et, dans ce même passage, le mot en question semble indiquer une arme contondante, une sorte de massue, peut-être le *koupal* des Persans. On le chercherait vainement dans le maigre vocabulaire intitulé *Mouarrab*, auquel on a fait une réputation imméritée. Ajoutons comme simple rapprochement que, dans le *Kamous*, le mot كرتيم est donné comme une altération de la forme persane *gurzîn* «massue.» On peut cependant invoquer en faveur de l'origine sémitique de ce mot le radical hébreu כרת «couper, abattre.»

P. 115 (1). Il y a ici une lacune de deux lignes dans les trois copies *A*, *M*, *K*. Le texte reproduit la copie *D*, la seule qui ne présente aucune interruption dans la phrase; mais il serait plus régulier de lire بعض السكون.

P. 117 (1). Toutes les copies portent له; mais nous n'avons pas hésité à lire لى, puisque le narrateur est toujours Khalid, comme l'indique, deux lignes plus haut, la suture قال خالد.

P. 123 (1). Passage méconnaissable en *D*; au lieu de la conjonction أو, quelques copies donnent seulement و, ce qui modifie légèrement le sens.

P. 1[illegible], l. 1. Telle est la leçon de *D*, copie qui reproduit avec le plus d'exactitude les noms propres d'origine persane. Les autres manuscrits citent ici un personnage arabe que *A*, *M* et *P* nomment شداد بن حرثة ; *K*, شدد بن حرثمة, avec une glose marginale, où le correcteur Mohammed Sabbag, peu soucieux des difficultés chronologiques, croit retrouver dans ce personnage le Cheddad, fils de Kaïs, fils de Hany, fils de Djadzima, dont il est fait mention dans le Kamous. La variante de *K* n'a donc pas d'autre origine que cette pauvre tentative de restauration.

— P. 126, l. 1. *K*, au lieu de ce mot, lit أرجعنا ; il faudrait, dans ce cas, modifier ainsi la traduction : « Aussi, fussé-je parvenu, etc., j'y aurais trouvé mon profit. »

P. 128, l. 1. L'auteur, soit par mégarde, soit par négligence de style, n'a pas clairement indiqué le second de ces avantages; la traduction est donc ici une paraphrase plus symétrique et plus conforme aux exigences de notre langue.

Ibid., l. 1[illegible]. *K*, جرعان, leçon assez étendue dans *A*. L'incertitude qui plane sur cet événement et sur l'époque où il s'accomplit fait croire qu'il s'agit d'un de ces démêlés si fréquents chez les Arabes, plutôt encore que d'une bataille sérieuse; le silence d'Ibn el-Athir et de Meïdani vient à l'appui de cette assertion. Nulle mention non plus dans le dictionnaire de Yakout.

P. 129, l. 1. تكمه dans *A* et *K* : « Il lui fit un signe avec la manche de sa robe. »

P. 130, l. 1. Locution proverbiale fort commune et que les copistes ont défigurée à plaisir; elle n'est correcte que dans le texte imprimé dont l'éditeur, il est vrai, a revu aussi les épreuves des *Proverbes de Meïdani*. Voir les commentaires qui accompagnent cet adage, qu'il était impossible de traduire en français, dans l'édition de Freytag, II, [illegible], et l'édition de Boulak, II, 217. Le proverbe cité plus loin, à la fin de la page 1[illegible], se trouve expliqué par Freytag, *ibid.* I, 510, et dans le Commentaire des Séances de Hariri, p. 118. Voir aussi le *Kamil*, de Moubarred.

P. 134, l. 1. *K*, intervertissant les mots, lit [illegible]. Il s'agit du poète, plus connu sous le nom d'*Ibn Roumi*, dont la notice est donnée par Ibn Khallican, p. 487. *D* commence le premier vers par حسبت.

P. 135, l. 1. *A* et *K* : [illegible] et plus loin حمس au lieu de حمس.

P. 133 (2). Au deuxième vers, *M*, pour الندامى, lit الحرامى et passe la deuxième moitié du vers. *K* remplace على par بين et détruit ainsi la mesure, qui est du mètre *khafif*.

P. 134 (1). Après أخى العباس, *A* et *K* ajoutent : منه شىء لانه كان حاول فى رد الامر عنهم, etc.

P. 136 (1). D'après une variante peu importante fournie par les copies d'Ibn Khallican, M. de Slane traduit : «We should regret that, in any point, he would escape our vengeance» (trad. I, p. 468), et signale avec raison la contradiction qui existe entre les paroles du Khalife et sa conduite à l'égard du ministre. En suivant les leçons adoptées par Maçoudi, ce contraste est moins violent.

Ibid. (2). La collection peu authentique des petites satires qui vont suivre est connue depuis longtemps des orientalistes. Outre la description que M. Dozy en a donnée dans le *Catalogue de la bibliothèque de Leyde*, I, p. 268, Hammer en a inséré une traduction, comme toujours assez inexacte, dans son *Histoire de la littérature arabe*, I, 20 et suiv. Plus tard, M. Sanguinetti a soumis le texte à une nouvelle révision et l'a publié, avec une traduction d'une fidélité remarquable, dans le *Journal asiatique*, 1853, t. I, p. 548. Nous avons, plus d'une fois, profité du travail de notre savant confrère, et nous en indiquons les variantes par la lettre *J*.

P. 138 (1). Le dernier vers est omis en *D*. La copie *A*, d'accord avec *J*, le place après le premier vers. *M* lit تخلت.

P. 139 (1). Au deuxième vers, pour معتقا, *A* donne مضغا, *K* مصنعا, suivi du mot قسطلا ; le dernier hémistiche est incertain et d'un sens obscur; *A* lit الغبيط الغصب.

P. 140 (1). *D* lit différemment la fin du deuxième vers ; بعد الذى هتك ابن العير فى النار et passe le vers suivant; même omission en *J*. Ce dernier vers, que d'ailleurs M. Sanguinetti ne connaissait pas, prouve que les Benou-Fezarah sont simplement accusés d'avarice et non d'une passion plus odieuse, dont les Arabes nomades, contrairement à une opinion accréditée, ne sont pas plus exempts que leurs coreligionnaires des grandes villes.

P. 141 (1). *K* et *A* اهل الناسبون الى ثقيف ; au troisième vers, *A* lit à la première forme فاقتلوها.

P. 145 (1). Au premier hémistiche, K, في كريم ; la leçon de J, المحور, qui change complètement le sens du bait, ne se trouve dans aucune de nos copies.

P. 145 (1). Au lieu de بالسدل, M, D بالسول. D et A ajoutent un troisième vers :

بدع كندة والنجم فاعلى نحرها غرة

Ibid. (2). Pour طمانا, d'où le poète semble tirer le nom des Benou Tayi, D écrit سقاطا, A صبانا.

P. 147 (1). J remplace قطعن par طلبن et lit au deuxième vers par conjecture أتين, lectures qui changent complètement le sens du distique.

P. 148 (1). La leçon *Youhabir* est fournie par D, qui, dans tout ce morceau, est un guide excellent ; A et K lisent تحابر, M, عابر, leçon qui se trouvait également dans le manuscrit suivi par M. Sanguinetti ; mais le traducteur, embarrassé par cette transcription fautive, l'a remplacée par le nom de la tribu *Moharib*. D'après Ibn Doreïd (p. 138), Youhabir était le chef d'une famille yéménite de la race de Kahtan.

P. 152 (1). Paragraphe omis en A ; les vers sont supprimés par M. L'éditeur du *Mouroudj*, imprimé au Caire, dit dans une note marginale n'avoir trouvé les vers relatifs aux Ténouites dans aucune des copies qu'il a consultées. Nous avons suivi les leçons de D, qui nous paraissent plus exactes que celles de J.

P. 153 (1). Le *Kitab el-Ayan* ajoute en cet endroit un distique obscène contre les Persans. Cf. *Journal Asiatique*, *ibid.* p. 180 ; ce distique ne se trouve pas dans nos manuscrits.

P. 154 (1). K termine ainsi le distique : وعدا عدو الله بالمس. A, ماضيا.

P. 155 (1). M. Sanguinetti, guidé par son manuscrit, attribue ce vers à Farazdak ; cette leçon peut se justifier, car l'Aghani, dans la vie de ce poète, XIX, 36, rapporte une anecdote d'où il résulte que le vers en question fut composé par Farazdak, et que Djerir le plaça ensuite dans une de ses propres satires.

P. 159 (1). D, [illegible], K, [illegible] ; A et M donnent seuls la véritable

orthographe de ce nom; d'après Yakout, Hamarah est un terrain volcanique chez les Arabes du Hédjaz; en outre, les deux collines de Zeroud, mentionnées ici, se trouvent dans cette contrée, sur la route des pèlerins de l'Irak.

P. 161 (1). *D* remplace le nom d'Abd el-Mélik par celui de Wélid; mais la leçon des autres copies est confirmée par Ibn Khaldoun, qui a inséré ce récit dans ses *Prolégomènes*, en l'abrégeant. Voyez la traduction de M. de Slane, I, p. 421.

P. 164 (1). *K*, بنكث ; cf. *Prolégomènes*, *ibid.* p. 423.

P. 165 (1). *A* et *K*, مبين; mais l'antithèse qui résulte de la leçon *D* a l'avantage de rappeler un verset analogue du Koran, XXXIII, 37.

Ibid. (2). *A* et *D*, مرزبانى. *M*, موربانى. *K*, نورانى. La biographie de ce vizir et l'anecdote mentionnée ici se lisent dans Ibn Khallican, *trad.* I, 595.

P. 170 (1). Paragraphe omis par toutes les copies, sauf *D*.

P. 173 (1). Le discours direct commence brusquement sans être précédé du mot قال ; le génie des langues sémitiques permet de pareils sous-entendus; le *Livre des Chansons* fourmille d'exemples de ce genre.

P. 180 (1). Lacune dans deux copies. *D* porte بالدَوم يحيفا بالروم , annotation d'un copiste, qui aura passé ensuite dans le texte. L'anecdote est citée par presque tous les annalistes. Voir notamment Ibn Khallican, II, 106.

P. 186 (1). *A*, *M*, الحربية. *K*, الجرمية, leçon identique en *D*, mais sans points diacritiques.

P. 187 (1). *A* et *M*, الكودكيه. *K*, الكوركينة. Le nom suivant est النورساعيه, dans cette copie; البودساعيه dans *A* et *M*.

Ibid. (2). *D*, بالثدبن; *M* et *A*, بالمدين; *K*, بالمدابن. Voir sur la localité nommée *Bedd* ou *Beddân*, notre *Dict. géogr. de la Perse*, et Yakout, *s. v.* Cf. Flügel, *Zeitschr. d. d. Morg. Gesell.* 1869, II. Toutes les localités mentionnées plus loin sont également altérées dans nos copies. Nous les avons rétablies d'après l'autorité de Yakout.

P. 188 (1). Toutes les copies portent جمهور. *M*, *A* et *K*, بن مروان. *D*, بن مرداس. Voir *Beladori*, édition de Goeje, p. 339. Les noms cités dans ce passage ont beaucoup souffert des fantaisies du copiste ; ainsi Suifad est devenu *Youstafal*, etc. Mais l'édition de Boulac se distingue par son extrême incorrection.

P. 192 (1), 2e hémistiche. *A*, واوحش. *D*, au lieu de حوف لهم, porte لخائفهم. Voir les leçons différentes et le commentaire de Moubarred dans *Kamil*, fasc. II, p. 146.

P. 194 (1). Orthographe confirmée par Yakout, t. Ier, p. 2, où ces événements sont résumés. *D* écrit باحمراء ; mais le mètre des vers cités à la page suivante n'autorise pas une pareille transcription.

P. 195 (1). Au dire de l'*Aghani*, c'est le chef-d'œuvre du poète Dibil. Pour conserver la rime obligée dans le premier hémistiche, ainsi que le mètre qui exige deux longues dans le pied final, il faut lire *olât* au lieu de *olawât*, comme *salât* pour *salawât* « prières ». Voir les observations de Humbert sur la permutation de l'*élif* et du *waw*, *Anthologie arabe*, p. 114.

Ibid. (2). *M* et *K*, لقربان ; *A*, القربان ; *D*, العرمان ; on a suivi la prononciation fixée par Yakout (au mot *Bakhamra*). Les deux vers manquent dans les fragments cités par l'*Aghani*, t. XVIII.

P. 197 (1). *D* ajoute والشقي من اتعظ بنفسه, addition qui ne se trouve ni dans les autres copies, ni dans Meidani, I, p. 628.

P. 198 (1). D'après le *Kamous turc*, ce mot, d'origine moderne et inconnu aux Arabes du désert, est synonyme du persan خاگينه ; on le trouve en effet dans le *Burhani Kati*, où il est donné comme une altération du mot arabe قايغنه. C'est une erreur, ce dernier est d'origine tartare (en djagataï, قايغمق signifie « se ramasser, se réunir », et « omelette » se dit قايغاناق). Cf. *Dict. turc-oriental*, par M. Pavet de Courteille, p. 415. L'équivalent du mot arabe عجة se trouve en hébreu sous la forme עֻגָּה ; *Osée*, VII, 8.

P. 199 (1). Passage évidemment altéré et allusion à un fait historique que l'auteur néglige d'expliquer.

P. 200 (1). *A* et *K*, اخوه ادريس « son frère Idris lui dit, etc. »

P. 202 (1). Au premier hémistiche, *D*, من الدمّ ; au deuxième hémistiche, pour سوّات, *M*, فيات ; *A*, نبيات ; *K*, ان يأتى.

P. 205 (1). Après حمره, *A* et *K* ajoutent رحمه الله عن زاهد الكوفه.

Ibid. (2). Mots lisibles seulement dans les copies *M* et *K*; *D* porte مابره ou مابيه d'une main différente: *A*, فايده.

P. 206 (1). Voir ci-dessus, p. 197 (et non p. 19, comme on a imprimé par erreur). *D* fait précéder le vers des mots لا نعمى ولا كرامه. Trois copies, *A*, *M*, *K*, omettent ce passage.

P. 208 (1). *K*, au lieu de حاجته, écrit صاحبه, qui ne donne aucun sens. Pour l'explication du proverbe cité ici, voir Ibn Khallican, traduct. p. 520.

P. 209 (1). *A* et *K*, امنع ما يكون عنه, et passent le reste de la phrase.

P. 211 (1). Les vers trois, quatre et cinq, omis en *D*. Au premier vers, au lieu de التنغيص, *A*, التنصيص, et, à la fin du cinquième, *A* et *D*, تنتقل ; au dernier vers, *K*, لا يبقى.

P. 212 (1). *M* et *K*, بن رباب ; *A*, بن رطاب ; *D*, ناب. On a suivi de préférence les leçons d'Ibn Khallican et d'Ibn Kotaïbah. *A*, *M* et *K* offrent plusieurs lacunes dans ce qui suit.

P. 213 (1). Au lieu de ces mots, *D* a une variante d'un sens moins clair : لا نزع الناس عنه له.

Ibid. (2). D'après *M*, *A* et *K*, Abou Hanifah serait mort à l'âge de quatre-vingt-dix ans; mais il faut remarquer, en faveur de la leçon *D*, que le célèbre jurisconsulte, de l'aveu d'Ibn Kotaïbah, d'Abou'l-Mehasin, etc. naquit l'an 80 de l'hegire. Il est vrai que l'historien Abou'l-féda cite également l'année 61 comme celle de sa naissance, mais cette opinion est moins accréditée.

P. 214 (1). *M*, *A* et *K* ajoutent وذلك بدمشق. Ces trois copies qui, d'ailleurs, sont pleines de lacunes dans ces listes nécrologiques, disent que Awzâyi mourut âgé de quatre-vingt-dix ans, ce qui est une erreur. Cf. Ibn Kotaïbah, p. 249.

P. 215 (1). Le mot معتبا est lu par conjecture ; il n'est pas ponctué dans la copie *D*, la seule qui donne ce passage. Les autres manuscrits abrègent tout le récit en quelques lignes ; les lacunes et incorrections sont surtout sensibles en *M*.

P. 222 (1). *K*, سفن ; *A*, سطن ; *M*, après سفن, ajoute فى نخل بهاله, interpolation évidente.

Ibid. (2). Les deux paragraphes suivants ne se trouvent pas dans *A* et *K*, où on lit seulement ومن كرمه أنه وصل عمومته.

P. 223 (1). *A*, *K* et *M* ajoutent une phrase qui ne paraît pas être à sa vraie place ; la voici d'après le texte imprimé : وكان يعمل فى بناء مدينة بغداد التى بناها وعرف به فى كل يوم خمسون الف رجل. Toute cette fin de chapitre atteste une rédaction précipitée, et le désordre dont on trouve la trace dans les copies est, en partie, imputable à Maçoudi.

P. 224 (1). *M* et *A*, زرس ; *K*, ررس, et, avant دىسوحان. *M*, au lieu de *Maçabadân*, écrit *Masnadân* ; cette erreur se trouve aussi dans l'édition du *Nodjoum*, dans l'*Arabie* de Noël Desvergers, etc. La plupart des localités nommées ici sont méconnaissables dans *K*, et la mort du Khalife s'y est placée à tort à l'année 167. Yakout, I, p. 683, et l'*Oyoun*, p. 280, le font mourir à الرذ ; c'est la même localité ; seulement, dans notre texte, elle paraît sous la forme du duel, de même que *Beld*, qui s'écrit souvent *Beldân* ou *Beldeïn*. Cf. ci-dessus, note 1 de la p. 187.

Ibid. (2). Premier mot, *K*, وحسن ; au deuxième vers, *M* et *A*, بقاق. Voir les variantes dans Fakhri, p. 215 ; *Oyoun*, p. 283, et la notice spéciale de l'*Aghâni*, III, p. 187.

P. 226 (1). *K*, رسن ; *D*, [illegible] ; le terme [illegible] signifie une espèce de [illegible], d'après [illegible], p. 214.

P. 234 (1). Peut-être faudrait-il traduire plus exactement : « Si tu avais aspiré à la quatrième et à la cinquième dignité » ; Mokanna', qui [illegible] ce passage, aspirait [illegible], c'est-à-dire à la qualité de prophète et de Dieu. »

P. 238 (1). *A* et *M*, باسماس ; *K*, باسماس, et passe le mot النوم.

P. 2[illegible] (1). *M*, [illegible] ; *A* et *K*, [illegible].

P. 238 (1). *M* et *A*, اعمات; *K*, avec sa manie d'arranger ce qu'il ne comprend pas, écrit ابن عمات; il n'y avait cependant aucun lien de parenté entre cette femme et le Khalife.

P. 239 (1). *D* ajoute cette singulière phrase, qu'on ne lit dans aucune autre copie : فقالت انى لا ارضى لك راكتنى ثم حدثته.

P. 241 (1). *D* dit moins clairement : ومتى تنكر صدها عليك ولم تمعن فى الوصل. Le vers qui précède est traduit dans l'Introd. d'Abou Nowas, p. 22. Voir aussi la notice d'Abou'l-Atahyah dans l'*Aghani*, III, p. 154, et dans Ibn Khallican, *s. v.*

P. 242 (1). Ordre différent et lacunes en *M* et *D*.

Ibid. (2). Ces deux vers jusqu'à ثم سأله manquent dans les trois copies *A*, *M*, *K*. Cf. *Aghani*, *ibid.* p. 142.

P. 244 (1). *A*, *M*, *K*, فيه سطران مكتوبان عليه بالغالية. Voir Ibn Khallican, trad. I, p. 203. Mouberred cite la même anecdote dans son *Kamil* (p. 401) et dit simplement كتب فى حواشيه.

P. 246 (1). *M* et *K* modifient ainsi le premier hémistiche du quatrieme vers : ان شئت موتا فانت الدهر مالكه. Les trois copies donnent trois vers de plus qui ne semblent pas appartenir à la même pièce. Voir l'édition imprimée, p. 199.

P. 247 (1). Le morceau qui suit n'est conservé que par la copie *D*. Au troisième vers, nous avons corrigé la rime qui est encore شقاءى comme au début : quelques-unes des leçons pourront inspirer des doutes, mais nous n'avions qu'un seul manuscrit pour cette pièce, dont il n'est fait nulle mention dans l'*Aghani*.

P. 250 (1). *A*, *M*, *K* ne citent pas les *isnad* et disent simplement : روى ابن عياش ان. Le récit tout entier est écourté dans ces trois copies.

P. 252 (1). *A*, *M*, الغربين; lacune en *D*. La vraie leçon est donnée par *K*; elle est conforme à ce que dit Yakout, *s. v.* où une légende est rapportée qui ressemble par le fond à celle de Maçoudi.

P. 254 (1). Les copies lisent بالقطن, ce qui nous semble difficile à expliquer.

P. 256 (1). *K* et *M*, بن ابي عطيه

P. 257 (1). Ibn Khallicân (trad. p. 577), qui rapporte textuellement l'anecdote d'après le *Mouroudj*, a lu نعز, d'où résulte une certaine différence dans le sens de la phrase; mais toutes nos copies lisent نغر.

P. 268 (1). Quatrième hémistiche, au lieu de ابووة, *D*, بركوة; hémistiche suivant, pour غدوة, *A*, *M*, عدوة. Voir les autres variantes chez Yakout, t. I, فح.

P. 271 (1). Il y aurait au deuxième vers une faute de quantité si l'*élif* marqué du *medda* dans آل ne pouvait être lu bref par licence poétique; aucune variante dans les copies.

P. 278 (1). Ici commence une interpolation qui a pour but de réhabiliter le Nil; elle ne se trouve que dans *M* et *P*, et s'explique par la provenance égyptienne de ces deux copies. En voici la traduction : « En vérité, ce qu'ils avancent est un mensonge, car la supériorité du Nil sur les autres fleuves est une chose connue de tout temps et attestée par tous les hommes. Quiconque soutient le contraire, ne peut produire aucune preuve. Dieu sait mieux la vérité. Un poète, qui a classé habilement les fleuves selon leur mérite, s'exprime en ces termes :

> La plus noble des sources d'eau est celle qui a jailli abondante entre les doigts du Prophète ;
> Puis viennent le puits de Zemzem, le Kawthar, le Nil d'Égypte et les autres fleuves. »

Le reste comme dans les autres copies. Plus loin, *M* et *P* ajoutent encore quelques lignes pour disculper le Nil du reproche de renfermer un grand nombre de crocodiles : « Ces monstres, dit le passage en question, ne se trouvent guère que dans le haut Nil, vers le Soudan, et encore y sont-ils moins nombreux qu'on ne se plaît à le dire. »

Ibid. (2). *A*, *M*, *K*, نحول في اعظامهم, c'est-à-dire la moelle de leurs os se dessèche.

P. 284 (1). *D*, دون القتاد. Moubarred, après avoir expliqué le sens et l'emploi de cette locution, ajoute : « Le *katad* est un arbuste épineux dont les piquants sont très gros à la base; il est malaisé de les arracher, aussi les Arabes emploient-ils cette expression pour dire qu'une entreprise est difficile » (*Kâmil*, éd. de Constantinople, p. 188). Meïdani, relatant le même proverbe, nous apprend que les épines de l'arbuste sont longues

et pointues comme des aiguilles. Il est probable qu'il s'agit de l'*astragalus tragacantha* qu'on trouve en abondance dans l'Asie Mineure, l'Arabie et la Perse.

P. 285 (1). *M*, صدق لمقالة وانجاز الوعدة.

P. 286 (1). Le deuxième vers manque en *D;* au troisième vers, *A*, *M*, *K* lisent الرعاف المتون, et, au quatrième vers, نهر الشمس. Dans le dernier, pour حانت, *M*, *A*, خابت; *K*, خانت, et, pour سطت, *A*, شطت; *K*, نبطت. Béladori, p. 120, attribue ce fragment à Abou'l-Hawl; ses leçons se rapprochent de *A* et de *K*, plutôt que de *D*.

P. 291 (1). Le chapitre du Koran nommé l'*Anathème*, parce qu'il commence par ce mot, est plus connu sous le nom de *Chapitre du repentir*. Voir le Commentaire de Beïdhavi, où il est dit qu'on lui donne jusqu'à treize noms différents.

Ibid. (2). Pour ارق, *D* écrit اوفق et حيتان, au lieu de حسان. Quelques copies portent صوارى, au lieu de صرارى. Le seul mérite de la réponse consistant dans le parallélisme et les assonnances, il était impossible de le faire passer dans la traduction.

P. 292 (1). *A*, *M*, *K* nomment le poëte *Ibn Abi Otbah*. Dans *A*, *M*, le vers commence par زور ابى, et, au troisième hémistiche, يقارنه est mis pour تقاربه.

Ibid. (2). Toutes les copies disent en l'année 175; c'est une méprise de l'auteur. Cf. Ibn Khallican, traduct. I, p. 622, *Nudjoum* et *Annales d'Abou'l-féda*.

P. 294 (1). C'est par erreur que Maçoudi aura écrit *sittin*, au lieu de *themanin*, et ce lapsus a été relevé par un lecteur en marge de la copie *D*. L'auteur du *Nudjoum*, Ibn Kotaïbah et Abou'l-féda sont tous d'accord sur la date 181 pour la mort d'Abd Allah ben Mubarek.

P. 298 (1). Si la description que le traducteur turc du *Kamous* donne de cette maladie est exacte, on peut présumer, d'après les phénomènes décrits, tuméfaction, pustules, etc. qu'il s'agit du terrible fléau, connu vulgairement sous le nom de *petite vérole noire*. C'est aux spécialistes à décider si cette conjecture est fondée.

P. 303 (1). *D*, pour داهيه, lit ذعابه; *A*, *M*, *K*, جنوط, pour خبوط

P. 303 (1). Sur le nom des flèches que les Arabes païens tiraient au sort, voir l'article du *Kamous*, au mot وق. La première flèche (*fedd*) gagnait une part, la deuxième (*tauam*) deux parts. D'après cela, le sens de cette locution proverbiale, que Meidani n'explique pas, peut être entendu ainsi : « Veux-tu que mes paroles te rapportent une part seulement ou deux parts ? » En d'autres termes : « Veux-tu que mes conseils te servent en ce monde seulement, ou bien pour ton bonheur terrestre et ton salut éternel ? » On peut consulter aussi sur l'emploi métaphorique de la même expression, le Commentaire de Hariri, p. 9 et 189, 1re édition.

P. 311 (1). A, M, K, محاكمًا لى. Pour mieux préciser le sens du verbe حاكى, l'édition imprimée répète deux fois les mots يا اسود استقى, etc.; mais cette répétition, qu'aucune de nos copies n'autorise, est due à l'éditeur égyptien.

P. 316 (1). Deuxième hémistiche, A, M, K, واسقوا لى. Les trois copies passent le troisième vers. On trouve les variantes de ce fragment chez Yakout, I, p. 438, et dans les extraits de l'Aghani, que nous avons publiés dans le *Journal asiatique*, mars-avril 1864, p. 317.

P. 318 (1). Troisième vers, D, باطرًا; septième vers, A, M, K, مثل الوردس; huitième vers, K, [illegible]; dixième vers, A, M, K, الكنفي.

P. 319 (1). Ici commence dans toutes les copies, sauf D, une lacune qui s'étend jusqu'à la page 341, première ligne.

P. 32[illegible] (1). M passe ولا. Voir l'explication du proverbe dans Meidani, éd. Boulac, II, p. 191. Le *[illegible]* est un arbuste épineux que les chameaux broutent volontiers; il ressemble à l'épine de fer (en arabe *[illegible]*), mais il est plus blanc et ses feuilles sont moins rudes. Comme il se termine par de petites aspérités granuleuses, les poètes comparent quelquefois le sein d'une femme à cette plante. En [illegible] on la nomme [illegible] ou [illegible]. Le *[illegible]* avait la réputation d'engraisser les bestiaux; il croissait en abondance sur le territoire des Kelab ben Waïl, qui avait reçu à cause de cela le nom de *hima* ou enclos prohibé. Voir aussi le *Divan de Nabiga*, publié par M. H. Derenbourg, *Journal asiatique*, 1868, II, p. [illegible], et le *Kamil*, éd. Wright, fasc. I, p. [illegible].

P. [illegible] (1). Voir, sur le sens particulier de [illegible], la note de la p. [illegible].

P. 329 (1). Paragraphe omis en A. Les deux mots sont réunis dans les

copies, de là les formes inintelligibles زاديـن ou زارين, ils ont été rétablis sur l'autorité d'Ibn Khallican, texte, p. 580.

P. 331 (1). Lacune de tout le paragraphe dans les copies, excepté *D*.

P. 336 (1). Les copies *A*, *M*, *K* portant منها, au lieu de منك, brisent la mesure du vers. *D* seul est d'accord avec le mètre et aussi avec le texte de l'*Aghani*, III, p. 132, où cette pièce est citée comme une des plus remarquables dans le genre érotique (*neçib*).

P. 337 (1). *D*, après le premier vers, ajoute celui-ci :

انا فى ظلك المبارك مهجو ٭ مقيمٌ فما تكون الاقامه

P. 339 (1). *D*, au deuxième hémistiche, ابيت فما نجيب ولا تخاب بى *A* et *K*, بما يخيبى.

P. 342 (1). Phrase omise dans *A*, *M*, *K*; la répétition du mot خرج à deux lignes de distance est la cause de cette lacune.

P. 347 (1). Dans *A*, *M*, *K*, le distique ne forme qu'un vers par la suppression des deux hémistiches intermédiaires. Pour ان سوف, *A*, *M*, فلسوف. Nombreuses lacunes dans les trois copies.

P. 348 (1). *A*, *M*, *K*, فوقف عن فرسه.

P. 349 (1). Premier vers, *A*, *M*, *K*, وهمّا يتنازعان تقاذف الحصر; fin du quatrième vers dans les mêmes copies, والكبر.

P. 352 (1). *A*, *M*, *K* passent مرّة et soulignent davantage l'injure : يا ماص كذا وكذا; l'*Aghani* va plus loin encore : يا عاض بظر امّه Cf. *Journal asiatique*, 1869, I, p. 293.

P. 355 (1). L'anecdote qui suit est omise dans trois copies; *D* seul la reproduit; or, cette copie étant plus complète que les autres, nous ne pouvions nous dispenser de la suivre, en reconnaissant cependant que cette lacune eût été peu regrettable.

P. 357 (1). Au deuxième hémistiche, *D*, محظور, et, ce qui est singulier, *A*, *M*, *K* le terminent par اتى, sans égard pour la rime; en outre, *K* supprime قد au deuxième vers et brise ainsi la mesure, qui est une variété du *kamil*.

P. 559 (1). *D* écrit ainsi le premier vers :

ما ابن معمر بمن حربت   معه غداة غدا دساكره

et le quatrième vers :

درست محاسن وجهه وبقى   عنه السرور كدى مباشره

P. 560 (1). Telle est la rédaction de *D*, les trois autres copies résument le paragraphe en ces quelques mots : قال المسعودى قد ذكرنا جملاً من اخبار الرشيد رة فلنذكر الآن جملا من اخبار البرامكه. En outre, elles ne font pas un chapitre particulier de l'histoire des Barmécides. En un mot, on voit dans ces trois copies les traces d'un remaniement ancien, dû à quelque abréviateur, tandis que *D* nous conserve une rédaction plus prolixe et confuse, partant plus originale.

P. 562 (1). Tout ceci est résumé en trois lignes dans *A*, *M*, *K*.

P. 567 (1). Premier vers omis en *A* et *M*. Au deuxième vers, *K* écrit بعه بعه, contrairement au mètre.

P. 568 (1). *A* et *K*, التحرير ; *D*, التجوير ; il faut lire *tadjrîh*. La science de l'approbation et de l'improbation des sources était une des études préliminaires des traditionnistes. Cf. *Prolégom. d'Ibn Khaldoun*, I, p. 72.

P. 569 (1). A partir d'ici, le discours de chaque orateur est abrégé en quelques lignes dans les trois copies jusqu'au résumé final qui sera donné ci-après.

Ibid. (2). *D* ajoute quelques mots peu corrects : وكل طريق وقلب دونه ومباح له

P. 570 (1). La quatrième définition manque en *A*, *M*, *K*.

P. 571 (1). *M*, *A*, الشراب وأذب من الشباب. A la fin de ce discours, après le mot المشكوى, deuxième ligne, p. 172, l'abréviateur supprime le reste de la conférence et la résume ainsi qu'il suit : ثم قال الخامس والسادس والسابع والثامن والتاسع والعاشر ومن يليهم حتى طال الكلام فى العشق بالفاظ مختلفة ومعان تتقارب وتتناسب يطول ذكرها وعليه. Il était pour la suite à la seule copie *D*, il ne nous

a pas été possible d'en contrôler les leçons, ni de restituer quelques passages mutilés.

P. 373 (1). Suit un paragraphe trop incorrect pour être traduit : وابسر ما يبذل لمعشوقه ان يقدم دونه وان يقبل عليه بايسر الحياة يستريح الى لقاء حبيبه والى طروق فنائه ويلتذ بطروق خياله.

P. 377 (1). *A*, *M*, *K* disent seulement ذهب بعض الاطباء الى ان. Ce passage a été traduit par M. Sanguinetti, *Journal asiatique*, 1856, II, p. 184, d'après Ibn Abi Ossaïbyah : le texte de notre copie *D* semble plus développé que celui de cet auteur.

P. 378 (1). *D* ajoute encore : واذا دخلت الفكر فى اسباب ما لا يقدر عليه مع التمنى باستغراق المجهود.

P. 379 (1). *M*, فكل جسد لقى قسيمه وهو ذلك النصفين الكرة.

P. 380 (1). *D* ajoute : ثم يعود كارا ان قدم خيرا الى حيث المبدا. Lacune de onze lignes dans les trois autres manuscrits.

P. 382 (1). Nouvelle lacune en *A*, *M*, *K*, qui s'étend jusqu'aux mots وقد ذكر, p. 384, l. 5.

P. 383 (1). Un mot effacé; le contexte paraît exiger اما الزهرة.

P. 385 (1). Pour والهوى, *D* lit واعمدالله. Presque tout le paragraphe suivant est passé dans les trois autres copies.

P. 394 (1). *D*, بالغمر; *A*, *M*, *K*, بالغمر. La leçon *El-Omr* est tirée d'Ibn Khallican, qui assure l'avoir transcrite d'une copie relue et corrigée avec soin. Cf. trad. de M. de Slane, I, p. 159-160. Voir aussi p. 311. Bekri et Yakout expliquent ce mot par *courant*.

P. 395 (1). *A*, *M*, *K*, ابو بكار الاعمى, leçon fautive, comme le démontrent la note de M. de Slane, *ibid.* note 25, et la notice insérée dans l'*Aghani*, VI, p. 212.

P. 402 (1). *D*, اشجع; *M*, *A*, *K*, وقال seulement, ce qui ferait croire que les vers ont pour auteur le poëte précédemment nommé. Le troisième

vers est passé par *A*, *M*. Dans d'autres auteurs la pièce est attribuée à Bakachi. Voir aussi *Ouyoun*, p. 399.

P. 404 (1). *A*, *M*, *C* passent le deuxième vers. Cf. de Slane, *ibid.* p. [illegible].

Ibid. (2). Vers cité par *D* seulement.

Ibid. (3). Premier vers, *A*, *M*, *C* أيدن, au lieu de أيدب, et au deuxième vers الأرض, au lieu de اليوم.

P. 405 (1). Paragraphe et vers omis en trois copies, complet en *D*.

Ibid. (2). Ibn Khallican, II, 465, attribuait ces vers à Abou'l Atahyah et non à Fadl, comme le fait notre auteur; il ajoute plus tard qu'ils appartiennent à Salih ibn Abd el Kaddous.

P. 425 (1). Mot douteux, il n'est pas ponctué par *D*, seule copie qui reproduit ce passage.

P. 430 (1). *M* et *K*, وطم ; illisible en *A*.

P. 434 (1). Passage fort douteux : les copies portent لبابد et لبابس, formes qui me sont inconnues et sur lesquelles les dictionnaires restent muets.

P. 439 (1). *D* a un troisième vers qui donne un sens différent :

لواط خليفته أعجوبة   وأعجب منه حلاق الوزير

Incorrections dans *M* et *K* pour le cinquième vers.

P. 442 (1). *A*, *M*, *K*, وابعد الله سيبه

P. 445 (1). Passage tronqué dans toutes les copies, sauf *D*.

Ibid. (2). *M*, *K* : *Ibn el-Kebach*. Les trois copies, au troisième vers, كراز au lieu de طراز ; elles donnent, après le cinquième vers, un vers de plus que voici :

أرسلها وأرسلها   سوى ما كان في الحرب

P. 448 (1). La copie la plus complète de ce fragment est *D*, qui

compte 41 vers, *A* en a 36, *M* et *K*, 34. Voici les principales variantes : cinquième vers, *K*, *M*, رجاه, *A*, وجرى خيرها ; vers dix, *D*, الذباب pour الذُبّاب ; vers vingt et un, *A*, *M*, *K*, نوافر au lieu de تواقوا ; vers vingt-sept, les mêmes, au deuxième hémistiche, ومستنبط الاموال عند الضرائر ; vers trente-sept, à la fin, *A*, *M*, بالمغادر, et la rime suivante, العشائر ; enfin *D* ajoute un dernier vers qui semble apocryphe :

عسى الله ان يرتاح من بعد ما ترى   بتفريج كرب الامة المتواتر

P. 452 (1). *A* et *K*, مركبهم et, ligne suivante, passe يركبون.

P. 453 (1). Les trois copies oublient ces deux mots et attribuent les vers qui suivent à l'un des combattants قال بعضهم, au lieu du poëte aveugle, comme dans *D*.

P. 454 (1). *A*, *M*, *K* donnent ainsi le deuxième vers :

باكر كى لا يفوته خلل   ولا قتيل وخلف الخبرا

elles ne citent pas le vers suivant. Au quatrième vers, ما بطلت et ensuite لم تبقيا ; au cinquième vers, كان دراه, *M*, وراه.

Ibid. (2). *A*, *M*, اهل الاباضة, *K*, الاباضيات, fausses leçons. *Harbyeh* était un faubourg de Bagdad. Cf. Yakout, *s. v.*

P. 455 (1). Fragment cité par la seule copie *D*.

P. 457 (1). Lacune de deux lignes en *A*, *M*; de quatre lignes en *K*. Il n'y a donc pas de variantes pour ces deux noms et il n'est fait aucune mention des mêmes événements dans les chapitres consacrés au règne de Moustâin et de Moûtaz. Ibn el-Athir ne cite qu'un des deux noms sous cette forme عريق اسمه بينويه. Cf. t. VII, p. 94.

Ibid. (2). *A*, *M*, *K*, البزيدين. Il s'agit de la guerre entre la famille des *Beridi* et Ibn Raïk, et du pillage de Bagdad qui en fut la conséquence. Voir, sur ces événements, Ibn el-Athir, t. VIII, p. 274.

P. 458 (1). *A*, *M*, *K*, au premier vers, تصيب النصر ; au dernier, رايت الحرب اعيانا. Ces copies passent quatre vers.

P. 460 (1). *D*, الحجاسم, mais le leçon des autres manuscrits est prouvée par un vers de la Moâllakat de Tharafah, édition Arnold, p. 52.

P. 461 (1). Les trois copies allongent le récit de cette façon : وسال قائد من قواد خراسان طاهرا ان يجعل له الحرب فى يومها له فيه فتعل طاهر له ذلك فخرج القائد وقد حشرهم وقال ما تبلغ من كيد عوّلا ولا سلاح. etc. Voir aussi *Ouyoun*, p. 334.

P. 462 (1). Mots non ponctués en *D*. *A*, *M*, دبا ابا ; *K*, ابا طاهر.

Ibid. (2). *D* ajoute ce vers peu correct :

من البوارى براسهم ومن الخُــــوص اذا اسبلت معافرها

Ibid. (3). Encore un vers ajouté en *D* seulement, à la fin du fragment :

كم شريف قد احتمله وكم قد رفعت من مقامر طرار

Les trois copies passent ce vers et les cinq lignes suivantes.

P. 464 (1). *D* seul donne un vers de plus entre le troisième et le quatrième :

فقد صبغوا من ارضها كل واسع وصار لهم اغل بها وتربص

et deux vers qui précèdent le dernier :

سيبعث رأسًا للكمى بدرهم وان قال انى مرخص فهو مرخص

سواء اذا نادى لاغل مبارز نعتم بها طورًا وطورًا نخصص

P. 465 (1). Le morceau entier ne se lit que dans la copie *D*.

P. 466 (1). *D* dit au contraire اصحاب الجلوخ et la pièce qui suit pourrait, à la rigueur, justifier cette variante.

P. 467 (1). Les trois autres copies passent immédiatement aux vers et en donnent six de moins que *D*.

P. 468 (1). Le deuxième vers commence ainsi en *A*, *M*, *D* : جمعوا جمعهم بليل فثار ; et les copies remplacent le dernier par celui-ci :

ما الذى كان فى يديك اذا ما اصــطلم الناس به حنــس

En outre, l'ordre des vers est différent.

P. 477 (1). Leçon fournie par *K*. La copie *D* porte عسكر الديران. *A*, قريش الديراني, *M*: قرين الديراني. Pour justifier la leçon *D*, il faudrait lire *Beïdani*, ou originaire de Beïdan, qui est un district du Yémen.

P. 479 (1). *A*, *M*, *K* donnent une variante qui change complétement le sens : كنت تاتيني بالرقة «Tu venais chez moi, à Rakkah.»

P. 485 (1). *D* finit ainsi le premier vers : والرمح والفرس, *A*, *M*, والسيف. Ces deux copies, ainsi que l'édition imprimée, lisent au troisième vers : يا مالكا بالعراق : «O roi, maître de l'Irak (et étendu mort dans cette contrée).» Mais le sens est moins naturel qu'en suivant la leçon de *D*. Quant au mot *Arâ*, sa signification de sol aride, privé de végétation, est justifiée par un passage du *Koran*, XXXVII, 145, et par un vers du *Hamasa*, 502, 25.

CORRECTIONS DU TOME V.

Page 1, ligne 4, *au lieu de* Renonce, etc. *lisez:* Et ne te lasse pas de pleurer la mort de celui que tu as perdu.

P. 22, l. 4, *au lieu de* Et le coup porté, etc. *lisez:* Et la chute de sa prospérité.

P. 34, l. 4 du texte, *au lieu de* مويه, *lisez:* موته, et dans la traduction, la journée de Moutah, *au lieu de* Dans le combat où il fut tué. Aucune de nos copies n'autorise cette correction, mais le témoignage de Yakout la rend indispensable.

P. 42, l. 16, *au lieu de* qui se prodiguait, etc. *lisez:* qui était plus généreux dans les années de famine, où chacun devenait avare?

P. 84, l. 3 du texte, *au lieu de* حُرز, *lisez:* جُرز.

P. 105, l. 3, *au lieu de* Ce qui n'est pas l'objet d'un doute, *lisez:* Ce qui ne peut se réaliser.

P. 135, l. 9 du texte, 2ᵉ hémistiche, *lisez:* [illegible], ce qui modifie le sens de cette façon : «Tandis que l'homme dont l'inspiration est suspecte, rencontre une oreille crédule.» Cette leçon est donnée par le texte imprimé à Boulak; en outre, elle se rapporte à Koran, xxxvi, 14. Voir aussi *Hariri*, 1ʳᵉ édition, p. 438.

P. 139, l. 8, *lisez:* tu as lâchement refusé de combattre pour ton oncle, lorsque, etc.

P. 141, l. 11, *lisez:* Ce brave était plus chaste qu'une jeune fille, plus meurtrier, etc.

P. 161, l. 14, *lisez:* nos sabres sont devenus votre butin.

P. 187, l. 16, *au lieu de* celui qui veut avoir, etc. *lisez* Karah est juste envers celui qui lui lance des flèches. Cf. sur cette locution proverbiale, Meïdani, édition de Boulac, II, 39, et *Kamous, s. v.*

P. 202, l. 17, *au lieu de* Comprenant, etc. *lisez* Voyant que leurs chevaux étaient épuisés et que la cavalerie yéménite de Merwan les enveloppait.

P. 205, l. 8, *au lieu de* nous démembrerons, etc. *lisez* nous reviendrons au commencement. » C'est une allusion au meurtre d'Osman par les Égyptiens.

P. 311, ligne 18, *au lieu de* si je ne punis, etc. *lisez* si je n'exécute ce qu'il me glisse à l'oreille pendant la nuit.

P. 341, l. 13, *au lieu de* A petits coups, *lisez* A coups alternés (c'est-à-dire la main droite, puis le pied gauche, etc.). Cf. l'explication que donne Beïdhawi du mot من خلاف, de la surate v du Koran, éd. turque, I, 336.

P. 348, modifier ainsi les trois premières lignes : « Depuis combien d'années avons-nous retenu ta paye ? — Depuis trois ans. » L'émir lui fit donner cette somme et lui rendit la liberté.

P. 368, l. 16, la ligne a été intervertie, il faut lire : Que d'indifférents qui souhaitent notre mort ! Que de femmes désolées dont les yeux sont baignés de larmes !

P. 432, l. 15, *au lieu de* La supériorité, etc. *lisez* Le mérite de celui qui aime le premier ne peut être surpassé.

P. 469, l. 4, *au lieu de* Tel le voyageur, etc. *lisez* Tel le guerrier qui redoute les ardeurs de la lutte.



TABLE

DES PRINCIPALES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME VI.

FIN DU TOME SIXIÈME.









